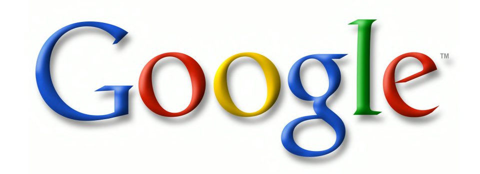
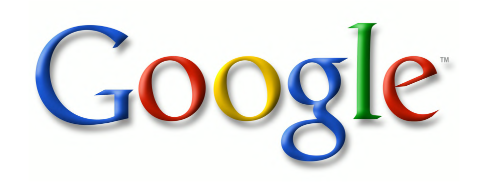
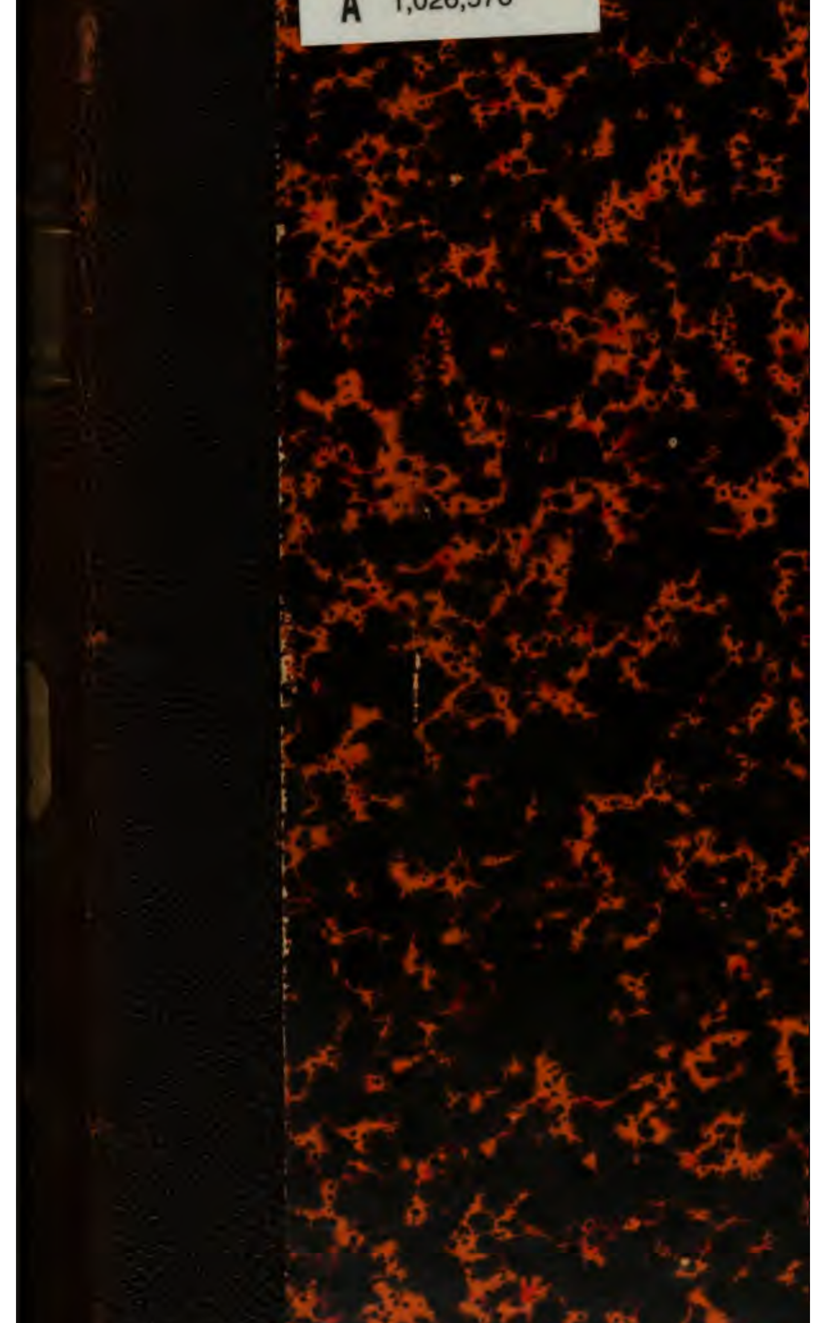





A 1,026,376





CHOIX
de
Ballades Françaises



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



CHOIX
de
Ballades Françaises

DU MÊME AUTEUR

A la Société du " Mercure de France"
26, rue de Condé, Paris (VIe)

BALLADES FRANÇAISES

TOME I

BALLADES FRANÇAISES, première série, avec une préface de PIERRE LOUYS (2e éd.)........................... 1 vol.

TOME II

MONTAGNE, FORÊT, PLAINE, MER. *Ballades Françaises*, deuxième série (2e éd.).................................. 1 vol.

TOME III

LE ROMAN DE LOUIS XI. *Ballades Françaises*, troisième série (2e éd.).. 1 vol.

TOME IV

LES IDYLLES ANTIQUES. *Ballades Françaises*, quatrième série. — *Suivies de :* LES JEUX DE L'HIVER ET DU PRINTEMPS (2e éd.). 1 vol.

TOME V

L'AMOUR MARIN. *Ballades Françaises*, cinquième série (2e éd.).. 1 vol.

TOME VI

PARIS SENTIMENTAL OU LE ROMAN DE NOS VINGT ANS. *Ballades Françaises*, sixième série (2e éd.)................... 1 vol.

TOME VII

LES HYMNES DE FEU. *Ballades Françaises*, septième série. — *Précédés de :* LUCIENNE, petit roman lyrique (2e éd.).... 1 vol.

TOME VIII

COXCOMB OU L'HOMME TOUT NU TOMBÉ DU PARADIS. *Ballades Françaises*, huitième série. — *Précédé de :* LE LIVRE DES VISIONS. — HENRI III.................................... 1 vol.

DU MÊME AUTEUR

Dans la collection de " Vers et Prose "

EUGÈNE FIGUIÈRE, ÉDITEUR
7, rue Corneille, Paris (VIe)

BALLADES FRANÇAISES

TOME IX

ILE-DE-FRANCE. *Ballades Françaises*, neuvième série (4e éd. — Édition nouvelle augmentée)........................ 1 vol.

TOME X

MORTCERF. *Ballades Françaises*, dixième série. — *Précédé d'une* ÉTUDE SUR LES BALLADES FRANÇAISES, par LOUIS MANDIN.. 1 vol.

TOME XI

LA TRISTESSE DE L'HOMME. *Ballades Françaises*, onzième série. — *Précédée du :* REPOS DE L'AME AU BOIS DE L'HAUTIL (3e éd.).. 1 vol.

TOME XII

L'AVENTURE ÉTERNELLE. *Ballades Françaises*, douzième série. — *Suivie de :* EN GATINAIS............................ 1 vol.

TOME XIII

MONTLHÉRY-LA-BATAILLE. *Ballades Françaises*, treizième série. — *Suivi de :* L'AVENTURE ÉTERNELLE. Livre II.......... 1 vol.

TOME XIV

VIVRE EN DIEU. *Ballades Françaises*, quatorzième série. — *Suivi de :* NAISSANCE DU PRINTEMPS A LA FERTÉ-MILON, *et de* L'AVENTURE ÉTERNELLE. Livre III............................ 1 vol.

TOME XV

CHANSONS POUR ME CONSOLER D'ÊTRE HEUREUX. *Ballades Françaises*, quinzième série. — *Suivies de :* L'AVENTURE ÉTERNELLE. Livre IV.................................... *A paraître.*

Il a été tiré de cet ouvrage quatorze exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 14, et trente-huit exemplaires sur Hollande numérotés de 15 à 52

PAUL FORT

Choix de Ballades Françaises

HYMNES, CHANSONS, LIEDS, ÉLÉGIES, POÈMES ANTIQUES :
(HYMNES HÉROIQUES, ÉGLOGUES ET IDYLLES, CHANTS PANIQUES)
POÈMES MARINS, ODES ET ODELETTES
ROMANS, PETITES ÉPOPÉES, FANTAISIES A LA GAULOISE
COMPLAINTES ET DITS, MADRIGAUX ET ROMANCES
ÉPIGRAMMES A MOI-MÊME

Deuxième édition



PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE ET Cie, ÉDITEURS
7, RUE CORNEILLE, PARIS

1912

NOTE

Le Lecteur trouvera dans ce *Choix* le septième à peu près de mes essais poétiques. Sauf de rares exceptions, j'ai choisi les pièces qui furent le plus souvent citées au cours d'études que des poètes ou des critiques ont bien voulu me consacrer. Une liste de ces études est imprimée à la fin du volume. Ayant cru devoir classer par « genres littéraires » les pièces retenues ici, je n'ai donc pu, dans cette nouvelle présentation que j'en fais, observer d'ordre chronologique ; mais, à la Table, chaque titre de poème est suivi d'un chiffre romain désignant celui des quinze Tomes de *Ballades Françaises* d'où le poème est extrait.

P. F.

ERRATA

Page 29, ligne 18, *lire :* en sa soif, *au lieu de* : en sa soi.

Page 67, ligne 24 (dans les exemplaires de luxe seulement), *lire* : Vos chants perpétuels, *au lieu de* : Vos champs...

Page 137, ligne 17 (exemplaires de luxe), *lire* : Et les arbres glacés, *au lieu de* : Et les arbres gacés.

Page 138, ligne 6 (exemplaires de luxe), *lire* : Diane dans les vapeurs, *au lieu de* : Diane dan...

Page 152, ligne 1 (exemplaires de luxe). *Il faut un tiret avant les mots* : Il a dit ?...

Page 172, ligne 3 (exemplaires de luxe), *lire* : accompagne leur fuite, *au lieu de :* accompagnent encor leur fuite.

Page 344, ligne 17, *lire* : comme une menace légère, *au lieu de* : somme une menace...

Page 419, ligne 20, *lire* : C'est alors que Henri tire, de sa stupeur, *au lieu de* : C'est alors qu'Henri...


HYMNES

HYMNES

Extraits des tomes I, II, VI, VII, IX et XIV
des « Ballades Françaises »

LA GRANDE IVRESSE

Par les nuits d'été bleues où chantent les cigales, Dieu verse sur la France une coupe d'étoiles. Le vent porte à ma lèvre un goût du ciel d'été ! Je veux boire à l'espace fraîchement argenté.

L'air du soir est pour moi le bord de la coupe froide où, les yeux mi-fermés et la bouche goulue, je bois, comme le jus pressé d'une grenade, la fraîcheur étoilée qui se répand des nues.

Couché sur un gazon dont l'herbe est encor chaude de s'être prélassée sous l'haleine du jour, oh ! que je viderais, ce soir, avec amour, la coupe immense et bleue où le firmament rôde !

Suis-je Bacchus ou Pan ? je m'enivre d'espace, et j'apaise ma fièvre à la fraîcheur des nuits. La bouche ouverte au ciel où grelottent les astres, que le ciel coule en moi ! que je me fonde en lui !

Enivrés par l'espace et les cieux étoilés, Byron et Lamartine, Hugo, Shelley sont morts. L'espace est toujours là ; il coule illimité ; à peine ivre il m'emporte, et j'avais soif encore !

HYMNE DANS LA NUIT

L'ombre, comme un parfum, s'exhale des montagnes, et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile remonter en tremblant le courant du zéphyr.

Contemple. Sous ton front que tes yeux soient la source qui charme de reflets ses rives dans sa course... Sur la terre étoilée surprends le ciel, écoute le chant bleu des étoiles en la rosée des mousses.

Respire, et rends à l'air, fleur de l'air, ton haleine, et que ton souffle chaud fasse embaumer des fleurs, respire pieusement en regardant le ciel, et que ton souffle humide étoile encor les herbes.

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres, et mêle ton silence à l'ombre de la terre : si ta vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et sa rosée sont les miroirs des sphères.

Sens ton âme monter sur sa tige éternelle : l'émotion divine, et parvenir aux cieux, suis des yeux ton étoile, ou ton âme éternelle, entr'ouvrant sa corolle et parfumant les cieux.

A l'espalier des nuits aux branches invisibles, vois briller ces fleurs d'or, espoir de notre vie, vois scintiller sur nous, — scels d'or des vies futures, — nos étoiles visibles aux arbres de la nuit.

Écoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs reflets se heurter doucement dans tes yeux, et mêlant ton regard aux fleurs de ton haleine, laisse éclore à tes yeux des étoiles nouvelles.

Contemple, sois la chose, laisse penser tes sens, éprends-toi de toi-même épars dans cette vie. Laisse ordonner le ciel à tes yeux, sans comprendre, et crée de ton silence la musique des nuits.

HYMNE A LA NAISSANCE DU MATIN

L'aube a roulé ses roues de glace dans l'horizon. La terre se découvre en gammes de jour pâle. Un mont reflète, humide, les dernières étoiles, et les animaux bleus boivent l'herbe d'argent.

Aurore, ta rosée vient s'étoiler sur l'herbe et courir dans les sillons comme un jeune sang ! Ardente, elle se mêle aux roses du Levant, se répand des coteaux, bruine et s'élève en gerbes.

L'air tremble frais et pur. Le vent passe si doux, quand ses bras de velours leur entourent le cou, que les arbres, charmés de l'emprise légère, s'abandonnent, feuillage et frissons de lumière.

Lumière des matins, ô naissance des jours, renaissance des êtres, vous égalez l'amour ! — Un de ces matins clairs j'ai vécu dans ce rêve de monter vers le ciel en gravissant le jour. Les flammes de l'Aurore flottaient sur mes épaules et les fleurs de la terre embaumaient mon effort.

Les papillons, les fleurs, les oiseaux, les moulins me semblaient un cortège tout vibrant de parfums, de vols et de lumière. Leurs formes, dans le jour, me suivaient : les oiseaux précédaient mon amour.

Quels essaims d'angélus volaient sur les portiques, les dômes étagés d'une forêt antique, tournaient, s'évanouissaient, me revenaient encore, s'échappant de la ruche immense de l'Aurore ?

La lumière tombait, en arpèges dorés, des mystiques rayons que berçait l'air sonore. Aux pics dorés des monts, aux vagues d'or des prés, aux plis d'or des forêts, la lumière chantait !

Ainsi j'allais songeant à cette loi première : nul n'aime la Beauté sans aimer la lumière. Le grand jour pénétra mon front

rose de fièvre et, détournant son cours, vint rafraîchir mon sang, et je croyais, fermant les yeux dans mon bien-être, tant ce jour était pur, sa lumière parfaite, que mon esprit voyait, au travers de mon front, le ciel dans la prairie et le ciel sur les monts !

HYMNE DES HOMMES A LA MONTAGNE PENDANT L'AURORE ET DEVANT DIEU

Que les langues bondissent en accents sublimes, pour célébrer la belle œuvre de Dieu ! Chantez sur vos luths des louanges sans fin : la montagne s'épanche comme un chant radieux. Un torrent visible de suaves harmonies s'échappe des lèvres penchées du Seigneur. Dans le chant matinal né du verbe de Dieu, la montagne brillante prend forme et tournoie. Elle s'épanche et demeure ; que tout homme la voie ! La montagne s'épanche comme un chant radieux,

Que les langues bondissent en accents sublimes ! Unissez vos luths à l'harmonie divine ! Eclatez en accords au glas des cimes d'or. Accordez vos chants aux glaciers bondissants. Poursuivez leurs lignes. Et s'ils pendent ravis et clairs sur l'abîme, ah ! sculptez doucement le contour de vos hymnes... A l'infini des sons et des sons les plus graves, élargissez vos chants et soutenez vos voix : la montagne d'onde en onde plus large tournoie — tournoie jusqu'à sa base.

— Fraîche vision que chante le Seigneur ! La montagne est divine sous l'aurore en fleurs. Le bruit des sources et le chant des pasteurs tremblent comme une haleine aux lèvres du Seigneur... Les brebis bêlent au bord des fontaines, et leurs clochettes aux voix de l'eau se mêlent. Ecoutez mieux ces voix de Dieu... Que les hommes chantent en regardant les cimes, cherchant des yeux où naît la Voix sublime, ce chœur d'amour Lui revient en écho, écoutez bien, en écho de ses hymnes, — comme les voix des cimes, des bêtes et des eaux, Lui reviennent fidèles, et divines, en écho !

LE LABOUREUR

Laisse tes bœufs traîner, ô grave laboureur, un soc perçant et lourd sur le terrain profond, laisse saigner la glèbe dans ses nouveaux sillons, et l'air froid de l'aurore aiguiser sa douleur.

Un soleil rouge émerge du sein de la rosée, à l'horizon du monde, et dans l'azur s'éloigne. Les brumes de l'Automne en marche l'accompagnent, si bien qu'au fond du ciel il semble s'effacer.

Sur les plaines mi-vertes, mi-labourées déjà, des courbes de la terre et des croupes des bêtes, les vapeurs de la vie adressent aux planètes un inutile encens vers leur dernier éclat.

Mais toi, prie dans ton âme, exalte ta pensée, homme! un grand sacrifice à tes yeux s'accomplit ; laisse jusqu'au soleil ta prière exhalée se mêler aux vapeurs montantes de la vie :

et tu verras au ciel un astre s'émouvoir, cet astre lentement, plus lentement partir, hésiter et, parfois, verser, tremblant ciboire, son sang réparateur à la terre martyre.

— « Sang divin du soleil courant sur les sillons, dernier sang précieux avant le grand réveil, fais naître dans la glèbe une vigueur nouvelle, capable de porter les futures moissons,

» donne aux champs en travail la force d'arracher l'hydre pâle de l'hiver à leurs flancs attachée : qu'ils puissent entr'ouvrir la glace aux germes purs et mener leurs moissons fouler le vaste azur !

» Sang divin chaque jour versé dans les sillons, sang bu, sang généreux, force du grand réveil, deviens la sève d'or des ardentes moissons et va dans chaque épi rejoindre le soleil ! »

... Un astre rouge émerge du sein de la rosée, à l'horizon des

terres, et dans l'azur s'éloigne. Les brumes de l'Automne en marche l'accompagnent, si bien qu'au fond du ciel il paraît s'effacer.

Vers l'espace où se perd le flot blanc des étoiles, infiniment bercée des plaines aux montagnes, comme un grand encensoir balancé dans l'air pâle, la terre déchirée fume de ses entrailles.

LA VISION HARMONIEUSE DE LA TERRE

Épousez-vous, mes sens, toucher, regard, ouïe. J'ai gravi la montagne et je suis en plein ciel. La terre est sous mes yeux. Oh ! qu'elle me réjouit ! Vaporeuse à mes pieds, comme la terre est belle, et distincte et joyeuse au delà des vapeurs ! La courbe d'un vallon m'a fait battre le cœur. Et je sens que mon plus beau jour est aujourd'hui. Épousez-vous mes sens, toucher, regard, ouïe.

Je vois la plaine au loin vibrante comme un son, qui parcourt la paroi remuée d'une cloche d'or. Doucement les moissons, frappées du soleil, sonnent. Un champ de coquelicots est comme un son plus fort. Jusqu'où le ciel rejoint la terre, la vibration parcourt la nappe immense des épis qui frissonnent. Que j'aime des grands blés la douce inflexion ! Et le bout de la plaine est mourant comme un son.

La terre je la vois, la terre je l'entends, la terre est sous mes yeux et vit dans mon oreille. Rythmique et musicale, elle est encor plus belle ! Ses bleus étages descendent, remontent, prennent un temps. Un lent dernier plateau de bruyère sur la plaine, dévale, puis c'est la plaine avec ses moissons d'or ! La terre est sous mes yeux rythmique et musicale, et telle que je l'entends, plus musicale encore.

Je voudrais de mes doigts caresser la nature, comme un bel instrument qui réponde à mon rêve. — Faire sortir d'un chêne un son que l'air achève ! — Je vous ferais chanter comme la mer

aux zéphyrs, grands blés, si je pouvais m'étendre avec loisir, à la façon des vents heureux ; si je pouvais !... j'éprouverais partout la terre en son murmure. Je voudrais de mes doigts caresser la nature.

Mais toute la nature est au seuil de mon cœur. La terre et le soleil ont la même cadence, rythmée à l'unisson des battements de ma vie. La lumière du jour te pénètre, ô ma vie ! Elle s'ajoute à moi comme une récompense, quand je laisse mes sens errer de l'astre aux fleurs. La terre et le soleil en moi sont en cadence, et toute la nature est entrée dans mon cœur.

Il est ivre de joie. — L'émotion se propage sur la terre, d'un grand vent de joie ivre agitée. Les blés s'embrassent, et dans les prairies enchantées le cou des peupliers se tourne et leur front nage, voluptueusement, au gré des vents d'été. Mon cœur a la nature entière pour empire. Elle est fondue en lui, et lui en elle. O vivre, ainsi, toujours, bercé du mouvement des arbres...

Et ne voyez-vous pas que les hommes seraient dieux, s'ils voulaient m'écouter, laisser vivre leurs sens, dans le vent, sur la terre, en plein ciel, et loin d'eux ! Ah ! que n'y mettent-ils un peu de complaisance ? Tout l'univers alors (récompense adorable !) serait leur âme éparse, leur cœur inépuisable. Et que dis-je ? Ils ont tous le moyen d'être heureux. « Laisse penser tes sens, homme, et tu es ton Dieu. »

O terre, dans mon cœur, rythmique et musicale, descends avec tes neiges, remonte avec tes vignes ; que les torrents y croulent ; que ce fleuve y dévale ; que j'écoute en mon cœur l'auguste chant des lignes ! J'étends les bras. Mes mains caressent l'horizon doux et souple, où s'incline la nappe des moissons, qui vont sous le ciel bleu coucher un flot plus pâle, et la même caresse est en moi, musicale.

J'ai gravi la montagne — ma vue tombe du ciel. La terre et le soleil sont la même patrie : mais la terre est mon doux sujet de frénésie. Au gré de tous mes sens, oh ! que la terre est belle ! Dans un air cristallin s'accusent les bourgades. Toits rouges,

notes claires des vallons sous les arbres ! Et les clochers d'ardoise, limpides au soleil, ont le reflet changeant des gorges de tourterelles.

LE JARDINIER

Voici venir le jour entre les peupliers. La vie autour de moi répand ses frissons d'ailes. Les étoiles dans l'aube, à se multiplier, forment un astre universel.

Ma bêche brille au soleil froid, et la rosée, que les herbes embaument, roule de blancs parfums. Les purs sommets surgis en leurs neiges rosées, de leurs reflets font le matin.

Claire écharpe de rose, l'aurore est dans la source ! Regardez-les bondir du haut de la montagne. Des glaçons violets se brisent dans leur course. Des cailloux d'or les accompagnent.

La source écrit sa chute en mots énigmatiques, tantôt courbe et légère, tantôt disparaissant ; ici des moires fument, là, d'une roche à pic, tombe une poussière de sang.

Et voici le grand jour, la terre est sur sa route. Des flammes d'azur pur flottent sur les sommets. Voici des arcs-en-ciel en arches sur la source, et voici des ruisseaux de lait.

Entendez-vous la grande Voix qui brûle l'air ?... Souffle de vie, chaleur sur nos terres fertiles. Et dans le fleuve doux que fait la source tiède, j'entends battre le cœur des îles.

Entendez-vous la grande Voix qui brûle l'air ?... J'entends, livrant ma bêche au plus beau des labeurs (et parfois je la vis fumer sortant de terre), battre la terre comme un cœur.

CONTEMPLATION DU CIEL SUR LA MONTAGNE

Mes larmes ont coulé sous le soleil couchant. Mes larmes ont roulé sur mon sein, vers mon ombre... Qu'il est profond et doux de pleurer sans raisons ! Mon Dieu, que les raisons de pleurer sont profondes !...

Sur la plaine et jusqu'à l'horizon étoilé, la montagne éplorée versait son ombre lente. Une peine infinie attendrissait le monde, et les glaciers plaintifs ouvraient leurs yeux voilés.

Des sommets ruisselants tombaient des larmes rouges. Dans l'ombre du versant mon ombre s'effaçait. Je mêlais mes soupirs aux sanglots d'une source qui, vers la plaine en feu, lentement descendait.

L'ombre de la montagne allongée sur la plaine, et tendue vers la nuit, bondit comme une proue ; il me semblait entendre avancer la montagne, il me sembla partir, nuit d'étoiles, vers vous !

En exil dans la nuit d'étoiles, en exil ! Et j'écoutais frémir les ailes de la nuit. Un vol d'aigle, soudain, vint heurter ma poitrine, monta !... et jusqu'au ciel mon regard le suivit.

Les étoiles déjà glissaient sur mon front d'homme, tout au fond de mes yeux des astres s'allumaient, déjà le crépuscule nageait autour des formes, et sous moi la montagne lentement descendait.

Mes pleurs étaient de joie ? ou j'adorais ma peine ? Dans quels vents amoureux me sembla-t-il voler ? Les glaciers et les sources, l'herbe humide et le ciel enveloppaient ma vie d'un seul songe étoilé.

Je regardai la plaine encore et les blancs fils des routes, dans son ombre, où les hommes allaient. Oh ! leurs petites vies prises dans le filet !... Je repris mon essor vers vous, ô mon exil !

J'étais seul dans la nuit, mon rêve la peuplait. Le ciel était mon rêve, où les astres glissaient, et de mes yeux dorés les étoiles naissaient et ce monde, et la Terre lentement descendait.

— Te souviens-tu d'avoir erré sur la montagne, Homme, et sur ton regard d'avoir laissé flotter le voile de ton rêve dans le vent des étoiles, et d'avoir dit : « C'est là l'heure de la Beauté !

» L'heure de l'harmonie est l'heure de l'extase. Le cœur ému palpite à l'unisson des sphères ; leur poussière animée penche ses purs rivages et, vers eux, l'âme humaine monte comme une mer »,

d'avoir dit aux étoiles : « Étoiles, je vous aime ! et c'est de la beauté que vous versez en moi. L'harmonieuse fougue de vos ardents systèmes m'enseigne l'art divin de créer sous des lois.

» Près des pics de granit, que hausse vers le ciel le désir de vous ceindre à leurs frigides bras, plus sûrement mon âme, qui rêve d'elle-même, soudain s'élève, soudain se mêle à vos ébats.

» Ce n'est point par ses cimes que la terre te pénètre, ô ciel, ni par sa flore, captive malgré soi, c'est par l'âme de l'homme, son âme volontaire, et l'orgueilleux éclat de mes yeux en fait foi !

» Le mélèze est terrestre et je fuis le mélèze, les pins ombreux, les pins n'ont que de bas émois, je vais plus haut ! — au bord des cimes je me soulève, je tends mes yeux vers vous, soleils, et je vous vois !

» Et mon âme s'élève brûlante de pensée. Ailée de mes regards, elle perd mon front blanc. Elle monte vers vous et jamais harassée, mondes, elle vous poursuit, mondes, elle vous comprend.

» Je ressens de vos feux l'ardente sympathie, mon âme en est tout habitée, qui flotte encore ! Une même harmonie dompte ces deux désordres, le rêve du poète et le songe des nuits.

» L'heure de l'harmonie est l'heure de l'extase. Je m'enivre du ciel et défaille et ses feux brûlent mon rêve, brûlent le parfum de mon âme, et dans l'azur un pur encens monte vers Dieu ! »

Te souviens-tu d'avoir erré sur la montagne, Homme, et sur ton regard d'avoir laissé flotter la flamme de ton rêve au-dessus des étoiles, et d'avoir dit : « C'est là l'heure de Vérité ! »

— J'étais seul dans la nuit, mon âme la peuplait. Le ciel était mon âme où les astres glissaient, et ce monde, ce monde lentement descendait, et de mon âme en rêve les étoiles naissaient !

Car Dieu ne crée les choses que par l'âme de l'homme. Chaque jour l'univers renaît de son émoi ! — Il en est cependant pour qui tout se repose, qui regardent le ciel... ne l'aperçoivent pas...

HYMNE A LA MER

Grande Mer, on s'est trop disputé ton empire, grande Mer que des fous croyaient s'entre-ravir quand tu laissais voler flèches ou feu qui gronde, ne songeant en toi-même qu'à mirer l'Autre Monde !

Souviens-toi, tu berçais, de la Grèce ou de Rome, les flottes englouties soudain comme une sonde. Avant même, et depuis, qu'as-tu fait des navires, des « Argo », des galions, ces rêves qui chavirent,

des hauts-bords fracassés, penchés sur tes miroirs, et qui levant la proue sombraient tout doucement ? Les vaisseaux engouffrés, tes miroirs pleins de sang se rejoignaient, tombeau de quelque vaine gloire.

Rien de mortel peut-il, Mer, te donner à vivre, calmer la soif de ciel dont tes miroirs sont ivres ? N'est-ce pas l'Autre Monde qu'il te faut réfléchir quand tu veux apaiser tes miroirs bondissants ?

Ce n'est qu'au bord du ciel que s'usent tes tempêtes, dressées comme l'Espoir dans l'azur frémissant ; c'est partie vers la nue aux appels des planètes, que tu rêves d'amour en les réfléchissant.

Dans les hautes marées montez, flots éternels, montez éperdument jusqu'aux espaces pâles où la mer du Chaos, sur les plages du ciel, a déposé le sel infini des étoiles !

MÉTAMORPHOSES MARINES

I

En ne les comparant qu'entre eux-mêmes, ô mon Dieu, d'un accent véridique je chante tes ouvrages ; en leur simplicité d'hymnes respectueux, mes chants suivent tes lois et sont leurs témoignages.

Si je dis : « ce rayon est en fleur », je suis sage. Il sera fleur bientôt, de par ta volonté. Je compare à la mer la plaine illimitée et la mer à la plaine : je reste simple et grave.

— Vers la dune où le vent m'enivre d'air sauvage, où la menthe poivrée fleure près des chardons, la mer aux plis d'azur couvre l'or de la plage, une plaine infinie descend de l'horizon.

J'entends la mer aimer la dune à mon passage. Le vent, dur laboureur, chante sur les sillons des vagues amoureuses, et tout ce paysage reçoit du soleil clair la semence en grains blonds.

Par endroits, le zéphyr peigne et lisse un bocage d'algues ensanglantées, mêle ses doigts d'argent aux cimes allongées de leurs glissants feuillages et déniche une écume comme un oiseau chantant.

Puis levés des sillons, comme de grands blés pâles, le peuple des vaisseaux dans la lumière flotte. Un coup de vent ! ils brillent, un coup de vent ! ils nagent. Sur la mer, dans le vent, nagent les blanches flottes.

Que la moisson est belle au gré de l'air rêveur... Hélas ! la faux du vent la penche d'un grand coup large ! Je songe aux

floraisons moissonnées de la mer, aux voiles englouties dans ses greniers ouverts.

Non! Tout semble heureux d'être, et savoir que la mort, inévitable et proche, la mort n'est qu'un passage, et je rêve aux moissons futures de la mer, sur la dune où le vent m'enivre d'air sauvage.

II

Dans la brume d'aurore où se meuvent les flots verts, l'or large du soleil s'étend comme de l'huile; sous l'azur affaibli volent de grandes îles orange dans la perspective aérienne.

Ma barque vogue ou plane sur l'onde transparente, et l'écho du rivage élargit la chanson rythmique de mes rames, paresseuses parentes, et mêle aux tons si doux de l'heure les doux sons.

Toute une création se berce sur la mer, des arbres de vapeur penchent sous leurs ramures, et de rousses lueurs glissent comme des cerfs, sur des roches tigrées d'émeraude, ô verdure!

Je sommeille à demi, je suis le créateur. Il me vient du rivage une senteur de pierres mouillées, ah! si profonde! et je me sens le prêtre d'un temple où l'eau serait les vitraux de couleur.

Je suis ce rêve, un autre, et l'heure les détruit, pour m'en redonner un qui m'est plus cher peut-être, et c'est de me sentir n'être plus d'aujourd'hui, d'hier, ni de demain, sur les flots infinis!

Je suis le flot lui-même et je me sens grandir. Je ne me souviens point de n'avoir pas vécu. Je berce dans mon sein les plus longs avenirs et je sens vivre en moi les cieux qui ne sont plus.

Je suis la mer montante et l'air me continue, ou je descends des astres et je bondis sous terre: les laves, la fumée s'échappent des cratères et c'est alors mon flot qui reconquiert la nue.

Je suis la mer, je suis mes rivages, les terres, et leur ondulation parle encore de moi. Elles me reviendront, ces volages matières ! Voyez plus haut ! je suis l'universel émoi,

l'océan de la création universelle, et le grand Tout mouvant, Dieu même, ou le seul germe. Je suis le pas précipité dans un seul ciel de l'immortelle vie durant l'éternité.

Et lorsque, sous ma barque, les sables ont crié, aurais-je pu sourire enfin de ma folie, quand je vis le ciel luire sur la plage mouillée et, dans ce ciel d'été, briller les astéries ?

LE DAUPHIN

Mer, prends-moi tout entier ! Je plonge en toi, je t'aime. De la métamorphose n'as-tu pas le pouvoir ? Que je serais heureux si, par un stratagème, j'allais suivre la troupe des souples dauphins noirs. Prête-moi leur haleine et ces beaux yeux d'eau bleue, qui peuvent sous tes eaux se recueillir et voir, et, pour nager en toi dans plus de nonchaloir, la peau glissante et lisse d'un corps voluptueux.

Les vagues, je les saute, et je joue avec elles. Mais c'est la grande houle qui va me rendre heureux. Dans la courbe des lames emporté jusqu'aux cieux, redescendre couvert d'humides étincelles !... L'orage est loin encore. Je sais qu'il faut attendre ; je serai patient : ma caresse vivante, vous me la rendrez, vagues, à l'heure généreuse. Et ma blanche poitrine sera votre amoureuse.

Je nage à fleur des eaux. Ma peau brille au soleil. Comme une algue d'argent mon sillage me suit. Je l'abandonne et plonge et vais trouver la nuit. Mais la roue du soleil tourne dans les flots mêmes. Je tourne avec la roue du soleil dans les flots. Et je remonte au jour. Me voici. Ma peau brille. Un frisson de bonheur alanguit mon échine. L'onde sous moi respire, et que l'azur est beau !

Jolis poissons volants, qui volez sur ma tête, vous rayez d'éclairs vifs le dôme de l'azur. Vous passez transparents autour de vos arêtes. J'ai pour vous de bons yeux et des bâillement sûrs. Hap ! il est des plaisirs au ciel et sur la mer. Hap ! doux poissons fondants ! Hap ! petites lumières. Je suis de vous friand, et c'est félicité qu'en vous broutant je broute encor de la clarté.

Rêvons. L'écume autour de moi tremble et circule. D'oblongues bulles bleues s'envolent et je les suis : à mi-corps je chavire. O la grande qui reluit ! Je l'aurai. Je la manque. Ainsi ma nage ondule. — L'ouïe me chante, et mes yeux clignent vers un bruit. La mer crépite. C'est le typhon ! Je vois sa pluie... Mais non, c'est le beau jet marin de la baleine. Elle a chaud et s'arrose en rêvant au soleil.

Le requin m'ennuie. Il a l'œil rouge, la tête longue, et je ne sais quoi de ténébreux dans les allures. Nous fuirons, pour un peu, la brutale envergure de son sillage tumultueux. C'est fait ! je plonge. Un buisson de corail déjà m'offre un abri : je regarde à travers les branches la Tête-Longue fouiller la mer de son œil rouge, qui m'envahit. La bête fond sur moi, la bête ! — Non, c'est son ombre...

O molle forêt d'algues, bien huileuse et touffue, où la blondeur du jour s'échappe en longues franges du voile voyageur de ta cime étendue, que j'aime la mer verte assoupie sous tes branches ! Indolemment je nage dans les flots assourdis ; et tout le long de mon ventre blanc, la caresse, tout le long de mes flancs, de mon dos, la paresse des algues, des flots lourds, des rayons endormis, en frissons somnolents dans mon cœur se prolongent, me laissent suspendu au fil berceur des songes.

Je revois les visions que j'ai toujours aimées : la splendeur maritime de l'aube à son lever, les vents marins partout soulevant des étoffes, la douceur infinie du couchant dans les golfes et l'échevèlement nocturne des rochers ; j'aperçois dans la brume les reflets gris des plages ; je rêve aux mers lunaires ; je songe aux paysages, aux grandes vagues bleues de la terre entrevue, d'où parfois sort en gerbe une flamme imprévue, jetant des roches

noires dans l'azur dévasté : et j'aspire en mon cœur à la mer démontée.

Voici qu'un vol de mouettes me ravit la mémoire. J'ai suivi tout un jour son écharpe de moire. O plaisir délicat de mes prunelles ! voici la palpitation argentée de la pluie, sur la chaude poitrine du soleil qui respire. Dans quel rêve amoureux, dauphin, vais-je partir ? Je vois un ciel de nacre et des nues carminées, des papillons autour d'une île parfumée, un large soir tranquille où chuchotent les vagues, où sur les rochers verts, laissant prendre leurs algues, une clarté de lune filtre aux lèvres des huîtres ; je sens venir la nuit à des ombres tremblées ; et je vois, du plus haut de la grotte étoilée que l'horizon élève et referme au zénith, de longs rayons d'argent tomber en stalactites. Une rumeur soudaine sort des flots agités, et j'aspire en mon cœur à la mer démontée !

Allons voir, ô mon rêve, à quelle intime ardeur palpite et se soumet l'éternel Océan. J'ai déchiré la tiède enveloppe des courants, et me voici volant sur les chauds madrépores. Grande cuve où je sais que la Vie s'élabore, à qui l'univers doit les dauphins et leurs songes, — les forces de la Vie éclatent en phosphore, dans ton eau vigoureuse où, lumineux, je plonge. Au fond des gouffres bleus bouillonnent les éponges. Les vertèbres des monts haussent leurs pics abrupts. Ce que je vois ! O gouffres ! O mon vol éperdu ! Là, tout le mol azur des méduses respire, et la mousse géante se développe et s'étire. Est-ce dans l'horizon un éclair de chaleur ? Ce long désert de sable d'or n'est qu'une lueur... Ici la mort et là, toute la vie qui bouge. De noirs varechs frissonnent sur un monde écroulé, où le front d'un pic laisse errer sa forêt rouge. Comme le fond des mers est vivant et ruiné !

Descendons, ô mon rêve, jusqu'en ces profondeurs. Je veux voir des abîmes travaillés de douleurs ; je veux voir les cratères, accotant leurs ventouses, ouvrir leur gueule en flamme au rut des tourbillons, et secouer la chaîne poreuse des grands monts. Oui, je les entends bien. Mais la mer est jalouse. Faisons-nous lourd : je plane. Il monte une lueur douce... Je vois ! (la petite mort est entrée dans mon cœur) j'ai revu tous ces monts soulevés

de douleurs. En eux, la mer contente sa destinée sauvage. Elle fouille la terre, elle s'accouple aux laves, ensemence leur sein de toute sa vigueur, et mille bouches de feu bavent des coquillages. Volcans, brûlez la mer des feux de votre cœur ! Les étincelles vivent : ô que de poissons nagent ! Les étincelles meurent, et c'est là votre ouvrage : vous attirez les morts, qui vont en vous reprendre la chaleur et la Vie. O cendres, cendres, cendres. Étincelles !... et déjà, vos rochers sont couverts de coraux, de varechs, d'épais ombrages verts, de crabes fourmillants et de ces belles pieuvres envahissant la mer de leurs bras amoureux ; les hippocampes noirs s'échappent de vos feux ; la bleue holothurie scintille : c'est votre œuvre ; le bas limon s'étoile à l'exemple des cieux. Qu'un jour tout cela meure, vous attendez les cendres. La mer, buvant la mort, devient phosphorescente. Vous l'aspirez. Vos feux, déjà, se renouvellent — et les oiseaux marins volent jusqu'au soleil !

« S'il est bon de rêver, que dirons-nous de vivre ? » C'est ce que sur mon dos a pensé ma nageoire. Prise d'un gai vertige, elle m'a réveillé. Ho, ho ! ma queue ondule et ma nuque a tremblé. Qu'est-ce donc qui m'enivre ? Où suis-je ? Ah ! le beau soir !... Ai-je pu dans la mer aussi longtemps rêver, quand sa belle surface est toute soulevée ? L'orage est beau, le ciel est beau, l'écume est belle. Voici la grande houle qui va me rendre heureux ! Ce n'est pas la tempête à vrai dire, et qu'importe ! Je m'élance dans l'air, la vague me supporte. Il ne pleut pas mais j'ai l'embrun. Je suis heureux. Dans la courbe des lames, je monte vers les cieux et redescends couvert d'humides étincelles. Je brouterai l'éclair, s'il vient me dénoncer à la foudre injurieuse. Ah ! laissez-moi passer ! Comme je dois être rouge par ce soleil de cuivre ! Qu'avais-je donc à rêver tout à l'heure ? Il faut vivre. Je suis fait pour le ciel, la mer et l'étendue. Je poursuis une vague amoureusement nue. Soudain elle m'aveugle, et c'est pour mon plaisir. Cette autre a le sein déchiré de pâles hydres. Allons voir sur son dos ce que veut la jalouse. Car je les aime toutes, et il me les faut toutes, les gaies et les méchantes comme les langoureuses, et ma blanche poitrine a cent mille amoureuses. Combien j'en fais crier par un jour de tempête ? Il vaudrait mieux compter le sable des planètes, car jamais un dauphin ne se lasse d'aimer. J'en connais qui ressemblent aux arbres de la terre, d'autres à des colonnes, d'autres à des

sirènes, mais vous ne saurez pas quelle est ma préférée. Il faut que j'aille voir ce grand soleil austère, qui s'entoure avant de glisser dans la cohue, du mouvement superbe et tournoyant des nues. Pour l'orgueilleux voyage, une route d'or est faite. Je sauterai, volant plutôt de crête en crête, — précédant les dauphins en troupe aérienne, — tous les bonds du reflet jusqu'au soleil lui-même !

HYMNE AU PRINTEMPS

Une haleine de roses dans le vent m'a saisi. Gloire et vie à mon cœur ! Je renais éternel. — Une haleine de roses, un murmure d'abeilles, me font l'âme divine et le cœur sans souci.

Le Printemps sort des nues beau comme saint Michel, pose un pied sur la terre, un autre, et le voici. L'aérienne armée des bourgeons s'épaissit, aux rayons de son glaive dégagé du soleil.

Gloire et vie à mon cœur ! Je renais éternel. — Une haleine de roses, un murmure d'abeilles, et cette vision dans le ciel éclairci, m'ont fait l'âme divine et le cœur sans souci.

Les drapeaux du Printemps se déroulent au ciel : voici flotter sur lui tous ses vols d'hirondelles. Et mon âme est divine et mon cœur sans souci ; une haleine de roses dans le vent m'a saisi.

Le Printemps a levé son glaive de rayons. A l'assaut de l'Azur s'élancent les bourgeons. Couché sur la pâleur de l'herbe nouvelette, royal et nonchalant, j'assiste à la conquête.

Gloire et vie à mon cœur ! Je renais éternel. — Une haleine de roses dans le vent m'a saisi. Une haleine de roses, un murmure d'abeilles m'ont fait l'âme d'un dieu. — Mon cœur est sans souci.

HYMNE SUR LA ROUTE DE LA VILLETTE

A nous ! à nous ! aux flammes de l'aurore, le trésor des nuages et le trésor des fleurs, les rayons qui dégagent les secrets de la terre, les bouviers, les pasteurs givrés comme des mages, l'ombre sous les troupeaux des grands bœufs aux pas graves, toutes les belles génisses, tous leurs regards rêveurs.

A nous ! à nous ! la route et les villages, à toi le parfum frais de menthe qui te pénètre, à moi les flots d'air pur et qu'aucun mur n'arrête ; il n'y a ni riche ni pauvre : à tous la joie divine d'entendre le clocher de la petite ville sur un troupeau de toits agiter sa clarine.

Universel transport des clartés matinales ! Le monde est une perle dont nous sommes les feux : toi, moi, bouviers, troupeaux, lune d'argent, soleil, tous les papillons bleus sur la vive luzerne, sur les routes rythmées tous les arbres penchés, Paris au loin, Gonesse et les astres cachés. Ces feux, chœur de lumière, rendent une musique. Le sang chante. La sève siffle. Paris est une abeille sur la nature en fleurs, et qui vibre à pleines ailes. Dans son beau paradis le Seigneur doit danser, laissant sur sa poitrine éternellement jeune, couleur d'aurore, couleur de la fleur du pêcher, bruire le collier de perles musicales des jeunes univers éternellement liés. A toi, toujours, Seigneur, l'ivresse matinale !... Mais penche-toi : écoute Gonesse et son clocher, écoute au ras des lins — et comprends notre ivresse — Gonesse aux trois moulins, Gonesse aux peupliers.

HYMNE AUX GRANDS BLÉS

Les flammes de l'été flottent sur les esprits et les blés se déploient sur les champs populaires, et c'est le don de joie et de pensée altière que verse aux fronts humains le soleil de midi.

Les moissons mollement agitées, les moissons, aux drapeaux du soleil éprouvent les zéphyrs, et les fronts que courbait la glèbe dure, les fronts ajoutent au ciel pur la joie de leur martyre.

Martyrs joyeux ! ô vous les hommes de la terre, dont les cœurs n'ont prié que vers sa Passion, dont les mains n'ont saigné que pour la satisfaire, le soleil vient aider votre religion.

L'herbe des prés, l'eau des fontaines, les moulins, l'ardente ruche d'air que l'horizon élève, et les maïs, les blés, les colzas ou les lins, tout chante par vos voix l'âpre amour du soleil.

Qu'importe que, demain, la Mort, traînant l'hiver, fasse sur les guérets gémir des mains de glace, qu'importe qu'on en meure de cet amour superbe, — aux moissons, dans l'air pur, le soleil a fait place !

Le soleil a fait grâce au long martyre des hommes, le bûcher de l'été est un bûcher de fleurs, et les fruits qui naîtront, aux flammes de l'automne, seront leurs récompenses et leurs derniers sauveurs.

La famine a couvert ses regards sacrilèges. Le monde aura le pain! Les moulins tourneront ! Laissez dans vos greniers s'amonceler des graines. Vous vaincrez de nouveau à l'heure des sillons.

Le soleil vient en aide à ceux qui croient en lui, les mains pâles de la Mort craqueront sous les germes ; marchez, saints bataillons des glaneurs, ô martyrs, pour conquérir la vie aux clairons du soleil !

Arrête dans leur vol les nuées fugitives, verse leur baume blanc aux sillons recueillis, soleil, et ton ardeur à tes enfants — qu'ils vivent ! — dans les gestes qu'ils ouvrent et dans leurs cœurs qui prient.

Sur le ciel embaumé, des bannières royales apportent le

printemps dans leurs plis azurés. L'encens des herbes monte dans le chant des cigales. Vienne le saint mystère, le monde est préparé.

La terre s'est levée en de saintes douleurs, les sillons tremblent, l'air, aux clairs germes, se creuse, et devant la douceur qu'ils élèvent dans l'heure, l'homme assiste, en priant, la Passion heureuse.

Hommes qui m'écoutez, voici le sacrifice ! Le soleil est le Père et ce monde est le Fils. Hommes qui m'écoutez, n'êtes-vous pas l'Esprit ? Hommes qui m'écoutez, voici le sacrifice !

Voici le don de joie et de pensée altière que verse aux fronts humains le soleil de midi, les drapeaux de l'été flottent sur les esprits et les blés se déploient sur les champs populaires !

HYMNE AUX ARBRES

Avant de partager, forêt, ta vie immense, d'oser vivre, d'oser dire tes troubles et ta paix, avant de pénétrer, au plain-chant de tes branches, dans ton temple gardien de primitifs secrets,

mais avant d'aborder ton Ombre inépuisable, dont, en sa soif horrible, s'enivre le soleil : — à peine y puise-t-il qu'aux cimes de tes arbres, sur leur rêve invisible, il étend son sommeil, —

j'ai voulu que mon cœur, en de petits ouvrages, t'apprenne mot par mot, t'épèle doucement, et j'ai connu ces bois et ces charmants bocages dont les arbres, isolés, peuplent l'air aisément.

J'ai connu les aurores et les lunes paisibles, traînant sous la feuillée leur robe de clarté, et le long des sentiers les beaux couchants humides, aux bras de rose et d'ambre, étendant leur beauté.

J'ai vu, dans les soirs tièdes, mêler leurs chevelures, des saules

amoureux, murmurants et troublés, puis le zéphyr du soir, agile, dénouer leurs chevelures, hélas, et ravir les murmures.

J'ai suivi la conquête habile et le tourment, par les zéphyrs malins, de l'arbre qui s'isole, et vu comment les heures s'amusent gentiment à faire avec leurs doigts tourner son ombre folle.

J'ai compris quel subtil orfèvre était l'automne, lorsque, ses vents brillants entre ses doigts vermeils, il râpe la feuillée et délivre l'or jaune qu'un été généreux insinuait en elle.

J'ai compris la chanson douloureuse des feuilles, ou gaie, selon l'abri que trouva leur patrie, et comment de jeunes arbres, ignorant des écueils, peuvent rire sous la gaule tout en étant meurtris.

Le tremble et le bouleau, voilà de bons chanteurs, à la lyre toujours émue ! Et les platanes, ces puissants verseurs d'ombre et de sérénité, par leur musique large ont habité mon âme.

Les noyers corpulents s'essoufflaient sous les noix, sans pouvoir me filer un son possible, ils raclent. Pourtant après leur mort plusieurs font des miracles et chantent, avec transport, des lieder au foyer.

De la brume de l'aube, quand le soleil s'élance, j'ai vu dans les vallées des bois naître en cadence ; j'ai vu de bleus penchants, ailés de noirs cyprès, se couvrir d'orangers comme d'un parfum frais,

des buissons de lauriers tourner dans les vallées une ronde adorable, aromatique, immense, et distraire un nuage d'aromes exhalés vers de beaux oliviers qui regardaient leur danse.

J'ai vu des peupliers s'abreuver aux nuages, un tilleul étayer puis ruiner ma maison, j'ai su ce que c'était qu'un chêne et quel ombrage développe, en cent ans, sa calme feuillaison.

Sous les cimes glacées où l'hiver blanc s'étire, sous les bran-

chées que paralyse le verglas, j'ai souvent entendu les lianes discourir, briser la glace entre elles en sifflant dans les bois.

Et sur le bord des sentes, en poursuivant leurs traces vers un sommet neigeux, j'ai vu, sous le vent froid, les sapins s'appuyer sur des gaules de glace, comme des pèlerins qui soutiennent leurs pas.

J'ai distingué du pin le sapin : noir problème. Le hêtre fut pour moi l'arbre au tronc lisse et beau. L'orme, le charme et l'if, le mélèze et le frêne furent miens et d'autres, d'autres... et tant que j'en sais trop.

Sous leurs menus ombrages j'ai formé le dessein d'entrer sans trop faiblir dans ton Ombre, ô forêt ; mais ai-je bien appris son flot égal et plein dans ces ombres distraites et fauchées de soleil?...

Avant de partager, forêt, ta vie sauvage, avant de pénétrer ton rêve et tes secrets, j'ai voulu t'épeler par bois et par bocage. Reine, je te dédie ici mon alphabet.

Et si m'ont attardé le peuplier agile, l'oranger, l'olivier, tant d'autres, et le cyprès (qui ne sont point tes arbres), j'ai des raisons subtiles pour goûter des plaisirs doux à chanter après !

HYMNE A L'AUTEUR DE CES HYMNES

Dès mon éveil de chanteur roi sous le soleil j'ai tout chanté — les monts, la mer, les saisons, les étoiles, mes joies, mes peines et ton calme, ô forêt. J'ai tout compris, dès mon éveil, j'ai tout souffert et tout aimé. Dès mon éveil de chanteur roi sous le soleil j'ai tout chanté.

Ah ! j'ai chanté d'admirables paroles quand j'ai pu lever libres au soleil mes deux mains. Ma voix a lu les glorieux symboles d'un inconnu mystique paroissien. De mon cœur, de mes lèvres montait dans l'heure l'impérieux écho des voix intérieures. Ah !

j'ai chanté d'admirables paroles quand j'ai pu lever libres au soleil mes deux mains.

J'ai tout chanté, j'ai chanté le soleil, l'ogive de clarté des cieux dans l'infini, l'aube ailée de rayons volant de haie en haie, l'aurore comme une fleur immense sur la forêt, midi rougissant l'air du reflet de ses fruits, et la lune berçant le rêve de la nuit, j'ai tout chanté, j'ai chanté la lumière, en l'harmonie des soirs j'ai chanté l'infini.

Mais ce que j'ai chanté avec le plus de foi, mais ce que j'ai compris avec le plus de joie, c'est ton calme, c'est ton cœur solitaire, ô forêt ! c'est ton ombre, ton ombre, ô ton ombre, ô forêt !...

LE BERCEMENT DU MONDE

Du coteau, qu'illumine l'or tremblant des genêts, j'ai vu jusqu'au lointain le bercement du monde, j'ai vu ce peu de terre infiniment rythmée me donner le vertige des distances profondes.

L'azur moulait les monts. Leurs pentes alanguies s'animaient sous le vent du lent frisson des mers. J'ai vu, mêlant leurs lignes, les vallons rebondis trembler jusqu'au lointain de la fièvre de l'air.

Là, le bondissement au penchant du coteau des terres labourées où les sillons se tendent, courbes comme des arcs où pointent les moissons avant de s'élancer vers le ciel dans l'air tendre.

Là se creuse un vallon, sous des prés en damier, que blesse en un repli la flèche d'un clocher; ici des roches rouges aux arêtes brillantes se gonflent d'argent pur où croule une eau fumante.

Plus loin encor s'étage une contrée plus belle, où luisent des pommiers près de leur ombre ronde. Là, dans un creux huileux de calme, le soleil, où vit une prairie, fait battre une émeraude.

Et je voyais des terres, des terres encor plus loin, en marche vers le ciel et qui semblaient plus pures ; l'une où tremblait le fard gris-perle des lointains ; les autres, au bord du ciel, étaient déjà l'azur.

Je restai jusqu'au soir à contempler cette œuvre, à suivre l'ondulation de cette mer, et je sentais très doucement faiblir mon cœur au bercement sans fin des vagues de la terre.

Comme un bouillonnement de vagues déchaînées, devant moi jusqu'aux grèves en feu du soleil, je vis vallons et monts, nuages et ciel d'été remonter l'infini des clartés et s'y perdre.

Je me tenais debout entre les genêts d'or, dans le soir où Dieu jette un grand cri de lumière... et je levais tremblant la palme de mon corps vers cette grande Voix qui rythme l'Univers.

HYMNE DES BERGERS

Lorsqu'au premier soleil la terre frémissante a vu ses germes purs s'élever vers le jour, et que tous ses sommets ont senti sur leurs pentes l'herbe les caresser de ses mains de velours,

les cloches ont ravi le réveil des villages blottis sous les vapeurs tremblantes des vallées, les troupeaux ont blanchi l'air bleu de la montagne, et les souhaits des clochers suivi tous les bergers.

Le vent chargé d'aurore a balayé les brumes et le soleil, aux lèvres, a doré les pipeaux. Le jour a descendu les blancs torrents qui fument, quand les troupeaux montaient vers un azur nouveau.

Sous les glaciers jetant leurs sources violettes, la montagne semblait couverte de rubans, et le son des pipeaux et le bruit des clochettes faisaient de la montagne le hochet du printemps.

L'herbe tendre baisait l'air vif à son passage et les bergers,

au soleil jeune, ouvraient leurs mains, l'âme et le corps faisaient un divin assemblage et l'homme se sentait léger comme un parfum.

Un amour infini chantait au cœur des hommes pour le soleil en fleurs éclos dans ce ciel bleu, pour le rocher, la source, les buissons bleus d'aromes, pour tout, pour leurs troupeaux, pour leurs champs et pour eux.

Des lointains la montagne était un grand visage, la roseur des villages accentuait ses plis, et son vivant sourire et son vivant langage étaient l'œuvre de Dieu et des hommes unis.

Quand je m'approchai d'elle, ce fut une prière qui monta de mon cœur vers ce visage humain, ce visage à l'image aussi de Notre Père qui souriait du ciel à mon rêve enfantin.

La noblesse ingénue des choses m'enchantait, les arbustes confus, légers, harmonieux tissaient brume et lumière en délicats filets, qui flottaient à leurs branches comme des voiles bleus.

Les clochettes luisantes, les pierres du chemin, une ronce, une flaque d'eau m'extasiaient ; les choses, à mes yeux, comprenaient leur destin et qu'à ce beau réveil toutes participaient.

Mais dans ce beau réveil une âme leur naissait ! — La lumière créait et habitait les formes, et la joie d'être clairs, ce doux matin, mouvait les roches, les buissons, les clochers et les cloches.

Un rire délicat s'exhalait des pipeaux. De célestes désirs venaient toucher les âmes. Les herbes et les sources, les bergers, les troupeaux doucement frémissaient dans l'air de la montagne.

Tout n'était plus qu'amour, que joie et que délices, le sourire des cieux était la seule règle, et les glaciers eux-mêmes, comme de blancs calices, offraient leur gorge pure au vol ardent des aigles.

J'allais, sachant aimer, ignorant qui j'aimais, quels baisers je prenais aux lèvres du zéphyr. Je remerciais Dieu de l'instant si parfait. Il me semblait baiser Qui ne doit pas finir...

Les parfums, le zéphyr, les cloches et les chants enveloppaient mon âme et la portaient à Dieu ! Au bord des neiges éternelles, et s'y penchant, le soleil du printemps berçait sa fleur de feu.

TRISTESSE DES HAUTEURS

Des végétaux géants peuplent les larges cirques et, vers les eaux blotties sous les fougères blêmes, les sapins et les hêtres, au vent qui les agite, font pleuvoir ardemment leurs feuilles et leurs flèches.

L'automne rouge lèche et tond l'herbe vulgaire ; il demeure, et se hausse, sur les pâquis sablés, une reine des prés, blanche entre les fougères, et l'osmonde royale aux tiges empennées.

Sous la nue basse et froide, les troupeaux pâturent ; les langues roses, larges, glissent sur l'herbe rare, à ses derniers vestiges ; et des bœufs aux fronts durs ruminent en silence sous la nue froide et noire.

O tristesse infinie des hauteurs, ô tristesse, quand l'automne traverse, en rouge conjuré, l'air transparent et noir, et déchire les tresses de cette flore obscure que confondit l'été !

Le jour circule en rais douteux autour des cirques et, plus clair, se déverse aux doubles, aux froides chaînes des sommets entrevus et palpite en flots d'ailes jaunâtres, jusqu'aux neiges éteintes ou salies.

La brume en grises loques s'effile au long des arbres. Le soir naît sourdement sous un nuage épais. Rien n'est plus triste alors que le retour des pâtres et des troupeaux transis, vers les profonds guérets,

O nuit, laisse filtrer ta lumière dorée ! La lune s'est gercée aux nuages, et voit-on, par cette échancrure durement déchirée, le velours d'azur sombre où brûle Aldébaran ?...

Rien n'est plus triste alors que le retour des pâtres ; et pourtant, ô douceur merveilleuse des êtres ! j'entends des sons de fifre errer sur la montagne et sens, dans la nuit froide, la reine des prés même exhaler son odeur faible d'amande amère.

HYMNE AUX PLUS HAUTS SOMMETS

Sommets simples, sommets glacés, que vous êtes compris de mon intelligence ! que vous correspondez à l'imagination ignorante et pure de toutes connaissances !

Ne voit-on pas ensemble les herbes les plus pauvres enlacer de toute leur foi les sommets et, par-delà les nues, sur les glaciers splendides, se pâmer d'amour les nuits étoilées ?

O ne sentir sur soi que le baiser des choses, en le frémissement du seul mot éternel, Amour !... O Amour, sur les sommets glacés, rien ne se mêle à toi de nos vaines pensées.

Mais qu'il y a de pics neigeux dans mon âme, que de lacs glacés, tranquilles et profonds ! Que les pentes de mon âme épousent de lumière, quand ses gouffres sans fond s'ouvrent au ciel sans fond !

MES ADIEUX AUX CIMES

Mes adieux aux versants et mes adieux aux cimes, aux nuits pures, aux étoiles proches, aux jours sereins, aux masses des forêts houlant dans les lointains, aux pauvres herbes pâles sur les neiges sublimes...

et j'entends dans le vent une voix qui s'incline, un air triste à noyer mon cœur dans son chagrin, une voix qui s'incline et me rappelle en vain, dont je suis triste à mort.

Et je sens tout mon crime de quitter mes grands aigles aux vols fous, isolés, sur le tumulte des torrents vers les abîmes, pour ces martins-pêcheurs au dos d'aventurine, qui pavoisent les sources enfuies dans les vallées !

Revoir sur un versant la lune à son déclin pendre ses glaces grises aux branches des sapins, les bruyères lasses en gravissant pleurer vers l'aube, sous le vent, comme à la dérobée ; ô revoir les bouleaux à la tige d'argent s'alanguir et coucher leur front sous un torrent, revoir l'aiguille bleue où piaule l'alcyon et que tache un désir de végétation, fleurir soudain dans l'aube, d'aigues et d'améthystes, et vers la cime où l'aigle et les nuages glissent se traîner lentement un brouillard orangé... Au jour levant dans l'air ses baguettes magiques, revoir des campanules et des neiges dorées, revoir tout un torrent briller comme de l'or, et les myrtilles noires, au souffle de l'aurore, agiter leurs grelots roses et silencieux...

HYMNE AU REPOS DU JOUR

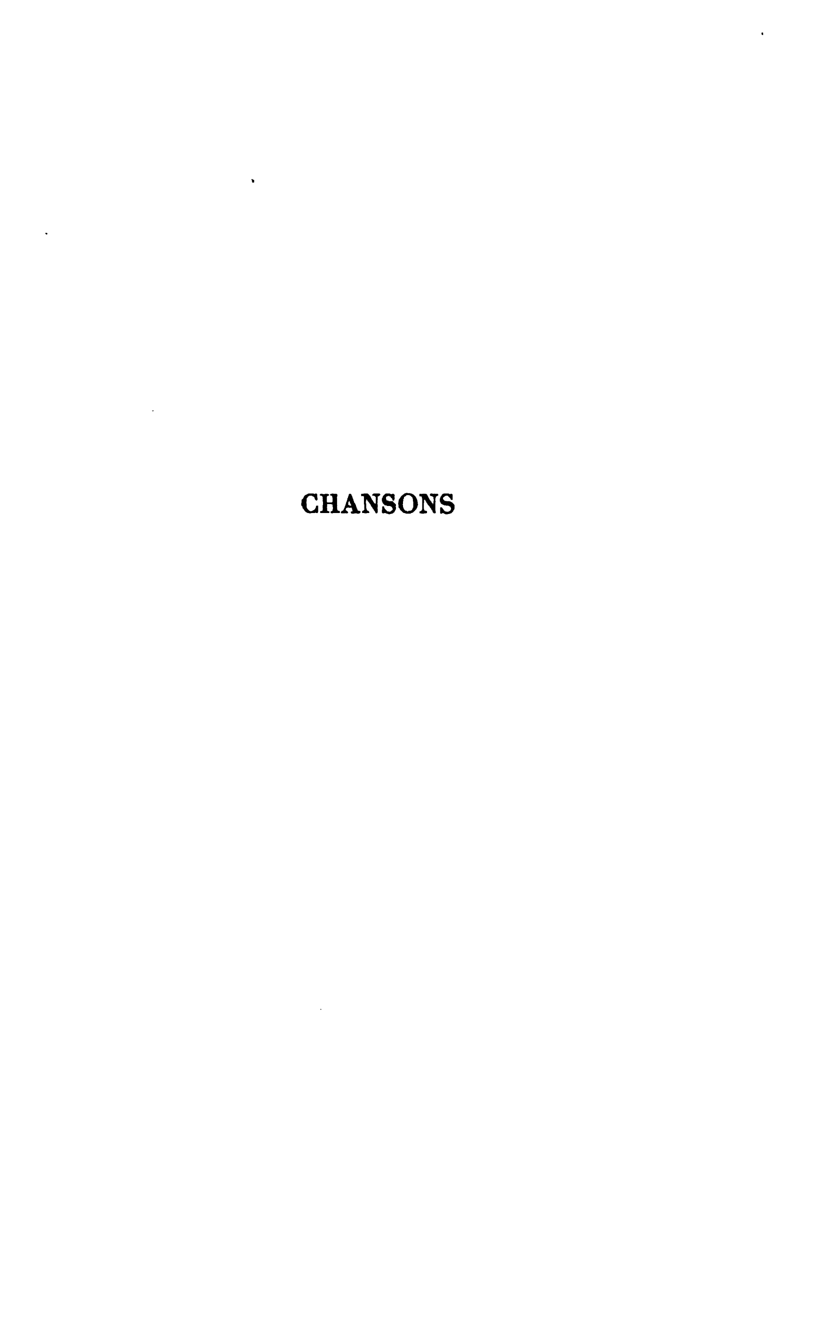
Dans le soir parfumé, dans le soir clair et rose, je regarde languir le jour aux monts lointains. La chair nue, languissante, d'un beau jour se repose sur les neiges, et la lune y glisse ses froides mains.

La belle chair d'amour se glace aux mains mortelles, s'argente à ses caresses,ou s'efface, et bientôt ne se distingue plus des neiges éternelles, et le monde obscurci cherche un rêve nouveau.

Là-haut, tel que l'essaim que nous chanta Virgile et qui, d'une chair morte, en un vol clair naquit, du jour pâle étendu mort

sur les pâles cimes dont un ciel étoilé monte et chasse dans la nuit.

Mon âme avec transport s'élève et le poursuit ! Je n'ai pas de regret pour les jours qui s'achèvent. Les nuits naissent des jours, les jours naissent des nuits, et de mes rêves morts montent de nouveaux rêves.



CHANSONS

CHANSONS

Extraits des tomes I, II et V des « Ballades Françaises ».

LA RONDE

Si toutes les filles du monde voulaient s' donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient bien êtr' marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s' donner la main.

SUR LA FALAISE

Nous foulerons sur la falaise, à la musique du vent frais, les roses fleurettes de Mai jusqu'à nous en trouver bien aise.

Dansons la ronde sur la falaise !

Embrassons donc, les quinze gars, vite nos quinze pêcheronnettes, en tournant vite on ne voit pas d'en bas sous l'aile des cornettes.

Dansons la ronde sur la falaise !

La mer reflète la falaise et vos bonnets et nos rubans, nos rubans sont anguilles lestes et vos bonnets sont goélands.

Dansons la ronde sur la falaise !

A l'ombre douce des grands bras de la grand'croix, chantons, les belles, reine Anne qui ne fut si belle que pour mieux faire chanter les gars.

Dansons la ronde !...

Et quand ça rougira aux cieux, nous prierons tout bas deux par deux ; et quand ça brillera aux cieux, nous vivrons, belles, deux par deux !

LA VIE

Au premier son des cloches : « C'est Jésus dans sa crèche... »

Les cloches ont redoublé : « O gué, mon fiancé ! »

Et puis c'est tout de suite la cloche des trépassés.

LA NOCE

Ah ! que de joie, la flûte et la musette troublent nos cœurs de leurs accords charmants, voici venir les gars et les fillettes, et tous les vieux au son des instruments.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

Que de plaisir quand dans l'église en fête, cloche et clochettes

les appellent tertous, — trois cents clochettes pour les yeux de la belle, un gros bourdon pour le cœur de l'époux.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

La cloche enfin tient nos langues muettes, Ah ! que de peine quand ce n'est plus pour nous... Pleurez, les vieux, sur vos livres de messe. Qui sait ? bientôt la cloche sera pour vous ?

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

Enfin c'est tout, et la cloche est muette. Allons danser au bonheur des époux. Vive le gars et la fille et la fête ! Ah ! que de joie quand ce n'est pas pour nous.

Gai, gai, marions-nous, les rubans et les cornettes, gai, gai, marions-nous, et ce joli couple, itou !

Que de plaisir, la flûte et la musette vont rajeunir les vieux pour un moment. Voici danser les gars et les fillettes. Ah ! que de joie au son des instruments !

LA FILLE MORTE DANS SES AMOURS

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.

Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.

Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.

Ils sont rev'nus gaîment, gaîment avec le jour.

Ils ont chanté gaîment, gaîment : « Chacun son tour.

« Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours. »

Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours...

LA MORT VAINCUE

L'hiver est vert, le moulin boit, tiquetinton la tiquetintette, l'hiver est mort, la mort s'en va, tiquetinton la tiquetinta.

La mort s'en va, les gens vivront, tiquetinta la tiquetinton, c'est le printemps et des sourires,la tiquetintette, et des enfants.

Les gens qui meurent ne mourront pas, tiquetinton la tiquetinta, tout ce qui vient quand il fait beau, la tiquetintette, on s'en souvient.

ET YOU YOU YOU

Et you, you, you, c'est le pêcheur qui meurt, et you, you, yu, et toute la mer dessus.

Et you, you, you, c'est la bergère qui pleure, et you, you, ya, c'est l'amour qui s'en va.

Et you, you, you, c'est-y la mer qui bêle, et you, you, yon, ou c'est-y les moutons ?

Et you, you, you, les plaisirs sont au ciel, et you, you, you, les nuages par-dessous.

L'AMOUR

Nous ferons un ermitage, tous les deux j'irons dedans. Je nous y baiserons cent ans pour te charmer vivement.

L'y a z-un collier de fraises tout à l'entour de nos dents, et je nous mangerons les lèvres pour te charmer vivement.

L'y a deux bleuets bien bleus tout vivants sous nos cheveux, et je nous mêlerons nos yeux pour nous charmer tous les deux.

LA CORDE

Pourquoi renouer l'amourette ? C'est-y bien la peine d'aimer Le câble est cassé, fillette. C'est-y toi qu'as trop tiré ?

C'est-y moi ? C'est-y un autre ? C'est-y l' bon Dieu des chrétiens ? Il est cassé ; c'est la faute à personne, on le sait bien.

L'amour, ça passe dans tant d' cœurs, c'est une corde à tant d' vaisseaux, et ça passe tant d'anneaux, à qui la faute si ça s'use ?

Y a trop d'amoureux sur terre, à tirer sur l'même péché. C'est-y la faute à l'amour si sa corde est si usée ?

Pourquoi renouer l'amourette ? C'est-y bien la peine d'aimer ? Le câble est cassé, fillette, et c'est toi qu'as trop tiré.

L'AMOUREUSE

Beaux yeux, mes beaux yeux, en prison sous mes cheveux. Le vent entr'ouvre et ferme et secoue la prison. Il fait jour, il fait nuit. Je cours à travers champs.

Mes seins, mes seins blancs, en prison sous mes mains. Le vent passe entre les grilles, le vent glisse entre les doigts. Il fait chaud, il fait froid. Je cours à travers bois.

Mais ton cœur, ô ton cœur, en prison dans mon cœur ! Le vent chante et rit et pleure dans la prison. — Entends des portes

s'ouvrir et se fermer dans le vent. — Cours, à travers champs, cours à travers bois, cours délivrer ton cœur, cours après moi !

LES PAROLES QUE TU M'AS DITES

Les paroles que tu m'as dites, c'est le vent qui les a prises, les paroles que tu m'as dites, le vent les rapportera.

Elles étaient tout en épines, c'est le vent qui les a prises, il les passera sur la mer, elles seront douces comme l'huile.

Elles étaient trop noires, trop grises, c'est le vent qui les a prises, il les mêlera au soleil, rose et or les rapportera !

Et bouche d'or je t'appellerai, et bouche rose on t'appellera, — et bouche rose je t'appellerai, et bouche d'or on t'appellera !

LE PAGE ET LA REINE

Un gentil page vint à passer, une reine gentille vint à chanter. — Roi ! hou — tu les feras pendre, hou, hou, tu les feras tuer.

Un gentil page vint à chanter, une reine gentille vint à descendre. — Roi ! hou — tu les feras moudre, hou, hou, tu les feras tuer.

Le grand gibet dans l'herbe tendre, la meule dorée dans le grand pré. — Roi ! hou — tu les feras moudre, hou, hou, tu les feras pendre.

Un moine blanc vint à passer, un moine rouge vint à chanter : — Roi ! hou — tu les feras tondre, hou, hou, pour le moutier.

LA REINE A LA MER

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Une reine aimait d'amour un biau mat'lot, alors il est parti aux Indes pour lui faire un trésor.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Un roi conquit la reine avec ses noirs vaisseaux. La reine a tant de peine qu'elle s'a jetée dans l'iau.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

« Une reine à la mer ! » — Un requin passait là. Sans lui faire aucuns maux, il avala l' morceau.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Elle n'était pas tranquille dedans le grand vent'lot, mais elle restait fidèle à son cher matelot.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Tout ému de sa peine le bon requin, sitôt, il l'a menée aux Indes ousqu'il y a des chameaux.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Sur une de ces belles bêtes, dedans un palanquin, elle reconnaît son âme qu'était roi du Tonkin.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Elle lui dit : « Matelot, viens réjouir ta reine. » — « Bernique ! j'en ai des mille plus belles dans mes domaines. »

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

— « Toi, tu sens le tombeau... » — « Un r'quin m'a dévorée, c'est pas l' tombeau que j' sens, mat'lot, c'est la marée. »

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

— « Moi, toutes mes houris sentent la poudre d' riz, comme la reine au roi qu'on dit qu'est dans Paris. »

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Alors, tout en pleurant, dans le ventre du r'quin, elle s'en es rev'nue pleurer dans son patelin.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

Un roi conquit la reine, avec ses noirs vaisseaux. La reine n'a plus de peine, est douce comme un agneau.

Échec à la tempête avec nos bons batiaux.

LES BALEINES

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu' ça faisait mat'lot, pleurer nos belles, y avait sur chaque route un Jésus en croix, y avait des marquis couverts de dentelles, y avait la Sainte-Vierge et y avait le Roi !

Du temps qu'on allait encore aux baleines, si loin qu'ça faisait, mat'lot, pleurer nos belles, y avait des marins qui avaient la foi, et des grands seigneurs qui crachaient sur elle, y avait la Sainte-Vierge et y avait le Roi !

Eh bien, à présent, tout le monde est content, c'est pas pour dire, mat'lot, mais on est content !... y a plus d' grands seigneurs

ni d' Jésus qui tiennent, y a la république et y a l' président, et y a plus d' baleines !

LE ROI D'ANGLETERRE

Y aura du bon pour les bons Bretons.

Le roi d'Angleterre est mort à la guerre d'un coup de canon. D' sous son bâtiment on l'a j'té en mer gaver les poissons.

Y aura du bon pour les bons Bretons.

Rien n'est plus étroit qu'un ch'veu de sa tête : ça, pour les anguilles. Plus dure que coquille son armure d'argent : ça, pour l'esturgeon.

Y aura du bon pour les bons Bretons.

Mais sous c'te coquille y a-z-un cœur en sang : ça, pour son amie. Elle s'a j'tée dans l'iau pour n'y point survivre. Elle a bien raison.

Y aura du bon pour les bons Bretons.

Elle est désolée. Le roi d'Angleterre est dans les poissons. Son cœur, dans une huître, mangé tout vivant. Elle est désolée...

Y aura du bon !

LE CIEL EST GAI, C'EST JOLI MAI

La mer brille au-dessus de la haie, la mer brille comme une coquille. On a envie de la pêcher. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

C'est doux la mer au-dessus de la haie, c'est doux comme une

main d'enfant. On a envie de la caresser. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Et c'est aux mains vives de la brise que vivent et brillent des aiguilles qui cousent la mer avec la haie. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

La mer présente sur la haie ses frivoles papillonnées. Petits navires vont naviguer. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

La haie, c'est les profondeurs, avec des scarabées en or. Les baleines sont plus vilaines. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Si doux que larme sur la joue, la mer est larme sur la haie qui doucement descend au port. Mais on n'a guère envie de pleurer.

— « Un gars est tombé dans le port ! » — « Mort dans la mer, c'est jolie mort. » Mais on n'a guère envie de pleurer. Le ciel est gai, c'est joli Mai!

MA JOIE EST TOMBÉE DANS L'HERBE

Ma joie est tombée dans l'herbe, gens de la route, gens fortunés, apportez tous vos lanternes, aidez-moi-z-à la r'trouver.

Mon amie s'en est allée avec un grand chevalier blanc. Je l'ai suivie loin dans la plaine, ma flèche ne l'a pas manquée. Et mon amie est tombée du grand coursier dans la plaine, et quand le soir est tombé, le chevalier s'en est allé.

Apportez tous vos lanternes, gens de la route, gens fortunés, ma joie est tombée dans l'herbe, aidez-moi-z-à la r'trouver.

— « C'était pas elle qu'il fallait tuer, c'était le grand chevalier blanc. T'aurais r'trouvé ta joie toute vive, on se serait p't-être pardonnés. » — « J'ai pas osé tirer sur lui, c'était un trop grand chevalier, il avait l'air trop menaçant, avec sa faux au côté. »

Ma joie est tombée dans l'herbe, gens de la route, gens fortunés, apportez tous vos lanternes, aidez-moi-z-à la r'trouver.

— « Si c'est bien celui-là qu' t' as vu, ta joie tu peux faire une croix d'sus, tu peux chercher pendant cent ans, tu trouv'ras de la terre, de l'herbe, de la neige suivant les temps, tu trouv'ras même des vers luisants, nenni la belle que tu cherches. »

Apportez tous vos lanternes, gens de la route, gens fortunés, ma joie est tombée dans l'herbe, aidez-moi-z-à la r'trouver !

LA MULE

Sur ma mule je dissimule la belle dont j'étais en quête,

mais par files les alguazils suivent le son de nos clochettes.

— Caramba ! on nous fusille. Vite, en bas, fille inutile.

— J'en mourrai. — File en ton lit ! j'en trouverai de plus jolies.

UN BEAU RÉGIMENT

Un beau régiment s'en allait à la guerre, — y aura des cloches bientôt.

Y en avait un devant tout couvert d'or brillant, qui ne reviendra pas.

C'était le fils du roi qui aimait la bergère, qui voulait l'épouser.

Son cœur n'est pas pour lui, il en est désolé, il est pour son ami.

Il est pour son tambour tout habillé de gris, qu'est si beau au milieu.

— « Reviens-t'en, mon ami, tout habillé d'argent, y aura des cloches bientôt ! »

Un beau régiment s'en revint de la guerre, s'en revint des combats.

Y en avait un derrière couché sur un grand cheval, tout couvert de sang.

Et y avait un tambour qui allait lentement, tout couvert d'argent.

— « Ah ! c'est toi, mon tambour !... Est-il mort aux combats ? » — « Il est mort, je l'espère... »

— « Avec tout ton argent on s' mariera gaiement, y aura des cloches bientôt ! »

— « J'en suis bien désolé, ce n'est pas mon argent, c'est des chaînes de fer.

« J'ai tué le fils du roi, bientôt on me tuera, — y aura des cloches, bergère. »

L'ÉGLISE ENVOLÉE

Cloches s'envolent, — les plaisirs sont au ciel, — clochetons volent avec les doux sons, avec l'église et tous nos cœurs dedans.

Cœurs des bons, comme aussi des méchants, cœurs s'envolent avec les doux sons, — les plaisirs sont au ciel et tous les cœurs dedans.

Cœurs entonnent, léger, légèrement : Dieu très doux, Jésus, nous voici donc ! Cloches sonnent, et Jésus leur répond :

Les plaisirs sont au ciel car voici de doux sons !

LE MARCHAND DE SABLE

Le marchand de sable a passé, c'est le bon Dieu qui r'mue ses ailes.

Il les a tant et tant r'muées, qu'il pleut des petits poux dorés.

Poussière redevient poussière, les petits poux sont morts dans l'air.

Il en a chu, il en a chu, tout le long du ciel, sur la terre.

Il en a chu dans mes oreilles et dans mes yeux il en a chu.

Demain je laverai mes oreilles... Je dors comme un petit Jésus.

LA FEMME ERMITE

Là-bas dans nos herbes l'y a une ermite.
— Là-bas dans nos herbes une ermite il y a.

Tous les jours elle dit qu'elle deviendra riche.
— Tous les jours elle dit qu'elle s'enrichira.

Elle s'enfuit au bois cueillir la noisille,
— Elle s'enfuit au bois pour gauler la noix.

Elle mit dans son doigt une tant verte épine !
— Elle mit dans son doigt une tant verte épine !

L'épine a tant crû qu'elle ombre la ville.
— L'épine a tant crû qu'elle ombre les toits.

De la plus p'tite branche on fit deux navires,
— De la plus p'tite branche on en fit bien trois.

L'un est pour le roi, — le gardera-t-il ?
— L'un est pour la reine, l'autre est pour le roi.

Le troisième pour elle, — le gardera-t-elle ?
— Le troisième pour elle et le fils du roi.

LE DIABLE DANS LA NUIT

Le diable court dans la nuit avec des yeux d' rubis, avec sa p'tite fourchette fait la chasse aux souris,

il en tue trois cent mille, les jette à l'abreuvoir, allume sa p'tite fourchette et fait cuire le potage,

il le fera manger aux amants malappris qui ne pensent qu'à rire et tout l' jour se pourlichent,

et quand auront vomi leurs cœurs à l'abreuvoir, avec sa p'tite fourchette, il en fera des écuelles

qu'il attachera, toutes, à sa queue verdoyante pour faire du bruit, du bruit, pendant les nuits d'orage.

LA VIEILLE

Dans le bois, l'y a-t-une vieille qui passe quatre-vingts ans. C'est la femme d'un pauv' vieil homme qu'on a tué pour son argent. — La vieille s'en va dansant, sous les branches, sous les

branches. — C'est la femme d'un pauv' vieil homme qu'on a tué pour son argent.

Il avait trois francs six sols dans son gousset de bûcheron. La vieille crie à tous les vents : Qui c'est-y qu'a vu mon homme ? — Elle s'en va glissant, sautant, sous les branches, sous les branches. — La vieille crie à tous les vents : Qui c'est qu'a vu mon amant ?

Deux mouches vertes aux paupières, une araignée au menton, la vieille s'en va dansant, — qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! — et toute une fourmilière en grains de beauté plaisants, la vieille s'en va sautant, — qu'elle est belle joliment !

Cheveux gris pleins de rosée, tout brouillés de coccinelles, la vieille s'en va glissant, — qu'elle est belle ! qu'elle est belle ! — deux scarabées aux oreilles, une marguerite aux dents, la vieille s'en va dansant, — qu'elle est belle joliment !

Elle embrasse tous les passants, les glissants et les sautants, — la folle s'en va chantant, sous les branches, sous les branches, — les sautants et les glissants, les crapauds et les serpents. Elle s'en va chantant, la folle : Qui c'est donc qu'a vu mon homme ?...

Elle embrasse tous les passants, le rossignol sur la gorge, — elle s'en va chantant, la folle, sous les branches, sous les branches, — baise l'ortie sur la fleur et le voleur sur le front. La folle s'en va chantant : Qui c'est qu'a vu mon amant ?...

LE RETOUR DU GARS

— Allons le gars, voyons, le gars, un peu plus vite ! La route est longue. Qui te retient ? La route est encore bien longue jusqu'à chez toi.

— Vrai, je ne sais qui me retient... Peut-être bien c'est mon

cœur fol qui ne bat plus, sur ma parole, quand je pense à ceux de chez moi.

— Allons, le gars, voyons, le gars, t'as pas laissé ta fiancée? Sur le chemin, près de la croix, t'a-t-elle pas donné sa croix ?

— Ma fiancée?... Je viens de loin. Elle m'a donné sa croix, c'est bien. Mais on en rachète au village. Et je viens de si loin, de si loin.

— Ah! tu sais bien, mon pauvre gars, l'amour ça n'a guère de durée, c'est un feu de paille doux et léger... Ta fiancée est mariée.

— On comprend tout lorsqu'on est loin, je savais ça bien avant toi, et je sais qu'ils ne sont plus là ceux qui ont pleuré pour moi.

— Alors, le gars, puisque tu sais que l'on ne t'aimera plus là-bas, que l'on ne t'attend plus là-bas, pourquoi reviens-tu quand même?

— Il faut revenir un jour chez soi. Il y faut revenir, malgré soi. On y revient toujours, mais pourquoi?... Comme il faudra mourir un jour.

LA FEMME COQUETTE

« A la course, sur la montagne, qui m'aura m'embrassera, à la course, sur la montagne, qui m'embrassera partagera ma tartine fouettée d'ail, et mes lèvres de corail, qui m'aura m'épousera ! »

A la course, sur la montagne, la coquette a couru tant, à la course, sur la montagne, qu'elle perdit tous ses galants ; a mangé sous les étoiles sa tartine fouettée d'ail, en s' moquant bien du moment.

A la course, sur la montagne, un ange y est descendu, a pris au dernier morceau la tartine fouettée d'ail, mais elle tenait tant au bec qu'il a pris la fille avec, a jeté l' tout au torrent.

A la course, sur la montagne, elle a tout redescendu, à la course, sur la montagne, en montrant tout aux passants, — sa tartine fouettée d'ail : un morceau entre les dents, — avec les pierres du torrent.

Ainsi meurent tout's les coquettes qui font courir leurs amants, à la course, sur la montagne, la tartine entre les dents.

J'AI DES P'TITES FLEURS BLEUES

J'ai des p'tites fleurs bleues, j'ai des p'tites fleurs bleues plus claires que tes yeux. — Donne! — Elles sont à moi, elles ne sont à personne. Tout en haut du mont, ma mie, tout en haut du mont.

J'ai des escarboucles, j'ai des escarboucles plus vives que ta bouche. — Donne! — Elles sont à moi, elles ne sont à personne. Chez moi sous la cendre, ma mie, chez moi sous la cendre.

J'ai trouvé un cœur, j'ai trouvé deux cœurs, j'en ai trouvé mille. — Montre! — J'ai trouvé l'amour, il est à tout le monde. Partout sur la route, ma mie, partout sur la route.

CHANSON DE FOU

J'aimais quatre filles, je n'en aimais qu'une, la plus belle des quatre, celle que je voyais. Le soir, sur la route, j'en attendais une. La première était celle que j'aimais.

O gué! la plus belle était la première, la rouge, la brune, la

blonde, la dorée, et du clair de lune au petit jour clair, l'une était ma mie, trois autres en pleuraient.

Moi, courant, courant, j'embrassais ma folle! Pour nous enchanter, chantait l' rossignol. Trois autres en pleuraient sous la lune, hou! hou! Et pour s'en moquer sifflait le coucou.

Un soir, sur la lande, sous la lune en or, ma brune me fit sauter un p'tit corps, puis un autre, un autre; elle me fit sauter la blonde, la rouge et puis la dorée!

— « Allons à la mer laver nos souliers. » Alors, vers la mer. nous courons si vite... Ah! nous avons bien failli nous noyer, Elle s'est noyée et me voici libre!

J'aimais quatre filles, je n'en aimais qu'une, la plus belle des quatre, celle que je voyais. Le soir, sur la route, j'en attendais une... Quatre petites filles sont mortes sous la lune.

Sautons la première, ô gué! c'est ma blonde; la seconde, la rouge, c'est-y pas qu'elle bouge? la troisième, j'y marche sur ses ch'veux dorés; à la quatrième, c'est ma brune, je tombe!

J'aimais quatre folles, et j' n'en aimais qu'une, la brune, la rouge, la blonde, la dorée! La nuit, sous la lune, je vois leurs fantômes partager mon ombre et la déchirer.

LA RONDE DES TABLIERS

Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent, que les tabliers gonflent sous le vent!

Que la ronde s'arrête, arrêtons-nous là. Marion, marions-nous! embrasse Nicolas. Petite ingénieuse à pauvre cervelle. Faut-y bien, la ronde, t'arrêter pour ça?

Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent, que les tabliers gonflent sous le vent!

Que la ronde s'arrête, arrêtons-nous là. Marions, marions-nous ! choisit Nicolas. Sans écus les gueux n'ont jamais eu d' prêtres. Faut-y bien, la ronde, t'arrêter pour ça?

Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent, que les tabliers gonflent sous le vent !

Que la ronde s'arrête, s'arrête tout sec ! Le père de Marion qu'est mort dans la ronde... Aux gueux amoureux reviendra la cassette ! Espérons, la ronde, que l'on t'invitera.

Que les tabliers gonflent, gonflent, gonflent, que les tabliers gonflent sous le vent !

Mais le jour des noces, y n'est v'nu personne, y n'est v'nu qu' Mariette et son Nicolas. Mais la nuit des noces, on vit, sur la route, une ronde de squelettes autour de la croix !

Que tous les squelettes cliquettent, cliquettent, Jean, Jeanne, Marguerite, Yvon, Paul, tertous !

Que ton tablier gonfle, Mariette, puisque c'est toujours l'amour qui triomphe !

LA VIE ET LA MORT

S'il nous faut mourir, eh bien! mourons donc. Mais tournons la ronde, c'est la vie, ô gué !

Des bords de la mer, aux prés, aux montagnes, et par les usines et sous les pommiers,

et par les villages, les bourgs, les grand'villes, marins, forgerons, meuniers, charpentiers,

ceux d' tous les états, fossoyeux, notaires ; les riches, les pauvres et les militaires ;

ceux qui battent le bois, ceux qui battent le fer, ceux qui s' batt' entre eux, pour s' connaître mieux,

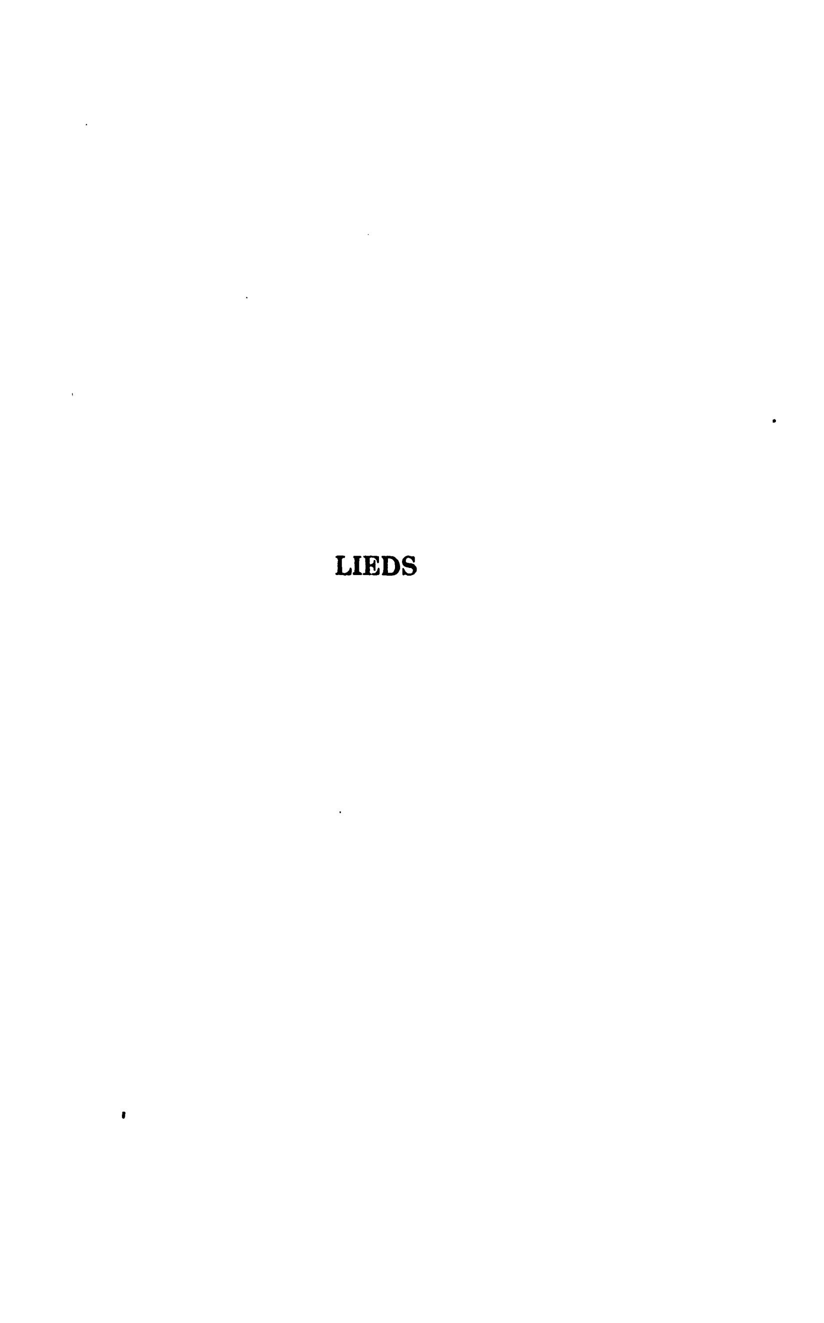
tous ceux qui s' haïssent, tous les amoureux, les mains dans les mains, à la queue leu leu,

les rois et les fous, et toi, ma Simonne, et moi, tout près d' toi qui te baise au cou,

jusqu'à perdre haleine, voyez comme on s'aime, les mains dans es mains, faufilant l' Destin !

Nous continuerons à tourner la ronde, de l'autre côté des portes de la mort.

Et nous reprendrons, pour recommencer, les portes de la vie, par l'autre côté !



LIEDS

LIEDS

Extraits des tomes I, II, VII, VIII, X, XI et XIV des « Ballades Françaises ».

ÊTRE NÉ PAGE

Etre né page et beau vielleur d'amour, en la gentille cour d'un prince de jadis, chanter une princesse follement aimée, au nom si doux que bruit de roses essaimées, à qui offrir, un jour, en lui offrant la main pour la marche à descendre avant le lac d'hymen, l'odorant coffret d'or sous ses chaînes de lys, plein de bleus hyalins ès anneaux de soleil et d'oiselets de Chypre ardents pour embaumer, à qui donner aux sons des fifres et des vielles, pour notre traversée en la barque d'hymen, le frêle rosier d'or à tenir en sa main !...

SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

La rose libre des montagnes a sauté de joie cette nuit, et toutes les roses des campagnes, dans tous les jardins, ont dit :

« Sautons, d'un genou léger, mes sœurs, par-dessus les grilles. L'arrosoir du jardinier vaut-il un brouillard qui brille ? »

J'ai vu, dans la nuit d'été, sur toutes les routes de la terre, courir les roses des parterres vers une rose en liberté !

OPHÉLIE

Le soir a dit quelque chose au vent triste des grands bois.

« A quoi songe la lune rose dans la source où tu la vois ? »

« Dans la source où nage une rose, plie un long roseau qui boit. »

La joue d'Ophélie se penche sur le reflet de son bras

qui retombe en l'eau profonde et toute Ophélie s'en va...

La lune a dit quelque chose au vent triste des grands bois.

« Un roseau ? Mais non, c'est *elle*, cueilleuse du songe éternel. »

LA REINE ET LE ROI

— Mon cher seigneur, mon roi, sais-tu comme ils t'aimaient, ma poitrine, mes bras et mes yeux violets ?

Ma bouche conte au vent ce qu'elle n'ose te dire. Tu m'as prise pour rire, pour pleurer et gémir.

— Contez, fille de roi qui n'êtes plus contente, au vent qui n'est pas moi, car le vent se tourmente,

l'aventure éternelle. Faites-en donc autant, girouettes de mes tours où bavarde le vent !

HAMLET

Hamlet, que la folie des autres importune, a fait le tour du monde ; mais dans le clair de lune il retrouve Elseneur qu'il n'avait pas quitté.

Hamlet a fait le tour du monde, comme il fait tout, en pensée.

Son ombre sur le mur tourné vers Rome, il erre, écoutant la chanson du rossignol d'été. Les cendres de César brillent entre les pierres.

Hamlet a fait le tour du monde, comme il fait tout, en pensée.

Hamlet a fait trois fois le tour de son château. Et voici donc le monde ! Et Yorick c'est la lune, le crâne de Yorick plutôt, c'est insensé !

Hamlet a fait le tour du monde, comme il fait tout, en pensée.

Sous le donjon barlong qui rend noire l'esplanade, le fantôme d'un père se met de la promenade. Que le monde est petit ! « Mon père, veuillez errer.

» J'ai fait trois fois le tour du monde et pensais bien vous rencontrer. »

LE ROI CLAUDIUS

Buis lugubre, cyprès, géraniums des parterres, je reviens de la chasse plus aigri, plus amer, et c'est toujours l'entrée sinistre en mon parc noir, lorsque le monde au loin poudroie dans l'or du soir,

toujours l'entrée d'un frère empoisonneur d'un frère. Et la Reine, ma dame, est cause de tout cela. Nous montons à la tour et nous fixons la mer lourdement silencieuse, et de fiel et de poix.

Hamlet revient des joutes. Il saute de sa barque. Est-il fou ? Qu'il est rouge ! Hélas ! il est en sueur, ce cher enfant, Gertrude. Allez sonder son cœur, et Nous, pour Nous cacher, descendons six cents marches.

Le soleil est plus bas à chaque meurtrière. C'est l'heure où dans les caves doit se lever la lune dans les yeux des gros rats. Mais courez, tendre mère, essuyer notre Hamlet qui pourrait prendre un rhume.

Il me verra tranquille apparaître ce soir (il aime de tels jeux !) au fond de ce couloir qui se perd dans sa chambre ouverte — et mène au but. N'en doutez pas, Madame, j'aurai bu.

LE SEIGNEUR FORTINBRAS

Moi que l'on attendait, le seigneur Fortinbras, j'entre en disant ma phrase. Mon rôle est éphémère. Je marche sur le fils, ayant franchi la mère, et l'émotion est à son comble. Aussi l'effroi.

Je viens clore le drame avec un clairon d'or — tout seul — car mon immense armée ne viendra pas, que voulez-vous ? je l'ai perdue dans les décors ombreux de la coulisse. Enfin ! *Taratata !*

Je traîne un bleu manteau lourd de sang, puisqu'il traîne. Le rideau tombe alors voilant ma phrase utile, et cachant tous les poings de mon armée que j'aide — que j'aide, Fortinbras, à tirer sur les fils.

On remonte Elseneur à tour de bras, oh ! hisse, et Shakespeare avec moi tire dans la coulisse.

LE ROI LEAR

Les mille traits de feu que lancent tes nuages, tout remplis d'arcs d'ébène, vibrant aux poings des dieux — que tes flèches le

tuent, orage, le Roi sauvage dont les buissons d'épine ont déchiré les yeux!

Il s'est dressé. Le ciel, noircissant tout à coup, fouette de longs zéphirs pâles dont l'herbe a peur les champs couverts de lin, jusqu'en la profondeur du couchant, où déjà la pluie blanche est debout.

Elle approche, il l'entend sonner comme une lyre sous la plaintive main d'un dieu chantant sa mort. Le crêpe d'un nuage aveugle ce décor (mais qu'importe à deux yeux sanglants!) puis se déchire.

Tout l'orage est debout contre lui. Dans l'espace, le vieux Roi Lear, d'un geste abolissant l'amour, voudrait sous sa main lasse éveiller à son tour, ô pluie! le chant de mort de la Terre et des Races.

Mais Apollon, le beau harpeur des pluies du jour, pose naïvement ses doigts aux fils des gouttes. Hé! brillez à présent, lyre du neuf amour! Qu'importe-t-il aux yeux qui saignent?... Rien... Rien sans doute.

Elle chante à présent, la pluie ensoleillée, elle chante la vie de Lear et des alouettes. Dans leurs carquois les dieux ont rallié leurs traits. Tout est douceur. Et chante à l'azur la rainotte!

LOUIS LE DÉBONNAIRE

Antiques solitudes, Jumièges ou Cressy, amas de pierre en fleurs, gothiques abbayes, dont le pâtre aimait voir les clochers, en doux traits, percer de leur blancheur les cimes des forêts, où sont vos murs moussus couverts de clématite, vos chants perpétuels dans l'ombre poétique, vos étroites fenêtres où les framboisiers faisaient entrer leur verdure, et vos rosiers?

— « Ah! que de joie au son de la trompette! Voici venir la chasse et les chasseurs. » Le chevreuil voit l'asile en ce calme, il s'arrête et brame sous le porche... Un moine ouvrait son cœur

aux marges d'une Bible, que dorait son calame. Il s'arrête et, la main bénissante à la fenêtre, vers Louis le Débonnaire intercède pour la bête.

Les rossignols chantaient dans l'ombre bleue des cours sur les peupliers fins doucement isolés, puis le soleil tournait autour des peupliers, et le soir rougissait l'herbe rase des cours Isolément les moines rentraient dans la chapelle, et la forêt berçait la noble mort du jour, et la lune écoutait le chant perpétuel, enluminé d'encens, que perdait la chapelle.

LE CHANT DES DIABLES DANS LES COUVENTS

— Glissons nos poulaines, voici les nonnains.

La tour aux religieux meurt en plis doux sur le couchant.

— Glissons nos poulaines, voici les nonnains.

Sur le parvis s'égrènent, deux à deux, de doux chants.

— Glissons nos poulaines, voici les nonnains.

Aux bures le couchant met des violettes et du carmin.

— Glissons nos poulaines, voici les nonnains.

La cloche du couvent sanglote et se répète au loin.

— Glissons nos poulaines, voici les nonnains.

Du porche noir, l'Abbesse crosse la pierre et s'écrie : « Dieu !

— Glissons nos poulaines, glissons nos poulaines.

» Où êtes-vous ? que faites-vous ? sœur Marie-en-Dieu ! »

— Glissent dans la nuit, glissent loin des bruits, deux poulaines de cuir, cent poulaines de feu...

LE DIABLE DE ROSES ET LE DIABLE DE FLAMME

LE DIABLE DE ROSES

« Je raie le ciel bleu quand il fait beau temps, les carrés de ciel bleu sur les cours des couvents, je fais rire les nonnes et je suis content. Et ce ne m'est pas une joie petite de tendre mes cornes à leur eau bénite.

» Autour de mon vol, volent des abeilles, autour de mes manches, à ma tunique blanche, grimpent des liserons, et ma tunique blanche et mon front de rose et mes ailes de perles, et mes cornes d'or, chantent comme une aube en le ciel profond, — mon cheval ailé de blanc et bleu est blond, sa queue rose tressée se résout par un pompon. Scellés l'un à l'autre, et peut-être la même jolie bête à quatre ailes, nous volons, nous volons !

» Je raie le ciel bleu quand il fait beau temps, les carrés de ciel bleu sur les cours des couvents, je fais rire les nonnes et je suis content. Et ce ne m'est pas une joie petite de jeter des roses à leur eau bénite. »

LE DIABLE DE FLAMME

« Je raie la tempête, sous la foudre qui tonne, je traverse une à une les cellules des moutiers, droit sur mon coursier je fais peur aux nonnes. Et ce m'est alors une joie délicieuse de pisser du feu sur des religieuses.

» Autour de mon vol, volent des lucioles, qui brûlent leurs

ailes au feu de mes ailes, au feu de mes cornes : mes cornes vieil-or comme des chandelles ont des flammes bleues qui zèbrent mes ailes, qui zèbrent d'éclairs le cristal de mon vol, — sabots de phosphore, mon cheval de braise est ailé de fer, sa queue, une tringle, sur ses flancs de feu fait un bruit d'enfer. Droit sur mon coursier, car nous sommes deux (deux ailes et deux ailes, nous volons, nous volons !),

» je raie la tempête, sous la foudre qui tonne, je traverse une à une les cellules des moutiers, droit sur mon coursier je fais peur aux nonnes. Ét ce m'est alors une grande ivresse de bouter la flamme au lit de l'Abbesse. »

LE DÉMON

Un soir je l'évoquai.

— Es-tu donc ?

— Me voici !

Son aile bleue surgit d'un astre à l'horizon et l'ombre de son aile d'une touffe de gazon.

Sa corne d'or en barre descendit de la lune et l'ombre de sa corne se leva d'un étang.

Son beau corps jaune d'huile éblouissait la nuit, et je suivis longtemps ce corps souple et charmant.

— Tu es, je suis content. Je veux savoir des choses.
Je débutai : — Mon Dieu, vous n'avez donc qu'une aile ?
— Monsieur, pardon, j'ai l'ombre de ton corps.
— Vrai Dieu, mon Dieu, mais vous n'avez qu'une corne ?
— Vraiment, monsieur, j'ai l'ombre de ton corps.
— Grand Dieu, mon Dieu, je ne vois plus votre ombre ?
— Fi donc, monsieur, j'ai ton corps, j'ai ton corps !
— Seigneur mon Dieu, n'aurais-je plus moi-même...
— Ne dis donc pas toujours *Dieu*, monsieur !

Son beau corps jaune d'huile illuminait ma route... Je suis, depuis ce temps, ce corps souple et charmant.

LE SEIGNEUR DEVENU DIABLE

— Vite au château ! Faites la folle dame. Hé ! je me sens, ce soir, le cœur si damoiseau... Ma reine, ô ma douce reine, qu'avez-vous à pleurer ?

— Vous vous êtes penché sur l'étang, Monseigneur, il n'était plus de rides à votre front, dans l'eau.

— Venez baiser, ma mie, ma face rajeunie. Approchez ! j'ai le cœur, ce soir, si damoiseau.

— Non ! non ! seigneur, j'ai peur.

— Je vous tiendrai, ma mie. Là, vous la voyez luire, là, sur le bord ma face déridée ?

— Oui...

— Baisez donc.

— Le diable !

— Hé non, la lune... Ma douce reine s'est noyée ? Que ma fourche me dague si vous n'êtes damnée !

LA MORT

Propre et luisante de ses os, sur un ciel léger, un ciel d'image pieuse, s'est levée du Levant, puis est venue vers moi, la Mort, commère facétieuse, — de l'herbe jaune entre ses dents.

Au travers du treillis ouvragé de son dos, lorsqu'elle fut passée dédaignant mon effroi, en guise de son cœur, absent depuis des mois, je vis briller, piqué à sa poitrine d'os,

un frais bouquet de fleurs des bois.

LA MORT EN VISITE

Une petite main pâle fleurit à la serrure, et s'allonge, et d'un doigt renverse ma tisane.

Un fin pas discret.
J'appelle.
On se tait.

Dans ma chambre tiède, n'est-ce pas qu'il neige ?

Dédaigneuse la Mort s'assied à mon feu, elle attend mon heure, et sa tour d'osselets, rangée sur ma chaise, brille aux yeux des braises comme un plant de fraises. Sur ses genoux elle berce un vivant joujou qui reluit et cligne et lui fait des yeux doux.

Drelin de grelots !... Est-ce en mon délire ? Sont-ce les chevaux ? Me faut-il partir ?

Non, la Mort se lève : c'est la tour qui branle. Elle est blanche et rose comme un minaret. Non, la Mort se dresse ; fait craquer ses joints ; sur une pierre de lune affûte son jouet, — bien, la Mort se penche et tombe en arrêt.

— « Mon fils est-il prêt ? »

Sans le faire exprès, un petit coup distrait du joli joujou me déloge la vie, et je sens que mon âme, en un rythme ravi, va blanchir son linge dans le clair de lune.

LA MORT DES BATAILLES

D'un long pas léger, la vieille Mort coquette glisse dans les batailles son vivant squelette, qui d'une main creuse, puise jusqu'au soir, au creux des blessures, sa provision de fard.

Avec sa main longue, aristocratique, la vieille Mort coquette frotte son squelette, puis, tout écarlate, flotte sur la bagarre, glorieusement trouée comme un étendard !

L'ABIME

— Tu n'es plus avec nous. Une tristesse t'a emportée.
— Je suis dans un souvenir, comme une morte couchée.
— Une tristesse t'a emportée. Où t'avait-elle rencontrée ?
— J'ai respiré l'abîme, dans l'air de la montagne.
— Tu n'es plus avec nous. Où t'avait-elle rencontrée ?
— Tout au bord de l'abîme, à l'heure où le cerf brame.
— J'irai te retrouver. Dis-nous quand le cerf brame ?
— A toute heure...à toute heure... quand la biche est blessée.

LE CHEVALIER FÉLON

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc !
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte !

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi mon frère !
— Dieu te soit en aide, frappe au paradis.

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc !
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte !

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi ma sœur.
— Dieu te soit en aide et t'ouvre son cœur.

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc !
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte !

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi mon père.
— Dieu te soit en aide, entre au paradis.

Cuir de l'écu, enlevez-vous au choc !
Qu'on m'ouvre l'enfer, je frappe à la porte !

— Dieu me soit en aide, j'ai trahi ma mère.
— Frappe du noir de l'ongle... L'enfer est ouvert.

COLOSSE-LE-PIRATE

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions !

Colosse-le-Pirate ulule dans l'ouragan. La foudre a décousu ses blessures formidables. Qui entend son cri, pas un brin d'âme ne reste en lui.

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions !

Foudre ! sur le roc rouge Colosse-le-Pirate rassemble autour de lui ses galères brisées. Qui entend ce bruit, pas un brin d'âme ne reste en lui.

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions !

Son cœur troué, son cœur palpite comme un phare. Oh ! va-t-il s'effondrer sous le poids de l'écume ? Qui entend son cri, pas un brin d'âme ne reste en lui.

La mer déchire l'herbe des dunes, le vent nos cheveux mêlés. Lions nos mains, nouons nos doigts, crions !

Sur le roc déchiré, foudre ! ou quel géant rouge fait aux chocs du tonnerre reclouer ses galères ? Qui entend ce bruit pas un brin d'âme ne reste en lui.

Le vent déchire l'herbe des dunes, la mer nos cheveux mêlés ! Lions nos mains, nouons nos doigts, crions !

Il a dressé les mâts de ses hauts vaisseaux noirs. Colosse-le-Pirate navigue sur les dunes. Qui entend son cri, pas un brin d'âme ne reste en lui !

Lions nos mains, nouons nos doigts, fuyons ! Le vent, la mer déchirent nos cheveux mêlés, quelqu'un, ses mains, déchirent nos cheveux mêlés !...

L'ORAGE

Bleu de plomb, le ciel plombe, bleu de plomb naturellement. — « Va-t-on soutenir longtemps le ciel ? Jésus-Dieu, c'est fatigant ! »

Bleu céleste, il se relève, bleu céleste naturellement. — « Toucherons-nous jamais au ciel ? Mon doux Jésus, comme c'est long ! »

Nul n'aime Dieu sans être heureux et n'invoque en vain son saint nom. — Voici le ciel qui redescend, bleu de plomb, bleu de plomb.

LE PAYSAN ET SON ANE

— Moi, l'orage ne me fait pas peur. J'ai de la corde de pendu que m'a vendue ce grand seigneur, casque et cuirasse, à la Chandeleur.

De la corde de pendu en poudre ! Voici l'orage, je n'ai pas peur. Dia ! hue ! Martin, viens sous la foudre, que je la foudroie de ma poudre !

Hé, non, Martin, face à la foudre, pourquoi rompre dans les guérets ? De la foudre j'en veux découdre avec ma poudre, mille tonnerres !

... Pardonne-moi, Seigneur Jésus, j'ai vu ta foudre, je suis en poudre. Si éclopé me prendras-tu parmi ton joli chœur d'élus ?

— Certes, mon fils, je te prendrai. Toutes vos fautes sont si légères, hommes, et qui ne prendrais-je ! Êtes-vous tous si bêtes exprès ?

Certes, mon fils, je te prendrai. Je prendrais même ton baudet, s'il n'avait si bien reculé qu'il court encore à reculons...

— Si j'avais su, j'eusse fait comme lui !
— Allez en enfer, mon ami !

LA PETITE CLOCHE FOLLE

Toute la nuit la petite cloche folle a fait le tour du clocher, toute la nuit, à saute-mouton, par-dessus les clochetons ; toute la nuit ce fut matines avec sa petite voix rouillée, et des voix chantaient matines dans l'église abandonnée.

« Pour comprendre la voix des cloches, il faut être bien âgé... Écoutez tous, mes enfants, ce que dit la petite cloche folle. Ce n'est plus Jésus qu'elle sonne lorsqu'elle chante de son clocher : Autant d'églises qu'on abandonne, autant de diables logés ! »

LES MOTTES DE TERRE

Terres de labour, champs sorciers ! Au bruit traînard de mes souliers les ombres des mottes s'envolent. — Ce sont les corbeaux, âme folle.

Ne troublons plus rien. Je m'assieds. Va, fixe une motte, âme en fièvre. La motte s'enfuit, c'est un lièvre. — Relevons-nous. Gai, mes souliers !

Les noirs corbeaux sont envolés. Mon lièvre jaune s'est terré. Les mottes sont de l'or qui rêve à de solennels champs de blé.

Terres de labour, champs sorciers !

LES DEUX AMES

Sous le soleil rouge, au vent doré du soir, peureuse des nuits, mon âme tremblante...

Sous la lune bleue, au vent doré du soir, heureuse des nuits, ton âme chantante...

Mais, chez nous dans l'ombre, au feu de mon regard, peureuse du jour ton âme a tremblé.

Mais, chez nous dans l'ombro, au clair de ton regard, heureuse du jour mon âme a chanté.

LE BEAU VALET D'ANNE DE VIRE

A la branche la plus lourde, à la branche la plus lasse du sapin le plus haut, du plus délié sapin, le beau valet d'amour, le valet de satin, noir et bleu, rouge et or, toque et plume, s'est pendu.

Virent, virent les jambes obliques, sous les poulaines croisées dansent et sautent les lièvres, virent, virent les nerveuses petites jambes, obliquement, nerveuses, obliquement.

Pendu aux lèvres de cuivre, pendu à la bouche d'étain, et du soleil couchant aux plis de ton sourire, pendu aux yeux d'argent, te souviens-tu de ton délire vivant pour la belle Anne de Vire, pendu?

Virent, virent les jambes obliques, sous les poulaines dorées dansent et sautent les chèvres, virent, virent les cornus petits pieds, obliquement, cornus, obliquement.

Sonnez, trompette du jugement. Dites, bon Dieu du firmament : « L'enfer est ouvert au valet d'amour. » Après, laissez

venir le jour. La forêt s'éveille et l'amour sommeille. L'aurore est une rose ardente sur les cimes.

Virent, virent les jambes obliques, sous les poulaines flambantes sautent et dansent les diables, virent, virent les merveilleuses guibolles : une, deux, fines braises, une, deux, obliquement !

Se réjouit dans les profondeurs la rose affreuse de l'enfer. « Un pendu ! — Par amour. — C'est bon, à la chaudière. » — Voici que sur le monde un beau sapin d'amour se hausse vers le ciel frémissant de plaisir, plus bleu que ne sont bleus les yeux d'Anne de Vire.

Virent, virent les jambes obliques, dans les clairières de saphir dansent et sautent les lièvres, dansent et sautent les chèvres, virent, virent les nerveuses petites jambes, — obliquement !

L'ONDIN ET LA FÉE

« Auprès du rivage, viens dans ta jupe d'or. Au bruit des diamants de ta veste verte, sous les citronniers, sous les branches blondes, je glisserai mon bras sous tes cheveux d'or.

» Dans le golfe vert, en pleine eau profonde, nous verrons glisser les rougets de mer... la méduse bleue...

» Au bord du rivage, viens dans ta jupe d'or. Sous la lune blonde nous verrons glisser mon rêve et ton rêve, ces deux oiseaux d'or, sur la mer profonde.

» Écoute l'ondin.

» Au bruit des diamants de ta veste verte, au chant argentin des perles de l'eau, nous irons, veux-tu, cueillir des coraux.

» Écoute l'ondin sous les citronniers...

» Puis, nous nous ferons des cœurs en corail, ô sœur redoutable, ô petite fée !

» Sous la lune blonde, en pleine eau profonde, nous irons, veux-tu, cueillir notre amour ? »

LE MIROIR DE L'ONDINE

L'ondine se moque des amourettes ; rose ouverte, sa main mouillée joue à jeter des gouttelettes sur une toile d'araignée. Et la folle rit de se voir toute grêlée dans ce miroir.

LES ELFES

Écoute la rumeur de la chasse lointaine, ô mon âme, et sous la ramure, penche-toi. Déjà le son du cor meurt au bout de la plaine: les chevreuils vont dormir dans les fraises des bois.

La paupière du jour se ferme au fond des bois, et je sens que la terre, ici, n'est plus qu'un rêve où tout flotte et circule et tremble autour de moi. Les elfes bleus par troupes se lèvent des clairières. Je sens, je vois danser autour de moi les elfes, profondément bleuir les ruisseaux où ils traînent des rubans de vapeur en soufflant dans leurs doigts, et les roseaux des bords accrochent leur haleine.

Es-tu cette lumière adorable éveillée sur la moire du lac, mon âme, entre les saules ?

Que le soir est divin ! Comme en ce crépuscule mon âme s'épanouit et se répand au loin ! Elle est la mousse et l'herbe, elle est proche et lointaine, mourante comme un son de cor venu des plaines : on entend le silence, et c'est mon âme enfin ! Elle est cette langueur coulant parmi les chênes, et la profonde-

allée où les elfes circulent, elle est encore, elle est ce grand lys qui recule, sa corolle en sanglots, dans l'ombre parfumée.

Une buée bleue tremble au fond du crépuscule...

Es-tu cette lumière adorable éveillée sur la moire du lac, mon âme, entre les saules, et qui me ferait croire que, doucement en moi, l'œil du jour se rallume ? — Mon âme, es-tu ces bois ?

La plaine vaporeuse entre sous les allées : mon âme et la ramure infiniment l'aspirent ; et le chevreuil étend son col sur la rosée.

Une buée bleue tremble au fond du crépuscule...

Mille agréments secrets sont dans le jour mourant. Il ne meurt pas, il dort couché dans la rosée. Je l'ai bien vu, ce soir, quand j'allai sous les chênes, ce soir où, sur mon front, un elfe a chuchoté : « Viens sous bois, mon enfant, suis-moi, suis mon haleine. Mille agréments secrets sont dans le jour qui rêve ; le jour prend à dormir tant de plaisirs secrets dans ces bois vaporeux où le soir est son Rêve. Enfant, goûte aux plaisirs d'un beau jour reposé. »

Et j'ai suivi le sylphe à travers la rosée, j'ai suivi son haleine, oh ! j'ai si loin glissé ! Je courais, j'étais fou. Mais je ne savais pas que le rêve du jour fût si beau sous les bois, que le jour, à cette heure où se clôt sa paupière, entraînerait si loin mon âme en un tel rêve ! Et je tremble à présent que le soir ne s'achève.

Es-tu cette lumière adorable éveillée sur la magie du lac, mon âme, entre les saules, et qui me ferait croire que, doucement en moi, l'œil argenté du jour scintille ? — es-tu cela ?...

O douceur ! près de moi, sur la mousse étoilée, un chevreuil tend son col, ouvre ses yeux voilés : le croissant de la lune se lève au fond des bois.

Mon âme est comme un son de cor venu des plaines et qui se fond en clair de lune sous les feuilles. Silence. Mon âme rêve.

O lune !

Dors, mon chevreuil.

PHILOMÈLE

Chante au cœur du silence, ô rossignol caché ! Tout le jardin de roses écoute et s'est penché.

L'aile du clair de lune à peine glisse-t-elle. Pas un souffle en ces roses où chante Philomèle ?

Pas un souffle en ces roses, dont le parfum s'accroît de ne pouvoir jeter leur âme à cette voix !

Le chant du rossignol est, dans la nuit sereine, comme un appel aux dieux de l'Ombre souterraine,

mais non, hélas ! aux roses dont le parfum s'accroît de ne pouvoir mourir, d'un souffle, à cette voix !

N'est-ce pas le silence qui chante avec son cœur ?... Un rosier qui s'effeuille ajoute à la torpeur.

Silence traversé d'éclairs comme un orage, puis bercé mollement comme un léger nuage,

par cet hymne voilé, pur, strident, modulé, qu'exhale, au clair de lune, l'âme de Philomèle !

Est-elle d'un oiseau cette voix immortelle ? Ah ! — son enchantement ne devrait pas finir.

Vient-elle des Enfers cette voix immortelle ? Mais il n'est plus un souffle, à présent, pour mourir.

Sans un souffle, pourtant, que de métamorphoses ! Le clair de lune assiste à la ruine des roses.

Déjà tous les rosiers ont fléchi sur leurs tiges. Il passe une rafale de roses en vertige

dans le rapide espace que fait l'herbe couchée, s'effrayant de ton hymne, ô rossignol caché !

Un long frisson de crainte effeuille le jardin. La lune met des masques ; elle brille et s'éteint.

Dans le gazon peureux, pétales grelottants, tournez-vous vers la terre et vers ce qu'on entend.

Écoutez : cela vient du plus profond de l'Ombre. Est-ce le cœur du monde qui bat sous le jardin ?

On entend un coup sourd, deux coups, trois coups qui montent ; d'autres précipités, sonores et qui montent.

Prisonnier de la terre, un cœur approche ; il vient le bruit d'un cœur immense à travers l'herbe rase.

Les pétales volètent. La terre se soulève. Et, le corps sous les roses bleuies de clair de lune,

l'éternelle déesse, la puissante Cybèle, douce et levant le front, écoute Philomèle.

HARMONIE DE LA MER, DE LA LUNE ET DE L'ORAGE

Vagues d'argent, mer brune, mélodieux rivage. Moelleusement la lune écarte les nuages, et sur l'eau dévoilée, elle brille, isolée.

Sa clarté sur la mer vibre aux crêtes des vagues et fait murmurer l'air. Est-ce aux mains des naïades que la lune est sonore comme une corde d'or ?

Ce rayon frémissant, et là-bas, ces nuages mêlant rêveusement les fleurs bleues de l'orage (leurs bouquets métalliques rendent une musique),

la mélodie des vagues sous les archets du vent, et la plainte des algues dans les sables mouvants, quelle harmonie voilée, dans le calme exilée !

Mort des sons, leur naissance ! O mer, grand violon, le ciel d'étoiles immense est ta vibration. L'espace est ton silence, plus chantant que les sons ; la grève est ta chanson : ô mer, grand violon !

Or Phébé sur la mer chante aux crêtes des vagues. Sa voix est dans les airs, puis aux mains des naïades, elle abandonne encor sa grande chevelure d'or.

Et près d'elle — et j'écoute — près d'elle les nuages tendent vers sa main toutes les fleurs bleues de l'orage. Leurs bouquets métalliques rendent une musique.

Elle a pris ces clartés, écoute leur musique, les mêle à sa clarté, leur chante sa musique, puis se tait, puis s'éteint. L'orage a pris Phébé ; et je ne vois plus rien que l'écume argentée.

Mille vagues se dressent, plongent, se resoulèvent, dont les pans déchirés volent jusqu'à la grève ! Les flots sont dans la peine, ont perdu leur sirène. Ils la cherchent partout, sur la mer et dessous.

Des remous font des trous : ô le sombre murmure ! Des courants en courroux se gonflent sans mesure. Les flots sont dans la peine, ont perdu leur sirène. — De ce rayon nacré, que faut-il espérer ?

Ah ! Phébé sur la mer chante aux crêtes des vagues. Soutenue et bercée par les mains des naïades, elle abandonne au vent ses cheveux murmurants. Leurs tresses lumineuses flottent jusqu'à la grève. Et le chant des cailloux mélodieux s'élève.

— Vagues d'argent, mer brune, mélodieux rivage. Moelleusement la lune écarte les nuages. Au ciel et sur la mer, elle brille, isolée ; jusqu'à ce qu'autour d'elle, sur le miroir des flots, l'image des étoiles tombe comme des gouttes d'eau.

Berce mon âme, ô lune, c'est la fin de l'orage. Et vous, vagues d'argent, prenez ma vie entière. Chante en mon âme, ô lune ! mon âme est sans nuages. Et vous, pour me charmer et pour me satisfaire, envahissez mes sens, prenez ma vie entière, vagues d'argent, mer brune, mélodieux rivage.

Mort des sons, leur naissance ! O mer, grand violon, le ciel d'étoiles immense est ta vibration. L'espace est ton silence, plus chantant que les sons ; la grève est ta chanson : ô mer, grand violon !

LES VIEUX ESPRITS DU VIEIL HIVER

Sur le si vert gazon des rives, les vieux Esprits du vieil hiver ont jeté leurs manteaux de givre, pour se baigner dans la rivière.

Ils agenouillent dans les roseaux leurs vieilles jambes de glaçon, puis glissent, dans l'azur de l'eau, leurs doigts aux bagues du vieux pont.

Ils entre-choquent leurs caboches, et leur cervelle au loin jaillit ; dans leurs vieux doigts de neige ils mouchent de grands trésors d'argenterie.

Ils font la planche, les vieux fols, ils font les morts sur la rivière, passent leurs mains de glace molle dans les mains bleues des lavandières.

Ils emprisonnent de leurs bras, les clairs battoirs, les vieux baquets, remplissent les uns de leurs crachats, les autres ils s'en font des palets.

Et la nuit, sous le vieux moulin, ils poussent des cris de chat, des cris si longs que leur écho se plaint sur tout le cristal des prairies.

Mais lorsque les beaux jours arrivent, les vieux Esprits se trouvent bêtes de ne plus voir, sur les deux rives, que des manteaux de pâquerettes.

Il ne leur reste, aux vieux Esprits, qu'à se rouler dans un nuage, il ne leur reste, aux vieux bandits, qu'à fuir avec les oies sauvages !

CHARMEUSE DE PEINES

— Charmeuse de peines, ô bohémienne, toi qui sais agiter les sorts, sais-tu bien si les joies reviennent, petit cerveau d'or ?

— Oui, je sais que des joies reviennent, quand l'hiver est mort.

— Et que faut-il faire pour hâter l'hiver, dis-le, toi qui sais agiter les sorts ? Petit cerveau d'or, je le ferais bien...

— Oh ! cela n'est rien, il faut tuer la Mort.

— Charmeuse de peines, ô magicienne, toi qui sais agiter les sorts, cherche encor si les joies reviennent, petit cerveau d'or ?

— Oui, je sais que des joies reviennent, quand l'amour est mort.

— Et que faut-il faire pour tuer l'amour, dis-le, toi qui sais agiter les sorts ? Petit cerveau d'or, je le ferais bien...

— Oh ! cela n'est rien, va, cela n'est rien.

— Dis-le-moi plus haut, petit cerveau d'or.

— Mords au front l'amour. Embrasse la Mort. Dans mon cœur de fer plonge un poignard d'or.

LE BOHÉMIEN

Le soleil se meurt sur ton violon, bohémien qui joues derrière un buisson.

Ta czardas, le doux air, comme la brise une feuille, vient tourmenter ma peine. La nature s'assombrit.

Une hirondelle s'argente envolée d'un talus. Un jaune et long rayon se dégage de la nue, s'appuie comme un archet sur l'horizon qui tremble.

La terre chante, écoutez !

Toute la plaine a gémi.

Je pleure ma belle. Je songe aux morts. Oh ! que de nuages passent sur ma patrie !

Le soleil se meurt sur ton violon, bohémien qui joues derrière un buisson.

LE MALHEUR

L'hirondelle fuit. Voici la vesprée. L'hirondelle fuit devant l'épervier. Sur l'étang frileux la lune étincelle, et dans son image se noie l'hirondelle.

Qu'importe aux roseaux, lorsqu'ils font la ronde autour de l'étang, la mort ou la vie ? Ce n'est pas pour eux que l'épervier crie. — Le malheur s'efface comme une ride sur l'onde.

LA PESTE

Quatre arbres on vu passer la Peste. C'étaient trois grands peupliers d'or. C'était un saule au bord du pont, qui souleva un peu le front.

Quatre arbres regardaient dans l'onde leurs doux reflets d'or et d'argent, et tout était tranquille au monde. La Peste est passée sur le pont.

Que les soleils sont beaux le soir ! ils dorent l'univers et dans l'air jusqu'au ventre blanc des oiseaux — jamais les vêtements de la Peste.

La goule est passée toute petite et puis plus grande et sans marcher, sans se presser, tout en glissant et sans marcher, sous sa cagoule.

Un soleil meurt au bout du monde. L'eau court plus vite sous les arches, comme pour aller au bout du monde se consoler et se cacher.

Le saule a penché son visage sur sa pâle image effrayée. Le saule a noyé son visage sous le frisson des peupliers.

LE VENT

Mort ! le vent pleure autour du monde. Vie ! autour du monde le vent rit. — Aimons-nous vite, aimons-nous tous, dépêchons-nous, le vent nous pousse.

Or, si ta traîne est le vent, Mort ! et quc ses franges te balaient, Vie ! — aimons-nous vite, aimons-nous tous, dépêchons-nous, le vent nous pousse.

Vie ! tu nous pousses vers la Mort. Mort ! tu nous pousses vers la Vie. — Aimons-nous donc, aimons-nous tous, s'il faut toujours qu'on se retrouve.

BERCEUSE POUR LES AGONISANTS

Il ne faut pas croire à la mort. Voici le soleil radieux vers la terre et sur vos yeux. Ne versez plus de vaines larmes, le ciel est clair comme votre âme, elle éclaire l'ombre oublieuse, — et voici la mort radieuse.

Il ne faut pas croire à la mort. Voici les oiseaux hors des cages du bois sombre et silencieux. Ne versez plus de vaines larmes, le ciel chante comme votre âme, elle n'est plus silencieuse, — et voici la mort radieuse.

Et voici la mort lumineuse et chantante, et voici la vie. Voici la perle de votre âme qu'un ange éperle dans le calme, et voici les voix musicales et radieuses des archanges.

Ils chantent, inentendus de ce monde qui méconnut son éclat envolé du ciel. Mais la mort est venue, fidèle. Et le ciel chante dans le ciel vers cette étoile reconnue.

Mais voici la fin lumineuse. Le ciel est pur comme votre âme. — Il ne faut pas croire à la mort, voici calme votre visage, votre âme est fraîche comme son calme... Le ciel est jeune comme votre âme.

Et voici la mort advenue, et voici la vie reconnue où tant d'âmes sont lumineuses, toujours et toutes radieuses. L'autre vie n'était qu'un orage. Mais voici pur votre visage, — et voici la vie heureuse.

L'INFIDÈLE

Toujours mes yeux verront ce paysage, ô l'infidèle, où tes yeux m'ont ravi, j'ai dans mes yeux tes yeux, ce paysage et ce beau ciel souriant sur nos vies.

Triste, pleurant, le cœur tout affligé, tout bas me dis, et en baissant la tête : Que faire au monde en la peine que j'ai ? Finir ma vie et me laisser aux bêtes ?

Fermer mes yeux, et dans le paysage, aux pas des bœufs laisser avec ma vie mourir mes yeux qui contenaient l'herbage, les bœufs, le ciel et les yeux de ma mie ?

Non, j'ai pleuré. Le cœur tout accablé, j'ai tant pleuré que les yeux de ma mie avec mes larmes un jour s'en sont allés — et le ciel bleu souriait sur ma vie.

C'est dans mes yeux ce même paysage, ô l'infidèle, où tes yeux m'ont ravi... Les hirondelles sont oiseaux de passage. Ma mie est morte, hélas, vive ma mie !

LES AMANTS TROP FIDÈLES

Quand ma douce amie vint vers moi, il n'y avait qu'elle sur la route, — rien que son ombre devant elle. « Viens, doux ami, que je ne te quitte plus. »

Et quand je suis venu fidèle, il n'y avait que nous sur la route, — rien que nos ombres devant nous. Une aurore sanglante annonçait le jour.

Et quand j'ai quitté mon amie, une aurore sanglante annonçait le jour. Il n'y avait que moi sur la route, — deux ombres marchaient devant moi.

Je revins donc vers mon amie. Mon amie revenait vers moi. « Viens, doux ami, que je ne te quitte plus ! » Et sur la route, au plein soleil, rien que son ombre derrière elle, — rien que mon ombre devant moi.

Mais sur la route, au plein soleil, j'ai tué l'amie trop fidèle. « Doux ami, va ! que je ne te quitte plus. » Et quand je m'enfuis, seul cette fois, à travers champs, à travers bois, deux ombres fuyaient devant moi.

VISION NOCTURNE

Je m'étais toujours dit qu'il m'ennuierait beaucoup de rencontrer sous bois, par une nuit sans lune, un homme ou une femme aux yeux phosphorescents.

Il faisait noir comme dans un four. De lune aucune. J'allais en sifflotant... quand je vis, croyez-vous ! — pas un homme — une femme aux yeux phosphorescents.

J'étais sûr de mon chemin creux vers Chanteloup, et je me con-

chaisais d'un œil mi-clos, pensant aux cris plaintifs des trains déchirant l'air des plaines,

quand je vis cette femme aux yeux phosphorescents, non pas ici, ni là, mais ensemble et partout, dans mon rêve, en mon âme et sous l'ombre des chênes :

mon amour, mon amour aux yeux chargés de haine !

LE PLUS GAI DES LIEDS

Puisque l'on ne s'aimera jamais, il faut rire, il faut rire ! — puisque l'on ne s'aimera jamais, il faut rire et s'amuser.

Si tu m'aimais, je t'aimerais, il faut rire, il faut rire ! — je t'aimerais, tu me détestes, je veux rire à en mourir.

Est-ce bien la peine d'aimer ? il faut rire, il faut rire ! — L'amour vaut-il un regret ? Il faut rire et s'amuser.

LES DEUX CLOWNS

— Synthétic Clown-Clown, hip, hip, tournez !

— Six pirouettes bleu blanc blanc bleu, voilà le Ciel ! six pirouettes bleu vert vert bleu, voilà la Mer ! six pirouettes vert jaune jaune vert, c'est le Désert ! six pirouettes or jaune jaune or, c'est le Soleil !

— Bravo, bravo, un p'tit bravo, messieurs. Analytic Clown-Clown, à vous, tournez !

Soit. Messieurs, décomposons, suivez-moi bien : Violet, deux pirouettes, Indigo, trois pirouettes, Bleu, cinq pirouettes, Vert,

deux pirouettes, Jaune, trois pirouettes, Orangé, cinq pirouettes, Rouge, dix pirouettes. Total : trente pirouettes. Attention, Messieurs ! guignez l'arc de Noé... Deux trois cinq, deux trois cinq dix, rrrrrrran !

— Cessez, Analytic, cessez, assez ! Il va se rompre... Dieu !... Ah !

Synthétic se tord, puis dans la sciure du cirque inscrit d'un doigt profond cette sombre épitaphe :

CI-GIT
ANALYTIC
ce clown qu'on disait sage
— très fol
et mort de rage
de n'avoir pu tourner dans un orage.

L'UNIVERS DU CIRQUE

« Alors, croyez-moi, je vis un jongleur, un beau jongleur rayé noir et jaune comme une guêpe, qui de ses mains en coupe soutenait ses boules d'or, en courbe si hautaine et souple dans le ciel, qu'elles semblaient doucement enchaîner le soleil.

« Alors, croyez-moi, je vis un jongleur, un beau jongleur rayé noir et jaune comme une guêpe, qui, tirant sur le ciel avec deux cordes d'or, fit tomber le soleil... au son furieux d'un cor.

« Je sursautai ! — le jongleur saluait. La lune entre les torches glissait sa face vieille. Dans ce cerceau passa la chève Sans-Pareille. Sur sa poitrine un clown agrafait le soleil. »

LE PETIT CLOWN

Le petit clown, au sortir de l'enfance, il trotte par la ville dans ses habits lunés. Danseur d'échasses, il valse ; aux carrefours,

Jocrisse, il vend l'onguent, reçoit la volée ou, plus grave, il jongle, il assouplit son corps dans les marchés. Bientôt le « circulez ! » Oh brutaux ! ah justice !... Alors, les poings aux poches, le petit clown soupire et, le plus doucement, il se laisse partir — les yeux là-haut !

Or, va-t-il au Jardin faire guignol aux petits, les enfants soyeux, les enfants sans cœur lui crient à la chienlit par les allées en fleurs, cependant que l'observe, et le happe à la fin, le garde aux yeux féroces, qui veille au bon maintien.

Regardant le jet d'eau qui vers l'azur s'élève, le petit clown aspire au ciel de tout son rêve... et la mélancolie de son âme s'isole au ciel où dans l'azur vole une île déserte !

O FACE DU CLOWN MORT...

O face du clown mort ! Face de clown soudain dépouillée de son rire ! face éteinte ! et comme à mille ans de son dernier rire...

Ah ! mieux que le Sphinx dont les yeux ouverts semblent vouloir parler du fond des déserts, mais qui, proche, fixe au loin sa chimère ou clôt son mystère et seul voit en lui, laissant le voyageur dormir dans sa nuit,

la face du clown mort pèse sur chaque conscience !

Et lorsqu'au dernier cri du clown, son large rire, où tous les rires aboutissaient, s'achève en lui, la foule hors du cirque porte un cri de folie, fuyant cette face éteinte, cette face éteinte... qui gît au fond des yeux, qui stagne au fond des vies !

LE PREMIER HOMME ET LE DERNIER

« Il était une fois... » — « Il y aura un jour... » — « le meilleur des hommes... » — « un homme tout amour... »

— « qui n'aimait qu'un homme et c'était lui-même... » — « qui n'aimera qu'un homme et ce sera lui. »

— « C'est le premier homme : Adam, qu'on le nomme ? » — « Et c'est le dernier, moi si Dieu voulait ! »



ÉLÉGIES

ÉLÉGIES

Extraits des tomes I, II, IV, V, VI, VIII, X, XI et XII des « Ballades Françaises ».

PAR MÉLANCOLIE

Lorsqu'au fond des bois j'entends se plaindre l'étang rouge du soir qui s'achève,

tout percé de ses roseaux se dressant sur l'eau, comme un cœur percé de glaives,

je me dis : ah ! qui pourrait loin de ses guérets, trahi par tous ceux qu'il aime,

qui pourrait, avec sans-froid, entrer dans ces bois sans une tristesse extrême ?

Quelqu'un approche pourtant. Sous l'aunaie j'entends qu'un homme en l'ombre se traîne,

étang douloureux, vers toi ! L'homme est aux abois, fantôme pâle et sans haine.

Appelle, eau des bois, appelle, étang des sarcelles, homme et nuit lents à venir

vers ta surface morose où bat l'aile fauve du couchant lent à mourir...

Le cerf brame en ses ennuis, et soudain il fuit ; un chien hurle au fond des plaines.

Le hibou dans la broussaille, les yeux clos, tressaille, et vers la lune soupire.

Accueille, étang douloureux, l'homme malheureux qui s'en vient noyer sa peine

et ne put avec sang-froid entrer dans ces bois sans une tristesse extrême,

sans déjà la mort en lui, par mélancolie, sans plus rien du monde... c'est moi.

LA TERREUR

Mais non, je n'ai pas osé — loin de m'excuser, j'accuse en moi le poète —

je n'ai pas osé mourir dans l'eau qui reflète le soir en feu sous les hêtres,

quand devant moi s'est dressée aux cris des zéphyrs, l'hypocrite à l'œil baissé,

la gueule aux bras de velours (une main sur mon cœur, l'autre à mon front) — la Terreur

qui, dirigeant mon regard, m'a montré, ce soir, l'enfer peint sur ce miroir,

et là-bas dans l'éclaircie, là-bas, près du chêne, rampant, courant, s'agitant,

les Fantômes de mon esprit, tout seuls ou par chaînes, sur l'autre bord de l'étang.

Une éclaircie ? Non ! la bouche, le seuil sépulcral de l'enfer qu'obstrue, farouche,

l'Arbre du Bien et du Mal, soudain embrasé, dont siffle et fume la rosée,

sur le tronc duquel Moïse, droit, courbé, puis droit, casse les Tables de la Loi ;

l'Arbre autour duquel Virgile, pliant sous le poids, porte Enée qui porte Anchise

sous l'haleine et les sourcils du chantre de Troie, Homère aux yeux de cerises

crevées : l'effrayant fantôme court après son bien ! lumineuse colonne d'atomes

où la foudre éclaire et tonne et que, tel un chien, Dante suit, rentrant le dos,

sous les fouets mus par la haine, dont tous ses héros le fustigent, et c'est à peine

s'il a pu franchir d'un saut le groupe en délire de Cervantès et Shakespeare

que, grouillant, couvrent de chaînes, Othello, Sancho, don Quichote et le roi Lear.

Il fuit vers l'étang fumant où nagent les visages de Milton et de Satan,

où Baudelaire, aux coups de rame de son froid don Juan, disparaît sous une flamme

devant la barque légère sur qui vient Molière tomber en statue de pierre,

et c'est tout : la barque sombre. Plus rien. Voici l'ombre et près de moi la Terreur

qui, brusque et par sa pâleur, hors des bois tremblants, me chasse comme un enfant.

OMBRE DES BOIS

Je suis tout à la tristesse de ma vie perdue dans les bois que le vent berce.

Je suis tout à la détresse de ma vie sans but dans l'ombre des bois touffus.

Mon bonheur est d'y frémir, je m'y sens perdu. Tout ajoute à ma tristesse.

Je le dis, j'ai du plaisir dans les bois touffus qu'aucun sentier ne traverse.

VANITÉ DE LA SOLITUDE

Combien de fois vers la source, tout seul en ma course, et mes longs cheveux au vent,

ai-je fait de la Solitude l'ironique étude, mon ombre me poursuivant ?

ou les deux mains sur mon cœur battant de douleur à faire éclater mes mains,

ai-je, en comptant mes chagrins, fait la vaine étude encor de la Solitude ?

Ce matin — source profonde ! — à l'heure où les mondes reculent devant l'aurore,

je fais de ma solitude la tragique étude, mon front plissé dans l'eau d'or.

Il se penche, il se reflète, il se noie : peut-être que de lui naissent ces ronds ;

eau glaciale, avant la mort, laisse rêver encore mon front dans l'eau sur mon front.

L'HOMME HEUREUX

Ils m'ont décrété le seul homme heureux. Où me cacher ? où cacher mon bonheur ?

Où fuir le buisson d'orties malicieux de leurs mains crispées désignant mon cœur ?

J'apporte, et la joie me donne des ailes, j'apporte, avec mon bonheur, à la Mort

un rire de fer, mon rire, éternelle crécelle de ces Joies : mon âme et mon corps.

Que la descente soit douce et rapide ! Je veux apprendre à rire aux Euménides.

Je suis l'homme heureux, ils l'ont décrété, parce que ma lyre a su tout chanter.

LES BOULES DE NEIGE

Ils m'ont jeté des boules de neige, parce qu'ils ne m'ont pas compris.

Parce que je vais à l'aveuglette, au petit bonheur des chemins, plusieurs ont dit que j'étais bête, que j'étais fou quelques-uns.

Et cependant, pas moins que d'autres, j'use de me frotter les côtes, lorsque je tombe dans un trou !

Et pourtant, tout comme les autres, pendant l'été je sais chanter, je sais me taire dans la tempête et pendant l'hiver grelotter.

Plusieurs ont dit que j'étais bête parce qu'ils ne m'ont pas compris.

Et que me manque-t-il, en somme, bien qu'oublieux des routes passées, si je n'ai besoin de personne pour me dire les routes où je vais ?

Parce que je vais à l'aveuglette, plusieurs ont dit que j'étais bête, aveugle d'autres et d'autres fou.

Ils m'ont jeté des boules de neige...

L'ÉTOILE DE GLACE

Sois toujours vigilante, ô nuit froide, ô nuit bonne, enveloppe mon cœur de tes gestes glacés, étanche sa blessure saignante aux linges d'or, qui traînent sous tes mains leur fraîcheur éthérée.

Préserve sous tes mains la chair si délicate, qu'un hasard mit au monde pour y être broyée ; guéris ce cœur d'aimer, ô nuit ! donne la paille pour une crèche froide où mon cœur dormirait.

Une crèche d'or froide où mon cœur guérirait, tu peux me la tresser, ô nuit, de tes lumières ; mon cœur reposerait comme un morceau de glace rouge, comme une étoile, dans la nuit éternelle.

JE CONNAIS MES DOULEURS...

Je connais mes douleurs. Elles sont légères. Et pourtant mon cœur palpite douloureusement.

Elles sont légères. Mon ami m'a trompé. Mais depuis longtemps je n'aimais plus mon ami.

Lui m'avait gardé une amitié fidèle. Seigneur ! il s'est lassé ! Mon ami m'a trahi...

Je connais mes douleurs. Elles sont légères. Et pourtant mon cœur palpite douloureusement.

POUR UN AMI

Ami, pourquoi rester silencieux près de moi ? Je n'aime pas que l'on semble ainsi lire en mon âme. Cause-moi, ne me regarde plus.

Allons ! séparons-nous ! La route se partage... Ton regard, que j'aimais comme un ciel pur d'automne, n'est plus pour moi qu'un gouffre froid où je mourrais.

Cause-moi. Prononçons notre adieu solennel. J'ai froid près de tes yeux trop francs, trop bleus. Va-t'en ! sois pitoyable, et pars les yeux clos.

Ton souvenir n'est plus qu'une vaporeuse image. Tu partis. J'ai vécu. Mais mon cœur est glacé. Tes yeux trop francs, trop froids restent dans ma mémoire.

LES LIEDS A MARCELLE

Écrit en Bretagne.

I

LE MIRAGE

Tout ce jour l'océan fut peuplé de mirages, ou bien l'ont-ils rêvé, mes regards trop distraits ? et vraiment les pêcheurs ont-ils vu les sillages entraîner doucement l'image de vos traits ?

Moi, je l'ai vue partout comme une fleur des vagues : au bord des rocs perlés de mousse et couverts d'algues, et sur le raz d'argent que sa vitesse allume, où les marsouins bleus plongent, par troupe, sous l'écume.

Je l'ai vue dans l'embrun léger qui m'est venu, lorsqu'une vague s'est dressée, inattendue, contre le roc d'où je suivais tous ces mirages, et mes lèvres ont cru toucher votre visage.

Oh ! c'était bien sensible et je vous ai cherchée. Mais vous étiez partout sur la mer, et non là, et j'appelais : « Marcelle ! », enfin je me penchai sur l'abîme et, fermant les yeux, je dis tout bas :

« Puisque mes yeux fermés sont toujours brûlés d'Elle, quand mes yeux s'ouvriront je l'aurai près de moi : ainsi, lorsque j'ai

trop regardé le soleil, je crois sentir son globe enflammé sous mes doigts. »

Près d'une grotte ouvrant aux mouettes son émeraude, vous attendiez mes yeux... J'ai poussé un grand cri ! Vous étiez pâle et triste et vous m'avez souri. Et les mouettes tournaient sur votre doux fantôme.

Puis courant vers la baie et ses micas unis, je vis derrière vous flotter vos cheveux bruns, et mes pas sur le sable ont en vain poursuivi leur ombre qui fuyait dans l'ombre de mes mains.

Ici partout présente, hélas ! et bien absente, que je vous ai cherchée ce jour-là ! Mais, peut-être, dans l'amie adorée je cherchais une amante ? Vous êtes le mirage, et je suis le poète.

II

LE PRINTEMPS DANS LA CHAMBRE

La vision argentée me reste au fond des yeux, d'une heure qui fut si tendre à nos muets aveux, par ce doux jour complice, avant le soir mortel où je pensai vous dire un adieu éternel.

Les rideaux, sur les vitres, ouvraient leurs bandeaux blonds à la lumière printanière, et les derniers nuages d'Avril, se poursuivant, frôlaient d'une ombre passagère les meubles, les tapis et le parquet luisant.

Votre salon brillait tendrement. Le soleil nuançait jusqu'au blanc le velours bleu des chaises. Un éclat de jour vif, au coin de la cheminée, éveillait une étoile dans la glace immobile.

Nous étions là tous deux assis à contre-jour, tous deux le cœur ému de l'intime féerie, et parfois votre épaule et votre profil grave, ainsi penchés, baignaient dans la clarté divine.

Le parquet, l'or d'un cadre au mur, le glacis noir du piano où se mirent les doubles chandeliers, les cuivres d'un album et le cristal d'un vase, et cette bague sombre à votre doigt fermé, se peuplaient de feux blancs : sur la table, un miroir animait un rayon de molécules d'argent.

Devant nous se cherchaient d'inquiètes étincelles. Et nous restions pensifs, et nous taisions encore. La glace aimait le verre et le cuivre aimait l'or, et leurs rayons mêlés jetaient sur nous, Marcelle, un amoureux filet argenté et tremblant.

O que votre profil est doux sur le jour blanc ! ô que votre visage est beau dans la lumière !... Tout à la vision de son flottant trésor, vos chers yeux éblouis trouvaient sans doute, en elle, la force de ne point me regarder encore ; et vos yeux se voilaient d'une paupière sage quand les rideaux s'ouvraient à l'ombre d'un nuage.

Nous restâmes longtemps, vous baignée de lumière, et moi vous regardant... Nous restâmes longtemps.

Une voix par la chambre, ou la vôtre ou la mienne, voulut parler, ne dit que le seul mot : hélas ! Une voix en écho mourut dans un sanglot... Vos mains, sur votre robe, se croisèrent comme lasses.

Alors s'éveilla-t-il, tout au fond de votre être, ainsi qu'une étincelle dans un noir diamant, le doux feu de l'amour et des premiers serments ? Je pensais : « La clarté du printemps la pénètre... » Vous n'étiez plus la même, et moi j'étais tremblant.

Quand je vous vis sourire, enfin, les yeux vers moi, à mon tour je fermai les yeux, pensant mourir, et quand je les rouvris, le bleu velours des meubles était presque argenté sous l'ardeur du printemps.

Toute la chambre était inondée de lumière. Je soulevai vos mains, nos doigts dans les rayons. Et je souris, alors, vers celle qui souriait, entre ses bras levés par mes bras triomphants !

Je vous avais saisi les mains, et nous avions vu dans nos cœurs. Mais lorsqu'il me fallut parler, mes lèvres tremblaient trop fort.

Le même rayon, comme un glaive, traversait nos deux poitrines. « Ah! pensais-je, certains secrets découverts coûtent la vie! »

Une lueur d'argent filtrait de vos yeux à demi fermés, puis vous sentîtes sur vos mains battre le sang de mes paupières.

Car je savais que, dans nos cœurs, ce rayon argenté et froid, ce rayon de l'amour impossible, était le regard de la Mort.

III

DEVANT LA MER

Quand toutes les fleurs saisissent les champs et que la mer se fleurit de voiles, et que tant d'oiseaux se disputent l'azur par les belles courbes de leur vol — ils tournent le cou, de plaisir, au soleil, — moi, dans la douceur de l'heure amoureuse, j'écris en soupirant, je suis triste au printemps, pour mon amour que je n'aurai pas, pour une chose folle, ô Marcelle!

La grande mer, pure comme un bleuet, palpite de toutes ses vagues sous la brise aussi bleue, palpite comme un bleuet qui s'ouvre au vent d'avril... Mais je vous trouve plus belle dans mon souvenir que les bleuets ou les mers, ô Marcelle!

O chère âme, à présent que je suis loin de vous, si je ne chantais un peu pour vous parler, ah! douce amie qui étreignez mon cœur, si je ne vous évoquais dans le secret d'un rêve, si je n'osais vous louer dans mes chants secrets, je serais mort, je mourrais, ô Marcelle!

Nous devions faire chacun la moitié de la route. Hélas! qui peut changer le destin? Vous partiez de si loin, je venais de si

loin, — l'un vers l'autre allant chaque jour. L'un et l'autre nous venions d'un tendre amour perdu, et nous sommes-nous bien rencontrés, Marcelle ?

L'amitié ne serait pour vous qu'une injure, et pour moi qu'un blasphème, et rien autre, ô Marcelle !... Je ne vis que par amour de votre amour... Mais, dites-moi, avant que votre image ne s'efface, là, sur la mer où mon rêve est bercé, ce qu'un homme peut donner pour une femme aussi belle ? ô Marcelle, dites-le-moi !

Et lorsque tant d'azur baise les champs en fleurs, et que la mer se fleurit de tant de voiles, lorsque la brise, d'un même mouvement, couche l'herbe et les mâts, troublant ainsi mon rêve, — moi, dans l'inquiétude de cette heure amoureuse, j'écris en soupirant, je suis triste et je pleure, pour un amour que je n'aurai pas, pour cette chose folle, Marcelle !

Ah ! je sais bien, quand vous m'avez quitté, vous m'avez dit adieu gentiment de la tête, et votre épaule en fuyant, je le sais, avait une courbe plus douce que le vol d'un oiseau !

IV

LE PUR AMOUR SE CACHE

Le pur Amour se cache. Est-il mort ? Sa voix tendre chante parfois encore, au fond d'un bois, la nuit. Inentendue des hommes, elle est triste, elle semble le sanglot sous les feuilles d'une source affaiblie.

Le pur Amour est là : qui viendrait le chercher ? Sa voix ne chante plus que pour les fleurs cachées, pour les feuilles tremblant comme des cœurs dans l'ombre, et de rares étoiles que traîne un ruisseau sombre.

Qui viendrait vous entendre, ô voix désespérée, si tendrement plaintive, hélas! en votre exil? Une langueur s'ajoute au rythme des feuillées, au bruit de l'eau courante, et c'est tout, semble-t-il?

Non, dans cette ombre où glisse un clair de nuit léger, au son de cette voix douloureuse et divine, le lierre embrasse mieux l'arbre qu'il a penché, et les violettes sentent leurs âmes plus voisines,

le ruisseau même anime et ravit dans son cours un peu du ciel d'étoiles, secrètement miré. — Quand je n'entendrai plus la voix de notre amour, ô Marcelle, dans ce bois triste et doux j'entrerai.

LA CHAPELLE ABANDONNÉE

Elle se reflète dans une mare où les rainettes vont chanter, où le clair de lune vient boire, où les nuages vont pleurer.

C'est une pauvre petite chapelle, sans croix, sans vitraux, sans clocher ; ni saints ni Vierge et pas d'autel, jamais une âme pour y prier.

Ses fidèles sont les brins d'herbe et la frileuse giroflée, qui regarde par la fenêtre et ne cesse pas de trembler.

De la route on la voit à peine, mais on la voit, et par la baie, sur l'éboulis qui fut l'autel, l'azur encor frais de son ciel.

Elle est, sous un saule pleureur, la triste amie des hirondelles. L'araignée y sort de son cœur des voiles tout mouillés de perles.

C'est une douce petite chapelle qui garde les trésors du monde : le silence, la pauvreté, l'ombre et la chasteté de l'ombre.

Tous les trésors? hélas! mon Dieu, l'illusion est morte en elle, malgré son toit qui vers les cieux monte berçant un bouleau grêle.

Ainsi que deux mains en prière, le buis bénit entre les doigts, montent les deux côtés du toit : c'est une pauvre petite chapelle

qui frissonne de tous ses lierres, la porte ouverte à l'étranger. La nuit d'étoiles passe en elle ; c'est la cabane du berger,

et mon asile... Elle me sert à me cacher dans ma misère. Souvent elle me voit pleurer — pourquoi ? pour rien, pour me distraire —

la tempe couchée sur la pierre, le front coiffé de giroflées (même elle prend pour des prières mes petits sanglots étouffés)

le jour quand je n'ai rien à faire, et la nuit quand je baye aux fées.

L'AURORE

Repose au lit, mon âme, et ne songe au passé, à l'amertume des jours morts, âme lassée. Dors toujours si tu peux. La ténébreuse aurore, comme un démon gardien, sur le bord de mon lit, vient de laisser tomber son front couleur de suie. Ma main frôle un glacial visage, puis mes ongles s'enfoncent dans la chair du cou : le démon sombre se dresse rouge et pousse un cri d'assassiné. — Au chant du coq sanglant commence une journée, encore une journée, mon âme, une journée... Plus un bruit. Le jour passe ; il se meurt et je dors. — Que le silence est long dans la chambre d'un mort !

DANS LE JARDIN

A l'heure où le soir traîne sa lumière affligée sous les bosquets dormants et sur les roses, et nous entoure de ses vaines caresses, et fait pâlir les fantômes de nos ombres,

ton coude appuyé sur les roses mourantes dont nous couvrîmes, au jour, le banc choisi, et ton front plus pâle à ta main plus blanche, tes yeux d'argent noir plus clairs dans la nuit,

regardes-tu mourir le jardin et les roses, et le mur où le lierre bruit ? regardes-tu mourir nos mains désunies ou ton ombre ? ou mon ombre ?...

Tes ferventes paupières, obscurément, retiennent entre leurs cils, à demi, deux larmes profondes où meurt le soleil, et je vois jusqu'au fond de ta mélancolie.

AU LOIN, DANS LE SOIR...

Au loin, dans le soir, une vitre souffre. L'horizon soupire un vent embaumé. Le gazon s'efface et poursuit un souffle. Une feuille de rose tourne sur le gravier.

Des oiseaux perdus raient le ciel livide, les dernières lueurs blotties sous leurs ailes. Une rose encor dans le vent s'effeuille, et l'on sent passer le souffle invisible.

Écoute s'ouvrir les roses dans le vent. Respire avec foi leur odeur profonde. La rose du jour meurt à l'horizon. Regarde mourir les roses de septembre.

Le jardin soupire un air embaumé. Les plis de ta robe s'argentent comme une source, et la lune monte dans le ciel cendré. Tout reluit, s'efface et poursuit un souffle.

DERNIER RÊVE AUX CHAMPS

Tout m'abuse à présent, je me leurre moi-même. Je crois vivre, je vis comme le jour se traîne, comme le jour à son déclin, comme un vieux vagabond qui résiste, humant l'air, et se dit :

« Mon cœur bat, mais il ne vaut plus cher. Il me faudrait le médecin »

et qui descend plaintif le revers du chemin jusqu'au fond du fossé, pour s'endormir enfin dans le silence de la plaine. Une étoile scintille. Il la voit si sereine qu'avant de s'endormir il lui confie sa peine : « J'ai gros cœur pour de vieux chagrins. »

Il rêve que l'étoile, ouvrant la nuit, l'appelle dans les plus bleus jardins de la Mort éternelle. Il s'endort abusé du ciel. Mais la nuit que fait-elle ? et la Mort que fait-elle ? — L'une emporte l'étoile. — L'autre oublie dans la Vie le vieux vagabond que je suis.

LE VAL D'ABSENCE

Sans mon cœur ni ses souvenirs, sans mon âme pour y gémir, j'entre ce soir au Val d'Absence. Il est désert, plein de silence.

C'est une étroite pièce obscure dans la prison de la nature. Le plafond en est d'un bleu mort, l'araigne d'une étoile y dort.

Étendons-nous avec langueur. L'horizon en forme de cœur est si fermé, qu'une ombre épaisse m'annule au sol où je paresse.

Hélas ! rêvé-je ?... Oiseau sauvage, qui près de moi t'a mis en cage ? Rossignol, tu chantes ! mais où ?... et pour qui ? pour moi. Tu es fou.

— Tu n'es pas fou ! Je te sens libre, et partout je sens ta présence. Ton âme universelle vibre en moi, chantre de la souffrance.

Je me dresse d'un seul élan. Conduis mon âme, oiseau troublant, conduis mon cœur vers la pitié qu'ont tes chants pour le monde entier.

Libre je cours à la souffrance. — Où donc est-il, le Val d'Absence? L'âme et le cœur j'ai retrouvés dans le sentier des réprouvés.

LE CHEMIN DES BOIS

Chemin d'obscurité, de fraîcheur et de paix, lorsqu'aux faibles ramages des oiseaux du feuillage, je t'ai suivi me retournant aux échappées qui savent dans les yeux fondre un bleu paysage, il m'a semblé que tu ne pouvais rien pour moi : je me trompais, je me trompais, chemin des bois ! Bientôt j'ai soupiré, lassé des vains mirages du lointain ; j'ai baissé les yeux ; je t'ai suivi pour toi-même bientôt, grave, je t'ai suivi, le front bas, sans savoir où tu me conduisais, indifférent aux sites bleus comme aux ramages, chemin d'obscurité, de fraîcheur et de paix, et lorsqu'en te suivant j'ai passé la lisière, hélas ! je n'ai pas vu que tu m'abandonnais : rien ne m'en avertit, pas même la lumière.

LE DERNIER SOIR D'AUTOMNE

L'ondée aux longues moires fait trembler l'arc-en-ciel dans ce lointain mystique où meurt le fond des plaines, et le dernier rayon d'automne vient frôler la haie de roses mortes et meurt sur les poiriers.

Passant il vient toucher ma vitre comme une aile, errer obliquement sur ma feuille bleutée, sur ma main : il s'arrête à sa pâleur mortelle, la colore, s'évanouit pour toute l'éternité.

Hélas ! qu'il était beau le soir mort sous ces plaines ! La nuit tombe avec ses frissons le long des lierres. Triste bois, je regarde, au bord de la lisière, l'image de la lune errer dans les ornières.

SOIRS D'OCTOBRE

Voici les plus doux soirs que l'on donne à l'amour, où l'on ne sait plus rien de l'amour inquiet dont on a cherché la cause et le secret, tout le jour peut-être, et sans se le dire, —

où l'on ne sait comment et ni pourquoi l'on aime, où l'on s'aime d'être là, dans la tristesse du monde, et mêlés au chagrin des voix du vent peut-être? et mêlés au chagrin des voix du vent?... ou quoi?...

Peut-être, ô mon amour, est-ce que je vous aime à cause du parfum des roses déchirées, lourd comme la nuée d'un orage et chargé de tous les souvenirs douloureux de l'amour?

Peut-être, ô mon amour, est-ce que vous m'aimez, à cause de l'odeur des feuilles dans la nuit, ou de l'humide senteur de l'herbe qui reluit, au clair de lune, sur la terre effacée?

FEUILLE MORTE

Rappelez-vous, ma chère, nous vîmes s'évanouir le jour de notre amour sur un parc fermé.

Vous m'avez dit adieu gentiment de la tête; je vous ai répondu, je crois, par un sourire.

Une feuille morte alors volait entre nos cœurs. Sur les grilles rouillées mes mains jouaient de la lyre.

Et c'est tout... C'était l'heure où dans le crépuscule s'éloignent les amours — où les statues reculent.

LE RETOUR

Le lierre a couvert tout le mur. Oh! combien d'heures, depuis tes pleurs, notre aventure ? combien de jours ?

Plus de roses. Le lierre a déchiré la vigne. Où est ton âme ?... Franchissant les nids d'hirondelles, le lierre étouffe la maison.

O vent! les roses d'autrefois comblent le puits. — Est-ce là que tu t'es cachée, ma femme morte ?

Nul ne répond. Qui répondrait ?... Vaut-il pas mieux ouïr le vent chanter dans l'herbe : « Ma doulce amour ? »

Au ras du toit l'ancien soleil, le soleil rouge, est coupé par le milieu si tristement.

J'appellerai le jardinier! Le jardinier ? Il faudrait mieux appeler la Mort pour faucher l'herbe,

tant de souvenirs et tant d'amour, et le soleil au ras du monde.

LE NÉCROMANT

J'ai vendu mes vieux habits (tant mieux et tant pis), mes vieux habits de rechange.

Sans doute ils étaient luisants, mais si complaisants. Plusieurs furent du dimanche.

Ils étaient ce qu'ils étaient, mes pauvres complets, que je vis passer la porte

sur le bras du nécromant, méchant nécromant! sous la pluie des feuilles mortes.

Va-t-il évoquer (j'achève) tous mes anciens rêves, ensevelis aux plis des manches,

pendus — ah ! qu'en dira-t-on ? — aux fils des boutons, ce sorcier Tout-pour-trois-francs ?

Ayant évoqué mes morts, tous mes « rêves d'or », pour savoir mon avenir,

va-t-il revenir, un jour, m'en revendre pour... dix francs gagnés par ma lyre ?

QUE FAIRE A PRÉSENT...

Que faire à présent d'un si pauvre cœur ? D'abord, lui dire...

— Écoutera-t-il ?

Oui, maintenant que dire à ce pauvre cœur ? Lui dire ?... lui dire ?...

— C'est trop subtil.

Lui dire du mal de tant d'autres cœurs ? N'est-ce pas fait.

— Écoutera-t-il ?

Lui faire du mal par tant d'autres cœurs ? Puisque c'est fait

— ainsi soit-il !

EN REGARDANT DES ROSEAUX

Que cette eau a l'air triste de vous quitter, roseaux, et comme elle résiste autour de vous, roseaux !

Mais que ce son de cloche éveillant les échos part léger du hameau miré dans l'eau courante !

Je vois l'eau qui vous aime et je vous plains, roseaux ; les roseaux qui vous aiment, et je vous plains, eau tendre.

Mais que font au hameau miré dans l'eau souffrante, la gaieté de sa cloche et le rire des échos ?

MA BELLE OU MA DOULEUR

Qui comprendra mon cœur se sentira mourir sous un ciel étoilé.

Qui comprendra mon cœur se sentira revivre au chant de l'alouette.

Et qui le comprendra, ma belle ou ma douleur, me fermera les yeux,

me fermera les yeux — ma belle, ô c'est ma belle ! — au chant de l'alouette,

ou me les fermera — douleur, c'est ma douleur ! — sous un ciel étoilé !...

LE REGARD ÉTERNEL

Cette nuit, j'ai rêvé que mon amie était morte. Mon amie était morte, couchée dans le tombeau.

Moi aussi, j'étais mort, et j'étais là, près d'elle. Alors, j'ai rêvé que nous nous regardions.

Mon amie était morte, j'étais couché près d'elle. Cette nuit, j'ai rêvé que je vivais enfin !

Couchés dans le tombeau, ses yeux tout près des miens, cette nuit, j'ai rêvé que nous nous regardions,

que nous nous regardions d'un regard éternel, que nous regardions, que nous nous regardions...

LES PETITES LUMIÈRES

Jours blancs, jours bleus, nuits étoilées qui vous poursuivez si gaiement sur toutes les choses de la terre, je ne vous verrai plus bientôt ;

soleils entr'ouvrant la feuillée pour s'élancer dans la clairière, flammes des lampes, des foyers, colliers dansants des réverbères,

feux des barques qui se balancent et feux des vagues au printemps, feux des étoiles sur la France, petites lumières que j'aimais tant,

ni vous, les chers doux yeux tremblants, verts et gamins que j'aimais tant, je ne verrai plus vos danses, je ne verrai plus vos danses ;

petites lumières de l'amour et de la France et du beau temps — ce soir, une étincelle brûle la feuille morte du crépuscule !

La grande flamme de la mort, ce soir, m'est apparue si grande : mes yeux vont se fermer sur terre au bal des petites lumières.

UN RÊVE D'AGONIE

Vivais-je, quand sous le poids de la nue orageuse, dans l'odeur des lilas et au son du tonnerre, j'allais — ce soir d'été si lourd —

poursuivant devant moi quelque fantôme d'un songe? il me semblait parfois que j'entrais dans mon rêve, il me sembla bientôt que j'y marchais vivant. J'étais au bord d'un fleuve aux ondes noir et or, et j'allais vers un bruit de fête ouaté. La berge était obscure et le flot clapotait. Et j'écoutais mes pas et le sable criait. Vivais-je? ou bien, vivant, pourquoi m'écouter vivre, ainsi, comme étonné de n'être pas fantôme?... Je me penchai sur l'onde... Et je vis! j'entendis! Était-ce la Mort, toutes ces lumières, tant de feux tournoyants dans ce fleuve, et ces cris, ces drapeaux dans l'eau sur des foules mouvantes, ces sons qu'un rauque orchestre envoyait à ma joue — et dont mon oreille avait l'épouvante? Vers quelle fête de la Mort, poursuivais-je un rêve d'agonie? « Hélas! pensais-je, feux en folie! Ah! Entre-t-on vivant dans la Mort? Ne dois-je plus croire que j'aie dormi? Qui m'emporte en cette marche vivante? et qui donc, en mon rêve, pose la chair de mes pieds, et je les sens qui brûlent de fatigue... Quelle volonté entraîne leur lassitude ardente?... » J'entendis un caillou rouler auprès de moi dans ce fleuve : j'hésitai! — *puis revins sur mes pas.*

LA DERNIÈRE ÉLÉGIE

Au compte de ma vie qu'il me faut rendre à Dieu, moi qui ne me souviens que des plus douces heures, dois-je porter vos cris, Madame, en nos adieux? Vais-je, appelant la mort, la compter pour douleur?

ou n'offrir au Seigneur après la mort conquise, après tant de folies si longtemps déplorées, tant de remords fouillant un cœur désespéré, que le total léger des minutes exquises?

Je ne veux pas avoir l'indigne souvenance des maux défunts, mais puisqu'aux temps les plus heureux j'appelai tout bonheur *mirage en espérance*, quel compte de ma vie pourrai-je rendre à Dieu?

PAROLES AU CIEL

A ma Cousine morte,
pour l'heure où je la reverrai.

Je viens à vous de si loin ! N'entendez-vous point mon âme, ô petite Alice ?

Faut-il que je vous rappelle votre enfance telle qu'à l'aurore un nouveau lys,

lorsqu'en sa rosée l'alouette se pose, ailes ouvertes, imitant le Saint-Esprit,

tant sur cette fleur brillante, l'oiseau vif qui chante, arrête une âme éblouie ?

Qui vient chanter près de vous, de ce ton si doux ! Moi, né d'hier aux Clartés.

Devant sa fleur l'oiseau passe. Que vous suis-je ? Hélas !... N'avons-nous pas existé ?

PRIÈRE AU SAINT SILENCE

Religieux silence, hymne aimé du Seigneur, qui sait te bien garder saura garder son cœur.

Un saint recueillement par toi devient facile. Ne dites mot : le cœur en l'âme trouve un asile.

Joseph parlait fort peu, Marie encore moins, et Jésus, lui, ne disait presque rien.

HALLALI

Va ! les derniers sons du cor te vaudront encor mon coup d'œil mélancolique,

ciel noir du soir qui, farouche, es barré de rouge, sur l'immense rosée mystique

versée dans les champs par toi ! Et lorsque, sous bois, l'assassine chasse hurle,

elle est de sang, ta rosée, comme pour accuser les crimes du crépuscule.

AGONIE

Mon cœur est désespéré. — Mes amis chasseurs, voyez le cerf déchiré.

Avant de mourir je meurs. — Vite à la curée ! L'œil du cerf se voile et pleure.

LA NUIT SANS LUNE

— Je suis la fée d'oubli, je suis la nuit sans lune, qui frappe à l'huis et te dis : Viens, suis ma fortune. Viens, tu seras heureux. Pauvre âme, ouvre ta porte... Je suis la nuit sans lune et toi ma seule escorte.

— Tant d'étoiles, ô nuit, suivent tes pas voilés. — Oui, c'est ma traîne d'âmes, à jamais consolées. Astres, de l'horizon ouvrez, ouvrez les portes. Je suis la nuit sans lune et vous ma seule escorte.

— Quoi ! c'est là le bonheur ? — Non, me répondit-elle, ce n'est pas le bonheur, c'est le calme du ciel.

LES RÉPONS DE L'AUBE ET DE LA NUIT

— Entends-tu trembler les étoiles ?
— Entends-tu pâlir mon cœur ?
— Entends-tu l'aube à pleines voiles ?
— Écoute une âme se voiler.
— Le soleil monte comme un trophée.
— Mon cœur se meurt d'être vainqueur.
— Entends-tu pleurer les fontaines ?
— Entends-tu leurs fées me pleurer ?
— J'entends sangloter les fontaines...
— Le cor d'ivoire de la Mort.

POÈMES ANTIQUES

HYMNES HÉROÏQUES
ÉGLOGUES ET IDYLLES
CHANTS PANIQUES

HYMNES HÉROÏQUES

Extraits des tomes I et IV des « Ballades Françaises »

ICARE

Fougueux, sa chevelure fouettée des vents de mer, quel homme traîne ainsi le vertige à ses pieds ? Son long cri de triomphe enlace les vallées de longs cercles d'échos tournoyant dans les airs.

Aurore ! est-ce un esprit échappé des enfers ? Quel homme, avec deux ailes d'or, s'est envolé ? Il traverse en criant le ciel couleur de chair, qu'une aube verte encor glace de ses lauriers.

Il va. Le soleil monte. Il atteint sa lumière, se couvre des rayons comme de plumes d'or, les perce de ses ailes, et va plus vite encore. Son image et son ombre le suivent sur la mer.

Il court, il nage, il monte dans la chaude atmosphère, et s'y roule et s'y plaît. Quel homme ose voler ? A la renverse, il plonge, et c'est l'azur ! O sphères !... Son épaule plus largement a palpité.

Que l'azur est aisé ! Il y tombe en volant ; son vol semble à loisir couler en gravissant. Il traverse, il déchire la grille bleue des vents, et rit, ayant brisé leur fragile prison.

La terre le regarde : il n'est plus qu'un point faible, un point d'or qui se perd dans les vols d'hirondelles. Lui, cherchant dans

l'abîme son image incertaine, rit de voir, sur la mer, Icare décroissant.

Il rit, il vole, il rit, il monte, il a des ailes ! Il fait pour son plaisir la conquête du ciel, sur ses membres luisants voit l'azur qui le frôle, et frotte amoureusement sa joue sur son épaule.

La terre l'a suivi, les hommes l'ont suivi — amour ! — les yeux des hommes et les sommets du monde. L'effort d'un seul, amour ! a vaincu l'inertie, et la mer, qui le mire, s'est levée vagabonde.

De nouvelles montagnes s'ébauchent dans un cri. La terre parle et s'émeut : les rochers et les chênes, les plateaux de bruyère où s'étirent les nuits, sont sa voix. Oh ! parlez en vous sculptant, les plaines !

Et la foule des hommes, ardente, s'est levée, et tous les hommes sentent, sur les rochers gravis, levant les yeux, levant les bras vers l'insensé, les veines de leur front battre d'amour pour lui !

Icare, cependant, suit son vol qui l'amuse. Il connaîtra le ciel et d'où nous vient le feu, et, comme sur la mer affleurent les méduses, il verra, de l'azur, sortir les fronts des dieux.

Ah ! que vient-il ravir ? il veut connaître, il aime. Ah ! qui veut-il surprendre ? il vient voir pour aimer. Qu'y a-t-il derrière ce bleu ? les dieux qu'on aime. « S'il n'est que moi qui passe, s'il n'est rien dans les cieux,

» je suis Icare enfin ! s'il n'est que moi, je m'aime ! O dire enfin : mes frères les hommes, nul ne blasphème que contre soi. Grand ciel ! si chacun est son dieu, les hommes pourront bien alors s'aimer entre eux. »

— Et tes ailes de cire fondaient... O dieux barbares ! La foudre vint ravir tes ailes périssables. Va, suis l'orage, tombe,

reviens-nous, doux Icare ! — Mêlons nos pleurs d'amour aux gouttes innombrables.

Mais toi, Grèce, ô pays des gouffres et des ailes, limpide du cristal des vallons abrités, dans ton geste de foi vertigineux, plus belle, demeure vers l'azur éternellement sculptée !

LE VOYAGE DE JASON

Argo, navire ailé, construit pour l'aventure, lorsqu'à tes flancs cinquante rames respiraient, ton vol franchissait l'air en fauchant l'eau, navire ! et cinquante héros sur les rames chantaient.

Entraînais-tu Jason ou bien le suivais-tu, qui croisait à la proue ses bras sur la gorgone, et partageait les flots, de ce regard tendu qui veut la gloire et qui la cherche, et se l'ordonne ?

L'arbre divinateur dressé sur ta carène, le chêne de Dodone, Argo, qui fut ton mât, de son tronc dépouillé trouait l'azur du ciel, et de l'ouest à l'est en déchirait la soie.

Noir, et jusqu'à la cime parcouru de frissons, il rendait un oracle suprême à l'espace, ordonnant qu'il s'ouvrît à la pensée des races, et la mer et le ciel s'ouvraient devant Jason.

Tu volais sur la vague, tout en la gravissant, et planant sur la crête, et ton poids te berçant, sous toi la mer gonflée t'offrait au vent désert ; et tu redescendais dans un abîme vert.

De vague en vague ainsi franchissant les tempêtes, fauchant l'eau, traversant l'azur, planant aux crêtes, Argo, navire ailé, construit pour la conquête des océans, des terres, et des cieux inconnus,

tu laissais, sur tes traces, flotter l'odeur humaine des épaules mouvantes, des torses et des bras nus, de cinquante héros courbés sur ta carène, puis dont les yeux levés éblouissaient la nue.

Tu sillonnais les vents, aspiré par la gloire. Hercule, au pied du mât, rêvait sur sa massue. Orphée jouait de la lyre à l'espace, le soir, et chantait qu'aux vogueurs ses flots d'astres sont dus !

Jason se retournait au milieu des vapeurs, et voyait s'y bercer tous les fronts des rameurs ; et Castor et son frère, courbés au premier rang, mêlaient, comme deux flammes, leurs cheveux en ramant.

Deucalion, Phalère, Amphidame, Thésée, Iphis et Télamon, Pirithoüs, Actor, Mopsus, Laocoon, Iolas et Lyncée, Polyphème, Glaucus, Méléagre, Alector,

la race des géants mêlée aux fils des dieux, les jeunes gens superbes aux vieillards radieux, les sondeurs des abîmes de l'âme, ou des nuées, les pasteurs, les poètes, aux coudes des guerriers,

ceux qui fouillaient la terre jusqu'aux boues embrasées, les vainqueurs des Titans, les fils de Prométhée, les ravisseurs du feu près des forgeurs du fer, tous ceux qui t'ont jeté, navire, sur la mer,

Philoctète, Amphion, Ancée, fils de Neptune, Ancée, fils de Lycurgue, Esculape, Oïlée, Argus et Nauplius, Augias, fils du Soleil, Phlias, fils de Bacchus, et Laërte et Pélée,

Almène, fils de Mars, près du pâtre Céphée, et le jeune Nestor penché vers Atalante, tous les rameurs chantaient sur leurs rames volantes : l'héroïque murmure suivait la voix d'Orphée !

Orphée s'était levé, tu voguais vers l'Azur ; les bleus drapeaux des vents claquaient dans ta mâture ; puis une vague d'étoiles, aux accents de la lyre, te porta jusqu'au ciel où tu bondis, navire !

La force, la sagesse, l'orgueil, la volonté resplendissaient encor sur les fronts héroïques. D'un élan, tous les fronts dressèrent, magnifiques, leur fureur de connaître et leur fougue d'aimer.

Et les rameurs ramaient dans le gouffre étoilé. Le chêne de Dodone, mouillé d'astres, parlait ; et les héros sentaient naître en leurs chevelures et grandir, sur leurs fronts, les étoiles futures.

Et la lyre sonnait sur eux, rythmant les astres, la gravitation éternelle autour d'eux. Orphée ne doutait plus que la lyre de Thrace ne fût l'âme sonore et le centre des cieux.

Tiphys, au gouvernail, faisait voler des mondes, comme une écume, sur d'autres mondes en remous. Argus et Nauplius étudiaient leurs ondes. Polyphème adorait tout le ciel à genoux.

Hercule s'attendait à surprendre les dieux dans leur ingratitude, riant de sa colère, quand Junon, méprisante, l'appelle demi-dieu ; et sa main caressait sa massue, Jupiter !

Iphis et Télamon, levant les yeux aux nues, voyaient dans le zénith un but à leur courage ; et, surpris du grand nombre des yeux d'Uranus, les Géants amusés se plaisaient au voyage.

Esculape, Oïlée, causaient avec sagesse. Étaient-ce les paroles sublimes qu'ils disaient ? Une rosée d'étoiles dans leur barbe roulait. A leurs feux, Atalante adoucissait ses flèches.

De ses doigts créateurs, Deucalion, pressant le grésil lumineux dont frissonnait sa rame, façonnait par milliers ces papillons d'argent, qu'à l'oreille de Thésée il appelait des âmes.

Pirithoüs riait et tendait son poing fort, soupesant les planètes et levant, comme un œuf, Vénus rose ou Junon irisée, Saturne or, Mars couleur de la lune, Jupiter sang de bœuf.

En regardant Orphée, en écoutant sa voix, Amphidame pleurait, le beau vieillard sensible. L'agile Méléagre, à la cime du mât, rafraîchissait ses mains dans le monde invisible.

Le jeune et doux Nestor sifflait au clair de lune. Les deux Frères mêlaient les astres de leurs fronts. Philoctète, pensif, rêvait de solitude. Augias guettait l'aurore en blanc fils d'Apollon.

Et Jason regardait le globe de la Terre tourner sur des rayons, comme en la main d'un dieu. Il pousse un cri ! ses mains se tendent vers la mer où l'Atlantide allonge deux triangles brumeux.

L'Europe dentelée montre ses forêts sombres; et, sur l'onde écumeuse qui baigne ses contours, on dirait de la nuit découpée sur du jour. Les lacs et les glaciers y scintillent dans l'ombre.

Voici briller l'Asie comme un bouclier d'or. Les îles de la Grèce, mirées, s'y précipitent, essaim bleu bourdonnant. Et sur toute l'Afrique, il voit les vents lever les sables en colonnes.

L'Océan, sur ses bords, gonfle deux seins d'azur, où roulent les gouttes de sang des îles de corail. Il voit la Terre blanche comme sous une armure, et le pôle éventé d'une aurore boréale.

Et tu montais, navire, par bonds vertigineux. Les sphères s'engouffraient dans ton étroit sillage. La voie lactée naissait de ta poupe ; et les dieux, sur toi lançant la foudre, attardaient ton voyage !

Comme, au vent qui les chasse, des vapeurs se mélangent, leurs formes, devant toi, reculaient éperdues. Junon gonflait ses voiles, Mars agitait sa lance, et Jupiter crispait la foudre à son poing nu,

Un trait de feu, jailli de son poing remué, traversa les sept cordes de la lyre vibrante. Orphée baissa les mains. Au milieu des huées, Hercule, saisissant l'arc et les flèches d'Atalante,

tira ! L'éther s'emplit de comètes sanglantes. Junon blessée au sein tournoyait dans l'espace. De son marteau géant, droit sur sa main volante, Vulcain, frappant ta proue, t'abîma sur tes traces !

A tes saillies les astres se cristallisèrent, et tu parus, navire, entouré de glaçons. Tu t'arrêtas, bondis ! tu laissais dans l'éther ta blanche ressemblance, une constellation.

Quand tu redescendis des profondeurs nocturnes, les cœurs fougueux battaient de l'Olympe entrevu, et quand ta proue plongea, faisant jaillir l'écume, la mer était phosphorescente comme les nues.

Et les héros, pensifs, voyaient sur eux briller, au fond des mers célestes, leur vaisseau réfléchi. Hercule regardait les yeux fixes d'Orphée. Mais Jason au grand cœur interrogeait la nuit.

Vers quel but de son rêve, pour quel vœu de son âme, franchissais-tu l'espace, bondissante carène ? Ses yeux fouillaient la mer. A leur vue, les sirènes étouffaient leurs regards et leurs chants sous les lames.

Entraînais-tu Jason ou bien le suivais-tu, qui croisait à la proue ses bras sur la gorgone, et déchirait la vague, de ce regard tendu qui veut la gloire et qui la cherche, et se l'ordonne ?

Que Jason, sur la proue, un matin d'or, fût beau, lorsqu'il leva ses bras lumineux vers l'aurore ! Un éclair sillonna tous les fronts des héros. Et Tiphys, le pilote, gouvernait sur l'aurore !

« Terre ! Terre ! » et dans les cieux, du fond des horizons, à longs plis déchirés vers les mains de Jason, et sur toute l'Asie, flottait la Toison d'or !... Accourus sur la proue qui bondissait encore,

Hercule, de sa massue, et de sa lyre, Orphée, et les héros, de toutes leurs rames entre-choquées, mais Jason, de ses mains à l'assaut de la nue, attirant la Toison, montaient vers l'Inconnu !

PROMÉTHÉE

A pétrir le limon, attiédies, puis ardentes, ses mains, qui dans la boue cherchaient la créature, insinuaient la vie en des statues géantes, jusqu'aux lueurs des yeux et leur mouvement d'azur.

La chaleur de ses mains, comme des œufs de feu dans leurs paumes, roulait sur la glaise mouillée, quand, poitrine à poitrine, et les yeux dans les yeux, le Titan caressait la statue vivifiée.

Les flancs pleins de frissons se cambraient aux caresses. Le dos jailli dressait le cou tiède et la tête. Sous une main longtemps posée, battait un cœur, et les genoux tremblaient aux genoux du sculpteur.

Jusqu'au cri de la bouche, ses mains chaudes montaient ; puis, appuyant ses coudes aux coudes écartés, et saisissant les mains de glaise, Prométhée ouvrait large la Vie aux bras qu'il étendait.

Les yeux du créateur au fond des yeux créés, brûlant d'intelligence, éveillaient la pensée. Haletant l'une vers l'autre, deux gorges se pressaient. Les mains quittées alors, la statue s'effondrait !

Un zéphyr glacial s'élevait des décombres et, plongé dans la glaise, le Titan sanglotait. Son cœur battait d'amour, ses yeux brûlaient dans l'ombre, à sentir, sur sa chair, l'argile palpiter.

Hagard, il se dressait couvert de boue vivante, ses mains levant une vague de glaise qu'il pétrissait, qu'il creusait à l'image de sa forme géante, et laissait vivre enfin ! La statue s'effondrait.

Sous les mains du Titan, que la terre était froide ! Pris d'une pitié immense il soufflait dans ses doigts, en avivait la flamme, et les enfouissait, roides, dans la glaise attiédie où s'engouffraient ses bras.

Il restait là, penché, le cœur battant la glaise et les reins frissonnants, l'esprit désespéré, ou les poings, dans la boue, sursautant de colère, et les cheveux dressés d'horreur à sa pensée.

Tout le soleil fougueux, de son corps prisonnier, bondissait à ses flancs. Le feu de ses artères le couvrait d'un vertige de vie, quand la terre, aux coups précipités de leurs pouls, écumait.

Puis, d'un suprême élan de son amour farouche, replongé dans la boue que sa chair embrasait, les yeux dardés en elle, les narines, la bouche pleines d'argile ardente, Prométhée, fou, tendait,

vers les astres en feu, vers l'aube, vers l'aurore, vers la foudre éclatant aux poings crispés des dieux, et vers cette lumière qui rayonne en plis d'or, sur la trame des airs, d'un globe radieux,

l'envieux Prométhée, couvert de boue vivante, soulevant la statue dont le cou vacillait, dont toute la colonne, sur sa gorge haletante, passait en vague chaude, vers l'Abîme, tendait,

orageux de sueur et de veines ignées, ses bras où se tressaient les muscles sous les veines, comme sous les éclairs s'entrelacent les herbes, ses bras où se tordait toute sa destinée !

Les bras tendus, les mains unies au cœur qui tonne, de la statue croissante, il la soulève aux cieux !... O jour, où dans l'espace et l'azur, l'œuvre et l'homme ne sont plus qu'une lave et montent vers le Feu !

Jusqu'au cœur vivifiant de l'éther sans limite, jusqu'à l'Œuf des étoiles, le Titan est monté, jusqu'à l'orbe éclatant du soleil au zénith, où tournent toutes les torches des foudres indomptées !

Ah ! papillon léger, brise ta chrysalide ! Que ton œuvre s'effondre, tu voles, Prométhée, par les ailes de feu qu'une fougue intrépide, vers le Centre de flammes, a sur toi développées.

Astre, et tel qu'Apollon, tu brilles volontaire. Mais tu gravites, libre, et des dieux inconnu. Deux torches à tes poings, tu planes dans les nues, puis tu t'élances, plonges, et viens frôler la terre.

Et les limons s'animent à ta caresse ardente, et les rocs la respirent : il est temps de bouger ! et les métaux rougis se forgent et s'étendent : la matière, sur des ailes de flamme, veut voyager !

La terre ouvre ses gouffres bleus à ton approche. Au cœur béant du monde, abîme tes deux torches ! De leurs flammes errantes, par les laves étreintes, voici qu'à ses sommets toute la terre est ceinte !

Sous ton vol plein d'éclairs, regarde, Prométhée, aux flancs roses des monts où les forges murmurent, les statues animées ouvrir leurs yeux d'azur... O monde au cœur de feu ! ô terre mouvementée !

ORPHÉE CHARMANT LES ANIMAUX

L'aube vint caresser un mont qui s'argenta.

Et ce fut, à l'entour, comme une mer sans houle, dévoilant les splendeurs d'un trésor immergé, quand l'aube pénétrante hâla de sa pâleur le gazon des clairières dans la forêt dormante...

Sur le mont argenté, cette aube, Orphée chanta.

Et ce fut, à l'entour, sur la feuillée bruissante, la forêt éveillée, comme un concert de voix qui, des sentes, montaient rauques, et montaient claires des cimes et argentines des ruisseaux sous bois.

Vers la lyre d'Orphée la voix du lion monta.

Ce fut lui, lentement, qui vint avec l'aurore et parut ! Ce fut lui, grondant... Et le chanteur était debout, devant l'aurore et devant lui, et la lyre brillante aux doigts, bel et sans peur.

Et, rampant sur les pierres, le lion écoutait...

Les deux voix confondues de la lyre et de l'homme rythmaient l'heure montante en le ciel éclatant. — Le lion vint lécher les sandales de l'homme dont le chant qui montait semblait la voix du Temps.

Ils vinrent tous, et tous furent charmés.

Le tigre s'étirait, long comme une herbe longue, et savourait les sons comme une herbe le vent. L'orang-outang, pensif, le front sur sa massue, laissait couler des morves et des baves d'argent.

Ils vinrent en grand nombre, et tous furent charmés.

L'ours dansait, comme un roc s'éboule, rythmant la pente à petits bonds. Sur un rocher rose d'aurore, — comme une lyre au poing d'un homme, comme une lyre aux cordes noires, un jeune zèbre se cabrait.

Ils vinrent en multitude, et tous furent charmés.

L'éléphant, tout oreilles, laissait de fraîches brises gonfler leurs larges voiles, il allait rêveusement, et si doux qu'un vaisseau sur un fleuve dormant... Le paon rouait, ou s'affinait, selon les sons.

Il en vint de superbes, il en vint de timides.

La gazelle évanouie semblait ne plus entendre : elle pleurait pourtant des larmes bien heureuses, en imageant son rêve au gré de la musique, la belle et douce et tendre gazelle amoureuse.

Il en vint des forêts, des proches, des lointaines. Il en vint des déserts comme il en vint des plaines.

L'aurochs et le bélier, le buffle et la licorne usaient, comme enivrés, leurs cornes à leurs cornes. Un ouistiti doré, qui suçait une orange, imprimait à ses hanches un doux balancement.

Il en vint de l'Orient, il en vint de l'Occident. Il en vint de partout! — même il en vint du ciel...

Guirlandes de colombes, pâmées au cou des aigles, sur horizon d'abeilles incrusté de frelons; tout l'alphabet des hirondelles, et « le rêve aux grands yeux » du hibou poursuivant un colibri artificiel.

Et l'humus et le sable avaient leurs ambassades!

Le crabe et l'araignée, d'un petit air sagace, à petits yeux vivaces, comparaient leurs vertus. Deux boas accouplés se faisaient dans l'espace, d'un rayon du soleil, un géant caducée.

Il en vint de trapus, il en vint d'élancés.

Oh! la girafe, quel air de grâce, et quel grand air! Elle écoutait des yeux, tout là-haut sous ses cils, et le pingouin jurait, une patte levée, qu'il n'avait, de sa vie, vu de si haute grâce.

Une pluie rose de catherinettes moirait le vent.

La limace était belle en sa rouge fraîcheur et le lézard frileux scintillait en tremblant, la grenouille auprès d'eux réfléchissait le jour, et de ces trois lumières un roc se diamantait.

Il en vint dans l'air bleu, il en sortit des pierres.

Des mouches occupaient une colonne d'air, une guêpe y faisait retentir sa trompette, et c'était, tout autour, un brouhaha léger, comme d'un minuscule jugement dernier.

Il en vint de partout, — il en vint de la mer...

La baleine est venue, la baleine elle-même! elle vint par la mer méditerranéenne (un fleuve la charrie: c'est un banc de harengs que traîne vers Orphée l'armée des caïmans) — entendez son cœur battre à l'unisson des sons...

Il en ressuscita du fond de la Légende !

De l'œuf d'or du soleil, les ailes noires du Roc se tendirent lentement sur les profondeurs bleues ; on vit, dans une poussière d'onde verte et de feu, se hausser du Tartare l'ombre de Léviathan.

Il en vint des enfers, il en vint des étoiles, il en vint de partout, d'inconnus, même aux dieux.

Mais Orphée s'étant tu soudain, le lion gronda... On avait aperçu, dans l'ombre bleue d'un val, un pâtre, son troupeau, son cheval et son chien qui, malgré le Chant pur qui parlait à l'instinct, semblaient n'en avoir pas ouï les sons divins.

Orphée jeta sa lyre ! — et la lyre pleurait...

Mais, à cet instant même, on vit la flore entière, plus lente à s'émouvoir aux accents du chanteur, s'ébranler de la plaine et gravir les sommets, et couvrir — sous le ciel — leurs neiges éternelles.

Et les arbres, glacés, se pavoisaient de fleurs.

Orphée chanta sans lyre les beautés de la flore. Et les fleurs enchantées, captives de son chant, se détachaient des branches en papillons vibrants, pour se cristalliser, étoiles, sur son front.

Orphée reprit sa lyre ! et les rochers pleurèrent, aux accents de sa voix, des fontaines de joie.

Divin prodige enfin, lorsqu'on vit l'horizon qui flottait en cadence, déplaçant une brume, et découvrant ses monts, tantôt selon les sons, et selon les silences tantôt les recouvrant.

Orphée chanta le jour, il chanta le soleil ! Et le ciel écoutait arrêtant ses nuages. Et la foudre charmée pendit sous un orage.

Mais la nuit, sur Orphée, s'étant violemment faite, arbres, bêtes et nues, sur les rocs et dans l'air, oscillant et roulant, éprouvaient dans leur fuite que la Terre enivrée tournait, tournait plus vite!

LA TRIPLE HÉCATE

Blanche sur la lisière, aux premiers feux du soir, Diane dans les vapeurs légèrement bondit, et méditant la chasse qui troublera la nuit, descend vers l'eau qui brille entre les roseaux noirs.

Tout le ciel étoilé se baigne dans l'étang. Sous les roseaux, la lune, courbe et fine, étincelle. Autour des nénuphars, les astres miroitants se pressent, comme autour des vides bleus du ciel.

Par dix chaînes bruissantes, à ses reins attachées, Diane retient sa meute avide en se cambrant, puis, les bras étendus et la taille attirée, mène vers la lumière, boire ses dogues blancs...

Là, souvent, du berger la flûte harmonieuse conduit sous le soleil les troupeaux altérés, et les héros, suivant leur route aventureuse, font piaffer dans l'eau d'or leurs belliqueux coursiers.

D'un bond sous les roseaux les dogues à la nage, entraînent la déesse et Diane descend, jusqu'à ce que son front noyé, disparaissant, de la lune échancrée vienne affleurer l'image.

Soudain le ciel entier se marbre de nuages. L'eau s'anime. Les roseaux fléchissent en sifflant. Diane, entre ses dogues, rejetée au rivage, soulève un front sévère où brûle le croissant.

Elle est debout, retombe, et se redresse pâle. Et sa tête vacille sous le poids de l'étoile. L'étang lève des vagues. Diane, de ses mains, dérobe à leur fureur son lumineux larcin.

Le croissant, gémissant dans ses mains qu'elle écarte, grandit, devient immense : elle brandit son arc ! L'eau noire se replie, ne laissant à ses pieds qu'un amas de roseaux et de joncs dépouillés.

Tous, à leur pointe aiguë, ont un astre qui brûle. Comme une seule torche, Diane les saisit. Un éclair tend son arc et vibre ; elle recule, puis délivre sa meute et, hurlante, s'enfuit !

Aux flammes qu'elle entraîne, Perséphone accourue, dans son char aux roues de foudre l'emporte vers la Nue. Diane, en Perséphone éclatante, changée, lance à travers l'orage mille traits embrasés.

La meute a vu les traits partir, les voit tomber, s'élance !... L'arc, dans l'orage, se tend, se tend encore. Sous bois les dogues blancs déchirent les chevreuils d'or. Puis tout le bois s'agite et brame vers Phébé !

Le Feu lâche, la Mort, la Nuit sévère et chaste, la haine de l'Amour, du Rêve et de la Vie, Diane ou Perséphone ou Phébé, triple Hécate, ô Parques, pourvoira ce soir vos gémonies !

Ah ! filles de la Nuit, parfilez vos fuseaux ! De vos fuseaux tournants, que la mort se dévide. Dans la foudre, Clotho, Lachésis, Atropos, faites bâiller les branches de vos ciseaux livides !

De ses brandons Hécate désigne à votre haine la nymphe et le satyre accouplés sous les chênes, et le cerf et la biche accouplés sous les chênes, et cette chasseresse à Pan noir accouplée — elle-même !

ÉGLOGUES & IDYLLES

Extraits des tomes I, II, IV et VIII des « Ballades Françaises ».

LA COUPE DE MÉNALQUE

Sur ma coupe, Tityre, bien chaude est la saison ! Charitable Tityre, le vin que tu m'y verses, dans le creux du buis doux se range amoureusement, comme au fond d'une rose les perles de l'averse.

C'est que, dans ce beau creux, j'ai tracé des figures, qui dépeignent au vif de si gaies aventures, que la boisson, vin clair au cristal de fontaine, se réjouit de les voir à travers elle-même.

Et leur vue bien souvent consola mes ennuis, mieux que le vin sabin, si frais au creux du buis. — J'ai bu. Le vin est bon, charitable Tityre. Suis le bout de mon doigt, regarde, et sache rire.

Ici, premier, j'ai peint un arbre, et, sous l'ombrage, quatre beaux enfants nus, potelés et peu sages, imitant (comme singes imitent maints fins tours) les gestes inventés par le petit Amour.

Tityre, sais-tu bien qu'aveugle et furieux, l'Amour a triomphé de tous les amoureux ? Regarde, mon Tityre, approche encore un peu. Voici, reconnaissable, Hercule vertueux.

Il défait, fil à fil, aux rayons de la lune, ce qu'il tissait, le jour, sur la gaze importune, et, sa massue gisante aux deux pieds de sa dame, il s'endort pesamment sur son petit travail.

L'Amour a triomphé de tous les amoureux. Vainquit-il pas Phébus, dieu des astres rangés, lui faisant revêtir le manteau d'un berger? Ma houppelande est gravée sur son épaule en feu.

Vois. Et c'est moi, Ménalque, — ici, reconnais-moi, — qui, saisissant les rênes, houp! fais gravir le ciel, jusqu'au bord de ma coupe, aux coursiers du Soleil. Or, je tiens sur mon char, tout renversé qu'il soit.

Celui qui tombe ici, Tityre, n'est pas moi. Vraiment, c'est Phaéton, la risée de Ménalque. Jusqu'au fond de ma coupe, regarde comme il choit! Et sur le buis sonore enfin sa tête éclate.

Là, Danaé se penche à sa fenêtre ouverte, et, soudain fléchissante, mais le cœur égayé d'une aurore où miroite une pluie de piécettes, reçoit, dans son giron, Jupiter monnayé.

On voit, tant finement est gravé ce ruisseau, qu'il fait un gazouillis du coulant de son eau. Psyché, nue, mi-plongée dans l'onde et le murmure, peigne ses cheveux d'or, le zéphyr et l'azur.

Et trois Amours ouvrant, fermant, ouvrant leurs ailes, petits et peu rusés, voltigent autour d'elle, tant que l'un, par le pied, reste pris aux cheveux. L'autre brûle sa langue aux rayons de ses yeux,

et l'autre, apercevant une cuisse dans l'onde, commence à refriser sa chevelure blonde, à lisser son plumage et, amoureux tout sot, il l'aborde, et se noie au beau milieu de l'eau.

Le ventre lumineux, regarde, sous ces branches, boire à même au tonneau que Silène lui penche, Bacchus, dieu des bons vins. — C'est assez discourir... Hum!... la saison est chaude sur ma coupe, Tityre!

L'ÉGLOGUE

MÉLIBÉE (*au seuil de la maison de Daphnis*)

Les fougères d'argent de l'aube ont frissonné dans la profondeur bleue du ciel oriental... Je vois, aux monts lointains, se presser les étoiles, sur les corolles d'air limpide des vallées.

Une brise amoureuse a caressé la plaine, et les bergers se lèvent et les troupeaux s'éveillent. Pan noir donne la chasse à l'innocente Eglé, et leur fuite, autour d'eux, fait gerber la rosée.

Les buissons retentissent du cri clair des cigales, et les troupeaux balènent vers la dernière étoile. Un chevreau joue dans l'ache et, broutant le cytise, déchire avec les feuilles de longues vapeurs grises.

Autour de ta maison l'alouette a chanté, Daphnis. Les agneaux bêlent au bord de la fontaine. Un doux zéphyr fait bouger leur toison. L'aube respire autour de ta maison.

Toute la nuit Thyrsis a gémi dans la plaine, et le seul Mélibée anima ses pipeaux, à l'aube, et sut distraire les nymphes du coteau... Mais vois ! il vient à nous, oh ! vois comme il est beau !

DAPHNIS

Rien n'est plus de l'amour, Mélibée qui me leurres, et ma couche est douce à mes pleurs, que boit la laine. Je fus ingrat un soir. Thyrsis est dans la plaine.

MÉLIBÉE

Regarde-le courir : il saute les buissons. Regarde, autour de lui, sauter ses chevreaux blancs. Les clochettes, à leur cou, font

sauter tous les sons. Pour le vieux Mélibée, ô le bruit consolant !

Daphnis, le petit jour, froid et bleu sous les saules, blanchit ton seuil usé par l'aile de l'Amour... Au seuil de ta maison de chêne, Thyrsis est beau comme le jour !

DAPHNIS

Un soir, — les nymphes chantaient dans la nuit pastorale, — à leurs timides voix qui montaient des roseaux, Daphnis a répondu, penché sur la montagne, et son chant et leurs voix ont mêlé leurs réseaux.

Sur la trame des sons tremblait la nuit d'étoiles. Les nymphes dans la plaine et, sur le mont, Daphnis poussèrent de grands cris vers ce fragile voile, que déchirait, jalouse, la flûte de Thyrsis.

Que je sois ce Daphnis qui perdit ce qu'il aime ! Nous n'irons plus, Thyrsis, boire aux mêmes fontaines. Et mes cris ont fait fuir, lorsque tu m'as quitté, de mon chaume ondoyant l'hirondelle argentée.

MÉLIBÉE

Implore ton pardon, Daphnis, et vois l'amour ! Thyrsis à mes côtés rit sous ses cheveux d'or. Prends tes pipeaux, Daphnis, et chante vers l'aurore.

DAPHNIS

O mon Thyrsis, courons tous deux, la même aurore sur nos cheveux, dire aux monts, aux forêts, où tu m'aimas jadis : Nous revoilà ! nous revoilà !

THYRSIS

Daphnis !...

Et le doux Mélibée, souriant à leurs jeux, mêle ses troupeaux graves à leurs troupeaux joyeux, et le matin où joue la lumière et les ombres, mêle à leurs cheveux d'or des libellules sombres.

LE MATIN PASTORAL

Sous les oliviers dorment les bergers, que la lune argente. Ou bien c'est le jour ?

L'aube vient de naître. Dans la bergerie tinte une clochette au cœur des brebis.

C'est l'heure charmante où le bélier danse tournant vers le jour deux pattes tremblantes,

et laisse à son cou baller sa clochette, suivie des yeux d'or de toutes les têtes.

Bergers endormis, n'entendez-vous pas tinter des clochettes au fond de vos rêves ?

Bergers endormis, ne sentez-vous pas danser votre cœur sous votre manteau ?

C'est l'heure où tout danse, la terre et les eaux — la nymphe en la source et Pan dans sa course —

aux yeux des béliers, aux yeux des brebis, même aux yeux fermés du pâtre endormi.

Levez-vous, bergers ! Les oliviers dansent, écartant les voiles de l'aube matinale.

Dans la lumineuse buée des vallées, tous les oliviers dansent les bras levés !

Pour eux quel plaisir de voir sur les monts les ours et les loups danser vers l'aurore,

puis un sommet rose vivre et s'élancer : le cœur de l'aurore bat dans un glacier.

Bergers endormis, n'entendez-vous pas, le long de la haie, sauter les agneaux ?

Bergers endormis, ne sentez-vous pas bondir votre cœur sous votre manteau ?

et les oliviers s'élancer encore dans la lumineuse buée de l'aurore ?

Allons, Pluton jappe, et les autres chiens. La clochette éperle son bruit aérien.

La vie recommence. Les troupeaux, déjà, ont gravi les sentes... O mélancolie !

Déjà les bergers, les yeux au soleil, regardent brûler les heures de la vie.

« Pluton, tu sommeilles ? Hélas ! heureux chien. » L'homme dort la nuit. Midi. Plus un bruit.

Et les chiens se couchent, ras dans l'herbe ardente. Les houlettes tournent aux mains somnolentes.

Un bois d'oliviers, tout là-bas, s'endort au fond d'un val bleu où tremble une eau d'or.

Il danse une abeille. Et chaque troupeau tremble de sommeil. — O mélancolie !

Est-ce alors, bergers, que vous sentez mieux danser votre cœur sous votre manteau ?

Quand le troupeau dort sous l'aile d'une abeille, tout près du ciel bleu, tout près du soleil,

le berger qui veille entend dans son cœur battre tous les cœurs dormants du troupeau.

VISION DE BERGER

Je rêve à Pan, dieu de lumière, éblouissant l'heure première des astres tombés de ses mains.

Le rêve meurt. Il est matin.

Le jour entre les feuilles du bois ouvre ses fleurs de cristal clair. Doux fruit doré le soleil naît d'une fleur d'air entre les branches.

Et deux bergers, Tircis et moi, d'un arbre à l'autre se renvoient — une orange.

MORPHÉE

Par les étés chanteurs et sous les beaux soleils, l'herbe sur toutes choses se faisant admirer, les nymphes et les dieux s'en vont courir les plaines, poursuivis par l'essaim de leurs cheveux dorés.

Les bourdons bleus, taquins, ronflent sur leurs épaules. Les coccinelles agrafent des fleurs à leurs mollets. Aux seins roses des nymphes, de grands papillons jaunes palpitent ; et les talons traînent des scarabées.

Sur le flanc des coteaux que le soleil argente, les brunes oréades sortent des petits temples, et, lumières des bois, les dryades ensemble glissent leurs tailles nues aux bleus écarts des branches.

De roses, d'aubépine ou d'algues couronnées, aux bras fauves des faunes, les nymphes s'abandonnent. « Levez, comme

une aurore, vos bras dans l'air troublé, Eunice, Eglé, Naïs, Eione, Galatée !

» Dérobe sous les blés ta sveltesse, Phrixa ! Pan te suit, les deux cornes brûlantes de soleil. Le froufrou de ta course dans les gerbes, Phrixa, a réveillé chez lui plus d'un désir cruel.

» Et toi, Pan, souple et noir, dieu courant, penche-toi : hume sur les bleuets la trace d'un beau pas, cueille un talon ! attire toute la fleur vermeille. Les blés, pour tes ébats, vont s'ouvrir en corbeille. »

Soudain, ô que de nymphes s'enfuient vers l'horizon ! O combien de naïades se fondent en rosée ! Sous ses voiles ténébreux voici venir Morphée. Les dryades craintives se groupent en buissons.

Les sylvains aux coteaux gagnent les tournants brusques. Leurs cornes ont disparu comme des feux follets. Morphée, dieu de ténèbres, vient de l'aube, affolé. Le poing chaud du soleil le poursuit à la nuque.

Il aspire à longs traits les touffeurs de l'été, il titube, Morphée le dieu aux pieds de laine ! il est ivre d'air chaud, il tourne sur lui-même, il déchire ses voiles de son bras écarté.

L'herbe d'une ombre moite environne son corps. Il s'étire dans l'herbe en regardant les cieux. Le soleil au zénith plonge au fond de ses yeux. Il tombe ! et ses yeux d'eau fument sous leurs cils d'or.

Morphée, d'un cou superbe, et défiant encore le soleil où tournoient des pavots insensés, soulève une poitrine ruisselante, étoilée... L'universel azur miroite sur son corps.

Bientôt, ses cheveux roux, attirant les abeilles, font un lit de murmure à son visage en feu. Sur son ventre ses poings dorment, gonflés de veines. Et dans le gazon tiède j'entends ronfler un dieu.

Que brusquement Diane au son du cor l'éveille ! haute sur la lisière, appelant autour d'elle ses lévriers couleur de lune, frappant d'effroi les doux chevreuils couchés dans les fraises des bois,

c'est par les nuits d'été que Morphée est superbe ! que Morphée, se levant dans la fraîcheur des herbes, emplit les cieux d'abeilles en secouant ses cheveux. Et les astres bourdonnent sous la ruche des cieux.

LA NUIT D'ORAGE

Courbé sur mon bâton, mais relevant la tête, je n'ai pas vu l'éclair. O mon troupeau ! j'ai vu les deux prunelles vertes d'un chat voler dans l'air.

Il est sur les tilleuls et miaule. — Nuit d'orage. Pluton, mon dogue, aboie. Je m'entends appeler : « Daphnis ! » dans les pacages. La mort est-elle chez moi ?

Il vient d'immenses Ombres autour d'une lanterne, que la plus haute porte. Silence. Puis une voix — père, ta voix lointaine : « Amaryllis est morte. »

Tout mon troupeau recule en bêlant. Et vers moi, et sur moi Pluton hurle. Je n'ai plus de troupeau et la Mort est sur moi : son haleine me brûle.

Oui, le ciel a frappé deux fois le même lys du même éclair fidèle ! J'irai cueillir, je veux aider Amaryllis à cueillir l'asphodèle.

O mon troupeau, je meurs. L'orage éclate. Hélas !... Hélas ? Hélas ?... Damon, l'ivrogne, me dit sous sa lanterne : « Tout passe. »

LA PLAINTE DU BERGER

Encore je l'entends ! — Violettes du soir, gazon, mousse embaumée, terre que je respire, engourdissez l'espoir dans un cœur de berger !

Si mon oreille entend ce que mon cœur murmure, Diane est près de moi. Que dans le sein du monde, mes bras et ma figure plongent avec effroi !

Je cherche les Enfers. Elle cherche mon cœur qui lui est étranger, qui l'aime et ne veut croire à ces divines lueurs qui cherchent les bergers.

Diane s'est voilée des pans bleus de la nue, dont elle me caresse. Elle ne laisse entre eux palpiter qu'un sein nu. Que me veut la déesse ?...

Mais ne sais-je pas bien les mensonges d'Hécate, ô voiles transparents, lorsque derrière vous son corps divin miroite et qu'il s'offre à mes sens ?

Si du moins un nuage obscurcissait un peu ces voiles caressants, terre, alors je me lève ! Écoute-la huer, ma voix de paysan !

Mais, je l'aime, il est dit, soir d'été, que je l'aime ! — je l'aime, il faut mourir. — Terre obscure et vous, soir d'été, puisque je l'aime, hélas ! faut-il mourir ?

Réclamant de Pluton la flamme et le mystère qui peuvent me ravir, sous ces touffes de violettes je cherche les Enfers. — Je l'aime, il faut mourir.

Elle s'éloigne, hélas !... elle cherche mon cœur qui lui reste étranger, qui l'aime et ne veut croire à ces divines lueurs qui cherchent les bergers...

Je l'entends, je la vois, elle marche en brillant, elle cherche mon âme. Contre le sol nocturne j'entends glisser Diane. Oh ! que le soir est blanc !

LES NÉRÉIDES

Dans la tiède lueur d'une grotte marine, Iéra, Janira, Dynamène et Ligée s'éveillent, sur les algues se recouchent câlines, et huit mains roses étouffent des bâillements légers.

Dynamène se lève, et Ligée paresseuse, ah ! miracle du ciel ! ouvre ses yeux dorés. Dynamène, vaillante, et Ligée, courageuse, font tout le bruit possible avec leurs petits pieds.

Iéra, Janira se laissent être heureuses, et font mine de dormir, aussi de se lever : Iéra, Janira, la chaude et la frileuse, sont deux petites têtes folles à toujours s'embrasser.

Mais non ! les voici toutes sur le bord du rocher, comme une fleur qui s'ouvre au matin triomphant, Iéra, Janira, Dynamène et Ligée, sous le vol gracieux de leurs cheveux d'enfants.

Et les voici, pieds nus, sur le rocher mouillé ! Et les voici, jaillies toutes roses dans l'air ! Elles sont dans la bruine qui monte de la mer, comme une rose éclose où court de la rosée.

« Il fait doux. — Il fait chaud. — Il fait tiède. — Il fait froid. — Comme la mer est belle ! — Comme le rocher glisse ! — Je ne vois pas encor le sang rose dans mes doigts. — Les oiseaux ont encor des étoiles dans leurs griffes. »

Les yeux de Janira, Iéra, Dynamène sont bleus et noirs et verts ; deux autres sont dorés. Dans une flaque de mer où l'aurore se lève, huit menottes, joueuses, lavent huit petits pieds.

« L'aurore a ce matin gardé la lune rose. Voyez plutôt. — Mais non, c'est le bout de son doigt. — Si ! si ! — Hier, un

Triton m'a dit quelque chose. — Il a dit ?... — C'est la lune ! — Rien, je ne sais plus quoi.

— Les yeux bleus des Tritons, moi, je m'y vois deux fois. — Je ne vois pas rougir le Rocher de Thétis. — Uranus tient toujours Cythérée dans ses bras. — Ecoutez toutes !... le vaisseau de Jason qui glisse...

— Et moi, je vois venir... un bâillement léger, Iéra, au frisson qui joue sur ta narine. — C'est l'odeur, Janira, de la vague fauchée par le grand coquillage de Vénus maritime.

— Peigne tes cheveux d'or longuement dans l'air bleu, Dynamène, on sait bien... ils ont vu mille aurores et mille autres encore, et mille... on ne sait plus. Longuement, dans l'air bleu, peigne tes cheveux d'or ! »

Les Néréides ont quinze ans, toujours les mêmes. Or, il faut admirer les ans de Dynamène. Comme à la brise ondoient ses cheveux plus longtemps, entre toutes, elle est grande et, seule, elle a seize ans.

La brune aux cheveux bleus, Iéra, la songeuse, fait tomber, en rideaux de ses yeux d'argent noir, deux bandeaux, et ses doigts frissonnent sur son regard, à la fraîcheur que font les cheveux sous les ongles.

La mutine Ligée, frappant du pied, se frise, et c'est la plus petite des filles de Néré. Zéphyr joue dans les bagues de ses cheveux cendrés : ses doigts, qui se mutinent, les bouclent et les rebouclent.

Mais Janira la rousse a l'amour des marins, pour ses cheveux de feu dans le vent toujours libres, et que jamais ses doigts n'ont peignés le matin, puisque les vents d'aurore peignent les Néréides !

Tout un chœur de Tritons vient admirer les belles. Dynamène, à l'un d'eux, offre son pied malin, puis le retire. Cent lèvres

claquent dans l'embrun. Et l'on se jette des algues blondes, non sans rire.

De l'eau d'or, des coquilles bleues, des algues blondes, on se jette l'aurore à la tête, et l'on rit! Puis les Tritons joufflus soupirent dans leur conque un violent air d'amour marin. Le roc gémit.

Dynamène, Iéra se sauvent; et la cruelle Ligée, qui laissait pendre un pied, se sauve enfin. Mais Janira, toute rouge, hésite... Que ferait-elle? Un bras l'enlace, et les Tritons battent des mains!

L'AMOUR

Qu'ils battaient fort, nos cœurs, ce matin, ma Néère! Vénus a sur nos fronts posé ses mains légères. Que sa lèvre orgueilleuse avait un pli content, quand l'Amour nous ouvrit la porte du printemps!

L'Amour, vif, nu, tout rose et brandissant sa flèche, nous frayait un sentier bruissant dans l'herbe fraîche. Nous suivîmes l'enfant, dont un doigt conseilleur nous cachait à demi les yeux bleus et rieurs.

Il courut, nous suivîmes; et son carquois doré battait sa hanche faible et sa taille cambrée, ou s'y berçait, selon qu'il voulait s'égarer d'un pas fou, bondissant, sautillant, mesuré.

Ou parfois il grimpait aux arbres! Et la rosée, de ses voiles de pluie, l'entourait dans l'espace, et nous le dépassions, disparu. Non! ses pieds, devant nous, sur les branches, l'emportaient plus vivaces!

Ou parfois il était l'Amour qui se repose, et souriait vers nous entre deux branches closes, puis les jambes croisées, et le front dans sa main, nous tendait son baiser plein d'aiguilles de pin.

Il repartait, glissant sur la feuillée sonore. Là, comme un trait de feu, il traversait l'aurore. Néère, tu me pressais, courante, et nos fronts proches laissaient nos cheveux d'or se boire comme deux torches !

Assouplissant ses membres à de molles cadences, parfois l'enfant Amour dansait si près de nous, que sa flèche, en soleil, tournant dans sa main blanche, égratignait nos fronts, nos seins et nos genoux.

Ah ! comme il sut, Néère, le bel ensorceleur, agacer nos désirs, aiguillonner nos cœurs ! Que de fois il nous vit, en nous laissant buter, imprimer sur les feuilles fraîches, nos baisers.

Mais aussi, comme il sut, nous faisant reposer, nous vêtir de caresses en nous montrant les choses, et, lorsque nous étions ainsi bien étonnés, notre innocence en feu, la rafraîchir de roses !

Tantôt nous traversions le printemps à sa suite ; tantôt, nous reposant, nous nous regardions vite : un songe nous prenait sans sommeil et sans nuit. Que l'Amour en rêvant pousse de petits cris !

Ah ! Néère, ah ! Néère ! qu'il est doux de s'aimer, de s'aimer en rêvant, le savais-tu, petite ? de s'aimer en dormant dans les bois embaumés, sombres de violettes et blancs de clématites !

« Est-il vrai ? vous dormiez ? — Je sommeillais, sans doute. » Au réveil, nous aimions voir luire avec douceur ces larmes de rubis qui sortaient de nos cœurs, et l'Amour, dans ses yeux, mirer sa flèche pourpre.

Soudain, plus de caresses, plus de troublants séjours. Dans quelle course ardente nous entraîna l'Amour ! Il gravit un rocher, puis, riant sur l'abîme jeta sa flèche en sang. Alors nous le suivîmes.

Te voir, c'est défaillir, Vénus. Nous te revîmes ! L'écume

t'enfantait au milieu de la foudre. Devant l'Amour vainqueur s'ouvrait la mer sublime. Dans son carquois, l'orage lançait des flèches pourpres.

LE DIALOGUE NOCTURNE

— Toute la nuit d'étoiles est sur le promontoire. Viens ! Nous aurons assez d'étoiles pour nous deux. Serre bien, sur ton cou, ton voile au vent du soir. Vois comme sous nos pas les ajonc sont frileux.

— Tircis ! j'ai peur ! le soir ne s'est point étoilé : le ciel est vert encore... — Il est rose, Néère. Toutes les roses du monde s'effeuillent sur la mer. Et c'est là ce couchant dont je t'ai tant parlé.

Viens, là, viens ; penche-toi. Penche ton doux visage. Il faut qu'il soit toujours innocent et curieux. Serre bien, sur ton cou, ton voile et sois très sage : toute la mer, ainsi, je la vois dans tes yeux.

Un rayon rose unit la lune à son image, et déjà Cythérée frileuse est sur la mer et le soleil couchant glace son coquillage. Un vol d'étoiles monte de l'écume légère.

Le vol des goélands, déjà, se fait plus humble. Suis les étoiles, vite ! et laisse les oiseaux. Laisse l'eau de tes yeux réfléchir le ciel simple. Ton regard est si pur et ton front est si beau.

Toute la nuit d'étoiles est sur le promontoire. — Oui ! je la sens !... j'ai peur ! Tout entière, dis-tu ? Qui bouge autour de nous ? n'as-tu pas entendu ? — Les ajoncs sont frileux, Néère, au vent du soir.

— Écoute ! c'est un bruit qui monte de la mer, qui monte et passe avec les étoiles sur nous. — C'est le bourdonnement de l'essaim, ma Néère. Les astres ont des ailes ; que leur passage est doux !

La mer, en respirant tant de feux amoureux, vit tout le firmament, et l'image oubliée de la lune n'est plus que le choc brusque et bleu d'une épée musicale sur un clair bouclier.

Avec le firmament l'eau semble graviter ; un agile dauphin joue dans la Voie lactée ; les méduses, levant leurs bleus myosotis, se mêlent aux Cheveux dorés de Bérénice.

— Comme nos yeux rapprochent les îles au lointain, et, doucement, les choquent !... Ah ! les grands blocs de perles ! Ils chantent. Et leurs rochers, couleur de tourterelle, ont des roucoulements de se frôler soudain.

N'est-ce point leur murmure, qui, venu de si loin, répand cette musique divine sur la Grèce ? — Non, ce n'est pas un rêve, et Cythérée veut bien que les îles s'entr'aiment à tes yeux, ma maîtresse.

— Je ne vois plus la mer, quand tu m'as embrassée. — La mer est dans tes yeux, mes lèvres sont mouillées. Amie, ô penche-toi, laisse ton doux visage, innocemment ainsi, me cacher ce nuage.

Ton haleine embaumée me dit tous ses secrets. N'est-ce pas qu'elle cause ? Tes lèvres entr'ouvertes confient leurs douces lignes au ciel venu plus près, et je vois s'y glisser une étoile distraite.

Deux étoiles, à présent, soupirent dans tes cils... Ne dis pas : « Ce sont mes yeux ! », petite Néère. Je connais leur ardeur et je sais des mystères. Vois. Toutes les étoiles entourent ton profil.

Chasse-les, ma Néère, elles sont infidèles ! Je sens trembler la nuit d'étoiles à tes genoux. Courons au milieu d'elles, courons au milieu d'elles !... Car je suis ton berger, et je serais jaloux.

Viens, rentrons ! Plus de ciel ! Je le sais, tout est sombre... Non, non, laisse-moi voir encore sur ce mur, là, dans la lumière de lune — ta figure — la regarder encore avant le tournant d'ombre.

ULYSSE ET LES SIRÈNES

Tandis qu'une aube heureuse s'écoule sans nuages, voltige sur la mer et s'y reflète encore, un lit de blanche écume berce la jeune aurore du peuple des Sirènes endormi sur les vagues.

Les vents, contrariés, pleins d'ailes invisibles, ont mis toute la mer dans un trouble argenté ; et de souples rayons la lumière rapide épouse le contour des vagues soulevées.

Onde vive ! onde ailée ! ô vigueur matinale, aspirez au ciel pur ! et déjà les Sirènes, toutes levées ensemble, étirent leurs bras pâles, tendent leurs cheveux d'or comme de grandes ailes.

O palmes de leurs corps lentement cadencées ! Svelte et soyeuse troupe sur les vagues bercée ! Éblouissement rose, ô toutes les Sirènes ! Est-ce donc pour le ciel une aurore nouvelle ?

Comme une fleur immense aux pétales de chair, elles se sont levées au ciel et sur la mer, et l'aube, chuchotante écume, va mourir aux grèves de Sicile en frissons de saphir.

La flamme du soleil est montée avec elles : on ne sait, de leur chair, la distinguer encore. Que c'est éblouissant le feu, la chair, et l'or, et que ce beau mélange défie les yeux mortels !

Soudain, les vents s'apaisent ; et du sombre Occident, le noir vaisseau d'Ulysse fend les flots vers l'aurore. Circé calme les vents, les charme et les endort, et Neptune aplanit la mer de son trident.

Le peuple des Sirènes est rose au fond des lames. Leurs tendres théories jouent avec les courants. Ulysse à leurs ébats sourit. Ses compagnons troublent les flots du choc impétueux des rames.

Il sourit, le roi grave à la double pensée : il s'est fait enchaîner au mât de son navire. N'est-ce pas le héros insidieux qui sait vous regarder terrible ensemble et vous sourire ?

L'on fermerait les yeux, tant voir est inutile... Quoi ! faut-il regarder ? Cela nage sans haine et chante avec douceur. Hé ! bien qu'on le dédaigne, il sied de rire au jour d'un si fameux péril.

Héros ! lève ton front d'un beau sang animé ! Ris à présent... Ulysse ! ah ! voici les Sirènes, par grappe, aux avirons, crispant leurs mains palmées, cambrant leurs fraîches tailles aux flancs de la carène !

Plus un flot sur la mer qui ne batte d'un cœur. Les bras, les tailles chantent comme des soies froissées. Quel chant céleste sort des chairs entrelacées, et retentit si fort et si loin dans ton cœur,

Ulysse ! — Il pleure, il pleure, le grand héros sévère. Il n'est plus cet Ulysse, il est ce malheureux qui tend ses lèvres et baise et boit l'embrun amer, qui baise et boit ses pleurs tant il est amoureux !

De son front foudroyé, de ses mornes paupières, sueurs et larmes roulent sur son sein ténébreux. Sa face, par instants, luit comme un ciel d'éclairs, quand ses veines gonflées raient son front orageux !..

Le navire est passé : Minerve l'a conduit, sans le secours de rames, dans le golfe tranquille. On n'entend plus causer les rameurs... Où sont-ils ? — Comme un enfant Ulysse pleure jusqu'à la nuit.

HERCULE ET OMPHALE

— Ah ! ne vaut-il pas mieux, dit Omphale dansante, baiser, petit Hercule, ma trace séduisante, que de fléchir mon cou de tes mains criminelles, pour arrêter la danse où tu me vois si belle ?

Apaise ton courroux, tends tes lèvres, petit, et baise à la volée mon voile qui t'évente. Baise, petit Hercule, allons, baise et souris. Les franges de mon voile essuient tes dents luisantes.

Aussi bien, poursuis-moi de tes lèvres tendues. Sous mon voile je brille et je suis toute nue. Comme un mouvement d'étoiles tourne autour de la nuit, vois autour de la chambre mon voile qui reluit.

Et si, traversant l'air par flots plus vigoureux, mon voile, où l'or se joue, t'égratignait un peu, laisse tes grosses lèvres saigner dans un sourire : je connais un breuvage pour t'aider à souffrir.

Bois ton sang ! — C'est mon cœur. — Ton cœur ? — Mon cœur qui saigne. — Vraiment ? si c'est ton cœur, mon voile est donc bien fort. Il coupe ! il te faucherait ! Recule. Je danse. — O Mort, que mes doigts à son cou soient la dernière chaîne.

— Les sept astres plutôt s'éclipseraient de l'Ourse, que ce petit enfant m'étrangler à la course. — Omphale, qui comptera les sanglots de ma haine ? — Celui qui comptera le sable de Sardaigne.

— Ah ! j'aurais pu saisir le soleil, de mes mains, le faire mien longtemps, le pressant sur mon sein, puis, tout chargé du son terrible de mon cœur, le briser foudroyant sur le roc de ton cœur,

Omphale ! Mais je n'ai pas voulu briser un monde sur une pierre, Omphale, sur ce petit caillou. J'aime à laisser tranquille ce qui n'est que de terre, quitte à briser le ciel quand je deviendrai fou !

— C'est bien, petit Hercule, c'est bien, essuie ta bouche. Il te faut un baiser ? Le voici : je te touche. — Non ! il faudrait mille ans pour effacer ceci, de mon cœur, de ton cœur, ton outrage, ma merci !

— Eh bien, n'en parlons plus, dit Omphale dansante. Baise, petit Hercule, mon voile qui t'évente. — Tu me reviens, Omphale, si parfumée d'amants... C'est donc ce soir, Omphale, que je te tue doucement ?

— Ah ! ah ! tu m'as saisie toute errante, je t'aime !... Que le ciel était rouge, hier, sur l'onde Égée... Ce matin, les esclaves ont bu dans la fontaine... Les fleurs se sont ouvertes, aujourd'hui, dans les prés...

Voici mes bras, voici mon cou, voici ma chair : griffe-la doucement, tout du long, mon Hercule, et puis laisse-moi fuir !... Tu trébuches ?... Recule ! Mon voile plonge et replonge au milieu des ténèbres.

Je n'ai pas peur de toi, je n'ai pas peur de toi ! Mes deux poings dans mon voile plisseront des éclairs. J'entends dans ta poitrine aboyer le tonnerre. Le sol brûle où mon voile tombe. Prends garde à toi !

Je me trompais, ton cœur entonne un chant funèbre. C'est bien ; plus gravement je rythmerai mes pas. Une humble dalle sonne sous ta massue célèbre : ravissante rumeur ! tu pleures sur ton bras.

— Cette massue, Omphale !... — Ah ! je mourrai de rire. Hercula, ma fileuse, vous gonflez une épaule... Attends, que mon voile vole, et j'écoute le zéphir siffler un chant d'amour à l'entour de ta gaule.

Petit, n'embrouillez plus vos pieds dans la quenouille. Ramassez le rouet. Pourquoi brandir ceci ? Vous ne me verrez point resplendissante de pourpre, si vous frappez par là, quand je suis par ici.

Vénus, ma mère !... Ah ! que c'est tendre, les dents de lait ! Ça ne déchirerait pas un fil à un voile. Je t'arracherais les dents sans le vouloir, bébé. Les franges de mon voile essuient tes dents mouillées.

Veux-tu savoir, Hercule ? mon cœur est à tout le monde ; mon cœur est à tout le monde, aux gens bien mis surtout. Enfant, il est à toi, quand tu portes ma robe. Qu'avez-vous donc ? Je n'ai rien dit. Vous êtes fou ?

Respirez cette gaze, vous en serez bien aise. L'odeur voluptueuse autour de moi, vraiment. Pénétrantes senteurs ! Est-ce œillet, menthe ou fraise ? Je te revins, Hercule, si parfumée d'amants.

A pas légers, à pas de chat, à petits sauts, gentil Hercule, suivez mon voile, suivez ma voix, dans les ténèbres où je recule. A bas les griffes ! Chacal puant, horrible odeur, mon voile, s'irrite...

Je te le dis, Hercule, mon amour est comme le vent, le tien, comme la pierre qui n'est pas douée de mouvement. Et puis, je le répète, mon amour est comme le vent, le tien, comme la pierre dépourvue... tu entends ?

Je vole, approche-toi, je volerai moins vite. Mon voile est un reflet de la voûte éternelle, et le corps étoilé de Vénus y gravite. C'est un orage blanc de gorges d'hirondelles.

Oh ! c'est un lourd filet plein de poissons d'argent ; une île de lumière dans le flot des ténèbres ; un nuage transpercé des glaives du soleil ; et, tout couvert d'oranges, un oranger tremblant.

C'est une barque d'or ailée de jaune écume ; c'est le halo sanglant de l'Hécate des brumes ; une source d'eau vive, où mon oreille émue écoute, en s'y penchant, nager mes deux bras nus.

Mon voile est un encens divisé par les airs ; et dans le vol de ses paillettes vagabondes, je vois tourbillonner les sables du désert. Mon voile, qui rayonne, est le miroir du monde.

Pourquoi, petit enfant, ces pieds pleins de mollesse traînant votre grand corps jusqu'à moi ? Non, plus vite ! Pourquoi, petit Hercule, ces bras pleins de paresse ? Ils dérobent mon voile, ils m'enlacent ! J'évite.

Voulez-vous tuer de l'air ? Ah ! qu'il est drôle, Hercule, frappant de sa massue mon voile. Je ris ! je ris !...Oh ! que la couche

est froide, allons, venez, petit. Brr ! Venez donc. Fermez cette porte à la lune.

Je suis la reine, Hercule ! Sais-tu bien que je t'aime ? Ne pleure plus, oui, viens. J'ai froid, je suis la reine. Je t'aime cent fois plus que ma fertile Asie. Si je pouffe de rire, c'est que j'ai froid dans le lit.

ARÉTHUSE ET ALPHÉE

Fugitive à l'aurore et laissant, dans sa course, les doigts bleus de la brise ouvrir ses boucles rousses, une main sur la rose agitée de son cœur, où bourdonne une abeille enfermée dans la fleur,

elle semble voler, tant elle a de souplesse ; elle a fui le cortège et les bonds énervés des nymphes, des satyres et de la Chasseresse, traquant sous bois l'oblique et rauque sanglier.

Les yeux tout brillants d'air, et le cou sur la brise, elle s'offre à l'étreinte embaumée des zéphyrs. Son nez respire et vit comme une sensitive, et ses dents réfléchissent le jour dans son sourire.

Elle est nue, elle court, elle est sur la prairie une fleur emportée par un vent qui reluit. Sylvain l'a vue passer à l'ombre bleue des saules : de petites gouttes de sueur étoilent son épaule.

Non loin dans les roseaux, brille le fleuve Alphée. Son eau tranquille et pure coule sous ses reflets. Elle aspire, elle voit sa fraîcheur désirée, y court, y vole, y plonge, rose, heureuse, essoufflée.

L'eau gerbe vers l'aurore. Une bruine, dans l'air, mouillant ses bras levés, lui fait longtemps du bien ; elle replonge alors et nage et sur sa chair, sent miroiter Vénus, l'étoile du matin.

Gonflant ses beaux cheveux l'eau chante à ses oreilles ; ses beaux cheveux dans l'eau font déjà du soleil ; et le vieillard Alphée frotte ses yeux, s'éveille, se détache lentement de son lit de gravier.

Sa barbe aux fils d'argent vient affleurer l'air pur et, sur le courant bleu, frise comme une écume. Dans ses roses plongeons, dans ses fraîches culbutes, la naïade se sent chaudement envahir.

Un grand front sort du fleuve et deux bras, couverts d'algues, d'où se tressent et pendent, en un ruissellement, des franges de fucus, d'anguilles, de serpents ; et deux gros yeux d'azur, ô nymphe, te regardent.

Une main s'ouvre et tombe ! Aréthuse a saisi les roseaux de la rive, et s'attire, et déchire la toison qui l'entoure, atteint le bord, s'enfuit ! La main tombe dans l'eau qui s'incurve et gémit.

Le dieu géant se lève, — c'est l'amoureux Alphée ! — un pied sur la prairie. Et sa large enjambée ouvre une immense bulle glauque entre ses jambes. Il respire Aréthuse et fait claquer sa langue.

Ses bras trouant sa barbe, que son long fleuve suit, il marche dans son fleuve à travers la prairie. Aréthuse, déjà, sent dix doigts qui l'étreignent. Elle invoque Diane et se mue en fontaine.

Alphée veut la couvrir de ses flots lourds : elle fuit ! Comme un lingot d'argent fondu, elle reluit, se faufile au soleil à travers douze plaines, et raie d'un fil d'azur la mer Ionienne.

Éclaboussant l'Élide, Alphée l'a poursuivie ; il bondit sur la mer, il entraîne Aréthuse, la saisit, la soulève, et leurs flots réunis vont dans l'île Ortygie étonner Syracuse.

BACCHUS ET ARIANE

I. — LE CORTÈGE ATTRISTÉ

C'est à la fin des jours mélodieux d'automne, lorsqu'au fond des bois noirs blanchit le crépuscule, avant l'horreur nocturne et lorsqu'aux yeux du faune, les fantômes vaporeux des arbres morts circulent,

que Bacchus attendri sanglote son ivresse à la lueur du ciel coulant dans les sentiers, et, menant son cortège, titube de tristesse, sur son char alourdi des vapeurs entraînées.

Aux lèvres des sylvains, les flûtes plus languides accompagnent les pas glissés sur les chemins, une marche inquiète, un frôlement timide de pas sur l'herbe grise, dans les bois incertains.

Les bras enveloppeurs des faunes qui les guident, prêtent aux nymphes nues leur secours clandestin. Ah! plus de mains nerveuses pour agiter, rapides, dans le brouillard le voluptueux tambourin.

La bacchanale est triste, Bacchus pleure au ciel vert. Silène, sur son âne, suit d'un œil endormi les traces argentées des escargots dans l'herbe, comme les longues larmes du jour mourant vers lui.

L'âne bute, et Silène enlace, avec ennui, de son bras paresseux le cou d'une bacchante, regarde en ses yeux sombres, et croit y voir la nuit. Et le sommeil apaise le rut qui le tourmente.

Mais le divin Bacchus titube de tristesse. Son visage de vierge doucement détourné vers la lueur dernière, ses yeux pleins de tendresse illuminent de pleurs ses joues illuminées,

tandis que sous leurs chaînes, ses tigres énervés montrent, dans les sentiers qu'ils ouvrent au cortège, aux premiers vers luisants

leurs mufles de rosée, et comme deux herbes longues se glissent sous les herbes...

Quel Dieu voulut qu'un soir la Tristesse Divine, d'une douleur humaine, fût la consolatrice ? A ton char le Destin, maître des grands dieux tristes, Bacchus, fit atteler, un soir, Vénus féline.

Sous l'haleine des tigres, l'invisible déesse traîna tout le cortège accablé de chagrin jusqu'à l'orée des bois où, pleurant son destin, devant la mer, Ariane se mourait de tendresse...

C'est à la fin d'un jour mélodieux d'automne, quand l'horizon ravit la barque de Thésée, près de la mer sans voiles, aux confins des bois mornes, qu'un dieu sécha vos pleurs, Ariane délaissée.

L'heure était si plaintive en sa mélancolie ! La rose du couchant frissonnait sur la mer. L'air du soir, pour le cœur, était une patrie, quand Bacchus apparut sur le tendre ciel vert !

Il pleurait, détournant son visage adorable. L'odeur de sa chair nue rendait le soir humain. Ariane, ayant cru qu'il passait son chemin, vers les tigres rampants se traîna sur le sable.

Et prise de vertige et douloureuse et belle, Ariane soulevée d'amour, ouvrant ses mains, ouvrit ses bras au dieu qui descendait vers elle, et retombant, ses pleurs furent bus comme un vin.

Les étoiles déjà se cherchaient sur la mer. Bacchus, rose d'ivresse, Ariane, de désirs, autour d'eux étoilaient de lueurs éphémères le sable du rivage où le bois vient mourir.

II. — LA NUIT D'ARIANE

Et ce fut, Ariane, cette nuit enchantée, qu'entre les belles nuits j'ai nommée la plus belle, qu'entre les belles nuits ma lyre aura chantée. Les cordes de ma lyre se tendent sur le rêve.

Mes doigts vont préluder aux chants que l'air achève. Mes mains sont musicales, je les pose à demi. Un frisson les parcourt : les cordes ont frémi. Une clarté lunaire flotte sur mes prunelles.

Oh ! dans le bleu brouillard des notes qui s'élèvent, mon œil dessine un rêve, ou plus doux, peint les sons. Un frais rivage s'ouvre où la lune se lève, et les micas des sables font briller ma chanson.

A chaque note un astre éclôt dans le ciel pâle. Les cordes de ma lyre sont les premiers rayons, presque immatériels. Rythmeuses des beaux sons, mes mains sont lumineuses et rythment les étoiles.

Dans un silence encor tout ému du mystère des bruits délicieux qui se fondent en lui, à travers les sept cordes, je vois toute la mer ! Sous mes doigts enchantés, toute la mer reluit.

Les rivages sont bleus et frangés, par moments, d'un flot roulant de perles où vont mes mains bleuies. Les vagues dans la nuit haussent leurs seins d'argent. Toute la lyre chante sous mes yeux éblouis.

Je vois pencher au vent le cou des arbres grêles, sur les blanches falaises que je crée de mes doigts. Les étoiles, dans l'eau, brûlent d'amour entre elles, et de tièdes vapeurs s'adorent sur les bois.

Comme ce doigt, glissé sur les cordes qui tremblent, les éveille une à une, — un doux rayon lunaire, écartant les vapeurs et frôlant la lisière, fait chanter une à une les colonnes d'un temple.

Qu'à mon toucher furtif cette corde est sensible ! J'ai cru, par les vapeurs, voir Vénus invisible. L'entends-je seulement ?... Dans la brume irisée, c'est comme de la soie sur de la soie glissée.

Je la vois ! Tout s'éclaire ! Les sept cordes ont chanté. — Voici le frais rivage où Vénus a passé, où Bacchus, ivre et rose, a senti toute Ariane oublier son Thésée, en redonnant son âme.

Ariane, je vous vois ! belle qui remuez... où donc est votre voile ? — et Bacchus, ta couronne ? Quel échevèlement lumineux de nuée ont les cheveux des nymphes, quand tout Bacchus se donne ?

A la lueur d'amour de ce couple adorable, toute la bacchanale — ô doux sons essaimés ! — toute la bacchanale est venue s'entr'aimer. La bacchante et le faune ont fait voler du sable.

Égayez-vous, chansons ! Silène, vénérable, étreint deux nymphes blanches et fait de gros yeux doux. Son poids voluptueux agenouille son âne, quand deux fraîches narines lui respirent le cou.

Ah ! que de petits cris, que de tendres querelles, Silène chatouillé, ravissent tes oreilles ! Et je vois, au murmure de ma lyre qui jase, les étoiles baiser tous les yeux en extase.

O belle nuit d'amour, et toute ta fortune ! Doux hasards, doux miracles, où l'on voit sur le sable, voluptueusement, aux rayons de la lune, deux tigres étirer leurs griffes de cristal.

O grande nuit d'amour ! unis la terre au ciel, et les nymphes aux faunes, et la mer aux étoiles, les vapeurs fugitives aux rayons éternels, sous la treille des astres, Bacchus et Ariane !

Des sons plus langoureux enveloppent ma lyre, et leur rosée caresse Ariane et Bacchus. Oh ! quelles mains de nacre, au fond des cieux, déchirent des rideaux de vapeurs, et s'approchent.... Vénus !

Vénus a pris ma lyre, et la tend aux étoiles ! Et le souffle des dieux, ivre, la fait chanter, et les sept cordes vibrent, et leurs sept rayons pâles répandent l'harmonie dans la nuit enchantée, — de la Lyre et du Rythme étant les sept clartés !

III. — LA BACCHANALE

L'Aurore vit Ariane, sur le sable attiédi, s'offrir à ses rayons et rire à son réveil... Bacchus, au fond des bois, dans les rais du soleil, revit la bacchanale bondir autour de lui.

L'épaule supportant la chaleur et l'azur et deux bras blancs de nymphes courant à ses côtés, le cavalier Silène, à petits pas très sûrs, devançant le cortège, rose et prudent, trottait.

L'âne trottait aussi, par Pollux ! moins visible, sinon par deux oreilles et la queue irascible, Silène embarrassant les deux flancs de ses jambes, les reins de son derrière, et l'échine, d'un ventre dont les trois plis étaient assurés de guirlandes.

Où trottait-il, ce doux messager de Bacchus? Vers la clairière où Flore danse avec ses compagnes, laissant, aux lueurs blanches de ses petits pieds nus, sur les herbes courir le ruissellement de son voile.

Et c'est un bon terrain pour une bacchanale. Grave Silène vint. Flore buvait. Bon signe ! Et le long de la source, les nymphes printanières montraient la rangée rose de leurs petits derrières.

Un doigt méditatif à sa bouche, Silène approcha cependant. Ce fut comme un soleil. L'image radieuse de son ventre tomba juste au milieu de l'onde. La troupe s'envola.

Mais Flore vint rieuse et les cheveux défaits, au-devant du bon père, et s'arrêtant tout près — montrant au mouvement de sa taille divine, de l'Amour enfantin la souplesse câline —

lui tendit de l'eau fraîche dans le creux de sa main ; et le bon père, bien qu'il n'en fût point avide, goulûment, lentement, but la perle liquide, dans le bol rose, et qu'il pencha, de ses doigts joints.

Flore, un instant, ferma les yeux, se croyant ivre : Silène l'enlevait toute, vers son sourire, tandis que trottinant sur l'herbe vierge encore, son âne blanc, furtif, laissait du crottin d'or.

Les nymphes, dans la plaine, à petits cris magiques, s'apprirent l'une à l'autre une nouvelle étrange. L'on sut vite qu'un dieu, que le vainqueur du Gange, Iacchus toujours jeune, le Maître des Vendanges, venait rire... On sema la plaine de colchiques.

A trois appels gloussés de Flore vers les bois, on vit sortir Vertumne et la grasse Pomone, et Terme, sur un pied,qui jouait du hautbois, suivis de tous les dieux titubant des jardins, qui sur la plaine en fleurs amoncelaient des raisins.

Silène, contenté, mit deux doigts sur ses lèvres, et siffla. Trois échos, à l'orée, retentirent. Et le cortège saint entra dans la clairière, traînant le dieu Bacchus qui poussait des soupirs.

Les bacchantes ont levé les thyrses à leurs sourcils. Leurs yeux fouillent la plaine. Toutes se précipitent ! Le monceau de soleil des vendanges reluit. Bacchus, hurlant de joie, subit le bond des tigres.

La respiration des faunes le poursuit et, parmi leur haleine,ils arrivent ensemble. Les grappes volent, perdues, déchirées,ressaisies, et, comme un buisson rouge, s'enlacent les bacchantes.

Sur les poitrines rauques, les vendanges s'écrasent. Les cornes font voler la rosée noire du vin. Et les Ménades laissent, dans leurs bonds en extase, jaillir le vin des pulpes et le lait de leurs seins.

Au travers d'une grappe, les yeux de Bacchus brillent. Son cri regonfle encor les grains qu'il a mordus, et des baves sucrées, sur sa gorge, scintillent. Les deux tigres roucoulent au ciel, le cou tendu.

Comme un tonneau Silène est roulé sur les grappes. A chaque

tour s'élève une vague odorante, que vingt langues de faunes, à même l'azur, lappent. — Et tous font une ronde aromatique, immense.

L'écarlate guirlande environne Bacchus ! Sous les bras, et courant plus vite que la ronde, il voit, comme une flamme qui se rase et qui rampe, vineuse, thyrse en main, se faufiler Vénus.

Et Bacchus la poursuit, précipitant ses yeux, front baissé, mains ouvertes, avec des cris avides, et, furieux, l'enlace, à l'heure où dans les cieux Diane découvre au monde sa belle épaule humide.

La ronde se déchire et, sur la plaine, fument les corps entrelacés en collines mouvantes. Des outres de vapeur, dans les arbres, se penchent, et sur la bacchanale versent le clair de lune...

C'est à la fin d'un jour mélodieux d'automne, que, deux fois amoureuse et deux fois délaissée, Ariane descendit de l'ombre des bois mornes, et s'offrit à la mer qui lui prit son Thésée !

CHANTS PANIQUES

Extraits des Tomes II, IV et VIII des « Ballades Françaises ».

PAN AUX CERISES

(Vision de Berger.)

Io ! j'ai reconnu Pan à sa libre parure, à ses poils ! Il sautait dans le soleil, cueillant d'un geste aisé, parfois, une cerise aux arbres vermeils. Qu'il était pur ! Des gouttes d'eau perlaient sur sa lisse toison comme des étoiles : on l'eût dit d'argent.

Et c'était sous l'azur de mon jeune printemps.

Or, ayant avisé dans l'air une cerise plus grosse et plus belle, il la saisit, et puisa le noyau sous la pulpe sanglante. Je m'approchai. J'étais ravi... Lui m'ayant visé l'œil, je reçus le noyau. J'allais tuer Pan de mon couteau ! Il étendit un bras, fit une volte, et tout le Monde tourna.

Adorons Pan, le dieu du Monde !

LES FAUNES

Sous bois, leurs yeux d'eau bleue brusquement étincellent. Les faunes font la course à travers la rosée. Bousculant les buissons et trouant la feuillée, les jambes de bouc volent, le but est le soleil,

le soleil qui se lève où se découpe et tremble le noir enlacement des chênes à l'orée. L'écho précipité des pas, sur les rochers, accompagne leur fuite vers l'Aurore qui flambe.

Mille bras roux, déjà, ont troué la lisière. Io Pæan ! Apollon leur décoche ses traits. La flûte de Pan ulule au fond du bois sacré... Les faunes aux crins d'or dansent dans la lumière.

Vivaces les sabots choquent la terre ensemble. L'archer Apollon tire. Io Pæan ! Ses traits flambent. Couvrant d'une main velue sa vue papillotante, Pan surgit, beau danseur, sous sa toison volante,

et sa flûte brandie, encor toute baveuse, le grand satyre noir sent avec volupté sa toison, lorsqu'il tourne, entraîner des clartés, et grimper à ses jambes la rosée vaporeuse.

L'archer Apollon tire. Io Pæan ! Pan ulule, et mille pieds fourchus attisent l'herbe qui brûle. Voici qu'un feu sournois dans les toisons furette. Puis les faunes, en masse, titubent sous les flèches.

La troupe, d'un seul bond, rentre au cœur des taillis et répand sous les branches les touffeurs du roussi, alourdissant encor le tiède et vaste arome qui, tombant des grands chênes, rend amoureux les fauves.

Alors, dans les ravins, les noirs torrents qui sombrent, éclairent la confuse horreur du bois sacré, tant avec des bras blancs, chatoyants et nacrés, les naïades lubriques font de signes dans l'ombre.

Ardemment les dryades secouent dans l'air les branches et, sur la horde en feu, épanchent la rosée. Des touffes de poils fauves illuminent les fentes des arbres ; entre les feuilles s'offrent les seins rosés.

L'hamadryade brise en criant son écorce. Des troncs, sortent les mains griffues, maigres et jaunes ; puis les bras hors des

arbres élancés avec force, raient l'ombre et sur les troncs s'abattent, ou sur les faunes.

Le hurlement d'amour étouffe le cri de rage. Les chairs et les toisons grouillent dans les feuillages. Et, comme un jeu de cloches entremêlant leurs sons, les cœurs fougueux, Phébus, battent à l'unisson !

Io! Io! Voici glisser sur les cimes sonores, les yeux bleus d'Apollon et sa barbe à fils d'or. Pan, la toison brûlante, l'échine hérissée, poursuit le faune ensemble et sa nymphe enlacés.

Courants ils se renversent, lui, demeure plié. Il les prend, les étreint sur sa poitrine en sueur, et rit ! sentant leur cou roucouler sur son cœur... Sous bois nymphes et faunes hurlent ensanglantés,

jusqu'à l'heure où Pan, vif, dans la sente argentée, aux flancs bleus de Diane fait claquer ses baisers, — tandis que, sur l'Olympe étoilé, Cythérée châtie l'enfant Amour aux ailes déchirées !

L'ALERTE [1]

Le soir tombe. Les faunes, aux toisons fatiguées, ont laissé dans les sources, en remontant les rives, les naïades fluides couler sur le gravier, s'échapper de leurs bras les tailles fugitives.

Ils ouvrent, s'y plongeant, les roseaux en corbeilles, et dorment. Leurs bras velus s'étendent sur les sources. Nonchalamment pendantes, les mains fauves y baignent, caressant les échines des nymphes dans leur course.

Les doigts où fuit l'eau vive peignent les crins dorés : l'eau se ride entraînant, avec les chevelures, ce qui tombe d'étoiles à

1. Première partie d'un poème intitulé : *Le Camp de César ou l'Infidélité des Nymphes.*

travers la feuillée ; et l'on entend les faunes ronfler sur le murmure.

C'est l'heure où Pan, rêveur, siffle dans la forêt. Le rossignol caché lui répond ; et leurs trilles montent se poursuivant dans les arbres qui brillent, tant, pour les écouter, la lune est venue près.

Le satyre s'est tu, et l'oiseau se lamente... Plus un bruit... Hors des sources les naïades ont sauté, d'un saut si doux qu'un faune ne fut pas éveillé. Elles courent ! Dans la plaine est-ce un berger qui chante ?

Pan hume autour de lui l'agréable vapeur qui se répand sous bois de tant d'épaules nues, et suit, jusqu'à l'orée, le sillage d'odeur de Galatée furtive et qu'il a reconnue.

Toutes, sur la lisière, sont couchées attentives à de grands bruits secrets dans l'horizon perdus, et le satyre, inquiet, se penche pour ravir un chant que n'entend pas son oreille poilue.

Il s'est précipité, grimpant au plus haut chêne qui tord ses noirs rameaux sur le ciel étoilé. Vif, il atteint la cime par les vents dépouillée, et ses regards phosphorescents fouillent la plaine.

Toute la terre est nue jusqu'à l'horizon courbe, où la plaine se fond aux regards ; et nul arbre, nul foyer, nul troupeau, nulles formes ne bougent : au clair de lune, la plaine herbeuse luit comme un marbre.

Sur sa branche craquante, et sifflant, Pan trépigne, et la forêt profonde, feuille à feuille, frémit. Haussant leurs cornes noires qui trouent l'argent des cimes, mille têtes crépues sortent autour de lui.

Le dos de la forêt grouille de toisons fauves ; le grand chêne panique en est comme échevelé. Les feuilles sont des mains ;

chaque branche est un faune auquel des mains s'agrippent, qui veulent se hisser!

Emportée vers les cimes, la troupe des naïades semble nager dans l'air entre les bras velus. Alerte!... A leur clameur douloureuse et sauvage, des trompettes de guerre, faunes, ont répondu!

Comme une vague se gonfle en parcourant la mer, tous voient se rapprocher, livide, l'horizon noir. Et des fleurs métalliques jettent de froids éclairs, sur le sombre cristal de l'air au fond du soir.

C'est la forêt en marche des javelots et des piques; les crinières flottent, où bombe le haut fronton des chars; c'est la houle bleuâtre des cimiers héroïques, et, dominant la houle, la face de César.

LA TRISTESSE DE PAN

L'alouette a jeté vers le ciel sans échos son dernier cri d'amour. Déjà les blés reçoivent, se fermant sur l'oiseau, la dernière pensée du jour. Un oblique rayon frôle encor les épis, remonte vers la nue; tout droit sur l'horizon il brille, et tombe ainsi dans l'abîme inconnu.

Pan a levé ses yeux d'étoile au ras des blés. Ils éclairent la flûte appuyée à sa lèvre. Ils éclairent la nuit, les barbes des épis, et ses dix doigts fuyants sur le roseau qui luit.

O poitrine où soupire un collier de grains d'ambre (sont-ce des lunes rangées sous un nuage sombre?), ô poitrine velue, ces deux yeux vous éclairent! Ils éclairent — est-ce un rêve? — dans ce camée d'opale suspendu au collier, la face pâle et morte de Diane.

Et moi, pensif gardien du champ, ai-je reconnu Pan à ses cornes baissées, qui soupirant, regarde sa parure? Soudain, pour

un soupir plus grand, il a versé — il a versé sa nuque au ras des blés nocturnes.

Et bercé par leurs flots, il module la voix de sa flûte où vont ses doigts.

Oh ! comme un chant d'extase peut éclairer les blés ! Pan lève un doigt, souffle et module, et moi, troublé veilleur des champs, je vois, de son haleine et des sons modulés, se former doucement la lune.

Rapide, elle a glissé sur la mer des épis, la douce lune, comme une bulle, et puis elle est montée au fond du ciel nocturne.

Et Pan, au fond des blés lunaires, s'accouda.

Alors, d'un bois voisin, le rossignol chanta vers cette pleine lune si belle, qui, sur les trilles montants de sa petite voix, se soutient mieux, semble en repos — mieux qu'une fleur sur un jet d'eau.

Pan s'était tu, le laissant faire, inattentif à son roseau, et triste, accoudé sur la terre, il soupesait, d'un doigt tremblant, tout son collier de lunes mortes.

Songeait-il aux dieux morts ? il soupira longtemps. Songeait-il aux travaux que refaisait sa flûte : aux fleuves, à la brise, aux forêts, à l'aurore, à toute l'œuvre des dieux morts ? Rêvait-il aux Enfers éteints par leur chute ? Songeait-il à son âme, à sa flûte de flamme, lui, le dieu vivant ?

Il vit le regarder le camée de Diane.

Et soudain, vers la terre, Pan jeta, pour toujours, le cri suprême de l'amour !

LE SYLVAIN FOU

Ah ! que la terre est grande au fou dont on a peur ! Il s'y agite comme un battement dans un cœur. Pour horizon la ligne onduleuse des hommes, centre d'un cercle vide, il piétine le sol.

Et s'il marche, il entraîne avec lui sa patrie. Ses pas précipités résonnent pour lui-même ; et ne partageant plus un monde qu'il grandit, à ses yeux vaporeux le brin d'herbe est un chêne, et le chêne un pilier du ciel dans l'infini !

Si démesurément évadé du réel, Sylvain luxurieux, quel châtiment choisi, pour tes crimes d'amour quelle adorable peine, te fit voir l'univers à travers la folie ?

Sur le roc où piaulaient tes mourantes victimes, lorsqu'on vit tes yeux verts rougir, un blond matin, quand le feu de tes yeux, fouillant l'ombre des cimes, darda ses deux traits bigles — la Forêt t'appartint !

Ton univers, à toi, de frênes et d'érables, et de bouleaux trembleurs dont la feuille pépie, de fleurs enchevêtrées comme un fouillis d'étoiles, et de chênes portant, au cœur du jour, la nuit.

Le Destin, pour tes crimes, oh ! qu'il fut charitable ! Sylvain, te voici fou : la Forêt s'agrandit ! Vois démesurément s'enfler l'ombre des arbres. Oui, les fleurs, qui la brûlent, sont des astres... Souris.

— Tu fis un pas vers l'ombre, en écartant les branches. La foule des toisons reculait devant toi. Un satyre affolé, les cuisses menaçantes, les reins pliés, l'œil pourpre, dans la horde fonça.

Et tes yeux parcoururent la ligne des yeux verts, que tous les fronts des faunes, en fuyant, détournaient. Tu fis un pas vers l'ombre, tous les yeux s'effacèrent; un autre pas encore : l'ombre t'appartenait.

Alors, ce fut la fuite, en houle, vers les plaines, des naïades traînant les rubans argentins des sources à leur taille, ou portant les fontaines, en jaillissantes fleurs d'écume entre leurs seins.

L'humidité fuyait devant toi dans les herbes, où portait ton regard flamboyant. Les Ondées, couchées dans l'air, en longues gerbes de rosée, comme un vol d'abeilles de cristal s'évanouissaient.

Même, au fond d'un ravin, dans l'ombre où rien ne bouge que le torrent croulant sur la pierraille rouge, tu vis un dieu, lié à toute l'eau sonore, saisir au bond le torse en fuite d'un Centaure !

Ah ! plus de jeunes faunes, plus de nymphes dociles, plus une toison moite, et si chère à saisir, plus une chevelure, et plus un col flexible à mordre, un sein à déchirer, pour t'assouvir !

Et tes cils d'or brûlaient, et tu voyais grandir, dans tes yeux vaporeux, la Forêt désertée. Le long de ton échine, couraient, précipitées, toutes les mains mouillées et chaudes des désirs.

A terre, plongé sous les lianes pour écouter, et crispant au hasard une main sur les mousses, tu sentis l'ongle tiède et les poils de ton pouce, par une sensitive, doucement suçotés.

La Forêt monstrueuse alors fut ta victime ! Ta peau vint se coller aux sapins résineux, et les fentes des arbres enviaient les rochers creux. Les grands chênes en sueur battaient l'air de leurs cimes !

L'ombre t'appartenait, — la Forêt t'envahit ! courbant sur toi

ses arbres où tu te recourbais... A la lueur des torches et quand tu te cachais, Diane, saisie d'horreur, apercevait, la nuit,

des visages humains, des torses de satyres, et des cuisses ouvertes où des mains s'étiraient, poussés dans les écorces, et bosselant la Forêt, tant le Faune à son tour avait su l'envahir !

Faune, ton sang, ta Vie, coule à travers le monde, par les veines des arbres et les trous des rochers. Tu couvres l'univers, et tu t'y vautres, immonde. Ris ! sur le tremblement de la terre engrossée.

La Forêt tend sur toi ses bouquets de figures, où tu te reconnais, dont tu te rassasies. — Petits faunes peureux, où sont donc vos murmures ? Petites nymphes des bois, où sont vos jalousies ?

Le Faune en rut et fou, le grand Faune a son peuple, issu de ses péchés formidables et des sèves. Toutes ses ressemblances, il s'y plonge en aveugle : elles sont à la taille inouïe de son rêve.

Pour se désaltérer de ses nuits, le matin, il boit son propre sang dans la sève. Ivre, il meugle ! Et grimpant sur un chêne, il insulte au Destin, sous l'applaudissement innombrable des feuilles.

LE DERNIER FAUNE

Sonne la terre ! C'est un vieux faune qui danse et chante autour du lac, qui danse une danse hébétée et s'efforce à ressusciter la vieille Vie de la forêt ! Un faune chante autour du lac, et les joncs sifflent de terreur ; et les grenouilles coassent et dansent leur ronde molle autour de lui. Sonne la terre ! C'est un vieux faune qui danse et chante autour du lac... : « Sortez du lac, vos » prisonniers ont enfourché vos prisonnières, les Chimères, les » Chevaliers se sont rués vers la lumière ! sortez de la nuit bleue » des bois, mes sœurs, poursuivez vos Chimères, ô Fées ! elles » rejettent parfois leurs cavaliers dans la poussière... Aux trous

» de jour, sur la lisière, que leurs galops ont écartés, mêlez vos » ailes à leurs crinières, enfourchez vite leurs cavaliers ; arrêtez ! » vous ne voyez pas que Chimères et Chevaliers, éblouis, tombent » — sonne la terre ! — sur la route au bord du soleil ?... Traînez, » traînez, ô Fées légères, au fond du lac, vos prisonnières par leur » barbe d'or, par leur nez masqué de fer vos prisonniers, et vous » rendrez, ces fugitifs marqués aux fers rouges de vos griffes, » leur lit de vase à vos Chimères, leur nid d'amour aux Cheva- » liers ! » Un faune chante autour du lac, et les joncs sifflent de terreur. C'est un vieux faune, un faune antique dansant une danse hébétée, et qui tâche à ressusciter la vieille Vie de la forêt. — Bûcheron, cogne autour du lac ! — Il dure encore le vieux faune. Fées et Chimères ne sont plus ; et les Chevaliers, où sont-ils ? Sonne la terre ! Où sont les nymphes, où sont les nymphes des fontaines, et l'hamadryade captive sous la chevelure des chênes, les pans lascifs dans les halliers, où sont-ils ? où sont-elles ? vieux faune hébété sur qui tout le Moyen Age a passé ! Sonne la terre ! — Bûcheron, cogne...


POÈMES MARINS

POÈMES MARINS

Extraits du Tome V des « Ballades Françaises ».

L'AMOUR MARIN

On les r'trouve en raccourci, dans nos p'tits amours d'un jour, toutes les joies, tous les soucis des amours qui durent toujours !

C'est là l'sort de la marine et de toutes nos p'tites chéries. On accoste. Vite ! un bec pour nos baisers, l' corps avec.

Et les joies et les bouderies, les fâcheries, les bons retours, il y a tout, en raccourci, des grands amours dans nos p'tits.

Tout c' qu'on fait dans un seul jour ! et comme on allonge le temps ! Plus d' trois fois, dans un seul jour, content, pas content, content.

On a ri, on s'est baisés sur les neunœils, les nénés, dans les ch'veux à pleins bécots, pondus comme des œufs tout chauds.

On s'en est allé, l' matin, souffler les chandelles des prés. Ça fatigue une catin : ça n'y est pas habituée.

On s'est r'levé des bleuets, les joues rouges et l' cœur en joie, et l'on est r'tourné chez soi, après un si grand bonheur...

Peu à peu, le cœur en peine, on s'en est r'tourné chez elle, en effleuillant sur les blés une grande marguerite jaune.

La mer!... ah! elle est là-bas, qui respire sur les épis, et mon bateau, que j'y vois, se balance sur les épis...

On arrive. — Avant d'entrer, on se r'garde, les bras ronds. Ça m' fait clic au fond d' mon fond : elle sort sa petite clé.

Le jour tombe, on reste là. On s' met au lit, c'est meilleur. On se r'lève pour faire pipi dans le joli pot à fleurs.

On allume la chandelle, on s' montre dans toute sa beauté ! Vite, on se r'couche, on se r'lève, on s'étire, — c'est l'été.

Y a dans la chambre une odeur d'amour tendre et de goudron. Ça vous met la joie au cœur, la peine aussi, et c'est bon.

Et l'on garde la chandelle pour mieux s' voir et s'admirer. On se jure d'être fidèles. On s'écoute soupirer.

Et, tout à coup, v'là qu'on pleure, sans savoir pourquoi, mon Dieu ! et qu'on veut s' tuer tous les deux, et qu'on s' ravise, cœur à cœur.

Alors, on s' dit toute sa vie. Ça vous intéresse bien peu. Mais ça n' fait rien, on s' la dit. Et l'on croit qu'on s'comprend mieux.

On s' découvre des qualités, on s' connaît, on s' plaint, et puis, demain comme il faut s' quitter, on n' dit plus rien d' toute la nuit.

On n'est pas là pour causer... Mais on pense, même dans l'amour. On pense que d'main il f'ra jour, et qu' c'est une calamité.

C'est là l' sort de la marine, et de toutes nos p'tites chéries. On s'accoste. Mais on devine qu'ça n' s'ra pas le paradis.

On aura beau s' dépêcher, faire, bon Dieu ! la pige au temps, et l' bourrer de tous nos péchés, ça n' sera pas ça ; et pourtant

toutes les joies, tous les soucis des amours qui durent toujours on les r'trouve, en raccourci, dans nos p'tits amours d'un jour.

Mais la nuit se continue. Elle ronfle, la petite poupée, plus doucement, sur son bras nu, qu'une souris dans du blé.

Alors, quoi ! faut-y pas se plaindre, ah ! faut-y pas bougonner, de voir la chandelle s'éteindre en fondant sur la ch'minée.

On r'garde au mur quelque chose, qui grimpe jusqu'au plafond... Ah ! saleté !... c'est gris, c'est rose... V'là l'jour rose comme un cochon !

On pleure contre l'oreiller. Y en avait qu'un pour nous deux. Ça suffit !... on s' lève... adieu... On part sans la réveiller.

Mais c' qui est l' plus triste, au fond, c'est que, pour nous qui *naviguent*, les regrets sont aussi longs, des p'tits amours que des grands.

Et l'on s' demande, malheureux, quand on voulait s' tuer tous deux, rester là, s'éterniser, pourquoi qu'on s'est ravisé ?

LA RENCONTRE

La belle aux yeux verts, qui n'est pas marine, et qu' j'ai rencontrée un soir que j' rêvais et qu' j'étais allé loin dans les salines, à peu près ousque commencent les champs de blé,

elle portait une gerbe noire sur l'épaule, où ses ch'veux dorés couraient à p'tits flots, et me regardant par-d'sus l'autre épaule, fut effarouchée d'un si noir matelot.

Elle courut, j' courus, si bien qu' nous tombîmes, elle sur une meule, moi sur elle à peu près, et la meule sur nous, roulant l'un sur l'autre, et qu'elle a crié comme dedans un crime !

Pour mâter une fille, y faut être câlin. Suffit pas d' l'avoir,

faut l'apprivoiser. — Si bien qu'elle s'est tue, puis dans un baiser : « Je n' suis pas marine, mais y a qu' les marins ! »

J' suis parti, alors, tout comme j'étais v'nu, elle s'en est allée où fallait qu'elle aille, tous les deux contents, les cheveux pleins d' paille, — elle, pour m'*adieuser*, levant ses bras nus.

Et j' la r'verrai plus. Elle est des villages. Le bon Dieu, comme ça, y veut des rencontres, y fait des amours, et puis y vous lâche. C'est le p'tit Jésus qui se fout du monde.

C'est le p'tit Jésus qu'on appelle Amour et qui a des ailes au musée d' Quimper, et qui vient d' voler d'un autre tableau, où il dort tranquille au giron d' sa mère.

La belle aux yeux verts, qui n'est pas marine, ah ! je m'en souviens, toujours, j' m'en souviens ! elle portait une gerbe noire sur l'épaule, et me regardait par-d'sus l'autre épaule.

TU M'AS TROP DONNÉ

Tu m'as trop donné, je te regrette moins. Ça n'est pas d' ma faute, si c'est pas d' la tienne. Mais tout c' que j'ai eu, faut-y qu' j' m'en souvienne ? et qu' ça, que j' voudrais, n' m'occupe pas tout plein ?

Ah ! c'est bien d' ta faute ; ça n'est pas d' la mienne. Parc' que t'es trop bonne, va, je n' t'en veux pas ! Mais, vois-tu, c'est tout c' que j' peux faire, en somme Tu m'as tout donné : ah ! je n' t'en veux pas !

Va-t'en t' plaindre, ma mie, au Dieu des Seigneurs. Parle-lui tout bas de fidélité. Mais j' crains bien qu'y n' mette le front sur ton cœur, en riant aux larmes dans l'éternité.

LA CHANSON FATALE

La vie est courte, la mer est grande. Vois-tu, ma mie, on s'verra guère. J' suis pas un mat'lot à la manque. Y a des calmes plats sur la mer.

Faut les subir.

La vie si courte, la mer si grande, ça t' fait peur, ah ! tu n'aimes que moi ! Si tu l'aimais un peu, la mer, tu dirais, va,

faut la subir.

Il faudra bien subir la mort, comme ton amour pour moi, ma mie. La vie si courte, la mer si grande, vois-tu, ma mie,

faut les subir.

Et la tempête, les calmes plats, et le retard et la distance, et le roc noir, la mer qui s'ouvre où mon bateau s'engloutira,

faut les subir.

Et notre amour, et ton attente, et l'autre amour qui te viendra.

TU PEUX PARTIR...

Tu peux partir. Le malheur est pour moi. Et que t'importe si je ne suis plus belle ? J'aurais pu t'oublier : nos trois mioches sont là. Tu peux partir. Le malheur est pour moi.

Tu restes malgré toi ; nos trois mioches te ressemblent. Tu peux partir ! La douleur est pour moi. J'ai les yeux bleus, ils ont tous les yeux sombres. Ils me caressent, puis se sauvent : c'est toi.

Tu peux partir, va je serai fidèle ! Tu peux partir. Le souvenir est pour moi. Pars, mon Jean, un autre amour t'appelle. Pars, mon Jean, la mer est belle.

LES DIFFÉRENCES

T'es pas la même que moi, c'est sûr. T'es toute petite devant moi. Mais quand j' te quitte, ah ! tu grandis ! t'es sur la mer une grande figure, qui grimpe au ciel, qui couvre tout. Moi, je suis toujours moi pour moi. Dans mes souvenirs, je n' grandis pas. J' suis à ma taille dans mes souvenirs. C'est déjà ça, mignonne d'amour !... T'es pas la même que moi, c'est sûr. T'es toute petite quand t'es devant moi. Mais quand j' suis loin, que j' pense à toi, dans mes souvenirs tu couvres tout, la mer, le ciel, la nuit, le jour ! Et ça, c'est trop, mignonne d'amour !

LE SOUVENIR

Eh bien, puisque je t'aime, pense et repense à moi. Ça t'occupera tous les soirs de ta vie, tous les soirs où tu m'attendras. Je pars pour toujours. Je t'aime, ça suffit.

Oui, c'est le soir qu'on se souvient mieux, c'est au clair de lune qu'on les voit revenir, ceux qui vous sont chers, tous ces fantômes bleus. Mais au grand soleil qui embrasse les cieux, et fait pleuvoir ses baisers sur la terre, au grand jour, ma mie, oublie-moi, c'est bien mieux. Et si je reviens un soir, je ne serai pas sévère.

Allons ! puisque je t'aime, pense et repense à moi, et que ça t'occupe tous les soirs de ta vie, tous les soirs où tu m'attendras ! Je pars pour toujours. Je t'aime, ça suffit.

LES BAISERS

En se quittant, on n' s'èst rien dit. Et nous avons cru que l'on ne s'aimait guère. Pendant qu'on s' quittait, on s'est tu bien longtemps. C'était, comme on dit, comme de l'indifférence.

On s'était bien embrassés pourtant, hier et avant, tu m'as dit : cinq jours. Mais on s'était dit : ça n' dure pas longtemps, cinq jours de baisers, c'est comme le beau temps.

Aujourd'hui mer bleutée et demain c'est l'orage. Y n' faut pas trop demander à l'amour. Et puis, les marins, voyez-vous, ça voyage. Un bateau baise le sable... Que les baisers sont courts !

LE REGRET

Ton p'tit corps si doux, si gentil, si propre, qui entrait tout rose au fond d' mes yeux bleus, ça n'est pas tant lui, c'est pas lui qui m' trotte, d'puis que j' t'ai quittée pour ne plus revenir.

C'est la p'tite caresse, qu' tu m' faisais, la nuit, de ton p'tit corps rose le long d' ma peau noire, ah ! c'est la fraîcheur de ton corps gentil, frais comme un rouget dans l' poing qui l' saisit !

Ah ! c' que ça m' flattait ! et puis je m' rappelle, ton corps, dans mes bras, rose à la chandelle, lorsqu'il me coulait en p'tite vague soulevée, dans mes doigts ouverts et mes bras fermés.

LA CHANSON DU MARIN

J'aimais la mère, j'aimais la fille. On est marin, on part longtemps. J'aimais la mère en partant ; en revenant, j'aimais la fille.

Et voilà-t-y bien des affaires ! Qui donc me regarde en souriant? J' suis parti triste, je r'viens content. La mère est morte, la fille est mère.

On est marin, on part longtemps. Et, tenez, déjà, faut que j' file. — « Hé, la fille ! prépare-moi ta fille ! Je r'viendrai la prendre dans quinze ans. »

Faut-y parc' que j' vieillis en mer et qu' ça lui plaît d' mourir là-bas, que j' la r'trouve plus, fraîche et rosette, quand mon souvenir ne vieillit pas ?

En voilà-t-y bien des affaires ! Qui donc me regarde en souriant? Qué qu' ça vous fait, si j' m'en vais triste, que j' veuille un peu revenir content ?

LA HANTISE

Les cheveux des blondes contiennent du poison. Je n'ai plus mon âme, je n' sens plus ma vie, d'puis que j' t'ai baisée tout autour du front, un jour qu' sur la grève t'étais endormie.

L'odeur orageuse qui m'a-z-affolé, quand j'humais tes ch'veux, me poursuit dans l' vent. Je m' traîne dans les flaques, j' glisse sous les rochers, j' fourre ma tête dans l' sable pour n' plus respirer.

Mais y a rien à faire. Jusqu'au fond des sables, c'est l'odeur de blonde qui m'a-z-affolé ! Ce n'est plus la mer qui a son odeur, jusqu'au fond des flots c'est tes ch'veux mouillés !

Hier, le soleil a mis sa colonne au milieu d' la mer ; moi, sur la falaise, dans la transparence je t'ai vue, Simonne, nager dans l'eau d'or sous tes ch'veux dorés.

Tout l' brillant des flots, tout l' brillant des grèves, tout c' qui

brille dans l'air, tout l'or des orages, c'est toi qui traverses, tes ch'veux en cortège, les sables et les flots, l'air et les nuages !

LA FAUTE AU TEMPS

C'est le temps qui t'a fait laide. Tu n'avais pas dix-sept ans. T'en as dix-huit à présent. C'est le temps qui t'a fait laide.

J' sentais bien qu' ça s'rait fragile, c'te beauté de p'tite enfant. Aussi, t'étais trop gentille. J' sentais bien qu' t'étais fragile.

Et pourtant, j' disais partout qu' tu s'rais bientôt la plus belle, à cause de deux gouttes de ciel dans tes yeux ; j' disais partout

que ta p'tite figure, Simonne, dans tes cheveux au vent d' mer, ça f'rait mourir bien des hommes, à cause que j' t'aimais, Simonne !

Et maintenant que j' t'aime plus guère, à présent qu' t'as dix-huit ans, j' dis partout qu' tu n'en as qu' seize... Et c'est bien tout c' que j' peux faire.

Mais on rit autour de moi. J' réponds : c'est la faute au temps. Et puis, j' leur dis : laissez-la, cette petite, c'est son affaire.

Mais on rit autour de toi ! Alors, ça m' met en colère. On dit même qu' tu fais la fière. Ah ! Simonne, faut pas, faut pas !

C'est le temps qui t'a fait laide. T'y peux rien, va, faut subir tout c' qu'il f'ra d' toi, ou mourir. Y paraît qu' ça rajeunit.

Eh bien, faut mourir, ma mie. Tu s'ras belle sur ton lit blanc. T'auras pas quinze ans et demi. Alors, on rira du temps !

Et moi, je dirai partout qu' tu s'ras toujours la plus belle, à cause des deux gouttes de ciel de tes yeux ouverts sur nous.

et reparaît dans l'air, et semble éternuer à chaque coup de tonnerre.

Mais rien n'y f'ra, bon Dieu du bon sang d' la Sainte Vierge! La voile bat comme une flamme, le mât tient comme un cierge. On stoppe, et le linge tombe. Sous les éclairs croisés on relèvera les lignes de ses poings tatoués.

A quoi l'on pense alors ? quand le poisson frétille tout le long de sa ligne, qui sursaute éclairée. Est-ce au collier d'argent, pour entrer à l'église, qu'on a promis à sa fumelle désordonnée?

Bah! on ne pense à rien, sinon que c'est bien doux de voir tant d'argenture entrer dans vos yeux bleus. Et l'on se met à genoux pour remercier l' bon Dieu : aussi, pour décrocher le poisson, on y est mieux.

Alors un chant s'élève, un chant rauque et tragique, où trois pêcheurs normands qui battent la campagne, après un grand naufrage, ayant craché leur chique, violent sous un pommier les filles du roi d'Espagne !

*

A contre-jour du ciel crépusculaire, d'où leur voile noire surgira brusquement, les trois pêcheurs, d'un coup, faucheront la mer, jusqu'au môle où le chef de criée les attend.

« C'est nous, c'te fois, avec de l'argenture... Sa peau d' richarde, on y a décousue : la mer faisait l' gros dos jusque dans not' voilure. Et les flots et l'orage se frottaient l' dos et l' cul, comme deux chats qu'étincellent sur des tuiles, au rafut. »

Et les voilà, levés sur le grand ciel livide, et l'on sent, à leur marche royale ou placide, comme à leurs beaux yeux pâles mouillés d'azur tranquille, que dans ces âmes prisonnières des flots libres, la grande âme flottante de la mer s'équilibre.

LE JALOUX

La place de peau où qu' tu veux m' baiser, ça r'mue sur ma mâchoire ! J' suis jaloux, j' te l' dis, et puis je l' mangerai, c'lui qui t'es fidèle, tandis que j' te trompe.

Eh bien, quoi ! viens donc de sur moi, tigresse !... Ah ! oui, te voilà... tu m'as fait bien mal. Ah ! tes ongles, Yvonne, ah ! c'est trop d' caresses !... Tu vas m' déchirer mon ventre jusqu'à l'âme.

Qu'est-ce que tu veux donc ? Tu veux voir mon cœur ?... Ben, ma mie, tu t' trompes, vois-tu, c'est plus haut. Là, oui, presque ici, plus haut ! Tu n' peux pas ? Ben, tant mieux ! mon cœur restera pour moi.

J' suis jaloux ! Mon cœur, c'est pas pour les filles, ou bien c'est pour toutes, et puis c'est pour toi. C'est pour toutes les filles ! J' suis jaloux, mais j'aime que mon cœur soit libre, et puis c'est pour toi.

Faut t'y habituer, ou bien j' te tuerai, j' te tuerai, ma mie, comme une chienne de louve. Va-t'en d' moi ! reviens ! va-t'en d' moi ! Ah ! foutre ! si tu vas trop loin, j' te tue et j' te couvre.

Tu n' veux pas comprendre, moi, que j' suis un homme ! et qu' c'est pas d' ma faute. Pas moi qui m'est fait. Et l' bon Dieu des dieux, s'il parlait, c' brave homme, te dirait qu'une femme c'est rien, ou tout comme.

Pourquoi qu'on y tient ? Ça, c'est des mystères. On m'a dit qu'y en a qui tiennent à d' la terre, d'autres à des trésors, d'autres à des enfants. Ça, c'est des manières. Autant t'nir le vent.

Mais la femme qu'on tient dessous sa caresse, ça doit être,

Yvonne, un placement d'richard! Même si on la trompe, y faut qu' ça vous reste. L'homme peut pas toujours aux mêmes s'abreuvoir.

LE DÉGOUT

Y m' dégoûtent, y m' dégoûtent, ceux qu' la mer ne lave pas, les bougres-Dieu de la terre basse,

les rustiques, les gueux, les prêtres, les soldats, tous les propriétaires de la crasse,

la bande des culs sales, les Parisiens fardés, les boueux de la boue et de l'opoponax,

et par-dessus eux tous, pour des raisons à moi, quand j' t'écarte en entrant, tu m' dégoûtes, ma garce!

LE TERRE-NEUVIER

Du milieu de la fête, not' fête de not' départ, où nos femmes sont si soûles de vin et d' nous quitter, bousculer jusqu'au pont la foule et les gendarmes, et sur le bordage, là dans nos grandes mains, pleurer!

Tout le long du bordage qui regarde la mer, pleurer qu'on soit si bête, ici, de nous r'gretter, pleurer qu'on soit si bête aussi de les quitter, pleurer qu'on soit si bête et si soûl de pleurer!

C'est pas pour nous qu'on part, ah! c'est pour le commerce! Ah! si c'était pour nous, faudrait pas nous r'gretter. La garce, elle est si douce, la mer, c'est comme une mère, qui vous baise à salive, tout petiot, et vous berce.

Du milieu de la fête qu'on fait pour mieux partir, où nos femmes sont si soûles, mon bon Dieu, qu'on les aime ! après avoir, d'un bond, fait tanguer la passerelle, vomir dedans la mer not' vin et nos souvenirs.

Mais v'là qu' ça fleure le large, l'odeur qui m'est si tendre, ça m' rappelle, tout petiot, quand j'aimais à partir, pas pour bien loin alors, pour faire peur à maman, dans une barque sur la mer, y faire du sentiment.

Hisse au foc ! Mords ta chique en buvotant tes larmes. La mer et la morue et la mort, ça nous r'garde. Si l'on arrive à temps, la morue c'est fidèle. File ton nœud, Terre-Neuvier, et chante la sirène !

La mort dans le brouillard pêchera le pêcheur. Ça s' passera gentiment, sans qu'on en voye rien. — C'est-y pour le commerce, ou c'est-y pour ta sœur, hé ! moussaillon, qu' tu pêches ? — J' sais pas, j' sais pas, j' sais rien.

LA CHANSON DES MARINS HALÉS

Ils ont choisi la mer, ils ne reviendront plus. Et puis, s'ils vous reviennent, les reconnaîtrez-vous ?

La mer les a masqués, avant de vous les rendre. On ne sait s'ils sourient ou s'ils pleurent sous leur hâle.

Et ils n'ont plus leur âme, elle est restée en mer. Que la mer est ardente, empressée au butin !

Ils ne reviendront plus, ils ont choisi la mer. Et puis, s'ils revenaient, seraient-ils revenus ?

LE CHAGRIN

— On dit qu' tu n' veux plus partir, grand gars, on dit qu' tu n' veux plus partir ?

— Ah ! que j' suis sensitif, maman, ah ! que j' suis sensitif !

— La mer te fait-y peur, grand gars, la mer te fait-y peur ?

— Non, la mer est gentille, maman, la mer est gentille.

— As-tu peur des poissons, grand gars, as-tu peur des poissons ?

— Ah ! vous voulez m' faire rire, maman, vous voulez m' faire rire !

— Dis-moi pourquoi tu pleures, grand gars, dis-moi pourquoi tu pleures ?

— Ah ! vous l' savez bien, maman, vous l' savez bien.

— As-tu peur des autres, grand gars, as-tu peur des autres ?

— On dit qu' j'ai la fièvre, maman, on dit qu' j'ai la fièvre !

— C'est-y pour ta mie, grand gars, c'est-y pour ta mie ?

— Ah ! vous l' savez bien, maman, vous l' savez bien.

— Embrasse ta mère pour te guérir, mauvais gars, embrasse ta mère pour te guérir.

» Comme ça t' ravigote, mon enfant ! comme ça t' ravigote ! »

— Oui, j' m'en vais partir, maman, j' m'en vais partir.

L'ADIEU A LA MÈRE

— J'irai sur la grève te jeter mon baiser.

— Le vent vient de mer, maman, il te le rapportera.

— Je te ferai des signes avec mon tablier.

— Le vent vient de mer, maman, ça reviendra sur toi.

— Je verserai mes larmes en te voyant partir.

— Le vent vient de mer, maman, il te les séchera.

— Eh bien, je penserai seulement à toi.

— Te voici raisonnable, te voici raisonnable.

L'ADIEU A LA MIE

Y a tant de gens sur terre. S' rencontrera-t-on ? Je pars... C'est la mer, et des îles au fond.

Ah ! n' dis pas, ma mie, sans te moquer d' moi, qu' tu seras dans les îles, partout avant moi.

Ah ! que j'ai de peine ! Que c'est triste aussi d' quitter c' que l'on aime. C'est bien du souci.

Je pars : il me semble que c'est toi qui pars. Et la terre s'en va, la falaise et l' phare.

Et puis, y a plus rien. Toi, sur la falaise t'es comme un p'tit point. Et puis, y a plus rien.

LE VEILLEUR

La lune danse dans la vague. Oh ! toutes les étoiles sur l'eau ! La mer est belle, la mer est grande, la mer autour du bateau.

Matelot, oublie ton amie. C'est le bon moment, malura, malurette. Matelot, oublie ton amante. La lune est câline autour du bateau.

Oublie ton chagrin, et veille au hublot. La lune danse dans la vague. Oh ! qu'elle est gamine ! Elle se moque de toi ! Elle t'aime, peut-être. Oh ! qu'elle est câline !

Toutes les filles sont infidèles. Ah ! bon marin, oh ! le grand sot ! C'est-y pour l'amour de ta belle, que tu soupires au hublot ?

Toutes les filles sont infidèles. La lune est câline et la mer est belle. O le beau grand lit, ô la douce lune ! Vois, comme elle t'appelle autour du bateau.

C'est le bon moment, malura, malurette. Mais qu'elle est gamine ! Elle se moque de toi ! Elle souffle de l'écume bleue entre ses doigts. Va, mon ami, guette, ce n'est pas pour toi.

Mais qu'elle est câline ! et de qui se moque-t-elle ? Elle t'aime peut-être, elle t'aime, qu'en sais-tu ? Casse donc la vitre, ô marin, prends-là ! Sans amour la lune aime tous les gars.

La lune danse dans la vague. Oh ! toutes les étoiles sur l'eau ! La mer est belle, la mer est grande, la mer autour du bateau.

Matelot, oublie ton amante. Prends la lune, va, c'est bien plus sûr ! Mon Dieu, la lune est à tout le monde. Mais on ne le sait pas, mais on ne le sait pas.

L'IVROGNE

Eh bien, quoi, j' suis soûl ! Qu'ça fait? puis' tu m'aimes. Y n' faut pas toujours croire à c' que l'on voit. T'as bien cru, des jours, que j' t'aimerais quand même... C'est farce, t'es ma femme, mais tu n'es qu'une garce !

Vois-tu, ma moitié, faut t' soûler comme moi. Alors, peut-être bien qu' tu te r'sembleras plus. Tu s'ras plus la même, j' t'offrirai des fleurs, j'oublierai les choses qui sont dans mon cœur.

Ah ! tu veux ma paye !... Y t' faut des trésors. Ben, t'auras la lune qu'est là sur la mer, comme un fait exprès. C'est un grand sac d'or, ousqu'on peut puiser pour sa bien-aimée.

Ah ! laisse-moi, j'y vais ! Ma barque, et du vin ! Eh bien, quoi, tu r'nifles ?... T'auras pas ma paye. J' vais aller t' cueillir des trésors sans fin. T'en veux pas ? T'as tort... Ben, t'iras toi-même ! Tiens ! soûle-toi, bois d' l'or. A l'eau, la putain !

Ne gueule pas comme ça, l' ciel n'est pas solide. Y tourne comme un fou. L' bon Dieu s'est soûlé. Oui, c'est ça, tais-toi... Bois ton rhum salé. Eh bien quoi ?... t'es morte ? Tiens, tu n'as plus d' rides.

Ma petite chérie ! ma petite chérie ! T'es morte, moi, j' suis soûl. L' bon Dieu bat la crème. Toutes les étoiles tournent. Y a des loups dans l'eau qu'ont d' l'or plein leur gueule. T'auras pas ma paye !

Mais non, c' n'est plus toi. Comme te v'là changée ! J' t'avais dit, ma mie, qu'y fallait t' soûler... Qui qu' c'est qui t'a fait la figure d' la Vierge ? Tout le long d' la grève, n'y a pas un cierge.

J' vas prier sur toi comme un bon chrétien. T'ouvres l'œil. C'est bon, j' men vas t' *les* éteindre. Y n' faut pas qu' tu voies

qu' c'est moi qui t'a tuée ; y n' manquerait plus qu' ça, t'aurais l'air de t' plaindre !

T'étais trop chrétienne, l' bon Dieu s'est vengé. Eh bien, oui, t'es morte. Qu' ça fait? puis' tu m'aimes, et qu' tu m' tromperas plus avec le curé. Va ! va ! va ! va ! va t' refaire baptiser ! Y a des loups dans l'eau qui sont tonsurés !

LA PETITE MAISON

La femme est aux varechs, l'homme est à la Guyane. Et la petite maison est seule tout le jour.

Seule? Mais à travers les persiennes vertes, on voit luire dans l'ombre comme une goutte de mer.

Quand le bagne est à l'homme, la mer est à la femme, et la petite maison au chat borgne tout le jour.

LA PRISEUSE

Mélancoliquement et regardant la mer, la pauvre femme aspire, sur sa main qui tremblote, sa prise consolante, et là, sur le varech, en humant son tabac, hume la brise avec... Elle aspire le large et l'embrun qui l'apporte, et tous les souvenirs que la mer garde en soi, son amour qu'elle berce avec les goémons, son marin boucané, qu' a visité l' grand fond.

Ah ! la prise et la brise ont chatouillé son âme, et réveillé chez elle, tout au fond de sa vie, le souvenir d'un jour noyé au fond des jours, où les deux fiancés, lestes sous les rubans, tout autour de la noce, assise et buvant doux, passaient la tabatière ouverte des vieux parents, taillée dans le bois frais par un sculpteur de proue.

Elle n'a de la vie connu que l'amertume et regrette, pourtant, ses premières douleurs, le mari oublieux et les enfants sans cœur. Être battue, c'est doux, quand on aime la main... par un époux, par un enfant, mais par un sien. C'est encore doux; c'est eux. Mais lorsqu'ils ne sont plus ? Si la prière, comme du sable, n'est qu'amertume à la bouche ridée d'avoir trop prié Dieu, petits moyens humains, venez la consoler! Le tabac, près des flots: souvenirs... Elle hume.

Ah! mon Dieu! que c'est doux, r'muer son nez dans l' rêve, son pauv' nez de vieille femme qui fut jadis joli, se laisser emporter sur des ailes qui s'élèvent de votre vieux cerveau, sous sa tête meurtrie. Ici, on r'çut un coup du grand fils, ah! ya-yaïe! là, du mari, l'époux qui choisissait la tempe, là, de Marie-Annette, la plus p'tite qui fut grande, et là, de Marie-Jean, celui qu'on aimait l' plus.

Et puis, que voulez-vous? Que faire sous le soleil? Ramasser le varech, faut bien mieux mendier. Pour qui donc qu'on aurait d' la dignité, si vieille ? C'est pas pour le bon Dieu qui vous a trop lâché. Deux sous, trois sous, quatre sous, que jettent dans vot' cabas les cocottes de Paris, aux bons mois : c'est l' travail. Ces petites mignonnettes, ça sait c' que ça d'viendra. Deux sous pour l' pain des anges, et deux pour le tabac.

LA MÈRE ET LE FILS

Je viens reposer mon front sur toi, ma mère! J'ai aimé trois femmes, paraît qu' j'ai fauté. J'ai aimé trois femmes pour m'y satisfaire, et pour satisfaire un cœur plein d' péchés.

J' les aimais ensemble, c'est là ma douleur. T'y comprends rien, toi, qui n'aimes que ton fils. Mais t'as dû pécher aussi par caprice, pour faire un enfant si plein de douleurs.

T'as bien dû aimer plusieurs hommes ensemble. Ah! faut pas t' fâcher : j' te confesse, maman. Ça m' f'rait trop d'effet qu' tu

n' sois pas fautive d'avoir trop aimé l' monde comme ton enfant.

Y n' comprennent pas ça, y m' chassent de leurs yeux. Et les pierres qu'on m' jette, je n' les renvoie pas. Moi, je n' comprends plus, on m' dit que j'ai trois cœurs ; et l' curé m'a dit que j' n'en avais plus.

Ah ! c'est d' toi que j' tiens, je l' sens, j' suis ton fils ! Ah ! j' suis comme une fille. J'aimerais dix amants avec le même cœur que j'aime les trois filles, pour qui j' f'rais trois crimes dans le même moment.

Je les aime encore ! Mais les v'là jalouses, et puis qui m' font honte. Pas une qui m' comprend. Je viens reposer mon front sur toi, ma mère, puisque plus personne n'aime mes sentiments.

LE RÉSIGNÉ A L'AMOUR

Quand j' tombe à la mer, — c'est vrai, j' suis nageur, — quand j' tombe à la mer, je n' suis gai ni triste. C'est pas du plaisir, c'est pas d' la douleur. Je me r'dresse et j' nage, une vague au cœur.

Quand je r'tombe de toi, — c'est vrai, j' suis rêveur, — quand je r'tombe de toi, quand tu m'as quitté, j' vais pas bousculer tous mes sentiments : un peu d' froid au cœur, j' nage ma vie doucement.

Tu n' vaux pas la peine d'êtr' trop malheureux. Pourtant, c'est toi qu' j'aime, et j' suis ton amant. J' vais pas bousculer tous mes sentiments... On t'a, on n' t'a plus. C'est bon, j' file mon nœud.

J' nage ma vie, ma mie, sans pleurs, sans tourment. J'écarte de mes bras les vagues de la peine. On t'a, on n' t'a plus. C'est bon, j' file mon nœud. Quand j' s'rai disparu, hèle-moi doucement.

Et j' te répondrai peut-être, peut-être pas. Hèle-moi tout de même : j'entendrai, ma mie ! Si j' suis mort, j'aurai une oreille en vie, pour entendre un r'gret sur tes lèvres tout bas.

Quand j' tombe à la mer, — c'est vrai, j' suis nageur, — quand j' tombe à la mer, je n' suis gai ni triste. C'est pas du plaisir, c'est pas d' la douleur. Je me r'dresse et j' nage, une vague au cœur.

LE TERTRE

Oh ! je voudrais dormir en paix, en paix dans le vaste monde, au bord de cette mer, au bord de ce golfe, ici, juste, tenez, là.

Là, j'ai vu briller dans les yeux de ma mie, une vision d'amour et de bonheur. Ah ! sans doute, ce n'était qu'une vision, une vision d'amour et de bonheur.

Là, j'entendis des lèvres de ma mie, un serment d'amour, ah ! Jésus, un serment... Oui, rien qu'un serment aux lèvres de ma mie, ici, juste, tenez, là.

Mon Dieu, je sais bien qu'elle s'en est allée, qu'elle s'en est allée par le vaste monde, et que mon bonheur avec elle s'en est allé, s'en est allé mourir n'importe où !

Et pourtant j'ai peur, grande mer, à présent, et pourtant j'ai peur quand ma barque plonge, ah ! j'ai si peur que tu ne veuilles m'ensevelir loin d'ici, grande mer, n'importe où !

Je voudrais tant que la fidèle amie qui m'a quitté pour ce vaste monde, un jour revînt éprouver mon amour, buter sur le tertre où ma croix crierait.

Mon nom sur la croix lui serait un reproche qui la ferait

gémir, je pense. Je connais son cœur, elle n'est pas méchante. J'en jurerais sans rire, elle pleurerait.

Elle m'appellerait, je pense, les mains jointes. Elle serait pitoyable au pauvre enseveli. Mais, bien à tort, elle aurait de ces mines... de ces mines qui... Tenez, là !

Sous mon nom plaintif, moi je dormirais, je dormirais en paix dans le vaste monde, au bord de cette mer, au bord de ce golfe, ici, juste, tenez, là !

APAISEMENT

Mon pauvre cœur a beau soupirer, je ne sais plus gémir, je ne sais plus pleurer.

Et devinez qui a fait le miracle ? Ce n'est pas mon amie. Hélas ! vous le savez bien !

Mais voyez, sur la mer, dans un léger murmure, les reflets d'or du jour s'apaiser.

CHANSON A L'AUBE

— Où donc est ma peine ? Je n'ai plus de peine. Où donc est ma mie ? Je ne m'en soucie.

Sur la douce plage, à l'heure sereine, dans l'aube innocente, ô la mer lointaine !

— Où donc est ma peine ? Je n'ai plus de peine. Où donc est ma mie ? Je ne m'en soucie.

Tes flots de rubans, la brise marine, tes flots de rubans entre mes doigts blancs !

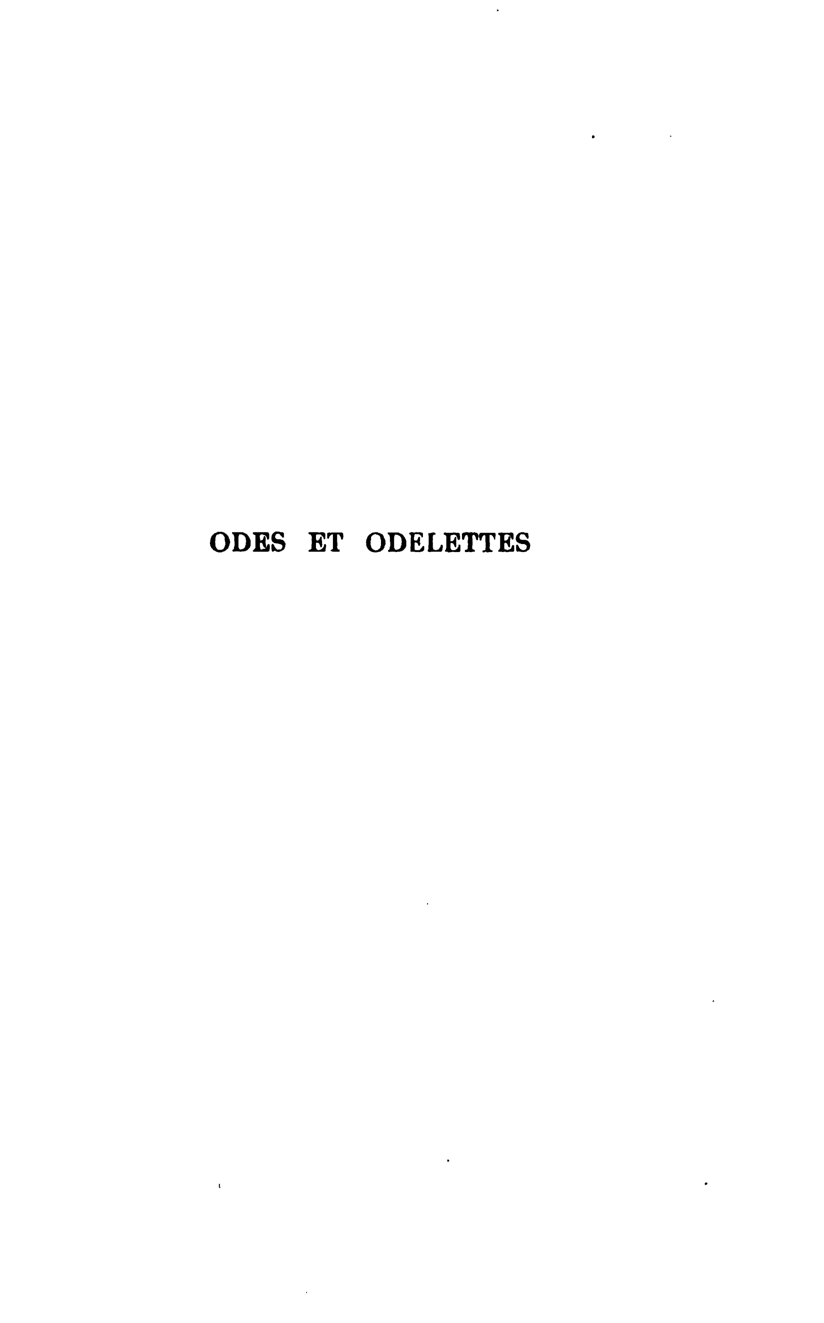
— Où donc est ma mie ? Je n'ai plus de peine. Où donc est ma peine ? Je ne m'en soucie.

Dans le ciel nacré, mes yeux l'ont suivi, le goéland gris brillant de rosée.

— Je n'ai plus de peine. Où donc est ma mie ? Où donc est ma peine ? Je n'ai plus d'amie.

Dans l'aube innocente, ô la mer lointaine ! Ce n'est qu'un murmure au bord du soleil.

— Où donc est ma peine ? Je n'ai plus de peine. Ce n'est qu'un murmure au bord du soleil.



ODES ET ODELETTES

ODES ET ODELETTES

I. — Extraits du tome I et du tome II des « Ballades Françaises ».

IMAGES DE MES RÊVES

La colline boisée vient border la rivière et dans son eau tranquille elle se continue : une moitié ombreuse berce les arbres verts et l'autre moitié bleue, la profondeur des nues.

Ici vogue l'esquif en perle d'un nuage et là, non loin de lui, nage un radeau de branches... Voici que sous mes yeux la vague d'un barrage mêle voile et radeau dans sa brume troublante.

Images de mes rêves, est-ce enfin le naufrage, radeau, voile sans but, dont la vague est le port, songe noir, songe bleu, brisés sur le barrage, disparus dans la vague et mêlés dans la mort ?

La colline boisée vient border la rivière. Sur l'autre rive tremble un champ de boutons d'or. Dans le ciel nuageux glissent de froids éclairs... Hélas, d'autres images viendront mourir encore !

LES BŒUFS

Tranquilles et leur ombre allongée sur les champs, les grands bœufs descendaient au profil d'un coteau, traînant les moissons d'or sous les feux du couchant, et tout l'été passait dans les lourds chariots.

L'herbe de la prairie, où glissait l'or de l'air, soulevait des vapeurs et grisait mon émoi ; la luzerne et le thym, par flots lissant la terre, venaient, flots de senteur, s'éperdre jusqu'à moi.

Que les couchants sont doux à l'âme douloureuse, et qu'il est bon de s'attendrir avec le jour ! Ces heures apaisées sont la patrie heureuse où l'homme oublie la haine et rêve un peu d'amour.

O j'ai vécu, ce soir, j'ai vécu de senteurs ! Et je croyais revivre, en un monde attendri, ces belles charités et la toute douceur qui fleurissaient mon âme au printemps de ma vie...

Hélas, je vis bientôt la nuit cerner mon ombre et les grands bœufs tragiques, sous le ciel violet, remonter un coteau comme s'ils labouraient, dans le soir orageux, quelque nuage sombre.

L'ESPÉRANCE ENVOLÉE

Derrière le rideau fripé des peupliers que découpent les rais effilés du soleil — sur la route où j'espère enfin le but rêvé — voici la ville au coteau bleu, grise et lointaine.

Voici la ville enfin dont j'ai rêvé l'accueil. Elle est grise et bleuâtre, elle est selon mon cœur, et de clochers d'ardoise et de tours crénelées soutient un ciel de perle sur toute la vallée.

J'y sais de calmes rues où le soleil et l'ombre épousent la douceur du rêve tour à tour... J'y sais de frais jardins où s'inclinent des ombres, le soir, l'une vers l'autre, avec des mots d'amour.

Mais je m'arrête, hélas ! Je vois et ne vois plus. En de roses vapeurs, ma ville s'est fondue. Sens-je, dans le zéphir où traînent ces nuées, couler entre mes doigts ma ville évaporée ?

SOUS LE COUVERT DU BOIS

Un ruisseau coule sous le couvert du bois.

Entre des mousses d'émeraude pâle, de frêles lianes poursuivent sa chanson, d'autres la couvrent d'une ombre bleue et moite ; un bouleau mort s'étend sur son passage ; des scarabées le traversent longtemps. Les feuilles tombées du bouleau, qui rougissent, comblent par place le lit humide et noir. Parmi les mousses, une pensée sauvage fixe mon rêve de son petit regard...

Pourquoi, mon Dieu, des choses si petites (un ruisseau coule sous le couvert du bois), par leur petite vie d'ombre mobile, me causent-elles un si pénible émoi ? — Serait-ce à cause de ce chant monotone d'une onde presque étouffée dans son lit, ou de ces choses qui vivent en fantômes et dans une éternelle mélancolie, serait-ce à cause de la vie si petite, songeant combien notre monde est étroit, que je ne verrais plus une raison pour vivre, si par-delà la lisière du bois, comme le clair fanal de la Nature, comme un appel de ce monde à la joie, ne scintillait le vert vif des cultures ?

Un ruisseau coule sous le couvert du bois.

TOUT EST CLAIR OU TU SAIS AIMER

Tout est clair où tu sais aimer. Le bois ombreux a des clartés plus divines, qui t'accompagnent, que la nuit d'août sur la colline, si tu sais méditer et voir, et si tu sais aimer la vie partout où tu la rencontres. Dans une ombre qui n'est plus l'ombre, qui est comme une belle nuit de pur éther, orientale, est-ce le monde des pures lueurs que l'on ne doit voir que du cœur ?... C'est la Voie lactée du tremble, la Chevelure du bouleau pâle, qui se

penchent vers la fraîcheur lumineuse du sentier sombre, et qui se renvoient des étoiles. Si tu sais méditer et voir, tout devient clair à ta bonté, mais si tu sais aimer la vie partout où tu la rencontres, tu sauras éclairer la nuit des âmes les plus profondes.

CALME ENCLOS TOUT CERNÉ DE LYRES

Tendre demeure de l'esprit, vaste clairière, douce et vaste, où d'autre bruit ne me vient de la vie que l'hymne adouci des grands arbres, calme enclos tout cerné de lyres, que l'air anime si tendrement, j'écoute ton silence ouvrir ses portes diaphanes au plus beau des chants.

Sur l'herbe profonde une harmonie glisse, comme un vent de palmes, agitées en silence par un bras flexible, invisible d'ange; elle court sur mes mains, glisse sur ma poitrine, vient cercler mon front, entraîne ma pensée dans le calme inouï de ses vibrations.

Calme infini! Tout chante en moi. Quel grand silence m'envahit! Tout chante en moi, ma pensée et ma vie. O grand silence indéfini!... C'est tous les sons qui me pénètrent, c'est leur musique, à l'infini, qui s'équilibre et chante en moi, – dans ce séjour de paix et de mélancolie!

LA BICHE

Dans le sentier humide où court la biche heureuse, autour d'elle, autour d'elle se taisent les choses. Le soleil, comme un vol d'abeilles qui se pose, baise l'ombre autour d'elle sur les mousses moelleuses.

La rosée saute à peine à ses pas qui s'étoilent, elle hésite et

s'arrête et douce et son beau col posé dans le feuillage, elle écoute et regarde sur les cimes penchées glisser les blancs nuages.

O comme le silence autour d'elle rayonne quand glisse, profil pur, la biche aux belles formes. Une adoration muette se propage des taches du soleil, de l'ombre et du feuillage.

Soudain le bois s'émeut, le soleil s'assombrit, les abeilles bourdonnent en s'échappant des fleurs. Il se fait un mur d'ombre, de vols et de bruit entre la biche aimée et le cri du chasseur.

NUAGES DU SOIR

L'heure a fait transparents les grands nuages roux : il n'est pas d'heure plus belle sur la plaine. Les nuages topaze s'ouvrent à des pluies d'or ; le vent du soir les chasse et les ramène.

Le couchant frappe dans leur vol les clairs oiseaux, tous les oiseaux du jour, et c'est une pluie ardente et dorée qui voltige sur la houle tintante des grands blés.

Le couchant et le vent ont fondu leurs douceurs, mêlé les teintes aux senteurs.

Loin du soleil mourant, au fond du pur éther, glisse un cortège oriental. De longs rubis sanglants revêtent un empereur, sous le balancement des hauts parasols d'or. Tout un peuple, derrière, vêtu de violet pâle, au bout de bâtons d'or agite des lanternes, où sont peints en argent les pavots du sommeil.

Avez-vous vu passer les griffes de la nuit ? Dans le vent elles étaient d'or aussi... Et déjà les oiseaux sommeillent sur la plaine, les grands blés roux se penchent, et la lune s'éveille.

HARMONIE LUNAIRE

La mer, de vague en vague, descend de l'horizon, et tandis que le vent descend de dune en dune, tantôt sur la mer et tantôt sur les dunes, Phébé glisse sa traîne et monte et redescend.

Écoute sans causer la musique si frêle qu'égrène sur les dunes la lune avec sa traîne, et comprends sans causer la musique des dunes, dont se berce la mer et se berce la lune.

Si dans cette harmonie ta voix trouble en nos âmes un silence plus cher que l'âme, — ah! si tu penses n'entendre dans le soir qu'un inutile bruit, sens la haine pour toi de nos mélancolies!

LA BARQUE

Ce soir, entre les saules, que ce fleuve est tentant! — Qu'on me donne une barque et je partirai seul. Les rames dormiront le long de mon sommeil. Le fleuve dans la nuit me conduira pourtant.

Le fleuve ne suit pas d'autre voie que la sienne. Je trouverai la mer avec la nuit prochaine. Alors, vers mon étoile, ramant nerveusement, je m'en irai tout droit vers la belle, vers elle,

afin qu'un droit sillage raie l'onde, comme au ciel, de sa trace rigide partage un flot ardent mon astre familier, mon étoile fidèle; et chantera mon âme, alors, en m'enchantant:

« Va simplement ta course et ris de la tempête, à travers vague et vent partage la tempête, va droit jusqu'à ta mort, dont l'îlot, loin des brumes, l'îlot plein de rosée brille comme une lune

où tout le ciel se mire, tout le ciel se dévoile... Accoste enfin et cueille en l'herbe ton étoile. » Ce soir, entre les saules, que

ce fleuve est tentant ! — Qu'on me donne une barque et je partirai seul...

LE PLUS DOUX CHANT

Je ne veux plus chanter plus haut que ma musette, ni plus chanter plus haut qu'à mon berceau d'osier. Je ne veux plus chanter plus fort que l'alouette et qu'au seuil du matin le millet des clochers. — Ne plus chanter plus fort que la pluie sur les feuilles...

Il me sied plus doux chant que murmure de feuilles, air plus fin qu'au ruisseau qui susurre en l'osier, plus lointain qu'au ciel bleu mouette ou alouette, ou, tintinant et frêle, un matin de clochettes, ou que le plus doux son que cèle ma musette.

Mais, oh ! le chant que j'aime... Il me faut l'air câlin plus nonchalant et triste dont Marie enchanta l'ouïe au petit Christ, et que siffla si doux Joseph le menuisier qu'il fit naître à ce chant le Rêve de l'Enfant.

O les plus frêles sons ! le suprême chant, que répétait Jésus au ciel de Bethléem, et que les Syriennes, éveillant les cithares, murmuraient — s'y penchant — aux ciels de leurs fontaines !

II. — *Extraits du tome IV des « Ballades Françaises ».*

DES « JEUX DE L'HIVER ET DU PRINTEMPS »

TROIS PORTRAITS

SUZON

La flûte du satyre pleine de chants d'oiseaux, la danse du sylvain sautillant avec grâce, le fardeau transparent des gouttelettes d'eau

sur les bras de la nymphe, ô Suzon, quand tu passes, vont riant, s'agitant et brillant sur tes traces, et tu ris et tes yeux d'argent noir rient et brillent quand tu fais à tes pas sursauter les échos, prestigieuse, ô souple et tapageuse fille !

Mais, lasse de ta course, ô Suzon, quand tu rêves, assise, un peu rieuse encor, presque paisible, le chant clair du satyre en un soupir s'achève, le sylvain, sur un pied sot, s'arrête flexible, et la nymphe, un doigt sur la bouche, rentre dans l'eau. Mais tu repars bientôt; aussitôt, sur tes traces, le sylvain délicat resautille avec grâce. Tes petits pas pressés entraînent les échos.

Et tu ris de plus belle! Aussitôt, le satyre couvre de chants d'oiseaux l'écharpe du zéphyr. Tous les échos joufflus, que tes pas ensorcellent, étendent leur tapis musical sous ta course. Les bois s'agitent. Les loups chantent. On voit l'ourse danser avec l'ourson et chuter sur la mousse. Les nymphes applaudissent, humides, sur les sources. Et l'écureuil jòlì, petit paillard des chênes, sent battre fort gaîment son pouls dans son oreille.

HÉLÈNE AUX CHEVEUX D'OR

Lorsque baissant les yeux, elle passe légère, son voile dans sa marche épouse longtemps l'air; puis, les yeux sur sa trace ou vers nos yeux, Hélène tourne plus son visage qu'elle se sait plus belle.

Un frison d'or captif à sa joue se câline, tremble au zéphyr et, doux, meurt à son doux profil, et ses bandeaux soutiennent, en fermant son front blanc, ses tresses, en deux bagues, sur son beau cou penchant.

Sur l'un de nous, dans sa gravité enfantine, elle pose longtemps ses yeux d'aigue-marine, mais le pli de sa lèvre, avant de nous quitter, fait naître un fin sourire, sous les cils abrité.

Imprudent qui verra, sur un lointain de perle, quand l'air à la forêt se mêle au fond du ciel, glisser trop près de lui, dans l'hiver angélique, ce clair visage et son sourire énigmatique.

HÉLÈNE AUX BLONDS CHEVEUX

Hélène aux blonds cheveux aime ce roc aride, que le soleil tombant dore sur les sapins : son rêve y laisse errer, sous les grands ciels livides, ses yeux d'azur profond, beaux amants des lointains.

Elle aime, quand le soir à flots doux s'ensanglante, que les toits, sur la plaine mélancolique, fument, et quand le vent d'hiver gémit, elle aime entendre la cloche au son d'argent dans le vert crépuscule.

Belle autant que Médée, grave plus que la nixe, elle est toute à son rêve, toute à son regard fixe. Mais comme, entre ses doigts, une fleur odorante fait battre à ses narines une âme palpitante !

Craignez encor, vous tous qui craignez sa tristesse, un charme, hélas ! malin, et que je n'ose dire... Craignez, vous qui craignez l'amour, entre ses tresses, l'étrange, le mortel charme de son sourire.

*

LE VOLANT

Les raquettes s'animent. Suzon, les deux Hélènes excitent le volant à plus d'obéissance. Quel feu vous y mettez ! Auriez-vous, ô belles, d'atteindre la nuée la charmante espérance ?

Comme une blanche étoile dans l'air gris de l'hiver, sur vos fronts le volant gravite, lourd et léger. Ah ! dans le puits ouvert, le volant s'est noyé ! Vite ! les bras, la corde : un seau d'eau le ramène.

Le volant tout frileux s'est juché dans la treille. Ah ! l'échelle neigeuse !... on le cueille et l'on rit. Puis, lancé par Suzon, il vole vers Hélène, Hélène aux cheveux d'or, et presque aux cheveux gris.

Car la neige déjà retombe, et les trois belles, en fuite sous la neige et sous leurs cheveux blancs, disparaissent, une Hélène, puis une autre, la dernière est Suzon curieuse : l'air est plein de volants.

LA VEILLÉE

Hélène, « que mon cœur, que mon cœur a de peine ! » oh ! oui, c'est la romance, oui, c'est la chanson frêle que nous voulons entendre, et que vous chanterez aux visages dans l'ombre, doux profil éclairé !

Timide Hélène chante... O les muets baisers que ses lèvres échangent au bord de l'air qui chante ! « J'avais une marraine que toujours adorai. » Hélène, Hélène, Hélène, vos beaux yeux vont pleurer !

Que d'un chant murmuré la fragile harmonie chuchote à nos oreilles de tendres flatteries, lorsqu'une voix émue, à l'âme obéissante, sait ne plus être enfin que troublée, que troublante !

Hélène, au pli doré de sa bouche enfantine, laisse errer insensible une moue de tendresse. O le divin, le doux bougement d'un profil, dont le dessin si pur a presque une sagesse !

Lointaine Hélène chante. Écoutez la caresse timide au bord de l'air de son chant murmuré. « J'avais une marraine que toujours adorai. » Hélène, Hélène, Hélène, que nos cœurs ont de peine !

Ce soir, une clarté baigne votre visage, la place qu'il occupe, ainsi, dans l'univers... Ce soir, du moins, ce soir, les verrez-vous pleurer, nos visages dans l'ombre, doux profil éclairé ?

LA NOËL

A Stuart Merrill.

Une cloche a tinté, voici la nuit chrétienne. Toute la plaine chante. O que la neige est claire! Est-ce que les étoiles sont plus près de la terre? Une cloche a tinté sur la foi d'une étoile.

Minuit, mol abandon des clartés éternelles... O que le ciel est noir au-dessus des étoiles! Écoute le bruit doux de leur chute sur la neige. Voici la nuit chrétienne et la nuit musicale.

Et voici la Noël, la fête des étoiles! Écoute la folle ronde des étoiles sur la neige. Comme de grandes ailes d'ange, écoute, à leur passage, les peupliers agitent leurs palmes de cristal.

Mais vois tourner, autour du clocher musical, cette étoile bleuâtre... et, devant nous, Stuart, mille étoiles gaîment sautiller sur la mare. Les peupliers agitent, agitent leurs cristaux : écoute encore, écoute en rire les roseaux...

Au seuil de ta maison la grande Ourse folâtre. Prends soin, mon bon Stuart, de ne l'écraser pas. Hausse un peu ta lanterne, et vite baisse-la. Éclaire les étoiles, en éclairant nos pas.

De peur de nous tromper, suivons la caravane : Suson, les deux Hélènes, dans les pas des bergers, vous aussi Marguerite, glissez vos pas légers. Mets tes pas, mon Stuart, dans ceux de Balthazar.

Dans ceux du roi Gaspard, posez vos pas, Armand ; majestueusement, posez vos pas, Armand ; tandis que je poursuis, sur le bord de la sente, des babouches de Melchior la trace phosphorescente.

Écoutez les trompettes, écoutez les flutiaux! Gloire à Dieu! nous avons rejoint la caravane. A chaque bond la cloche essaime

Pour vous cacher le monde et les jeux du soleil, quel rêve langoureux baigne vos yeux, ô belles, tandis qu'entre leurs doigts, les zéphyrs, dans l'air bleu, soulèvent le trésor léger de vos cheveux ?

Le ciel, en auréole, tourne sur votre danse, et la ronde amoureuse à l'azur se fiance ! Et je vois le soleil, pour votre joie parfaite, glisser dans les cheveux de vos trois douces têtes.

Née du givre où vos corps divins sont reflétés, au milieu de la ronde, oh ! que Vénus est belle ! De vos lys, de vos roses et de votre beauté, se détache en tremblant son image immortelle.

Vos trois images tièdes ont fait fondre le givre au milieu de la ronde, et Vénus a pu vivre, sans doute ? Est-ce un mirage ?... Elle a fleuri de l'onde. Oh ! que Vénus est belle au milieu de la ronde !

Et Vénus est vivante, et Vénus vous appelle et vous nomme les Grâces et, penchante, vous dit : « Vous avez, Marguerite, et vous, les deux Hélènes, réfléchi ma Beauté sur le monde ébloui ! »

— Je sais de quelle joie la ronde a roucoulé, lorsqu'autour de Vénus elle s'est envolée. Je murmurai : Thalie, Euphrosine, Aglaé. Mais ce sont des mystères à ne plus révéler.

LA COURSE

Et voici le grand vent, toute la forêt chante ! Vent robuste, soulève, étreins ta noble amante. Elle rit dans tes bras, se câline à ta force, et le sang de la sève chante sous son écorce.

« Venez faire, Suzon, venez faire une étude. Essayez, dans le vent, combien mon âme est forte ! Vous aimez, en courant, que deux bras vous emportent. Consacrez à mes bras cette aimable habitude.

« Venez dans la forêt, et riez dans mes bras. Grisons-nous, cœur à cœur, de notre sang qui bat. Je vous emporte, je vous emporte. Le vent est rouge. Dans ses bras affolés toute la forêt bouge.

« Le vent et la forêt, vous et moi, mon amour, ne cessons plus ce jeu formidable et frivole. Entends-je votre voix apeurée crier : Paul !... j'écoute la forêt, j'entends crier : toujours !

« Il me semble, à sourir, que ma force redouble, que mon corps, grandissant, porte mon regard trouble jusqu'au delà des cimes où mon front bat l'azur, que mon souffle et le vent, partis à l'aventure, dans le ciel qu'ils rougissent, mêlent deux chevelures. »

LE ROC ET LE POÈTE

Immobile et muet dans ce blanc jour d'hiver, ô roc, mon âme éparse aux froids reflets des flaques, je soutiens avec toi l'inexorable attaque du grand vent qui se crispe aux ruines des fougères.

Moi, les cheveux épars, sur toi, roc lamentable, quand tes herbes sauvages, quand tous tes maigres arbres pleurent vers mon silence, flétris de pourpre et d'or, je hume dans le vent l'âcre goût de la mort.

Je ne subis pas, j'aime et caresse l'attaque. Le vent trépigne, et moi je souris. Joli vent, risque dans mes cheveux un de tes aigres chants. Hurle, hurle en ma tête ! Je souris un peu vague.

Roc, imite mon calme, nous sommes tous mortels. Le vent de la douleur, engouffré sous mes bras, attache à mes épaules comme de grandes ailes, qui ne me sont point lourdes. Crois-moi ! crois-moi !

Que tes herbes sauvages, que tous tes maigres arbres s'en

III. — *Extraits du Tome VII des « Ballades Françaises ».*

LA LAMPE

En vain, petite lampe, étoile de ma maison, le reflet de ta flamme, étendant sa caresse, veut réchauffer mon cœur à son pauvre frisson, — je rêve aux jours tombés du ciel de ma jeunesse.

A peine si ta flamme attiédirait mes doigts, petite lampe, hélas! et mon cœur est glacé. Je veille et te regarde et ne veux rien de toi, que ta lueur mortelle auprès de ma pensée.

Plus jaune et plus plaintive que la feuille d'automne, s'est détachée du ciel encore une journée. Je l'ai vue se poser dans l'herbe et s'y faner, sur toute l'étendue de plaines monotones.

Je l'ai vue devant moi, qui marchais en un pré, jusque dans l'horizon traîner mon ombre pâle, et je suis revenu, triste, le cœur serré d'avoir ouï l'angélus mourir sous les étoiles.

Les jours de ma jeunesse, à mes pieds sont tombés, détachés du soleil que j'aurai tant aimé ! — Au souffle de quel dieu jaloux d'un tel amour, se sont fanés si vite les plus beaux de mes jours?

Illuminée jeunesse, à quoi bon te survivre, lorsque mes plus beaux jours à mes pieds sont tombés, puis se sont envolés comme ces feuilles ivres, qu'un vent d'automne chasse et fait tourbillonner ?

Qu'importe ! à chaque soir mon âme est plus sensible. Elle sera divine lorsque ce dieu jaloux — avec le dernier jour que mes yeux verront luire — hommes que j'aimais tant, m'exilera de vous !

Les lueurs de vos âmes et la clarté du jour, quoi ! tout cela, d'un coup, repris à mon amour ? Ou verrai-je se fondre, en une seule flamme, les astres de la nuit, le soleil et vos âmes ?

Éternelles Clartés, c'est en vous que j'espère ! Le soir tombe et déjà le jour s'y transfigure : et voici des étoiles pour autant d'âmes sur terre, qui, cette nuit, devront se perdre en leurs feux purs.

J'assouvirai chez toutes une curiosité amoureuse ! Mort, prends-moi ! J'irai les visiter. Oh ! je sens que leurs feux ne seront qu'une flamme, quand l'éther, autour d'eux, recevra ma grande âme.

Et cependant je rêve — ici, à la maison... Ne puis-je donc mourir d'un excès de tendresse ? Voici ma pauvre lampe qui m'aime et me caresse. Elle cherche mon cœur de son léger frisson.

A peine si ta flamme attiédirait mes doigts, petite lampe aimante, et mon cœur est glacé. Éclaire-moi : je rêve et ne veux rien de toi que ta lueur mortelle auprès de ma pensée.

Les coudes à la table, et baissant la paupière, je vois des jours anciens se presser les lumières, puis dans un grand ciel d'ombre agonise un soleil ; et je ferme les yeux, et mon âme est pareille

à cet obscur pays nuageux où l'eau dort sur les plaines et reflète le soir, quand les nuées, ouvertes aux rayons des froids couchants du Nord, semblent de grands moulins dont les croix vont tourner,

de noirs et grands moulins dont tournent les croix d'or, sous je ne sais quel vent de tempête affolé, qui soudain les déchire, pour les éparpiller aux pieds du seul moulin dont une aile tourne encore !

Tout s'efface : un dernier rayon meurt en mon être. Hélas ! ô

Elle est comme un bleuet qui s'ouvre au vent d'avril, cette mer qui palpite, et jusqu'aux horizons je l'aurai vu s'ouvrir, le bleuet du zénith.

Délice de sentir vous entrer dans les yeux toute la mer chantante. Un vol de goélands se baigne au fond des cieux. Oh ! que l'azur me tente !

Je suis heureux : il court, le chemin des douaniers, sous mes bonds enfantins, et je cours jusqu'au bord de la roche escarpée, des bleuets plein les mains.

*

Autant que la lumière, le vent sait mon délire pour l'abîme, et si j'ai, en lui jetant des fleurs, quelque pour de sourire à l'enivrant danger.

C'est lorsque le vertige a cette voix qui monte, si religieusement, que l'homme aux jours comptés, vers l'abîme et sur l'onde, se penche en souriant.

Voici l'aurore en feu. Je ne crains pas l'amour. J'ouvre les bras aux flammes. Nul ne m'a conseillé de voir naître les jours : c'est un désir de l'âme !

*

Que les bleuets s'envolent de la terre amoureuse, qui s'offre par mes mains ! Aux zéphyrs, à l'abîme, à la mer, à l'aurore, les bleuets du matin !

J'avance plus au bord ; je veux les voir partir, ces dernières poignées, comme un flot d'étincelles — oui, rougir dans mes mains et partir enflammées.

Qu'importe si je meurs ! N'est-il que moi qui l'aime, tout ce

monde vibrant ? Que n'importe, après moi, que d'autres s'y promènent, ah ! j'y fus si vivant !

Est-ce l'âme de la terre, ou mon âme, que je sème, que je sème à tous vents ? Enivrez-vous d'espace, ô bleuets des falaises, prenez tout votre temps,
volez en tournoyant,
des gerbes de l'écume au vol des goélands !

IV. — *Extraits du tome VIII des « Ballades Françaises ».*

INVOCATION

Oh ! dans l'universel silence, voix de la Terre qui vous parlez, trop faibles voix sous l'étendue, appels des vagues, bruit des galets, sourdes rumeurs des champs de blé, chants des oiseaux, voix des troupeaux, tintement des clochettes, des cloches, murmure agité des forêts, grandes orgues des Niagaras, cris des sirènes, heurts des batailles, brouhaha des fleuves et des hommes, multipliez-vous, enflez-vous, et que votre chœur environne d'une musicale atmosphère — de la sûre et triple cuirasse d'une atmosphère musicale — cette claire et joyeuse Terre, ce monde chantant, ce monde ivre de vivre et de s'entendre vivre, jeté par un dieu malicieux dans le noir éther silencieux !

LE PRINTEMPS DANS LA PLAINE

Printemps enveloppé des mélodies des brises, je vois de ma fenêtre se bercer tes rameaux,

les peupliers, les hêtres se saluer au ciel, tandis qu'au bord de l'eau se saluent les ormeaux.

Que ce fleuve est léger qu'emportent les zéphyrs, avec tous ses reflets, ses roseaux, ses courlis !

Tout là-bas des vergers, blancs sous de noirs nuages, vont au bout de la plaine glisser sous l'arc-en-ciel.

Et tout là-bas, je vois — où miroite une église, où brillent des tourelles couleur de tourterelle —

les premiers cerfs-volants voler sur une ville, si légère, qu'ils semblent la bercer au soleil.

Oh ! je vois sous ses murs, j'aperçois, dans la plaine, la Fontaine-au-Cheval qui se myosotise !

L'air est si frais, si pur et si virginisé : on dirait que des palmes frémissent dans mon âme.

Ma vie est plus légère que ce petit nuage posé sur l'arc-en-ciel. Il est en équilibre.

O premières étoiles, bercez ma vie légère ! Vos rayons invisibles la soulèvent dans l'air,

ou ce sont les zéphyrs ?... Ah ! je veux que mon âme, en sa félicité, se répande en rosée,

afin que dans la plaine ce couple d'amoureux, qui puise en la fontaine un plein seau de fleurs bleues,

me puise en la fontaine — où la ville se mire, où tremblent des tourelles couleur de tourterelle.

LA LUMIÈRE

La lumière est la vie de toutes mes pensées. Je puis le soir au bois cueillir la marguerite : elle est rouge et l'allée se dore, et je n'ai plus — je n'ai pas le repos du soleil disparu.

Si je recherche l'ombre, elle s'étoile vite. Là-haut tant de soleils ! ici tant de rosée ! La belle nuit m'éclaire de feux entre-croisés. Et pour cueillir la fleur mes doigts jamais n'hésitent :

je puis le soir au bois cueillir la marguerite.

ÉTERNITÉ

Il ne faut pas croire à la mort. L'heure humaine parfois sommeille. Le zéphyr, sur le champ qui dort, rêve ; et j'entends l'éternité sonner dans les épis heurtés.

« Écoutez. Un angélus meurt. » Consolons-nous, il n'est plus d'heures. Le clocher s'est tu ? Dieu s'éveille. Le rossignol salue le jour dans le rosier de la tourelle et pleure la nuit tour à tour.

« Écoutez. L'heure sonne encore. » Mais déjà la cloche s'endort. J'entends sonner l'éternité dans les douces voix tourmentées du zéphyr et de Philomèle.

Il ne faut pas croire à la mort.

LE JET D'OR

Dans mon âme qui fut mes yeux, dans ce miroir visionnaire, après avoir tout recréé de ce que m'offrit la lumière, je me suis couché sur la terre comme un dieu sur son œuvre immense. J'ai bien accompli ma journée : mes yeux ont recréé le monde. Viennent le soir et le silence, voici qu'en moi le dieu s'endort.

Mais si la lune sort des feuillages, si la lune entr'ouvre un nuage, mon corps se lève comme un jet d'eau, portant mes yeux, mes yeux ouverts sur sa gerbe tremblante, hésitante ; et sitôt que Phébé se cache au fond du ciel ou sous les branches, je sens la terre me reprendre.

Un long sommeil. Est-ce la mort ?

O toutes les gloires de l'aurore ! D'un seul élan mon corps se dresse, mon corps s'élance comme un jet d'or, dont les deux suprêmes gouttes claires condensent la nature entière.

V. — *Extraits du tome IX des « Ballades Françaises ».*

DE « COUCY-LE-CHATEAU »

PAQUES SUR LES REMPARTS

Non, ce n'est pas sans peine, ce n'est pas sans soupirs que l'hiver au printemps dut céder son empire, ses guérets vaporeux, ses bois sombres et roux. En les quittant, l'hiver a des regards si doux !

Il parle encore avec la voix de ses zéphyrs, il parle avec la voix contenue de ses zéphyrs, tout doucement sous son manteau crépusculaire, à la feuille dorée qui tremble sur la terre.

Les giboulées d'Avril ont épuisé leurs traits, sans pouvoir de son rêve écarter ce rêveur. La flèche musicale de Pâques entre en son cœur. Fuyant alors, il brise des arbres qu'il aimait.

Les carreaux de la foudre à son poing, le beau Pâques danse sur les murailles et devant l'arc-en-ciel, en éclairant l'immense couronne d'aubépines que tresse autour de lui le cirque de collines.

Joyeuse fête aussi pour les tours des remparts. Aucune qui n'agite ses folies de muguets. Cependant ces clochettes ne font

de tintamarre que pour une catherinette et pour moi qui m'assieds.

Mais quel gaillard tirant la corde fait toucher à la robe d'une cloche le dôme de l'azur ? C'est le ciel qui résonne ? C'est toute la nature qui répond par échos maintenant au clocher.

Tout à coup je me lève, et regarde en l'abîme. Réflexe mouvement d'une folle pensée ! L'heure est si folle, j'ai peur que les routes en lacets ne volent pour monter plus vite vers la ville.

Je ne me trompe guère et ma foi tout s'en mêle. Ne sont-ce pas des routes ces rubans dans le ciel ? Suivez vos routes aériennes, oiseaux fidèles. Évohé, Pâques, c'est le retour des hirondelles !

Le miroir du soleil à la main, le beau Pâques, entouré d'hirondelles, danse sur les bastions, et l'herbe soudain verte ébranle sa procession, qui tourne autour des murs jusques à la Noël.

Murailles éventées, orgues pleins de frissons, voici les neuves pousses des lierres éternels qui montent vers l'azur, douces comme les sons que sur vous les jeunes vents tirent des feuilles vieilles.

DE « SENLIS »

LA NONETTE

Senlis est traversée d'un ruisselet plus doux que le ruban de moire de ta robe des dimanches, toute blanche comme est la ville, un clair ruban d'eau douce, la Nonette, que ton cœur écoute sous des branches.

Cœur jeune, écoute, écoute... dis que ta joie est vive d'entendre sous des roses, des saules, de bleus ponts, la Nonette, un ruisseau qui va baisant ses rives avec des bulles jolies comme aux lèvres des enfants.

Écoute un peu, cher cœur, tous ces poissons qui sautent et font de souples ponts de lueurs fugitives par-dessus les reflets nuageux de cent roses. Cœur jeune où tout résonne, dis que ta joie est vive.

Les fins archets du jour aux doigts des saules pâles glissent sur les roseaux qui perdent leur rosée : de ses notes vivantes l'averse musicale fait chanter les deux rives. Oh ! que ta joie est vive !

Tu bats ainsi qu'une folie à grelots d'or, à voir s'entr'iriser les lumières ondines et s'envoler des bulles que toi seul sais entendre, dans une buée bleue où tout le prisme tremble.

Aériens ils chantent, ces jeux d'une eau naïve : ces bulles envolées ont des chants qui t'enivrent, comme l'orage émeut un hochet qui répond sur la petite main sommeillante d'un enfant.

LES CLOCHES DE L'AUBE

Je rêve : où suis-je, où vont-ils, ces lutins au bout d'un fil ? Le miroir sur la cheminée cause avec le marbre blanc. Un lutin dans mon tiroir remue des couverts d'argent. Tous les rossignols du soir dans ma chambre sont entrés ; leurs colliers de perles tombent, les lutins s'en sont parés.

La pendule est en cristal. Quelle heure frappe à ses carreaux ? Combien d'heures prisonnières ont frappé ? c'est la dernière qui s'échappe loin de ses sœurs et qui tourne sur mon lit, agitant vers mon réveil toutes les cloches de Senlis.

Dig ding don ! La belle histoire. J'ai encore bien gros sommeil, des frelons dans les oreilles, tant d'échos, dans le cerveau, de ces fées aux ailes qui chantent, les abeilles de mes rêves, qui chantaient creusant une ruche aérienne que l'aube achève.

Ma jambe fraîchement s'appuie sur le bord clair de mon lit.

J'y vois, j'écoute, je me lève. O mes cloches, me voici ! ô mes cloches de Senlis ! Mon cœur sonne dans ma poitrine. Vierges filles de l'azur, écoutez comme il est pur.

J'ouvre grande la fenêtre, et mon front est effleuré d'une hirondelle dont les ailes, toutes gonflées de vos musiques, nagent dans l'aube angélique. Mon cœur bat si fort vers elle ! Mon cœur ailé prend sa route ! Les cloches, à présent, écoutent la dernière cloche au ciel qui rythme jusqu'au soleil le bleu vol d'une hirondelle...

SENLIS MATINALE

Je sors. La ville a-t-elle disparu ce matin ? Où s'est-elle envolée ? Par quel vent, dans quelle île ? Je la retrouve, mais n'ose plus étendre les mains. Senlis est vaporeuse comme une mousseline.

Moi, déchirer Senlis ? prenons garde. Où est-elle ? Toits et murs sont un transparent réseau de brume. Notre-Dame livre à l'air sa gorge de dentelle, son cou si fin, son sein léger couleur de lune

où bat l'heure irréelle, que seuls comptent les anges, tant l'écho s'en étouffe dans l'oreiller du ciel fait des plumes doucement étendues de leurs ailes, où Dieu repose un front qui vers Senlis se penche.

SENLIS DU SOIR

Senlis aux tourterelles, Senlis rose au couchant, Senlis ailée, Senlis des roses, pigeons au vent, vous dominez la plaine, le mail et ces enfants qui sous les ormes du « Tour de la Ville » font la ronde.

Le monde, c'est la ville. Une ronde autour du monde, hélas ! je l'entraînerais. Mais que suis-je? un passant, et j'ai trop peur de toutes ces chevelures blondes, étirées sur mon cœur déchiré, en courant...

Je m'assieds sur un banc où se vieillit mon âge. Tout a pris feu déjà, Senlis, oiseaux et filles, et tout retombe en cendre sur mon front sans courage. Où donc est ma jeunesse ? dans quel plus sombre exil ?

L'une avait dix-huit ans. je l'ai vue pâle et grande. L'autre avait dix-sept ans, elle m'a regardé. La Jeanne de quinze ans m'a fait un pied de nez. Que dirais-je des toutes petites, les vagabondes ?

Il faut rester ici, la nuit faite, en rêvant à toutes les douleurs dont la vie m'a comblé, bien heureux d'être ici, calme et doux, sur ce banc, d'être ici, ma jeunesse et la ronde envolées.

DE « GONESSE »

L'ALOUETTE

Ce matin, dans la brume, les routes sont sonores. Des chars mystérieux chargés de gerbes d'or, qui se sont ébranlés de tous les horizons, tirent des durs pavés de sauvages chansons.

L'attelage vers Paris, ils traversent la brume. Et l'on dirait — conduit par de grands dieux barbares qui fouaillent d'éclairs la croupe des chevaux noirs — tout l'or du Monde sur les roues de la Fortune

descendant vers Paris, fournaise au loin qui fume dans l'éclaircie soudaine d'un azur enchanté. Muette et pour les vents

un petit jouet de plumes, l'alouette monte au ciel, oiseau déshérité.

Non pas. Tout le ciel rit. L'alouette a chanté ! Elle chante à présent vos saphirs, mes bleuets, vos rubis, coquelicots enfin libres dans l'air — et toi Gonesse ! — les fleurs de tes pommes de terre

offrant partout leurs gemmes aux flammes de l'été. Plus de brumes. Je vois, en écartant le store, un chaume gai briller comme un bouclier d'or qu'un de ces dieux barbares sur la plaine a jeté.

Alouette, chantez la paix de ces trésors.

APRÈS L'ONDÉE

Après l'ondée, sous ses voiles de mousseline, la terre vaporeuse est toute rajeunie, et danse de joie comme une petite fille, et saute à la corde avec l'arc-en-ciel.

Des ornements doux flottent sur ses voiles, tout vacillants d'aise : un soleil, une lune ; des champs d'avoine folle, et de minuscules moissonneurs tendant des gerbes au ciel pâle.

Un dernier éclair, fin comme une aiguille suivie d'un long fil d'argent et d'azur, coud sur la Nature le galon d'une route gaiement épinglée de poteaux qui brillent.

Danse, terre légère aux voiles magiques, irisés d'un vol d'aquatiques oiseaux sur ces ruisseaux secouant des écharpes autour de Gonesse qui joue de la harpe

avec ses clochers dans les peupliers. Tout cela, mêlé, virevolte et luit, miroite, change et vole, mousseline et moire. O terre enfantine, quand je te décris,

l'encre sur ma plume devient ton miroir. Je t'y vois danser, jeune et qui délires; et sautant vers toi, peut-être qu'aussi les mots, sous ma plume, dans l'encre se mirent?

Et mon poème danse et mon cœur aussi!

LA GLOIRE

Derrière le store aux lueurs vertes, l'hirondelle casse la perle du matin, et le long des petites planchettes l'aube en débris pose un sable argentin.

Déjà des coqs glorieux promènent leur rubis sur la route de la Villette, devant l'*Auberge de la Patte d'Oie*, où luit une lampe encor dans ma chambrette.

Couche-toi, poète, c'est l'heure; il dort si bien le papillon de nuit. Souffle ta lampe, dors en candeur, ferme les ailes de tes yeux éblouis.

Dors bien : la gloire que tu cherches la nuit, par tes écrits et dans tes peines, ne vaut pas l'ombre agitée, mais sans bruit, d'une rose qui bat tes persiennes.

DE « MARGOT MON PAGE »

VAIS-JE MOURIR D'AMOUR...

Vais-je mourir d'amour, ô cloches expirées?... Comme, ce soir, le ciel fond avec douceur, de l'est aux bleus profonds qui me font battre le cœur, où la grise église expire, jusqu'à cet air si rose, amant là-bas des toits, d'où meurt en paix le rêve de violettes soies, sujettes d'aucuns zéphyrs! Je prends votre main

pure et je me sens pleurer à tout cet abandon, à votre confiance, hélas ! petite, à votre enfance, et je ferme les yeux pour qu'il expire en moi — votre main, cette église, ces violettes soies — tout ce doux soir d'Ile-de-France.

C'EST BIEN ! NOUS PARTIRONS...

C'est bien ! Nous partirons, belle, vers l'aventure ancienne et toujours nouvelle aux amoureux. Le bleu drapeau des bois claque au ciel pour nous deux. A notre gloire un mont perd des oiseaux d'azur.

Profitons des amours acquises, et de nous-mêmes. Nous aimons en un monde où tout fut adoré. Mais va, nous fixerons le noble point extrême où s'arrêta l'amour après nous être aimés.

Marguerite, vois-tu comme un souple regard des deux fleurs de ton cœur, tes grands yeux sur le mondo, a tout changé déjà ; les muses de Ronsard, de Dante et de Pétrarque s'endorment dans leur ronde.

Pur, malgré leur amour exténué de tendresse, l'air est fait de l'haleine de tous les amoureux. Pour moi tu le captures en déployant tes tresses à travers quoi l'aspire mon moulin de baisers.

Midi. Le coq doré sur le clocher d'ardoises brille en tête d'épingle entre tes clairs cheveux et l'air magique et doux les orne d'un village, en peigne de corail, sous ta nuque azurée...

AU VERT SOLEIL DU BOIS SAUVAGE...

Au vert soleil du bois sauvage, avec moi fêtant la journée, qu'il a couru, Margot mon page (soie, velours noirs, cheveux dorés aux larges boucles éployées), les bras ouverts, l'effort crié !

Jambes cambrées dans les bas noirs, où prétendiez-vous l'emporter ? Il court, il semble s'arrêter, puis il bondit comme un chevreuil, voleur aux branches des noisetiers du ciel que réfléchit la feuille.

Mais, voyez comme il est honnête ! Dans un long sillage il rejette l'or aérien de la poussière que ses fous petits pieds soulèvent et qui, mêlant l'Air et la Terre, font tout se perdre dans un rêve...

Et si, parfois, il s'arrêtait, le front, les épaules nimbés d'or, le corps tremblant jusqu'au toquet, me retournant je me moquais d'un page qui tremble de tout son corps, et plus vivace il repartait.

Ah ! quels cris de sa libre ivresse, contre les zéphyrs mutinée, m'ont l'âme révolutionnée ? Ah ! qu'elle est morte ma paresse ! Qu'elle est retrouvée ma jeunesse ! Je suis du coup ressuscité.

Les bras ouverts dans les sentiers je fais chanter les noisetiers. Emportement, ô frénésie de mon souple page adoré, cueillant dans sa course effrénée la fleur solaire des éclaircies !

Nos pas se meurent sous les feuillages... Il me rattrape, mon cher page, il me happe, les yeux mouillés, les mains déchirées d'herbes vertes, soie et velours et corps lassés, et, fleur solaire, sa gorge offerte.

O nos jeunesses enlacées au jour discret du bois léger ! Papillons blancs, doux étrangers, vous voliez autour de nos cœurs, tandis que je tremblais, sauvage, contre le cœur de mon noir page.

LE PERRON

Le village s'endort : les horizons sont clos. La lune vient encore, la lune en son halo

poser dans le noyer sa couronne et son front. Je l'entends respirer dès marches du perron.

Et sa belle clarté qui vers nous s'abandonne a vu nos nudités puis nous souffle : Personne.

Des linges sont tendus. Pour qui vêtir, ma mie ? le gravier ? le ciel nu ? le village endormi ?

ou nous-mêmes ? — ou la lune en rêve dans le jardin, quand nos dieux, l'un et l'une, vont la main dans la main ?

CLAIR DE LUNE

Tremble comme un tremble. Contre mon cœur sois un rayon qui tremble doux comme la soie,

D'albâtre et bleuâtre est ma *déité*. Les lapins folâtrent dans la nuit d'été.

Le perron est pâle. Ta nudité choit dans mes bras, étoile filante sur moi !

Margot, que ton cou glisse avec ta hanche. Les lapins partout lèvent leur queue blanche.

Tout hurluberlue, qui se prend à rire à ces points de mire des flèches de la lune ?

LE MATIN

Le matin s'est montré dans son adolescence à travers la fenêtre aux vitres de rosée. Jà le coq a chanté trois fois notre innocence — cocorico, Margot ! — de rire à nos baisers.

Cocorico, *mirbo joli !* S'il a chanté — quoi ! dans un lit tout rose encore l'on se baise ? — ah ! c'est qu'il veut, ma mie, que l'on se lève un brin pour nous entre-ravir nos baisers dans le thym.

Il n'est que de s'aimer pour être heureux au monde. Ici, là, que t'importe ? Il est doux notre été, si doux que l'air de l'aube le répète à la ronde. Mais courons dans le thym quand le coq a chanté.

Un petit arc de lune, une serpe argentée, commence la moisson des rayons d'un beau jour. Et qui l'achèvera ? — le soleil va pointer — le soleil, sa faux d'or, ma mie, et notre amour.

J'AI VU NAITRE SANS TOI...

J'ai vu naître sans toi ce jour mélodieux, couleur de tourterelle, où tous les gris roucoulent, entre ces nues d'argent, douces, nageant aux cieux et ces buées des champs qui filent leurs quenouilles.

Sur la source aux roseaux glissaient comme en magie le vol des libellules poursuivi des courlis : j'ai pu (sur mon épaule un saule encore glisse) être vu des regards de cent myosotis.

Ah ! tout ce que j'ai vu dont tu serais jalouse ! Les tailles des bouleaux quels zéphyrs les flattaient ! Ah ! tout ce qui me vit dont tu serais jalouse ! Beaux yeux de la rosée où je me reflétais !

Hélas ! j'ai vu sans toi, Marguerite aux cils clairs, que tu laissas tomber pleins d'ombre sur tes yeux, après l'obscur plaisir qui nous fit un seul dieu, monter le diamant du soleil dans l'éther.

Mais je te reviendrai plus vif et pur encore d'avoir été dans l'aube un satyre argenté. Dors, petite faunesse, rose en tes cheveux d'or, et que de noirs velours flottent sur ta beauté.

LE RU

Mon cœur ! le ru s'envole tout ailé de roseaux ! il vole à ras de terre et descend vers l'abîme, poursuivant dans sa brume une écharpe d'oiseaux qui disparaît aux bleus tournants de la colline.

C'est un torrent qui vole et fait trois fois le tour d'une colline où l'air frissonne à son éclair. Moiré, souple, éternel, il vole en descendant, le ru d'eau, de roseaux et d'oiseaux (ton ruban,

doux coteau ?) mais toi, cœur, ô mon cœur battant fort à cette entrecaresse de la vigne et des eaux, des roseaux et du vent caressé des oiseaux, tu le suis, tu le suis, le ru pailleté d'or.

Vrai, je n'ai plus mon cœur : il est aux trois tournants qui brusquement aspirent ces humides féeries. Je l'appelle, il revient, il repart à l'instant vers l'inconnu où plongent l'écume et les courlis.

Tu le vois, sans raison j'adore la nature, car je suis bête et fou — *sans raison*, Marguerite ! puisqu'à tout coup j'y perds mon cœur, et qu'à ta suite ne vient plus que le front d'un amant raisonneur.

Mon cœur, le ru l'emporte. Ailé de ses roseaux, à ras de terre il vole, puis s'élève en sa bruine, précédé dans le vent d'une écharpe d'oiseaux qui disparaît aux bleus tournants de la colline.

LE LIÈVRE

Bien allongé comme je suis, les deux coudes contre la terre, j'écoute mon cœur solitaire battre en secret pour mon amie.

Sous le pur silence des hêtres, je vais donc penser à ma belle. Tiens ! je veux lui écrire aussi en grignotant une prunelle.

Un beau lièvre à cinq pas de moi près de trois fleurs fait sa toilette. A demain ma lettre secrète. Je ne veux pas troubler les bois.

Quel zéphir prend ma feuille blanche ? Pourquoi t'enfuir, beau lièvre ami ? L'amour a rompu le silence, en s'envolant de mon esprit.

Vais-je courir après l'amour, effaroucher les écureuils ? Qu'elle est douce la fin du jour ! Et j'écoute rêver les feuilles.

N'est-il douceur que dans les cœurs ? L'amour vaut-il que je l'écoute ? J'entends sous le jour qui se meurt un lièvre traverser la route.

NOUS L'AVONS VU, CE SOIR, DANSER, NOTRE FORÊT !

Comme aux temps purs les sons de la lyre d'Orphée, hagarde ensemble et douce, animaient bois et lune, la lisière chanteuse anime la forêt et répand son frisson au fond du ciel nocturne.

Ce sont les blés qui chantent : les feuilles et les lianes se réveillent, s'étirent ; l'arbre se lève en rêve et se met à danser aux sons, que l'air achève, des blés qui se disputent le voile de Diane.

Agitant tous les bleus cristaux du clair de lune suspendus à ses branches et tous ses bracelets de lierre, ses palmes de fougères, ses shalls de brume, nous l'avons vu, ce soir, danser notre forêt !

Follement, tristement, comme danse une fée, ce soir nous avons vu notre forêt danser : le murmure lunaire des blés a remplacé (nos cœurs s'étonnent) la lyre morte aux mains d'Orphée.

Marguerite, ne sens-tu pas mourir le monde à cette pâmoison soudaine de tant d'ombres sur les blés que la brise indolente abandonne, défaillantes en la musique du silence ?

LE LISERON

Petit cou blanc qui me fais vivre, vous son joli cou de givre, cela ne vous paraît donc rien d'être, de ses belles mains, paré de fleurs ce matin ? C'est de ces choses que l'on meurt.

Ce n'est rien, quand l'été donne, lorsqu'on est blonde aux yeux verts, de se lier au cou des fleurs. Ce n'est rien pour Marguerite d'orner son cou de liserons. Du doux geste nous mourrons.

On n'est pas une madone, mais une enfant, une enfant au cou blanc dans la nature et si mystérieusement devenue jeune et lointaine, fée de bois, fée incertaine,

qu'il nous faut mourir de suite. (Ce n'est rien pour Marguerite.) Alors mourons tout à l'heure... Mais non ! nous te déchirons, de ces mains, collier cassé : il n'est pas encore poussé

le liseron dont nous mourrons.

LES MEULES

Gagnant de proche en proche et d'éteule en éteule, bientôt la chère nuit, seule et cherchant les meules, viendra, l'une après l'autre, avec un tendre amour, les presser sur son cœur dans ses bras de velours, et les berçant, chasser d'un souffle la rougeur que laisse à leur front d'or le couchant qui se meurt.

Ce seront ses amants dorlotés, noirs et doux, dont les regards luiront sous son voile aux plis flous, qui les caressera tremblants

de sombre ardeur, éclairés par instants d'une dorée chaleur, et contente et penchée ainsi, la nuit suave leur fera voir son sein qu'elle sort d'un nuage.

La grande nuit suave a mille amants très purs, mais dont la vie, hélas ! n'est sauve d'aventure, car soudain ils s'enfièvrent comme des torches d'or, nous montrant bien, Margot, quel chagrin, quel amour, leur vient d'être quittés, bercés, quittés encore, puis enfin rebercés par ses bras de velours.

Prends mon cou dans ton bras tiède, aimons les choses. Le voile de la nuit chargé de ses aromes de rivière et de bois nous frôle, nous embaume, nous enveloppe et nous tombons sous ses plis lourds tout doux contre une meule, et bercés jusqu'au jour, nous mourrons de bonheur (soleil ! ici repose... non, c'est la lune rose) et vivrons tour à tour.

LA CHASSE DANS LA FORÊT

Derrière les sapins clairsemés et tragiques, le couchant se déroule comme un velours changeant, teint d'orangé, de pourpre et de cuivre où le vent noir du soir, s'engouffrant, fait de grands plis obliques.

Il fut un temps, il fut une heure et tout à l'heure, où le ciel était gai comme un vol de perdrix traversé d'un vol de pigeons, et tel qu'ici le peint l'Ile-de-France pour contenter mon cœur.

Tout perlin, tout voisin de l'azur, tout beaux gris, nous t'avons donc perdu, ciel de ma fantaisie ! Quelle brusque bourrasque, effrayant ciel et terre, déroule un tel velours au roulement du tonnerre ?

Quels drames ce décor cherche-t-il en sa fuite ?... Hors du sentier où tout à l'heure, sur ses clairs bords, Marguerite cueillait pour moi des marguerites, une chasse affolée débouche au son du cor

dans le val de la Mort aux gramens rouges, et prend, soulevant la poussière, le Chemin du Néant, pique vers Fontainebleau. Rien derrière, rien devant. C'est la chasse fantôme et qui chasse le vent.

Pourtant de longs plis noirs s'étendent funéraires sur l'immense tenture assombrie et flottant vers le trépas du jour, mourant sur des bruyères où le chevreuil blessé vient glisser dans son sang.

C'est l'heure. Il va bientôt passer, le Grand Veneur, courbé sur son coursier, ses blancs cheveux au vent. Les roches pâliront au son de l'olifant... Des corbeaux le précèdent. Rentrons vite. C'est l'heure.

Courons, ô mon amour! Il faut croire aux légendes. Évoquant les fantômes, tu dois toujours trembler qu'ils ne viennent la nuit nous tirer par les jambes ou, pour n'y avoir cru, l'oreille sur l'oreiller.

Tu frémis? Je riais. Traversons-nous ces blés? Voyons, n'aie donc plus peur. — Mais non, c'est toi qui trembles. — Je tremble de bonheur quand mon Ile-de-France revêt son noir éther doucement étoilé.

Halte, ma mie. Le Grand Veneur s'est envolé. Mais de filantes flèches font trembler le Bélier, le Lion et le Taureau. Voici le Sagittaire. Aimons l'Ile-de-France et le ciel légendaires.

LE CHASSEUR

Je reviens d'un grand voyage et du fond du paysage, gai chasseur chassant au ciel, ruminant des ritournelles.

Taïaut! taïaut! sur mon dos j'apporte la venaison... peu nombreuse, mais taïaut! c'est beaucoup pour la saison.

Margot dans sa maison rose, lumineuse de son espoir, joue du Grieg ou quelque chose que j'entendis hier soir.

Fusil à l'épaule j'entends déjà cette musicienne. Sous les hêtres, s'abritant, le jour ferme ses persiennes.

Le vent bourru de l'automne secoue la barrière verte... des pétales de géraniums entrent par la porte ouverte...

Une errante bague éteint ses feux sur les touches d'ivoire, sur un thème de Chopin, sur mon cœur et sur le soir.

Et la bague tombe en l'ombre de ma joueuse éphémère, comme derrière le bois sombre le soleil est sous la terre.

Un cri joyeux te réveille, poussé d'instinct par ton cœur. Je suis là, contre la treille, en costume de chasseur.

Alors des trilles nouveaux, fous, inconnus d'aucuns maîtres, simulent des moqueries d'oiseaux... vers mon grand fusil peut-être ?

Mais à ta menotte en fièvre, tremblante aux derniers rayons, qui bleue et blanche se lève, sifflant, je présente un lièvre.

« Oh ! combien vous coûta-t-il, Nemrod ? — Hum !... Ainsi soit-il. Au foyer quelques sarments. Et sois-je pendu si je mens. »

Le ciel lance une émeraude du sud au septentrion. « Un lièvre, eh bien oui ! Nemrod ? Pour une autre fois un lion. »

Et je boude : « Joue du Lecocq. » Je pique mon œuf à la coque. Je reviens d'un grand voyage et du fond du paysage.

LES DEUX ASTRES ET LES DEUX PROFILS

La lune se lève sur les chaumes. Sur les chaumes le soleil se pose. Lune et soleil sont en balance aux deux confins de l'horizon.

Les mains tendues vers eux, il semble, comme je les vois, au ras des paumes, que je m'en vais enfin jongler avec ces grands fruits de la Terre.

Margot sur l'orbe du soleil, sur l'orbe de la lune, Marcelle [1], font soudain glisser leur profil, et j'hésite entre ces deux astres.

Marcelle pleure, Margot sourit, et la balance est déréglée. Le soleil d'un seul coup s'enfonce. La lune légère saute en l'air.

L'AUTOMNE

Au printemps je songeais : Qu'est devenu l'hiver? Les arbres et les champs étaient de neige hier : ils sont aujourd'hui décorés de fleurs pâles ; je ne sais plus s'il tombe des pétales? des flocons? — *Et maintenant voilà les feuilles qui s'en vont.*

CE MATIN, QUAND JE N'AI PLUS VU...

Ce matin, quand je n'ai plus vu le petit salut noir de ta manche, sous le petit salut pointu de ta main rose au coin de la rue, oh ! j'ai été repris de la tristesse étrange que seuls connaissent mes anges quand tu es disparue,

mes anges les arbres et mes anges les nues.

Surtout l'air qui m'entoure connaît bien ma tristesse. Les arbres ont pleuré pour eux-mêmes ce matin des feuilles trop dorées devant mes sombres larmes. Les nues, poussées des vents d'un orage clandestin, me vinrent argentines en petite pluie fine. Mutinés contre moi et contre mon destin, mes anges m'ont frappé de feuilles et de pluie.

1. Sœur de Margot mon page.

L'air seul autour de moi *parlait* à mon ennui, — ange toujours fidèle, plus fidèle aujourd'hui.

SOURCES AU BORD DU LOING...

Sources au bord du Loing qui sanglotez la nuit, et qui vous répondez lamentant votre peine, redevenez secrètes. Le jour naît ; plus de bruit ; laissez l'herbe siffler tandis que l'oiseau crie, ah ! laissez-moi surtout vous sangloter ma peine, à moi l'amant du jour, Amantes de la nuit !

Glaçant d'un pâle éclat l'eau noire des fontaines, soudain le ciel de fer se dore d'une pluie lointaine. Je tourne mon visage en larmes vers la pluie. Bientôt, je vais, je cours en l'aurore incertaine, fuyant votre douleur intime et souterraine, sources au bord du Loing qui sanglotez la nuit... L'herbe siffle à mes pieds, sur mon front l'oiseau crie, mais vers le jour je cours, en larmes comme lui — vers ces larmes roulant sur les joues du Soleil.

LES BRUMES DE LA RIVIÈRE

Brumes, rampante armée en marche de l'Automne sur l'effrayant, le pâle et lent glacis des eaux ; brumes !... Oh ! les voyez-vous, ces vaporeux fantômes que, sur les bords, déchirent les sabres des roseaux ?

Où vont-ils, se heurtant l'un l'autre, à quelle victoire ? Chassent-ils devant eux les derniers soirs d'été ? Eux-mêmes sont-ils en déroute, armée sans gloire, fuyant les nuits d'hiver aux flèches de clarté ?

J'en vois qui, bleuissant, par la presse étouffés, exhalent jusqu'à nous leur âme délétère. Insensible à la mort un crapaud chante aux fées. Soucieuse, Phébé luit sur la horde éphémère.

Et nous pouvons dévisager tous ces soldats, conquérants des étés, vaincus du noble Hiver. Leurs faces sont tournées vers la victoire altière. Sur leurs épaules flotte un drapeau sans éclat.

« Nous passons, nous mourons, nous continuons d'être (entendez-vous ? ils parlent), notre mort envahit d'une ivresse plus forte ceux qui durent, beaux reîtres. Qu'importe un crapaud ivre ? Phébé dans ses soucis ?

» Qu'on nous laisse passer, apportant la frayeur dans l'âme bleue des fées comme au cœur des humains. Nous faisons notre rôle sous nos lances lunaires, et nos lances jetées seront les blés demain. »

L'HIVER

Rien peut-il faire croire à l'hiver que nos ombres plus allongées ? Le ciel est bleu sur la rivière et comme nos cœurs sont légers !

Le gazon des rives est vert et le talus où l'on s'assied pour mieux ouvrir ses yeux dans l'air, est comme un trône printanier.

Au soleil tendant nos mains ivres, nous rions d'y voir notre sang, et l'on est si content de vivre que l'on rit en se regardant.

Vivre ou mourir dans notre amour ? (que je suis content de ce jour !) ah ! c'est ainsi qu'il faudrait vivre, non pas un peu, mais c'est toujours,

ou bien mourir... Entends la cloche du petit village là-bas. Ferme les yeux. Entends la cloche du petit village là-bas...

Elle a l'air de sonner pour nous et de sonner pour le soleil — la cloche qui sonne à Vernou — l'heure enfin du calme éternel.

LE TOUEUR

Jouer à nous quitter dans le brouillard d'hiver? C'est facile : « *Chat perché!* » — Nous sommes disparus... Dix pas de fuite sur la berge, ô ma très chère, et la voix de mon cœur déchiré, l'entends-tu?

Moi je n'entends plus rien, perché sur un talus, que la chaîne grincheuse qui déchire le canal, de ce toueur rougeâtre, suffocant et perclus. Adieu. Je pars aux signes de grands mariniers pâles.

Mais avant de tenter l'aventure avec eux, ces hommes aux sayons vert bouteille dans l'air mauve, toi que je ne vois plus, n'entends plus, où es-tu?... Ah ton cri déchirant! — Non! Dans mes bras, et sauve.

Ce n'est pas trop facile de se quitter quand même. Tous les brouillards sont transparents pour ceux qui s'aiment. Embrassons-nous, laissons couler l'eau déchirée. Un pied de nez à ce toueur exaspéré.

ON SE VOIT ET L'ON SE QUITTE...

On se voit et l'on se quitte, on se quitte et l'on se voit. Nos regards nous tiennent quittes du grand sanglot de la voix

qui sans parler saurait dire l'amour dans toute sa foi, beau du tragique sourire. C'est toujours pour l'autre fois.

Pousse l'intime cri, mon être! L'orage est prêt non l'éclair. La foudre sans apparaître se dissout au fond des airs.

« Adieu, Margot, à demain. » — Tout bas l'on se réinvite. O froid serrement des mains tremblantes, et l'on s'en va vite.

HAMACS LÉGERS DES VALLONS

Qui de vous recevra l'astre pur qui décline, dans son hamac léger, ô vallons des collines ? Qui de vous bercera sur l'horizon lointain le soleil de l'hiver au cœur adamantin ? Sur vous déjà le soir tisse le crépuscule, de rais d'argent qu'il mêle aux noirs zéphyrs des brumes.

Tendez, vallons, tendez vos filets enchanteurs, car déjà le soleil ennuage son cœur. Il veut ne plus briller qu'à peine entre leurs mailles et n'être, à chaque trou, pas plus qu'un brin de paille qui se consume et tombe en cendre... O bel amant, nul n'aura pu bercer ton cœur de diamant !

Car tu sais éviter les charmes de la terre, toi qui la fais si belle et surtout en hiver. Combien d'astres sont beaux de ton amour passant ! Plais-toi donc à mourir, éternel renaissant. Évite en les frôlant, comme on frôle un danger, ces doux vallons de France aux hamacs si légers.

Ah ! tout près de Marcelle et de ma mie frileuse, étant loin de l'amour et près de l'amoureuse, aimant Margot peut-être ou Marcelle, et qui sait ? combien les écartant j'eusse aimé disparaître, ainsi que le soleil glorieux et lassé, malgré leurs vœux tremblants comme un filet tressé !

QUE FAIRE DU BONHEUR...

Que faire du bonheur lorsqu'on n'est pas son maître et que l'on ne sait point non plus le reconnaître et s'y fixer, toujours fidèle bien que fuyant, comme l'astre couché qui s'en revient levant ? Auquel de mes désirs faut-il que je me fie ? Va, berce ton hamac léger, Margot ma mie !

LE DÉPART

Mais non, il fait trop froid, ne berce rien. La neige enveloppe le train qui siffle et vous enlève. O Marcelle ! ô Margot ! berceuses d'espérances... Minuit sonne. La neige couvre l'Ile-de-France.

Il fut un temps, il fut une heure et tout à l'heure, où le ciel était gai comme un vol de perdrix traversé d'un vol de pigeons et tel qu'ici votre amour le voyait pour contenter mon cœur.

A ce fantôme plaintif qui vous arrache à moi, ce train dont le long cri par un minuit si froid, étouffe et tue le son des cloches de Noël, du moins jetons deux boules de neige peu cruelles.

C'est maintenant qu'il faut laisser toute espérance. Adieu, Margot, la neige couvre l'Ile-de-France. Noël ! Noël ! où vais-je errer ? où vais-je errer ?... Vais-je mourir d'amour, ô cloches expirées ?

VI. — *Extraits du tome X des « Ballades Françaises ».*

SAINT-MAMMÈS

C'en est fini : ce soir je quitterai le bord sur le fragile esquif de l'hôtel Robinson. Ce sera ma dernière promenade, et la Mort avec ses anges viendra danser sur le ponton.

Ma barque, allons mourir. O gué ! le joli vent, et ce pont qui m'appelle avec ses sombres arches, où s'engouffre la nuit neigeuse éternellement ! Gué, mon cœur, si la nuit éternelle est en marche.

Ma barque n'ira pas plus loin que ce pilier. Je le vise. — Naufrage. — Adieu, les gens d'ici. Demain, si je surnage, quel pendu réussi leur tendra le croc de ta perche, ô marinier !

Hé, doucement pourtant... La barque a tenu bon. Je soutiens comme un roc l'eau dressée qui m'asperge. Aimer si peu mourir, pauvre âme sans raison ! Et je reviens, ma rame en pleurs, toucher la berge.

*

Dès la Noël je vins mourir à Saint-Mammès (hélas, trop peu mourir : je n'ai plus de maîtresse) — à Saint-Mammès, couloir lugubre des hivers, au confluent de fleuves fauchés de courant d'air.

Sur mon cœur en détresse un hiver a passé. Trois mois il a traîné sur lui sa faux glacée, ainsi que sur les toits, le beffroi, les chalands, pâles encor du froid de cette faux d'argent.

*

Eh bien, voyez, on n'est pas mortel tous les jours. Mon amour (sa lettre m'appelle) est à Nemours. Je pars, saute en ma barque, adieu : Vive la France ! tant le fleuve où je rame est couleur d'espérance.

Saint-Mammès disparaît givré dans son profil, couronné de pigeons et de rayons d'Avril, mais son beffroi loqueté, ses mâts, ses toits d'ardoise, se remirent parfois sur ma rame en extase...

Ce fleuve aux doux roseaux qui s'entr'aiment, jadis, vers une Gabrielle amie de son Ami, Sully le descendait jusqu'au beffroi, glissant de Moret tout en feu à « Mamers » tout en sang [1].

Grand bien lui fit alors ! — Tout au contraire, moi, je remonte le cours, et je me sens le roi de ces roseaux heureux, tant il est vrai, mon Dieu ! que je vais à Nemours retrouver mes amours.

1. Mémoires de Sully. *Livre septième.*

DE « NEMOURS »

SCEAU D'ARGENT, LYS ROYAL

Pur Nemours, sceau d'argent sur la page de France la plus noble, ou grand lys dans l'Ile, ton destin n'est-il pas — blanche ville, âme d'un ciel perlin — d'apprendre à l'univers superbe l'élégance ?

Tes rues et tes maisons me ravissent le cœur : enfin je vois des rues s'ouvrir juste assez larges pour qu'un chariot y croise une chaise à porteurs, et des maisons ne point cacher tous les nuages.

Élevées sagement pour la hauteur humaine, que j'aime tes maisons, ville vraiment hautaine ! Leur ombre au clair de l'aube, au soir, au clair de lune, meurt dans un bleu silence à la moitié des rues.

Sceau de l'Ile-de-France ! ou bien grands lys royal qu'un doux peuple aux doigts blancs a déployé parfait, ici et non point là, pour l'honneur des Français qui sont l'honneur très pur du monde occidental !

HORIZONS

Du côté de Paris, mais vers Nemours la blanche, un bouvreuil ce matin a chanté dans les branches.

Du côté d'Orléans, vers Nemours envolée, au cœur du jour l'alouette a chanté sur les blés.

Du côté de la Flandre, au crépuscule d'or, loin de Nemours la pie a caché son trésor.

Le soir, criant vers l'est, l'Allemagne et la Russie, la troupe des corbeaux quitta ce pays-ci.

Mais dans mon beau jardin par Nemours abrité, toute la nuit d'étoiles, Philomène a chanté !

LE MUSÉE

Un petit loriot jaune, habillé d'ailes noires, se balance en chantant au cœur des giroflées dont s'orne l'écusson sculpté du vieux manoir, au-dessus du portail ouvert sur le musée.

Il tremble au fond de l'ombre une oblique lueur, et je gravis trois marches et me voilà saisi par l'odeur du sépulcre. Il n'aura pas mon cœur, ce musée, ni celui du loriot sans souci.

A ma fuite, il s'envole. — Cherchez-moi donc aussi !

LE PETIT RENDEZ-VOUS

Du pont léger sur l'eau remontant le dos d'âne, une belle aux yeux bleus, solitaire et divine, glissait sa main sur le parapet vers mon âme, pour venir me rejoindre à la brune où déclinent les feux jaunes de l'astre aux cimes des pêchers. Mais par farce française, moi je me suis caché, derrière un monticule orné de marguerites, au tout fin bout du pont, sous la dernière pile. J'entends des pas, ses pas de fille allant peu vite. Certes, je la connais, c'est mon cœur, ma petite. Lui faire peur en criant : « houp ! », joie d'un amant qui donnerait l'amour pour son tressaillement, aussi vrai que voici penchée ma Sulamite à l'épaule du benêt Salomon déniché. Mais sur l'eau frissonnant de l'appel au dîner, son de cloche qui ricoche au ras de la rivière, l'ombre de l'hôtellerie, trouée de ses lumières, est venue à son tour gentiment nous chercher. — Aimons l'amour ensemble et du vin dans nos verres.

PARESSE MATINALE

J'écrirais le chant pur de la France, mon chant même, sur la page... Mais j'ai trop joué des hochets bleus, agités sous mes

lèvres, que sont les yeux que j'aime. J'y pense encore. Il faut que je m'exerce un peu.

Chantons Nemours. D'abord, oui, ce chant de cristal que chante à sa blancheur les perles matinales roulant des moulins d'eau sur l'ombre du canal. — J'ai trop joué de nos pleurs dans cette nuit fatale.

Irai-je dire au vent d'aurore en folle fuite : « Les girouettes d'argent de Nemours te résistent. On n'effeuille pas Nemours comme une marguerite. » — J'ai trop joué d'une fleur que j'effeuillai trop vite.

Du moins chantons les toits, les doux clochers à jour, quand l'aurore s'y pose avec ses rouges-gorges ; chantons l'astre affolé qui tourne dans la forge. — J'ai trop joué de mon cœur enflammé par l'amour.

L'AUTOMNE DE NEMOURS

Belle, voici l'automne et sa tristesse étrange. Comme la ville est pâle ! Écoute au loin la guerre que se font dans nos bois les zéphyrs et les branches. Nemours semble rêver à ses malheurs d'hier.

Voici l'automne et ses conjurés, ses rafales, sa fauve armée de feuilles courant vers Nemours pâle et qu'il a recrutée dans les bois d'alentour, et qui monte à l'assaut des murs, des toits, des tours.

Vont-ils surgir, tous les Navarrais, sur le pont — plus nombreux que ces feuilles — comme en 1404 ? Vont-ils, un vent de mort soulevant leurs pennons, vainqueurs du Roi, livrer ma ville à d'Armagnac ?

La ville de Nemours fut vendue par Louis XII à Gaston de Foix son neveu, puis fut vendue, hélas ! à plusieurs nobles maisons, puis vendue à celle d'Orléans. Passez, feuilles jalouses.

Mais toi, cité fidèle, toujours livrée, vendue, blanche Amante des Lys, dis-moi,que souffris-tu ? — (Paul, ton chapeau s'enfeuille. Rentrons, viens mon amour. — Tais-toi... Je suis furieux.) O pur, trop pur Nemours !

Rois ingrats !... Couvrez leur mémoire, feuilles de bronze, étouffez leur mémoire, ô feuilles des forêts (Tu me boudes,amie ?) Nemours est fait exprès : pour offrir un asile aux amours sans réponse.

LA NEIGE

Le mont près de la ville est mort comme un cercueil. Là était un grand bois qui fourmillait de feuilles.

Dans les canaux glacés où les cygnes sont morts, l'image des maisons bleuit au vent du nord.

L'aube appuie sur Nemours une aile morte et d'argent. Son autre aile est sanglante et souffre à l'orient.

Devant l'âtre mourant et vers moi qui leur cause, la vie ne tremble plus de tes doigts en feu rose.

L'amour est dans l'air pâle — où sont nos hirondelles ? — l'amour avec l'azur est mort au fond du ciel.

RECLOSES

(*Extraits*)

A Guillaume Apollinaire.

I

Eh bien oui, Guillaume, oui, tu vois mes larmes, dues au souvenir qui fut ma joie même et puis fut un mal, oui, tu vois mes larmes, dues à ma tendresse ; à chacun sa peine.

C'est Margot mon page, mon seul petit bien, que je vois encore aux jours de Recloses, tout en velours noir comme un page ancien, courir à travers le jardin des roses

vers son paresseux, vers moi si content — vers moi sous la fleur à l'ombre étendu — et me donner, lors, ce qui m'est peu dû, son aimant sourire, joie du paysage,

si doux ! puis son rire, ses baisers d'enfant. Un bouvreuil chantait en berçant sa cage pendue à l'osier. — Ami, l'entends-tu, ce bouvreuil des roses au doux chant perdu ?

II

Peupliers mon plaisir, peupliers de Recloses, innocents de mon triste mal, montrez-vous pleins de mélodieux accueil, chanteurs aériens, pour mon ami présent, pour mon ami Guillaume.

Saules, bleus souvenirs qui pâlissez là-bas, frôlant un ru d'eau vive à l'orée des lilas, chantez pour lui (ses yeux ensommeillés se voilent) que notre terre est belle au coin du ciel d'étoiles.

Saules et peupliers vers mon jardin des roses, chantant pour moi, chantez pour mon ami Guillaume, et que vos airs en nos dîners, dès ce soir même, rythment confusément son sommeil et ma peine.

III

Jetons tous les chagrins au vent ! Le soir féerique a trente rossignols pour chanter sa lumière. Dans l'odeur de lavande Iris danse aux clairières. Ses voiles d'argent bleu flottent et nous invitent. Jetons tous les chagrins au vent. Voici la lune qui pend son clair millier de miroirs aux branchages. Des éclaircies sous bois les mystiques visages ressemblent à des lys poussés en terre

brune, que reflètent partout les miroirs de Phébé. Reflétez-nous, feuillages! Regarde-nous, rosée! Rions vers la rosée en dansant sous les feuilles. Et lorsque les lutins d'Eole nous accueillent, que trente rossignols nous bercent notre ennui, jetons tous les chagrins au zéphyr de la nuit. Jetons tous les chagrins au vent,la nuit féerique a trente rossignols pour chanter sa musique!

IV

Revenons à présent : les rossignols désarment. — Tiens, je me souviens d'elle... Elle était dans les draps comme le doux fruit blanc est au creux de la noix. La lèvre de l'aurore allait baiser ses charmes quand j'ouvrais, sur le jardin des roses, les persiennes. Toi, demain, te levant de son lit déserté, Guillaume, souviens-toi de mes amours anciennes, Guillaume, ris et chante ou siffle vers l'été. Sans toi, j'irai demain dans le bois de mes larmes.

V

Le silence étreint mon cœur sous les branches. Le ciel est couleur d'un charbon éteint. Tout me pèse et mon poignet sous la manche, s'irrite; l'air moite coule jusqu'à mes reins.

Ah! je meurs sur mille violettes vaporeuses. Au loin Recloses tourne, de toutes les couleurs. Sol mouillé, tu sens plus fort que les fleurs et tu m'empoisonnes d'herbes amoureuses.

Quoi, lorsque tout meurt, un son de cor veille? Non, c'est l'angélus qui s'enfle, s'épaissit. L'ange des vapeurs cueille mon esprit, l'emporte en la coupe d'étain du soleil.

Mais quel bon zéphyr vient aérer l'air? Un petit ruisseau me lèche la main. Il tremble une haleine sur toutes les fleurs. Dans une auréole il danse trois daims.

*
* *

Phébus qui pend sa perle fine sous les feuilles, sous les roseaux, sur le ruisseau couleur des feuilles, le jour jouant dans ce cabinet de verdure, me rendent plus heureux qu'un roi dans sa dorure.

Nue bleue, toits ardoisés, Recloses sous les branches, attentifs à ne pas me laisser m'endormir, laissez tomber vos chœurs d'étincelles chantantes, mes yeux bercent ma tête et je veux en mourir.

Il tonne un coup de feu tout là-bas sur un lièvre, et c'est doux. L'air m'évente et s'entr'ouvrent mes lèvres. O fraîcheur contrariant leurs palmes, des zéphyrs ! O génuflexion de tous ces grands vizirs !

L'air qui met un martin-pêcheur devant mon œil, sur un roseau, sur ce ruisseau couleur des feuilles, me rend plus immortel qu'un dieu plein de plaisir. Mes yeux bercent ma tête et je veux en mourir,

VI

C'est là, de la terrasse où l'on boit du vin clair, qu'il m'est doux de sonder la profondeur des bois, d'une vue irisée par la pluie de lumière que verse entre les nues un beau ciel bleu et froid.

Clairière, vous, brillante émeraude, je vous vois, à travers le cristal du verre entre mes doigts, accueillir un bal frais d'étincelles d'argent que traversent la biche et les papillons blancs.

Mais les cimes jusqu'aux horizons se déroulent, des arbres que l'automne a mis en rouge émoi pour les baisers pourprés des

vapeurs qui les mouillent, et qui viennent perler sur le verre où je bois.

C'est là, de la terrasse où je bois du vin clair, qu'il m'est doux de rêver infiniment : les bois, tous les arbres s'inclinent sous la pluie de lumière que verse entre les nues ce noble et beau ciel froid.

VII

Je suis heureux, Guillaume, elle revient demain. Guillaume, adieu, va-t'en. Adieu, je t'aime bien. Le train est à cinq heures... et la joie dans mon âme. Souviens-toi de Recloses et prends encore un verre. Gaiement le bois a mis ses branches de travers en te voyant si gai pour moi, sous son couvert. Le train siffle, ami cher qu'apitoyaient mes larmes. Tiens, je m'arrête ici. — Va, gentil cœur de flamme !

DE « VÉLIZY »

L'ABREUVOIR

C'est la grâce de Vélizy, tous ces jolis canards, le soir, tirant d'une eau qu'ils font légère des frissons bus d'un cheval noir.

Nageant sur l'eau couleur de l'air, c'est la douceur de Vélizy, ces canards au cou vert lumière que berce et mire son abreuvoir.

Mais c'est l'honneur de Vélizy que les étoiles y reposent, sans rien qui les trouble, la nuit, dans cet abreuvoir près des roses.

LA NUIT BLEUE

Qu'un peu plus de douceur encore, et tout l'oubli de mes soucis, me soient enfin venus ici, je l'ai dû, je le dois encore — je dois de n'aimer plus l'aurore — à la nuit bleue de Vélizy.

Si la rose double de ma peine s'est effeuillée au tard de nuit, je le dois à la lune pleine qui s'est couchée sous ce pays, me laissant le bleu de la nuit à regarder sur les fontaines.

L'HEURE MYSTIQUE

Tout se tait ; plus rien qu'un murmure. Ce soir, debout dans les grands blés, j'entends s'écouter la Nature. Quelle heure vient de s'envoler ?... Tout se tait ; plus que ce murmure.

Quelle heure, du clocher lointain, vient mourir au creux de ma main, contre mon oreille attentive ? ou revivre en mon cœur aimant, doucement, dans ses battements ?

Plus rien, la terre est une église. L'hostie de la lune s'est levée. Les blés murmurent un *ave* que renvoie au clocher la brise, émue et large et envolée

des grands blés même agenouillés.

L'AURORE

Autour du Coq doré qui brille au chant des coqs, autour de Vélizy les coquelicots s'enflamment. Voici le jour hélas et le pas des moutons. Joie et bonheur à tous ! Rentrons à la maison.

La lumière me blesse et la nuit fut perfide qui m'a quitté.

Jetons ces roses au puits vide. Jetons-nous à l'alcôve et tirons les rideaux. Jetons notre âme au grand sommeil, adieu fardeau.

Mais voici qu'un doux rêve enguirlandé d'iris me montre l'abreuvoir où mes beaux canards glissent. Moque-toi de la vie et de ses trébuchets — joyeux oiseau mon âme ! — et viens boire un pichet.

VII. — *Extraits du tome XI des « Ballades Françaises ».*

DU « REPOS DE L'AME AU BOIS DE L'HAUTIL »

REVE DU PREMIER JOUR

Repose au bois, mon âme, et ne songe au passé, à l'amertume des jours morts, âme lassée, mais écarte le chèvrefeuille, âme contente : le pays est plus doux qu'une perle changeante.

Repose ici, mon âme, dans le bois de l'Hautil. C'est un bois très touffu, très jeune et tout petit couronnant un haut mont isolé dans l'air pâle, et qui domine l'Oise et la Seine et leur val.

On voit d'ici Fin-d'Oise aux barques balancées par l'eau fine, et Triel qui berce ma pensée : d'un clocher de Triel la voix vient me parler, son clocher dans les roses qui prend un bain de blés.

Mes peines des jours noirs de Paris, où sont-elles ? Là-bas deux trains se croisent comme deux hirondelles. On voit de Chanteloup grimper en titubant la rue des vignerons jusqu'au Tir dans les vignes,

d'où jamais on ne tire, mais où l'on voit un banc vert comme l'espérance et qui me fait le signe tranquille d'y siéger, dieu des vignes hautaines. Réjouis-toi, mon âme, on voit Pissefontaine...

LE SOIR AU VILLAGE

Une tiède vapeur flotte sur les vergers. L'Hautil, quand vient le soir brunissant la lisière et la route et, sous bois, tout au bout de la terre, l'angélique blancheur du ciel crépusculaire, répand sa fumée bleue sur les pommiers en fleurs. Le ciel a tout donné la chaleur de son cœur. Elle est dans les pommiers, sous bois et dans mon cœur. Cependant le froid pince et je cours au foyer où le soir je tisonne en chauffant mes jambières. C'est le tour à présent, ô fleurs, de vous tourner vers l'âme des maisons qui sort des cheminées.

LE BEAU TEMPS

La cerise commence à rougir, mon cœur à n'avoir plus de peine, et les lavandières à rire le long de l'Oise et de la Seine.

Assis à l'ombre du village, je ne me lasse point d'admirer, d'ici au fond du paysage, l'herbe à lapin aux fleurs dorées.

Sur un mur frissonnant de lierres, avec leurs couronnes aux bras, les croix de fer du cimetière font une ronde tout là-bas.

Est-il bien utile d'agir? Entre mes doigts fleure une rose. La cerise commence à rougir. Ah ! Phébus, laissons faire aux choses

et se coiffer d'autres villages, comme de gais bonnets pointus, ces villages près des nuages dans les bleus lointains confondus.

LE VAL DES GRAMINÉES

La lune y vient baigner ses rayons idylliques. J'en vois la troupe fluide errer sous les bouleaux, et tous ces rayons nagent, et c'est l'instant magique, nagent parmi les graines sans en troubler le flot. Je les vois. Mais leur nage rend-elle cette musique, entendue par moments, ces chants lointains éclos sur la mer du silence comme de purs flots ? Non, c'est toi, folle avoine aux vagues veloutées... Touffue et grêle avoine au moindre vent sensible, que les accords sont doux de tes chaumes heurtés par le souffle irisé d'Ariels invisibles ! Ah ! je ne me tiens plus de vivre ainsi, toujours, dans un éternel songe, une éternelle nuit. J'écouterais ce val... j'écouterais... et puis... Non. — Harmonie des nuits, es-tu mon seul amour ?

DOUCEMENT A LA DÉRIVE...

Dans le plus calme jour, au soleil le plus doux, la cloche de Neuville a sonné douze coups. Le silence a fleuri de la gerbe argentine de ces douze beaux sons en courbe dans le ciel, qui suivent en mourant l'Oise immatérielle. Ma barque à la dérive a ce léger frisson qui me fait un doux bien et rend ma vie divine. Et je sens que ma barque est tirée par les fils de plus en plus ténus de ces mourants accords. Doucement, doucement j'entre au pays d'exil qui ne m'était promis, hélas ! qu'après la mort. La route en est tracée, ô vie, entre les îles, par ces buées d'azur — puis vient le rêve tranquille où s'évapore ma barque et s'évanouit mon corps.

LA PEUR DU SOIR

Solennel il m'approche entouré de ses anges aux voiles vert mourant, bleu d'abîme et dorés, cortège de zéphyrs et de vapeurs étranges qui portent des linceuls aux cœurs désespérés.

Je ne le fuirai pas ni la houle avançante de ces mornes légions qui ne peut m'entraîner. Mon cœur est plein d'espoir, mais le Soir s'impatiente, et de souffles vêtus d'une pourpre fanée

il m'enveloppe. Un souffle a déjà pris mon ombre. Je ne me donne pas, j'espère et je veux vivre ! — « Rouges démons du Soir, de vous je me délivre ; vous attendrez mon heure et que ma foi succombe.

» Vous, Soir, vous n'aurez rien. Passez devant la meule où je m'enfonce et ris, vous ayant dépisté. Cherchez ! Si mes yeux brillent, vers luisants sur l'éteule, mon âme fait cortège à la lune en été. »

L'EMBELLIE

O résurrection de la nature en fleurs ! Que le monde est nouveau ! comme il est rajeuni, bien lavé, souple et fort et frémissant d'ardeur ! Ainsi qu'un jeune athlète aux yeux bleus éblouis s'étire après le bain et dilate son cœur, se reconnaît lui-même et, tout humide encor, se lève et sur l'arène prend un temps de galop, le paysage altier vu de ces hauts coteaux, le monde entier pour nous, sanglé de ses deux fleuves, s'étire, enfin se lève, droit de la plaine aux monts, tout couvert de rosée, tout agité de fleurs, puis s'éloignant de nous gravit l'azur par bonds, atteint l'Astre suprême et, sans le dépasser, offre à ses frais rayons l'Univers irisé.

LA BILLE DE VERRE

Ce soir, fleuve, prairies, villages au sein des fleurs, dressant le bleu pistil des flèches paroissiales, étaient logés dans l'air liquide et glacial, comme dans une bille de verre les couleurs.

Est-il si loin le temps de ma petite enfance où j'aimais à mirer une bille enchantée, globe de cristal pur et d'émaux habité, pour y mêler en songe et dans sa transparence

les vraies couleurs du monde aux couleurs empruntées ?

FIDÉLITÉ AU SONGE

Perle d'argent, ma perle au cœur du bois sauvage, ô petite clairière ombrée par le feuillage de trois saules berçant leur cime où l'air ramage, et d'une eau vive, traversée comme d'un songe, tous les matins, laissant mon panier plein d'oronges au bord de ton ruisseau, près des reflets du jour, je m'allonge sur l'herbe où j'oublie mes amours ; tu m'accueilles ; je viens, ô petite clairière, dans une ombre argentée, dans ta faible lumière, apprendre à rêver seul, à cueillir sur ma manche le papillon noisette ou pourpre ou bleu des anges.

VIII. — *Extraits du tome XII des « Ballades Françaises ».*

DE « EN GATINAIS »

PREMIERS SOIRS A NARGIS

Il me sera si doux de dire : je l'ai vu, ce hameau qui le soir est veillé par des lys ! J'y aurai tant pleuré ces soirs où j'ai vécu dans la sérénité trop grande à l'heure où glisse

l'hirondelle. Et vous-même, il vous sera si doux de dire : je l'ai vu pleurer, mon bien-aimé, me sourire et pleurer vers

l'ombre où tout à coup l'angélus trouble l'air d'un son faible et ruiné.

« Quelle heure? » — « Nulle, une heure éternelle. » — « Quelle heure?... » Hélas! je répondais : « Le charron donne encore un coup triste à ses roues. » — « Oh! je sens que tu pleures. »

« Le village se tait. La nuit d'astres soupire », murmurais-je voulant me taire et tout vous dire ; enfin, pleurant l'instant d'un autre instant suivi : « Respire longuement le souffle de la vie. »

LE REPOS DE MIDI

Abeille qui chantez le thym, comme je vous entends, que je vous entends bien !

Abeille qui passez par là, je ne vous entends plus, je ne vous entends pas.

Trois secondes avant midi, la vie suspend son cours. L'heure est au paradis.

Et même pour les blés aux champs, le bouvreuil sur la rose, au canal un chaland.

Et même pour l'agneau qui tette : au cou de la brebis ne bat plus la clochette.

Deux secondes avant midi, la vie suspend son cours. L'heure est au paradis.

Abeille qui chantiez par là, je ne vous entends plus, je ne vous entends pas.

Chat, petit chat, la patte en l'air, qu'attendez-vous ? les sons d'une cloche légère ?

Libellules sur le ruisseau, les rayons du soleil vous piquent aux roseaux.

Une seconde avant midi, la vie suspend son cours. L'heure est au paradis.

Rosée, rosée, dis ta pensée. Elle est plongée au cœur de la triste pensée.

Mon cœur, où donc est le passé ? L'heure est au paradis. Il n'y faut plus penser.

Abeille qui passiez par là, je ne vous entends plus, je ne vous entends pas.

Un ange est en haut du clocher. Un autre ange le suit. Dix autres sont cachés.

Douze coups sonnent à Nargis. Tout recommence à vivre ; — à embaumer, les lys.

Abeille qui chantez le thym, comme je vous entends, que je vous entends bien !

LE CLAIR DE LUNE ET MON AME

Papillon d'argent, pose-toi, là, sur ma tempe, en haut de l'homme ; toi, clair de lune, je te somme d'errer un peu partout sur moi,

cherche mon âme. Elle s'envole ? Elle est sur ma tempe, je crois. Je n'en suis plus sûr, elle est folle. Je crois qu'elle est folle de toi.

Cherche mon âme, clair de lune, ou bleu farfadet que je vois voltiger dans la fine brume de ma bouche autour de ma voix

murmurant : « Phébé !... », cherche donc, cherche mon âme autour de moi... plutôt ne cherche rien, dormons. Elle est dans la lune — chez toi.

Cependant que par la fenêtre, ouverte au grand soupir des hêtres, mon coucou vers la lune envoie une heure éternelle peut-être ?

une heure qui sonne une fois.

IDYLLE CHAMPÊTRE

Je jure par ces vers que je n'ai jamais vu languir un plus beau soir sur de plus douces nues, fondre plus blonde lune au cœur du firmament ni les blés se pencher à l'air plus mollement, qu'à cet instant suprême où je vis deux amants se donner pour adieu le baiser des serments. Je jure par ces vers que je n'ai jamais vu soir plus tendre bleuir sur des épaules nues, puis s'assombrir plus tristement sur deux élus, — puis plus triste distance entre deux inconnus.

LE BOIS DE TOURY

Le jour baissait ; les cieux plus sombres, ouverts à d'obliques rayons, m'inquiétaient, vus à travers l'ombre du noir bocage en ses bas-fonds.

Les moucherons d'argent dansaient par colonnes aux éclaircies. Un dur et blanc rayon glaçait l'arbre mort où j'étais assis.

Nous sentions l'ouragan venir, moi et des millions de feuilles :

du tragique et proche avenir nous avions tous peur comme au seuil

d'un béant enfer, car le vent, qui brusquement rasait les combes, y réveillait ces morts vivants, les feuilles couchées dans leurs tombes.

Or, je fus bien près de hurler ma peur au démon des hasards qui, soudain, fit sourdre à mes pieds le peuple fou des fourmis noires,

quand le tonnerre enfin gronda et que vint m'étouffer l'odeur de la foudre, au sanglant éclat des hauts chênes voués au malheur.

L'âme basse je m'accroupis. Est-ce en rampant que je m'enfuis? Rentré chez moi je n'ai pas ri de ma peur au bois de Toury.

IX. — *Extraits du tome XIV des « Ballades Françaises ».*

DE « NAISSANCE DU PRINTEMPS A LA FERTÉ-MILON »

INVOCATION A LA FLORE DE MARS

Gris abrisseaux, tendres boursaules, premiers fleuris dans les halliers de l'extrême hiver printanier, fleurissez, fleurissez vos gaules! Éclatez dans l'azur, fleurs jaunes! Que vos pointes rougissent, aulnes! Et vous, dansez, gaies pâquerettes, d'un pied vert sous vos collerettes, devant les boutons d'or musards traînant sur les souples languettes, au bord du ru, d'herbe aussi verte que le cou de certains canards, — puis : qu'embaume la violette! — Et vous, blancs bouleaux déliés, tirez hors des mortes feuillées

votre chausson de velours vert, et qu'au zéphyr chassant les feuilles on croie voir mille chaussons verts débarrasser la terre en deuil, des feuilles noires, des laides feuilles, mais aussi (bien qu'on les regrette) des feuilles couleur de chevreuil, — pour qu'embaume la violette !

LES PREMIÈRES HIRONDELLES

Descendez, beaux oiseaux, pauvres tristes oiseaux, qui volez en criant au-dessus de ma tête. Abrités, par ce roc, de la foudre et des eaux, venez autour de moi crier dans la tempête.

Que nos plaintes mêlées retentissent au loin. Nos âmes vont mourir si le printemps ne vient. Criez ! Vers l'orient, criez, petites plumes ! Je crie aussi ma peine et l'orient s'embrume.

Que n'êtes-vous un beau million d'ailes furieuses qui m'emporte au pays que vous avez quitté ! Là d'éternelles fleurs ne cessent de flatter le printemps étendu sur la terre amoureuse.

Emportez-moi. Non ! laissez-moi. Voici le ciel ! J'ai blasphémé. Voici l'azur du ciel de France. Et, venant nous rejoindre avec l'azur immense, déjà toutes vos sœurs passent sous l'arc-en-ciel.

LE BONHEUR

Tout mon corps est poreux au vent frais du printemps. Partout je m'infinise et partout suis content. Mes yeux dans les brouillards et mes doigts ici-même, sur mon cœur qui bat fort quand je hume l'odeur de la Terre irisée et de fleurettes pleines, de la Terre en travail et couverte d'aromes, de la Terre sous ces brouillards lourds de lueurs et qui roulent des flots de perles sous mes paumes, au ras de l'herbe où je passe à présent mes mains, sans bouger, jusqu'au bout du Val des violettes, sans bouger, jusqu'au Lac où boivent les chevrettes, sans bouger, jusqu'où vont ces baies de clématites, et jusqu'au bout du monde,

me croyant sans limite, — je suis heureux d'Hier, d'Aujourd'hui, de Demain, me croyant dieu et sans commencement ni fin. Or, malgré cette joie d'un corps immatériel, plus léger qu'une houppe, je me dis dans le cœur : « Est-elle le bonheur cette vie d'Ariel ? cette vie sans désirs ? — Non, la joie est au Ciel, chez les anges en secret toujours révoltés, toujours plus désireux de plus de voluptés, toujours plus fous de croître en Force et en Beauté. La joie pure n'est pas dans les bonheurs humains. Le grand bonheur n'est pas dans les bonheurs atteints, et ni plus tard dans la contemplation de Dieu, mais bien dans l'éternelle attente d'être un dieu, et pour tout dire enfin, d'être ce dieu suprême, ne fût-ce qu'un moment, qui domine Dieu même et qui commande à tout l'univers — le Destin. » Un souffle me réveille. Oh ! quel bonheur pourtant ! Tout mon corps est poreux au vent frais du printemps... Partout je m'infinise et partout suis content...

LA VEILLÉE

Pensif, du haut de l'esplanade, je tends ma main, celle d'un dieu, vers l'horizon ouvrant sa rade au clair de lune sous mes yeux.

Je rythme et j'ouvre encor l'espace et sens grandir l'horizon calme, et grandir l'Ame de ma race à la mesure de mon âme.

Non. Je veille seul — et la France dont toute la campagne dort, sous cette lune au clair immense, a la majesté de la mort.

Je songe aux dieux qui ne sont plus, à tant de héros sous la terre, au sommeil des derniers vaincus, à la France dans son suaire.

Et le dieu que j'étais se meurt. Je m'agenouille et prie pour tous... Pourquoi ce calme dans mon cœur et sur mon front cette main douce ?

O consolant Génie de France dont le voile, par transparence, au mois élu des jeunes pousses et quand lèvent tant de semences,

prend la couleur de l'espérance !

L'IVRESSE UNIVERSELLE

Rendez-vous des muguets ! rendez-vous des coucous ! et de toutes les fleurs dont les prairies abondent, au son de la trompette à Phébus ! Rendez-vous d'abeilles et d'oiseaux ! Un empire se fonde.

Enfin, l'aurore donne. Et le Printemps sourit, parce que de Phébus la trompette errabonde à travers les vapeurs entre comme une sonde, et sonnant, fait partout sursauter les prairies

et pousser au million des fleurs entr'apparues autant de petits cris de lui seul entendus, et s'éveiller ensemble, aux branches du matin, tous les chants des oiseaux entendus des humains !

Phébus donne et voici tous les coucous du monde, avec tous les muguets, qui font de vastes rondes, en foulant le gazon vaporeux des prairies, tandis que l'azur s'ouvre et que le Printemps rit

et que, moi, le cœur ravagé d'une tristesse affreuse, moi le Fou du Printemps, je m'assieds au beau milieu d'une prairie et, sans tendresse, arrache autour de moi, déchire par poignées

l'herbe du renouveau témoin de ma détresse.

CANTILÈNE ET CRI D'ADIEU SUR LA COLLINE DU MANOIR

Un dernier chant? La rose aurore vient de s'ouvrir comme une rose, et la ville est son doux cœur d'or. Adieu, Printemps, ma fleur éclose !...

— L'ombre attristée de ce manoir ne rend point l'adieu plus léger. Dans cette ombre, que de beaux soirs devant les plaines étagées !

Il me faut partir, c'en est fait. L'âme chagrine est-on content ? Adieu, colline au pur sommet et vous, manoir que j'aimais tant.

La ville est maintenant la fleur que je n'ose plus effeuiller de mes regards : elle est la sœur de l'aurore en mes yeux mouillés.

Adieu, rose au cœur d'une rose et que je n'ose pas toucher... Comment le pourrais-je, étranger ? et mon départ tinte au clocher.

— L'ombre attristée de ce manoir ne rend point l'adieu plus léger. Dans cette ombre, que de beaux soirs devant les plaines étagées !

D'autres fleurs, d'autres fleurs encore émaillaient le pays valois, que je voyais naître à l'aurore, vers lesquelles je tendais les doigts,

rêvant de grouper, haut dans l'air, en une cueillette dorée, Crépy, Dampleux, Crouy, Villers et Longpont et son prieuré,

ou, sous quels plus doux noms encore, ces boutons d'or, ces bleuets bleus, Troësnes, Faverolle, Ivors, Bourgfontaine, Écoute-s'il-pleut !

— L'ombre attristée de ce manoir ne rend point l'adieu plus léger Dans cette ombre, que de beaux soirs devant les plaines étagées !

Adieu, cher pays de Racine ! Adieu, pays aux pures lignes, ayant au cœur la rose insigne de votre La Ferté-Milon

où glissent les deux rosées fines de l'Ourcq d'azur, du canal blond et que boit, *petit-patapan*, l'abeille du moulin pimpant.

Adieu, la forge qui s'allume, adieu, silence au bruit d'enclume
— et l'ombre qui va m'attristant de ce manoir que j'aimais tant.

— L'ombre quittée de ce manoir ne fait pas l'exil plus léger.
Adieu pour toujours, mes beaux soirs devant les plaines étagées!

Un dernier cri ! Que le répète l'écho du manoir au Printemps:
« Je serais le premier poète de France si j'avais le temps. »

LE REGRET

Si peu de jours!... Qu'importe, il me tient bien au cœur ce pays où j'aurai vécu si peu de jours ! Sortilège, ou la peur d'un éternel malheur qui m'attend où je vais ? Non, c'est vraiment l'amour.

Ce pays, que m'est-il ? Rien pourtant. De l'enfance, ah ! s'il me rappelait les jeux, la joie superbe ! Le train m'emporte et ce pays, dans ma démence, j'en regrette à présent le moindre frisson d'herbe.

Je pleure, à quels sanglots je résiste ! Il me semble que je meurs de souffrir une peine inconnue. Comme les champs sont noirs et blafardes les nues... Oh ! sur ce pont de fer, oh ! comme le train tremble.

Que vais-je retrouver ? Trop d'ardentes lumières ; de nuances aucune ; et le fiel dans les cœurs. Trop d'amis, trop d'amis jouant de mes ferveurs, pour si peu d'amitié, dont je me désespère.

Oh ! oui, c'est bien l'exil. Tous me font un péché d'avoir suivi la loi du poète : il est libre ! J'ai chanté l'univers, eux tous n'ont qu'un seul livre. N'y pensons plus. La mort saura me revancher.

Paris, je meurs de toi, car je mourrai sans gloire. Dans mon petit village, oh ! si j'étais resté ! Que dis-je ? L'on descend ?... Bien. Montrons dans la gare la fierté de Racine, honneur de La Ferté !

Et gardons-la, cette fierté, gardons-la bien. Repoussons l'amitié, ce fantôme aux cent mains. J'ai dit, je fais deux pas et rencontre, ô douceur ! content de me revoir, un cher poète en pleurs.

Je le console un brin, — de toute ma tendresse. « Dis-moi ta peine. » On va, bras dessus, bras dessous. « Hier elle est partie, je n'ai plus de maîtresse. Qu'avez-vous vu là-bas ? » — « Je n'ai rien vu du tout. »

— « Vous savez que sur vous, Spiess fait des conférences. » — « Où donc ? » — « Fribourg, Genève... » — « Eh mais, vive la France ! » — « Je ne sais qui doit en faire une aux Étudiants. Amusant ce voyage ? — Vous avez l'air content. »

— « Oui, là ! je suis content. C'est même ridicule... Viens, nous la chercherons ta Laurette adorée ! Figure-toi, mon cher, j'étais désespéré. » — « Pourquoi ? » — « Rien. J'avais pris un mal de crépuscule. »

LE SOUVENIR

Plus je rêve à mon beau voyage, plus je guéris de mes langueurs ; plus je songe au doux paysage qui consolait ce faible cœur,

plus j'y songe et plus il m'est cher, plus il s'emplit de mes chimères, plus, sans effort, je vous revois, lune, manoir, soleil des bois !

Vous, blanche lune, au fil du ciel, vous accompagniez mes pensées, puis venait le tour du soleil. Je ne veux plus croire au passé.

Combien l'ombre se montrait belle autour de moi, lorsqu'en son fort, l'ouragan fuyait l'arc-en-ciel ! Je ne veux plus croire à la mort.

Coteaux biens purs et faits pour moi, clochers, rivière au tendre geste, je vous suscite avec la foi des cœurs qu'échauffe un feu céleste.

Si vif est-ce un cri d'hirondelle qui vient de traverser ma chambre ?... Tiens ? le crapaud chante, il me semble. Tiens ? l'aigre cri de la corneille...

Et vous pommiers, et vous, poiriers, dont je veux dire quelque chose, vous, neigez comme vous neigiez à l'aurore dans le vent rose.

Et vous, mes dorés peupliers, inclinés par files ailées sous ces zéphyrs aux fins murmures, vous caressez le ciel d'azur !

Suis-je là-bas ? est-elle ici, la si douce contrée que j'aime ? Elle est là-bas ? j'y suis aussi : voilà, ce n'est plus un problème.

La Ferté-Milon, tes beaux jours, à les revivre aimé-je un rêve ? Ce serait dire que l'amour est mort avant qu'il ne s'achève.

Absent, ne me sentez-vous point toujours présent dans vos ruines, manoirs ? Déjà mon Ombre point derrière l'Ombre de Racine :

l'une et l'autre elles vont sans bruit, levant ensemble un même voile, sur l'esplanade où vient la nuit, où vient glisser la nuit d'étoiles.

Et l'une à l'autre, et la plus grande à celle-ci demi-penchée, dit : « Sous les astres vois descendre la France aux plaines étagées.

» Autour de nous, dans ce silence, que noble est le pays valois ! Adorons, mon fils » et tu vois deux Ombres adorer la France,

ô manoir ! et c'est *lui*, je crois, oui c'est bien Lui, cette grande Ombre : comme elle brille ! et la plus sombre, c'est... je l'ai déjà dit, c'est moi.

— La Ferté-Milon, tes beaux jours, à les revivre aimé-je un rêve ? — Aidez-moi, souvenirs, toujours, à peupler ma vie de mes Rêves !

Puissé-je demain comme hier, comme aujourd'hui, sans trop de peine — aux souvenirs de mes chimères — tirer mon bonheur de moi-même !

VIVRE EN DIEU

(*Extraits*)

Ces vers, pour maints et maints, d'obscurité profonde, Muses, pour deux ou trois, faites-les resplendir de l'éclat du Soleil gagné par le fou rire quand j'interpelle en dieu la sagesse du monde.

Rions un peu des sages. Ils s'étonnent de tout. Moi qui suis dieu je crée tout ce dont je m'étonne. Entendez-moi bien : dieu ? je veux dire un tel homme qu'il peut rêver sa vie d'un bout à l'autre bout.

Homme au rêve conscient, beau songeur volontaire ! Unique en son genre. Oui. Tel que vous me voyez, quand je ferme les yeux je recrée la lumière sur le plus ancien mort des mortels oublié.

Je l'évoque ? non pas. Ce mort qui fut tout l'Être, oh ! voilà bien des temps, — de qui nous sommes nés, — c'est le premier des feux et l'aïeul de la fête universelle, et je le vois les yeux fermés

sans peine aucune. Il est rond et d'un violet sombre, il tourne en projetant de bleus soleils dans l'ombre, il est mon âme, et je

m'étonne, ouvrant les yeux, de *la* voir cette nuit peupler les vastes cieux.

Demain, le jour naîtra d'un globe aux flammes d'or qui, levé de mon âme, ira franchir l'espace. Oui-da! toujours en rêve, ô sages, et toujours grâce au Feu, car, pour créer, ce mort est un trésor.

Ce mort en moi n'est plus un mort. Non! de la Vie, c'est le feu primitif ressuscité : mon âme. Dès l'aube, ayant conçu l'Astre immense, elle enflamme à ses rayons divins mon cœur tourné vers lui!

D'un Rêve plein d'étoiles est né l'Astre vermeil. A savoir (il faut tout apprendre à ces savants) : du sein bleu de la nuit sortent les jours enfants et les astres unis ne forment qu'un soleil.

Rêve, Ame, Feu céleste, ardente trinité, vous me faites divin puisque vous m'habitez, Rêve, principe universel et seul vrai dieu, Feu, premier-né du Rêve, Ame-Esprit, fils du Feu!

Je riais. De toute évidence il n'y a point qu'une âme créatrice et divine en ce monde, et je n'irai jamais disputer sur ce point : les âmes et les dieux sont-ils *le même Nombre ?*

Est dieu tout ce qui vit : l'herbe est un dieu hâtif, doué de rêve, ayant une âme visionnaire. Le rêve créateur n'habite pas la pierre, mais l'herbe dans son âme a le feu primitif.

Ainsi de l'homme, ainsi de toutes créatures, que d'autres en un songe ont imposées au jour. Mais ces dieux affublés de mort oublient l'amour (soit de peupler l'espace en rêvant la nature)

lorsqu'ils sont au déclin de leurs ans. Alors, vieux, c'est le cas de penser qu'ils insultent aux dieux, ces dieux qu'ils sont encore hélas! mais si perclus que le feu de leur âme ne les reconnaît plus.

Au nom du Feu divin c'est à vous que j'en ai surtout, Race de l'Homme et que bien je connais, — connaissant trop « l'espèce » acharnée à survivre au corps déjà brûlé d'où s'enfuit la flamme ivre.

Vieillir est sot, ne nous laissons pas abuser par les belles maximes des songes-creux bibliques. Plus que sot, il est fou d'écouter la musique affreuse de sa voix chantant l'homme épuisé.

L'homme vieillit et ne sent pas sur lui mourir les reflets du printemps, de ses fleurs, des jours d'or aimant tout, mais fuyant les vieillards qu'ils abhorrent, laissant l'ombre et l'hiver les flétrir à loisir !

Que reste-t-il à ces dieux sans joie ? leur démence ? — la Raison, mais non pas la noble insouciance, la Sagesse et non plus l'enthousiasme sans cause, maintes froides vertus loin du parfum des roses ;

car mieux vaut, si l'on n'est dieu conscient, *dieu rêvant*, pour connaître du monde enthousiasme que science. — L'innocence est divine aussi des jeunes gens. — A ces dieux sans honneur, ces vieux dieux sans puissance,

que reste-t-il ? Aux uns, à singer la nature dans ses plus chauds transports et d'Avril et de Mai. Aux autres le doux poids de leur porte-monnaie et l'avare travail fils de la nuit obscure.

Occupé de soucis supérieurs aux richesses, fier et vif, parcourant la nature en grand faune, puissé-je ne jamais respecter la faiblesse de ceux qu'a désignés leur âge à Perséphone,

mais, sentant naître l'heure où je déchanterai, chanter aux vents quand même et toujours la tendresse, la grâce et la bravoure, amies de la jeunesse, et son ingratitude et sa force sacrée,

chanter à tous les vents — dût-il m'en revenir, courant de mes beaux jours à des jours moins parfaits, devant mes pas boiteux un

flot de quolibets — et la joie d'être jeune et l'horreur de vieillir !

Oh ! bien longtemps je ne saurai prêter à rire ; mais sans attendre, un soir, la fin du crépuscule, sans Philoctète ami, sans nul bûcher d'Hercule — seul, comme un noble dieu, moi je saurai mourir.

Je hais les sages ; non les inspirés du Feu qui se chantent eux-mêmes en n'importe quel dieu, Toute l'âme du Christ et tout son cœur sublime, saint Jean, sainte Thérèse et Pascal les dominent.

Il n'est de religion qui ne soit bonne à suivre, si l'on en sait créer le dieu à son image. Aucune idolâtrie me plaît bien davantage. La religion suprême est vivre, vivre et vivre,

mais non pas que pour vivre, oh ! non, mais pour rêver, — non pas en vieillard sage ni trop pédant gamin, ni, par exemple ! en brute, mais en homme divin, connaissant, respectant sa nature élevée

et pour tout dire enfin conscient dans ses rêves, étonné doucement de leurs créations, enthousiaste du monde à recréer sans trêve, enfin poète, enfin : dieu de sa religion.

Rien n'était, puis flotta le Rêve en l'étendue, né sans cause et le seul principe universel. Le Feu premier rêvé, quasi-matériel, prit, tant il était jeune, cette course éperdue

et joyeuse à travers le grand ciel qu'il rêvait — rêvé lui-même par le Rêve encor distrait — qu'il rêvait, qu'il créait au fur et à mesure des besoins de sa joie et qui fut tout azur.

Et si rapide était sa course que le ciel, quoique infini déjà, sentait de tous côtés à la fois sa Présence, un moment arrêtée pour détacher le soi quelque vive étincelle.

Et si rapide était sa course que le Rêve, qui le rêvait partout, le vit au même instant peupler l'azur comme le sel peuple nos grèves, et c'est ainsi que fut rêvé le firmament.

Pas de feu sans fumée, pas de fumée sans eaux. Dois-je pousser plus outre en la Création ? Toutes vies s'entre-rêvent. Nulle autre explication à l'Univers : messieurs, levez votre chapeau !

. . . .
. . . .

L'arbre est dieu, l'homme est dieu, mais il est des degrés. Le premier-né du Rêve et son fils préféré, son serviteur agile, exécutant ses trames, le Feu — chez le Poète — envahit toute l'âme.

Poète je le suis. Uniquement poète. Autrement dit rêveur, créateur conscient. Autrement dit *surtout* dieu créant, dieu rêvant. Et l'un des plus créant, rêvant de la planète.

Créer, rêver sont même chose : je le répète. Si l'on ne m'a compris, tant pis ! Allons aux champs ! — Je pense avoir prouvé que dieu je le puis être, mais je le prouverai mieux encore en chantant,

jusqu'à l'heure où m'ayant résorbé le grand Rêve, et tout étant bien mort de ma divinité, le monde en un long deuil pleurera ma vie brève. (Hélas ! rien d'éternel sinon l'éternité).

Sous l'entrelac des branches, au fond de ce verger, le corps se mêle à l'ombre et l'âme se délivre... N'est-elle plus que le parfum de l'oranger ? Lorsqu'on est ce parfum, c'est un bonheur de vivre.

A travers le verger touffu, noir et penché, n'importe, mais

dans l'ombre, mais aux lueurs de l'ombre, connaître à l'âme un sens si subtil et léger, une divination si claire en la nuit sombre,

qu'elle sait découvrir, dans la chair des beaux fruits, les millions d'étoiles qui vivent là sans bruit... Le corps se mêle à l'ombre et l'âme se délivre. Ce parfum des pêchers, quel bonheur de le vivre!

Comme le ver doré, qui se dore à leur chair, se glisse du nadir au zénith des beaux fruits, dans la chair du beau fruit qu'est tout notre univers, sentir gravir son âme — couler en gravissant —

de la pulpe de l'air au noyau du levant... Le corps se mêle à l'ombre et l'âme se délivre. Mais le soleil paru se mêle aux fruits fondants. Hauts parfums des poiriers, quel bonheur de vous suivre!...

O miracle! ô spectacle! ô joli crottin d'or, ainsi tombé par globes en l'herbe qui frissonne! Hé! n'en écrasons rien: cent moucherons l'honorent. De tout je suis l'ami, je n'en veux à personne.

Je sais bien qu'un orage allègre lance au loin les flèches de l'Amour à l'écharpe d'Iris, et qu'à peindre un théâtre neuf l'Air met ses soins et que Phébus déjà saute de la coulisse.

Mais, j'en conviens, j'ai l'âme et les sens tout attraits par ce tas merveilleux de globes d'or parfaits et ce bleu peuple d'ailes éventant le festin, que sera le très pur et l'odorant crottin.

Regardons-le de près! — Moucherons envolés, pardonnez-moi, j'ai vu, bien vu, je me retire. Je ne suis qu'un mortel des plus écervelés, mais je commence à tout aimer, comme Shakespeare.

Mortel écervelé? non pas, je suis un dieu. Ce que je rêve

en moi s'évoque au naturel, sans effort, tout à coup, et paraît à mes yeux. Ainsi je rêve un champ prenant baiser du ciel,

et le ciel pommelé descend, et même il tombe, jusqu'à venir frôler une terre amoureuse, puis lentement poser sur les mottes herbeuses les baisers roucoulants d'un peuple de colombes.

Or je rêve à présent — autant dire je vois — que ces pigeons d'azur sont tous des Saint-Esprit. Mais il manque un feu d'or sur leur tête, je crois ? Aussitôt le chasseur tire un coup de fusil.

Colombes vers les anges et sans pousser nul cri se renvolent, sauf une, et je sens, ô douleur ! un petit Saint-Esprit qui meurt contre mon cœur, un petit peu du ciel qui meurt dans mon esprit.

———

. . . .
. . . .

Le Froid aussi, le Froid participe du rêve, lorsqu'il offre au printemps descendu sur nos grèves, les pôles effeuillés comme deux blanches roses. C'est bien lui l'Enchanteur de tes métamorphoses,

Océan ! Il te fait capturer le soleil entre tes gros glaçons, comme un oiseau, par l'aile. Heureux lapons qui voient, de leurs petits yeux sales, le soleil pris par son aurore boréale !

———

Enfin, je le veux dire : il n'est que soirs d'hiver limpides et glacés pour étudier la lune. Avec mon chien, blanc fox, calme petit dieu clair, j'aime voir et *songer* les astres qui s'allument ;

et parfois, elle-même, on ose la fixer. — La lune ! — Je ne sais qu'en rêver, lui non plus. Et mon chien me regarde et je

ROMANS

Extraits du tome III des « Ballades Françaises ».

LE ROMAN DE LOUIS XI

Extraits du Livre Premier

Louis XI, curieux homme

EN ROUTE POUR LA GLOIRE ET L'ÉCONOMIE

Dans la chambre de l'auteur. — L'auteur s'écrie :

Louis XI, gagne-petit, je t'aime, curieux homme. Cher marchand de marrons, que tu sus bien tirer les marrons de Bourgogne ! Tu faisais le gentil, tu bordais ton chaperon de médailles de cuivre et d images de plomb, — on te croyait bien occupé à patenôtres, — soudain tu te baissais, étendant tes longs bras, et tout doucettement, sans froisser tes mitaines, tu chipais un marron, puis un, puis un, puis un, sous les mitaines du cousin.

Mais si, par aventure, ses gros poings s'abattaient sur ton dos, ton dos maigre, tu pouffais de rire, et lui rendais son bien que tu lui avais pris. N'y avait plus que les coques, les marrons étaient vides. Ta gentille industrie te valut de grands biens !

Ainsi, moi, bon trouvère, quoique penseur nabot, je grapille ciel et terre, provinces de mon cerveau, sous les mains du Seigneur, toute lumière. Je dérobe à ses doigts les roses de l'aurore, les bagues de l'orage et le lys des nuits claires ; et j'ai de petites images fort idéales sous mon chapeau.

Chiper menu mais sûr, doux Louis XI, ô rare homme ! Que Dieu bon politique, ô rare entre les Louis, t'ait en sa bénie garde et que — comme, jadis, ton levrier chéri allongé sous tes grègues, tu jugeais de douceur, ayant bonne chaleur, — tu sois, sur ses poulaines d'or au paradis, saint petit roi couchant, son plus chaud conseilleur.

Et, pour t'avoir loué contre mes professeurs, avoir suivi ta loi si toute de candeur, quand ce sera mon jour, que ce sera mon tour, tire sa robe à Dieu : qu'il me place d'amour.

Ici commence le Roman de Louis XI.

Quand Jean Le Damoisel et Pierre Crolavoine, suivis à pas fourrés de tout le parlement, à la lumière de deux cents torches, eurent enrichi d'un nouveau corps royal la basilique de Saint-Denis, au bord de Charles VI fut placé Charles VII, et tout fut consommé de la cérémonie.

Puis, quand ce fut notoire et bien un point d'histoire, honnêtement crié par toutes les provinces, qu'au Royaume de France il était mort un prince, qu'il fut bien avéré qu'on l'avait enterré, tranquillement agile l'aimable dauphin Louis se glissa de l'exil, rêvant d'allier la gloire avec l'économie.

Argentant le pays de toute sa chevalerie, en superbe héritier de Bourgogne et des Flandres, Charles de Charolais, dit la Terreur du monde, précédait fougueusement son cousin vers Paris.

Plus délicatement, à petits pas dolents, juste le bercement pour sa réflexion, et faisant le grand tour dans un dessein charmant, Louis s'en vint de Bourgogne entre vingt Bourguignons, noir et brun de son vêt, jaune et noire sa jument, qu'il eut l'idée

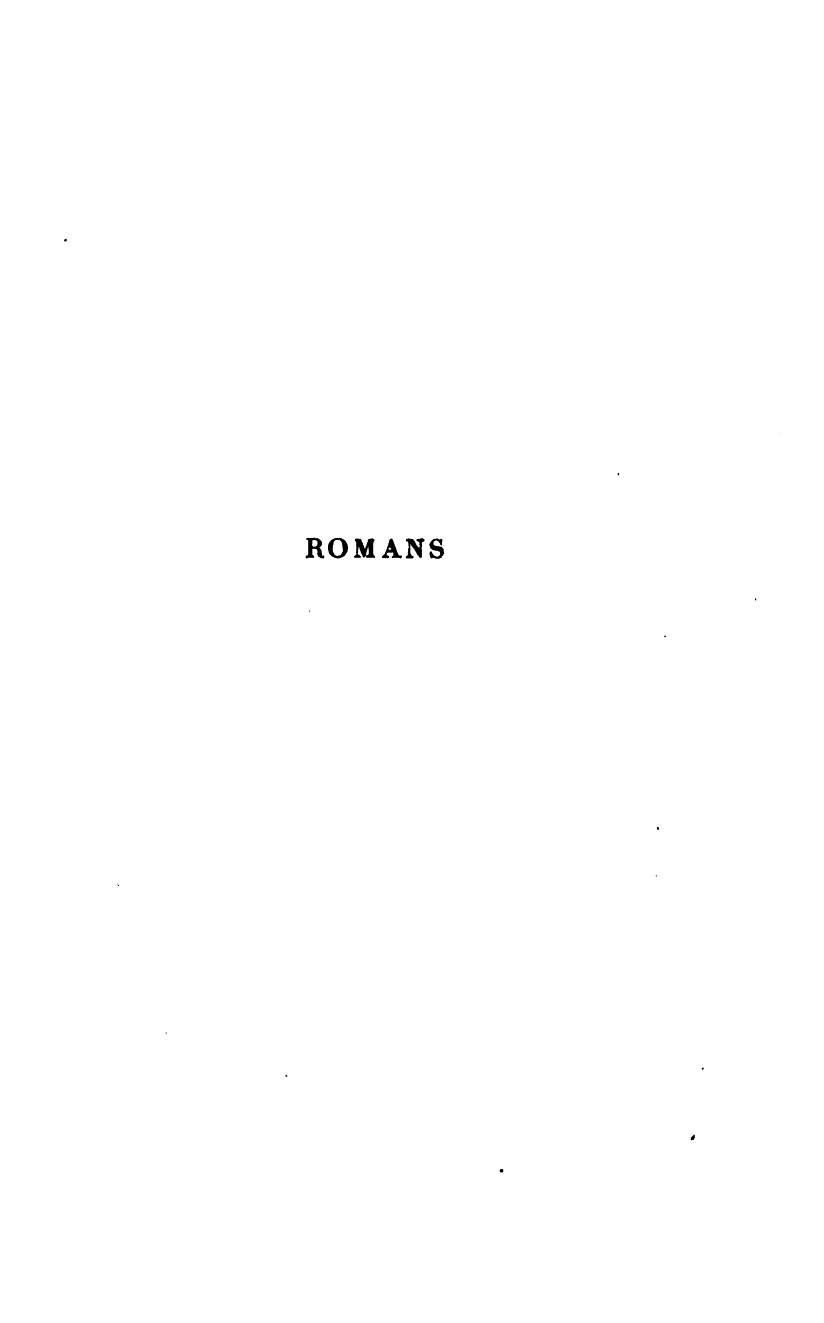
gracieuse, en apercevant Reims, d'alléger de son poids, juste le temps qu'il faut pour vous sacrer un prince, donnant lieu de ce fait à de coquettes fêtes, payées fort noblement par le vieux père de Charles, son oncle de Bourgogne qui le suivait, ducal, — blanche barbe et violente au vent sous son pennon, avec mille Bourguigons.

Ce fut trois jours d'été qu'on se jeta des fleurs et que Bacchus rémois répandit ses douceurs. On en parla longtemps sous l'ogive et le chaume, et longtemps la Champagne, chauve du poil des lièvres, la forêt des Ardennes, vierge de sangliers, ne donnèrent plus à vivre à aucun braconnier.

Cependant le roi Louis, non plus Louis comme devant, roi sans royaume, roi cependant, sans d'un poids plus royal échiner sa jument, reprit le bercement de ce petit pas lent, si justement idoine à sa réflexion.

— Roi sans royaume, roi cependant... La triste aventure ! songeait-il gravement.
— Sembler en son pays un petit roi d'exil... La pénible aventure ! gravement songeait-il.
— Mon oncle par derrière, mon cousin par devant... L'ambulante prison...

— J'ai bien un peu l'air bête, Pâques-Dieu, dans mon pays, si mes benoits parents y ont l'air en conquête. Réfléchis, dauphin Louis... non, Louis XI ! Je m'y trompe. A qui ces blés-ci ? A qui ces melons-là ? — A leurs possesseurs. — Je les pends ! — C'est au roi. — Où poussent les blés, cher oncle ? — Beau neveu, dans la terre. — Et les melons, dans le ciel ? — Nenni, semblablement. — Roi sans royaume ! Qui le disait donc ? Moi ? Pas plus bête, messire, que feu père Charles VII (Dieu l'ait en bénie garde, le digne homme ! et pardonne à son fils qui le fit enrager, mais non plus qu'il ne fit lui-même à Charles VI) qui vous disait : Beau frère, que suis-je ? Vous êtes roi ! — mais, ce disant, mentait. ou ne le pensait pas.



ROMANS

Très doux, le roi de France se mit à siffloter, — et la lune ourlait d'or son chaperon loqueté.

LA PREMIÈRE FREDAINE DU NOUVEAU ROI LOUIS XI

Le 31 août, par un soleil terrible, le roi fit son entrée solennelle dans Paris.

Revêtu de son plus joyeux costume pourpre (il portait ainsi le deuil de son père), monté sur un palefroi blanc comme oie domestique, le roi chevauchait à l'ombre d'un drap d'or que soutenaient, sur les pointes de quatre lances, quatre gros bourgeois suant à grosses gouttes : un tisserand, un boucher, un changeur, un orfèvre. Et le roi souriait comme dans l'ivresse d'un rêve. Il était très content.

Tête nue sous le soleil, ses grands feudataires l'escortaient magnifiques. Philippe de Bourgogne, Orléans, Charolais, Bourbon, Saint-Pol, Nemours et le vieux roi René d'Anjou caracolaient, et leurs sept toisons d'or tintaient aux gorgerins.

Au premier rang, la grande barbe de l'oncle et les mentons rasés de Charolais et d'Orléans ressortaient sur la multitude remuante de dix mille nobles barbes et mentons.

Les cuirasses se réfléchissaient dans les cuirasses.

Le soleil de l'une à l'autre courait affairé.

Heureusement, les panaches multicolores et larges versèrent un jour multicolore et apaisé sur les nobles hommes, les chevaux et les pages. On avait mis les casques. On eût étouffé.

Le roi Louis XI chevauchait sous son dais. Il était très content. Rien ne le gênait.

Maître Henri de Livres, prévôt des marchands, lui vint présenter les clés de la ville. Le roi les soupesa, il eut une moue habile ; et, flattant de son gant la joue de maître Henri, il coula

vers son oncle un œil chargé d'amour. Dix mille sourires lui répondirent, le moindre chevalier, le plus petit baron croyant l'œillade pour lui, tout à son intention.

— La main est bien mignonne et les clefs sont bien lourdes, songeait le bon vieux duc Philippe, et, rêveur, il plongeait dans sa barbe une main chargée de bagues.

Charolais se penchait à l'oreille d'Orléans.

Bourbon, Saint-Pol, Nemours guettaient les clefs brillantes.

Le roi René d'Anjou composait un motet.

Un beau demi-million de bourgeois regardaient.

La poussière sur eux était comme argentée. Et la ville paraissait d'or pur. Le soleil flambait dans sa chemise d'azur. Il courait dans la foule, ce vieil alchimiste. Là, on étouffait. Mais le roi Louis XI était sous son dais.

Enfin, le cortège, quittant les faubourgs, entra dans l'ombre des hautes maisons. La foule suivit. Il était temps ! Tout un peuple serait mort de chaleur à ce chaleureux avènement.

— Oncques nous ne cuîmes à ce point, disaient les vieillards. Nous ne connaissions pas ce durâtre soleil. Voilà-t-il pas de nouveaux temps ?...

Louis XI, dans l'ombre, vit mieux son peuple : il le trouva fort bien portant. Il s'inclinait, gracieux, souriant aux marmots que les mères orgueilleuses « poussaient devant ». Le vieux duc Philippe souriait aux petites filles.

— Et voilà de bien humains princes, disaient les mères, voilà de bien humains princes !

— Attendons la fin, dit François Villon (côté des truands), le roi est bien maigre.

— Les ducs, gras à lard, ajouta Jean de l'Olive (côté de l'Université).

— Paix ! dit Simon Badelorge, savetier.

Le ciel bleu, sur la rue, venait de se déchirer.

Trois beaux anges volant, qui chantaient bergerettes, posaient une couronne sur le front du roi, — à vrai dire, un peu trop sur l'oreille. Mais nul n'y prenait garde tant c'était ravissant.

— Vive le roi Louis! criait la foule, et le roi tout heureux criait : Vive le roi! et ne cessa de crier que lorsqu'il se trouva bien et dûment assis sur le trône de ses pères, que Dieu lui-même, par gentil artifice, lui présenta sur un nuage.

Le nuage roula.

O merveille! Deux bons chevaux normands s'y virent attelés comme par enchantement, et deux Amours roses, à califourchon, menaient les grosses bêtes.

C'est ainsi que le roi, la couronne et le trône, abandonnant le cortège, entraînant la foule, enfilèrent vingt rues de Paris jusqu'aux Tournelles. Le pont-levis baissé, le nuage passa, et dans la cour d'honneur fit une courbe savante.

— Assez! dit le roi.

Le nuage s'arrêta.

Lors, une espèce de moine, tout habillé de bure, aida les deux Amours à descendre les trois pièces.

— Hêlas, mon sire, dit l'homme.

— Hélas quoi?

— Mon sire, je n'ai pu mettre la main sur le sceptre!

— On nous l'aura chipé. Olivier, console-toi. Notre bras levé nous en servira. Ai-je de quoi me nettoyer?... cuvette? serviette?

— Éponge. Oui, mon sire. Vous trouverez ces frivolités dans la salle des fêtes.

— Bien. Mon Guillaume La Mark, mon bon Sanglier, s'est-il enharnaché pour le tournoi?

— Horrible à voir, sire!... couvert de la peau d'une grande bête ardennoise...

— Nous rirons tout à l'heure, Olivier, crois-moi. Va! qu'on me sonne partout mon joyeux avènement!

Puis, ayant de l'index fait sauter sa couronne, dans la salle susdite le roi Louis s'épongea.

— Voici, comme il convient, mon Paris bien charmé... Tout le monde est content, même le parlement. Grand merci, chers

parents, pour tout l'argent prêté. Si vous le revoyez, ce sera dans un songe. Mais je vous en saurai mieux gré dans l'autre monde, car voici qu'en mon cœur, ce cœur plein de candeur (tant il est vrai, mon Dieu, que je me connais mieux que ne me connaîtront jamais les chroniqueurs), sourd le violent désir de ne jamais mourir (Pâques-Dieu, Dieu le veut! s'il veut qu'un petit neveu, Philippe comme mon oncle, ou Louis comme son neveu, ou même Louis-Philippe, signe ce bel arrêt: Par la grâce de Dieu, roi de tous les Français!), pour le vrai bien public, de ne jamais mourir avant de me ravir l'ouïe de ces mots divins: Bourgogne, notre bien. — Mais prudence, place aux fêtes. Tout ceci sera long. Mais nous y arriverons, mais nous y arriverons.

Soudain, Louis XI pouffa dans sa cuvette.

De la ville montait un rire formidable. On eût dit que tout un peuple, ensemble, s'esclaffait.

Un homme entra bien rigolant.

— Mon doux sire, mon doux sire!

— Hé, bonjour, Philippe Pot.

— J'ai tout vu, j'ai tout vu!

— Compère, qu'as-tu vu?

— Du haut des tours, messire, ah! le joli spectacle! la lice, les seigneurs. Ah, ah, le beau tournoi!

— Eh bien?

— Votre Sanglier a culbuté tous les jouteurs.

— Je m'en doutais. Bon fauve. Et Charolais?

— Abîmé tout le premier. Bâoum! Il disparut dans le sable et vitement. J'en ris aux larmes. Ils ont eu peur.

— Et de quoi donc?

— De la hure!...

— Fort bien, compère, laisse-moi rire à mon tour.

Déjà tout Paris se gaudissait de la bonne farce. Dans les rues, sur les places, aux carrefours, autour des fontaines où, depuis l'aurore, coulaient vin de Reims et hypocras, on ne voyait que gens se tenant les côtes ou se roulant à terre plaisamment.

— Voilà de beaux couillons, disaient-ils.

— Bien accueillant les coups, je vous assure.

— Pour se laisser en heaume planter corne de bête, il n'y a que messeigneurs. C'est tout graine de cocus.

— Les a-t-il bien piqués, le féroce!

— En eût fait écumoires.

— Il a longs poils. Muffe horrifique, couilles garnies.

— Et portait fleurs de lys en bave sous le menton.

— Nenni-dà, au ventre! Vous n'avez rien vu.

— En breloque donc ?

— Oui, oui, l'écu de France.

— Je vous le dis, c'est royale farce!

Et sur Paris en fête l'argenterie des clochettes, parmi leurs ritournelles, comptait Louis VI, Louis VII, Louis VIII, saint Louis, Louis X, tandis qu'y répondant, du beffroi des Tournelles, de l'ombre des couvents, le bronze des bourdons sonnait Louis XI, Louis XI, onze, onze, onze.

Enfin ce beau triomphe dut trouver une fin. Pour le laisser languir, Louis XI était trop fin. Qui triomphait en somme? Hum... personne.

Si, Louis XI.

Car, soudain, quel fin tour! — A ce conseil d'ami, livré dans un sourire bienveillant à demi: « Si m'en croyez, messires, vous irez en Bourgogne — vous reviendrez après ! — j'ai vent que vos campagnes nourrissent les Anglais. Le roi Édouard est dans vos vignes. » Oncle et cousin s'enfuirent.

Oncle et cousin partis, dans les lueurs, les tapages de leur chevalerie, non sans avoir souhaité au gentil roi de France, en leur cœur tout le mal, bien haut, gloire et chevance, à l'entour des Tournelles Paris se rembrunit.

Adieu, fêtes, plaisances, tournois et sonneries. — Il y avait bien le peuple qui n'était plus content. — Mais adieu donc aussi, Bourguignons, mes amis! — Ce tour grandit Louis XI aux yeux du parlement.

DE LA BONNE OU MAUVAISE INFLUENCE DES COMPÈRES

Aux Tournelles. — Il fait nuit. Louis XI et Philippe Pot devisent à la chandelle.

— Philippe Pot !
— Mon doux sire.
— Le casque est lourd au front pensif du gentilhomme.
— Certes.
— Tu sais tant de choses, gentil esprit... dis-moi, mignon, dis-moi ce qui laissera mon front léger, le tenant à l'abri de pluies et de froidure ?
— Sire, un chaperon.
— Philippe Pot !
— Mon doux sire.
— J'aurai beaucoup à voyager.
— Certes.
— La cuirasse est pesante au dos du philosophe.
— Oui.
— Tu sais tant de choses, gentil esprit... dis-moi, mignon, dis-moi ce qui laissera fléchir mon corps, le tenant à l'abri des vents coulis ?
— Sire, une cape.
— Hé ?
— Oui bien.
— La lance est froide et âpre au poing du politique.
— Certes.
— Philippe Pot, gentil esprit, j'aurai beaucoup à m'arrêter... Dis-moi, vaurien ! dis-moi ce qui laissera ma main subtile, et non gourde, pour griffer de ma griffe un bon traité ?
— Sire, un bourdon.
— Et s'il me fallait fuir ? Les jambières sonnent, grincent, donnent l'éveil.
— Hé la, je vous conseille, sire...

— Quoi ?

— Des houzeaux.

— Pâques-Dieu, Philippe Pot, tu me vêts en pèlerin !

— Nenni, sire ; au goût d'Olivier, votre compaing, philosophe de race, gentilhomme de mine, et votre barbier devant qui je m'incline.

— Va me quérir, c'est bien, les houzeaux de voyage, le bourdon et la cape ornée de coquillages, le chaperon (ah ! Philippe Pot, que tu causes bien !) et l'âme, si tu peux, de maître Olivier le Dain.

— Sire, il vient en personne...

— Sieds-toi là, sieds-toi là, mon gentilhomme ! J'ai rêvé, l'autre nuit, devine, j'ai rêvé... que tu pendais mon doux cousin par les pieds.

— Et moi, sire, j'ai rêvé... (sieds-toi là, mon sire) que tu lui prenais *les villes de la Somme.*

— Ah ! mes gentils esprits, Philippe Pot, Olivier, qu'un tel royaume est lourd pour un même homme. Que j'aurai donc à voyager ! Roussillon, Armagnac, Bourgogne, Flandre, Somme, et, que sais-je ? oui, Bretagne, Angleterre et... Calais. Qui me doublera ?

— Ton valet.

— Ton barbier.

— Tope !... Je suis triplé.

*

Cependant que la nuit glisse sur les Tournelles comme un voile subtil où tremblent des abeilles, et que la sentinelle, aux créneaux, voit voler trois nuages égaux sous le ciel étoilé.

Cependant que Paris, en soufflant ses chandelles, croit voir l'or de Bourgogne rouler par ribambelles de ducats, prestement tourner de face à pile, miroiter, brasiller au ciel noir sur la ville.

Cependant que Louis XI, à messire Olivier, pour lui payer sa cape, emprunte ses deniers.

Le roi est dans son lit.

Le roi songe :

— « Les villes de la Somme... ouais !... c'est bel à dire. Une main vers la Flandre, une vue sur Calais. Ce n'est pas que d'un tel spectacle on n'aime jouir : Angleterre et Bourgogne ensemble prises aux rets. Ouais... Il est bien bon, messire Olivier. »

Mais j'y songe ! — L'auteur en déroute reprend la parole. — En parlant d'Olivier, je songe qu'en Bourgogne, près du vieux duc Philippe, un cher ami du roi, autre Olivier le Dain, et non pas plus benêt, qu'on nommait, je crois, le sire de Croy, fleur d'espionnage s'épanouissait.

Fleur d'espionnage, mais arome d'esprit, que le vieux duc malin aimait fort respirer. Fleur qui savait très bien redorer son pollen en vendant à Louis XI l'odeur de ses secrets, qui étaient ceux, non moins, de l'oncle de Bourgogne.

Gagner ce favori, à fond ; lui conseiller... de conseiller des choses à l'insu du cousin ; comme abandon de villes contre bon or de France. — Villes gênantes, coûteuses, rebelles, inutiles !

J'y songe ?... Il y songeait aussi, le doux Louis XI.

Le roi songe :

« Hé, hé, point si benêt, maître Ollivier le Dain. Il suffit de s'entendre. Nous achetons le beau sire. Par la Pâques-Dieu, c'est fait ! *Illico*, nous payons à notre aimé cousin, pour l'éloigner de l'oncle, un voyage triomphal dans notre Normandie, suivi d'entrée royale, tournois et jeux plaisants, pétards et encensoirs, dans notre ville de Rouen. Gavé de gloire enfin, nous laissera-t-il, tranquilles, philosopher un peu sur son fief, l'imbécile ?...

« Je n'irai dans mes caves, la lanterne à la manche, chercher (il n'y est pas) notre bon or de France. J'imposerai mes bougres ! Quelle joie, mes sujets, quand vous verrez, radieuse, la France

au grand complet! — En attendant, et jusqu'à ce beau jour, nous aimerons bien voir la couleur de votre or ; en attendant, et jusqu'à ce beau jour, vous viendrez parfois mourir au dehors. »

A quelque temps de là, le palais des Tournelles, personnage enveloppé d'un lourd manteau de lierre, écoutait — c'était l'heure où les sylphes s'endorment — deux petites ombres sournoises dialoguer à ses pieds.

— Pressons, disait le roi. Entendu ?
— Entendu.
— Mais silence.
— Bouche cousue.
— Tu l'enivres.
— Je l'embrase !
— Il signe, — dort...
— Et je reviens.
— Bonne chance, Croy.
— Bon or, roi.

Et messire de Croy, sorti par la poterne, se fondit dans la nuit, une nuit sans lanternes, noire, comme on n'en voit plus dans nos romans modernes.

Château du duc Philippe. — Où nous ferons connaissance avec le roi d'Angleterre.

Or, tandis qu'au ciel bleu les oiseaux gazouillaient, par un beau jour d'été sur toute la Bourgogne, messire de Croy jouait à croix-pile son seigneur, son roi, leurs sommes et leurs villes, et promettait (ce qui advint pour son honneur) de faire scintiller aux mains de son seigneur de bon or trébuchant des campagnes de France, pour trois mauvaises villes qu'on voulait en échange ;

et comme le vieux duc, de guerre lasse, approuvait, et signait, la tête un peu perdue par certain petit vin, survint son hôte royal Édouard d'Angleterre [1].

— Beau cousin, dit Édouard, nous sommes las des guerres, Voici plus de cent ans que la hargne s'essouffle entre Anglais et Français malcontents et fourbus. Vous qui connaissez bien votre neveu de France... est-il homme à signer une trêve avec confiance ?

— Non pas !

Messire de Croy, issant soudain d'une tenture :

— Si fait ! — pardonnez-moi, doux maître, si je réponds pour vous, — mais je viens de la cour où l'on a fort à faire contre mille petits seigneurs pleins d'imposture, ci-devant serviteurs du bon feu Charles VII (Dieu l'absolve) et qui coûtaient bien cher et qu'on a remerciés. On y a fort à faire, grand roi, et, par m'âme ! je crois qu'on signerait une trêve avec joie et les deux mains baissées.

— Va donc, fais diligence, mon gentil serviteur, et ramène-nous notre neveu. Ah ! le bonjour au fils, bel et cher téméraire qui, mandé par son roi, nous quittait juste hier... Le savais-tu, mon Croy ?

— J'ignore toujours, messire.

— Dis-lui qu'il me fait peur, mais qu'il a mon amour.

— Seigneurs, patientez, je reviens dans cinq jours.

— Avec le roi !

— Doux maître, avec votre neveu.

Ayant fait le salut que l'on fait aux grands princes, messire de Croy, non seul, avec un bon traité, sur son coursier bientôt traversait des provinces.

Lors, familièrement, Philippe au bel Édouard :

— Cela ne va donc plus, les Anglais, mon cher prince ? et

1. Édouard IV, d'York, en visite intéressée chez son cousin de Bourgogne, son bon allié.

York va-t-il chercher noise dans le brouillard à Lancastre? Lancastre est-il plus sûr de soi?

— Nenni. Après avoir tant tué pour être roi, j'ai soif...

— De calme?

— Nenni. De me marier. Warwick m'assure que Louis me réserve en sa cour certaine petite princesse de Savoie, un amour. Elle est sœur de la reine, jeune, ce choix me plaît.

— Bon. Pour un cœur surtout ne livrez pas Calais! Votre Warwick, messire, tout votre ami fidèle, je voudrais bien, un jour, lorgner de quel aloi est tout l'or qu'il répand et qui mue en castels.

— Or ça, messire, vous, donnez-moi de vos nouvelles.

— Moi? — je ne sais pourquoi ce Croy m'y a forcé? — tantôt ne m'a-t-il pas, le fou, pour une somme, fait remettre à mon neveu les villes de la Somme?

— Les villes de la Somme!... O mon Calais... Pardieu! ce ce n'est pas là ce que vous avez fait de mieux.

Édouard d'Angleterre, brisant là l'audience, rentra chez lui, doutant beaucoup de la tempérance du bon vieux fils de Jean sans Peur, et le trouvant un peu jaseur.

— L'odeur d'un petit vin me venait sans vergogne... Mon cousin de Bourgogne serait-il donc ivrogne? N'a-t-il pas accusé mon Warwick? L'honnête homme!... il mettrait l'Angleterre en sang pour ma personne. Il l'a mise déjà. Dieu, que le sang est doux! Mais une femme, c'est bien doux aussi. Chut, taisons-nous. L'un et l'autre valent mieux que le vin, c'est moins sur. Que vient-on m'accuser mon Warwick, mon bon chien? Entre Louis XI et lui il y a moi et la mer, d'abord, et puis... entre nous deux, du sang et de la mort: ça attache, ça attache bien; c'est sûr. — Ah çà! qu'aurait-il pu répondre, le barbon, si, comme j'en brûlais tout à l'heure, j'eusse dit: Messire, foi de chrétien qui veut le paradis, le Croy que tu me montres ne me dit rien de bon!

ENTRÉE DE CHARLES LE TÉMÉRAIRE DANS ROUEN

Comtes, barons, chevaliers, capitaines, tous gentilshommes de grande façon, et le plus fier, le plus grand, le plus bel, Charles de Charolais, qui les dépassait tous, entrèrent un beau matin d'azur pur et de cloches, dans Rouen, la bonne ville, et c'était doux plaisir de voir briller les casques, les cuirasses et les housses ; les belles housses, de fin drap d'or étaient, et d'autres de velours, fourrées de pennes d'hermine, et d'autres de damas, fourrées de zibeline, et d'autres, qui coûtaient moult cher, d'orfèvrerie ; et c'était doux plaisir de voir courir les pages, les beaux jeunes enfants bien richement vêtus, et de voir danser, devant les personnages, des hommes en sauvages et de belles femmes nues, et sautiller autour des chevaux, en cadence, des nains rouges, roses, verts, et des filles en bergère, et de voir flotter aux toits les étendards bleus, semés de feux d'or, rouges, avec un lion noir, qui se mêlaient avec les bannières toutes blanches, et de voir venir de la cathédrale, sur le parvis, le clergé violet, venir à la rencontre du roi Louis le pâle, que représentait un si beau comte, un si beau comte [1] ; et le ciel bleu passait dans les clochers à jour, toutes les cloches battaient, de joie ou de douleur, que les crosses luisaient ! que les lances étaient belles !... et c'était doux plaisir d'aller voir les fontaines jeter vin, hypocras, dont chacun buvait ; et y avait encore trois belles sirènes, nues sur une estrade, comme Ève au paradis, et jouaient d'instruments doux, jolis et graves, qui rendaient de suaves et grandes mélodies ; et c'étaient sur le grand pont, sur la Seine, écuyers lâchant oisels peints en bleu, et dans toute la ville c'étaient moult plaisances, dont le tout avait coûté moult finance.

Et ce vint alors le tour du tournoi.

Charles, en noire armure damasquinée d'or, dit, levant sa

1. En effet, Louis XI, voulant éloigner Charles le Téméraire, n'était point de la partie.

lance : « Messires, pour le roi ! » et, sur son coursier, se précipita vers Jean des Moulins, droit sur son coursier, et ce fut un long et doux choc sonore.

Hélas, maître Jean, hélas, il tomba !

Et l'on vit alors, sur tous les gradins, s'agiter très dolemment les hennins, et l'on entendit, comme dans un rêve, courir en fredon, de lèvres en lèvres, un murmure flatteur sur tous les gradins.

JOACHIM

La nuit glisse épaisse et froide dans Paris. Deux ombres dans l'ombre, deux petites ombres maigres s'agitent frileusement, puis glissent dans la nuit.

— Doux sire, j'ai juré. Cette nuit, nous partons.

— C'est bien, suis-moi, suis-moi.

De petites ruelles en petites ruelles, deux petites ombres maigres s'agitent dans le froid, — puis s'arrêtent.

Là, devant une masure à demi enterrée, une voix, une petite voix aigre-douce, aigrelette, une petite voix que mouillent des sanglots :

— Je ne suis lion, ni loup, ni renard, je suis un homme, Croy. Frappe à cette porte, Croy ! Ici, bien. Appelle : Dame Simonne des Chaînes !

— Dame Simonne des Chaînes !

— Bien. Écoute, écoute !... Demande s'il n'est pas mort, hier, quelqu'un chez elle.

— Dame Simonne ! Est-il mort, hier, quelqu'un ici ?

— Hélas, doux seigneur ! vous le savez donc, vous ? Mon fils Joachim, mon fils, la nuit dernière.

— Je ne suis lion, ni loup, ni renard, je suis un homme. Croy, reviens, soutiens-moi ! Joachim !... Croy ! je ne suis lion, ni loup, ni renard, je suis tous trois. Croy, je suis un homme. Adieu, ô petit être !... Joachim ! Joachim ! Allons, bien ! partons.

Dame Simonne me fut... Dame Simonne m'était... Je suis un homme, Croy, je pleure un petit être... Joachim ! Hélas !... mon petit enfant...

La nuit glisse épaisse et froide dans Paris, deux petites ombres maigres butent, glissent, s'agitent. Oh ! quelle petite voix aigrelette, aigrelette... Oh ! ses petits cris déchirés.

Extraits du Livre Second :

La Ligue

DES GOUTS ET DES COULEURS IL NE FAUT DISCUTER

Un appartement dans le château de Philippe le Bon. — Louis XI et le duc Philippe se confient l'un à l'autre. Il fait chaud. L'heure pèse.

— Cher oncle, voici cinq jours que nous nous berçons de plaisants mots, gais, bien subtils, voici trois jours passés que notre tendre Édouard signa ma bonne trêve, et s'en fut subitement (j'aurais juré — et vous ? — que son Warwick, bientôt, lui jouerait quelque tour), nous n'avons guère causé de nos gouvernements.

— Demain, beau neveu, il fera jour... Ouf ! quelle chaleur... Ouvre la fenêtre, mon mignon.

— Qu'ai-je appris, mon doux oncle ? Mon très cher cousin

Charles, que j'aime plus que mon frère (celui-ci je ne l'aime plus) a quitté méchamment Rouen, la bonne ville, disant : Je mettrai tout à feu et tout à sang ! », gagné ses Flandres, et veut de moi tirer dure vengeance ? Las ! j'avais tant usé pour lui d'agréments.

— Beau neveu, que tu es renseigné !... Aussi, je t'ai vendu des villes qui lui plaisaient. (Ouvre la fenêtre.) Il l'a connu. Telles choses ne se cachent guère. Il reviendra bien, sans doute, me martyriser de reproches, de saillies. O terrible enfant !... Je ne suis pas tranquille, parfois j'ai peur, je ne sais plus où je vais.

— La, la, causons, bel oncle, cherchons à vous complaire.

— Voyons ! As-tu ouvert ?

— Oui. Espérez, un orage se prépare. — Causons...

— Non, demain. Je n'ai plus de force pour t'entendre. Si fait, égaie-moi !... Un rien m'accable. Je vieillis, le sais-tu ? Ah ! puissé-je échanger mon humeur chagrine contre le fin soleil de ta gaieté...

— Merci.

— Allons, viens là, conte-moi une de ces gaies nouvelles que tu savais si bien conter, malin esprit, autrefois, quand tu étais mon hôte... que tu étais mon fils, aussi,

— Vous le voulez, bel oncle ? Soit. Vous me promettez...

— Tout, oui, mais raconte.

— *Le cocu armé ?*

— *Le cocu armé*. Attends que je me déboutonne. Dis-moi, mon enfant, l'orage ne vient-il pas ?

— Tout à l'heure, tout à l'heure...

— Été de 1464 ! quand donc auras-tu tout épuisé ma sueur ?

— Commencé-je ?...

— Va.

— « Le roi Charles septième étant en ville de Tours... » Bon, vous dormez.

— Tu crois ? Eh bien ! recommence, mon enfant.

— « Le roi Charles septième étant en ville de Tours, un gentil compagnon écossais, archer de son corps et de sa grand'garde, s'énamoura très fort d'une gente damoiselle, qui était mercière et mariée... hum, mercière et... »

— Qui t'arrête ?

— Et que peut bien vous faire, mon très cher et bel oncle,

d'abandonner, pour moi, deux villes aussi gênantes (pour vous s'entend) que Boulogne et...

— *Le cocu armé !*

— « Et, quand il sut trouver temps et lieu, raconta, le moins mal qu'il sut, son gracieux, son piteux cas... dont il n'était trop content ni joyeux... » Lille ne vous aime guère, mon oncle, et Lille m'aime ! Rétablissons les choses dans leur grande clarté : Lille...

— *Le cocu armé !*

— Néanmoins...

— *Le cocu armé !*

— « Néanmoins, car il avait la chose fort à cœur, ne laissa pas de tenter sa poursuite, et de plus en plus, la gente damoiselle, pourchassa et très aigrement. » Bel oncle ! laissez-moi mettre à la raison beau frère de Charolais. Qu'il soit en Hollande ou en Frise, par la Pâques-Dieu ! je vous le ferai venir à commandement.

— Assez ! tu me fais horreur, assez, laisse-moi, va-t'en !

Le roi reste.

— Va-t'en !

Le duc lui jette son bonnet à la tête. — Le roi file, emportant le bonnet.

Un corridor dans le château. — Le tonnerre gronde. — Louis XI rencontre le sire de Croy.

— Eh non, mon Croy, cela n'a pas été tout droit. Il est bien vieux. En somme, il m'a chassé. Mais, patience, je reste.

— Non, profitez, profitez. Charolais revient méchamment, plus furieux !

— Qu'a-t-il encore, ce fou ?

— Il ne peut avaler les villes de la Somme.

— Sans doute. Je les digère. — Encore ?

— Il a rencontré notre Édouard à Boulogne.

— Adieu ! Bonne chance, Croy.

— Bon or, roi.

— Au surplus, mon affaire de Roussillon m'appelle, et je n'ai pas châtié Bourbon. — Croy !

— Sire ?

— Là, sur mon cœur, hé ?

— Oui.

— J'ai ma bonne trêve.

— Bon.

— Eh bien oui, c'est bon, c'est très bon.

Le roi file comme l'éclair.

Un appartement dans le château. — Philippe le Bon et Charles le Terrible s'entreprennent. Charles brandit un parchemin, que le vieux duc évite jusque dessous les chaises. — Au dehors, éclairs, tonnerre, bourrasques.

— « Ordre à toute la noblesse de Bourgogne et des Flandres d'être sous bannières dans vingt jours. » Signez !

— Je ne signerai pas. Depuis quand te dois-je obéissance ? Ne suis-je plus ton maître et souverain seigneur ? On connaît ton âge, mon fils, on connaît le mien.

— Oui, seigneur. Mais sait-on votre main si débile que vous n'osiez plus signer devant moi ? Pourquoi tremblez-vous ?

— Je ne tremble plus.

— Votre main !

— Lâche.

— Signez !

— Je ne veux pas.

— Signe... Bien ! Maintenant, je saurai vous répondre.

Coups de tonnerre.

— Je ne veux... Je veux que tu l'appelles ! qu'il soit là, qu'il témoigne !...

— Messire de Croy ? oh c'est inutile.

— Tu l'as tué.

— Il est bien.

— Tu me feras mourir !

— Pourquoi ?

— Où est-il ?

— Que sais-je ! Où l'ont conduit ses péchés sans doute. Et qu'importe ?

— Je ne t'aime plus !

— Et moi, mon père, je vous demande grâce. Je vous ai défendu contre vous-même, je sauve Bourgogne en vous sauvant.

— Tu mens !

— Croy vous trahissait.

— Non !

— Il vous trahissait.

— Non !... ou peut-être ! Et qu'importe aussi, s'il m'aimait.

— Tous vos serviteurs étaient vendus au roi.

— Tes preuves.

— A mon approche, ils se sont enfuis, tous !

— Ils t'exècrent. N'approche pas ! Je fuirais aussi, comme eux. Ah ! va !...

La foudre tombe sur le château. — Silence...
Puis le comte Charles reprend, très calme.

— Le roi d'Angleterre, en loyal allié, m'est venu dévoiler toute leur félonie. Il a surpris dans l'ombre, ici, bien des secrets; dont vous n'avez rien su, vous. Il vint à moi. On vous sait incapable de frapper sans faiblesse.

— J'ai peur ! C'est toi — prends garde ! — qui me fais peur...

— Encore, mon père, je vous demande grâce.

— Tu l'as tué ! Tu sens le sang.

— Croy ? Oh ! que nenni, messire. Il s'est enfui tout le premier, et vivement.

— Tu l'as tué ! Tu me tueras, je le sais. Tu es venu pour cela.

Eh bien, frappe! Là... Vois-tu? là, petit enfant, et tu me feras mourir. Ne joue pas longtemps avec, petit enfant : il est bien vieux, bien vieux, mon cœur. Il ne peut plus rouler. Quand je le lance, hep! il s'arrête tout à coup. Il n'y a plus moyen de jouer. C'est ennuyeux. Cela te fait de la peine, n'est-ce pas? Tu as bon cœur, toi. Je veux te demander pardon. Oh non! pas à toi! Je sens bien pourtant qu'il faut que je demande pardon... J'ai besoin de demander pardon à quelqu'un, à... Ta petite tête!... oh, oh, tes cheveux, tes petits cheveux! Tu veux bien que je demande pardon à tes petits cheveux? — Que me fis-tu signer tout à l'heure? Je ne sais plus... où... Par terre?... Là! là! là!

— Sois sage, pépé, allons, sois sage, signe bien maintenant.

— Un petit papier?

— Oui, encore un petit papier.

— Lis, alors, lis. Il faut bien que j'entende. Je suis ton seigneur, n'est-il pas vrai?

— Mais non, tu n'as pas besoin d'entendre, tu n'es plus mon seigneur, tu sais bien, pépé, nous avons changé cela tout à l'heure. Sois sage.

— Si, mais si... je crois... Vite! je saigne. Mon cœur se dévide comme une pelote de laine rouge. Hein?... Il faut que tu me lises! Je le veux!

— Écoute donc, fou! pour ce que tu entendras.

« Nous, Philippe, duc de Bourgogne, comte de Hollande, Charles, comte de Charolais, son fils unique, supplions nos bien-aimés ducs de Bretagne, de Calabre, de Bourbon, de Nemours, nos bien-aimés comtes d'Armagnac, de Dunois, de Saint-Pol, qui nous sont alliés, comme tous barons, seigneurs et nobles qui leur sont féaux et attachés, de vouloir réprimer les agissements et malversations du présent roi Louis de France, tant sur le pauvre peuple, tant sur les gens d'église, nobles et bonnes villes, que sur les biens et la personne des grands, en mépris avoué de toute justice divine et des lois féodales; or, leur rappelons que, pour ce faire en bon entendement, tous aient à ordonner au plus tôt la réunion sous bannières, comme faire nous voulons, de toute leur belle noblesse ainsi que de tous hommes d'armes, archers, couleuvriniers, coutiliers, piquenaires, gens de charroi et autres les servant; ensemble, à déclarer guerre audit roi Louis XI (que Dieu

veuille absoudre de tous ses méfaits), chacun n'agissant que pour la vraie justice *et pour le bien public...* » Allons, signe, c'est long.

— Hé, hé, petit enfant, tu as oublié! tu as oublié quelque chose...

— Non! Quoi?

— Quelque chose... quelqu'un... hé, hé, hé, ho, ho.

— Qui?

— Monsieur de Berry, frère du roi.

— Si les fous deviennent sages...

— Donne-moi mon épieu! donne-moi mon épieu!

— Allons, pépé, allons.

— Ze veux sucer... le petit bout-bout... de... mon épieu.

L'orage s'éloigne. — Dans la cour du château, le jeune chambellan Commines ramasse les girouettes.

POUR NE POINT LAISSER DE POINTS DE MIRE AU COMTE CHARLES

Dans Paris assiégé[1]. *— Une chambre dans une pauvre maison.*

Maître Simon Badelorge, maître Yves de La-Dehors, et l'épouse d'icelui que nommerons Huguette, s'entretenaient un soir (les pauvres ont bien ce droit) de guerre et de misère, de faim gueuse et du roi.

Si Paris assiégé était sombre deux fois, de par l'éclat perdu des lumignons soufflés, dans la nuit, pour ne pas laisser de points

1. En l'absence du roi Louis XI qui s'en était allé châtier Armagnac et Bourbon, seigneurs rebelles.

de mire au comte Charles, non plus qu'à ses couleuvriniers, de par ceci, encore, que tout paraît bien sombre, et plus que n'est en fait, lorsque vient la Camarde, fort bien représentée par dix mille chevaliers, qu'on n'a, pour s'en défendre, que dix cents hommes d'armes et vingt-un chevaliers, hommes de bien, mais du guet, — si Paris, dis-je, était sombre et mort plus que mort, la ruelle où vivaient les gueux dont je vous conte, étoiles n'y passant pas, l'était moult plus encore (car, où les toits se baisent, c'est tous les jours décembre), — mais ce n'était rien près, la ruelle breneuse, de la chambre où logeaient, qu'était moult plus ombreuse, et n'y aurait point vu, homme qui soit, corps ni membres, n'eût été un piot feu qui lorgnait sous la cendre.

— Ça, maître La-Dehors, que vous semble des jours ?

— Las ! qu'ils sont bien pitieux et bien jours à doulour.

— Vous ? notre Huguette.

— Je pense que... je pense... quoique je ne pense rien, qu' tout ça c'est des barlues à quoi je ne comprends rien.

— Moi pas plus, maître Badelorge, pas plus.

— Oh mais, la, rien du tout ! On enchaîne les rues, puis, nixe ! on les déchaîne... J'ouïs bien, c'est vrai, dans l' loin, des gens qui cognent les murs. Mais quoi ? ça crie : Bourgongne ! ça crie : Tue ! pour le rouai !... A beau gueuler qui ne peut se faire entendre. Y en a qui reviennent saignants et tout niquant de la tête, èt qui, mâchant leurs lèvres, et qui, grignant des dents. Pouah ! C'est-y tout ça pour qu' les ruisseaux soient rouges ? c'est-y pour qu'y soient plus puants ? Fine tête qui le saura.

— Toujours est-il, vous qui êtes un homme d'âge, maître Badelorge, que ça ne vous surprend pas.

— Parisien d'hier, maître Yves ? Breton ? Normand ?

— Mon Gu ! je ne l' sais mie. J' sommes d'ici comme de là. On m'a né un beau jour et j'ai fait des coutelas. J'en ai vendu des cents pour pas grand' somme, allez, sur les routes, dans les bourgs, ici, là. Puis des bandes m'ont poussé dans Paris, m'y voilà.

— Et notre Huguette, hé ?

— Je n'en sais pas plus qu' li sur moi. C'est bien pour ça aussi qu'on s' sont rencontrés.

— Eh bien, mes enfants, voilà cent ans que ça dure, qu'on se bat tous les ans et qu'on ne sait pas pourquoi.

— Maître Badelorge! maître Badelorge!
— Hé la!
— Mais c'est un bruit d' garce dans votre Paris, ce soir!
— M'amour, que dis-tu?
— Toi, La-Dehors, va donc-z-y voir un peu!
— Mais oui, ma mie, j'entends force trompettes.
— Vas-y voir!

Or, maître Jean Balue [1], échappé des Tournelles, menait à train d'enfer le guet dans les ruelles, clairons, trompettes et autres instruments sonnant (non pas ordinaires à gens faisant guet), et il criait : « Noël! Noël! » et il disait, quand au milieu des torches sonneries se taisaient : « Fêtez, réjouissez-vous, doux peuple de Paris! Nous revient dans vingt jours notre bon roi Louis. Or ça, réjouissez-vous! Le bon roi fait sa paix avec messires Bourbon, Armagnac et Albret. Il a conquis, doux peuple, conquis le Roussillon!... Il s'en va rencontrer notre amé roi René qui lui prêtera bien toutes ses grandes armées! Il châtiera Bourgongne, ça, lui en serais pleige. Il revient, il revient! — et tout cela je tiens du cher homme que voilà, maître Jean des Moulins. »

Maître Yves de La-Dehors, tout perdu dans la foule, tendit l'ouïe patiemment, et juste pour entendre le dialogue ici-dit, qui n'était pas très tendre :
— Ça, maître Jean Balue, l'Église est-elle saoule?
— Oh! vilain sacrilège! Taisez...
— Messire Charles de Melun est là, vous le savez?
— Hé?
— Il vous parle [2].
— Fort bien.
— Avez-vous cuirasse contre couleuvrine? Quel est ce bruit de fous? Et ces feux?
— Ce bon peuple n'a pas de pain, je lui porte les nouvelles.
— A cette heure?

1. Évêque d'Évreux, et plus tard cardinal Jean de La Balue, bon compaing de Louis XI.
2. Messire Charles de Melun, gouverneur de Paris et « rude cuirasse. »

— A cette heure, oui. Je m'offre en doux rêve...
— Aux Tournelles ! aux Tournelles ! avec votre gros ventre.
— Le temps est à l'orage, messire, vous êtes d'humeur moult durâtre et violente.
— Vous n'êtes qu'un...
— Fort bien. On me l'assure beaucoup, mais je n'en crois rien.

Maître Yves de La-Dehors, soudain, rentrant chez lui :
— Le roi, le roi a fait sa paix avec Bourbon !
— Ah !... Maître Badelorge, qui c'est-y ça, Bourbon ?
— Un comme un autre.
— Il revient dans vingt jours, c'est une affaire sûre.
— Qui ?
— Le roi donc !
— Ah... et toutes ces berlues-là, c'est-y pour mieux dormir ?
— Ça, je ne sais pas.
— Calmez-vous, notre Huguette, voilà cent ans que ça dure.

LE PRÉSENT ET L'AVENIR ET LES CHOSES QU'ON NE VOIT PAS

Un appartement dans le château du roi René, à Angers. — Le roi René, vêtu de sa robe à ramages, est paisiblement assis devant sa table et, le cou penché, la main dégagée, orne un vélin de miniatures au petit point. Louis XI entre brusquement.

— Mon bel oncle René, je vous salue beaucoup. Souffrez que je vous baise.
— Espiègle ! Qui t'amène en mon trou ?

— Le grand désir de vous voir en santé. Rien ne me plaît autant.

— Vraiment ?

— Pour ce qu'après Dieu je tiens la couronne de vous, oui, mon bel oncle.

— Est-ce là tout ?

— Nenni donc. Quand je visite Anjou...

— C'est que tu as besoin de moi. Mais d'où viens-tu, ainsi soufflant et maigre ?

— Ah, messire, j'ai couru beaucoup. Las ! suis-je tant amaigri ? Oui, oui, vous aimez rire. Toujours joyeux et bien vivant alors ?

— Philosophie...

— Allons, tant mieux. — J'ai conquis le Roussillon.

— Peste !

— Châtié Bourbon, Armagnac...

— La, la, parle-moi du Roussillon.

— Je l'ai conquis... (hum ! c'est là de grands mots), je l'ai payé fort bien trois cent mille écus d'or à mon frère d'Aragon.

— Jean II ? Il s'est laissé...

— Oui, et j'eus la Cerdagne par-dessus le marché, c'est un vieux fou.

— Fou cruel.

— De ci, de là, il empoisonne, c'est juste. Mais je me suis méfié. On ne prend pas Louis XI avec une fiole. Or donc: Besoin étant pour lui de mettre à la raison son gentil fils Carlos qui lui prit la Navarre (il n'a pu encore l'empoisonner, le mignon) et qui ne veut pas la rendre, Catalans tenant ferme pour le petit, — et Catalans, vous le savez, messire, ne se combattent ni par fer ni par flamme, rien ne fait virer ces têtes-là ; mais on les gagne, et bien sûrement, avec argent comptant, — j'ai donc *prêté* trois cent mille écus d'or au barbon, qui me livra, pour ce, deux bons pays que j'aime.

— Et qui t'aiment ?

— Fis-je pas mieux que de combattre ?

— J'adore, mon fils, ta magnanimité.

— Tout beau, mon oncle, je combattrai et rudement !

— Las ! contre qui ?

— Bourgogne donc, et Hollande !

— Oui-da. La ligue ?... Bretagne, Alençon...

— Oui-da, la ligue ! mon bon oncle, vous prenez cela en bien joyeuse gaieté. N'empêche que votre fils subtilise avec eux. Ce Jean de Calabre, je l'avais tant choyé !

— Eh bien ?

— Il me trahit, voilà, et c'est moins drôle.

— Bah ! il faut bien que jeunesse se passe.

— Enfin, j'ai besoin...

— D'or ? je n'en ai pas.

— Nenni. De solides bonnes troupes pour veiller sur ma ville. Les miennes, je les garde, je n'en ai de trop. Pâques-Dieu je les vaincrai !... Leur damnée entreprise...

— Anjou est ma campagne, tu ne l'ignore pas, espiègle. Je n'ai nulle troupe ici. Irais-je m'entourer de méchants hommes de guerre ? Tout m'aime en ce pays.

— Hé la, où sont vos troupes ? Devant Paris peut-être ?

— En Lorraine, en Bar, en Provence, en Sicile, partout où je règne par force, donc où je n'ai que faire. Hommes gagés m'y remplacent. En Sicile je combats.

— Oui, oui, devant Paris, le fils a des soldats. Pas une petite troupe ?

— Trois cents archers, ma garde.

— Je les prends ! — Mon bon compère Gamaches...

— Joli nom !

— Mon maréchal, messire ; — maître Olivier le Dain...

— Plus joli !...

— Ne vous déplaise, messire : mon conseiller ; — les mèneront, et vitement, dans Paris. Vous permettez ?

— Tiens, tu n'es qu'un espiègle. Prends ! et me remercie.

— Bien. Trois cents bons archers, c'est assez pour Paris. Sont-ils bons ?

— Ils me cueillent des bleuets dans mes fossés.

— Et moi, je tournerai Bourgogne. Quant au Breton... pft ! il n'est pas encore là. Bretons ne sont agiles.

— On me remercie ?

— Ah ! oui, messire, vous êtes mon gentil oncle. Un peu comme mon benoît ange, n'est-il pas vrai ? Bien rose et bien gras.

— Oui, à barbe de lait et cheveux de frimas.

— Que fait-on, roi René, de sa belle existence ?

— Sur toutes choses, mon fils, je contemple.

— Quoi ?

— La nature.

— Bien cela. Et de divine et royale main vous la peignez, dit-on ?

— Philosophie...

— Heureux homme.

— Je peins, j'écris, je joue d'instruments délectables, je jouis de mon bon cœur, du bon air, de ma table, ne me souciant pas plus du Turc que de Bourgogne. Et que Sforce ou Warwick soient ou non de grands hommes, je m'en gratte le nez délicieusement. Je suis, sans la chercher, l'inspiration de l'heure. Je baye aux grues, je lis, j'écris, je peins souvent, et tiens ! sur ce volet, voici Marie-Madeleine, descendant de sa nef, toute jointe de beaux seigneurs, longs et noirs, velourés et fins jusqu'aux mitaines, près de pairs ecclésiastiques et laïques, sur un quai de Marseille pavé de mosaïque.

— Les rues sont bien mignotes pour si épaisses gens.

— Il n'importe, mon fils, puisque les gens y sont. Que n'es-tu plus doucet, je t'ouvrirais cet art.

— Et deviendrais-je habile, mon oncle, sur le tard ?

— Tout autant que moi.

— Tout autant que ce mons Walgemuth, l'habile homme ! qui, pour flatter mon père, lui fit gueule d'ivrogne ?

— Il l'avait.

— Donc, ce rouge fit ce jaune... Tenez, moi ! je vous représenterais les choses qu'on ne voit pas, — qu'on soupçonne, messire.

— Fou ! ne me fais pas rire, prends garde ! j'en aurais pour trois jours, j'ai la rate gaillarde.

— Si j'étais vous, doux oncle, je peindrais l'avenir.

— Hé quoi ?

— Paris, messire, Paris, avec des rues non pas bordées de petits cailloux, comme ceux que voilà, mais de hautes demeures, plus hautes qu'hommes vingt fois.

— Ho, ho !

— Je peindrais des campagnes où fileraient, comme cerf, des chapelets de chariots, et sans mules qui soient.

— Ho, ho, ho, mon fils, cela n'est pas peignable.

— Bah ! Je peindrais, dans le ciel, hommes ailés de fer,

ou tout au moins volantes machines au fond des airs. Je peindrais...

— Ho, ho, ho, parbleu, je tombe faible ! Ho, ho, esp... ho, esp... ho, ho, ho, ho, espiègle ! — Je te comprends...

— Vous n'en avez pas l'air.

— L'avenir ! L'avenir ! Ta vie en est brûlante. Ton haleine prend feu quand ta main, qui avance, porte dans l'inconnu son geste desséché. Certains t'ont vu sournois ? Tu n'es que haletant... Une bête traquée oblique sous un bois, cherchant l'onde où glacer sa fièvre, laver son sang. Toi, tu cherches l'étang où laver le vieux monde, haletant tu ne veux mourir qu'en cette eau-là. Je te comprends, mon fils, depuis longtemps déjà. Laisse-moi les vieilleries ! C'est juste. Je te l'accorde. Elles ne furent toujours ni trop belles, ni trop bonnes. Mais le présent, mon fils, le présent, qu'en fais-tu ? Ce n'est pas avec toutes tes diableries d'avenir que tu rendras un peuple bien satisfait de toi. Un peuple — mauvais démon ! — ça dort, ça mange, ça boit, ça s'enfièvre en été, et l'hiver, ça a froid. Tes rêves, tes folies ne sont le fait d'un roi, mon fils. Qui sait régner, sait vaincre ses désirs et s'attache au présent. — Tu aurais des loisirs... Je t'apprendrais mon art... Çà ? ne m'entends-tu pas ?

Or, Louis XI entendait, mais il n'écoutait pas.

PARIS S'AMUSE, LE ROI BESOGNE

— Nul n'en ignore, pensait Jean Balue aux Tournelles, la bonne ville de Paris aime les bonnes nouvelles.

*

Quand messire de Gamaches, avec trois cents archers, entra, d'un pas léger, par la porte Saint-Denis, on lui fit une réception

digne de lui. Jamais on n'avait vu plus d'enfants gueulant, ni plus braillante queue aux grègues d'un conquérant. Et pourtant, n'avait pas combattu moult ennemis : tous ayant fort à faire au château Mont-l'Héry.

Et cependant aussi, malgré faim et misère, furent, en réjouissance, ordonnées sur le champ de grandes processions, d'honnêtes cérémonies par ces messieurs du parlement. Maître Jean de l'Olive, maître Jean Pain-et-Chair, docteurs en théologie, à Sainte-Catherine des Écoliers prêchèrent, l'un portant, Dieu en main, la santé du bon roi, aussi de la reine et du fruit qui était en elle, buvant pieuse rasade au bord du saint autel ; l'autre, en chaire, publiquement, priant le Roi des rois pour la fin de la guerre et les biens de la terre, en une harangue moult longue et solennelle, — tous deux gens de savoir, bien écoutés du ciel.

Puis, pour mieux émouvoir les gens à dévotion, les bons confrères de la Passion firent tourner dans Paris leur belle danse macabre : les uns dissimulés en évêques portant crosse, les autres en sergents, en clercs, en conseillers (trois en diables) et d'aucuns, nos pas les moins plaisants, le mortier sur l'oreille, celés en présidents ; et, la nuit chue, à la clarté des torches firent trois fois, saintement, le tour des charniers, dansant, caracolant, faisant mille folies ; quatre d'entre eux, robés en dames de Paris, le hennin branlant, la jupe retroussée, sautillant gentiment devant la troupe folle, portaient, sur un dôme resplendissant de pierreries, — et les torches, là-haut, rejoignaient les étoiles, — un grand squelette ceint du diadème royal.

La pitieuse bataille de Mont-l'Héry.

Après maints tournoiements ils s'étaient rencontrés.

Pipes de vin défoncées, archers se mirent à boire avant de

batailler, et ce, des deux côtés. (A seule fin, disaient-ils, de sûrement batailler.)

A l'aile gauche de Bourgogne tenait messire Saint-Pol, à l'aile droite tenait le comte de Charolais. A l'aile droite de France tenait le roi Louis XI, à l'aile gauche, messire du Maine. C'est parfait.

Entre les deux armées le château Mont-l'Héry, perché sur la hautour, souriait à demi.

Mon Dieu, n'emboucherai-je ici aucun buccin. Archers désaltérés, on se battit ; c'est bien.

Charles de Charolais, fonçant avec sa droite sur la gauche de France, rompit messire du Maine qui, pressé de courir, court encore dans la plaine.

Louis XI, fonçant avec sa droite sur Saint-Pol, qui, comme j'ai dit, tenait la gauche de Bourgogne, le vit, avec ses gens, plus vite que perdrix, s'enfuir je ne sais où pour n'être pas occis.

Louis XI et Charolais, chacunement dans leur coin, ai-je besoin de le dire, s'étaient frotté les mains.

Revinrent, chacun leur tour, au centre de bataille.

Et que virent-ils ? — Hélas, ils ne virent plus rien. Leurs gens très chaleureux, jurant à la défaite, qui devers l'orient, qui devers l'occident, se sauvaient gentiment, sans tambour ni trompette. Et sur le champ d'honneur les deux princes restèrent.

Seuls ? Non pas. Le château Mont-l'Héry (châteaux n'ont pas de jambes, ou bien les ont en l'air), ce vieux preux, non content de sourire à demi, jusque dans ses fondements eut un fort grognement.

— Seuls pourtant...

A tel point qu'hommes vivants les ayant tous quittés, Louis XI et son féal, Charles de Charolais, eussent pu (s'aimant bien), par ce doux jour d'été, s'écrier en faisant mignons signes de la main : « Tiens ! la jolie rencontre. Hé ! bonjour, mon cousin ! »

Mais las ! tournèrent bride, en tout semblablement, se prenant, chacun l'autre, pour écorcheur méchant.

Or je n'invente rien.

Pourtant, à la même heure, ou peu s'en faut (dites-moi, qu'est une heure devant Dieu? un jour? un mois? un an? — un an, voire, ce n'est pour lui le temps de manger une poire) à cette heure donc, Warwick, qui s'était avisé de retrôner Lancastre pour s'immortaliser, de la main froide d'Édouard malement succombait dans une lutte homérique entre dix mille Anglais ; en Espagne Jean II mettait à la raison son gentil fils Carlos et, d'un coup bien donné, allégeait de la vie deux mille Aragonais; Mahomet II, empereur de tous les Ottomans, mettait fin brusquement au plus vieux du vieux monde, en rasant, d'un grand coup de cimeterre, Trébizonde : et de Grecs et de Turcs je sais qu'il en mourut plus que n'eut d'or en cave, non Louis XI, mais Crésus; Venise dépitée, plus saigneuse qu'un cœur, abreuvait l'échafaud de ses inquisiteurs; bref, en Espagne, Asie, Vénétie, Angleterre, onc ne vit-on couler plus de sang sur la terre, à Mont-l'Héry, que dis-je? en France, terre des preux, onc plus notables gens armés piquer des deux.

Mais non dans le bon sens.

— « Pâques-Dieu! je profiterai de l'avertissement, se dit Louis XI en regagnant ses retranchements. Il est indigne à moi de vider, pique à pique, des querelles qui n'ont leur valeur qu'en politique. » — Et tout bas à lui-même : « Mon temps est donc venu, si contre fin matois butor ne prévaut plus? » — Et ses gens le trouvèrent, qui remerciait Dieu, son chapelet aux doigts, très doux et très heureux.

Extraits des Livres Troisième, Quatrième, Neuvième, Dixième, Onzième et Douzième.

DÉSOLATION DU MONDE A L'ENTOUR DES TOURNELLES

Décembre 1465-janvier 1466.

Ce fut un mal hiver, durâtre aux pauvres gens ! Princes et rois eux-mêmes n'en étaient pas contents. Et ceux-ci, chacun sait, ont fourrure et feu clair, ou s'ils ne les ont pas, c'est qu'ils n'en ont besoin : opposant à froidure expédient malin, sous des cieux moins barbares vont chercher du beau temps.

Sur Paris grelottant neigea quarante jours, et n'y eut plus de clercs, de bourgeois, d'écoliers, et je dis des plus chauds, qui voulussent ribauder. La chandelle était morte au petit nid d'amour.

Ribaudes sans amis moururent dépitées.

Le parlement, lui-même, tout frileux de son corps, se fit deux fois fourrer, d'une fois qu'il était.

Notre-Dame la grande se glaça toute blanche. Ses gargouilles, ouvrant leurs gueules frissonnantes, blasphémèrent dans des banderoles transparentes. Les toits se combattaient à lances de frimas...

Or la Cour des Miracles en fit un :

Gueux et gueuses, francs-mitoux, coquillards, piètres, cagoux, hubains, rifodes, marcandiers, tout baguenaud enfin, ne pouvant s'exercer qu'aux belles repentailles, ce fut un sauve-qui-peut d'âmes vers le bon Dieu.

Roulé dans sa bannière où figurait un chien crevé, le grand Coësre mourut en petit saint.

Pour comble de désolation, les loups entrèrent, un soir, à la brune, par la rivière de Seine, et ces vilains voraces mangèrent trois enfants, près de la place aux Chats, derrière les Innocents.
Revinrent au grand jour manger quinze personnes, tant mignotes que grasses, tant mauvaises que bonnes, et étaient si sournois, cruels et enragés que, rencontrant un beau troupeau de blanches bêtes, ils laissèrent les bêtes et mangèrent le berger.

Mais le jour que mourut Philippe Pot tout transi, le froid fut si méchant qu'au jardin des Tournelles, un jardinier trouva deux cent quarante oisels dans un seul tronc d'arbre, tout gelés et blanchis.

— Las ! mon Seigneur, veuillez que leurs petites âmes — petites âmes chanteuses — enchantent, jour et nuit, des plus spirituels cantiques et dolents airs le pauvre Philippe Pot (qui n'en avait pas l'air) las ! mon Seigneur, dans votre paradis !

LA JOIE DES PRISONS

Un matin, les prisons tressaillirent dans Paris.
— Hé la !
Oui, vraiment, tressaillirent de joie.

Tristan l'Ermite était le grand prévôt du roi.

« Madame le Grand-Châtelet » avec sa Chambre d'Hypocras, où les prisonniers eurent toujours pieds froids (avaient constamment les pieds dans l'eau grasse), et son cachot Fin d'Aise, plein de reptiles fameux, tant mous que durs, venimeux et nombreux, sa Gloriette, sa Fosse, ses Chaînes, sa Boucherie, son

Deux-Berceau, son Paradis, son Puits, sa Grièche et son Entre-Deux-Huis, toutes cachettes fort délectables;

« Madame le Louvre » avec ses joyeuses salles basses, bien froides, où n'était permis d'allumer feu qui soit, par crainte de la poudre conservée dans les caves;

« Notre-Dame Bastille » toujours doulce et coquette, avec ses oubliettes, ses onze cages douillettes, son gracieux entonnoir où guère n'était loisible de se tenir levé non plus que de s'asseoir, avec ses araignées, ses rats et ses crapauds, avec son beau limon verdâtre;

toutes en s'éveillant riaient à qui mieux-mieux, comme vieilles chatouillées d'épis sous le ciel bleu :

Pensez donc, ma chère,
Le joli amant,
Tristan le Chattemitte,
Tristan le rouge,
Tristan !

BRUITS DE CLOCHETTES ET DE PIERRES PRÉCIEUSES

Bruges. Palais du duc de Bourgogne. — 15 juin 1467.

Le vieux duc Philippe mourut en espiègle, un soir, dans les bras de ses trois bouffons ; disait mille folies sur Charles septième, puis s'arrêta court, — et soudain pâlissant :

— Messieurs, vous en prie, agitez vos clochettes. Je crois que Dieu m'appelle en son saint paradis. Noël ! Noël ! voici saints anges... Je me confesse à vous des péchés de ma vie, aussi de mon dernier propos qui fut mensonge. Savoir : que la bonne

Jehanne la Lorraine fut à Charles septième mieux que bonne amie. Or, ne fut maîtresse que du roi Jésus-Christ.

Puis pencha la tête et rendit l'esprit.

Et bouffons secouant doucement leurs clochettes (glisse la poulaine, glisse la poulaine) allèrent en file dans les corridors, le jarret tendu et un doigt en l'air.

Ils s'arrêtaient à toutes salles ouvertes. « Monsieur de Commines ! monsieur de Commines ! » chuchotaient-ils. Nul ne répondait. — Rien n'est fou comme mort, dit un des trois Fous.

Allèrent des combles aux cuisines, et des cuisines aux combles remontèrent. Tout était désert ! tout était désert ! Non. La lune les suivait de fenêtre en fenêtre. — Elle se moque de nous, dit un des trois Fous.

Sur les tours de l'Est, de l'Ouest et du Sud, un chat, deux chats, trois chats miaulèrent. Miaou-ou ! miaou-ou ! Vivent les chats maigres et les maigres fous ! — Rien ne fait dévier la lune, dit un des trois Fous.

Mais pour ce qui est de la Tour du Nord, depuis ce soir-là, chats ne s'y aventurent, le bon duc défunt se donne trop l'allure d'y astiquer la lune avec son gant d'or, — scrip ! scrap ! pour mieux boire, ayant beaucoup peiné, les orages dans son casque, — scrip ! scrap ! pour mieux boire...

—Sommes-nous bêtes, dirent les trois Fous, tout le monde est à Liége, et monseigneur Charles !

Or, ils se trompaient.

Mais prendre au mot les fous, lorsqu'on écrit l'Histoire, c'est vouloir se faire de la pluie un mouchoir.

Au vrai, monseigneur Charles, depuis la matinée, avait adroitement vécu dans une armoire. C'est de là qu'il guettait, caché aux yeux du jour, — son gros œil bleu céleste à la serrure, — la dernière grimace au monde du vieux duc.

Et lorsque nos trois Fous regrimpèrent à l'aube dans la chambre du défunt « en grande paour », qui trouvèrent-ils ?... monseigneur Charles tendrement pleurant devant le duc son père.

Il était à genoux et lui faisait des mines, implorant de lui grand pardon pour ses méfaits ; il requérait, hélas ! une bénédiction de ce bon vieux duc tout cadavre, la poitrine arrogante

encore de cent joyaux, qu'il laissait chanter sous ses doigts filiaux.

Mais point ne lui répondait le bonhomme, et pour cause.

Vêtu de beau velours, cuirassé de pierreries, cela n'avait guère mangé depuis trois jours, cela était mort à jeun comme un pauvre, mort de faim, dans une vision heureuse d'anges, de clochettes et de pierres précieuses.

Et, comme résonnaient dans la ville de Bruges les fanfares enrouées de la guerre, et que, sous les brumes matinales, une grande armée s'éveillait, joyeuse, avec le doux espoir au cœur d'aller bientôt paillarder Liége et la fouiller jusqu'aux cloisons, — Charles, duc de Bourgogne, descendait de sa maison.

LA PÊCHE MIRACULEUSE

La nouvelle était si charmante, — un oncle mort si à propos! — mon doux petit Louis XI voulut bien la fêter, mais intimement, en gentille société.

Maître Tristan, tout imagination, conseilla une partie dans l'herbe, et, comme il clignait de ses yeux roux malins : — « Compris, dit le roi, tu n'es qu'un vaurien. »

Le lendemain matin, sous le paradis bleu, gais et contents, mon doux petit Louis XI, Tristan l'Ermite et leurs folles amantes, Simonne des Chaînes et Perrette du Trésor, s'en vinrent taquiner le goujon de Seine, aux pieds en roseaux de la Tour de Nesle.

Maître Olivier, puceau, faisait le guet sur la berge, à longues enjambées froissant l'herbe. Il bayait aux corneilles avec mélancolie : la chute de Buridan occupait son esprit.

Simonne des Chaînes, âme et cœur liés au cœur et à l'âme de son roi bien-aimé, comme un lys d'eau penchant sur un vieux nénuphar, penchait, sur l'épaule râpée de son amant, son cou de

neige, son front de lait, son petit nez de velours blanc ; et, de temps en temps, le gracieux roi Louis de France lui demandait un asticot. Alors, c'était avec un si grand charme qu'elle en puisait un, dans une petite boîte verte, c'était avec un charme si troublant qu'elle le présentait au roi, tout frétillant, que Louis ne se tenait plus de lui baiser l'oreille (non point à l'asticot, mais à Simonne des Chaînes), voire de lui chuchoter amoureusement ces mots : « M'amie, vous assisterez aux États Généraux. »

Perrette du Trésor (une ancienne du roi, excusez ! — passée à Tristan par gentille permission) était la rose truande fraîche et grasse, les joues en pêche, la gorge nue, où le soleil levant se fût bien reconnu, les seins en pelote, mais pelote pointue, étoilés de grains de beauté ambulants (voire de puces) que chérissait de l'œil Tristan sous son capuce. Et lorsque Tristan, la ligne frémissante, convoitait un asticot frais, c'était d'une manière si spécieuse vraiment que la grasse commère exauçait son désir, qu'il lâchait sa ligne dans le plus grand transport ! La ligne faisait : flac, flic, floc, en tombant dans l'eau, et Perrette recevait, sur son cou tout chaud, deux à trois bons baisers de bourreau.

Maître Olivier, puceau, faisait le guet sur la berge, à longues enjambées froissant l'herbe. Il bayait aux corneilles avec mélancolie : la chute de Buridan occupait son esprit.

Il regardait, d'un œil inattentif, certain maître Villon, fleur de berge s'il en fût, courant dans les roseaux après les libellules et qui, parfois, tournait des yeux pleins d'anarchie vers ces bourgeois pêchant là-bas, et leurs amies. Maître Olivier, puceau, avait l'esprit ailleurs... A peine vit-il, dans les roseaux, maître Villon se dévêtir. A peine murmura-t-il, comme on murmure en rêve : « Sans doute, ce monsieur nu ne m'est pas inconnu. »

Et Tristan n'attrapait rien. Et le roi n'attrapait rien. Les asticots filaient, filaient... Et François Villon, prenant une pleine eau, soufflait aux poissons, tout en faisant la planche : « Vive la liberté ! ne vous laissez pas prendre. »

— « O ma commère, disait Tristan, si tu es sage, si tu es bonne, un coupe-file, mignonne, je te donnerai, pour rompre le cordon de la garde écossaise, lorsque je pends ou que je décapite. » — Et Perrette du Trésor disait : « Chic ! » — « Tu assisteras un beau matin, si le cœur t'en dit, reprenait Tristan, à la pendaison rapide et joyeuse du maître puceau, Olivier le Dain. » — « J'en suis, j'en suis ! » répondait Perrette en battant des mains.

— « Paix ! cria le roi, ou je manque ce turbot ! »

— « Un turbot, seigneur, est un poisson de mer... risqua timidement la tendre Simonne. J'en ai vendu, avec ma mère, au grand marché Saint-Honoré, du temps de ma virginité. » — « Un poisson de mer ?... Hé, c'est bien pour cela que je l'ai manqué ! » répondit le roi sans se déconcerter.

— « Le temps passé ne revient pas », fredonnait Perrette en ajustant ses bas. — « Oui ! la jeunesse n'a qu'un temps », entonna Tristan, avec conviction. Alors, la timide, la tendre Simonne roucoula sur un air encore peu connu : « Voici vingt ans que j'ai perdu ma mère... » Il n'en fallait pas plus, Tristan fondit en larmes, — tandis que le roi, tout en pêchant du vent, chantait à tue-tête : « Non ! mes amis, non, je ne veux rien être !... »

Et Tristan n'attrapait rien. Et le roi n'attrapait rien. Les asticots filaient, filaient... Et les goujons spirituels, battant des ouïes, applaudissaient. — (« Applaudissaient », sans doute, n'est qu'une image. Mais sait-on bien ce qui se passe dans l'eau ?)

Aux pieds en roseaux de la Tour de Nesle, les deux commères, le roi et le bourreau chantaient, en chœur, comme des oiseaux. Et les goujons, autour des bouchons, valsaient, valsaient agréablement.

Maître Olivier, puceau, faisait le guet sur la berge...

Soudain, Perrette pouffa de rire dans sa jupe ! Mon doux petit Louis XI, levant sa ligne avec ardeur, venait d'accrocher un

martin-pêcheur. — Tristan dit : « Un gage! » Simonne: Poisson vole! » et maître Olivier s'arrêta, tout net, sur une enjambée.

— « Par m'âme! je me serai trompé, se dit François Villon nageant entre deux eaux. Au lieu d'un goujon pêcher un oiseau... Ce bourgeois n'est pas dépourvu de lyrisme! »

Et les goujons, autour des bouchons, valsaient, valsaient agréablement.

BEL ASSAUT DE MATOISERIES

Le gracieux roi Louis, le plus subtil des hommes, se croyait bien alors à la fin de son intention : voir seul à seul le Bourguignon, par ses caquets l'embobeliner, jouer avec lui comme chat espiègle, lui faire ronron, le caresser, — qu'il ne sente que du velours passer, — tirer de lui, comme chat espiègle en jouant déroule une bobine, trois ans de bonne tranquillité. — « Juste le temps qu'il faut pour affermir un trône et se refaire une France selon sa volonté », disait le roi Louis XI à ceux... non! à personne, car, pour soi-même, il le pensait.

Saint-Pol, le douteux Saint-Pol, connétable de France et lieutenant de Bourgogne (pour qui pêcher en eau trouble était un sport charmant), espérait bien pêcher, de ses blanches mains vassales, l'or qui nage dans l'eau trouble des accommodements.

Balue, oh! ma foi, Balue voulait être pape. Rien que cela? Rien que cela. Et sa balourde entêtée politique lui conseillait d'être *plutôt* l'ami du prince le plus puissant de toute la Chrétienté. Il ne faisait rien à demi, mais non plus n'avait rien

inventé[1]. Avant que devînt de neige sa robe cardinalice, on voyait des fils blancs courir dans ses malices ; et pourtant, ce n'était pas un imbécile parfait puisqu'à défaut d'honneurs, l'or ne lui déplaisait.

Le duc Charles commençait à s'ennuyer d'une trêve qu'il avait prise depuis peu de jours avec le roi, pour se laisser le temps de rassembler leurs troupes — Louis, à Pont-Saint-Maxence et Charles, sous Péronne, — aussi parce que le roi, audit duc de Bourgogne, l'avait fort bien achetée six-vingt mille écus d'or! (Même une moitié seulement lui fut payée comptant.) Charles, comme on aiguise une lame pour l'affiler, passait et repassait en revue sa forte armée, et Péronne la Pucelle assistait aux ébats brillants, dans les prairies, de trente mille soldats.

Balue, le connétable et messire Tanneguy[2] trouvèrent donc le duc Charles en armes dans ses prairies. Ils apportaient de l'or et des paroles de paix. L'or, fort bien accueilli, les paroles, froidement, on en vint néanmoins à causer de l'affaire qui... de l'affaire que... (et Jean Balue clignait de l'œil vers le duc) de l'affaire... tranchons le mot : de l'entrevue que le roi demandait.

— Vous ne l'ignorez pas, messeigneurs, les Liégeois, encore, font mine de se rebeller !

— Encore ? Oh ! monseigneur...

— Nous savons d'où vient le coup[3] !

Et Charles tourna le dos aux trois ambassadeurs.

Mais Balue, clignant de l'œil, s'en vint frapper du doigt le dos de la cuirasse de Charles : elle résonna.

— Qu'est-ce ?

— C'est moi.

— Hé ?

1. Sinon ces cages de fer, dites : fillettes du roi.

2. Tous trois venus en ambassadeur pour annoncer au duc Charles la visite de leur royal maître.

3. En effet, Olivier le Daim parcourait une fois encore le pays de Liége en vue d'y susciter une nouvelle révolte. Manœuvre imprudente de Louis XI, qui, pour être tenue secrète, n'en était pas moins connue du cardinal de la Balue, tout prêt à « traîtriser » son roi.

— C'est le bon moment, dit Jean Balue tout bas... Accordez, monseigneur. Le roi n'est plus le roi.
Et, Saint-Pol, derrière eux, souriait dans sa barbe.

Ainsi fut conclu que le roi viendrait à Péronne, puisque aussi bien c'était son bon plaisir; et le duc, même, écrivit de sa main un sauf-conduit en règle pour son cher suzerain.

Nosdits ambassadeurs allèrent devers le roi.
Messire Tanneguy, content, caracolait, caracolait, — oh! mon Dieu, le pauvre homme, sans trop savoir pourquoi.
Balue clignait de l'œil gauche et Saint-Pol, de l'œil droit.

DEUX POLITIQUES BAISERS SOUS LES ÉTOILES

En route vers Péronne.

A mesure que s'éteignait le jour dans un ciel rose, Louis XI voyait encore s'ombrager l'horizon de clochers, de murailles, de tours et de donjons... Seuls, le duc de Bourbon, son frère le cardinal, Saint-Pol, Tanneguy, Balue et le comte de Dunois vers la sombre Péronne accompagnaient le roi. Et la nuit derrière eux semblait pousser leur marche.
Louis XI venait sans garde, dans sa confiance en soi.

Sans garde? Oui-da... En prévision des jours d'ennui, un bon ami de cœur le suivait dans la nuit (là-bas, derrière, tout finement déguisé), un bon ami de cœur, un beau Tristan sans hache. Un roi s'ennuie sans ses amis, fussent-ils bourreaux. D'ailleurs, Tristan, pour cette occasion, s'était fait mignon : l'habit de Philippe Pot lui allait comme un gant.

Soudain le ciel d'étoiles scintilla sur Tristan, la nuit courut plus vite que Louis XI et sa troupe, et le jour sur Péronne mourut d'un coup de sang.

Messire des Cordes, avec les archers du duc Charles, leur vint au-devant pour les conduire aux portes.

Le roi fit une entrée quiète dans la ville.

Le roi venait sans garde, il arriva tranquille, et comme un gentilhomme chez un gentilhomme. Il se sentit saisir à l'étrier!

— Cousin ! vous êtes le bienvenu, çà, donnez-nous la main.

On s'embrassa sous les étoiles...

S'étant reconnu, on ne s'embrassa plus.

Louis XI avait toujours cette coquine de petite mine, et Charles, ce grand visage bourru.

— Comment va, mon cousin?... doucettement?

— Je vais bien.

Et, la main sur l'épaule de son suzerain, Charles familièrement le mena vers sa demeure.

Le dîner qui suivit fut long et fin.

Charles, fut gai, le roi fut gai, ce qui réjouit beaucoup les seigneurs.

On but force vins de France et de Bourgogne; et l'on eût dit, tant les faces s'éclairaient, que, pour mieux méditer tous ces petits vins vermeils, les vignes avaient pris le soleil dans leurs grappes et que de verre à gorge on versait du soleil.

Au plus fort de la joie, soudain, le roi eut peur!

Le prince de Savoie, monseigneur de Bresse, — qu'il avait tenu trois ans en prison (hé la! mon Dieu, du consentement de son père), ce prince ayant tué deux chevaliers français, — et messire Poncet de Rivière, qu'il avait chassé de France, le regardaient avec des yeux d'orfraie.

Ne les avait-il pas vus auparavant? ou, le vin aidant, crut-il à des visions? Toujours est-il qu'il se leva — laissant inachevé un fort gentil devis, sur un grivois sujet, — fit le tour de la table, les mains en nage, les doigts crispés sur son chapelet, et prétexta sa fatigue très grande pour s'aller de suite reposer.

Et comme, humblement, le duc lui demandait où, pour cette nuit, « son gracieux roi » voulait loger?...

— Au château ! lui dit-il.
— Hors la ville ?
— Hors la ville.
— Bien, cousin. Mais vous ne vous êtes guère embarrassé de valets.
— C'est que je n'en ai coutume. Deux suffisent. J'ai Tristan.
— Et sans doute, Olivier ?
— Non. Confiez-moi Commines.
— Bien, bien, nous ajouterons à votre domestique.
— Rien, cousin, je t'en prie.
— Si, cousin, mes archers !

MAIS VOICI, HÉLAS ! DES NOUVELLES DE LIÉGE

Au château de Péronne. — C'est le matin. — Entre Charles le Téméraire dans la chambre du roi.

— Eh bien ! cousin, vous voici frais et gai ! Par saint Georges de Bourgogne, je vous aime tant ainsi. Louis XI, roi de France, vous serez bon compagnon ! Le voulez-vous ? nous chasserons ce jourd'hui.
— Vos désirs sont des ordres que j'aime à me donner, beau cousin, vos désirs sont des ordres que j'aime à me donner.
— Beau cousin, votre bras !... Vous avez donc dormi ?
— Hein ?
— Je veux dire : cousin, avez-vous bien dormi ?
— Comme un loir, comme un loir.

Après le déjeuner rapide du matin, — deux ailes de poulet froid, un coup de vin, — Louis XI, roi de France, alla revêtir son vieil habit de chasse élégant et fin.

Car deux choses ne le quittèrent jamais dans ses voyages. Savoir : la vraie croix que saint Charlemagne portait (qui s'appelait la croix de victoire, et sur laquelle Louis XI jurait ses bons traités), et ce vaillant habit de velours vert que Charles VII (Dieu l'aide !) avait longtemps porté.

Louis XI avait deux vices : la chasse et le traité.

Chasser? mon Dieu, peut-être était-ce bien cela qu'il appelait « tuer le Temps à travers bois », lorsqu'il plaisantait avec un sien compère. Je ne sais au juste... Mais ce que je sais bien, c'est ce que, pour mon roi, traiter voulait dire [1].

On partit.

Épieu en main, sourire aux lèvres, — sur sa jument jaune et dans son habit vert, — le roi de France était d'un goût achevé. Vers le ciel de la Somme il tenait son épieu, somme une menace légère à deux mignons nuages qui allaient se cognant les joues dans la nue claire. Un poing sur la hanche, le port droit, on eût dit que le roi n'était à peine voûté que pour mieux incliner de délicieux sourires vers messire de Rivière, qui l'adextrait.

Traversant les prairies derrière Sa Majesté, quarante seigneurs bourdonnaient comme ruche, et ne tarissaient pas d'éloges sur sa bonne mine.
Et Charles, au milieu d'eux, terrible, renchérissait.

Louis XI eut un rot.

— « Excusez, messieurs, je suis homme. » Le roi, ce disant, souleva son chaperon. Les quarante seigneurs l'imitèrent. Et cela fit au vent comme un froissement de soie. Louis XI, vers la

1. Gagner du temps et ne rien tenir.

noblesse de Flandre et de Bourgogne, tourna sa fine et rusée tête valoise, et remercia.

— Parbleu, mon cousin, dit Charles, le temps est lourd. Le ciel va crépiter. L'orage n'est pas loin.

— Un orage ? Voire, voire, répondit le roi.

— Si fait, je vous le dis !

Et grossièrement péta Charles le Téméraire.

On rit beaucoup. — On imita. — Et, dès lors, chacun put se satisfaire.

Au ciel, les deux mignons nuages gonflaient leurs joues, s'entre-choquaient, rebondissaient, se disputaient la tartine du soleil, et leurs lèvres dorées se barbouillaient d'éclairs.

Mais à peine était-on sorti des prairies que, sur l'autre rive de la Somme, un groupe de cavaliers saillit des bois, bride abattue !

Ils accouraient droit vers la ville. Ils traversèrent le pont à grand tapage. Sont-ils vingt ? sont-ils cent ? plus ?... La poussière de la route les enveloppe.

Louis XI se gare, et toute la troupe, Charles crie. Trop tard !... La poussière aveugle les deux masses. Il n'y a plus là qu'un tumulte infernal d'armes froissées, brisées, sonnantes, et dans la poussière on ne voit que des mains levant des armes vacillantes.

Tous crient.

— Que veut dire ceci ?

— D'où vient ceci ?

— Arrête, par saint Georges !

— Le duc ? où est le duc ?

— Ici, maladroit !

— Ho, ma cuisse.

— Qui es-tu ?

— Rosimbos.

— Dis donc, toi, capitaine !

— Merci, humph, mon nez saigne.
— Parleras-tu ? Je t'égorge.
— Liége s'est rebellée !
— Arrête, arrête, arrête !
— Humbercourt est tué.
— L'évêque est tué.
— Le Sanglier Rouge...
— Tu m'étouffes !
— ... a passé.
— Nous accourons.
— Lâches !
— Nous ne pûmes tenir.
— Lâches !
— Balue, Dunois, Pâques-Dieu ! on m'assassine, venez çà, on m'étrangle.
— Au roi !
— Tue ! tue !
— Bon, que n'êtes-vous là ? Saint-Pol, Tanneguy, hé, que faites-vous ?
— Au roi ! au roi ! — qu'on le tienne !
— Je le garde.
— Messire de Rivière, lâchez, vous êtes mort.
— Tiens bon, Commines. Ah ! doux ami... Coupe-le ! coupe-le ! Eh... aïe ! donc !
— Las ! monseigneur de Bresse, me secourrez-vous ?
— Heu, je ne vous vois pas.
— Encore ?
— Les chanoines sont tués.
— A Péronne ! à Péronne !
— Messire !... Vous me répondez tous de la personne du roi !
— Merci, cousin, j'y compte.

Là-haut, dans le ciel pâle, les deux mignons nuages étaient devenus grands gârs. Leurs joues entre-choquées sonnaient comme des cymbales. Tout devint noir. Tout s'éclaira !... Un grand déchirement se fit dans le ciel. Et l'on vit bientôt, dans une belle lumière blonde, la tartine du soleil qui s'émiettait en grêle.

— Reine Charlotte, me reverrez-vous ? Nous avons bien

risqué, disait Louis en son âme. Maître Olivier est arrivé trop tard... Faut-il que je croie, me faut-il croire à mon étoile !

LES PRISONNIERS DE MONSIEUR LE DUC

Château de Péronne. — La chambre du roi. — Tristan s'ennuie. Louis XI espère.

— Dieu nous accorde la patience, Tristan.

— Oui, nous sommes frais.

— Ce château de Péronne est humide, en effet.

— Comme pluie.

— Il sue diablement, je l'avoue. Ah, Pâques-Dieu !... pour deux bons diables, le méchant bénitier.

— Riez, riez...

— Qu'essuies-tu sur ce mur avec ton doigt rouge ?

— Je dessine des gibets dans la rosée, mon maître. Une manière comme une autre de tuer le temps.

— Toi aussi ? — Heu, heu, je bâille.

— Il suffit ! Allons-nous-en.

— Tristan, je n'aime pas les plaisanteries.

— Je ne les aime guère plus que vous ! Comment ! voici trois jours que je me morfonds à vos côtés.

— Merci.

— Et trois nuits que les rats aux miens veulent se confondre. Ce n'est gai ! Je couche à terre, vous avez lit douillet.

— Je suis un pauvre roi maigre, — ton roi, Tristan, — un pauvre vieux roi prisonnier. De quoi te plains-tu ? Ne portes-tu pas toujours bon lit de chair sur tes os ?... Hé, tu es gras à lard.

— Nenni, je ne le suis plus.

— Tu mens, Tristan, les rats t'ont reconnu.

— Je m'ennuie.

— Pends les rats !

— Hein ?... Oui-dà, par la queue, autour de votre lit.

— Encore une fois, Tristan, je n'aime pas les plaisanteries !

— Je ne les aime pas plus que vous, messire, encore une fois!

— C'est bien, bavarde, je ne te répondrai plus. — Ah, ah, Tristan...

— Ne me questionnez pas.

— Reverrai-je jamais...

— Non.

... reverrai-je jamais mon sec petit Plessis ?

— Non ! — Vous serez pendu.

— Que tu es dur, Tristan, pour ton pauvre roi. A peu que je ne pleure. Hou, hou, hou... tiens, j'y suis, hou, j'éclate...

— Allons, allons, mon maître, n'arrosez pas le tapis.

— Si fait. Hou !...

— Parbleu non, je couche ici, c'est bien assez humide. Çà, pleurez dans vos draps.

— Bourreau ! Hou, hou, hou !...

— Mon roi, ne pleurez plus... je... ça se gagne ! hou ! je... geindrais avec vous.

— Va, mon bon chien, va, sèche tes beaux yeux roux. Je ne pleurais pas. T'es bête !... Commines veille sur nous.

LA GRANDE COLÈRE DE MONSIEUR LE DUC

Ah ! ce fut une longue et bien grande colère que celle du duc Charles : elle dura trois jours. Trois jours, quatre nuits (disent les chroniqueurs) durant lesquels Louis XI fut sept fois occis. Du moins en paroles. Mais iceluy l'échappa belle.

Les ennemis du roi, les amis du roi faisaient comme une ronde sourde autour de Charles. Balue tournait ; Commines aussi ; les nobles, les archers, les pages, les bourgeois. Tous ceux de la cour, tous ceux de la ville, et jusqu'aux trente mille soldats des prairies, faisaient comme une ronde sourde autour de lui.

Pour ou contre, le duc n'écoutait personne.

Les jours de Charles n'étaient qu'irritations, imprécations, mauvais sourires à tous conseils.

Les nuits de Charles étaient sans sommeil.

Son cœur battait la fièvre des infinies vengeances. Ses mains fouaillaient ses cuisses, ses jambes trouaient les draps. Il se levait en sueur, tout brûlant dans sa chair, d'un pas précipité marchait de large en large.

Son chambellan Commines, recevant les touffeurs de son corps au visage, s'en essuyait.

Vers lui le duc penchait alors sa grande face plate, ses gros yeux bleu-céleste s'ensanglantaient, puis ayant ri d'un rire atroce, en tordant sa chemise de ses poings écartés, il repartait.

— Ce bon duc en sa chemise, pensait Commines, est tout un feu de Saint-Jean folâtre en sa fumée !

Parfois, le duc s'abattait, frénétique.

Une buée entourait son corps sur le parquet.

Commines, dans sa terreur, s'élançait vers la fenêtre, voulait ouvrir, appeler !...

Avant qu'il eût ouvert, Commines fonçait dans l'ombre, s'acculait au chambranle.

Des ongles faisaient chanter les rainures du parquet.

La lune claquait des dents contre les vitres.

Puis rien ! plus rien.....

Si fait. Le bruit léger d'un corps se glissant dans un lit. Une voix qui gémit, lointaine sous les draps, comme une voix d'amoureuse appelant un ingrat: — « Traître !... traître! O Louis, Louis, Louis, Louis... »

Alors, tout doucettement, Commines s'approchait et cherchait dans les draps, une oreille. L'ayant rencontrée il chuchotait, gentil : « Louis est prêt à vous rendre sa foi, mon doux Seigneur. N'aimez pas trop son vilain frère en le faisant roi, comme vous le dites ce soir à monsieur de Saint-Pol. Cela ne vous porterait pas bonheur, croyez-moi. Oui, Madame la France, leur mère, vous en voudrait. Elle préfère, dit-on, l'aîné au cadet. Mais si

vous persistez, mon prince, elle vous griffera. Non. N'écoutez personne : allez trouver le roi. Et ne lui fichez point d'abord des mornifles ! Demandez-lui seulement s'il voudrait bien vous recoudre le contrat de Conflans, ou coller du taffetas sur les coups de canif. Il vous écoutera. Toutefois, à l'occasion de vos nouveaux serments, exigez donc un petit voyage de noces à Liége, et moi je vous réponds qu'il vous l'accordera. »

Comment, la troisième nuit, Charles écouta Commines et, le quatrième jour, suivit son bon conseil, cela touche à ces belles fatalités de l'Histoire dont, si j'étais grand clerc, je vous entretiendrais. Mais je crois que Dieu seul (ou Michelet son complice) pourrait vous en parler d'une façon notoire.

Qu'il vous suffise donc de savoir qu'il advint ceci plutôt que cela, tandis que les ennemis et les amis du roi faisaient comme une ronde sourde autour de Charles, que tournaient Balue, Saint-Pol et Dunois, les nobles, les archers, les pages, les bourgeois, tous ceux de la cour, toux ceux de la ville, et jusqu'aux trente mille soldats des prairies, et qu'on les voyait échanger entre eux — la ronde passant au soleil ou dans l'ombre — les cent mille masques du Mensonge !

LOUIS XI ET CHARLES LE TÉMÉRAIRE

Château de Péronne. — La chambre du roi. — Tristan s'ennuie toujours. Louis XI espère encore. Un verrou chante soudain. La porte s'ouvre... Louis XI se précipite.

Dans un coin de la chambre, Tristan croise les bras. — Entre Charles le Téméraire.

— Que comptez-vous faire de moi, cousin Charles ?
— Louis de France, que voulais-tu faire de moi ?

— Vous !

— Toi !

— Cousin, je répondrai. Ne nous fâchons pas. Mais après vous, après vous, — puisqu'aussi bien je l'ordonne ! Hé non, je vois bien que vous ne répondrez pas. Point d'affaires, cousin, je vais donc vous aider.

— Ce que je compte faire de... *vous* ?

— D'un roi le frère d'un roi, nous avons deviné.

— Oh !

— Ta, ta, ta, nous avons deviné.

— Vous êtes mon prisonnier !

— Cela vous coûtera cher. Voyons, sera-ce pour longtemps ?

— Pour toujours.

— Bien plus cher. Autant que je vivrai ?

— Oui.

— Cela vous coûtera les yeux de la tête, en ce cas. Écoutez, beau Charles, je dois vivre fort vieux. Mon bon compère Arnoul [1] me l'a souvent promis. Mon étoile est vivace à brûler ses voisines. Prenez garde !... Or donc je suis votre hôte ? Il me faudra fins plats. Vous le savez, je mange fort, et je bois comme un roi. Aimez-vous tant la dépense ?

— Vous êtes mon prisonnier !

Plein de courroux le duc Charles marcha, d'un pas terrible jusques au fond de la chambre voisine.

— Tristan, dit le roi, nous sommes dans de beaux draps.

— Bien sales.

— Mais nous les blanchirons.

— Nous n'est pas le vrai mot. Je couche à terre...

— Imbécile !

Et plein de courroux le duc Charles rentra.

— Fort bien, je suis votre hôte. Que cela est gracieux à vous, mon beau cousin, de vouloir ainsi alléger nos finances de notre royal et coûteux entretien. Mille mercis.

— Vous êtes... !

1. Astrologien du roi.

— Je ne suis rien qu'un roi, un bon roi de France. Quelle chaleur, Tristan ! Pâques-Dieu ! ouvre-moi ces fenêtres toutes grandes.

— Ce sont grilles.

— Jette-les bas !

— Je n'ai de hache.

— Tes ongles.

— Hum, la pierre est bien dure...

— Ah çà ! messire, vous ! et toi, drôle, quelle comédie jouez-vous là devant moi ?

— Cousin, j'aime l'air pur, — sans odeur de fer. Vos grillages exhalent un relent de rouillé !... Que me disiez-vous tantôt ? que j'étais en prison ?

— Oui, messire, et vous n'en sortirez.

— Pensée biscornue. Moi, votre prisonnier ? Comment donc pourrais-je l'être ? Comment m'auriez-vous pris ? Nous n'avons combattu. — C'est bien, Tristan, descelle. Maintenant, cousin, une corde, et nous disparaissons.

— Vous vous moquez de moi !

— Cousin, chacun son tour.

— Vous m'avez traîtrisé !

— Foin, le vilain mot, si menteur que vilain. Est-ce donc toujours Liégeois qui vous taquinent ?...Comment m'auriez-vous pris ?

— Je vous tiens !

— O vaillance !... Ah, piteuse industrie ! Vilain félon, tue-moi, et que ce soit fini.

— Je...

— Fais mentir maître Arnoul.

— Je n'assassine pas.

— Et que fais-tu donc ?

— Je juge !

— Qui ?

— Vous !

— Le roi ?... Hé là, mon pauvre enfant, voudrais-tu me faire rire ?... Bon ! je ne rirai pas. Mais ce n'en est pas moins une chose impayable. Un duc jugeant son roi ! Toi, Tristan, tu peux rire. Il faut bien que j'entende quelqu'un rire de cela.

— Par le sang-Dieu ! sire ! vous avez offensé...

— Dieu ?... Hé, que nenni : Dieu te juge, allons, tue-moi.
— Vous m'avez offensé !
— Bonne Sainte Vierge, mais en quoi ?... Feinte, feinte. Allons, étrangle. Tu me tiens... Tu as bonnes pattes, mon cou est maigre. Va.
— Sire, vous pâlissez.
— Il n'y a de quoi rougir. Dépêche. Allons, suis-je mort ?
— Sire, avez-vous bien fini de vous moquer de moi ?
— Mais allons donc ! Allons !...
— Eh bien quoi ?... Allons ?...

Autour du compère le duc Charles tournait, les mains en griffes, toutes frénétiques de rage. Soudain il rentra dans la chambre voisine. On entendit son pas.
— Nos affaires vont mieux. Tristan, nos draps blanchissent.
— Excusez, je ne trouve pas.
— Je te dis qu'ils blanchissent !
On entendait son pas.
— Traîne-t-il des canons ? dit le roi. Non : écoute ! il s'arrête. Oh, oh, oh, un gentil pas de fillette...
Et le roi sifflota d'un petit ton discret.
Dans la rosée du mur, Tristan l'Ermite dessinait des gibets.
Plus calme, bien plus calme, le duc Charles rentra.

— Parlons franc, mon cousin.
— Hé, je ne demande que cela ! Te voici raisonnable ? Est-ce ainsi qu'on voulait faire peur à ce bon roi ?
— Parlons franc.
— Plus d'orage ?... Ce bon roi qui te vint visiter sans malice, en vieux camarade, en ami éprouvé, lui qui s'est confié de tous points à ta sûreté ! Ah, c'est mal.
— Non, c'est bien ! Qu'êtes-vous venu faire ici, tandis qu'avec votre aide Liégeois se rebellaient ?
— Avec mon aide, cousin ?... Instruis-toi, Tristan. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire. Si, d'aventure, Commines compose sur nos querelles une page de son cru, je demande à la revoir. Tu me feras cette grâce, cousin.
— Monseigneur, au fait ! Ho, que vous êtes glissant. Vous me fuyez sous les mots...

— Et toi, mon cher cousin, dans la chambre à côté. C'est égal.

— Dites-moi, dites-moi quand vous aurez fini de glisser?

— Et toi, quand je ne glisse plus, cousin, de t'emporter? Je parle avec la bonne rudesse de la franchise, tu t'emportes, ouais! tu me cèdes la place et me laisses là, tout benêt. Tu reviens. Pour te plaire, j'adoucis mon langage, ouais! tu ne veux m'écouter. J'ouvre à nouveau la bouche, tu me casses les mots aux dents avec une ironie.

— Vous voulez trop mentir en un seul couplet. Je ne me laisserai pas rompre au jeu de parlerie.

— Joli! — Je m'en servirai. — Cousin, puisque je mens, et que tu ne te gênes guère, toi, pour dissimuler, si nous en restions là?

— Je veux que vous parliez!... puis, je répondrai, moi.

— Hum, la conversation ne peut être commode. Pour toi, je mens; pour moi, tu mens: nous sommes frais. Tiens! mettons-nous d'accord sur une chose vraiment vraie, mon beau cousin, avant que de rien entreprendre.

— Qu'est-ce à dire?

— Oui, ça me paraît prudent. Cherchons à nos discours une base de vérité, ou bien nous risquons fort de ne jamais nous entendre.

— Je ne vous entends point déjà.

— Écoute... Sur cette grande mer barbare du Mensonge, où nous nous plaisons à folâtrer, cousin, (je nage, tu nages, et la vague nous flatte) — que mons Tristan nous jette la *planche* d'une vérité: nous aurons un appui commun pour bavarder. Tu vas comprendre... Tristan! viens ça. Quelle chose tiens-tu pour vraie à cette heure du jour?

— Sire, qu'il fait jour.

— Bravo! En conviens-tu, cousin?

— Oui, par saint Georges.

— Moi de même. C'est parfait. Cette petite vérité sera donc notre planche. Accrochons-nous, beau Charles!... Et ne chavirons pas, essayons de causer.

— Soit! dépêchez.

— J'ai donc aidé Liégeois...

— Oui, sire, à se rebeller.

— Sur mon cœur, cousin, je jure que ce n'est pas vrai. Hélas, ces bourgeois m'aiment, — que leur ai-je donc fait ? Par tendre humanité je leur promis un jour de panser leurs blessures, mais je n'en ai rien tenu ! m'étant soudain rappelé que, s'ils m'aimaient beaucoup, je t'aimais encore plus.

— Donc vous mentiez ?

— Je pouvais leur mentir, alors, je n'avais de planche...

— Non ! Vous aviez dit une fois la vérité !... L'or de France est allé couler dans leurs blessures. Ah ! ce fut doux baume et prompte guérison. Mais, si l'on fondait de l'or à vif sur leurs cimetières, je crois que tous les Wallons morts ressusciteraient !

— J'ai donné de l'or, moi ? Prouve-le, t'en prie, cousin. Cela m'intéresserait.

— De l'or, du fer.

— Bon, pourquoi pas du bronze ?

— Sous forme de couleuvrine !

— Que c'est gai à entendre. — Eh bien ! ces preuves gentilles ?

— Du fer ! du bronze ! nos Liégeois sont archers. Hum, suis-je marchand de métaux ?

— Forgeur !

— Allons bon.

— Forgeur !...

— Quoi ?

— Vous avez forgé Liége.

— O ma tête ! — Ah ! poète ! ce que c'est que d'avoir une cour de raffinés. Mais, mon pauvre enfant, tu parles par symboles. Je ne vais plus te comprendre.

— Par trois fois, vous avez forgé Liége, pour vous en faire une arme contre nous, votre frère !

— Parbleu, il passe un vent de poésie sur Péronne. Soyons à la hauteur. — Eh bien ! *mon frère*, cette Liége métallique, m'est avis que ce n'est moi qui l'ai le plus forgée. Vous lui avez baillé deux de ces coups de marteau, ton père et toi, mon frère (oui, mon frère est le mot), qui ont dû mettre en feuilles ces métaux intrépides que tu me soupçonnes, moi pacifique, d'avoir prêtés. Fichtre, tu as une belle imagination pour un guerrier. Toutefois ces preuves ! Ceci n'est point causer.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est imiter nos fous, Commines et Olivier, forgeurs de

phrases sonores, cousin, dans nos foyers ! Et c'est tous creux discours que discours à images.

— Excusez, sire, Commines m'a dit que vous les aimiez...

— Celles qui sont de moi, je ne comprends que les miennes. Ainsi, celle de la planche était fort bien trouvée. Les autres, je m'en méfie. Combien de mensonges se cachent aux replis d'une image, cousin, Dieu seul le sait.

— Merci du renseignement, sire.

— Je te prie de continuer !

— Sire, à toutes rebellions de ces méchants bourgeois, vos deux compères Guillaume la Marck et Olivier...

— Guillaume ?

— Et Olivier ! l'un avec vos finances et l'autre avec ses bandes, accourent fidèlement...

— Arrête ! arrête, toi ! Oh ! comme je t'entends venir avec tes gros sabots. Dieu que tu es matois ! Va-t-il pas falloir, maintenant, me disculper de ce qu'à Liége Olivier va baiser sa vieille mère, et tout en même temps, soigner ses intérêts ? Il est du pays, tu le sais.

— Non pas, il est de Courtrai !

— Humph... failli lâcher la planche (se dit en soi notre bon roi Louis XI). Le coquin n'est pas mal renseigné. Qui l'eût cru ?

Or, Tristan chuchotait ce petit mot : Balue.

— De Courtrai ? Certainement, de Courtrai ! Ah çà, ne peut-on avoir des intérêts à Liége parce que l'on est de Courtrai ? Hé ! tes maudits Anglais en ont bien à Calais, toi, cousin, jusqu'en Frise, et moi...

— Jusqu'à Péronne !

— Pour ce Guillaume, beau Charles, il n'est pas mon ami, ne l'a jamais été, ne le sera jamais. J'ai assez de sangliers autour de mon Plessis. Parle-moi sérieusement.

— Je le fais ! Ce Guillaume, bien pauvre, — je ne sache pas qu'il y ait de mines dans sa forêt d'Ardenne, — avec quel bon argent peut-il lever ses bandes ?

— Je le sais ! Ce Guillaume, bien pauvre, — non, il n'y a point de mines dans ses bois ardennais, — reçoit du bon argent de qui je te dirai.

— Vous avouez donc ?
— Nenni.
— Bien. A mon tour d'entendre... ce qui m'intéresserait.
— Frédéric de Habsbourg, le mignon...
— Hé !
— Oui, l'empereur.
— Que veut dire ?
— Attends, non, j'ai mal commencé. (Mes petites Maries, venez à mon secours !...) Voilà, cousin, écoute : nos destinées sont très différentes, un malin empereur s'en est bien aperçu.
— Quoi ? quoi ?
— Ne fais pas le canard ; écoute-moi. Tu t'obstines à combattre ma France où tu ne peux rien ; et, malgré le vrai cours de ta destinée, qui devrait se confondre avec celui du Rhin, tu guignes ma Loire, tu guignes ma Somme, tu guignes ma Seine, tu t'égares, mon enfant. Oui, j'appris cela, un jour, de mon astrologien.
— Je ne vous entends pas.
— Frédéric, le roué, m'entendrait fort bien, lui. Ah ! ah ! il a fort bien entendu de lui-même...
— Quoi ? Expliquez-vous enfin.
— Tiens ! une petite image qui te plaira peut-être, mieux encore que toutes celles dont je t'ai gratifié... Approche-toi de ce mur. Je vais te la dessiner, du bout de mon doigt maigre, au sein de la rosée. — Fiche-moi le camp, Tristan ! — Je commence... Vois-tu cette ligne courbe ?
— Je la vois.
— Bien. Ceci te représente un rivage de Hollande qui, je crois, t'appartient.
— N'en doutez pas, sire !
— C'est bon, qui t'appartient. A présent... pic !... vois-tu ce point, — non loin du rivage ?
— Oui.
— C'est Rotterdam.
— Ah...
— Et goûte-moi ce petit bras de Meuse, au-dessous de la ville, ce joli délié.
— Une moustache ?

— Farceur! je ne fais ton portrait. Tout ça, c'est ton pays. Tu le reconnais?

— Ma foi...

— Je pose maintenant mon doigt un peu plus haut... pic!... voici Leyde, et, suis-moi bien, je décris un grand arc à travers l'Allemagne...

— Hé la! hé la!

— ... parfaitement, jusqu'à Bâle, jusqu'à ce petit comté de Ferrette, que tu tiens, là, tout près de la Lorraine. Qu'avons-nous obtenu, cousin?

— Un arc, sans doute.

— Grosse bête... Le Rhin!

— Ah! sire, ah! sire.

— Derechef, un point, au beau milieu de l'arc, et c'est la flèche : Cologne! Un point : Mayence! une flèche de rechange; Trêves, Metz, Coblentz, un point, un point, un point; des flèches! des flèches! Aix-la-Chapelle, un point, Neuss, Worms, Spire, des villes! des villes! et de ci de là, et par ci par là, et de Bâle à Strasbourg, et de Clèves à Utrecht! puis tout le long, le long de la rivière... Et ta Frise et ta Flandre à l'Alsace reliées, et ta grosse Brabant à ta gentille Ferrette, ta Bourgogne à ta Gueldre, et Hollande et Zélande à ta Franche-Comté, par ces petites coquines de villes à Frédéric! ces villes en ton pouvoir et toute leur contrée, ces flèches dans ton carquois, dis-moi, cousin, pour rire, — imagine cela un peu, — qu'avons-nous obtenu?...

— Ah! sire, c'est l'antique royaume de Bourgogne!

— Holà, tu exagères. Mais ce pourrait en être un nouveau plus coquet. — Roi près de ton cousin, cousin, ça te plairait?

— Ah! sire, sire.

— Oui, j'entends; ça te plairait. Hélas! comme j'eus déjà l'honneur de te le dire, le bonhomme Frédéric s'en est fort bien douté.

— Comment cela? je ne l'ai dit à personne.

— Et pour cause... Enfin, toujours est-il que cet excellent homme verse bronze, or et fer à qui veut t'occuper : Liégeois, Gantois, Lorrains, Suisses, et que sais-je?... Guillaume. Par la Pâques-Dieu! m'en offrit à moi-même. — Hé, va donc, paresseux! Ta destinée t'attend. Sonne l'assaut! et frappe! O fai-

néantise... Bouge! Impériales et libres, entre le zist et le zest, ces villes sont la proie d'un avare clergé. Villes ecclésiastiques ne sont que toute faiblesse. Attaque, attaque donc! Et tu verras bientôt, à travers les vignobles, la fuite violette des évêques...

— Écoutez, sire!

— Laisse-moi finir ma période, mon enfant. Et tu verras alors le nez de Frédéric piteusement s'allonger à travers les espaces, jusqu'à toucher le nez du Saint-Père, — qui est long. Tu me laisseras ces messieurs grimacer nez à nez. Toi! tu banderas le Rhin, ton bon arc de géant, sur l'Autriche, la Bohême, et vers tout l'Orient!... tandis qu'entre tes jambes, je lierai mon bouquet de provinces de France.

— Sire, à mon tour, trois points! Accordez-les-moi, je vous pardonne.

— Tu es bon.

— Venez un peu m'aider à châtier nos Liégeois.

— Hé, que tu es prompt. Est-ce bien là ton *primo*?

— Oui.

— Il est charmant.

— *Secundo :* renouvelons ce vieux traité de Conflans.

— Adorable, adorable.

— *Tertio :* reprenez la Normandie à votre frère.

— C'est fait!...

— Et donnez-lui la Brie et la Champagne. J'aime beaucoup votre frère. Il sera plus près de moi pour mes veillées d'hiver.

— Heu, quel *tertio!* — Tiens, hume nos manches, flaire-moi ce moisi. Espiègle, allons! fais-nous sortir d'ici.

— Bref, entendu?...

— Entendu. Toutefois...

— Rien!

— Entendu. — Sortons, sortons. Depuis trois jours, cousin, je ne respire que le rat.

— Vous mentez, sire. Cette fenêtre béante!...

— Aïe! Oui, j'avoue de bonne grâce que j'ai lâché la planche! Ah! ah! ah!

— Je ne veux être en reste avec vous, beau cousin. A mon tour, je la lâche.

— Tu n'as point menti, toi.

— Voire, si peu...

— Mais encore?

— Non, je n'ai point menti. Beau cousin, j'ai seulement oublié de vous apprendre... Infidèle mémoire!

— Allons, dis.

— Que notre cher évêque n'est plus du tout occis, que ses chanoines sont gras à lard, vivent largement, qu'Humbercourt vit, que tous ces bruits méchants étaient de grands faux bruits!

— Je pense que je suis joué, se dit tout bas notre bon roi Louis XI. Il ajouta : Mais bah!... Et tout haut, dit : Partons!

— Nenni, restons. Nous faut signer, *jurer* nos petits appointements.

— Hé, vite alors, tes scribes.

— Drôle, je te délivre, dit le duc à Tristan, va me quérir mons Commines.

— Mon petit démon, attends. Va me quérir tout d'abord ma croix de Charlemagne, la seconde dans mon coffre. Il n'y a que sur cette croix, cousin, que je jure bien.

— Un conseil, sire, doucettement, à l'oreille.

— Ne me chatouille pas!

— Méfiez-vous de Balue.

— On y pourvoira. Mais à qui donne, donne. A moi donc. Méfie-toi... Non, tu seras plus tranquille, ne te méfie de personne.

— Vous aimez à rire?

— Comme ça.

— Eh bien, cousin, regardez sur ce mur, oui, là, dans votre belle image de l'Allemagne — qu'est-ce que c'est que tous ces petits oiseaux au bord du Rhin?

— Des oiseaux?

— Là, là, là.

— Mes gibets, monseigneur! fit Tristan l'Ermite, en passant à Louis XI la croix de Charlemagne.

LA POLITIQUE DU ROI

Par quelques habiletés et le moyen de Warwick, Louis XI remit la noise en Angleterre — par quelques habiletés et gros débours d'argent. Les Anglais, alors, étaient fort inconstants (ont fait depuis quelque progrès, ô Reine!...) Ils avaient été Yorkistes pendant six ans, ils redevinrent Lancastriens pendant six mois.

Édouard fut renvoyé aux cent mille diables d'enfer. Il s'exila chez son beau-frère [1].

Henri VI, exhumé de la Tour de Londres, où depuis bien longtemps il se rongeait les ongles, déjà presque cadavre et muet à l'avenant, se laissa conduire à Windsor, « tout en bavant ».

Sur le trône d'Angleterre, autant eût valu sac de laine.

Il restait muet comme un veau couronné, était une ombre en une paroi.

Mais Louis XI et Warwick le trouvaient très bon roi. Le brouillon Édouard IV faisait mal leur affaire. L'un guignait la régence, l'autre, Calais et la paix. Chacun sa marotte, n'est-ce pas? sa petite passion. On n'est pas de fer.

Depuis qu'il savait l'Angleterre en brouillis, il semblait que Louis XI se baignât en roses. N'en doutez pas, il était très content.

Quand l'Angleterre descend, c'est que la France monte. Elles sont les deux plateaux d'une même balance, et l'une se sent plus légère et plus libre, tandis que l'autre fonce. — Aussi bien, attention, Français de notre temps! La France desc... Non, c'est l'équilibre.

LA SANGLANTE BATAILLE DE BARNET

. . . .

Louis XI avait reçu des nouvelles d'Angleterre.

Warwick était tué. Henri VI était tué. Toute la Rose San-

1. Qui l'aida bientôt à se revancher.

glante avait été fauchée, tout Lancastre effeuillé comme une seule fleur.

Le matin de Pâques, sous un brouillard épais, la plaine de Barnet, arrosée de cadavres, ressemblait à un grand fruit rouge, mol et juteux.

Clarence avait trahi Warwick, le bon Clarence ! Et Warwick était tué. Le renard était tombé lorsqu'il fuyait un peu... Édouard, le lion musqué, rugissait gentiment : « J'ai de la viande à revendre, bien fraîche, qui en veut? — Qui veut du renard !... »

Richard de Glocester tendit ses bras hideux.

— « Non pas ! je le garde. Ce Warwick est fameux. »

Les roses de l'aurore tombaient dans le brouillard.

Et tandis que Richard reniflait ses blessures et, vacillant d'ivresse, riait à petits cris, que l'ivrogne Clarence buvait sa barbe humide, et que, les dents brouillées de chair saignante, Édouard, au centre du carnage, digérait, victorieux, les trompettes d'York sonnaient, déchiraient le brouillard, à coups de gueule d'or faisaient de grands trous vides dans cette rosée rouge épandue sur les yeux !

RATS ET SOURIS
DE LA TOUR DE LONDRES

Comme vous l'avez lu, Warwick était mort et, comme vous l'espérez, cette fois pour tout de bon; mais il faut avouer que le vieil Henri VI avait l'âme chevillée au corps, diablement. Ce pauvre roi fou, quoi qu'aient dit les nouvelles, n'était pas mort du tout. Il se portait à merveille.

Dans ses grands cheveux lourds, couleur d'argenterie, qu'il ramenait et liait sur son terne visage, il n'avait jamais bavé si plaisamment.

Il fut bientôt rendu à la Tour de Londres, et mis dans le bon coin des rats et des souris. Mais ces gentilles bêtes ne lui faisaient point de mal, tant elles avaient peur d'une chose si pâle... Sans

doute, elles le prenaient pour un rayon de lune tombé là, par mégarde, un soir d'espièglerie (un de ces soirs charmants où tout le ciel folâtre), et qui ne pouvait plus rejoindre son étoile, une grosse araignée, au beau mitan de la lucarne, ayant tissé sa draperie.

Jamais on ne vit les rats dévorer les fantômes, ni les rayons de lune engraisser les souris. Aussi ne voyait-on pas disparaître Henri VI.

Privé de lumière et presque privé d'air, le vieux roi restait toujours bien vivant. On le priva d'eau et de pain. Rien n'y fit ! — Il fallut le confier aux bons soins de Richard, pour qu'il mourût un soir brusquement, de pur chagrin et mélancolie.

O FRANÇOIS VILLON ! O LA GRÈVE !...

Revenons, pour nous réjouir, à notre bon roi Louis.

Sa trêve une fois conclue, acceptée pour un an, Louis XI à la mi-juin cligna de l'œil vers Paris. Il s'en rapprochait, le sage homme. Il se trouvait heureux, du moins pour cette boutée, d'avoir recouvré les villes de la Somme.

Le 23 juin, le roi passait la porte Saint-Denis. C'était le jour de la Saint-Jean-Baptiste. Messire d'Estouteville, prévôt de Paris, s'en vint le supplier d'aller lui-même, en place de Grève, mettre le feu au grand bûcher de réjouissance. — « Oncques il ne fut si bien fourni, disait messire d'Estouteville. Faites honneur à votre bonne ville, ne dédaignez point sa dépense. Tel bûcher, sans vous, ne saurait se mettre en branle. Boutez-y l'allumette. » — « Je le veux faire », dit le roi par esprit de gracieuseté, bien qu'il eût d'autres chiens d'enfer à fouetter que flammes aboyant en rouge meute vers le ciel, et qu'il eût peur native de la moindre chandelle, à tout le moins s'elle était allumée.

Un mât, portant beau, dépassant tous les toits, avait été planté en la place de Grève. Cinq cents bourrées, deux cents cotterets, dix voies de bois, une multitude de bottes de paille grimpaient à

l'assaut de ses quatorze toises. Mais cela n'importe pas. Il suffit de savoir que, pour fêter le roi autant que la Saint-Jean, ce n'était pas un petit bûcher que celui-là.

Ce ne fut pas non plus un médiocre spectacle, non ! non ! ce fut un spectable risible, de voir le petit compère le roi mettre le feu à cette grande montagne de combustibles.

Il y avait des pétards dans le bûcher.

Le bonhomme se montra d'une prudence bourgeoise.

Avant que de rien vouloir allumer, il fit placer devant lui le vaste et bon Tristan. — « C'est, disait-il, pour plus de sûreté. » Puis il allongea le bras entre les jambes du compère...

L'extrême limite de la flamme de son allumette vint finement chatouiller le nez d'une bûchette. Il n'en fallait pas plus cependant, tout flamba !... Le roi fit trente pas en arrière, poursuivi par Tristan qui ne voulait pas sauter.

Quel plaisir on eut !

Et je ne vous ait pas dit le plus gentil de l'affaire.

Tout en haut du mât, sous un flot de banderoles, se balançait une grande corbeille d'osier, dans laquelle on voyait s'ébattre douloureusement onze chats noirs et un renard, symboles du maufait.

Dans un bel accès d'énorme gaîté, la foule répandue sur la place de Grève et que les archers et les hacquebutiers maintenaient « à poignes et à jurons », battait des mains, frappait des pieds, produisait un étrange et profond hourvari : le renard et les chats commençant à griller, chacun en témoignait son enthousiasme. Et plus les chats miaulaient, plus le renard soufflait (sans doute que ces bêtes avaient soif), plus on trépignait, plus on applaudissait, plus on se rigolait.

Monseigneur le roi perdu dans la foule était bruyant comme diable à quatre. Un archer fit taire ce petit marchand.

Quel plaisir on eut !

Et je n'ai pas encore dit le plus gentil de l'affaire.

Le peuple, mis en vrai délire, leur donnait des noms à ces pauvres bêtes, appelant un chat : Bourgogne, un autre : Édouard l'Anglois ; Bretagne, Saint-Pol, Nemours, d'autres, et d'autres : Bourbon, Savoie. Un déjà tout grillé fut appelé Guyenne. Orléans et Anjou devenaient beaux angoras ; enfin Calabre, un petit minet de rien du tout.

— Trois nobles à la rose ! à qui me les jette, dea, je livre en trois fins mots le nom de la douzième bête !

— Ohé ! le braillard, qui es-tu ?

— Moi je suis, moi je reste.

— Ce n'est pas un nom !

— C'est le mien.

— Et si je t'appelais Villon ?

— Compère Tristan, c'est que vous m'auriez reconnu... Je livre le nom de la douzième bête, non pas le mien, ni le vôtre. En quoi froissé-je votre maréchalerie ? A qui le nom du renard !... Laissez-moi, vous autres. A qui ? A vous, seigneur ?

— Hé oui, à moi. Je donne... fit doucement le petit marchand de tout à l'heure.

— Votre oreille à ma lèvre et vos nobles en ma poche. Bien. Écoutez. Vous me paraissez brave homme.

— Est-ce tout ? Il s'est enfui ? On me vole, Tristan ! Rattrape !

— Sire, dans cette foule, je vous l'avais bien dit.

— Ça, que crie-t-on ? *Louis le onzième ?...*

— Oui, sire. Maître Villon a jeté ses trois mots.

Et le peuple, à présent, criait de toutes parts : *Louis le onzième !* et *Vive le Renard !*

J'estime que ce peuple avait un grand bon sens et méritait bien d'être le peuple de mon roi.

Vous en jugerez par la sousdite merveille.

Avant que l'incendie, de toutes ses mains dorées, eût saisi la corbeille à la flèche du mât, le renard — non ! vous n'allez point me croire — le renard, à moitié cuit, avait mangé les chats.

Le roi se rendit ensuite à l'Hôtel de Ville, où une grande collation lui était préparée, ainsi qu'aux plus gentilles damoiselles de Paris ; et là, mangèrent dragées et confitures, massepains et tartes, crèmes et cornichons et, voirement, autres si fines friandises que c'était plaisir ainsi soi se gâter.

Monsieur le prévôt avait bien fait les choses.

— Un peu trop bien, dit Louis XI à Tristan.

La bouche tout occupée de noisettes délicieuses, celui-ci ne sut rien répondre. Il fit : « Hon ».

Quand vinrent les pêches à l'hydromel, nageant doucement dans les plats d'or, on était rassasié. Les moins gourmandes damoiselles en jetaient par les fenêtres aux manants. Dirai-je que d'aucunes y joignaient des baisers ? — C'était le bon temps alors ! A peu que je ne pleure de ne point en avoir été. O Louis le onzième ! ô François Villon ! ô la Grève ! ô la Saint-Jean !... Mais, ô les pêches à l'hydromel, ô les baisers !...

1471, allons, va-t'en !

L'HÉROIQUE RÉSISTANCE DE LA VILLE DE BEAUVAIS

Maître Tristan l'Ermite ne s'était pas trompé : la Bourgogne enrageait considérablement, que dis-je ? ne rêvait plus que vengeance et que guerre. Pour être juste, quand je dis la Bourgogne, il faut entendre monseigneur Charles, car si l'on eût demandé l'avis des Bourguignons, je sais bien ce qu'auraient répondu les compères. — « Mieux vaut teindre sa trogne de vin rouge que de sang. » Ce sont hommes de bon sens, que voulez-vous y faire ? et qui ne connaissent de frontières, sinon les bornes de leurs champs.

Les villes de la Somme réapprivoisées sous ses mitaines caressantes et la Guyenne revenue tranquille s'allonger contre ses poulaines, le roi Louis se trouvait plus puissant que jamais. Son âme royale en était toute contente.

Charles n'hésita point, il se mit en colère, et, comme on déchire un vêtement trop usé, rompit la trêve d'un grand coup sec. L'or flamand lui avait ménagé des armées : avec elles il rentra en France dans le but de la saccager.

En même temps, il lançait un fougueux manifeste, adjurant tous les princes et gentilshommes français de s'unir pour frapper cet exécrable fratricide, — c'est ainsi qu'il appelait le roi dans sa

colère, ce bon roi qui s'était signé de la tête jusques en terre, en apprenant le dur trépas de son cadet, — de s'unir pour venger cette mort tant piteuse et inhumaine, qu'oncques on n'en avait ouï mentionner de pareilles, dans la chrétienne Europe, depuis au moins trente ans !

Manifeste et colère bien cousus de fils blancs.

Le duc de Bretagne, comme vous le pensez, s'y laissa prendre; mais ce n'était pas lui qui avait inventé le fil à couper le beurre exquis de son pays. Il affûta ses lances de son côté.

Charles, de l'autre, prit et saccagea Nesle, que le roi Louis de France lui avait ravie, et qui aimait le roi Louis de France à tout le moins une fois plus que lui. Car celui-ci faisait peur à tout le monde.

Les citoyens, la garnison, archers, bourgeois, femmes et enfants, devinrent l'objet d'un beau massacre en masse et firent aux rues un pavé bien mollet. Leur sang, au-dessus d'eux, coulait épais de plusieurs pouces. — Quand le duc entra dans la ville, grande fut sa satisfaction : la queue de son cheval traînait dans le sang.

Il eut un long sourire farouche.

— Voilà le fruit, s'écria-t-il, qui grandit sur l'arbre de la guerre ! Voilà vraiment un beau spectacle ! En vérité, j'ai de bons bouchers avec moi.

Puis, il piqua des deux au milieu des cadavres, en pleurant de joie.

Le rapide, sagace et expérimenté roi Louis jeta vite un atout sur cette rouge carte. Il venait de combiner un gentil plan de campagne, pour mettre à mal son ennemi.

Tout autour des armées du duc Charles, qui merveilleusement s'en ébahissaient, les francs-archers du roi, sous la conduite de Dammartin, ravagèrent le pays soigneusement. — Mais ils esquivaient toujours la bataille. — Ces légers francs-archers tenaient de l'hirondelle. S'ils voyaient seulement surgir à l'horizon, tout au bout du ciel bleu, un étendard avec un lion, pfuitt ! ils s'envolaient à tire d'aile. Et le duc Charles avait rase plaine autour de lui : plus de moissons, plus de villages, pas d'ennemis.

Toutefois, il avançait.

Il avançait, la faim aux dents.

Il marchait pour rejoindre son allié de Bretagne qu'il s'entêtait à croire vainqueur en Normandie, rassasié de lait pur et de pommes d'api.

Bien amaigri, bien affaibli, force lui fut un jour de s'arrêter. Il s'arrêta devant Beauvais, qui l'attendait.

D'autre part, le roi ne perdait pas son temps. Quoiqu'il ne fût pas un grand capitaine, on peut dire qu'au prix du duc de Bretagne il équipollait à César lui-même.

A la tête d'une armée colossale, il vint faire asseoir les barons bretons sur les épines de leurs ajoncs. Ces grands corps s'affaissaient dans un bruit de ferraille et de jurons dédiés à la Vierge Marie. Le roi s'en signait, mais il était ravi. Avant même qu'ils eussent fini de les affûter, leurs longues lances béates furent tordues comme pailles à Machecoul, à Ancenis, à Champtocé, à Nantes.

Une trêve déjà pointait du nez : le duc François en avait assez.

Ce vilain gros seigneur, dans une dernière rencontre, avait aperçu, en un éclair gris-bleu, le regard du roi Louis sourcillant sous son casque. Il en était courbaturé, tant ce regard, comme pinces, vous tenaillait les gens. Dois-je dire qu'à ce regard pendait un bon sourire, oublieux des traîtrises et prometteur d'argent ? tant Louis XI, sous ses regards les plus terribles, avait le pli de la lèvre indulgent.

Tout marchait, il est vrai, comme sur des roulettes, la bonne étoile du roi — n'étant pas astrologue, je vous donne le renseignement pour ce qu'il vaut — faisant sans doute partie de la constellation du Chariot.

Antoine Canard, dit de Lâtre, écuyer de l'écurie du roi, quittait précipitamment l'armée royale le 12 juillet, porteur d'une missive pour les habitants de Beauvais. C'étaient les remerciements du gracieux roi Louis XI à « ses très chiers et bien amés subgiets » pour leur vigoureuse, leur léonine résistance au duc Charles de Bourgogne, qui les assiégeait.

A ce faire, Charles n'avait rien gagné, sinon grand accroissement de déshonneur et honte. Toujours à l'assaut et toujours

repoussé. Mais, si sa lance gaillarde en était émoussée, son róbuste appétit s'en trouvait aiguisé.

Hélas! les vivres étaient dans Beauvais!

Et lorsqu'avec ses gens il grimpait à l'échelle, que leur jetait-on, dites-moi? — des poulets? non pas, — des radis? du beurre? vous êtes dans l'erreur, — des agneaux? des bœufs? plus souvent! — des fraises à la crème? des melons? des salsifis? fi! vous vous moquez! — On leur jetait du plomb fondu dans les prunelles; sur le nez, sous le nez des torches enflammées (comme roses écloses, bonnes à humer); et par tout le corps un joyeux pêle-mêle de meubles, de pavés, d'ardoises, de boulets, de crachats, d'os rongés, d'ordures variées, de petits clous, de grands clous, d'enclumes, de marteaux, de casseroles, de piots, de papinottes en fer, d'assiettes, de fourchettes, de poêles, de ouillers, d'encre, d'urine, de graisse et d'huile bouillantes, que sais-je? de tombeaux, de margelles, de cloisons, de gouttières, de toits, de clochers, de cloches, de clochettes qui tintinnabulaient gracieusement sur les têtes.

Que leur jetait-on encore pour ne point mentir?

Ah! maints objets moult contondants, tranchants, affûtés, affilés, en boule, en douille, grenus, cornus, en scie, en soc, de terre, de tôle, de pierre de taille, de fer, d'acier, arqués, hérissés, tordus, confus, tout mal fichus, moussus, rouillés, éraillés, en lanières, en coin, en creux, en crible, en croix, en cric, en croc, sonnants, crissants, sifflants et ronflants, faisant humph, ouf, louf, pouf, bring, sring, tringl, balaam, bottom, betting, batar, arara, raraboum, bul, bul, breloc, relic, relaps, mil, bomb, marl, broug, batacl, mirobol, pic, poc, quett, strict, pac, diex, mec, pett, sec, sic, soïf, flic, faïm, bric, broc, brrrrrr..., qui enfonçaient les crânes, élargissaient les nez, tricotaient les oreilles, écarquillaient les bouches, faisaient voler les dents, les doigts, les coudes, les bras, les mentons, les pommettes, mariaient les yeux, en dédaignaient l'omelette, désossaient les épaules, abrutissaient le thorax, décourageaient les cœurs, mettaient l'intrus au ventre, scrutaient une fesse puis l'autre, en tiraient faux boyaux, faisaient de couilles bouillie décevante, de cuisses cuissettes, de rotules billes et developpaient les pieds ou coupaient l'homme en cinq, six, sept, voire.

Oui-dà, encore, que leur jetait-on?

Des cadavres, des injures, des merdailles et des flèches ?
Bien mieux ! (frissonnez avec moi) — des maisons. Et peu s'en fallut que, par-dessus la ville, on ne leur jetât la ville entière !

Heureusement, Dammartin faufilé dans Beauvais, avec ses bandes de francs-archers, vint mettre un frein à ces glorieuses dépenses. Ce sage et preud'homme guerrier estimant que jamais le roi ne les pourrait payer, ordonna tout d'abord qu'on arrêtât les frais. La défense, maintenant, se poursuivait en règle. Des troupes, chaque jour, accouraient de toutes parts au secours de la vaillante ville assiégée. Le duc Charles, qui n'était rien moins qu'un César, avait, dans sa hâte de manger une miche et de boire, ne serait-ce qu'un pichet de vin doux, avait, dis-je, militairement omis d'investir Beauvais du côté de Paris. Et des troupes, des troupes, des troupes se faufilaient.

Évidemment, de cette part comme de l'autre, une joyeuse trêve allait bientôt pointer du nez. — Le roi remerciait donc ses valeureux sujets, et, par cette missive que maître Antoine Canard, son écuyer cavalcadour, leur remit fidèlement le 14 juillet, il les exemptait de toutes tailles et gabelles, leur restituait leurs privilèges anciens, tels qu'ils les avaient eus du temps de Philippe le Bel, les appelait gracieusement les sauveurs de la France, ajoutant qu'ils resteraient sans cesse auprès de lui en très singulière recommandation ; enfin les suppliait et néanmoins leur mandait qu'ils voulussent déposer ses plus royaux hommages aux pieds d'une certaine dame Laisné, dite : Hachette.

Et ce fut une belle fête et presque nationale, que ce 14 juillet dans la ville de Beauvais. On fit sonner les trompes à défaut des bourdons, qui avaient servi à coiffer les Bourguignons. Etendards au soleil, tourna sur les remparts la grande procession de Sainte-Angadresme ; et pour « ennuyer » le duc Charles dans la plaine, figurants et public mangeaient des tartelettes.

La victoire des assiégés fut complète. Charles dut lever le camp le 22 juillet et reprendre sa marche vers la Normandie. Au reste, il fit cela sans tambour ni trompette, inquiet comme un dindon qu'un renard aurait pris, car son échec l'avait moult humilié. Mais de lion qu'il était, le rabaisser dindon, je pense toutefois que c'est assez. Son prestige de terreur s'était évaporé.

Dammartin et ses troupes le harcelaient comme mouches qui, la piqûre faite, s'envolent en fredonnant. Approcher finement, lancer sa flèche, filer ! quelle gracieuse tactique les Parthes ont inventée !

Charles, il est vrai, trouva des vivres en Normandie et put se régaler de cidre et de pain bis. Ce qu'il ne trouva point, ce fut l'amour des peuples, qui bien soigneusement réfugiés dans les villes, entre les créneaux lui faisaient des pieds de nez, dont Commines rigolait beaucoup à ses côtés. — « Peste du plaisantin !... » Désormais le duc le surveilla de l'œil.

Rouen, comme Beauvais, lui jeta des maisons. Ce sont coiffures très incommodes, même pour des têtes de Bourguignons. Et ceux-ci, chacun sait, ont presque têtes d'Allemagne, je veux dire : rondes, épaisses et durement charpentées. Mais quoi ! maisons ne sont casques, non plus que petits toquets de freluquets.

Force lui fut d'aller ravager les campagnes pour relever un peu son renom d'homme terrible. Sa position devenait singulièrement critique. S'il ravageait, il s'affamait lui-même. S'il ne ravageait pas, qui donc le craindrait ? Monseigneur de Bretagne n'arrivait toujours pas, et l'on craignait beaucoup qu'il n'arrivât jamais [1].

Les armées du duc Charles étaient découragées.

Pourquoi vouloir aussi s'entêter à combattre un roi si gratifié d'interventions célestes ? S'il réussissait, n'était-ce par miracles ? Pour lui lier les pattes, on n'avait rien omis... [2] C'était folie furieuse de continuer la guerre, lorsque ce roi, si bien en cour au paradis, venait, précisément, de promettre à la Vierge, son advocate auprès de Dieu, sa grande amie, une ville de Beauvais tout en argent (de la valeur de deux cents marcs, chuchotait-on), pour orner richement une de ses chapelles, en ce pitoyable et vain monde mortel !

1. Et pour cause : il venait de traiter, à Nantes, avec le roi.
2. Sinon garder Beauvais du côté de Paris.

LAISSEZ PASSER MON DOUX PETIT LOUIS XI

A douces journées, mon doux petit Louis XI fit le voyage de Nantes à son petit Plessis : fin et noir, souple et doux, sur sa jument orange, tantôt petit Louis XI, à l'aube matinale, humant l'odeur des foins dans le vent de rosée ;

tantôt sur la route blanche, et sifflant aux alouettes, au bord des blés qui tintent sous le ciel de midi ;

le long des haies d'épines émaillées de blancs linges, que sèche, en les troublant, l'air saturé de sel marin ;

tantôt petit Louis XI sommeillant quiètement, au bercement de sa jument ;

petit Louis XI à l'ombre des bois bleus (entends-tu le coucou, malurette ? — non, je dors) ;

au bord des fontaines où rient des jeunesses, entre les roseaux ruisselants de fine pluie ; petit Louis XI ouvrait un œil, suffit !

au bord de la rivière où glissent les courlis : on se rendort, on se réveille, on vit ;

devant les moulins qui se font des signes ; lors, petit Louis XI saluait de la main ;

non loin des fermes isolées, où le cochon dodu vit dans sa liberté, où le pigeon roucoule, dans le silence, près du lapin embastillé, un air triste à noyer son cœur dans le chagrin, où des bandes de canards et d'oies au bec doré s'effraient, parfois, devant un roi de France qui, dans la cour, quémande un bol de lait à deux femmes qui sourient sous les gerbes qu'elles portent ;

et, sur un bac, passant l'eau de la belle Loire, ses doigts royaux serrant le nez de sa jument, et l'œil sur le passeur, un hirsute compère ;

ou sous les faveurs roses, qu'un orage bénin agite en touffe, au son du tonnerre : petit Louis XI, vite, se signait des deux mains, sans lâcher les guides ! pour être plus certain de n'aller pas, de son maigre derrière, écraser quelque catherinette sur la terre : mais il laissait courir sa jument apeurée dans les prairies, dans les guérets, fouler au pied l'innocente marguerite, écraser du

sabot les cinq écailles du bouton d'or ; — au plus fort de l'action, très calme sur sa bête, il guignait l'arc-en-ciel pour relever la tête, puis sortait de l'épreuve, crotté comme un barbet ; petit Louis XI ne se plaignait jamais ;

près des châteaux perchés sur de grises collines et qu'un ciel bleu-de-France entoure de nuages blancs : petit Louis XI passait rapidement ; et si, pour son ennui, le hobereau paraissait, le faucon au poing, le sifflet aux dents, petit Louis XI, un doigt sur la bouche, lui glissait à l'oreille ce mot : « *Incognito*... » ;

près des villages, qui sont comme posés sur la plaine, derrière un léger pli de terrain, tout de suite ;

l'infini bercement des vagues de la plaine ! ô tous ces clairs villages bercés au flot des herbes !... (quelqu'un dodeline sur sa jument) ;

lorsqu'il s'aventurait le soir dans les faubourgs, une musique guerrière, souvent, l'accompagnait : dans la rouge poussière du soleil couchant, une troupe enfantine frappant sur des chaudrons ; petit Louis XI marquait la mesure, de son menton ;

le chaperon sur les yeux, il allait bien tranquille, et, si parfois un bœuf le regardait passer, parfois un âne ou parfois un roquet, nul, à la vérité, ne le reconnaissait :

tantôt petit Louis XI écoutant l'angélus, dans le vent qui venait, chargé de souvenirs ;

tantôt petit Louis XI grignotant une miche (le pain blanc du Seigneur), mais doré de fromage ; petit Louis XI soignait son petit œsophage ;

tantôt petit Louis XI au fond du crépuscule : il semble qu'il avance, on dirait qu'il recule ;

ou Louis XI, fin et noir, sur le fond des étoiles, petit Louis XI bercé dans un rayon de lune, petit Louis XI, la face au ciel, son petit cul bercé sur sa jument, sa fine tête valoise rêvant de force universelle, petit Louis XI matois cherchant Dieu, son complice, dans les provinces du firmament.

Plessis-lez-Tours ! — On y entra doucement... Charlotte dormait. Louis XI en fit autant, — non sans avoir un peu chatouillé la commère.

DIEU, LA GRANDE BIBLE ET NAPOLÉON

Quelques jours après, monseigneur de Bourgogne signait aux gens du roi une trève de cinq mois, — mais une trêve qui fut si souvent renouvelée que Louis ne revit plus son cousin bien-aimé.

Celui-ci reportait vers la faible Allemagne tout l'effort de sa brouillonne activité. Le roi ne voulut point du tout l'en empêcher. Au contraire.

— Qu'il aille se faire pendre ailleurs !

Il lui aurait même aplani les voies pour aller se faire pendre au pays des Turquois, que dis ?... chez les Chinois de messire Koung-Fou-Tseu, peuple dont on commençait à flairer l'existence.

Il attendit doucement sa mort prématurée. Elle vint... Mais chut !... Ce sera là, je pense, l'objet d'un autre livre.

Elle vint pourtant. — « Que mon cœur a de peine ! » se dit le roi. Et déjà la Bourgogne était sous les mitaines. — Assez ! Vous ne me ferez pas plus outre anticiper.

C'est un rôle pour un roi que de sauver son pays ! Mon doux petit Louis XI avait sauvé la France.

Il l'avait toute guérie de son mal féodal, un mal horrible, estimé incurable par mons Coictier lui-même, farouche médecin du roi. Coictier, disent les uns. Coquetier, disent les autres. Il n'importe pas. Cet homme-là ne valait que pour les plaies humaines, devant les maux publics n'égalait pas une oie.

Louis XI, bientôt, traitant avec Édouard, étouffait pour jamais sous un vil monceau d'or, ce redoutable monstre : l'Appétit Anglois [1].

La France était la France et Louis était son roi.

Tout redevint tranquille.

1. Pour jamais ? hum. — Mais il faut bien finir.

On laboura, on resema, on arrosa, on inventa, on imprima, on peignit le ciel dans les missels et, sur carton ou bois, le sourire des grands, on tissa le fil, on fit cruches d'argile, on battit le fer tandis qu'il était chaud, on incrusta les meubles et l'on ferra les chevaux, on vendit, on acheta les moutons et les veaux, on fit pisser le lait aux vaches, et, dans les écoles, on joua à cache-cache, aux heures mélancoliques des recréations; aux joyeuses heures de classe, on lisait les anciens, on déchiffrait Virgile, on le trouvait latin; à moins que l'on ne dormît (qui arrivait fort bien), on traduisait du grec, du grec, monsieur! du grec! d'utiles connaissances on emplissait sa tête, et chaque soir en sortant,on sortait plus malin ,— on philologua et l'on philosopha; les réalistes et les nominaux se posaient des questions, qu'ils ne résolvaient pas; lors ils en venaient aux mains, puis faisaient juges de leurs ébats la Raison, l'Univers, Dieu, le Pape et le Roi (qui s'en grattaient le nez, les bonnes pièces); Grégoire de Tiferno, Hermonyme de Sparte, Andronicus le Dalmate accoururent éveiller sur les bords de Seine, les muses helléniques: on ne s'ennuyait pas; l'art de guérir lui-même fit ses petits progrès: l'opération de la pierre réussit sur un pauvre, du moins sur la personne d'un condamné à mort; toute la Faculté en demeura d'accord. — Commines, le scélérat! songeait à des mémoires pour célébrer les faits de monsieur de Valois; Louis XI parait gaiment son Rosier Historial des plus fines fleurs de sa philosophie... (c'était petit recueil de maximes morales, voire militaires, à l'usage du dauphin); Jean de Troyes chroniquait, chroniqueur parisien; Tristan l'Ermite pendait de temps en temps; Olivier, dédaigneux maintenant, portait des gants; Balue, devenu sage dans l'ombre des prisons, affûtait ses longs ongles ecclésiastiques aux barreaux de sa cage, qui tenait bon; ses cheveux et sa robe étaient passés au blanc et les rats et le roi lui faisaient des visites; maître Pierre Doriole, général des finances, dans les bas des bourgeois découvrait des pépites; alors, François Villon maudissait à outrance qui mal voudrait au royaume de France!

Toute cette belle quiétude, à qui la devait-on?

Ne cherchez mie. On la devait au roi, à la valeur de ses armes et de ses négociations, soutenues, c'est vrai, par ses dévotions. Car vit-on jamais complicité moins démentie, en faveur

d'un faible homme de roi sur la terre, de Dieu, de la Sainte-Vierge, de tous les Saints du paradis?...

Le très bilieux roi de France était rasséréné.

Il se trouva même, un jour, si tranquille, que, lisant sa grande Bible imprimée à Paris, il en rythma des phrases avec un doigt en l'air.

Etait un peu poète, sans trop en avoir l'air.

Il ne vit pas — ou le vit-il? — Monseigneur Dieu lui-même, en bel attirail d'anges, entrer dans son cabinet de travail. — « Je vous dérange?... » Louis ne répondit pas. Dieu, sur ses bras ouverts, soutenait un grand livre : une Bible aussi, sans doute, mais imprimée au ciel.

Toujours est-il que sur la couverture se voyait un Napoléon tout en dorure.

Dieu le pencha doucement sur le front de Louis XI. Et celui-ci, d'un doigt, rythmant un beau verset, ou bien voulant chasser une mouche de son oreille, ouvrit, comme par mégarde, le Livre des Temps Modernes.

Fin des Extraits du « Roman de Louis XI »

Extraits du tome VI des « Ballades Françaises ».

PARIS SENTIMENTAL
OU
LE ROMAN DE NOS VINGT ANS

Extraits du Livre Premier

I

LA RENCONTRE
(Boulevard Sébastopol)

La petite aube rosit le sol et les lettres d'or aux balcons. C'est le boulevard Sébastopol, la gare de l'Est à l'horizon.

J'ai dû passer toute la nuit à promener mes petits ennuis. Je n'étais plus content de vivre. Alors, j'ai voulu prendre froid.

Du soleil au cœur, c'est dans les romances. Eh bien, mon cœur s'est réchauffé: j'ai vu dans un ciel bleu de France voguer des nuages rosés.

Je vois en rose les maisons noires. Les arbres sont roses, l'air est rose. Il a plu, tous les toits sont roses. Le ciel se mire sur le trottoir.

J'entends mon cœur, voici l'aurore! voici des fleurs aux marronniers, sur le boulevard Sébastopol infiniment pur et léger.

La gare de l'Est brille, et tout brille, la flaque où je pose le pied. Je ris comme cette petite fille, de la boue rose à ses souliers.

Je n'ai plus froid, je ris, je cours. Ah! qu'on est leste au point du jour! Je poursuis une petite fée qui patauge dans des clartés.

Il n'est plus question de mourir. Je vois flamber l'or des enseignes, rougir les arbres et l'air rougir. J'ai chaud à ravir, et je t'aime,

ô petite fille qui patauges par toutes les roses du trottoir, et j'oublie, petite fée de l'aube, toutes les mauvaises filles du soir.

Un baiser, oui ! et je te donne toutes les roses de ce beau sol et les lettres d'or des balcons, et le boulevard Sébastopol, la gare de l'Est à l'horizon !

Triomphe !... à ce baiser ravi, les maisons luisent jusqu'au faîte. — Accepterez-vous, d'un poète, la Rose ardente de Paris?

et les ailes d'or de la Victoire sur la fontaine du Châtelet? et ses deux couronnes à la gloire de notre amour, si tu voulais ?

II

PREMIER RENDEZ-VOUS

(Square Monge)

Ivresse du printemps ! et le gazon tourne autour de la statue de Voltaire. — Ah ! vraiment, c'est d'un beau vert, c'est très joli, le square Monge : herbe verte, grille et bancs verts, gardien vert; c'est, quand j'y songe, un beau coin de l'univers. — Ivresse du printemps ! et le gazon tourne autour de la statue de Voltaire.

Et c'est plein d'oiseaux dans les arbres pâles, où le ciel ouvre ses fleurs bleues. — Les pigeons s'aiment d'amour tendre. Les moineaux remuent leur queue. J'attends... Oh ! je suis heureux, dans ce délice de l'attendre. Je suis gai, fou, amoureux ! — et c'est plein d'oiseaux dans les arbres pâles, où le ciel ouvre ses fleurs bleues.

Je monte sur les bancs couleurs d'espérance, ou bien je fais

de l'équilibre... sur les arceaux du parterre, devant la statue de Voltaire. Vive tout ! vive moi ! vive la France ! Il n'est rien que je n'espère. J'ai les ailes de l'espérance. — Je monte sur les bancs pour quitter la terre, ou bien je fais de l'équilibre.

Elle a dit : une heure ; il n'est que midi ! Aux amoureux l'heure est brève. — L'oiseau chante, le soleil rêve. Chaque fois qu'Adam rencontre Ève, il leur faut un paradis. Derrière la grille, au soleil, l'omnibus y pense engourdi. — Elle a dit : une heure ; il n'est que midi ! Aux amoureux l'heure est brève.

Devant la statue, un chat blanc, un jaune, — et le jaune, c'est une chatte ! — roulent, s'éboulent sur le gazon chaud, se montrent les pattes, miaulent, se battent. Le soleil étire doucement ton sourire, ô mon doux Voltaire, ô bon faune. — Devant ta statue, un chat blanc, un jaune, roulent, s'éboulent, se montrent les pattes.

Les arbres s'enfeuillent au chant des oiseaux. Le bourgeon de mon cœur éclate ! — Et je vacille rien qu'à voir les diamants de l'arrosoir envelopper l'herbe d'une bruine. Un arc-en-ciel part de l'échine du philosophe, et va trembler dans les branches d'un marronnier. — Les arbres s'enfeuillent au chant des oiseaux. Le bourgeon de mon cœur éclate !

L'azur est en feu : un chien flaire un chien sous le banc où dort le gardien. — Une petite fille saute à la corde, et sur son ombre, et d'autres et d'autres. Je vois leurs ombres, sur l'allée, ou s'élargir ou s'affiner. Et tout ça chante à qui mieux mieux : « Au petit feu ! au grand feu ! c'est pour éclairer le bon Dieu ! » — L'azur est en feu : un chien flaire un chien, sous le blanc où dort le gardien.

Voici le marchand de coco musical, chargé de ses robinets d'or. — Ses robinets sont des serpents, d'où gicle son coco sonore dans les timbales des enfants. Rafraîchissons notre luxure : vite ! pour un sou de ta mixture, Laocoon étincelant. Je bois à toute la Nature, je bois à ton bronze bouillant, toi qui souris de l'aventure, ô vieux Voltaire, ô doux méchant. — Voici le marchand de coco musical. Ses robinets sont des serpents.

Ah ! printemps, quel feu monte de la terre ! quel feu descend du ciel, printemps ! — Devant la statue de Voltaire, j'attends ma nouvelle Manon. Et cependant qu'elle tarde, Voltaire, assis, est patient : je regarde ce qu'il regarde, une pâquerette dans le gazon. J'attends. — J'attends, ô ciel ! j'attends, ô terre ! sous toutes les flammes du printemps !

Deux heures. Éparpillons cette marguerite. « Un peu, beaucoup, passionnément... » — Passionnément, petite Manon, viens vite, accours, je t'en supplie. — Hé ! toi, tu souris d'un sourire à me rendre fort mécontent. Sale encyclopédiste ! — Oh !... La voici sous toutes les flammes du printemps !...

Et les arbres tournent et le gazon tourne autour de la statue de Voltaire. — Décidément, c'est d'un beau vert, c'est délicieux, le square Monge : herbe verte, grille et bancs verts, gardien vert, c'est, quand j'y songe, un beau coin de l'univers. — Je monte sur un banc couleur d'espérance. On doit me voir de toute la France !

. . . .

IV

L'AMOUR AU LUXEMBOURG

(Crépuscule d'été)

Le couchant violet tremble au fond du jour rouge. Le Luxembourg exhale une odeur d'oranger. Et Manon s'arrête à mon bras : plus rien ne bouge, les arbres, les passants, ce nuage éloigné.

Il n'est plus une fleur où l'air lourd ne se pose, et qui ne sente en elle un cœur battre et mourir, un cœur d'air étouffant sa corolle ; et les roses défaillent vers la terre, sous le poids du zéphyr.

Il semble que le monde entier n'ait plus qu'une âme. La poussière du jour retombe parfumée ; et le bassin respire un jet d'eau qui se pâme et, sur sa propre image, en mourant, vient chanter.

Tout meurt, et tout renaît pour une vie chantante, aromatique, éparse et mêlée aux nuances, et comme dans la bouche un fruit délicieux, les arbres veloutés me fondent dans les yeux.

Et le jet d'eau s'est tu : c'est la rosée qui chante, là-bas, dans les gazons où rêvent les statues, et pour rendre, ô sens-tu ? la nuit plus défaillante, les orangers en fleurs ont enivré la nue.

Manon, près de mon cœur, et devant tout l'espace que prennent les étoiles pour graviter vers nous, de vos beaux yeux voilés, Manon, regardez-vous flotter dans la nuit bleue la blancheur des terrasses ?

C'est aux lueurs dernières que l'ombre est embaumée, et Manon sur mon bras couche son front pâmé, et je lui crois une âme en cette heure irréelle, lui faisant une part dans l'âme universelle.

Que cherchez-vous, Manon, qui relevez la tête, et que rêver de plus à notre enchantement ? Paris entre les feuilles s'illumine peut-être. La vie est où nous sommes, et c'est Paris qui ment.

Viens trouver dans mes bras le plus doux des séjours. N'est-ce pas, leur bercement, qu'il ajoute au silence ? Dans tes yeux agrandis, dans tes yeux où tu penses, je vois le ciel d'étoiles sur tout le Luxembourg !

Oh ! si c'était, ce soir, le plus beau soir du monde, ou que le monde ne fût créé que pour cette heure ! Comme deux nuages d'orage nos deux cœurs se confondent. Oh ! défaillir d'amour, ton cœur contre mon cœur.

Lointaine, à Saint-Sulpice, une cloche résonne. — « C'est rue de Médicis, Paul, que l'on va *manger* ? » — L'ombre s'accroît.

Aux doux parfums des orangers, se mêle la senteur amère des géraniums.

V

SUR LE PONT AU CHANGE
(Le soir d'une brouille avec Manon)

Ce soir, on vend des fleurs sur le Pont au Change. L'air, par bouffées, sent la tubéreuse et la poussière. C'est demain Sainte-Marie. Une heure dorée coule au fond du ciel occidental et sur les quais, et jette un éclat fauve au milieu de la foule. On voit le mouvement trouble de la place du Châtelet, où des fiacres sursautent, où glissent les tramways. D'un square qu'on arrose, il monte une buée, qui donne un flottement doux à la Tour Saint-Jacques... L'air, par bouffées, sent la tubéreuse et la poussière... Sur le pont embaumé, j'erre parmi la foule. Les œillets et les roses débordent les parapets, s'écroulent des trottoirs en cascade, et se mêlent aux roues qui les emportent lentement dans leurs rais, aux jupes qui les frôlent, aux pas qui les entraînent.

Sept heures vont sonner à l'horloge du Palais. — L'occident, sur Paris, est comme un lac d'or plain. Dans l'est nuageux gronde un orage incertain. L'air est chaud par bouffées, à peine l'on respire. Et je songe à Manon et deux fois je soupire. L'air est chaud par bouffées et berce l'odeur large de ces fleurs qu'on écrase... On soupire en voyant de frais courants violets s'étirer sous les arches du Pont-Neuf qui poudroie sur le soleil mourant. — « Tu le sais, toi, Manon, si je t'ai bien aimée ! » L'orage gronde au loin. L'air est chaud par bouffées.

Entre les pots de fleurs, les gerbes, les bouquets et la rangée à jour des balustres, on peut voir un fleuve lent glisser sous des reflets d'or noir. Il semble que la Seine oppressée va mourir de la mort du soleil vers qui elle s'étire. Son eau souffrante, aux longs déchirements violets, entraîne au loin les roses tombées des parapets. Un dernier rayon bas et fiévreux du soleil a pris, entre les quais, la largeur de la Seine, et bat d'un pouls brûlant chaque

flot qui soupire... Tristement, je m'accoude au garde-fou du quai... L'air chargé de parfums est plein de souvenirs, et je songe à Manon qui m'a tant fait souffrir !

Sur le Louvre lointain, quelle étoile scintille où le ciel est couleur d'espérance ? Ah ! je sais. Manon me l'a chantée : « C'est l'étoile d'amour... Des amants, des maîtresses, là-haut, s'aiment toujours ?... » Tu brilles dans mes larmes, ô Vénus diamantée ! Mais une fumée noire m'en dérobe le signe, comme un présent amer efface un doux passé. Qu'importe à la fumée les pleurs et la misère des amants qui s'accoudent, le soir, aux parapets ? — Je fermerai mon cœur à toutes ces chimères. — Qu'une rosée d'étoiles enveloppe la nuit, ou bien que cet orage endeuille le ciel vert, rien ne touche le cœur qui ne bat que pour lui. Un jour, Manon chantait : « L'amour est éphémère ! » — « Comme votre beauté, lui dis-je, et votre chair... » Ces fleurs seront flétries qui tremblent sous l'orage... Le ciel éclaire et tonne. Moi, j'ai repris courage.

O grave, austère pluie, où monte l'Âme des pierres et qui portez en vous une froide lumière, glacez mon âme en feu, rendez mon cœur sévère, imposez la fraîcheur aux mains que je vous tends ! L'averse tombe un peu... elle tombe... j'attends... Quoi ! la lune se lève ? Quoi ! l'orage est passé ? Quoi ! tout le ciel en fleurs ? et l'air sent, par bouffées, l'œillet, la tubéreuse, la rose et la poussière ? Une étoile d'amour sur le Louvre a glissé ? J'achète des bouquets ! quoi ! je suis insensé ? Et je ris de mon cœur, et je cours chez Manon, des roses plein les bras, implorer mon pardon ?

VI

BULLIER

Béguins d'une heure, amours d'amants, porte-monnaie et sentiment.

Bullier, dont le style ottoman, fleuri de globes électriques, plaît à toutes les demoiselles de la Taverne du Panthéon, Orient

pour vingt sous, harem où l'odalisque est à cinq francs, quand ce n'est pas la mi-carême, Bullier, dans son style ottoman, accueille tous les sentiments des enfants de la République, sous sa colonnade électrique.

Amours d'un soir, amours d'un an, béguins d'une heure ou d'un moment, passionnettes d'étudiants, caprices des futurs notaires, — porte-monnaie et sentiment, ah ! folies des huissiers enfants ! si ça durait la vie entière, ça ferait-il plaisir aux parents? — Mais écoutez cette misère : le coup de foudre, à en mourir, de ce vieil aspirant docteur pour la petite Esméralda. « Souviens-t'en ! l'on jouait *Espana !*... Depuis ce jour-là, mon cœur saigne.. » Il n'en mourra pas cependant, il nous fera mourir plus tard, sous un coup de foudre de son art. — Béguins d'une heure, amours d'amants, porte-monnaie et sentiment. — Et les gros lots de la céveine : ces glorieuses passions d'un an, et les collages, les collages, tous les collages comme du beurre sur une tartine d'enfant, que l'on se coupe chaque jour, dans le pain mollet de l'amour !

C'est à Bullier que je scintille, moi, Grand-Maître des Sentiments. J'y mène mon chapeau Rembrandt, et ma cravate en foulard noir où l'effigie d'un César brille, faisant bien ressortir la soie, et ma redingote, à l'instar d'un Berlioz ou d'un Delacroix, d'un Hamlet de dix-huit cent trente menant sa peine à la Courtille, et mon amertume indolente à chercher Manon qui me fuit, car mon ombre sur l'escalier, quand je descends, noir, dans Bullier, traîne à mes pas comme le suit, le manteau de Mounet-Sully !

Orient pour vingt sous, harem fleuri de globes électriques, où l'odalisque est à cinq francs, quand ce n'est pas la mi-carême, Bullier, dans son style ottoman, accueille tous les sentiments des enfants de la République. — Je ne dis rien de la musique.

Elle est ce soir bien entraînante... Aussi bien, il m'en faut parler. Et tenez, l'on joue *Espana !* Bullier autour de moi tournoie, ou du moins devrait tournoyer. Mais ventre à ventre et jambes dans jambes, les demoiselles du Panthéon, avec des rapins ou des nègres (comme avec les futurs intègres magistrats de nos

Parlements) dansent le boston mécanique. Un boston sec comme un coup de trique. Les bras dans l'air font un levier. Ah ! plus de chahuts héroïques, à décrocher la lune, du pied ! Mais l'air de ne pas avoir l'air. On est américain, *my dear*. Et puis, à quoi bon se hâter ? Nous ne sommes pas épileptiques. « Conspuez, conspuez les hystériques ! » Sous la colonnade électrique on soigne sa petite santé.

Seule, Manon s'en donne à cœur-joie sous son chapeau de roses blanches. Elle passe de bras en bras. Comme elle y pâme, tournoyante ! Elle est offerte à qui voudra. C'est celui-là qui la renverse, et le parquet tourne autour d'eux. Inutile qu'on la soutienne, elle est déjà dans d'autres bras, et finit dans les bras d'un nègre, pris d'un tremblement amoureux. Un baiser de ces larges lèvres... et Manon lève ses yeux bleus vers un front énorme et luisant où les gouttes de sueur sont d'argent. « Les baisers du nègre, ça se rend ! On dit que ça porte bonheur. » Manon se hausse sur les pointes, et, d'un coup de tête joli, redresse un peu les roses blanches qui lui tombent à l'Ophélie. Une tête crépue se penche sous l'étreinte de ses dix ongles, et Manon, la bouche en cœur, décolore ses lèvres peintes sur l'énorme front en sueur. — « C'est bon ! je danse et m'acoquine avec toi, Jeanne la Rouquine. — Hein ? tu l'as vue contre son nègre ? Faut-y bien l'aimer, le cirage ? Ça ne fait rien, faut du courage. — Ah ! oui, je sais, ma douce enfant, je ne suis noir que de vêtement. Tous les nègres sont des sultans. »

Béguins d'une heure, amours d'amants, porte-monnaie et sentiment. Ici les nègres sont les sultans.

« Mais viens-t'en, Jeanne la Rouquine, ah ! viens sous ces bosquets charmants. — Non ! la poésie m'enquiquine. — En douté-je, ma tendre enfant ? Tes cheveux roux sont ravissants. Viens sous la grotte : elle est bleu sombre... Tu mets tes doigts dans ma cravate ? Je ne suis pas une colombe. Allons, Rouquine, à bas les pattes ! Non, laisse-les. Sous tes doigts blancs, vois, mon César brille dans l'ombre. Ton teint de morte est surprenant. »

Un coup de feu tonne dans la salle. « Rouquine, sens-tu ?...

Ça sent la poudre. » Mais la Rouquine est toujours pâle. D'autres pâleurs se précipitent et vont se perdre dans la foule, arrêtées net, avec l'orchestre, en plein boston et sur ses gestes. — « Vous en revenez, vous ? Qu'y-a-t-il ? — *Miserere!* Ainsi soit-il ! C'est le vieil aspirant docteur, vous savez bien, qui s'est tué. — Ah, ah, ça n'est pas ordinaire. — Là-bas, près du tir, il saigne... Il n'a pas fini son cocktail. Esméralda buvait un gin. Ils se sont dit des saletés. » Ah ! pensai-je, des choses mortelles. Et je repris cela très haut, car c'était vraiment le bon mot — « Le voilà bien, le coup de foudre ! Près du tir, n'est-ce pas ? c'est payé, » fit tout à coup Jeanne la Rouquine, puis elle courut les bras levés. — « Esméralda buvait un gin. Ils se sont dit des saletés. Cela pique ma curiosité. » — Quand j'arrivai auprès du sang, Manon était au premier rang. Alors, je vis des roses blanches pendre sur un sourire d'enfant.

Amours d'un soir, amours d'un an, amours d'une heure ou d'un moment : sous sa colonnade électrique, Bullier, dans son style ottoman, accueille tous les sentiments des enfants de la République !

VII

JALOUSIE

(Place Notre-Dame)

Que voulez-vous qu'une âme un peu jalouse d'amour exprime d'attendri, que voulez-vous qu'une âme trop jalouse d'amour exprime, en ces temps-ci ?

Lorsque vous aurez dit qu'aux toits bleus attristés le jaune soleil du soir vous aura fait rêver de tristesses partagées, sera-ce de l'espoir ?

Il s'en faut que l'amour, à Paris, se lamente. — « As-tu fini, petit ? » — Ce soir les tours de Notre-Dame étaient sanglantes, comme ma jalousie.

Le soleil disparu vint battre encore la pierre, d'un froid rayon

perdu, et mon regard caché jeta son dur éclair contre ton front penché.

Traversant le parvis, j'épiai ton sourire... — Le macadam brille. Il a plu. Un réverbère clignote, et je vois ton sourire. — J'écoute la cloche du salut !

. . . .
. . . .

Extraits du Livre Second

I

LE MOULIN D'ORGEMONT
(Coteau d'Argenteuil)

On s'est tout pardonné, hier, avec Manon. — Quand l'Amour est vivant, il faut bien qu'il respire, et le jeu léger de sa respiration est dans la brouille et la réconciliation. L'une ou l'autre, à la fin, peut le faire mourir en cessant tout à coup. Mais l'Amour sait choisir, et meurt sans demander votre permission.

Faire semblant de mourir dans un raccommodement, c'est le plus doux plaisir de l'Amour immortel. Il vous conduit, le soir, dans la campagne, il aime, quand les blés s'attendrissent aux lueurs du couchant, ou que la lune tremble au milieu des grands chênes, à s'étendre, à rêver entre les deux amants. Touchez son cœur. Il dort ?... Il est mort cependant.

Mais non, il se réveille et plus loin vous conduit. Il veut vous faire asseoir au bord de ce vieux puits. L'horreur du crépuscule agite au loin les frênes, et la lune est couleur de sang sur le coteau. Entre les deux amants, pas un geste, pas un mot. Il se couche à leurs pieds. L'Amour est là, rêvant. Soudain il s'égorge — et puis meurt tout doucement.

Je veux dire qu'il s'exerce à des métamorphoses. Le sang tout plein son cou, c'est le collier de roses qu'il tressait en marchant devant vous, les amants! Pour se blesser, l'Amour n'a que ses ongles roses. Mais son cri dans la nuit fut si plaintif, vraiment, et la mélancolie est telle sur les champs, que deux cœurs ont bien cru que l'Amour était mort. Hé, nenni ! Le petit bonhomme vit encore.

« Réconciliation ! Réconciliation !... O Manon retrouvée, ô ma chère Manon ! nous n'irons point donner dans ces vagues tourments. La campagne, pour nous, vois-tu, c'est la tonnelle, Argenteuil, Orgemont, la joyeuse aubépine que l'on voit se mirer dans le jus de la treille ! » Alors, Manon m'a dit : « Invite la Rouquine. » — On s'est tout pardonné, hier, avec Manon...

. . . .
. . . .

(*Après s'être grisés en fêtant cette réconciliation, Manon, Jeanne la Rouquine et l'Étudiant sont montés, un soir, au Moulin d'Orgemont, tout en haut de la colline qui domine Argenteuil. Jeanne redemande à boire à tous les échos. Mais les habitants du Moulin sont descendus en Argenteuil dont la fête foraine bat son plein : on entend les « flonflons » que le vent apporte et l'on peut voir, au fond de l'abîme, entre les branches des noisetiers, briller les lumières de la fête et tourner un manège de cochons roses. C'est une belle nuit d'été chaude, toute scintillante d'étoiles. Le « rayon » de la Tour Eiffel passe de minute en minute sur les ailes du Moulin. — L'indolente Manon, pour rejoindre son amie qui vient de grimper, monte languissamment un escalier de pierre aboutissant à une terrasse entourée de buissons. — Ici s'intercale* le Combat de Manon et de Jeanne la Rouquine).

Laissant flotter sa robe de linon à fleurettes, l'indolente Manon monte doucement les marches. Elle est molle, endormie, elle incline la tête, et c'est une Ophélie gentiment fantômale[1]. Je fais mine de la soutenir, elle dit : non ! et détache ma main de sa taille, et s'arrête. — Le coq s'est tu, les ânes regardent par les claies. Ils se sont tus aussi, Jeanne leur déplaisait... Leur

1. L'étudiant — l'étudiant poète — vient de comparer romantiquement à cause d'un effet de lune sur le visage sévère et presque sauvage de Jeanne la Rouquine, et de ses blonds cheveux dénoués sur les épaules de Manon, la première à lady Macbeth et la seconde à la tendre Ophélie.

âme est-elle ou plus tranquille ou plus inquiète?... Il rampe un chaud parfum... Le zéphyr alourdi n'apporte plus, avec l'odeur des violettes, les flonflons de la fête qu'en échos assourdis. — On entend la Rouquine marcher sur la terrasse. Elle en fait tout le tour et longe les buissons. De ses bras elle écarte les branches des noisetiers : la rosée chante à petites gouttes sur le gravier. Un chat-huant ulule dans la tour, la nuit brille. Manon est en extase. On entend la Rouquine frapper, d'un pied rageur, le sol dur qui résonne, et chuchoter : personne, et chuchoter : personne. — Manon, sur l'escalier, reprend sa marche molle. Et comme une vapeur elle paraît glisser. Les roses de son chapeau lui tombent à l'Ophélie. Je la suis à pas lents. Est-ce moi qui la suis?... Vraiment, je ne sais plus, je suis indifférent. Je n'ai pas ressenti l'offense de Manon. Je me sens bien tranquille. Je me dis à quoi bon tirer des coups de revolver aux papillons? — Voici le clair de lune. — Phébé, que tu es pâle!... Mais non, c'est la Rouquine, ô c'est Jeanne qui est pâle... Je la vois : elle est là, contre le ciel d'étoiles, sur la dernière marche où Manon pose le pied. — Elle ouvre et lève les deux bras et dit : Personne... et désespérément les laisse retomber. — Soudain, Manon s'éveille, rugit, s'élance : Ah! vache!... De sa manche, la Rouquine lui a frôlé la joue, et sur un corsage noir Manon saisit un cou. La Rouquine tournant sur elle-même se délivre. Les deux femmes s'étreignent, puis se ravisent, et tirent du même geste la longue épingle de leur chapeau, de sorte qu'elles ont — le combat sera beau! — les yeux brillants de haine et deux armes flexibles. Les chapeaux rejetés, hurlantes, elles se visent droit aux yeux. Une épingle se prend, l'autre se brise, dans les manches flottantes, boucliers levés vite! — Je me suis arrêté, je renverse la tête : ainsi je vois très bien la lutte en silhouette entre ces quatre étoiles du Chariot de David.

Je la suis même avec un plaisir ineffable... Dans le profond ciel noir, bien des étoiles filent, mêlant silencieusement leurs fins jets d'huile, mais ce cadre aux coins d'or, la Grande Ourse, est fixé. Pour un tableau vivant, c'est le plus beau des cadres. — Jeanne seule reste armée. Elle fonce!... Je sursaute. Manon lève le bras. Glissant sous le bracelet, l'épingle se casse en éclairs à son poignet. Manon féline, de ses fines mains, trois fois fortes,

avancées, retirées. inquiètes, rapprochées, comme deux papillons autour d'une clarté, cherche encore à saisir au col *cette rougeaude!* qui, souple, évite l'étouffement d'un cou nacré, si beau, je me souviens, la nuit, sur l'oreiller, que l'on dirait le clair de lune qui respire... N'importe! Jeanne est plus souple et Manon plus féline. Manon sera plus lâche, et plus fourbe la Rouquine. Elles se valent, et fi des combats inégaux! Sur l'escalier lunaire je ramasse les chapeaux. — Je les ramasse (il faut que j'occupe mon âme) et les rejette ainsi par-dessus mon épaule. Une trop grande allégresse me ferait défaillir. Et je compte mes doigts, je regarde mon ombre, je m'occupe. Ah! crier quelle joie, quel délire fait tressauter mon cœur qui bat à la folie! Cela bondit dans ma poitrine comme une flamme! car je vois bien, maintenant, elles se sont envahies; cette rouge Macbeth et ma blanche Ophélie... Elles sont l'une dans l'autre, elles ne font plus qu'une... Vivat! elles ont perdu l'équilibre, et chacune, toutes deux, et chacune, c'est la même, elles tombent. L'escalier les reçoit; le mouvement s'anime. Oh! que je suis heureux, que mon cœur est puissant! Chaque marche innocente à présent fait un crime: une marche et du sang, une marche et du sang. — Rangeons mon être noir, laissons passer la trombe. La voilà toute! je vois, dans le même désordre, les griffes qui déchirent et les bouches qui mordent, Ophélie et lady Macbeth, chargées de cris, et surtout ces jolies, ces adorables têtes, les deux gorges, les cheveux rouges, les cheveux d'or, et les quatre bras blancs sanglés sur les deux corps! — Vous voici donc sincères! battez-vous! battez-vous! Non, jamais vous ne fûtes plus belles, et à mon goût.

« Mais souffrez qu'à mon tour je grimpe deux, trois marches... Ah! fort bien! continuez de tourner sur le sable. Je prends aux choses qui tournent un plaisir incroyable. Roulez, tournez, creusez un trou, ne cessez plus! Animez plus encor, si vous avez du cœur, ce mouvement tournant qui vous fait tant d'honneur. Battez-vous, mais tournez! Ah! qui donc aurait cru que, jamais, dans leur vie, ces belles demoiselles iraient participer au rythme universel? Fort bien! ne cessez plus de tourner sur l'arène. J'éprouve aux choses qui tournent une joie de Silène... Ainsi vu, dans le champ qu'embrasse ma paupière, le sable soulevé par vos jupes furieuses, balayant tout, les chaises, les tables, les

parterres, c'est le sable éternel, c'est la grande poussière, amoureuse, infinie, embrasée, audacieuse, des sphères qui s'en vont tournoyer dans le ciel, à travers le treillage obscur d'une tonnelle ! C'est ta jupe, c'est toi, Rouquine, qui soulèves ce tourbillon d'étoiles dans les yeux aveuglés du Chien et du Taureau, du Lion et du Bélier, animaux bondissants qui font le tour du ciel et gardent le zénith, auberge désertée par son hôte Phébus pour le nadir en fête ! Oui, c'est toi. Compliments. Tu domptes bien les bêtes. — Les voici toutes cabrées, ces bêtes constellées ! — Et vous, belle Manon, pour qui je garde un faible, une étoile, en filant, copie l'arc de vos lèvres : est-ce vous qui soulevez ce long baiser de feu que la Nuit sent courir sur son front ténébreux ? Oui, c'est vous. Compliments. Vous aimez bien les nègres. — La voici tout en sueur, cette Nuit étoilée ! — L'une et l'autre vous jouez de gentils personnages, oh ! vous êtes, ce soir, bien à votre avantage. Sur l'arène rougie, fardez-vous mieux les joues, et nous irons après faire danser les esprits, toute l'énorme et noire nation de la Nuit. Mais point de modestie ! que rien ne vous arrête ! Allez, allez, mes prudes, fardez-vous, battez-vous, faites voler du fard, tournez, tournez surtout... J'entends les cris de la dentelle qu'on déchire... Empourprez-vous, poupées ! dût la lune en pâlir. Elle a encore un peu de sang sur les pommettes. Je me promets d'aller regarder vos visages, de plus près, tout à l'heure : j'en aurai le courage. Manon dans ses cheveux d'or saigne, je le vois bien. Elle a toujours aimé se couronner de roses. Une compresse de vent, cela ne sera rien. Si la Rouquine a soif, elle a là quelque chose... La Rouquine ? c'est la tempe ouverte ? Rien de tragique. Hé ! la rose grenade entr'ouvre sa tunique ! Vrai Dieu, je n'irai pas ramasser les pépins, cela ne sèmerait pas l'amour au cœur d'un chien. — La foule des étoiles tourne autour de la nuit. Tout tourne en ce grand monde, les astres, les ivrognes, les ailes des moulins, les fourmis sur les pommes ; l'esprit du philosophe aussi fait un circuit. Tournez donc, mes beautés, ah ! tournez, mes jolies ! Chaste et pure Macbeth, et vous, tendre Ophélie, vous aviez des cochons la ruse et l'innocence autrefois ? Bien ! l'oreille au sol (faites comme moi), entendez-vous tourner les cochons de la fête ? Ceux-là sont en bois blanc, peints en rose, et, je crois, comme était votre cœur, autrefois, autrefois ! Iriez-vous faire moins qu'un

cochon sans conscience? Non, vos âmes, ce soir, sont en magnificence. Je vous dis qu'il est beau, je vous dis qu'il est bien, quand la Nature entière tourne sa manivelle, que vous participiez au rythme universel! »

On s'est tout pardonné, hier, avec Manon...

. . . .
. . . .

Extraits du Livre Troisième

II

PROMENADE SOLITAIRE

(Du Point-du-Jour au Luxembourg)

Fortifications, votre herbe frissonne... Ton seul horizon, mon cœur, c'est l'automne.

Et toi, Point-du-Jour, que ta berge est nue! Marchons par les rues froides des faubourgs.

Je serai bien las au quartier Latin. Javel, Montparnasse, que je suis éteint!

Qui m'a fait souffrir? Tes yeux bleus et froids. On t'appelait, Manon, *le petit verglas*.

Le seul horizon aux peines de la sorte, c'est le Luxembourg dans ses feuilles mortes.

Devant la « Taverne », Manon m'attendrait, et l'on entrerait pour la *mominette*.

Mais ça, c'est hier : Manon n'attend plus. Marchons par les rues. Marchons par les rues.

Je bute aux pavés tant mon cœur est lourd ! — Boue et charbon, noire beauté des faubourgs,

usines, usines sur un ciel gris perle, et la fruiterie pauvre isolée, et l'herbe

jaune des terrains vagues; tessons et ferrailles ; le *tram* et les fleurs électriques des rails,

et les sons d'un orgue, et l'odeur des frites, — tout dans les faubourgs, tout m'est nostalgique !

Je bute aux pavés tant mon cœur est lourd. Arriverai-je enfin pour la mort du jour ?

Un lent soleil jaune, aux murs des couvents, attendrit la rue Notre-Dame-des-Champs.

Mais j'en ai tant vu, des fins de journée, attendrir les rues, mourir aux cheminées !

Crépuscule sombre, et mon cœur se serre au son des tambours sourds du Luxembourg.

On ferme la porte et je reste là. Nous nous regardons, ô pauvre soldat...

Je n'ai plus d'amour. Derrière la porte s'éteint le ciel vert sur la feuille morte.

Par delà les grilles, est-ce le Panthéon, ce dôme qui brille aux derniers rayons ?

C'est là-bas, derrière, que Manon logeait... Une rue herbeuse... un quartier désert...

L'été, contre un mur, devant sa maison, un gamin dans l'ombre sonnait du clairon.

Ce n'est pas de froid qu'on tremble de la sorte... Je n'ai plus d'amour et Manon est morte.

Je ne l'ai pas vue (d'autres ont osé), ma môme, dans son petit lit, assassinée.

Elle était allée, la veille, dit-on, avec son voyou au torse bleu tendre,

voir le Point-du-Jour, du haut des fortifs, sous un doux ciel vert, rose et sensitif.

Il l'avait emmenée, la veille, dit-on, voir l'herbe — et lui mâle, sonnait du clairon !

Des brins d'herbe pâle sont restés collés, fortifications, après mes souliers.

Adieu, mon Paris, et toi, Luxembourg. Je m'en vais... je vais... je bute aux pavés.

. . . .

V

LE JARDIN

Ma mère, ensevelis de tes mains tout le jeune homme charmant que tu me fis.

Appelle-les tout en pleurs les bons voisins des villas, ensevelis, en pleurant, dans le terreau de ton jardin — oui, devant eux et leurs matous, leurs petits chiens, — le décor joli, luisant, poli, affable, bleu-de-gaze, étoile-de-taffetas, que tu fis, en tenture fort

douce, ma foi, tomber du front sur les regards, puis sur le corps de ton fils bien-aimé !

Creuse la terre sous les feuilles. Mets à ta gauche les fleurs en tas pour les couronnes tout à l'heure. Et dis aux feuilles et dis aux fleurs de bien exhaler leur parfum ! Mets à ta droite les feuilles en tas pour la croix *sur moi* tout à l'heure. — A cette voisine, la fine curieuse : « Mon fils, Coureur-de-Peines, courait vers l'horizon... Je ne l'ai plus compris... il fuyait mon amour... A travers champs, sur les pierres, ses pieds ! Madame, n'ont-ils pas fui mes mains pour les sentiers ?... Je les avais sentis grandir, ses petits pieds, dans mes mains achaudies par mes lèvres, et n'ai pu guère les réchauffer. Mais ses yeux et son front étaient si lourds de sang que ses épaules et tout son cœur tremblaient... comme ces roses rousses entre vos doigts, Madame ! »

Et pleure, et devant eux ensevelis, propret, tout le charmant fantôme que tu me fis, ma mère.

— Ton fils, maman, ton fils, ah ! tu l'as bien trompé, lui qui jugeait la Vie sur ta vie de bonté !... Chère ignorante femme, pauvre bonté légère. Ton fils, hélas ! maman, pourquoi l'as-tu trompé ?... Maintenant, c'est fait : je n'en veux plus à ta tendresse. Et puisque j'ai touché l'horizon d'or des champs, tes larmes, ô cher sang ! va, elles ne seront point vaines... Douce, reprends ton somme, et je t'apparaîtrai, et tu revêtiras d'un voile de caresses ton fils, maman, ton fils que tu as bien trompé ! — ton fils, Coureur-de-Rêves, et qui s'est bien damné !

Pauvre bonté légère... chère ignorante... oh ! sûre du Ciel...

FIN DES EXTRAITS DE « PARIS SENTIMENTAL

OU

LE ROMAN DE NOS VINGT ANS »

Extraits des tomes XII et XIV des « Ballades Françaises ».

L'AVENTURE ÉTERNELLE[1]

Cœur tendre mais affranchi du serment.
PAUL VERLAINE

LIVRE PREMIER

1

J'avais besoin d'une limite à ces bonheurs que l'on m'envie et dans les bras de Marguerite je comptais bien finir ma vie.

Je disais à ma vie : Mon rêve, je vous veux terminer ainsi. Vous ressemblez à un récit qui se continue et s'achève,

las ! qui s'achève en un murmure sur les chenets de la veillée, où va se penchant la figure du conteur près de sommeiller.

2

« Non, dit ma mie, dit mon souci, (quel nouveau jour en toi se lève ?) non, il n'est pas fini ton rêve, il n'est pas fini ton récit. »

Et j'entendis : « Je te délivre de mes bras, chère âme ennuyée », puis me réveillai prisonnier de cette vie encore à vivre !

« De la vie amoureuse et sainte » — entendis-je — et vers le

1. Trois Livres de *l'Aventure éternelle* sont parus à ce jour. Nous ne donnons ici que le Livre I et les premières strophes du Livre III.

foyer je sanglotai : « Flammes éteintes », mais enfin j'étais *réveillé*.

3

Que j'obéisse à la contrainte ? Oui, je veux vivre et m'égayer, courir cette aube où l'heure tinte, — un coup de pied dans le foyer

mort : courons, vie joyeuse et feinte ! — Il n'est que rosée bleue aux prés, nuages roses dans les airs. Et je m'en vais, va-t-en, ma chère.

La haie — la route — l'univers. Comme le jour ma vue est claire !... (Je ne vois sous un peuplier que cette borne où je m'assieds.)

4

Je ne vois à travers mes pleurs — de joie ensemble et de douleur — que ma tristesse et mon bonheur : un caillou noir, un caillou blanc.

Et ces deux cailloux sur la route font deux yeux à mon ombre... Écoute, ô mon âme folle et qui doutes : mon ombre louche affreusement.

L'hirondelle est au haut du ciel. Son cri vient d'entr'ouvrir le ciel. J'ai bien le temps de voir le ciel, il fera tout le jour beau temps.

5

Assis au bord de cette route, les mains couronnant les genoux, me faudra-t-il penser à toutes les misères qui sont en nous ?

Souriant au zéphyr qui frise ma moustache, mes longs cheveux, ne puis-je avoir l'air d'être heureux en regardant mon ombre grise ?

Me suis-je affranchi de l'amour qui sur la route au loin s'enfuit, et ne fait nul signe au détour?... Oui. Alors suis-je content? Oui.

6

Hirondelles, voyez ma joie! vers vous je lève mon visage — vers le zénith d'argent, vers toi, doux ciel! J'ai peur du paysage

autant que j'ai peur du passé. Faisons de belles hypothèses sur l'avenir, l'éternité, nos yeux là-haut parmi les rêves.

Hélas! chercher la vérité, et ne trouver que des images, ô ciel, dans ton gouffre argenté, que mirent les pleurs de mon visage.

7

Visage sillonné d'étranges filets de sang aux yeux des anges, soudain! car le voici vermeil, ce gouffre au souffle du soleil.

Voici le brasier de l'aurore qui perd son soupir dans mes yeux : toutes mes larmes s'évaporent, buée rose vers le ciel en feu.

Baissons, baissons notre regard incendié vers la nature fraîche et verte, et les frais regards des troupeaux de bœufs qui pâturent.

8

Matins de printemps, leur candeur! — Autrefois, quand j'étais enfant, j'ai tant caressé la fraîcheur de l'aube sur mes rideaux blancs.

La porte s'ouvre. O le bruit frais des pas de maman, les pieds nus, quand tout aurore je m'offrais à ses baisers frais et menus.

Puis elle ouvrait grande la fenêtre. Je poussais des cris trios-

phants. On ne peut toujours être enfant et ni toujours être poète.

9

Hélas ! et tout comme aujourd'hui, je voyais des bœufs nonchalants boire l'herbe émue du printemps sur le bleu cristal des prairies

et je frissonnais d'aise et puis, tournant vers des baisers encore deux yeux où l'amour vient éclore, — houp ! j'ôtais la chemise de nuit.

A me vêtir j'étais peu long, voulant vite me rendre à l'appel des courlis gris, des hirondelles, cravaté comme un papillon.

10

Aujourd'hui j'ai peur du passé, des mirages du paysage, de mon ombre couleur d'orage et de mes anciennes pensées.

— Courant après le courlis gris, un jour je glissai sous l'étang, et j'ai rêvé trois mois au lit d'un ciel où me berçait maman.

Un autre jour saint et joyeux... Pourquoi ce souvenir, mon Dieu ! me fait-il si mal ? Je ne sais. Je crois que j'ai peur du passé.

11

Ce jour-là je voulus mourir... arriver au ciel avant tous... La cloche appelait à voix douce au cœur du ciel peint dans l'église...

Etre au sein de Dieu — Dieu m'aidant — son bien-aimé, l'ange farouche qui bat des ailes jalousement, de peur qu'un autre ange ne Le touche !

Hosannah ! je battis vraiment l'air de ces bras qu'ici je lève... On ne peut toujours être enfant et ni réaliser son rêve.

12

Et me voilà. (Dieu m'est témoin que j'étais un si fier enfant.) Et me voilà me regrettant. — « Quelle est cette poussière au loin ? »

Mon cœur jaloux, tendre et fervent, qu'en ai-je fait ? La pauvre pierre ! Et de mon âme qu'ai-je fait ? — « Qui vient là-bas dans la poussière ? »

L'ouragan vous a dévastées, fleurs de ma sensibilité. — « A présent je vois bien la troupe des Bohémiens couvrir la route.

13

Ils seront là bientôt. » — Mon cœur, vous avez fait place à mes sens. Vous, mon âme, êtes la demeure du vieux démon Nargue-potence.

Ferveur, extase, ô dons d'enfance, où êtes-vous ? Je ne le sais. Pourquoi m'en faire confidence, puisque j'ai l'effroi du passé ?

Lentement, en pluie éternelle, mes remords choient devant mes yeux, noirs démons givrés d'étincelles qui prenant forme prennent feu.

14

Oh ! comme ta poussière est noire, comme tout est sombre à présent, route charbonneuse, oh ! revoir le clair soleil du paysan !

Les voilà tous. Un fouet dans l'air claque et disperse la poussière. Les chevaux étirant leurs flancs entraînent les essieux grinçants.

Grands jurons d'énergiques têtes, bruit de savates, air de trompette. Et marmaillons et gipsies mûres sourient aux vitres des voitures.

15

Que mon regard mélancolique, ô vous mes tresseuses d'osier, cherche surtout vos yeux magiques, vous qui chantez à doux gosier,

dans votre char, l'amour cruel, accompagnées par la guzla d'un souple et beau romanichel sur son petit cheval hongrois.

Ils s'en vont tous à l'aventure. A douze ans je les ai suivis — faisant sonner ma tirelire — n'importe où, plus loin, par la vie !

16

Aussi pourquoi, fidèle enfant, n'ai-je pu vous rester, maman ? pourquoi devais-je dépasser l'âge aimant du Petit-Poucet ?

Lui, du moins, semait de cailloux, voulant retrouver son « chez nous », ses pas sous l'obscure futaie. Moi, c'est l'*obscur* qui me tentait.

L'enfant devient l'adolescent et l'adolescent le jeune homme, qui devient homme et lui vieil homme. Que faire à cela s'il vous plaît ?

17

Mais l'amour ? Bah ! il faut renaître à tant de vies et disparaître à soi-même tant de fois, que notre cœur y perd ses droits.

« Gentil-Cœur ! Déjà-de-l'Esprit ! Trésor-d'Enfant ! Perfection ! faites un pas, vous voilà pris : tout est remis en question. »

Ce qui se cache en la nature, ce qui n'est pas dans les « Lectures », tout ce qui me restait obscur, me fit saillir de la maison.

18

Maman pleurait à la maison. Père ameutait la garnison. — Je fus repris passé trois jours et le chef conduit en prison.

J'abandonnai, au seuil d'un bouge, mon blanc et bleu, doré tambour, dont plein de tendresse et d'humour, m'apprenait à battre un clown rouge.

Et malgré ce tambour flatteur, qui s'allait berçant sur mon cœur, je puis dire qu'en ces trois jours j'ai fait trois cents péchés par jour.

19

A qui parlai-je ici ? Au vent ? Aux bœufs buvant l'herbe perleuse ? Seul je rabâche tout comme avant, et mon ombre fait l'écouteuse.

— L'oreille pincée joliment (ah ! plus de trois cents fois le jour) je fus jeté vers ma maman qui s'évanouit dans son amour.

« Au collège ! » dit père « oui ! oui ! oui ! » — « Le bourreau ! » dit mère... évanouie. Et j'accusai, dans ma misère, mon père de n'aimer plus ma mère.

20

Sombre enchanteur, ennui sauvage, ami des pluies sur les carreaux, des vents d'automne enflant leur rage, du triste écoulement de l'eau

par les ravines du chemin où le soir fuit couleur de rat, que tu flattais mon cœur ingrat, noir enchanteur de mon destin !

Deux mois en prison dans ma chambre, nous vécûmes parlant ensemble — mais tu n'as pu vaincre l'espoir d'un cœur déjà fait pour la gloire.

21

Tu n'as pu vaincre la nature d'un enfant né pour l'aventure. mortel ennui : je te chassai loin derrière mes vitres glacées

que j'ouvris à des rayons d'or. — Mère, je m'en souviens encore, ce jour-là tu m'avais fait don d'une « Enfance de Napoléon ».

« Je lus au jour ton livre, ô mère ! il brûlait mes genoux tremblants... Que m'as-tu donné là, ma mère ?... J'étais un tout petit enfant. »

22

Gamin parmi de jeunes hommes, prévoyant trop ce qu'il serait, il ne jouait avec personne quand tout Brienne s'égayait,

mais seul dans l'ombre du préau, il errait, pâle somnambule, parlant de lui comme l'idiot qui prophétise au crépuscule.

Et je compris alors pourquoi je fuyais les gars et leurs jeux, leur préférant l'ombre des bois pour me prophétiser un peu.

23

Octobre — et vint le jour fatal où je dus quitter ma prison, ma chambre blanche et la maison, Seigneur ! et l'horizon natal.

J'ai tant pleuré ! Ce que j'obtins de mon père, adoré pour fut cette promenade au matin d'une mère avec son enfant.

Elle-même pleurait dans sa main comme un enfant au désespoir. « Jamais je ne pourrai le voir partir aujourd'hui... Ah ! demain !... »

24

Les peupliers de nos prairies, courbés ensemble au vent des cieux, semblaient, dans leur mélancolie, dire : « Nommez-nous malheureux. »

La bêlante chèvre au piquet, sous le troupeau des nues coureuses, tiraillant son cordeau, semblait dire : « Nommez-moi malheureuse »

les nues : « Nommez-nous malheureuses, nous qui voyageons déchirées » et mère au cœur désespéré disait : « Que je suis malheureuse ! »

25

Et moi quel prophète je suis ! Voilà qu'il bruine... Ah ! le beau temps... Pauvre rêveur sans parapluie, lève le col de ton caban.

— Bien qu'une pluie de Jour des morts vînt nous assaillir ce jour-là, je ne pleurais plus, j'étais fort : je consolais ma mère, hélas !

Puis revenant vers la maison je m'imaginais le collège, et dans la pluie mêlé de neige, je songeais à Napoléon.

26

(Ah ! ciel, que cette pluie frileuse, bleue et blanche au vent du printemps, me fait de plaisir à présent, me rend la vie de l'âme heureuse !

Ah ! j'y penserai donc sans cesse aux pluies d'avril de ma jeunesse, qui rendaient l'horizon dansant. Ah ! je ne me sens plus d'ivresse.

Ah ! bonne senteur de la terre ! A moi mes sens ! à moi mes sens ! — Dore tout, au son du tonnerre, soleil agile et flamboyant.

27

Comment est l'âme ? — Pour une bruine, qui la fait rêver d'autrefois, voici qu'elle chante à toute voix comme un coucou sur la colline.

Pour une bruine, pour un zéphyr, voici qu'à travers ses sou-

venirs, elle court comme court l'hermine à travers une pile de bois.

Comment est l'âme qui, déjà, oublie qu'elle est triste à mourir — pour une bruine, pour un zéphyr, et le tonnerre au fond des bois ?)

28

Ne craindrais-je plus le passé ? — Merci ! je crie merci ! J'ai peur, encor, des longs adieux à l'heure lugubre des regards baissés...

Tandis que Blaise, le jardinier, attelait sous l'auvent *la P'tiote*, assis dans la salle à manger, père, mère et moi (qui sanglote ?)

mesurions nos regards à l'aune, comme trois marchands en défiance, tour à tour pesions nos paroles dans les balances du silence.

29

Et je ne me souviens plus de rien. Oh ! si, mon cœur, je me souviens d'être monté dans la carriole remplie de feuillages d'automne.

Je me souviens de tout, du froid, des voisines au seuil des portes, de la carriole aux feuilles mortes et de mon père devant moi.

Et je ne me souviens plus de rien. Si ! je me souviens d'un voyage, de trois hommes sur le chemin, du vent en bise et des nuages...

30

Un charme est au fond des souffrances. Où l'ombre attristait les vallées l'angélus semait l'espérance, tandis que le train m'emportait

vers la ville dont ma pensée n'osait encore s'approcher, la ville qui restait cachée derrière l'ombre du carreau

soudain magique, offrant la fée du clair de lune aux yeux mi-clos : « Quel charme triste est sur la France ?... O lune, apaise ma souffrance ! »

31

Longtemps les yeux bleus de mon père m'ont regardé, brillants de larmes. Devant moi, près de la portière, il froissait dans l'ombre un journal.

Le bruit du papier me fit mal, et je renfonçai mon chapeau jusqu'aux oreilles, et dans mon âme, *là*, je renfonçai mes sanglots.

Mon père s'étant endormi — sous l'influence paternelle je m'endormis comme un petit, comme un tout petit cœur fidèle.

32

... Paris !... Paris dans ses brouillards, et ce tumulte et les valises jetées au gouffre de la gare, la gare comme une grande église

du diable... — Ah ! brumes de midi, brumes dorées du printemps clair, vous êtes aux brouillards d'hiver transparences de Paradis,

je vous le dis, belles vapeurs, si transparentes à cette heure, que je vois sortir du vert bois la gardeuse Jeanne et ses oies.

33

Il est temps de rire, je trouve, un petit moment, doux amis, doux ami zéphyr sur les fleuves, douce amie moire des prairies.

Et vite un signe à la Jeannette, qui tricote sous son menton. Je veux lui faire un brin causette. Hé donc, un signe à Jeannette !

Elle a compris. Aussi ses oies. Jeanne devant, leur fils honnête et jabotante vient vers moi. — Tous dodelinent de la tête.

34

Ah ! laissons nos tristes pensées, les malheurs de notre jeunesse, le songe vague du passé, midi se plaît à l'allégresse.

« Halte ! Jeannot la bienvenue : que je passe en revue tes jars. Plus haut le bec, monsieur pointu et vous, monsieur du gras à lard.

Rangez en ligne vos bedons... Et maintenant repos ! — Causons ; donne-moi, pour faire dînette, un peu de ton pain, ma Jeannette.

35

» Connais-tu Paris ? — *Diou !* mon père ! — Je ne suis pas ton père. Enfin !... Connais-tu Paris ? — *Diou !* mon frère ! si je connais Paris ? J' crois bien.

J'y suis été à la Pentecôte, pour la noce à Jacquot Marcote. — Eh bien, Paris, petite sœur, c'est la ville de mes malheurs.

— Vos malheurs ? — Oui. — Bougre de riche, qué qu' c'est-y les malheurs pour vous ? — Assieds-toi, Jeanne. Rompons la miche. Va, tes oies n'ont pas peur des loups.

36

» Paris, on y descend meurtri de corps et d'âme, un jour d'hiver, parmi le brouillard et les cris : on a douze ans, l'on suit son père.

La gare est un enfer qui bout et que ses démons veulent fuir. Hélas ! et pour rester debout dans cet enfer, il faut courir.

« Attends-moi devant la portière. » Bousculé l'on tombe à genoux. Et là commence la misère, et la fin de tout pleure en vous.

37

» Octobre, c'est déjà l'hiver dans ce Paris qui vous engeigne: valise en main je suis mon père (il m'a retrouvé), ma main gèle.

L'aube de son glacial poignard perce mon corps sous le foulard. Quels courants d'air! Où suis-je? Ah! oui. Plus de miséricorde, — Paris!

Le ciel de fer à mes prières, des rues devant moi qui s'enfuient dans un évanouissement de pierres, plus de miséricorde, — Paris!

38

» Jeanne, plus de miséricorde!... (Vois donc à séparer de moi, d'un coup de ton tricot, cette oie qui n'a plaisir que de me mordre...)

Dans la débâcle du brouillard, je vis monter des maisons noires si haut que j'ai, d'horreur saisi, crié: Personne ne m'aime ici!

« Sois courageux, mon petit homme; il faut bien que tu te raisonnes », me dit un père inébranlable, dans le fiacre aux heurts lamentables.

39

» Il prit mes mains, il les quitta, me tint son mouchoir sur les yeux, je reculai: mais nouveau jeu, c'est ma cuisse qu'il tapota.

Tu penses si j'étais heureux de ces consolations rares. « Où va-t-on, père? — A Vaugirard. » Tu comprends que j'étais heureux.

Je me souvins, sais-je pourquoi ? des mots latins du catéchisme : *Orare pro me*... Oui, mais quoi ! je n'en pouvais trouver la suite...

40

» Somnolente, uniforme et sombre, la ville à cette heure claustrale, sous le glacis des toits sans nombre, passait lentement dans mes larmes.

Mais, père ayant baissé la vitre, quels mille diables en congé vis-je détruire un potager poussé sur des coquilles d'huîtres ?

« Les Halles, mon fils... Cocher, plus vite ! » — Puis il me dit tout bas : « P'tit homme, ils ne te mangeront pas en somme.
— Qui, père ? — Les Pères. — Les Pères ? — Jésuites. »

41

« Ah ! soufflai-je : *Orare pro me ad Dominum Deum nostrum* », puis, ricanant, le petit homme répondit à son père : « Jamais ! »

Père, ayant cru rêver cela, brusquement releva la tête, mais aussitôt la rebaissa devant deux yeux pleins de tempête.

Livide, sous des arches noires, la Seine fuyait éperdue. Plus un mot. Dans mon désespoir... je m'évanouis, j'étais rendu.

42

« Écoute, Jeanne : Quand vint la Mort prendre ma sœur à la maison — j'étais enfant de chœur alors et j'avais l'âge de raison —

devant qu'elle dût trépasser, un de nos parents, un grand drille, en visite dans la famille, un Père l'avait confessée.

« O chrétiens ! ce n'est pas honnête », dit, venu trop tard, le curé, qui tremblait d'une horreur secrète, qui tremblait de l'horreur sacrée.

43

« Jeannot, tu ne m'écoutes plus. Tu veux t'ensauver? Bien, adieu. Mes doléances superflues sont affaire entre moi et Dieu.

Voici de gros nuages verts qui roulent dans l'azur troublé. Soit ! je verrai la giboulée danser sous ses grelots de verre.

Que l'air emporte mes pensées ! De mes peines, de mes angoisses, des malheurs criés du Passé je fais largesse aux vents qui passent !

44

» Je veux tout dire à ces bons vents qui chassent l'ombre du nuage, comme font un rat des chats blancs sous leur électrique pelage,

au ridicule soleil en deuil qui, dans son abîme, incertain, tourne comme la pomme de pin dans la bouche de l'écureuil,

je veux tout dire à ces éclairs (adieu, Jeannette !), à ce tonnerre, et s'il n'est pas un Dieu vivant pour m'écouter — tout dire aux vents ! »

45

Du noir d'orage au gris paisible, hypocritement graduée, grande Ombre chue de ces nuées, qui se soudent mais font un crible

d'où sombre enfin la giboulée, ici battante et là perlée, rappelez-moi les jours terribles suivis des faux beaux jours paisibles,

les jours impies dans leur courroux, des jours pieux, mystiques, doux, de clartés fourbes faufilés, comme est sur moi la giboulée.

46

Tels on les croit, tels je les vis, les Pères à soutane noire, tête de mort et mains d'ivoire : ils tournaient autour de mon lit.

Je les voyais bien, dans ma fièvre, passer à contre-jour devant les hauts rideaux blancs des fenêtres et m'approcher par glissements.

L'un d'eux penché serrait mon bras, de sa main froide, sur les draps, un autre avec une cuiller faisait des trilles au creux d'un verre.

47

La fièvre qui m'avait empris dura huit jours, Vierge Marie ! et l'on posa le crucifix sur mes lèvres, Vierge Marie !

plus de cent fois, Vierge Marie ! que je perdis l'âme en un cri. « Sauvez l'enfant, chuchotait-on, Immaculée Conception. »

J'appelais mère en mon délire, et l'on me répondait : Marie ! — lorsqu'enfin je crus la saisir dans mon délire et ma furie.

48

« Mère ! que suis-je encor pour toi, qui m'as laissé... Je te fais mal... ? » Non, rien. Pas elle... une soutane me glissait souple sous les doigts.

Je vis que se penchaient sur moi un grand front chauve et deux yeux gris. Une bouche aigre enfin me dit : « Votre père est là, cher petit. »

La nouvelle frappant mon cœur le trouva sensible au bonheur. Mais bien qu'il fût à mon chevet, ce n'est pas *lui* que je voyais.

49

A gauche, assis contre mon lit, était le Père directeur dont les yeux gris me faisaient peur, moins que sa lèvre au doux souris,

à droite le Révérend préfet agenouillé (je n'en voyais que le dur visage replet, pâle comme une motte de beurre),

et là, pour écouter mon cœur et soulever mon poignet frêle, le médecin-coadjuteur aux deux transparentes oreilles.

50

Non !... je voyais sur mon lit blanc l'oriflamme de la Vierge-Mère, que m'étalait un jeune ostiaire, et j'y portais un doigt tremblant.

« *Collège de l'Immaculée-Conception* », lisais-je alors, inscrit sous la Vierge en mots d'or, sur un arc-en-ciel déployé !

— telle à présent l'arche pluvieuse, que vient tresser l'or du beau temps, et sous laquelle, en tricotant, passe avec ses oies la gardeuse...

51

Le gai printemps qui va renaître, puisse-t-il me faire oublier tout ce que je voulais crier. Les bœufs humant cessent de paître.

Il est temps de rire, je trouve, un petit moment, doux amis, doux ami zéphyr sur les flouves, douce amie moire des prairies.

Un bœuf, sous un pommier fleuri, surveille le joli travail de cet oiseau qui fait son nid dans la poche de l'épouvantail.

52

Soit ! je remets au livre II d'un tel ouvrage où rien ne presse,

voulant vivre une heure en liesse, tous mes cris d'enfant douloureux.

Et puisque, dans ce livre unième, chantent cinquante-deux poèmes, j'en veux faire chanter autant, ni plus ni moins, dans le suivant.

Dites-moi quand, mes chères âmes, un dictionnaire malapris à mon nom joindra l'épigramme : Auteur diffus de trop d'écrits ?

LIVRE III

1

Je ne suis pas un écrivain. Je suis le poète qui chante. — Quoi ! sans art mon chant serait vain ? A l'écouter mon mal j'enchante.

J'écris des mots pour le plaisir, et je les chante. Ah ! je ne sais. — Le flot des petits mots pressés voulant pleurer se met à rire.

Mais que soudain mon mal augmente, ma plume se brise en un cri. — Je ne sais quand je me lamente ou si je chante ou si j'écris.

2

Toujours est-il que rien n'est beau, voire, comme un chant naturel. Chante, alouette, le bleu ciel et toi, Lamartine, un tombeau.

Chante, hibou, clame ces nuits d'effroi, mais toi, Musset, aussi. Chantez, Keats, chantez, Philomèle, les belles nuits bleues éternelles.

Ah ! rossignols, chantez vos peines, comme Verlaine ou Henri Heine, ou chantez, chantez votre joie vivante ou morte — comme moi.

3

Écrivons. — Qu'ai-je dit ? Chantons ! Oh ! j'écoute ma voix nouvelle. Qu'elle est pure ! et ma lyre est telle que j'y puis poser à tâtons

mes doigts comme l'Aveugle Homère, les yeux clos à son propre chant : sans art presque, elle rend pourtant les plus doux sons qu'entendit l'air.

Et ma voix qui chante s'y mêle. J'écoute. Que ma voix est belle ! Est-ce le printemps ou l'été ? je n'ai jamais si bien chanté.

4

Ce que je dois à Moréas ne peut être dit en paroles. J'avais une âme obscure et lasse. Quasiment il en fit la folle

fée des feux libres dans l'éther. « Aérez, aérez les mots ! Qu'ils soient de ces flammes légères dansant plus haut que les flambeaux. »

Ce que j'appris de Moréas fut mon secret. Non pas pour lui, puisque vivant — mon maître ! hélas ! — il savait tout comme aujourd'hui.

5

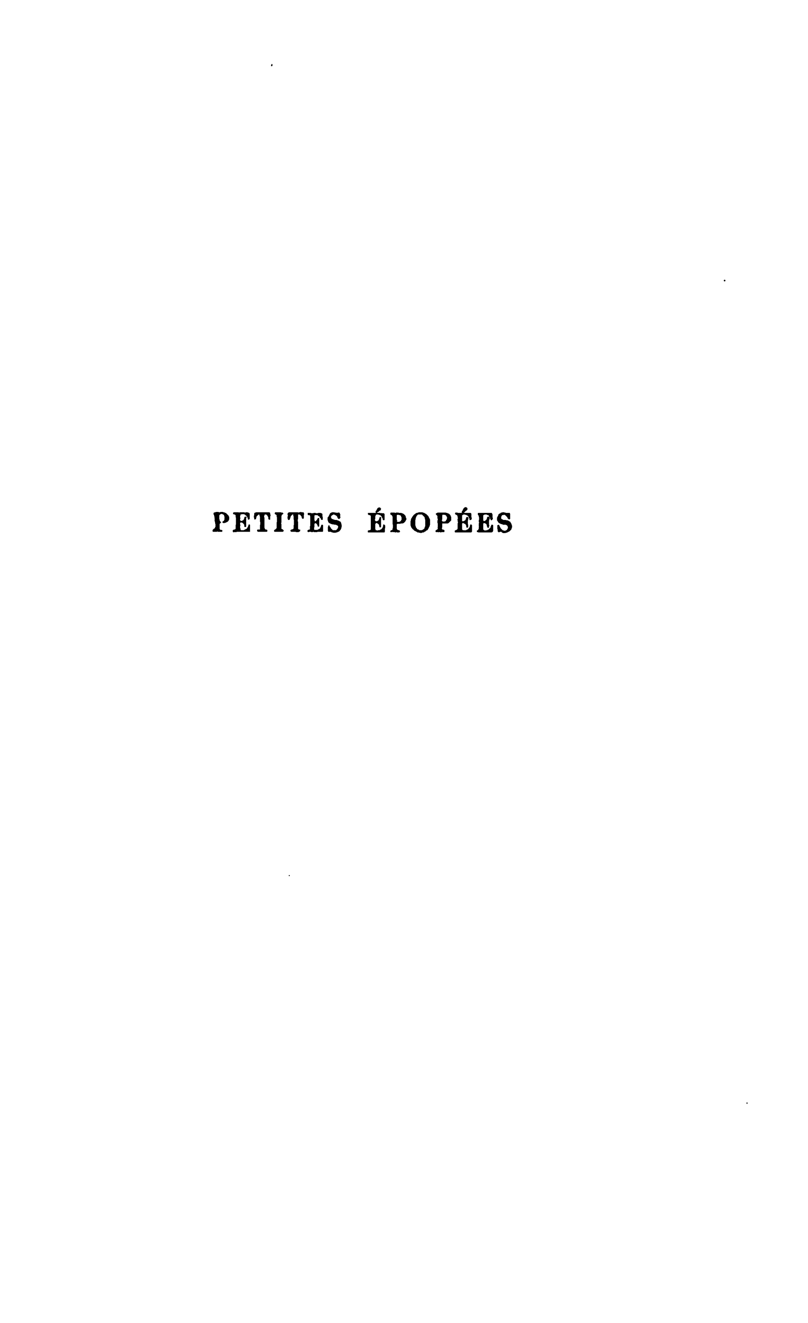
Que disais-je donc tout à l'heure ? que savant il ne fallait être ?... Il faut ne pas trop le paraître en l'étant ; savoir tout — du cœur,

après mille études ferventes. Mes enfants, mal écrire est vain. Je suis le poète qui chante, étant peut-être un écrivain.

La nuit et le jour, leurs amours, forment tout l'art du demi-jour. Science et don, style et doux air, sachons unir les deux contraires.

. . . .

Fin des Extraits de « l'Aventure éternelle »



PETITES ÉPOPÉES

PETITES ÉPOPÉES

Extrait du tome VII des « Ballades Françaises ».

HENRI III

I

Les rideaux des croisées sont clos. Les meubles dorment. Parfois le lit royal pousse un long gémissement. C'est le bois qui se plaint, c'est l'âme du vieux chêne. Écoutez... Aussi bien, cela gémit à peine. Écoutez. L'âtre obscur se ranime et frissonne. Trois petites flammes bleues dansent sur le foyer, jetant de grands adieux aux murs fleurdelisés.

Plus rien. L'obscurité chasse les quatre murs.

Aussitôt, un éclat du foyer les ramène. Le lit tout grelottant pousse une plainte humaine ; et Philippe de Valois se détache d'un mur. Vite il ouvre un bahut, s'y plonge et le referme.

Louis XI précautionneux se glisse en chattemite ; sur son chaperon noir tourne une souris blanche ; et voici, l'écusson de Bretagne à la manche, se dévorant des yeux, Louis XII et Charles VIII. Ils ouvrent le bahut, s'y plongent et le referment.

Le gamin François II dans l'âtre va vomir. Le lit, soulevant ses draps, semble un fantôme en peine. Que les règnes sont courts dans la chambre des rois ! Avez-vous vu bâiller le grand coffre de bois ?

Plus rien. L'obscurité chasse les quatre murs.

Aussitôt, un éclat du foyer les ramène, et devant Henri II boite François Ier. Ils songent, le front bas, à Diane de Poitiers, puis s'abîment ensemble et ferment le couvercle.

C'est Charles V qui le relève de son sceptre, et le Roi-Sage est rouge d'un reflet de bûcher. Il saute. Est-ce que la pourpre empêche de sauter ? Il roule dans sa pourpre et jette le bâton. La main de justice vole de serrure en serrure (cric ! crac !) tournant les clefs.

Car voici Jean le Bon.

Voûté, couvert de chaînes mélodieuses et tristes, il a mauvais sourire et les yeux bleus du Christ. Le dément Charles VI le flagelle en cadence, du morion aux pattes, avec des lys de France, et Charles VII, l'ivrogne, ramassant les pétales, baisse la trogne. Mais il titube. Il a trop bu. Trois chutes sépulcrales font sonner le bahut.

Les rois valois sont en rumeur. Le lit tressaille. Les onze rois valois en appellent un autre. Là, et dans les miroirs, voyez, le coffre bâille. La Mort s'exerce-t-elle à des métamorphoses ? A chaque bâillement des cornes de Satyres soulèvent le couvercle et vite se retirent.

Puis grand silence...

Enfin, sortant de la pénombre, un blanc visage monte comme la lune monte. Et le lit voit passer Charles IX aux yeux noirs. Houp ! le bahut l'aspire et tout s'évanouit. Une souris grignote au fond de l'infini.

II

Les rideaux des croisées sont clos. Les meubles dorment. Parfois le lit royal pousse un long gémissement. C'est le bois qui se plaint, c'est l'âme du vieux chêne ou, peut-être, aux flambeaux, verrait-on là un homme ?... Et tenez ! l'âtre obscur se ranime et frissonne ; trois petites flammes bleues allongent leurs reflets qui fauchent la moisson des murs fleurdelysés. Le plafond s'en éclaire

et paraît s'exhausser ; le lit, resté dans l'ombre, s'abîmer sous son dôme.

La chambre où tout vacille est en proie aux fantômes.

Une lueur dernière frappe sur le bahut la ronde qui s'échappe de son gouffre entr'ouvert.

Une lueur vivante frappe aux flancs du bahut la ronde qui tournoie sur son bois en rumeur.

Le reflet des miroirs isole et fait saillir la ronde aux bonds lascifs de douze grands Satyres, entourant de leurs membres un bouc épouvanté, — tandis qu'en ces miroirs, trente fois répété, un Hercule de bronze fait tournoyer sa masse.

Il a du Béarnais le sourire en grimace. Lui vraiment ! Tout craché !

L'ombre est chaude. Un cri couve…

En silence, au galop, poussé par la tempête silencieuse des Temps et des Temps et des Temps, en silence, au galop de son cheval de fer, Charlemagne traverse la salle d'un coup bref. Henri de Guise le suit sur son haut cheval noir, mais ayant fait fausse route se perd dans un miroir. Et puis voici Catherine, sa grande et belle figure — horrible à voir !

C'est alors qu'Henri tire, de sa stupeur, un cri comme il en vient la nuit du fond des plaines, ce cri des solitudes qui s'enfle et passe et traîne, décourageant la vie au cœur du voyageur ; et c'est l'instant où, pris dans l'étoffe agitée, le fer d'une hallebarde soulève à la croisée que l'occident allume, un rideau qui s'allège.

Au dehors le jour tombe, rose, avec de la neige.

III

Le roi, vêtu de soie, a sauté hors du lit et va dans les miroirs interroger sa face, recule à sa pâleur, et tout tremblant se coiffe.

Alors, son chapeau noir isole sa pâleur. « Viendras-tu réveiller un sang stupéfié (dit-il), ô toi, liqueur!... » A ses pieds la coupe tombe. Ouvrant doucement la porte, il écoute l'antichambre, tout allumée d'épées et pleine de cliquetis.

Les gants. La canne d'ébène. Et le voilà parti.

« Le roi, Messieurs. Le roi ! » — Une hallebarde sonne. Voix, chuchotis, bruits de chaises. La lueur crépusculaire souligne en pétillant les solives dorées. L'antichambre est confuse, pleine d'ombres vassales, penchées vers un couloir où s'avance un point blanc.

Là-bas, le lit royal est blotti sous son dôme, tout au bout d'un couloir où s'avance un point blanc.

« Le roi ! » — Deuxième écho. — Une hallebarde sonne.

Quelle blancheur ovale,à hauteur de visage, remue deux perles longues comme la lune en pleurerait ? Visage et perles longues, Henri III apparaît. Et les ombres vassales, toutes les ombres se courbent.

Un vol de feuilles mortes est-il ici tombé ?...

— « Toi qui risques un œil, regarde : le crépuscule souligne-t-il encore les solives dorées ?
— Oui, mais le roi ?
— Le roi, mon fils ?... Il est passé.
— Quélus, mon bon ami, cela tient du prodige.
— Maugiron, Saint-Mégrin, écoutez la merveille : ce soir l'Ombre du roi dans le palais voltige, masquée de clair de lune et deux larmes aux oreilles.
— Va-t-elle retrouver Catherine en ses nuages ? Elle monte l'escalier.
— C'est au second étage ! »

Une hallebarde sonne. Voix, chuchotis, bruits de chaises. Au dehors le jour tombe, rose, avec de la neige.

IV

Cependant que le roi court dans l'escalier vide, Chicot survient berçant sa lanterne allumée : on entoure le Fou qui ricane et s'esquive, et reparaît, haussant et berçant sa lanterne, ainsi qu'un encensoir, au bas de l'escalier.

« Continuez, Messieurs, je cherche un roi », dit-il.

L'antichambre est obscure avec de grands coins pâles, où déjà les flambeaux s'allument sous des mains. L'un d'eux jette une flamme de neige et de carmin. Vite les mains s'écartent. — On voit toute la salle. — Légères, au bout des bras les épées s'incendient et, se liant par deux, peuplent l'air d'étincelles : quelques lames fredonnent, d'autres sont en cliquetis, et des ombres de torses font bouger les murailles, et les pieds des Mignons froufroutent sur les dalles.

— « Chicot, s'écrie Quélus, l'Ombre du roi voltige. Que fais-tu là, Chicot ? Veux-tu bien voltiger ? Armé de ta chandelle, tu la verras monter.
— Mais non, je vois descendre.
— Qui donc ?
— Henri de Guise.
— Diable ! il est en Espagne... (A vous, Monsieur, touché !)
— Pardon, mon cher seigneur, il descend l'escalier.
— Chicot, prends garde à toi !... C'est parbleu vrai, Messieurs. *Je l'ai vu.* »

Les épées retombent sur les dalles.

Cependant que le roi court dans l'escalier vide, seul, jusque chez sa mère Catherine en ses nuées, et ne sent pas glisser la cuirasse limpide de monseigneur de Guise qui se range au palier. Le duc est bien en chair pourtant. Son cœur bat fort. Mais non pas jusqu'à faire tinter le froid métal que monseigneur dérobe, du chapeau, en saluant.

Tout au bas l'escalier flamboie. Le duc descend. Il descend marche à marche comme un discret fantôme. On se presse, on le voit. Le duc revient d'Espagne comme un discret fantôme — et même il en revient par la chambre à coucher de la reine !

— « Incroyable », dit Maugiron.
— « Ce Guise est fort », dit Saint-Mégrin.
— « Place à monseigneur-duc ! »

La cuirasse limpide entraîne les épées. Tout s'écoule. Tout s'éteint.

V

Henri III, cependant, mi-couché sur la rampe, du haut de l'escalier a tout vu cette fois. Il tire de son cou un sanglot de colombe, puis se relève.

Un mur s'entr'ouvre pour le roi.

VI

Ici, rien qu'une lampe éclairant une main.

Tout, sinon cette lampe et sauf le parchemin, où cette main potelée, vieillotte, amidonnée, guide la plume d'oie ou cherche l'encrier, ici tout est dans l'ombre. La main, par aventure, disparaissant un peu, laisse de l'écriture. Alors, voici ce que la flamme pourrait lire, qui sur les caractères se tord comme une martyre :

« A Madame ma fille, la Reine catholique,

« Ma fille aimée, ma mie, ma docile Isabelle, j'ai bien reçu de vos nouvelles d'Espagne. Monsieur de Guise me les apporta. Certes ! il ferait beau voir tous ces méchants hérétiques brûlant en une seule torche (ainsi en France comme vous faites là-bas). Hélas ! mignonne, ici rien ne se peut. Ce n'est chez nous que perversion; et douleurs

pour votre bonne mère. Vous savez les afflictions qu'il plaît au ciel de m'envoyer et qui sont des plus grandes qu'il envoya jamais à personne. Brûler les hérétiques! Ah! oui, beau bouquet de flammes, certes! grand feu de joie et qui plairait à Dieu. Mais quoi, fillette, en France rien ne se peut. Tout reste ici dans l'ombre, même l'Ombre royale... »

A l'ombre d'un visage pend une lèvre blanche. Sous un bonnet de tulle noir un front se penche, battu de rides mouvantes comme un clocher d'oiseaux, et plus ce front se penche et plus il paraît haut. L'œil mouillé de Catherine s'argente. La courbe dure et fine du long nez italien se profile, que tire, ainsi qu'un arc, le pli de la narine.

C'est l'instant où Catherine, boudeuse et pacifique, biffe d'un trait de plume sa phrase impolitique.

Or un autre visage s'est levé dans la salle. Derrière elle Catherine sent vivre une pâleur. Elle a cessé d'écrire en écoutant son cœur. Deux petites mains gantées lui tombent aux épaules, comme deux chauves-souris tuées d'un même coup de gaule. Et l'une des petites mains roulant jusqu'à son cœur, vient s'y crisper...

Alors, du bout de sa plume d'oie, Catherine, pensivement, doucement, la caresse. Et *tous deux* songent et l'heure est pleine de paresse.

La main se déraidit, tremblante... Par un doigt! voici le parchemin désigné par un doigt! « *Tout reste ici dans l'ombre, même l'Ombre royale.* »

Deux mains saisissent le cou de Catherine, et la reine levant son front terrible vient de crier : « Mon roi! » — Un cri bref du parquet révèle une fuite soudaine, et bientôt Henri III descend l'escalier vide.

VII

Il franchit l'antichambre obscure et désertée, se jette contre un mur les deux bras écartés et cherche le couloir tout le long du mur vide.

Plus rien : du vide.

Le roi chancelle ; il court, chancelle ; il court jusqu'à sa porte ouverte et veut passer, mais s'arrête, le poing sur la gorge et livide, devant une hallebarde somnolente et bercée.

Henri saisit la jambe du garde qu'il réveille, car — ô stupeur ! — derrière le garde qu'il réveille, là ! dans son lit !... quelqu'un, quelqu'un ou quelque chose, de semblable à lui-même (et peut-être lui-même), de noir et blanc, un homme, un roi ou quelque chose, un roi peut-être ? Charles IX ou François ? un fantôme couché dort du sommeil des morts.

— « Garde ! Allons, toi ! Qui donc est chez le roi de France ? A qui cette pâleur ? Ces loques sont à moi ! Suis-je sorti, voyons, ou bien est-ce moi, là ? Quelle est cette chose ? » — « Hélas ! » dit l'homme dans les transes, « hélas ! mon cher seigneur, mais je... je ne sais pas. »

— « Silence », dit une voix. Une voix dit : « Silence... » Le roi tremble accroupi comme une grenouille au froid, et la hallebarde tombe et le garde se sauve.

— « Ce n'est rien, mon doux sire, c'est Chicot qui repose. »

Et Chicot déguerpit en entraînant un drap.

VIII

Minuit ?...

Minuit sonne à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Extrait du tome XIII des « Ballades Françaises » [1]

DE « MONTLHÉRY-LA-BATAILLE »

AUBRY D'ARGENLIEU

OU

LES FLEURS DE LYS

Et l'armée autour d'eux couvrait la plaine en fleurs.
HENRI DE RÉGNIER

... Si loin le petit jour se levait gris perdrix et cependant les bois sur un bord prenaient ombre, s'allongeant doucement du côté de Paris, par la plaine où les blés couvaient sous la pénombre. C'était l'heure où le lièvre, en la rosée, taquine, assis dans les sillons, le poil de ses babines, d'une patte rêveuse, et l'heure où le soleil au chant de tous les coqs lève sa fine crête, rien qu'une fine pointe, il est vrai si vermeille qu'il n'est pas un épi soudain sans une aigrette de flamme, au long regard du ciel devenu bleu, quand le lièvre s'enfuit sur la rosée en feu.

Le donjon, lui, est rose et son ombre s'allonge, comme l'ombre des bois, vers Paris. Tout s'éveille. Tout devient rose ou bleu sur terre et dans le ciel, fleur de pêcher, bleuet, ce n'est pas un mensonge. Mais sur la terre, ici, tout prend ombre et silhouette, les bois et les villages, l'arbre et la maisonnette. Oh ! comme l'on voit bien, maintenant, l'archer de veille perché sur un créneau de la Tour-Montlhéry ! et pareille à la flèche dépassant l'arc tendu, de si haut tout à coup son ombre descendue, la première est posée sur le talus fleuri, — puis lentement s'allonge du côté de Paris.

1. Tome XIII : *Montlhéry-la-Bataille*, suivi de *l'Aventure Éternelle* (Livre II).

Or, c'est par ce joli matin (plutôt ce *fut* : j'affirme en visionnaire, car je n'y étais pas ; hé ! vous le pensez bien, le dire est superflu) que sur la tour quelqu'un de dedans s'avisa d'errer près de l'archer veilleur, et d'écouter celui-ci qui, penché, lui disait : « Je ne vois encore que les figures du jeu de l'oie, messire, aux bords herbeux de vos routes loyales : les auberges, les puits et les ponts arc-boutés, les fermes et les bourgs et la gent matinale. Rien de suspect aux yeux, rien de demi-caché, messire. » Au roi lui-même ainsi parlait l'archer.

Une main sur son arc il avait haute grâce. L'autre main sur ses yeux leur limitait l'espace. Il était grand et souple, il était ma foi beau, le pied hardi posé près d'un nid d'hirondeaux, tout au bord du créneau vers l'abîme : le pied droit. Ce n'était Apollo, mais un archer du roi que le soleil d'aurore entourait de ses feux. Il se penche à présent comme pour prier Dieu, mais c'est pour écouter des charrois au lointain. Son cœur bat fort sans doute en sa poitrine étroite, qu'oppressée il console en y posant sa droite, comme une marguerite, au bas du gorgerin.

Il scintille : or son nom est Aubry d'Argenlieu, et malgré sa jeunesse il est le capitaine des archers tenant garnison sur ces hauts lieux dévoués au roi Louis et dominant trois plaines, où luisent dans les blés jaunis les trois faucilles de l'Orge, de l'Yvette et d'une fine Seine. Son corselet de maille et son casque scintillent. Des horizons perdus on le prend pour un feu... qui tout à coup s'éteint, car sur la plate-forme, en s'aidant d'un merlet, vient de sauter Aubry, et son haleine d'or à l'oreille de l'homme il parle, et d'un long geste englobe au loin Paris.

L'homme ? *Alias* le roi. Lecteur, point de réplique : je l'ai nommé de suite étant peu romantique. Au diable le mystère et foin de l'incertain. Mais ainsi parle Aubry dans le froid du matin à ce petit bourgeois de futaine vêtu : « Bien que voici quasi tout le grand jour venu, foi d'Argenlieu, beau sire, au vrai je n'ai rien vu. J'entr'ouïs bien râcler maints chariots du côté, tout violet de vapeur, de votre grand'Cité, dessous le bois de Saulx en proie aux bûcherons. » Le roi nie d'un doigt calme et tout bas : « Mon fils, non. Ce ne sont point chariots lourds d'arbres, mais canons. »

« Qu'est cela ? » dit Aubry d'une bouche épanouie comme rose au cœur d'ombre. Évasif, le roi Louis : « C'est cracheurs de moellons ; c'est nouveau maléfice qui tôt vous met en jus. » — « Hélas ! » — « Hélas, mon fils. Mais entends-tu leur train cependant ? » — « Oui, j'entends. » — « Hisse-moi ! je veux voir ! Qu'est-ce que tu attends ? » — « Messire... » — « Oui, par le cul ! Toute la terre est rouge. O vent ! Depuis Paris le haut des arbres bouge. Ou ce sont eux ?... Écoute, écoute, compagnon... Entends sous bois l'appel du cor des Bourgongnons. Aide-moi, que je saute : il est temps d'avertir nos gens de Séguigny, car France ne sait fuir. »

Ce fier éloge, duquel tout mot est sans reproche, s'accompagne d'un geste du roi dans sa poche. Il en tire un beau, blanc et doux coupon de soie peint de fleurs de lys d'or, foulard ? mouchoir ? ou quoi ? « Aubry, cloue-moi ce signe en haut de la grand'hampe » (et le donne à Aubry) ; et devant qu'il décampe dans l'âme de la tour, spirale ténébreuse, le roi coule un regard de haine malicieuse vers l'ouest — juste pour voir accourir, saut par saut, après avoir crevé l'orée du bois de Saulx, un gros de chevaliers dont la masse compacte, bien allante parmi les prés aux verts changeants, hérissée de cent lances et mue par un même acte, semblait une petite tarasque d'argent.

France, entends le soupir d'un roi tout débonnaire ! — Aubry, l'étoffe aux doigts, portant les yeux en l'air, mesure le haut mât et se gratte le casque. Le roi plus vite qu'un roseau sous la bourrasque s'est courbé devers l'ombre ; or, on ne le voit plus. Dans l'âme de la tour Louis XI est descendu. Messer Aubry, seigneur d'Argenlieu, capitaine d'archers, quoique noble homme escogriffe jeunet, ayant pris ses mesures, se gratte alors le nez, mais il est brave ! il fut le page de la reine et bien le plus hardi de tous ses ménestrels : il s'approche du mât, se passe au cou l'étoffe, saisit le mât, car trois lys d'or sur ses yeux flottent, et sifflant un motet il grimpe vers le ciel.

Et que voit-il grimpant et par les vents bercé ?... Ce n'est pas l'univers, mais c'est la belle France. Non toute ! le Parisis. Hé mon Dieu, c'est assez ! Assez pour plaire à l'âme douce qui s'y

fiance, brave et douce d'un vrai Français. — Les vents le bercent. — Le mât plie. Aubry grimpe, il ira jusqu'au bout. L'on entend, pour le roi, se relever la herse par le bas, et qu'importe ! Il voit ! Aubry voit *tout !* Qu'un pont-levis s'abaisse à présent, qu'est cela ? Et voulez-vous d'Aubry qu'il admire l'arroi, connu de lui — combien que superbe — d'un roi qui s'en va batailler vêtu comme voilà :



moins la couronne. Il sait que tout cet appareil, avec joie délaissé, derechef endossé, cache de la futaine à pas cher, et, sous elle, un roi valois au cœur brûlant comme l'enfer : cœur fier, de « haultes flammes », et que n'apaisera qu'une rosée de sang prise, en un beau fracas, à la marmaille des seigneurs bardés de fer ajouxtant son cousin bourgongnon, presque un frère (et le sang du cousin suffirait à bien faire ! n'ai-je dit de Louis XI un roi tout débonnaire ?). Il ne regarde mie, Aubry, sortir la troupe du roi, soleil au dos ou la Victoire en croupe.

Non ! ce que voit Aubry par les zéphyrs bercé, c'est vous,

doux paysage à ses yeux cadencé, Parisis, paradis des moineaux sur l'avoine, des cailles sous les blés, des pigeons dans les bois, du million d'hirondelles que les vents légers vannent. Ah! bonheur de chanter, Aubry, ce que tu vois, du haut de ce flexible mât qui te balance allongé sur sa courbe avec tant d'indolence! Bel archer, bel archer, n'es-tu pas enivré de cette vie de fée que l'on ne vit qu'en songe, bel archer, sens-tu bien que l'âme se prolonge, ainsi ravie, jusqu'aux espaces éthérés?

Bel archer, page ancien, ménestrel de la reine, qui lui chantas « ma doulce amour », cher capitaine, je te demande encore ici ce que tu vois. Enivré tu t'en tais, mais je le dirai, moi. Pour ne pas succomber à la douceur d'un rêve, Aubry du fin donjon fixe la courbe brève. Sur la saillie liant en botte les créneaux, il voit des œufs petits dans les nids de l'aronde, un petit peu plus gros dans ceux de la colombe, entre eux et tout du long la blancheur du guano, et l'oiselet sauter pour montrer son courage de giroflée sauvage en giroflée sauvage.

Mais il a beau vouloir ne regarder, Aubry, que d'une tour ailée la couronne fleurie, au vent vif qui s'éprend du haut mât plus flexible, holà! c'est le fossé qui lui devient visible, la base de la tour en son ombreux sous-sol. Comme sous la tempête la fleur du tournesol, d'un visage plein d'yeux de rosée, voit sa tige, il voit de tous les yeux que donne le vertige, le fuseau tournoyant du donjon vriller toute la ruine du Château de Thibaut File-Étoupe, noire et qui semble bien la dent cariée du Diable, et se saoule de voir, car voir est admirable.

Il s'en saoule de voir, oui! Aubry s'en enivre. Il est poète, il est ménestrel: il faut vivre un peu, de temps en temps, de visions bercées. Rien n'est si naturel lorsqu'on n'est pas pressé. Quoi! fixer à ce bout de mât ce bout d'étoffe, ce n'est plus long que d'avaler une lifrelofre, et monseigneur le roi peut bien attendre un brin. La foire n'est pas sur le pont et le cousin ne montre un nez méchant que par cent cavaliers, encor bien loin perdus entre Ballainvilliers et Saint-Jacque, et le roi, quoique en brave compagnie, n'a pu gagner déjà son ost de Séguigny.

Berçons-nous donc, Aubry, ménestrel de la reine, qui lui contas l'hiver dernier « ma doulce amour », page en velours flatté de ses doigts de velours, et qui devins par elle archerot-capitaine, berçons-nous et s'en aille errer son souvenir au gré des vents heureux qu'on nomme les zéphyrs. Plutôt laissons nos sens errer et s'épanouir et nous donner un léger goût d'éternité. L'Ile-de-France en fleurs chante au soleil d'été maints doux lieds, bois, prairies. Écoutons la nature et l'espace et les vents et des bois le murmure.

Venant de loin, que le murmure des bois est beau ! Qu'elle a donc de beautés poétiques naïves la chanson des grands arbres et des arbrisseaux, de l'herbe aussi, venant de loin. Comme il t'arrive, ce chant, Aubry, ce chant des bois d'azur ! écoute. Ah ! comme il te vient doux et frais, naïf et beau, du bas de la colline et du haut du plateau, sur ces zéphyrs, écoute en bas, écoute en haut. Venant de loin, que le murmure des bois est beau ! Qu'il a donc de beautés poétiques naïves ! C'est un bruit consolant au cœur de l'homme, dis-je. Aussi je dis, au petit cœur des hirondeaux.

Et je vois à présent... Non ! c'est toi, mon Aubry, qui vois (et non pas moi, qu'est-ce donc que je dis ?) cette mère hirondelle en train de retenir, dans le cercle de vol que prescrit la nature, ses petits à l'essai qui tous voudraient s'enfuir. L'âme de l'oiselet veut déjà l'aventure. De même Aubry retient son âme juvénile... à peine... mais son corps prend plaisir à rester, tout ravi de humer par de fines narines les senteurs matinales de la France en été, de goûter d'une ouïe musicienne aux bleus zéphyrs et, devant qu'admirer Phébus au large rire, de reluquer — plutôt que vilains Bourguignons — la barre de chaleur violette à l'horizon.

Les yeux sur ces vapeurs émues de l'horizon, ne croyez qu'il oublie, Aubry, sa mission. Non point ! les fleurs de lys dorées la lui rappellent, qui flottant sur leur soie s'interposent vermeilles, traversées des feux de l'aurore, entre ses yeux et l'empire des airs aboutissant aux cieux, la rose aurore où vont tous ces oiseaux d'or calmes, parmi lesquels, couverts de rosée, lui, son mât et sa volante écharpe, font le jeu d'une palme féerique et de cristal

plongeant à gauche, à droit, puis tournoyant avec fougue ou précaution. Ne croyez qu'il oublie, l'archer, sa mission.

Mais quoi, c'est vivre en dieu qu'ainsi vivre au soleil. Son âme s'élargit comme sa vision. Et sous le beau Phébus au fou rire éternel, voici donc Montlhéry, ses flèches, ses maisons, dont les toits bleus et roses, joyeuses ribambelles, sautent à qui mieux-mieux, sautent à saute-mouton, aux sons des angélus ! L'on dirait, beau soleil, que des anges remuent des perles à la pelle, si les anges n'étaient ces nuages dans les branches, ces nuages au ciel encore et ces nuages se disputant des angélus les sons volages : les nuages partout se font des combats d'anges.

Et tout joue et combat sur terre et dans les cieux. La bataille de Montlhéry, la vraie, commence. Uranus et Cybèle ont leurs bras amoureux mêlés, joutent, combattent, dans l'air bleu de la France (Hé là !... n'ai-je pas dit qu'il était un poète, ce d'Aubry d'Argenieu bercé qui perd la tête ?) Son mât, ce mât flexible en je ne sais quel bois, esquisse en tournoyant la forme d'un cratère, entraîné qu'il est par le poids léger du hère, et par de gros zéphyrs soufflant tous à la fois. Hère, lui ? que non point ! Ivre de ces combats il rit, visage en l'air ou tourné contre-bas.

Que voici donc des mots pour dire ce que pense Aubry, qui, comme une libellule sur un roseau quand roule à gros bouillons d'eau nouvelle un ruisseau, à la fonte des neiges, largement se balance, haut juché sur son mât de je ne sais quel bois ! Ce qu'il pense, l'aimable archer, c'est ce qu'il voit. Et que voit-il ? Chilly sauter sur Longjumeau qui tous deux réunis sautent sur Palaiseau. Trois horizons de bois, de monts et de villages, selon que dans sa course est plus ou moins plié, le mât qui gire, offrent leurs jeux contrariés aux yeux *énamourés* du ménestrel et page,

capitaine d'archers, poète et, pour le reste, vrai dieu remettant tout en genèse d'un geste ! Le bois de Saulx combat le bois de la Biscorne sur le large champ clos des prés de Courtabœuf. Trente villages sautent en se faisant les cornes, avec leurs fins clochers lançant bien fort un œuf sur lequel un coq est dressé. Le coq s'envole. Tous les coqs des clochers s'envolent, oiseaux

vermeils, et vont se quereller dans les trous du soleil. Fleuve, ruisseaux ont l'air de longs fils de la Vierge qui flottent irisés sur l'herbe de leurs berges. Tiens, l'Yvette et la Seine viennent de s'embrouiller ! Tout de combattre et rire a le joyeux loyer.

Et ce sont de menus combats desquels se rient les forêts bleues en marche au milieu des prairies. Leurs Goliaths les dominent, leurs chênes séculaires. Ah ! ceux-là, sans avoir besoin de se grandir, se voient et s'entre-moquent et leurs feuilles de rire Et puis ils entre-choquent leurs fronts chenus dans l'air. C'est la joyeuse et vraie bataille de Montlhéry, telle du moins que l'auront vûe messer Aubry, et moi le clerc, et moi, le pauvret qui écris, passés maîtres tous deux en fantasmagorie. Je revois et j'écris ce que vit un poète dont l'âme fut le jouet de son ardente tête

et qui trop eut le vertige, il faut bien le dire ; car son beau rire franc se change en mauvais rire. Qu'a-t-il donc ? Rien sans doute. Et je vois, *j'écris* mal. Certe, Aubry d'Argenlieu maintenant est bien pâle. Il me vient à l'esprit que, pendant ce temps-là, le roi peut bien rêver de qui souvent chanta maints doux lieds à la reine et pâlir. Mais Aubry !... Au fait, pourquoi cela me vient-il à l'esprit ? Ce n'est point mon sujet. Reprenons confiance. Aubry ! foin du vertige, ô hardi cœur de France ! Et voilà justement que, hors des deux orées de Saulx et Séguigny, sortent les deux armées.

Chevaliers, tout le grand tralala de la guerre, couleuvriniers, gens d'armes, coutiliers, piquenaires, sortent des bois ombreux comme sort des corbeilles de Flore et de Pomone leur récolte ou leur cueille, lorsque Pan les poursuit en sifflant dans ses doigts, sur la terre de Grèce, nous dit-on, aux beaux mois. L'on croirait bien cela ; ce n'est pourtant qu'un leurre. Prendrais-tu, mon Aubry, des guerriers pour des fleurs ? Non, ces souples archers mi-partie noirs et jaunes, mi-partie blancs et bleus ne sont point des corolles, pas plus qu'en leur arroi massif les hauts barons, sur leurs chevaux normands, ne sont de gros fruits ronds. Mais, que dis-je ! voyez ! du côté bourgongnon, voici de longues poires, — non, ce sont des canons.

Rien ne peut que l'archer ne pâlisse encor plus. Mirage des lointains, vous n'êtes que misère, à présent, pour son cœur ! Ta mine résolue, où donc est-elle, Aubry ? Quel est ce front colère quand justement s'augmente à souhait ta voltige? Un poète jamais ne doit fuir le vertige. N'es-tu donc plus heureux ? qu'est-ce donc qu'il te faut ? n'as-tu pas le plaisir que doit prendre la faulx à couper l'herbe tendre, — en coupant les zéphyrs ? Je ne te comprends pas. Qui te force à blêmir ? Est-ce parce que la Mort viendrait un peu trop tôt ? ou qu'un baiser de reine, un doux baiser vampire, a bu ton sang ? Aubry, je ne sais que te dire. Mon Dieu ! serait-ce enfin (il vaudrait mieux en rire) parce que le roi Louis — par faveur singulière — a pris le soin de faire enduire de bonne glu le bout du mât qui te balance dans les airs ? Fine vengeance, Aubry, de qui te porte aux nues ! Belle vengeance et fine et combien débonnaire.

Car tu ne peux descendre, ah ! non, tu ne peux pas, tu ne peux pas descendre. Eh bien, reste, mon gars ! Sois fier. Seul l'ouragan peut te mettre à la porte. Mais que ton front hautain domine les cohortes. Vois avec quiétude entrer dans Montlhéry la Bourgongne éventrant la porte de Paris, monseigneur Charle en tête et Saint-Pol par derrière d'un seul geste éveillant cent trompettes guerrières. Ça va chauffer. Mais toi, bercé de souffles frais, ne t'endors pas, Aubry. Bien plutôt — apparais ! Fais-nous flotter au vent les lys, les lys, les lys, afin que tout le camp des Français applaudisse. Va, combien que le roi t'ait *mis* le bon atout, tu dois rester loyal et français malgré tout.

Il allait ainsi faire en digne gentilhomme, ce clair jeune homme brave entre les jeunes hommes, et qu'une reine aima — (« Doulce amour, que fais-tu ? » L'amour s'envole, *amen*, il reste la vertu. Qu'est le malheur pour un poète ? il est un bien. On lui donne la vie, elle est trouvée trop belle : la Mort passe et, sourire aux lèvres, il lui dit : « Viens ! » impatient de connaître un vertige éternel) — il allait ainsi faire en s'écriant : « Montjoie ! » lorsqu'aux mille clameurs entendues à la fois, et bien que dix archers grimpassent au secours du capitaine enfant qui ressemblait l'Amour, le plus beau des archers, l'Archerot de la reine qui par ordre cruel fut tant mis à la peine, voici qu'au

beau milieu d'une immense courbette, le mât vacille et perd, avec Aubry, la tête. Un boulet de canon la coupa net. Haro! (Si tant est qu'un boulet de pierre allât si haut dans ce temps-là, mais pourquoi pas?) « Vive la France! » Le pauvret est tombé dans le camp bourgongnon, aux pieds de fer du comte. Alors, gai compagnon, pourquoi ce cri de Vive! et dans quelle espérance?

Voilà. Je vous impose d'en être émerveillés. — Lecteurs, si vous ne l'êtes, c'est que vous sommeillez. — Du cou frêle d'Aubry la soie se détacha, fit le plaisir de maints zéphyrs, puis s'envola si haut que peut monter de la soie vers le ciel, poursuivie de pigeons et d'un flot d'hirondelles. Cela montait, montait. Quand soudain le coupon fit mine de tomber. Aubry mort devint pâle, — ah! je veux dire encor plus pâle sous le sang. Et le coupon de soie descend, descend, descend, jusqu'à presque coiffer le front d'un bourgongnon. Mais quatre colombeaux, quatre petits pigeons soutinrent de leurs becs rosés les coins du voile — et Dieu parmi ses anges, le vrai Dieu des combats, reçut trois fleurs de lys doucement sur ses bras. C'est depuis ce temps-là que sur nos beaux écus, Dieu protège la France. Et je m'arrête ému, laissant de Montlhéry le combat illusoire se poursuivre couci-couci. (Voyez l'Histoire.)

Extrait du tome XI des « Ballades Françaises ».

DU « REPOS DE L'AME AU BOIS DE L'HAUTIL »

PONTOISE
OU
LA FOLLE JOURNÉE

(*Fragment : premières pages*)

Je reviens de Pontoise. Ouf! Il est sur un haut. Lorsqu'autour de ses murs l'aube en sa fleur encore allume dans la plaine le

cœur des coquelicots, Saint-Maclou son église est déjà dans l'aurore.

Me voyez-vous dès le matin, le bec en l'air, parcourant lieues et lieues de mon pas d'échassier, pour atteindre Pontoise qui semble au fond des airs une Jérusalem toujours plus éloignée ?

Je suis têtu, Seigneur ! ce n'est pas pour des prunes que je suis né à Reims rue du Clou-dans-le-Fer, et puisque si souvent j'ai décroché la lune d'un bond, je puis, joyeux pèlerin sur la terre,

coudre les lieues aux lieues, les chemins aux chemins, les raidillons aux sentes, les orées aux lisières, de la fine aiguillée de mon ombre et soudain me voir devant Pontoise, au bord de sa rivière.

Églises, tours, maisons pointues, murs du château, le profil de Pontoise, oh ! mon Dieu qu'il est beau ! Ne restons pas ici : Pontoise a pont sur l'eau. J'ai déjà vu de grands et de petits bateaux,

passons ! Mais oui, c'est moi, noces enrubannées qui vous penchez de la terrasse du « Grand Cerf », moi qui si plaisamment passe, et vous m'acclamez d'un tel *hurtibilis* qu'il fait trembler l'enseigne.

Me flatté-je ? Tant pis. J'eusse choqué le verre avec bien du bonheur. Ciel ! que l'azur est chaud ! Déplions le guide-âne où j'ai noté ce vers : Tourner la manivelle du passage à niveau.

C'est un conseil d'ami. « Si tu la veux entendre, touche la ville au cœur ; pour une vue d'ensemble, tu auras Saint-Maclou ; va de suite au plus beau ! Tourne la manivelle du passage à niveau. »

Rien de semblable ici. Mais j'avise un bourgeois, le consulte et de suite il en sort une voix. « Ce n'est pas le plus court. » —

« C'est un conseil d'ami. » J'écoute et sur nous deux j'ouvre mon parapluie.

Me voilà renseigné : « Du quai de la Bûcherelle, prenez-moi Canrobert qui mène à Saint-Martin, du passage à niveau tournez la manivelle ; et le cœur de Pontoise est là, j'en suis certain. »

Ainsi fais-je et c'est long. Au fil de la rivière, la flamme du soleil est tirée au cordeau. J'enfile tout en nage le faubourg Canrobert et la rue Saint-Martin, son crottin, ses moineaux.

J'embrasse, tout fumant, un cheval de labour et marche sur la queue de ce long chat qui traîne. Des colombes roucoulent. 8 juillet, quel beau jour ! Tu l'as choisi pour naître, ô Jean de La Fontaine.

« Qu'est donc ceci, facteur ? » — « La Fontaine d'Amour. » Hélas ! elle est tarie, mais le joli travail. Au seuil d'une fruiterie j'écrase une gousse d'ail dont le parfum me suivra tout le long du jour.

Espérons. J'aperçois la tour de Notre-Dame et l'entends : *bing, bâm, bang !* c'est une entrée de roi que je vais faire (vive Notre-Dame sur les toits !). Après tout, c'est peut-être pour un enterrement.

Le passage !... Et le cœur de Pontoise est derrière. La brûlante manivelle tourne dans mes doigts chauds. Qu'entends-je ? Est-ce un orage ? Quel bruit dans ces artères ! La rue des Maréchaux est pleine de maréchaux.

Maréchaux, forgerons, Prométhées du tonnerre, Vulcains des lourds marteaux, cousins de Lucifer, que j'aime au cœur du feu le fer frappant le fer et ces nuages d'or sous les pieds des chevaux !

et que voilà de beaux bruits guerriers qui conviennent pour accueillir mon cœur altier, cité hautaine ! — Là-bas une fon-

taine pisse une eau qui s'irise. Je vais boire un fil d'Oise à ma gaie entreprise.

Boire et vite acheter pour trois sous de cerises, les gober, redonner au pantalon le pli joli, remarier boutons et boutonnières, d'élégante façon rouler le parapluie :

c'est fait ; et non content de franchir la rue Thiers, je gravis l'escalier du général Leclerc. — Bien sais-je qu'il était plus beau, mon général, d'entrer comme vous fîtes, le 26 prairial

an V, dans ce Pontoise, après Castiglione, au bruit des tambours sourds et des canons qui tonnent, et dans le brouhaha des troupes tricolores, vous radieux parmi ces généraux encore,

beaux jeunes gens équestres entourant la berline de la sœur du grand homme, votre épouse Pauline, qu'on venait présenter aux bourgeois de Pontoise — à vos compatriotes dont l'un mourut d'extase.

Que dirais-je à ce compte, et pour me reposer, d'autres entrées qu'ici firent d'autres grands hommes (la mienne est sans flafla, je n'en veux point causer), que dirais-je de la plus belle ? Ah ! Dieu sait comme

l'entrée des deux Henri — le III, le futur IV — qui poursuivaient à l'ombre de la vache à Colas ce borgne et gros Mayenne pour lui mettre un emplâtre, fut noble, fut splendide et fut riche en soldats,

fut, après un bombardement sans avarice, digne que l'on en rie huit jours à croppetons — tous ayant des armures en queue d'écrevisse et sur leur bête, en croupe, une nonne de Maubuisson.

Galantement les nonnes, aux portes de la ville, bien plus tôt que la ville avaient livré leurs forts. Heureux jour où flairant déjà sa mort facile, Henriquet III mangeait du sucre dans de l'or.

Si nous voulons plus haut remonter dans l'Histoire (eh ! oui, cher escalier, je remonte en l'Histoire), certe on n'a pas manqué d'occasions notoires d'entrer ici flatté des palmes de la gloire.

Mais rien ne m'eût déplu, soldat franco-anglais, comme d'escalader par un grand soir de neige, avec messire Talbot, dont rien ne m'eût fait pleige s'il eût été saisi par Jehanne au collet,

d'aller escalader Pontoise en plein dimanche, au milieu d'une armée vêtue de toile blanche pour ne pas éveiller de soupçons indiscrets. Tromper ainsi son monde, ah! vraiment c'est trop laid!

Remontons plus encore. Un Moïse Belgius — quatorzième roi des Gaules après le déluge — aurait dans un rouge crépuscule dévasté Pontoise tout de troglodytes habité.

Or ce Belgius fit son entrée parmi cent lions... (L'on sent que nous ne rapportons cette opinion que pour en faire ressortir l'absurdité.) Où suis-je ?... Ah! dans Pontoise, au cœur d'un doux été.

Ciel! par-dessus les toits pointus je la revois se prélasser au loin, la courbe de mes bois. Plus près l'Oise enveloppe et stimule un pacage où galopent de noirs poulains quasi-sauvages,

d'un bleu coup de fouet. Hue ! Hardi ! mes gais poulains, sautez, pirouettez, valsez votre destin. — A mes yeux sont cachés le port rempli d'antennes d'où monte le cri rauque et fumant des sirènes,

l'Oise échassée, rigide, qui semble un mirliton et les chalands sur elle comme des hannetons. C'est tant mieux pour mes yeux. Tournons avec le cou, la tête, enfin le corps, et voilà Saint-Maclou.

Beau style. Grand portail. Mais que vois-je là-haut ? quatre poules, un coq (c'est tout un poulailler !) juchés sur les cinq tours, le coq sur la plus haute, et tous les cinq en or, j'en suis émerveillé !

Les cinq tours du clocher m'ont ravi dix minutes que loin de regretter j'eusse bien allongées, mais l'église est gothique et cet art m'est un luth si doux qu'en sa musique il fallut me plonger.

Le gothique est divin, l'ogival est céleste, et nous l'aimons d'un cœur pieux, chaste et grand clerc des raisons qui l'ont fait si haut jaillir de terre. A le revoir bien pur mon cœur est tout en fête.

Dehors, dedans, sous terre, je ne m'en lasse pas. La nef et le transept au chœur ouvrant ses bras, la ferveur des vitraux dont un reflet perdu sur le tombeau du Christ anime sa statue,

les voûtes, les caveaux, la flèche, les gargouilles, la rosace et la ronde agile des statuettes, mais surtout les vitraux dont les feux m'agenouillent, à les revoir mon cœur est un glaïeul en fête.

Très pur gothique ? non. Ici, la Renaissance a mis son grain de sel, mais si beau par bonheur qu'il me faut l'accepter avec reconnaissance. Il est diamant... si lui doit-on porter honneur.

Quoi ? du plein-cintre ? Oh ! mais, je cours à l'autre église. Que c'est commode, elle est à deux pas ; c'est charmant. Romane ?... eh, mes amis, j'aime aussi le roman. Faut-il que d'un seul art mon âme soit éprise ?

J'entre et voici des lys aux pieds de Notre-Dame. Qu'un lys dans l'ombre est beau sous la voûte romane ! Or oyez : ce bouquet dans l'ombre où Jésus dort entre les bras de la madone, offre à mon âme

les six pétales blancs et les six pistils d'or, plus de cent fois ! Mon âme toute s'en embaume et défaille et son rêve au paradis s'achève. Déjà la vie ne me tient plus qu'au bout des lèvres.

Le dos contre le mur je glisse au fond des cieux sur un parvis en pente, et vois les angelots jouer à la marelle avec des ex-voto noirs et or, blancs et noirs ou bleus en camaïeu.

Un cri de chaise — hélas ! — me réveille en sursaut. J'ouvre dans l'inconnu de larges yeux mystiques, et flageole, et voilà

bien d'une autre musique, je m'accroche, pour fuir un bénitier plein d'eau,

au bois d'une hallebarde et fauche un rang de cierges. Ah! mon Dieu, qu'ai-je fait? Je veux filer, je glisse, et m'embrouille dans l'oriflamme de la Vierge, « *Stella Maris A Peste Succurre Nobis* »,

là, je perds mon latin; mais non, la porte oblique cède à mes doigts dévots et je revois le jour. Sans adieu, Notre-Dame, j'affirmerai toujours que le roman m'est cher autant que le gothique.

Et maintenant la ville, et d'abord l'escampette vers la poussière en feu de la Place aux Charrettes. Quelle chance! on y vend des bestiaux, non, des ânes, de l'andrinople rouge et de la tarlatane,

des mouchoirs de priseur de toutes les couleurs, des châles, des miroirs, des gobelets d'étain, de la ferraille, des abat-jour et du plantain — et l'arracheur de dents mène tout son potin.

De ces trésors jetés que choisis-tu, poète? Le ciel dans un miroir? Il n'y a plus de ciel. Tout Pontoise accouru vient d'ouvrir ses ombrelles. O barques pavoisées sur l'océan des têtes!

C'est la foire. Il faut voir perdre la tramontane à la foule en chicane. On cancane, on ricane autour de cent ânons que domine un mulet, de tous poils, tous malins, tous du pays tarbais

ou béarnais, enfin « têtes pyrénéennes » et dernière portée de leurs mères lointaines. Bien que malins enfants, ce sont des orphelins et comme cela pleure, mon Dieu, comme cela geint!

Ça brait. Ce ne sont flûtes cent ânes quand ils braient. — A petites journées, bêtes mélancoliques, vous avez traversé toute la République... Y en a bien pour mille francs. Ah! si je les avais,

sans palper les tendons ni m'enquérir des âges, je me paierais le lot. Pourquoi faire ? Je ferais une entrée triomphale, ce soir, à l'Hermitage [1], perché sur l'un d'entre eux, avec tous mes baudets.

Ils me font de doux yeux... Ont-ils lu dans mon âme ? Tant pis, je n'y tiens plus. J'avise un marchand d'ânes, un Bigordan, beau pâle, Roméo du béret, et je demande à ce pitchoun : « Combien tes bêtes ?

— Laquelle ? — Toutes tes bêtes. — Ça dépend... Un million. Voyez ce godelureau, il est bien de Châlons ! » (Le mâtin m'a flairé, j'en suis près, Dieu me damne.) — « Dans mon pays, tu sais, quatre-vingt-dix-neuf ânes....

— Oui, plus un Champenois, je sais, ça fait cent bêtes. » A mon quidam je tourne un dos déshonoré, que la croix du Sauveur n'a jamais décoré. — Mais pensait-il si bien tomber, le malhonnête ?

Paul Fort, où glisses-tu de cet air détaché ? Devers l'Hôtel de Ville et son gentil Marché aux légumes. Voilà d'honnêtes créations qui ne braient pas, Seigneur. — Mais quelle inondation !

Par ici, non, par là. Mes bons amis, que d'aulx ! Que de petits pois écossés rouli-roulant ! Les salades, j'en ai jusqu'au ventre et plus haut. Qui de ce chou m'a fait une fraise à godrons ?

Lucifer, ton enfer est-il pavé d'oignons ? Prenons d'un haut maintien toute la suffisance. Ce n'est pas une raison pour que je reste en plan. N'ayons pas l'air navet... navré, tonnerre de France !

Interrogeons ces dames. — « S'il vous plaît, un moment : sauriez-vous pas me dire d'où viennent tous ces aulx ? — De

1. L Hermitage de l'Hautil où demeurait l'auteur.

Boissy-l'Aillerie, monsieur. — Évidemment. Et ces jolis radis ? — Du paradis, mon gros.

— Ça, c'est un à peu près. — Ma romaine épluchée, d'Épluches, et mon cresson, de Vau... — Je sais ! je sais ! Et vos pois écossés, d'Écosse, j'en ai assez ! » Adieu, foire, adieu, foule, et vous adieu, marché.

Je veux chanter les rues, les calmes rues, leurs ombres, à la clarté solaire un carreau vif ou sombre, la rue du Paon vieux-rose aux volets noirs et jaunes... Écoutez... Mais d'abord je chanterai la Viosne.

La Viosne est bien jolie, hors qu'on ne la voit guère. Elle a trop de penchant pour les moulins à eau : discrètement sortie d'une ombre passagère, elle en recherche une autre et s'y cache bientôt.

D'une pâte d'amande a-t-elle oint son doux bras qui lisse au bord des murs la soie verte des mousses, qu'aux bracelets des ponts trop rêches pour son bras, l'afflux murmure : « Amendez-vous d'amande douce » ?

Bleu de lin elle glisse, elle est lisse et légère. N'ayant plus à bercer les joncs ni les martins-pêcheurs, elle reflète, ô la douce rivière, la fenêtre où se berce la cage du serin.

La dame en bigoudis vient d'ouvrir la croisée et le mouron aux doigts parle à son fifi d'or. De tout au monde, hélas ! elle est désabusée, mais pas des bigoudis ni de son fifi d'or.

Pour charmer les hôtels vieillots de la rue Basse, à leurs naïfs jardins la Viosne s'entrelace. Des ponts fleuris de roses la traversent alors et des lavoirs mousseux bleuissent à ses bords.

Prise dans les roseaux nonchalante elle dort, ou fait semblant... je crois qu'elle a peur, la sournoise, et qu'elle se blottit parce que ça sent l'Oise ; enfin elle repart sur un coup de battoir.

Dans un parc aux massifs séculaires, elle accroche les fleurs d'un mur tout chevelu d'aristoloches, puis tendrement fidèle aux vœux de ses élus, va rejoindre un moulin au bas de la Grand'-Rue.

C'est son dernier. Aussi voyez comme elles brillent, ses larmes, sur la paupière ombreuse de la roue. Ah ! pleurer sur les yeux de l'amant est bien doux, mais le temps passe, et l'Oise embusquée sous la ville

regarde nos amants à travers les barreaux d'une herse : elle attend sa proie de toute son eau qui gonfle de colère. « Vos pleurs sont inutiles, Viosne ! » Et l'Oise, ayant dit, l'avale comme une anguille.

Je chanterai les rues. — Adieu, petite Viosne. — La rue du Paon vieux-rose aux volets noirs et jaunes où je suis (pourquoi donc ?) je n'en sais pas grand'chose, sinon qu'elle est un vol de guêpes sur des roses

et me conduit Grand'Rue, que je prends, s'il vous plaît. (Pourquoi suis-je en ces lieux ? je ne l'ai fait exprès.) Laissons passer d'abord ces bandes de cyclistes, rangeons-nous, rangeons-nous...— « Rangez-vous donc, artiste ! »

L'Hôtellerie du Coq, je l'ai vue, je la double. Le coq est sur un lion. Coq hardi ! Vois-je trouble ? Lisé-je mal ? « Œufs rouges en toutes saisons. » Je recule, n'étant pas de ces fanfarons...

Allons bon ! la Fanfare ! La marmaille accourue ! (Décidément je préfère les petites rues.) J'écarte un pas immense pour fuir ces « ribambelles », et vois entre mes jambes filer une hirondelle.

Pontoise, ouvre ton parapluie ou crains l'ondée que la conjuration des nues a décidée. Quel souffle de la terre fait valser les enseignes ? Une lumière éparse, étrange, orangée, règne...

Les girouettes au vent commencent à crier, le drapelet rigide

et le casque guerrier, l'ange de zinc sonnant de sa trompe aux échos et le rouillé petit chasseur sous son flingot.

Déjà sur les pavés tombent les gouttes larges. Je me suis réfugié sous l'auvent d'une auberge, tout en haut de la rue de l'Épée : le vent forge dans son étroit couloir un tuyau qui s'insurge.

L'inquiétude crispée de la nue orageuse a pris la ville entière en un réseau de nerfs bleuâtres, qui l'enserre, éclate donc, tonnerre ! et l'on souffre et l'on vit dans une nébuleuse.

Mais l'orage se condense ; les anges excédés, les chasseurs fous s'arrêtent de tourner à vide. La vrille d'un ciel noir fore la nue livide. Un peloton de foudre à demi dévidé

paraît une comète aux yeux des regardants. On ne sait pas. Restons. Rien n'est plus inquiétant... Prenons un verre. Examinons le voisinage. — Ce rouge bord à ta santé, mon bel orage !

Enfin, voilà qu'il croule. Tout Pontoise est noyé. Le tonnerre s'en donne. Et c'est la fin du monde. On doit voir cet éclair de vingt lieues à la ronde. Madame, ou mademoiselle, pourquoi vous effrayer ?

Comme cette heure trouble exagère les formes ! la croix sur le Carmel tremble et paraît énorme jusqu'à soutenir, loin sous la fuyante pluie, un arc-en-ciel qui sort des crêpes de la nuit.

Le soleil ! le soleil ! comme un son de trompette ! hélas, dont l'appel meurt en un monde éloigné. Les zéphyrs de leurs mains d'argent portent en fête des médaillons d'azur limpide, soudain brouillés.

Mais non, l'orage passe et la pluie se fait belle, et je vois sous l'auvent filer une araignée. Restons. — On ne sait pas. — Un songe est dans le ciel. Sous moi la ville basse est de vapeur baignée.

En somme je n'ai rien à faire et suis en nage. Et les rues, et les rues que je devais chanter ! Fort bien, chante, mon fils. Regarde l'entourage. Elle n'est pas qu'un rêve, cette rue de l'Épée.

Droit sur la Vierge aux sept Douleurs et qui tient, lasse, un globe planétaire au fond de la rue Basse, tu descends des hauteurs, froide rue de l'Épée, pleine de frissons d'herbes avant de la frapper.

Mais tu baisses ta pointe humide, bleuie du ciel, devant l'immense porche austère du Carmel dressant la Vierge aux sept Douleurs qui tient, si lasse, un globe planétaire au fond de la rue Basse.

Oh ! l'isolement noir dans l'ombre, et la misère de cette pauvre image naïvement sculptée, et qui garde ce porche, quand rien ne vit derrière, martyrisée des pluies et souillée de fumée.

Autrefois tu brillais et tu semblais vivante, Image, tu brillais de couleurs chatoyantes, et tu vivais ! Tes yeux vivaient dans ton visage. Ton cœur même saignait pour montrer ton courage.

Elles ne sont plus là, tes filles chantant bas le Calvaire et la Mort d'un Fils aimé tout bas, ô Vierge, et tu n'as plus en ton humilité les soins de la tourière au bonnet tuyauté.

Nuit mortelle, en commun, dans ce corridor sombre où, rien qu'un seul flambeau sortant les fronts de l'ombre, la bure immaculée des robes fut pliée ! Mais quel sera ton sort, Toi qui fus oubliée ?

Porte du Ciel, Étoile du Matin, Tour d'Ivoire, hélas ! Toute Fanée, hélas ! Devenue Noire, hélas ! Toute Inclinée, Moisie, Mangée des Vers, hélas ! tu tomberas, bûche sourde, en hiver.

Un nuage attardé fouette de ses éclairs — ça recommence — la rue Basse qui devient verte. On dirait qu'il en veut au globe planétaire. Mon Dieu ! la Vierge oscille et va chuter... Alerte !

Le vent d'est et l'azur, ce beau resplendisseur, déchirent le nuage qui fuit dans ses haillons (ouest! qu'il aille s'effilocher sur les sillons) et dégagent du ciel un grand soleil vainqueur.

Je paie et je descends, l'âme encore ulcérée, consoler de regards la Vierge délabrée. Ah! crierai-je au fantôme? Le portail s'est ouvert, laissant passer le gai visage de la tourière.

Serai-je ta victime jusqu'au bout de mes jours, Imagination?... Mais — tourière! — à mon tour. Et d'un geste aux deux poses valant mille paroles, je lui montre la Vierge et lui montre le sol.

Un sourire plein de bonté compatissante arrondit, sur l'ogive étroite de ses mains, son visage plus frais qu'une rose au matin; elle accourt cependant et regarde prudente

et ne voit aucuns maux: la Vierge est bien portante, son Enfant dans ses bras, le globe en bon état, glissé comme un nuage en pelote sous son pas. (Rien de ce que j'ai vu quand fuyait la tourmente.

J'aurai tout confondu, comme toujours d'ailleurs.) Des plis dans son manteau, mais nul glaive en son cœur. Le globe a dû tomber de ses mains sous la foudre. Non! mauvaise défaite, car il serait en poudre.

Et l'enfant? Que la brume a donc mes yeux trahis! — Sous tes cheveux bouclés, l'Univers... Jésus, oui... ce globe constellé des brillants de la pluie, c'était ton front penché vers le cœur de Marie.

Ainsi, que de bonnes gens ont vu de beaux miracles. Mais de t'avoir vue, toi, Vierge fouettée d'éclairs, t'incliner peu à peu, coup sur coup, vers la terre, je demeure accablé — même du simulacre.

Et pour bien expliquer à la nonne tout cela, ma voix commence un chant si triste... « Ma sœur, voilà... » Mais elle, m'arrêtant

sur un plaintif bémol, pousse un Amen qui tue en moi le rossignol.

Elle rit, puis m'invita — alors pleine d'onction — à venir contempler dans son cercueil de verre (« Ce n'est pas loin, dans la chapelle, sous le Calvaire ») la Bienheureuse Marie de l'Incarnation,

statue de cire avec tous les vrais os dedans! — Allons. — « Plaignez, ma sœur, un homme malheureux. Une pauvre victime du rêve et de ses yeux. » — « Adorez Dieu » me dit la sœur, chemin faisant.

Nous passâmes devant sa loge en échauguette et ficelée d'un lierre issu de terre avare, entre deux grands murs, l'un cloisonné d'herbes vertes, l'autre nu et drapé de sa seule ombre noire.

Ai-je bien vu deux murs ? Je suivais cette femme, le front bas, une inexplicable peur dans l'âme... Ah ! tant pis, tête haute ! Emplis mes yeux, beau ciel. Et je revis la sœur trottant vers la chapelle

dont le portail au fond de la cour semblait proche, comme un reflet, sous le haut toit couleur d'acier, du portail de la rue ; tels sur les hauts glaciers se ressemblent deux sons nés de la même cloche.

Le carré de soleil désert que nous foulions était obliquement découpé, sur un bord, par la grande ombre aiguë de ce toit bourguignon : je foulais en silence un oriflamme d'or.

Non, j'entendis sur le gravier buter mon pas. — « Venez, monsieur. » — « J'arrive. » Et ma main, flamme pâle, que devant moi j'avais portée à ce faux pas, fut tout à coup fauchée d'une ombre glaciale :

main soufflée, disparue ; et moi-même à l'instant, disparu de mes yeux, je ne sais plus si j'erre en un couloir, j'ai peur de

n'être plus vivant, tout en suivant la nonne et tenant son rosaire.

Un œil tel que le mien peut voir de grands miracles, vous le savez. Ce jour qui survient et me nimbe, au service de Dieu, je le sens, me consacre ; tellement je suis heureux d'être sorti des limbes !

La chapelle. Une croix dans l'air. Quatre murs froids. Quatre œils de bœuf. — « Il vit, l'Ange gardien de Pontoise !... tenez ! C'est là, c'est Elle. » Je me penche et je vois... « Penchez-vous plus, allons. » — « Ma sœur, je m'apprivoise. »

Et je hurle ! Oh ! ce ne sont pas ces yeux gris fauve, ce visage, ces mains, ces pieds morts qui sont cause, tandis que je recule, de mon terrible effroi ; c'est que sa lèvre bouge, c'est que j'entends sa voix.

O chant lugubre et doux et las et comme un glas. — « Midi juste, l'angélus » dit la sœur qui frétille et me montre du doigt, tout au fond, cette grille. Une autre voix ! une autre... une autre... — *Elles sont là.*

. . . .
. . . .

Extrait du tome VIII des « Ballades Françaises[1] ».

—

DE « LA VISION FÉERIQUE »

—

COXCOMB

OU

L'HOMME TOUT NU TOMBÉ DU PARADIS

(*Fragment : premières pages*)

I

Silence, les foins embaument et c'est l'heure des blés.

O doux ciel vert ! Ames heureuses des faucheurs et des faucilleuses ! Les bras sont nus. Le métal brille. L'aile de la lune sort de la colline. Que de beaux bras nonchalamment s'étirent ! Du cri d'un grillon l'air encore n'est troublé. Le jour au loin s'effeuille en nuages rosés : on dirait que le jour s'effeuille pour mourir, dans le silence, à l'horizon.

Oui. Et moi je sens que le monde est un rêve. Le soleil se couche. La lune se lève. Oui... Et moi qui passe, on me voit apparaître sur le chemin — entre les hêtres — et l'on me hèle et je réponds : « Allons, mes enfants, assez travaillé ! Couchez les faux, jetez les faucilles. Groupez-vous autour de moi. Me voici. Écoutez le marchand d'images.

Je n'ai pas vu sur le coteau venir à vous, comme un nuage, la charrette qui vous ramène tous les soirs dans vos foyers, ni faire des ronds sur le ciel vert le fouet de Toby. Non. J'ai vu seulement la lune se lever, et je suis venu vous l'apprendre.

1. Tome VIII : *Coxcomb*, et *le Livre des Visions.*

Ce talus est plus haut qu'hier, il me semble. Chaque jour mes jambes sont plus vieilles d'un jour. Aidez-moi donc — merci ! — à descendre. J'ai failli te renverser, petite ? — Ces grands yeux bleus... Aiment-ils rêver ? O joli menton attentif ! Viens çà, mignonne, que je t'embrasse, et puis... écoute (je te cause à l'oreille) : « Le soleil se couche. La lune se lève. Mon enfant, le monde est un rêve. »

Hé ! vous tous, ne l'oubliez pas, je suis encore venu pour vous faire rire. Hier je vous lisais l'avenir dans les mains. Bah ! Ce soir, je vous conterai une belle histoire.

Et d'abord — voulez-vous me plaire ? — vous allez, petits, me danser une ronde si folle que vous tomberez étourdis. Alors je vous conterai l'histoire de Coxcomb, l'Homme tout nu tombé du Paradis.

Sans même une blouse, le pauvre hère, nu et rose comme une grenouille écorchée, se voyant si dépourvu sur la terre, vous pensez un peu s'il était fâché.

Tournez, mes gens ! garçons et belles ! et faites la ronde bien ronde. Mais voyez donc, voyez comme ils font une belle couronne sur le front de Cybèle !

— Coxcomb, tombé dans un orage, se croyait dieu : sept fois un homme. Or il fut vêtu, Dieu sait comme... Mais vous saurez toute l'affaire.

Allons, mes enfants, c'est assez tourné. Déjà plusieurs sont sur le nez, et tous les esprits voyagent. Écoutez le marchand d'images.

— Coxcomb fait depuis le tour de la terre en vendant des Vérités, un bonnet de fou sur sa tête altière (entendez-vous des grelots tinter ?...) et tirant parfois une flamberge amère contre les orages de l'été.

Les gendarmes courent après lui, au soleil, par le vent, sous

la pluie, car il se vante d'évoquer partout des foules imaginaires, qui viennent des quatre horizons ou sortent de terre écouter ses chansons. Et lorsqu'il lève un bras sur un pays désert, lançant un hymne à l'Infini, en effet, cela ne peut manquer, il entend sous tous les buissons : « Brigadier, vous avez raison », et soudain par les blés, les routes, les prairies, les gendarmes courent après lui.

Eh bien, mes enfants, Coxcomb, c'est moi-même. Du moins faut-il vous le figurer. Vous en aurez plaisir plus extrême et plus douce gaîté.

Messieurs, Mesdames, attention, je commence. Ceux qui ne comprendront pas bien, je les enverrai m'attraper des mouches dans le clair de lune.

J'entends les étoiles traîner le silence comme un voile immense au ras des meules. Tout au bout du monde le soleil se couche. L'heure est opportune.

Je ne m'arrêterai que si je me mouche, à cause du serein. Je m'envole sur l'aile de la Fantaisie ! Vous : restez assis.

Ceux qui s'ennuieront pourront embrasser chacun sa chacune, et *vice versa*, puis recommencer, mais sans me troubler.

Silence, les foins embaument et c'est l'heure des blés. Aussi, voyez si... l'heure est opportune.

Je m'envole sur l'aile de la Fantaisie, au clair de la lune.

II

Dans la peur du Destin qui lui confia ce monde et le malin désir de ne point dépasser le nombre, pour la terre, des âmes à créer, ce nombre qui parmi les dieux le représente, dans l'horreur

de violer un arrêt du Destin et, convaincu d'orgueil, de se voir abîmer de lui-même au néant pour s'être dépassé, notre Dieu, un des plus chétifs entre tous ceux des sphères, celui de notre Terre, se sentant un peu vieux, de mémoire un peu lente, résolut un beau soir de dénombrer son monde et, pressentant l'approche du Recensement dernier, en fit une répétition dans sa Vallée.

Et c'était beau à voir, mais nul ne regardait.

Les uns faisant la sieste aux îles de la Sonde, sous les branches d'un micocoulier, d'autres sans doute en proie à l'opium immense par toute la Chine ensommeillée, et les bergers eux-mêmes autour de Josaphat près des brebis bêlant tout bas, d'autres enfin, comme à Beauvais en France, parce que l'heure de nuit était bien avancée, de Brest à Ko-hi-noor, d'Yédo à Golconde, c'était partout leur rente, les vivants dormaient, le pillard sous sa tente, dans son lit le banquier, et le cosaque sur l'encolure de sa monture.

Par ce minuit splendide tous les vivants dormaient, laissant leurs âmes en foule s'échapper de leurs songes et se mêler, obscures, aux âmes que la Mort répandait de son urne à flots multicolores, et qui tombées des nues allaient se dérouler comme un fleuve d'étoiles au fond de la Vallée. Et c'était beau à voir, mais nul ne regardait.

Les archanges volaient sonnant de la trompette, plus vifs que des éclairs lançant leur foudre d'or, et les anges, en guirlandes, soutenaient les trompettes et l'univers miré dans les pavillons d'or.

Les angelots faisaient refléter leurs menottes aux astres qui venaient reluire à ces clartés, et sur les dalles bleues où leurs petits pieds trottent, jouaient à la marelle avec la voie lactée.

Dieu, sur une forêt, scintillait à son aise, et, penché vers les feux suaves de ses mains, restait devant les âmes, sans un « ne vous déplaise », tout au charme éternel émanant de ses mains.

Michel, autour de Lui, faisant tourner son glaive, cérémonieusement aérait le Divin. Le mont des Oliviers continuait son rêve : les Papes sous des roses y chantaient du latin.

Au sommet, Lucifer se drapait dans son ombre et tentait de porter ce velours à ses yeux ; en vain ! son regard de rubis consumait l'ombre et, s'avivant aux lueurs, ses yeux s'entr'aveuglaient.

Mais le plus joli, vraiment, c'eût été d'écouter chanter au ras des collines.

le chœur des Étoiles. Il y en avait tant que l'air était tout en perles fines

au ras des collines. Et toutes chantaient :

« Hé ! nous avons encore un petit air vivant ! Mais nous sommes d'heureuses petites religions mortes. Il est vrai, l'on nous dit que nous sommes les Étoiles. Eh bien, alors, pas plus fières pour ça. Nous sommes mortes, mortes, mortes. Mais nous aurons toujours un petit air vivant. Écoutez plutôt le joli *tintin*, le bruit clandestin que toutes nous faisons sur la robe du Destin. N'avons-nous pas encore un certain prix, si le Destin nous garde sur sa robe (en tout bien tout honneur), sur sa robe de nuit ? Qu'importe ! assez de coquetteries. Il ne s'agit plus de nous, innocentes mignonnes. Regardez-nous briller, écoutez-nous chanter, nous ne pensons plus à mal et nos dévots sont les bergers.

UNE ÉTOILE

Pourtant, mes sœurs, nous sommes restées curieuses. Mes sœurs, vous êtes sages ? Penchez-vous, regardez. Voyez tous ces apprêts, écoutez ces tapages.

UNE AUTRE

N'est-ce pas un dieu qu'on va juger ?

L'ÉTOILE DU MATIN

Ah ! ma sœur, vous ne savez pas ? mais c'est le dieu des chrétiens, ma sœur !

TOUTES LES ÉTOILES

Le dieu des chrétiens !... Que nous allons nous amuser !

L'ÉTOILE DU MATIN

Voilà : le soleil me l'a dit ce matin. Je peignais ses rayons avec mon peigne bleu.

TOUTES LES ÉTOILES

Valsons deux par deux. Voyez notre danse... »

Comme je l'ai dit plus haut, tous les vivants dormaient, les uns faisant la sieste aux îles de la Sonde, sous les branches d'un micocoulier, d'autres sans doute en proie à l'opium immense par toute la Chine ensommeillée, sans souci de leurs âmes, qui sait même ? ils ronflaient, le pillard sous sa tente, dans son lit le banquier, et le cosaque sur l'encolure de sa monture.

III

Tous les vivants dormaient ? — Sauf moi, pourtant, Coxcomb, étant né ce soir-là d'un souffle qui passait !

(Mais n'anticipons pas, je naîtrai tout à l'heure.)

IV

Or, il se faisait tard. Chauds étaient les zéphyrs. Dieu sommeillait sur sa forêt.

Quand du plat de son glaive le réveilla Michel : « Voulez-vous bien ne plus dormir. — Ah ! oui, c'est vrai, murmura Dieu. Nous y allons. Par les sept ciels, j'ai fait, Michel, un rêve affreux. Figure-toi que... »

A ce moment, une branche cassa sous les pieds du Seigneur que le gouffre attira. — « Tu m'as retenu, Michel, par bonheur. La chute d'un Dieu, c'eût été tragique. — Ne passez point, Seigneur, sur les oliviers morts. — Était-ce un olivier ? Alors tout s'explique, les oliviers m'ont toujours fait dévier. Figure-toi que... »

A ce moment une autre branche s'étant rompue sous les pieds de l'Archange, celui-ci, dans les feuilles plongé jusqu'aux oreilles, n'entendit plus gémir la voix de l'Éternel. « Figure-toi donc, mon vieux Michel, qu'un homme ! un homme créé de mon haleine ! m'avait joué le tour de me cacher son âme. Eh bien, tu rêves ?... »

Entre les feuilles d'un jujubier (*ziziphus spina Christi*, sapristi !) le bon Michel faisait piteuse mine. Dieu détourna la tête en soutirant le glaive, que du moins il voulait sauver, et l'Archange Michel vint avec, disant : « Laissez-moi, Seigneur, vous faire observer que vous avez encore vis-à-vis de ces âmes, par vous cette nuit mobilisées, bien des formalités à remplir... » Mais Dieu tenait à sa pensée.

Dieu répéta : « Imagine-toi, mon vieux Michel, qu'un homme créé de mon haleine... — Ah ! non, non pas celle-là ! s'écria Michel avec indignation, vous voulez dire un fils de femme ! » Dieu allait lui donner du pied dans les ailes... Nouveau fracas. — Or, c'était Gabriel qui d'une trompette affolée les appelait dans la Vallée.

Ils s'y trouvaient presque rendus, malgré leur voyage distrait, étant au seuil de la forêt que, d'arbre en arbre, ils avaient descendue.

V

On n'attendait plus rien, les anges pour dormir, les âmes pour filer, et moi, Coxcomb, pour naître, sinon le bon plaisir de qui? — de Dieu peut-être ?

VI

La Mort, s'étant croisé les bras sur un nuage, siffla un air de chasse au cœur du paysage.

Et le fleuve des âmes coula dans la Vallée, puis descendant par l'est à grands flots sur le monde, en larme monstrueuse roula autour du monde, et par l'ouest à grands flots rentra dans la Vallée.

Et ce fut par trois fois le même tour suprême.

Grâce à cette manœuvre habilement conduite — il est vrai, surveillée par la Mort elle-même, qui sur la lune avait dirigé ce mouvement, aux gages d'Astarté, voilà bien sept mille ans — les âmes par trois fois ayant été notées, il n'en put échapper une seule en sa fuite aux comptables archanges de Sa Divinité, et quand deux heures sonnèrent à Jérusalem, toutes (sans blasphème) étaient cataloguées.

VII

Avant de renvoyer chacune dans ses foyers, avec un bon sourire Dieu fit tasser les âmes et leur fleuve, en un lac, au fond de la Vallée, et grimpant sur un tertre il dit à l'assemblée :

« Tout pesé, tout compté, j'aurai bientôt mon Nombre et bientôt mon Repos. Voici, *pour me conclure*, chères parties de moi-même, voici que je n'ai plus qu'une âme à composer. Et quand vous serez mortes, les vivantes d'ici, et qu'elle aura passé, cette dernière aussi,

il ne me restera plus enfin qu'à déposer (pour n'être plus qu'un astre occupé à briller, paillette sur la robe étoilée du Destin) au magasin des Forces, ma totalité. »

A cette confidence, tout le lac resplendit.

Lors, après un long souffle sur sa main ouverte, dont la paume scintillait sous ses lèvres sacrées, Dieu dit : « Choisis toi-même, effleure ces clartés, compose-toi, des plus humbles ou des plus claires d'entre elles, ton âme suprême, souffle dernier... »

Ce souffle, ce fut moi, Coxcomb ; c'était moi-même !... Et volant bas, comme une mouette au ras des flots, mon souffle se fit à lui-même un diadème de sept âmes plus claires sur ces brillantes eaux. Dieu ne put s'empêcher de s'écrier : « Quelle âme, oh ! quelle âme ce mortel vient de se composer ! Coxcomb, *crête du monde*, on t'appellera Coxcomb ! Va, tu seras sans âge... Cependant, n'oublie pas le Recensement dernier... »

Je laissai crier Dieu, pensant : « Nous verrons ça » et m'enfuis d'un bon pas, un corps bien rose et gras s'étant soudainement à mon âme attaché.

VIII

Je gravissais déjà le mont des Oliviers, suant comme une futaille nouvellement cerclée, et laissant « Josaphat » derrière se ressaisir, secouer ses mottes et se regazonner, lorsque, pour accomplir quelque formalité, un violent courant d'air m'ayant pris dans sa fronde (juste à la patte d'oie, surplombant la Vallée, de deux ravins au bord d'un roc) et d'un bras invisible m'ayant fait tournoyer comme un petit caillou, puis lâché sous la lune, je me sentis soudain plus léger qu'une bulle et fus, par les espaces et jusqu'au ciel, lancé !

Dieu, dans un auto-globe enflammé, me suivait, me pendait aux talons, parfois me dépassait ; derrière lui, les uns sonnant de

la trompette, la face vers le Monde, les autres à la renverse, et des milliers, du sol, s'élançant par guirlandes, par colonnes tremblantes ou par feux d'artifice, les ailes grandes ouvertes, anges, archanges, kéroubims, mêlant leurs hiérarchies, regravissaient l'abîme.

La Vallée n'était plus qu'un petit bol de brume, une cuiller d'enfant remplie de bouillon chaud, un dé à coudre embué d'une haleine, une perle fine, une poussière au soleil.

IX

Déjà le frais éther à mon front se flattait, quand, devant moi, surgit un globe de velours noir, où deux rouges prunelles croisaient deux fusées bigles qui tenaillaient mon âme en traversant mes yeux. Je reconnus les yeux du diable... J'allais mourir, sans doute, car je me sentais fondre. Lorsqu'à son tour, surgit le globe du bon Dieu. Tels que sur un combat deux boulets se rencontrent, tels je vis mes deux globes dans un choc généreux, — et, bientôt, le globe noir, oh ! ce ne fut pas long ! roussir et s'abîmer à ma satisfaction. L'odeur était si forte, je dus éternuer : juste pour voir, sous moi, les glaives des archanges couper, par tranche épaisse, Lucifer en fumée.

X

Nous passâmes les sept ciels comme on tourne des pages.

Et pourtant, les sept ciels sont entrés dans mes yeux.

Nous passâmes les sept ciels, moi, Dieu et tout son train, plus vite que tu ne tournes les pages au lutrin, pauvre chantre d'église quand l'orgue te réveille, pour entonner les louanges de Dieu et des sept ciels.

Les sept ciels, j'ai beau faire, sont au fond de mes yeux.

Comme un homme qui se noie dans la Seine ou dans l'Oise, touche le fond, remonte en sirotant l'eau bleue, et, du fond limoneux à la surface claire, voit brusquement passer le prisme dans ses yeux, moi, dans mon ascension à travers les sept ciels, j'ai vu passer leurs ondes par étages lumineux.

J'ai beau faire, les sept ciels resteront dans mes yeux : leurs couleurs éternelles, suaves et magnifiques, leurs divines lumières flottent sous mes prunelles, quand je ferme pieusement mes paupières catholiques.

Du noir d'abbé couleur d'ardoise, au gris de moine, au bleu de nonne, du violet d'évêque au pourpre cardinal, se fondant vers le blanc de pape immaculé, jusqu'à la teinte septième, le *gaïolet verdase*, clair comme un son de cloche d'argent, lumière d'extase, qui est bien la plus riche clarté que j'aie vue, en puissance électrique aux mortels inconnue !

Là, dans ce divin jour émané des sept voiles, sur un nuage d'or, siège le trône de Dieu. Poussif en arrivant je m'y assis un peu.

Or, s'approchant de moi, sans faire de manière, Dieu reprit la beauté de sa forme première, puis me poussa d'un geste à ne point se méprendre sur ses intentions discrètes de m'attendre. A pieds joints, je sautai la gentille petite nuée, et le pied du Seigneur aussi m'accompagnait. — Lui s'assit. Moi, debout, et benêt comme un homme, je ne savais que faire de mes mains devant Lui, et j'aurais dans ma peau voulu creuser des poches... Mais je tournai la tête, et je vis l'Hémicycle !

Attention, bonnes gens : ceci est magnifique.

XI

Le soleil et la lune, aux confins de l'espace, allongeant leurs rayons, semblaient jouer aux grâces avec des auréoles... Hum ! ce n'est point croyable ?

Bonnes gens, écoutez, cela est véridique ! Je dis ce que j'ai vu. Et voici le miroir tourné vers vous de ma mémoire. Jamais aucune image ne s'y est effacée, plus vite qu'une aronde y fût-elle passée. Et pourtant, il est resté limpide et net, le miroir de ma mémoire ; il est toujours prêt pour d'autres conquêtes. Mais si je le remue en quête d'un souvenir, la trouble et lointaine image évoquée y réapparaît dans toute sa fraîcheur, éloigne un moment les autres reflets, s'offre à moi vivante comme si je la vivais ; puis, sentant vers elle doucement approcher l'image renaissante d'un autre souvenir, s'en va trouble et lointaine reprendre sa pâleur, tout au fond du miroir, à sa place ordinaire. Vous êtes au bord d'un grand mystère. Penchez-vous donc au bord de mon miroir magique. Il est ce soir plein de lumières. Penchez-vous vite au bord de ce miroir, qu'au milieu de vous je jette !

Il brille.

Prenez garde un peu d'en être aveuglé ou d'en avoir l'esprit troublé. Oh ! ce n'est pas un lac, vous ne pourrez vous y noyer. Quoi qu'il en soit, bonnes gens, toutefois, croyez en lui, croyez en moi, et restez cois.

Ou fermez l'œil.

XII

Cependant qu'un million d'auréoles flottaient sur la houle frisée de leurs perruques blondes, les anges étaient assis, couvrant tous les étages d'un hémicycle de nuages.

Leurs ailes duveteuses, au-dessus d'eux, pointaient. Entre leurs jambes ouvertes, leurs robes s'étiraient, blanches, et tissues de fils d'un aveuglant métal. Ici, au premier rang et contre les poitrines, des harpes d'opale, des luths de cristal scintillaient, prenaient feu, s'éteignaient en cadence. Et là, au cou des anges, miroitaient les clarines, ici, au second rang, tout le long, tout le long. Les clarines tintaient à leur respiration. Plus haut, ce petit monde où vibre et d'où s'élance tout un crépitement

musical et qui danse, les cithares, les citoles avec les épinettes, ensemble frissonnaient sous la brise des doigts, au frôlement furtif d'un ongle de mica, et dans le flot des robes de moire plongeant un peu, se redressaient, comme sur un fleuve les nénuphars, qui se redressent éclatants.

Et les triangles bleus aux trois éclairs figés, les cymbales offrant leur miroir remué, les cornes levant haut leur corolle d'ivoire, et les flûtes d'argent au petit jet de source, les musettes gonflant un nuage lunaire, les cors doucement lovés sur leur dernier doux air, les trompettes au repos, non pas de leur clarté, couvant un cri de cuivre à vous lancer en foudre, — les contrebasses, les violoncelles, et les violons tabac d'Espagne, aux belles cordes transparentes, diamantées de larmes d'anges, comme de notes qui scintilleraient (telles sur les feuilles mortes, dans les bois de l'automne, aux fils tendus de l'araignée, perlent et se poursuivent les gouttes de rosée sous l'archet mélodieux de l'aube matinale) —

les guitares nacrées, les bugles lumineux, les mirlitons de verre bouchés de feuilles d'or, les tambourins bruissants d'un cercle de louis d'or, et les chapeaux chinois qui sont une pluie d'or, les serpents d'or grouillant sur les ophicléides, les timbales bombant leur ventre ballonné, soleil parmi la pluie des grelots agités, les castagnettes brillant comme de l'eau dans les doigts, reçue, les mains levées, au bas d'une cascade ; et là-bas, le grand orgue aux tuyaux effilés, en chute de Zambèze ou de Niagara ; et, vers moi, tout le long de la dégringolée, les cloches, les clarines et toutes les clochettes, les cithares, les citoles, avec les épinettes, et ces harpes d'opale ! et ces luths de cristal ! et les *extaséons*, par sainte Claire inventés, qui sont coquilles de mer ouvragées de sept trous, dans mes yeux miroitaient, brûlaient, faisaient les fous.

Je tombai sur le flanc, me pensant aveuglé.

XIII

Quand j'eus l'heur de renaître sous la chiquenaude d'un ange, voici ce que je vis — que toujours je verrai :

sur les derniers gradins l'Arc-en-Ciel se courber et, pendue sous son orbe au milieu du ciel vide, se balancer gaîment la harpe de David. Et le vieux Roi, debout sur le plus haut degré, levait sa barbe blanche et ses longues mains jointes vers sa harpe chérie qu'il entendait chanter, mais il était aveugle, il ne pouvait l'atteindre, et lorsque, se dressant tout tremblant sur les pointes, il écartait les bras, toujours il la manquait.

Or c'était une farce adorable de Dieu, qui faisait rire aux anges tous les anges. Je crus devoir sourire, en me tournant un peu vers la joie du Seigneur. Mais je n'y gagnai rien, Dieu m'ayant craché sur la main.

Erreur ? farce nouvelle ? Pouvais-je m'irriter ? On crache, sait-on où cela tombe ?
Il est des heures où l'on voudrait être dans une tombe.

Et comme je m'essuyais sur le dos, les doigts, j'entendis un hautbois et revis l'Hémicycle.

Les anges s'apprêtaient à jouer de la musique, et j'admirais déjà, philistin pourtant, le soin qu'ils vous mettaient à se chercher des poses pour jouer avec grâce de tous ces instruments à clefs, à vent, à touches, à cordes, que notre musicienne de Terre inventa (sans la vanter), car c'était un orchestre — peste ! — des mieux montés. Si l'on veut bien considérer que tous les archanges avaient des contrebasses.

Ils n'en semblaient guère enchantés, et seuls restés debout prenaient un air marri, sachant qu'ils ressemblaient, vus par mes yeux mortels, avec leur lévite blanche qu'allumait leur tignasse.

devant ces maîtres-autels que sont des contrebasses, à des cierges du mois de Marie.

Hum ! cette fois, étant plus averti, je ne me mis en quête d'aucun sourire divin. Chat échaudé... vous savez bien. Mais je n'y gagnai pas le bonheur. Les angelots, ces galopins ! avaient tout l'air maintenant de se payer ma tête. Je croisai les bras en silence. — Le dédain est la plus haute forme de la patience. — Ce qui ne les empêchait pas, tant ils étaient enfants, de me baisser l'une de leurs ailes comme un lapin baisse une oreille, lorsqu'il est content.

Eh bien non, j'errais. Mon Dieu, que j'étais homme ! Cette aile ironique et sans cesse agitée leur servait de métronome. Car c'était un orchestre — peste ! — des mieux montés.

Et c'était bel à voir ! Mais Dieu, avec une loupe immense et ronde, cette fois, regardait, et moi, Coxcomb, je m'instruisais des choses du ciel...

Si bien même que j'eus l'impression très pénible de n'être pas tout à fait étranger à la gaîté du rang des ophicléides, qui, visiblement, se tordaient, gaîté qui gagna les ocarinas, saisit la file entière des clarinettes, dont on joue en faisant des pieds de nez aux alouettes, envahit tout l'orchestre et jusqu'au roi David qui, lui, pourtant, ne me voyait pas (mais on lui avait dit, je le sais à présent, que Dieu, sur moi Coxcomb, préparait un discours).

La harpe de David, enfin, tomba de rire.

Il la happe, tout aveugle qu'il est. Grand brouhaha dans l'orphéon ! Les trompettes engueulent les quatre horizons. Moi je m'assieds. Fallait prévenir. Or il paraît que c'est l'instant (lorsque David a recouvré sa harpe) où joyeusement tous les instruments attaquent, sans se soucier de tierces ni de quartes, attaquent d'ordinaire le *God save God*.

Ils l'attaquèrent.

Je m'évanouis comme une violette sous deux gouttes d'eau.

XIV

On n'eût pas entendu voler un angelot, quand j'entr'ouvris un œil sous une autre chiquenaude. — A travers sa grande loupe, le Dieu bon m'étudiait. L'aimable Gabriel aux gros yeux avinés tendait vers mon visage, d'une main tremblotante, une feuille quadrillée. Et saint Michel l'archange, beau comme un soir d'amour, dans sa cuirasse blanche étoilée de feux sourds, du bout d'un large glaive, à Coxcomb dédaigné, tendait la plume d'oie avecque l'encrier.

— « Archanges, mes amours, veuillez faire signer ! Cet homme — articula le Créateur des hommes qui, son discours en main, où il passait sa loupe, venait tout gentiment de grimper sur son trône — a dérobé (je fus son complice, étant ivre d'avoir trop regardé mes belles mains briller) a donc dérobé, dis-je, — cet homme, le dernier, — a donc, dis-je, dérobé, pour régaler son corps et lui faire une seule âme grosse à le rassasier, les sept âmes fatidiques, étranges, disparates, de Messires Socrate, Hamlet et Triboulet, Galilée, Confucius, César et Mahomet ! »

— « Fichtre ! » murmurèrent les douze mille cithares. Les harpes se turent mauvaisement. Les luths frémirent : ce fut charmant. Des flûtes flûtèrent, mais en toute innocence. Un *extaséon*, soudain, se mit à rire sous la lèvre confuse d'une vierge martyre, et les quinze mille clochettes approuvèrent de la tête. — « Fichtre ! fichtre ! » se décidèrent les harpes, en éclatant.

— « Oui ! je fus son complice : j'étais ivre, mes enfants. Archanges, mes amours, faites-lui donc signer que cela est mon dû, qui doit me retourner, que cet homme sans âge (ainsi je l'ai voulu !), cet homme, le dernier, suprême et biscornu, ἄνθρωπος *ultimus et distortissimus*... »

On entendit sourire une flûte tibicine et rire, non loin d'elle, une flûte phrygienne. Et même, deux chapeaux chinois éternuèrent.

« ... Que cet homme sans âge (ainsi je l'ai voulu !), que cet homme sans âge... (flûte ! je ne sais plus !)... au jugement dernier, comme prétendent les hommes, au dernier recensement, comme ici nous voulons, devra me présenter, devra me rendre intactes, et sans la moindre égratignure à leur renom, les sept âmes fatidiques, étranges, disparates, de Messires Socrate, Hamlet et Triboulet, Galilée... »

Ici saint Pierre siffla dans sa clef.

« ... Galilée, Confucius, César et Mahomet !... les sept âmes qu'il a dans son corps verrouillées ! nom de nom ! nom de Moi !... sacré nom du Destin !... tandis que j'étais ivre d'avoir baisé mes mains. »

« Amen ! » fit un tambour en éclatant de rire. « Ouf ! » brûlais-je de conclure sans aucun instrument.

Or, c'était le moment. J'étais là pris comme dans un bois ; et le pire, mes enfants, c'est que je ne savais pas écrire.

Sur la feuille quadrillée où brillaient les sept noms — m'étant saisi de la plume d'oie, l'ayant plongée dans l'encre d'or, — je traçai dans un coin, en bas, une petite croix.

XV

Une CROIX !

Les cieux se retournèrent comme une peau de lapin.

XVI

Dieu se signant répara le dommage. Nous n'en étions pas moins luxés. L'Hémicycle avait disparu et ses instruments insen-

sés. Maintenant les anges me goguenardaient, en foule blanche autour de moi, et me montrant d'un million de doigts... J'étais allé donner si fort de mon épaule contre le trône qu'il m'en restait (m'en reste encore) une bosse violette à mon dos rose.

Dieu seul au ciel avait le privilège du signe de la croix. Le savais-je ?

— « Hosanna ! hosanna ! » chantait la blanche foule, « hosanna gloire à Dieu, qui amuse les cieux ! » Il paraît que j'étais drôle... Et tous les instruments, pour comble, renaissaient. sonnaient, tonnaient autour de moi, charivari des lèvres et brouhaha des doigts.

Le Dieu bon fit un signe de sa dextre charmante.

Et la foule, en deux rangs, s'ouvrit comme une tranchée. Les rires derrière moi se faisaient si nombreux, cela ne pouvait plus longtemps se supporter. Je connus la colère, et je me retournai ! C'est alors que Dieu agita sa poulaine, rose et déliée comme une petite flamme, puis détendit sa jambe... et son pied me frappa, énorme et plat, à l'endroit de moi-même où je me sentais jusqu'alors le moins d'âme. Je fis une belle parabole, poursuivi de lazzis sur le sacré parvis, et de harpes et de luths, dont à coups musicaux, on aggravait ma bosse et saccageait mon dos, et sur la fin, de billes de verre que par volées me jetaient les angelots, — quand je plongeai dans l'atmosphère, au milieu d'un orage et au son du tonnerre !

XVII

Déjà la nuit sombrait vers un mystérieux jour. Toute la Normandie verdissait de son herbe, jaunissait de ses routes, brunissait de ses haies, reluisait aux rayons de l'aube et de l'aurore, sous la pluie glaciale et britannique, au vent du nord.

Le monde allait mourir et j'étais là sans âge (moi Coxcomb

mon ombre et ma bosse), tout frais tombé des nues au milieu d'un orage, et j'étais nu sous les nuages.

Là, sur une borne kilométrique, j'étais nu, frissonnant et rose comme une grenouille écorchée, promenant mes yeux philosophiques sur la route claire, où les gouttes de la pluie tintaient, rejaillissaient, jusqu'à l'horizon rouge où Phébus se mouchait dans le mouchoir à carreaux du tonnerre.

Autour de mes pieds roses, un chœur vert de rainettes chantait un hymne à la gloire de l'ondée, un chant si monotone après le chœur des anges, qu'une invincible envie de dormir me berçait... Sur mes pieds nus, une limace passait et repassait sa fraîcheur indolente, les gouttes de la pluie me couvrirent d'un filet et je connus le sommeil sublunaire.

Je m'endormis tout grelottant au bord de cette froide route humaine. Ignorant encore des souffrances, je ronflais, les coudes aux genoux et les yeux dans les paumes, je ronflais comme une âme au repos éternel. Douce ignorance ! mes frissons me berçaient — berçaient mon rêve où je voyais, dans un brouhaha de harpes et de luths, d'*extaséons*, de cithares, de trompettes, après une aussi vive alarme qu'un coup de pied de Dieu au cul, ma fuite et ma tombée des nues, dans une belle courbe d'arc-en-ciel, et les angelots qui m'avaient poursuivi jusques au bord du céleste parvis, en me jetant les billes de verre de leurs sacs de nuée au son du tonnerre, et ma chute ouatée au centre d'un orage, sur un lit de grenouilles étendu dans la pluie, jusqu'à ce qu'enfin je me trouvai, assis, le torse droit sur cette pierre, où je pus rafraîchir en tremblant, mon cul brûlant.

— « Hé là ! l'homme, hé ! l'homme nu. Ho ! A-t-on jamais vu ? » — J'ouvris les yeux. Deux oiseaux bleus, deux grands oiseaux bleus à tête noire, droits devant moi, sur leurs deux pattes, me pépiaient dans leur langage : — « Hé là ! l'homme, hé ! l'homme nu. Ho ! A-t-on jamais vu ? » — C'étaient deux si grands oiseaux bleus ! j'appris la crainte sublunaire. Et sans trop demander mon reste, j'allais filer dans l'herbe sous la pluie. Mais pfuitt ! leurs vastes ailes, palmées et blanches, s'abattirent

sur ma bosse, et houp! comme un nuage ils m'entraînèrent; et le plus gros à tête noire, gorge et bec rouges, et moustachu de deux grandes plumes d'argent légères, me donna de la patte au cul.

Je reconnus ma vive alarme... et glissai un regard très doux vers les cieux. En route j'appris leurs noms, ils s'appelaient: gendarmes. L'un pépiait: « Passeport! » et l'autre: « Nom de Dieu! »

. . . .
. . . .

FANTAISIES A LA GAULOISE

FANTAISIES A LA GAULOISE

Extraits des tomes I, V, IX, X, XI, XII, XIII et XIV des « Ballades Françaises ».

L'ARRIVÉE A COUCY-LE-CHATEAU

« Je verrai, me disais-je, de beaux nuages ronds, en traversant la ville ouverte au bleu du ciel, naître les uns des autres comme des bulles de savon, sur un toit dont le faîte aligne des tourterelles.

» A droite, me disais-je, dans le calme de l'air, un beffroi gorge-de-pigeon roucoulera l'heure ; à gauche, le donjon avec ses doigts de fleurs posera sur son front sa couronne à créneaux. »

J'arrive. C'est bien cela. Beffroi, donjon, nuages, rien n'y manque. Hé ! voilà, me dis-je, Coucy-le-Château, et ce toit dont le faîte aligne des tourterelles, par un gentil hasard, abrite mon hôtel.

Je vois la « Pomme d'Or » figurée sur l'enseigne avec une queue tortillée (fort bel ouvrage) au-dessus du noir porche, sous lequel la bedaine toute blanche de mon hôte recule à mon passage.

Pantalon, tablier, manches et bonnets blancs, mains rouges, face rose de franc Roger Bontemps, à la ceinture obèse le couteau dont on tranche les tours de Coucy-le-Gâteau chaque dimanche,

voilà bien ce que j'aperçois, pour me ravir, de l'honoré *Monsieur-Champion-pour-vous-servir*. — Mes valises ont fui mes mains déshéritées ! Mon parapluie s'envole ! Tout va-t-il m'être ôté ?

A mon tour je recule, et riant d'un bon rire (le mien) je dis : « Madame vient avec la voiture. Elle n'aime pas les raidillons » et nous rions — nous rions, nous rions, moi et monsieur Champion.

Il suffit. Je tourne le dos. Je suis tranquille. En vrai flâneur français, je m'en vais par la ville me montrer aux tilleuls, aux flacons du coiffeur, à l'écusson doré du notaire, à des fleurs,

pensées et giroflées amies des volets bleus, aux pavés caressés d'un mouron jeune encore, à la fontaine, à sa coquille au ventre creux, aux poules, au beffroi qui roucoule, au décor.

Cinq, six, sept, huit enfants me suivent très curieux du long nez éclairant la cape au noir velours « de ce monsieur tombé de la lune en plein jour, avec des yeux de merlan frit ! » dit l'un d'entre eux.

J'achète à l'épicier et leur jette un œuf rouge. Me voici populaire. Un nuage poudreux, m'enveloppant bientôt, me donne l'air d'un dieu souriant de l'Olympe à des peuples qui bougent.

Des trop brusques fortunes, ô le triste retour ! Quelle révolution m'éclate dans les jambes ! On en veut, des œufs rouges, on en voudrait toujours. — J'achète et jette. — Un œuf d'une taille géante

vient écraser, morbleu ! le chapeau des grands jours de Suzon qui, pourtant, avait fait le grand tour. Je saute en sa voiture et nous disparaissons dans une nuée d'or au bruit des ovations.

Tout Coucy retentit du bravo des pavés ; une affolée volaille annonce notre arrivée, et sur la Place Haute, pour mieux nous contempler, des nuages gravissent les toits en escalier.

« Regarde bien, Suzon ! Au détour de la place, tu verras apparaître un homme aux yeux voraces, qui nous tendra de loin son quadruple menton, puis le refermera comme un accordéon

» à mesure, ô Suzon ! que notre couple auguste dilatera ses yeux qui nous verront grandir. S'il ne t'embrasse pas, prends garde, c'est tout juste. Déjà ses bras sont la corbeille de son sourire.

» Dans sa pure blancheur, voici monsieur Champion, l'arme au ventre. Le dernier des sires de Coucy ?... Madame son épouse nous sourit près de lui, jolie Picarde, hum, hum, je le sais bien, Suzon. »

Pour la demie d'onze heures, quel joyeux carillon ! Les casseroles chantent dans l'ombre des cuisines. Beau dimanche de Pâques ! plus belle heure où l'on dîne, quand la ville s'évente de ses vols de pigeons !

AU CHATEAU DU SIRE DE COUCY

Vivat ! il n'est pas mort, le sire de Coucy ! — Tout ornée en ses plis des papillons du jour, sa bannière est l'azur flottant sur les cinq tours. Le soleil du printemps est le seigneur d'ici — « ne roy, ne prince, ne comte » — mais sire de Coucy.

Dès l'aurore c'est fête au castel ivre d'air, honneur d'un mont, hélas ! dont Bacchus s'est dépris, qui voit sous lui Coucy-la-Ville et des prés verts jusqu'où les yeux du diable verraient une perdrix.

Fête pour les humains et pour les volatiles ! D'humains nous sommes peu : Suzon et moi, c'est tout ; mais deux vrais, mais deux bons, sensuels et subtils. De volatiles fêtant la fête il y a beaucoup.

Permission à tous de trouver le bonheur et la joie dans les ruines — sans en changer les pierres, de peur d'être fouettés par la grande bannière que le seigneur furieux peindrait en gris-de-fer.

Mais que deux bourdons veuillent isoler leur amour dans une meurtrière : libre en est le passage ; ou ce papillon jaune palpiter sur la tour du donjon belle et tiède : à lui donc l'avantage.

Un grand seigneur de France est maître en son château. (Ce n'est pas moi, ce n'est pas vous, c'est le soleil.) Le soleil du printemps est le seigneur d'ici — « ne roy, ne prince, ne comte » — mais sire de Coucy.

O tournois des corbeaux, carrousels des corneilles, jeux fuyards des oiseaux, faut-il que je vous aime ! couché dans ce fossé, mes yeux vers le donjon, je suis depuis deux heures vos azurés plongeons.

Irai-je, moi, compter les millions de fleurettes (à vue de nez formant la garde de monseigneur ? Suzon qui me revient, plus compteuse qu'un conteur : « Voici mes prisonniers : cent douze violettes. »

Doux est l'air et si douce l'histoire du logis ! Certain Raoul, ici de son cœur fit présent, à qui donc ? à sa doulce. Le mari complaisant fit manger à la doulce le cœur de son amant.

Les sires d'autrefois portaient : *Fascé de vair et de gueules*. Pour supports : *deux lions d'or*. Au cimier : *un lion issu du même*. — Or voici que, premier, notre gai souverain, messire le soleil,

porte un écu vivant ! « *Sur champ de vert gazon*, Paul Fort couché près d'une amoureuse Suzon mêle distraitement cent douze violettes à sa barbe, et Suzon rêve sous sa voilette. »

A chacun ses hantises. Enguerrand de Coucy, le second, revoyait ceux qu'il avait occis. Suzon dans la senteur de l'herbe nouvelette évoque notre amour au temps de l'amourette.

Et moi — moi je respire. Je hume la nature comme un faon respirant sa mère... O gué, ma mie ! groupe tes violettes (il est onze heures et demie) ; va, telle une châtelaine en quête d'aventure,

jusqu'à la « Pomme d'Or » où d'ailleurs je te suis. Je crois que le soleil m'a pompé la raison. Bah ! laissons-lui ce fief. — Plus vite, ma Suzon ! — Prends bien garde à la morte planche du pont-levis.

Soudain, voix de l'hôtesse ravie qu'on se dépêche : Comment vous portez-vous, monsieur ? — Couci-couci. Pardieu, « je ne suis roy, ne prince, ne comte aussy », mais je vendrais mon âme pour un verre d'eau fraîche.

LA PETITE RUE SILENCIEUSE

(Senlis)

Le silence orageux ronronne. Il ne passera donc personne ?

Les pavés comptent les géraniums. Les géraniums comptent les pavés.

Rêve, jeune fille, à ta croisée. Les petits pois sont écossés.

Ils bombent ton blanc tablier que tes doigts roses vont lier.

Je passe de noir habillé. Un éclair au ciel t'a troublée,

jeune fille, ou c'est donc ma vue ? Tes petits pois tombent dans la rue.

Sombre je passe. Derrière moi les pavés comptent les petits pois.

Le silence orageux ronronne. Il ne passera donc personne ?

LE PETIT RENTIER

Il s'en est allé par la route, le pauvre homme, il s'en est allé sans un doute, bravement, à petits pas comptés par son bâton tremblant, il s'en est allé sans se retourner.

C'est qu'il ne va pas fort loin, le cher homme. Ah, il n'en a pas pour dix-huit cents ans. Il n'a jamais fait de mal à personne, lui. Il a toujours été si prudent.

Deux doigts de route, et puis c'est un sentier, un tout petit sentier qui reconduira l'homme, le tout petit cher homme au point qu'il a quitté. Et pourquoi le malheur viendrait-il arrêter ce bon petit rentier dans son petit sentier?

Il y trotte, y toussote, y crachote, y grignote, y jabote à lui-même et clignote content, y mijote au soleil son vieux cœur radotant, y vivote et s'y trouve heureux en vivotant.

Oui, qu'est-ce que le Malheur pourrait vouloir à c't homme quand son plus grand ennui serait de trop trotter? Certainement... la mort, ça peut arriver. Ah, la mort, la grande route, on y marche longtemps. Mais bah, n'y a-t-il pas ce bon monsieur l'abbé pour vous greffer dessus un bon petit sentier, — ce bon monsieur l'abbé qui vient au bon moment?

LE CHATEAU DES ROIS DE FRANCE A SENLIS

Il n'en reste plus rien, tout s'en est écroulé. Deux, trois arceaux romans sous deux, trois sycomores. C'est le palais en papillons d'un jardinier arrosant lys et roses dans l'herbe qui s'endort.

Un dôme? non, mais l'azur qui pose sa corbeille sur les quatre ifs taillés en cône et sur la tour, gallo-romaine et chaude, que j'allais oublier, où fleure la valériane et pousse un cri d'amour

ce chat dans le soleil qui lève ses pattes raides et de son dos mourant caresse trois fleurs mauves. Clovis aima ce coin tranquille en 507. Henri IV le délaissa malgré ses roses.

Beaucoup de rois y sont passés, les grands voleurs! Chacun prit quelques pierres aux caves de la Nature pour se donner un peu l'illusion du bonheur que l'on trouve à construire au cœur de la verdure,

lorsqu'on est bon bourgeois. Mais tous ces rois champêtres, je les vois cruellement chasser le papillon, avec un bonnet de nuit au bout de leur long sceptre, pour étonner la France où nous nous reposons.

L'ONDINE, LA BÉCASSE ET LE COMTE DE PARIS

Sur la lisière bleue de la forêt d'Halatte, son châle de nénuphars à l'épaule, une Ondine (c'est l'Aunette) se levait de la source où miroite le reflet de sa taille souplement argentine,

pour mieux voir le clocher de Senlis compter l'heure d'un blanc doigt fin sur le grand dôme de l'azur, nymphe charmée par l'ouïe, par les yeux, par ses fleurs, — lorsqu'un long coup de feu raya toute la nature.

La bécasse, hallali! c'est fort petite chasse. Le comte de Paris en son temps s'y plaisait. Philosophe rêveur il chassait la bécasse, et la ratait rêveur sur l'épaule qu'il aimait,

l'épaule nue et fleurie de l'Ondine, et d'ailleurs, il n'abusait pas plus de la chasse ni du sort, mais s'asseyait ouvrant la

Gazette à Rochefort sur ses genoux lassés de vieux roi sans bonheur.

« Voilà bien du tapage, grognait-il, que l'on fait » (ayant lu *La Lanterne* à l'Ondine qu'il aimait) autour de ces « songeurs sociaux », puis il baisait d'une royale blanche l'Aunette qui riait.

Senlis au loin sonnait l'heure dans la torpeur de l'air. « Comte, il est l'heure... Comte, mais il est l'heure ! » chuchotait tendrement l'Ondine, et Monseigneur, alors flatté par l'ouïe, par les yeux, par le cœur,

rêvait d'aller, cent lys au vent, prendre Senlis, avec la grande armée fantôme de ses aïeux, d'aller prendre à l'assaut la ville de Senlis — toits rouges, blanc clocher, ciel bleu — rouge, blanche et bleue !

SAINT-JEAN-AU-BOIS

(Fragment : premières pages)

Féodal est un bourg ayant une grand'place toute ronde et faite pour le tournoi, que bordent dans leur harmonieuse mélancolie nos grises maisons du Valois. Doucement la rangée des maisons villageoises accueille une belle église gothique au porche bas, aux verrières qui s'élancent d'un souple bond de jet d'eau coloré jusqu'aux ardoises fines et fuyantes (elles vont au ciel) des toits en croix, que sans clocher dominent la Croix et le coq doré sur une lance.

Féodal est un bourg embrassé de fossés, où passe le ru chanteur qu'animent les battoirs, en cadence levés, baissés dans l'air sonore par des bras vertueux et nus qu'il fait bon voir. Le rire des laveuses au chant du ru s'accorde. Les géraniums, les marguerites, les boutons d'or, en leur éclat frileux nuancé par le vent, le disputent dans l'herbe aux linges tendus aux cordes, — aux jaunes, aux blancs, aux rouges mouchoirs, aux bas mouvants.

Chantez, laveuses, claques, mouchoirs! Vous ne troublerez pas, c'est moi qui vous le dis, le somme dix fois séculaire du pont-levis, au seuil de ce village où l'école bourdonne, où l'herbe pousse, où l'heure sonne, où la poule glousse et fait ombre la fourmi, vous ne troublerez pas le rêve du pont-levis : sa porte crénelée en sommeillant s'appuie aux bourrelets de fer de deux tours effilées, portant chapeau pointu et couleur de vieux puits.

J'ai fait l'acquisition d'un petit village français à l'époque où commence à chanter le chardonneret, Saint-Jean-aux-Bois, qui me plaît tout à fait. Il est retrait, il est secret, se cache au cœur d'une forêt, et ne me coûta guère, pourtant, que « trois cinquante » le premier jour, puis tous les jours autant, payés jusqu'à ce jour à l'hôtellerie touchante de cette chère madame Contant : demain madame Contant retouchera sa rente et cela peut durer jusqu'à la fin des temps.

Sans trouble, par nature, aux fantômes qui glissent dans la chambre où je rêve et qui s'ouvre à tous vents, pressentant le poète elle monnoye mes vices, ne faisant que sourire et toucher en comptant. Depuis lors, c'est chez elle qu'un jour l'un, un soir l'autre, j'invite à boire les rois de France, moi bon hôte, les rois valois s'entend, fleurs de discrétion, voire leurs prédécesseurs capétiens charmants. D'autres rois je n'ai cure, je n'en fais pas question.

La forêt de Compiègne est bien délicieuse, et l'on y a mille agréments à regarder les vents frais et bleus du printemps friser comme une écume les futaies tapageuses. Feuilles nouvelles! feuilles toutes belles! plus que l'émeraude transparentes! C'est d'elles que s'entoure au printemps mon féodal petit Saint-Jean.

J'y reçois à ma guise, au gré de mon caprice, et presque toujours dans l'intimité, Philippe de Valois, Charles VII, Louis X, tour à tour les autres, sans les compter. — Il me revient qu'un soir, en ayant à ma table invité quatre, par passion, ils eurent pour mon oreille savante de détestables, mais si savoureuses confu-

sions, mêlant dans leurs devis, tout en buvant chopine, Taillebourg, Agnadel, Azincourt et Bouvines.

Feuilles nouvelles, feuilles toutes belles, plus que l'émeraude transparentes! C'est d'elles que s'entoure au printemps mon féodal petit Saint-Jean.

Mais ce que j'aime en lui, surtout, c'est l'abandon discret et journalier qu'en font ses habitants. Dès la pique de l'aube, je me lève et déjà, les bûcherons sont au cœur mystérieux des bois, les femmes, cependant si terribles caquettes, ne bruissent qu'aux lavoirs sur le ru des Planchettes, bientôt l'École avale galopins et fillettes, ce ne sont que lointains murmures, petits fredons : et seul, courant Saint-Jean dans mes vieux habits noirs, je reste avec les poules, les oies et les canards, dont le parler ne fait qu'ajouter au silence.

Les mains aux poches, l'œil gai sous mon chapeau Rembrandt, mais l'esprit attentif aux *bruits* de la lumière, je me recueille, j'écoute, je penche un peu le front, j'entends vieillir le presbytère, le jeu d'or du cadran solaire, le gazon fin entre les pierres de l'église et de la grand'place, puis, sans que j'aille en brusquer l'air, j'entends renaître en moi de vieux doux airs de danse pour ces tilleuls qui font une ronde si lasse, autour du banc où je m'asseois, attendant un roi de ma race.

Tout juste, sur le pont-levis, il en pointe un. (Une vieille connaissance à moi, Louis le Hutin.) Il vient armé, heaumé, seul à son habitude. Entouré de mes oies comme d'un blanc régiment, je m'empresse, j'accours, voici de la pratique! Mes deux mains sont tendues... Louis jette en l'air la bride... pouf! le guerrier pesant me tombe dans les bras, du haut de son palefroi, beau cygne domestique, et nous roulons gaiement sur la terre de France au milieu de mes oies qui font des révérences. Or, tandis que l'on roule, il me va discutant : « Marguerite, mon cher, fut une âme angélique, et Buridan un sa... » ; il tousse, moi je pète et je finis : « cripant » !

Contre une borne assis tout à coup l'on s'arrête, le ciel bleu

sur nos fronts, aux mains deux pâquerettes. Mes bons amis du cœur, faites-en donc autant.

Bref, nous nous relevons enchantés l'un de l'autre et n'accusant personne de notre chute. La faute en fût-elle au Grand Turc, à saint Jean ou saint Jude, au trop courtois montrer d'une amitié trop rude, au zéphyr qui passait, à la bride, aux cailloux, ftt ! ftt ! ftt ! c'est bien tout équipollent pour nous ; puis qu'est-ce qu'une chute? un rêve, a dit l'Apôtre. Que chacun s'époussète à l'entour des genoux, d'un sommaire petit geste, avec sa pâquerette, et voilà qui va bien. Le printemps est si doux !

« Ça, mon cygne? » dit le roi. — « Cher seigneur, laissez faire : votre auguste monture, dans le ru des Planchettes, avec mes oies républicaines joue à pirouettes, à cou fourré sous l'eau, à la queue qui frétille. Foi de vieux jacobin, sire, il est en famille. Les cygnes et les oies depuis 89... » — « Un gage ! me dit le roi, je n'aime point le neuf. Je veux que le jeu d'oie s'arrête à 63. » Le bras rouillé du sire à mon bras poussiéreux, par le bourg j'entreprends, à seule fin de lui plaire, le tour du propriétaire.

« Vous n'aimez point le neuf? » — « Ah ! mon fils, je l'abhorre, combien que j'aime à rire. » — « Da, sans nulle vergogne, vous me viendrez humer au piot d'un vieux Bourgogne, l'honneur de ce bouchon que vous voyez d'ici. Quand t'en as bu, ris donc ! comme dit la chanson. » — « Un gage ! s'écrie le roi. Grands saints du paradis, je vous prends à témoin que l'on triche en mon jeu. Bien que cet Enguerrand d'enfer le prétendît, je n'ai jamais été cocu : retiens ceci. » — « Hé, vous n'avez régné que deux ans, prince heureux. » — « Je ne suis pas cocu ! pas cocu ! tête-bleu ! » — « Monseigneur, nous allons passer devant l'École, et sa fenêtre ouverte ne l'est pour ces paroles. Le chant seul du coucou donne à rire aux marmots.

» Entendez-vous l'Histoire de France que fredonnent, en comptant sur leurs doigts, tous ces petits bandits ? — *Louis IX saint Louis... Louis IX... Louis XI, ah non ! Louis X* — et le maître d'école, sans doute un érudit, vous pourrait bien confondre. Tous ont dressé le cou ! Chut, seigneur, passons vite.

Nous ne sommes pas coucous. » — « Un gage ! encore un gage' tu me devras trois piots pour ton 89, Buridan, et ce mot. »

A mon roi je tendis une main qu'il me serra. Le long d'un très vieux mur courait un très vieux rat. Je me mis à trembler comme tremble un vieux tremble. « Heu, voilà du nouveau, sire, que vous en semble ? J'aurais mieux fait, je crois, de rester dans ma chambre. »

Le rat piquait sur nous.

Point nous ne l'attendîmes et tout courant, de peur d'en être les victimes, escortés de la foule de nos admirateurs, oies pleines d'ironie, canards inquisiteurs, et poules, ah ! mon Dieu, tout l'empire des poules, jacassantes volailles mêlées d'agitateurs qui semblaient disputer (comme issus d'une fable) de notre condition humaine et misérable, nous vînmes confronter le Présent au Passé, le front contre l'église qui ne fut point cassée.

Que leur tristesse est grande, que leur trouble est profond, aux amoureux des vieux portails, des vieux donjons, aux voyageurs des ruines, dons Quichotte inlassés, qui, partis dans un rêve de pierre, soudain s'arrêtent, bosse au front, l'archéologie dedans la tête ! Le doigt confidentiel et pourtant sans réplique : « Sire, voici l'église, avouai-je, elle est gothique. »

— « Et me plaît fort. Je l'ai hantée dans ma jeunesse, me dit le roi menteur comme l'est tout bon roi. Les morts n'ont plus besoin de se rendre à la messe. Oui, mais quel fier clocher ! » grogna-t-il en son heaume. Cela pour me flatter sans doute, le roi benoît. De clocher, je le jure, il n'y en avait pas, et même en espérance, le plus léger atome et surtout contre un mur où font pipi les chats.

Qu'importe ! sait-on bien le pouvoir des fantômes ?

Je reculai d'un pas, de deux pas, de dix pas, et m'arrêtant je reluquai le doux fin toit, ainsi qu'un troubadour balançant mon corps frêle, les deux mains en cornet sur mes yeux. Rien, ma foi.

Mais le coq sur sa lance avait un beau trépas. Les flèches du couchant plantées sous ses deux ailes, tout le sang de son cœur ornait sa gorge d'or. « Coq toujours enfléché qui jamais ne cherra ! » me dit le roi Hutin en m'étreignant le bras, et son heaume, son heaume écrasait mon oreille. Tout l'air semblait rempli d'un choc d'armes sonore. Je souris vers le toit quitté des tourterelles, couillon de ne pouvoir m'envoler avec elles.

Le puits, bouché par les modernes, il en rit fort. « Ne boit-on que du vin, céans, monsieur Paul Fort ? » et d'un long doigt de fer, au bout d'un bras fatal, il m'indiquait certain bouchon peu fantômal. Nous nous en approchâmes ; pourtant il s'arrêta. Pique enfoncée en terre, et haussant, comme un if, son corps dans une armure pinçant bien l'escogriffe : « Là, j'ai servi deux cerfs devant ma doulce un jour, gronda-t-il. Souvenirs, vous êtes tout doulour ! O large épée sanglante ! Premiers temps des amours ! C'étaient deux cerfs dix cors jeunement. Belles bêtes. » Il me montrait l'endroit tout chargé d'un honnête et vaporeux fumier que grattaient des poulettes.

Je saluai ce brave de mon chapeau Rembrandt : son armure s'éteignit mélancoliquement. Un voile sur nos yeux en mit un dans les cieux, et nos ombres peignaient la terre en s'allongeant. Nous convînmes ensemble qu'il fallait boire un peu.

« Hé ! madame Contant, je vous présente un brave... Son mutisme, seigneur, ne nous met point d'entraves. Pourvu qu'on paie, madame Contant ne répond pas. Entrez vite dans ma chambre. Après vous. » — « Après toi. » — « Voici le crépuscule et voici mon repas. Dans ces piots, mon Bourgogne. Une aile d'omelette, seigneur ? un quartier de salade ? une cuissette de porc ? Vous résistez ? Vous êtes trop aimable. Buvons donc joyeusement de ce vin détestable. »

Il en but tant, le pauvre sire, qu'il tomba. Son heaume dévissé laissait voir ses yeux las, même il servait de jouet à mon chat sous la table. Une étoile nageait au ciel pur comme rôde un cyprin d'or captif dans une eau d'émeraude, et le cygne fantas-

tique (hauteur, deux mètres onze) frappa sur mes carreaux avec son bec de bronze.

Rare, occulte puissance de ce bec indiscret ! La fenêtre s'ouvrit brusquement au vent frais. Ma dolente victime à ce bruit s'éveilla, fort dispose et, ma foi, complète en son armure, car son heaume *fêé* d'un bond la recoiffa. Louis ne dit rien au choc, ce grognon de nature, en cela tel un clown drapé dans sa vertu, qui, sur son crâne offert au vent de l'aventure, reçoit en philosophe un gai bonnet pointu.

Je revissai mon roi. Bon. Ni vu ni connu. D'un léger petit saut il fut sur sa monture. D'un saut non moins discret, moi-même, je fus hors. Pour de tels sauts mon rez-de-chaussée est un trésor.

Piéton, j'accompagnai jusqu'au bout du village un roi q. cependant m'était chu des nuages. « Ton Bourgogne est, mon fils, d'une peu noble extrace : est-il trop jeune? est-il tr.: vieux ? Un vin sans race. Mais, cher enfant, il suffit bien po.: consoler. Entre nous pour chasser..., j'ai failli me saouler. » : compris l'allusion fine et presque distraite à la douleur cache sous la phrase incomplète, et murmurai très bas : « Vo.: aimable conquête, l'angélique Margot, vous l'avez étranglée ? » Il me fixa des trous de son casque et dit : « Niais ! » puis son bras déchirant l'espace : « Je l'aimais. » — « Ah ! donc sire, votre amour, que je tiens pour certain, ne fait pas que . belle ne fût un brin putain. » Il gémit sourdement, p.: s'éloigna très digne, la pique à l'étrier, au balan de s.: cygne.

Le soleil, ravivant sous bois ses derniers feux, auréola long temps l'armure de ce preux, et ses rayons sur lui passant comme une épée, de son ordre cent fois le firent chevalier. Ainsi Nature est tendre aux pauvres amoureux. Celui-ci, sa grande ombre traînait sur les halliers. Son poing gauche au cuissard, tenant droit les rênes, je le vis diminuer dans la nuit des vieux chênes. Un triangle de feu brillait comme un vitrail entre son bras et le jet hautain de sa taille. Supérieur au destin, sup

rieur au malheur, tel un brave portant l'enfer contre son cœur, il disparut laissant sur lui, fier et sauvage, la forêt refermer ses portes de feuillages.

« Sacré Hutin, me dis-je alors, sacré Hutin! »

Le coude au parapet, sur le ru des Planchettes, je songeais à l'amour qu'inspirent les rainettes aux étoiles du soir, amour si clandestin, — oh! que de jalousies dans ce flot argentin! — lorsqu'un bon coup de vent me fit tourner la tête... Au large des bois noirs, sur la cime des hêtres, je vis glisser mon royal hôte sur sa bête, qui soudain développant ses ailes, l'emporta, d'un vol majestueux, tranquille, sans ébats, vers la contrée céleste où règne l'innocence de l'éther et que Dieu, dans sa haute prudence, craignant l'humain génie, réserve à ses élus, aux seuls déshérités de la vie, aux vaincus, aux derniers qui seront les premiers — aux cocus!

Mais j'étais bien tranquille. Sous son arme de fer, mon pauvre roi Hutin emportait son enfer.

. . . .
. . . .

VUE DE GONESSE

Écrit à l' « Auberge de la Patte d'Oie », route de la Villette.

La route est blanche, blanche est la route où la poule blanche pond ses œufs blancs (Gonesse au fond).

Jaunes sont les blés, les blés sont jaunes où la faulx d'or se couche et dort (Gonesse au fond).

Bleus sont les lins, les lins sont bleus comme les cieux (comme elle est bleue, Gonesse au fond !).

GONESSE AU COUCHANT

Gonesse embroche le soleil !... J'écris seulement ce que je vois. Rose est la page, sous la tonnelle, où glisse l'ombre de mes doigts.

Gonesse embroche le soleil avec la lance de son clocher. Ce que je vois de ma tonnelle, est toujours vrai, sans vous fâcher.

Attendez... sous la vigne vierge, qu'apercois-je ? une oie embrochée, de fleurs de flammes toute léchée, dans la cuisine de l'auberge ?

Astre alléchant, oie délectable, Gonesse embroche deux soleils. Ma page est rouge sur la table. Buvons un coup de vin vermeil.

GONESSE AUX MOUCHES

C'est ici leur patrie : elles naissent de l'air. Mon front, n'ai-je pas brisé mes trois lorgnons hier ?

Pour en attraper une qui me volait dans l'œil, sur ma joue enflammée, ah ! quel trèfle à cinq feuilles !

De ma mie, rose et nue, souple devant la glace, n'ai-je pas fait retentir la fesse noble et grasse ?

Mais en vain. J'époussète l'air et, sans espoir, j'épuise comme une almée la danse du mouchoir.

Dès le matin je sors. Ces filles de l'aurore, dans les blés m'ont poursuivi de leurs trompes d'or.

A midi je reviens toujours plus en faveur : leurs lèvres sont pendues à mes gouttes de sueur.

Mon absinthe est pour elles un lieu de réjouissances. Que faire? ne point boire? constater leur présence?

J'en ai trois sur mon nez. Que veulent-elles? du sucre? Je parie qu'elles font la belle. Mais j'éternue.

Ce qui les fait, complices, prendre un bain dans mon verre. Et comment voulez-vous qu'on écrive des vers?

Bref, toute la journée elles me cherchent pouille. Que n'ai-je, pour me gratter, la grâce de ces poules?

J'espère dans le soir. Elles vont au plafond, tout comme les étoiles, peupler un ciel profond.

Mais j'ai peur des étoiles, et déjà ma serviette confond, en les mêlant, bleues et sombres planètes.

Je n'en aurai pas une! Ma fenêtre est ouverte. Ces point noirs au ciel d'or, ce sont elles peut-être?

Couchons-nous, mon amie. Que vois-je? Toutes en rond, et repues de soleil, elles dorment au plafond.

France aimée, compte au nombre de tes plus jolies villes, Gonesse, patrie d'un roi et des mouches habiles.

LA NOCE A GONESSE

On sonne sur Gonesse la fête patronale. Tout justement le fils du Maire se marie, avec une fillette ni trop bien ni trop mal. Je ne la connais pas, je la suppose ainsi.

O noces où seraient invités les rois mages, Cadet-Roussel, ses

trois demoiselles, Madame Angot, sa fille volage, M. Thiers et le père Bugeaud !

Gens de la noce, gens de Gonesse, gens légendaires, vite à la messe.

On vient vous écouter, carillon des quatre cloches! Voici le grand Chicart, Mogador et Clodoche, voici l'abbé Bridaine et Fanfan-la-Tulipe, les pompiers de Nanterre et Bacchus éventant d'une grappe Roger Bontemps.

Dagobert, saint Éloi suivent sans grand arroi, l'un traîne son âne et l'autre son bleu manteau de roi, précédant Monsieur de Voltaire et Paul de Kock, Monsieur, Madame Denis aux bras de Pourceaugnac, Pandore et Choufleuri, Pierre Dupont, Offenbach, le grand Pan et le Diable, et trente pages qui portent des hanaps bouillonnant de gai vin d'Argenteuil.

Gens pleins d'orgueil, gens de la noce (qui m'inviterait ?) vite en carrosse.

On sonne sur Gonesse la fête patronale et justement le fils du Maire se marie avec une demoiselle très bien, de la campagne.. On me l'a dit. J'y crois. — Mais pourquoi tout ceci ?

LES BEAUX NOMS

(Extrait de « Mortcerf »)

A Francis Jourdain.

Vous le savez, Francis, aimant l'Ile-de-France, qu'une ville, un pays, décoré d'un beau nom, bien mieux que ses voisins nous fait des confidences, et que ce beau nom-là doit se joindre à ses dons.

La forêt de Crécy que je vais traverser pour me rendre à Mort-

cerf — son doux nom prononcé me flatte l'ouïe ainsi qu'un vol de fées qui glisse de saule en saule, et puis autour d'un chevalier dormant près d'une source aux bleus myosotis.

Tout d'abord un pays doit charmer par son nom. Sans quoi vous ne serez jamais d'intelligence avec lui. Vous, Francis, aimez l'Ile-de-France. A votre nom joli son beau nom se fiance, et votre art et vous-même ajoutez à ses dons.

Qu'il bat, mon cœur, aux noms de Nemours, de Senlis, quand je me les murmure, oh ! quel noble plaisir ! Senlis, Nemours, tenez... je m'agenouille presque. O Nemours tout doulour, ô Senlis tout sourire, tourterelles et lys, adieu, beaux noms chantants ! Je me donne à présent, j'appartiens à Mortcerf,

Mortcerf, le son du cor et tout l'automne en fresque.

— Mais ce n'est pas l'automne encor ? — Haut le bâton ! j'ai pris le blanc chemin de Mortcerf au beau nom.

LA FORÊT DE CRÉCY

D'un pas à réveiller en moi la fantaisie, je partis donc, l'esprit tourné aux aventures. Giboyeuse est, dit-on, la forêt de Crécy. Je n'y ai vu que fleurs et tunnels de verdure — parfois les coups de feu silencieux d'un sorbier — sous le couvert d'arbrisseaux souples comme des fées, qu'un bleu zéphyr vannier des lianes et les branches entrelaçait des deux côtés de la route blanche.

Étais-je seul ? Non pas, Francis. J'avais ma belle pour me cueillir des fleurs, surtout la grande ombelle qui fait bien à ma boutonnière et qui tout le temps se casse. On la remplace, on repart en chantant. Vous dire, ce matin-là, comme nous étions contents ! Pour rien, à cause de tout, Francis, et du zéphyr qui fouettait ci, qui fouettait là son vert empire et des baisers qu'on changeait dans le zéphyr...

La route est droite et blanche et dura très longtemps. Nous eussions bien aimé qu'elle durât toujours (le songe de la Belle au bois dura mille ans), qu'elle *traînât* jusqu'à la fin de notre amour, de notre vie ! au moins jusqu'à la mort du jour. O voir, sous la ramée, cent tunnels de verdure ouvrir à cent rayons de longues sépultures, à l'heure épanouie et grave du couchant. Nous ne vîmes point cela. Que nous le regrettons !

Ce que nous vîmes ? Tourner la queue de l'écureuil. Le pic frapper du bec l'écorce des tilleuls. Trois lapereaux sortir d'un flot de marguerites. Le grand cerf dans un bois tout plein de rais d'argent trouer de son dix-cors le voile des clématites. Partout des champignons pour asseoir Obéron. Et sous le bouleau blanc, le hêtre et l'acacia, des hamacs de fougère pour bercer Titania. — Las ! nous ne vîmes rien de tout cela : je mens.

De la lisière ombreuse montait l'odeur des menthes écrasées sous nos pas, si forte et si troublante, que mon amie aux yeux vert bleuâtre, faisant le jeu de s'évanouir, me versait sur les bras sa taille agile et chaude, liane de mes ébats. Quand j'étais fatigué je criais : « Un faisan ! » — Un faisan ? Pur mensonge. — « ... Écoute au loin le cor... » — « Mais non, c'est l'angélus de midi, mon trésor. »

La route à midi juste, et comme sur un signe, tourna, souple, et devint semblable au cou d'un cygne qui tiendrait un saphir dans son bec entr'ouvert et qui doucement le présenterait au grand ciel clair. Au milieu du saphir ovale de l'éclaircie (car nous marchions depuis une heure sous le couvert) Mortcerf brillait de mille vitres dans les airs, à mi-côte d'un mont tout en bois légère, où mettait son iris le soleil de midi.

Pour un saphir, adieu ma forêt de Crécy !

EN SUIVANT L'HIRONDELLE

Chopine, œuf à la coque et repos amoureux, tout cela nous attend, mais c'est là-haut, Mortcerf. Où se perd la colline ? est-

au cœur bleu des cieux ? que ne sommes-nous pour la gravir de petits cerfs ?

Aérien village, es-tu ballon, nuage ? Las ! las ! nous, que sommes-nous ? Deux pauvres gens en nage. Sur nos fronts la lisière balance ses calices. Qu'ils nous sonnent la charge, ces grands volubilis,

et nous gravissons tout ! Mais le silence, au monde, naquit d'un liseron qui sonnait de la trompe. Suivons cette hirondelle et partons d'un bon pas, sans musique et sans ailes, en nous donnant le bras.

A l'assaut de Mortcerf, le hameau des Égyptes lance dans l'air d'argent tous les héliotropes, les roses, les iris de ses jardins rustiques et, droite entre les fleurs, l'échelle de Jacob

du sentier qu'il nous faut, d'un jarret héroïque, épuiser jusqu'au bout si nous voulons la chope aux flancs perleux et frais devant l'œuf à la coque, à l'auberge du *Coin musard*... O gymnastique !

Échelle de Jacob ardente et parfumée, dont les montants branlants sont deux beaux espaliers chargés de poires, que j'aime, en suivant l'hirondelle, à te gravir, son cri me tirant par l'oreille !

Sauve qui peut ! Une bête apocalyptique roule vers nous... un bœuf rond et blanc comme un œuf. Non, il marche. Son gardien lui fait prendre l'oblique. — Sauvés ! — Je remercie par le don d'un sou neuf.

« Chopine, œuf à la coque et, peut-être, radis. » Est-ce au huitième ciel, ces mets du paradis ? Grimpons comme deux anges, ô ma belle Margot... Raphaël ! Gabriel ! y a-t-il à boire là-haut ?

Grâce à Dieu nous piquons du nez contre l'église. Ah ! goûte dans son ombre un peu la jolie brise ! Premier coup d'œil. O lierres, frissons d'aise des vieux murs ! ô graminées bercées au vent sur les toitures !

frais paradis où court l'ombre des hirondelles et, suivant le vert bord du ru bleu de Ridel, trente petites Èves dont je me sens épris, laurées, sortant de la distribution des prix !

VENTE DU « COIN MUSARD »

Tabac, vins et liqueurs, épicerie, « comestibles », papeterie, journaux, bosquets, tir à la cible, salon pour Sociétés, garage du T. C. F., et « Mutualité des Enfants de Mortcerf »; auberge restaurant ; mon pauvre *Coin musard*, on répand tes entrailles, on te vide au hasard, devant ton large seuil et sous la bâche verte qui défend l'amateur d'avoir chaud à la tête et, fol enchérisseur, proie de la canicule, de fixer tout à coup l'ombre d'une pendule faisant lot avec l'anse et le vide d'un pot et le reflet moqueur d'un litre de sirop — en criant : « Un million ! Pas plus. Et foin du reste ! Adjugé ! » — puis de rire en déchirant sa veste. Mais ici rien de tel. Et c'est tant mieux pour l'ordre. La bâche est d'un bon drap, Phébus n'y saurait mordre. Elle est municipale, officielle, honnête et répand la fraicheur sur le flot de casquettes, le flot de bonnets blancs, des matois, des matoises qui font chanter la craie sur leur petite ardoise.

Seul, Me Albin Dumur soutient le lourd fardeau de la vente. Il est vif, mais il sue sang et eau. C'est un gros tout léger valseur de valse allemande (j'en jurerais, Madame) à vos soirées dansantes, car doucement il valse autour d'une soupière offerte en lot avec sa louche et neuf cuillers, qu'il agite comme fait sa foudre, Jupiter. Enfin, c'est très gaîment qu'il prend son ministère. « Vous, Blanche Lapiné, que vous en dit ? ça brille... En argent ? Fi ! bien mieux, du ruolz pur, ma fille. — Il manque trois cuillers ? monsieur Petitcornet. Dans la soupière aussi manque la soupe au lait. Trois francs ! trois francs ! trois francs trois francs dix, trois francs vingt — trois francs vingt... » Grand silence. « Que chantez-vous ? Plus rien ? » Les visages se ferment on ne veut plus penser à l'abîme de doute où l'âme est balancée « Trois francs vingt ? » — Le silence de la mort. — Me Albin

que couvrez-vous d'hiéroglyphes votre calepin? Chut! il est grave : sa ronde figure devient oblongue et — toc — pour adjuger il frappe sur un gong.

Oiseaux de paradis, oiseaux couleur du temps, sur le flot des bonnets volez donc un instant! Voici les deux postières, voici l'institutrice en chapeaux de Paris, c'est si beau, quel délice! Le tube de l'huissier salue leurs colibris, mais d'un ton... A Paris, mes belles, Paris et demi. Le casque du pompier, avec bien plus d'esprit, s'est galamment posé sur un cœur bien appris. Et l'on cause, puisqu'enfin la vente se repose, de tout, de Me Albin qui respire une rose. L'assemblée paysanne est assise et bien mise (car c'est dimanche), elle est polie, s'offre des prises. Cela conforte et rend plus finaud le cerveau. « Il se fait tard. Adieu, madame Perruchot. Moi je m'envole. Adieu. » — « Déjà? monsieur Pégase. Que vous êtes volage... d'oublier votre ardoise. » — « Volage, moi? » — « Bien sûr, vous volez tous les jours. Hé, hé, ne sait-on pas où nichent vos amours? » Me Pégase, huissier, peut aller se flattant d'avoir mis sur une oie son œil d'aigle en partant.

Le soleil, rayonnant par dix trous de la bâche, serre entre ses barreaux l'assemblée qu'il encage. Là tous les nez rutilent. Et vous croiriez qu'ils vivent, leurs narines faisant un bruit d'ailes captives, ces nez en bec de chouette, en pendeloque de dindon, en bec d'oie, et plus fier selon la dimension, de corbeau, de vautour, d'oiseau-rhinocéros, dans la volière en or de la fée Carabosse. — Mais quel nez aérien derrière ces barreaux, libre, vole avec grâce ailé de deux carreaux? Si c'est bien là ton nez, ô clerc d'huissier poète, dis-moi vers quel beau rêve l'emportent es lunettes?... Enfin tous les barreaux du soleil se diffusent en umière dorée, tremblotante et confuse, mêlée au joli rose, ami à-bas des champs, qui tourne autour des choses et devient le ouchant. « Hâtons-nous! mouchez-vous! parlez! j'ai des balais le quoi me nettoyer vos milliers de palais. » Dans leurs rouges mouchoirs tous les nez s'exécutent, et longuement on corne, andis que l'on suppute.

... Mon Dieu, je ne sais pas comment la chose s'est faite. Elle a

dû tout simplement ouvrir sa fenêtre. Mais elle est là très pure, et sourde à la tourmente, lit son livre de prix au-dessus de la vente. Je ne la connais pas : c'est une jeune fille ; mais si ! je la connais, c'est *la vraie jeune fille*... Oui, là, dans la maison d'en face, je la vois tourner la page où brille un cortège de rois. Sa chambre aux meubles noirs, soulignés de dorures, entoure son profil d'une auréole obscure. Elle est *rêveusement* jolie — et trop peut-être ! — le coude sur l'appui rouge de la fenêtre. Seigneur ! est-elle double ? ah ! son beau front d'étoile se répète au miroir de cette glace ovale, près de moi... Non, c'est moi qui vois double à présent, tellement je suis ému ! tellement je suis content ! Ses cheveux noirs ont des frisons qui lui caressent la joue, et ses doigts blancs appuyés à la joue. Hélas ! mais rien d'humain ne trouble sa sagesse. La page tourne. (Un prince en or y fait la roue). « Oh ! comme je voudrais agiter un mouchoir couleur d'aurore et d'or tissé de mon espoir. Qu'elle regarde enfin celui qui la regarde avec les yeux que j'ai... qui vont pleurer d'amour !... Aïe ! On m'écrase un pied. Tant pis, je n'y prends garde. Je vous quitte, Margot ! Mon cœur « monte à la tour ».

Plus rien, fenêtre close. — Phébus aux droits cheveux me tire dans les vitres une langue de feu. — Mon cœur effarouché rentre en moi. Coup fatal. « Margot... donne ta main. Où est-elle ? » Je m'affaie sur tout le matériel étalé devant moi. (Margot s'en est allée furieuse : il y a de quoi.) Fragilité de l'homme ! et de la glace ovale où tout à l'heure encor se miraient mes amours. Elle est pulvérisée, elle en tient pour toujours. Ah ! tout n'est que poussière... Pas sur un tabouret Me Albin qui se dresse. « Parbleu, je vous paierai. » — « Payez donc ! » — « Mais combien ? » — « Cent sous ! » Fichue emplette. La volière a levé tous ses becs sur ma tête. « Cent sous ? pas plus ? » — « Mais non, cent sous le lot entier. » — « Hein, que dites-vous ? » — « J'ai dit, *Môssieur*, le lot entier. » Douce et pâle inconnue, Ophélie des miroirs, ton Hamlet s'en retourne avec son veston noir, hélas mon cœur ! et les merveilles du lot entier un balai de plaisance et trente-cinq coquetiers. — Halte ! me direz-vous : Margot n'étant plus là, comment donc fîtes-vous pour emporter tout ça ? — Prends un siège, entends-moi, mon

lecteur incrédule. Il ne s'agissait point d'armoires, de pendules. Mais non, écoute : avec l'aide d'une ficelle, j'enfilai, des coquetiers, la blanche ribambelle, et ce collier au cou, le balai sur l'épaule, je partis fièrement — roide comme une gaule.

LES NOCES DU FLEUVE ET DE LA RIVIÈRE

(Extrait du « Repos de l'Ame au Bois de l'Hautil »)

Ici, devant Fin-d'Oise, Maurecour, Andrésy, Conflans-Sainte-Honorine — doux bruit font ces noms-là ! volée de cloches pour un mariage, dirait-on pas ?... ô poésie, ô poésie, ô poésie !...

ici, sous les yeux bleus de ces quatre villages, on voit la Seine en fleurs s'unir à la belle Oise. Bien. Montez sur un pont suspendu et berceur. Embrassez votre amie et regardez ailleurs.

L'Oise est une rivière et la Seine est un fleuve, je l'ai de mes yeux vu ; d'autre part j'ai la preuve que pour aller ensemble courir tant de pelouses, la Seine offre son bras à sa trop jeune épouse.

O noces vaporeuses que j'ai vues de ce pont suspendu et berceur, toute une heure amoureuse, vous me parûtes bien de ces noces heureuses où sous un même voile le couple se confond,

le voile de la mariée, ohé ! Bien mieux encore — si l'image m'entraîne je n'en ai pas fini — je *les* vis sous les palmes de grands peupliers d'or, courir et s'embrasser tels Paul et Virginie.

Quoi ! Paul et Virginie mariés ? Oui. L'un portait une casquette ornée d'un fin drapeau français (tel m'apparut, du moins, ce chaland reposé), l'autre un collier de barques scintillant de rosée.

Qu'ils étaient purs !... Sans doute, avant leur doux pourchas,

l'Oise. eut quelque amourette, la Seine eut des faiblesses. Mes bons amis, la chose ne me regarde pas, qui ne saurait d'ailleurs troubler leur allégresse.

La crécelle d'un gouvernail tourne là-bas. O le joli joujou pour l'enfant qui viendra ! En tout bien tout honneur, à son heure il viendra. On le nommera l'Eure et des choux il naîtra.

Tout danse autour de vous la danse du mariage, Seine, beau mâle et vous petite oie, petite Oise, les rives, les coteaux, les vignes *et cætera*, dans les vapeurs tout danse et ma belle à mon bras.

Taratata ! Voici qu'au son de la trompette, à sauter dans les barques une noce s'apprête. Laissez-moi naviguer tous ces joyeux pantins. Mes beaux époux, il faut courir votre destin.

« O joie ! il faut courir ! — La mer est votre sort. — Il faut courir, hélas ? — Et la mer c'est la mort. — Triste à songer. — Mais non. Par un bout vous mourez... mais à l'autre, déjà, la noce est préparée. »

Et je voudrais savoir comment — époux fidèles — dans la foule des fleuves qui se perdent au ciel, vous pouvez retrouver vos gouttes bleues et blondes pour vous aller cacher sous la terre profonde,

en surgir et vous joindre au plus beau lieu du monde, — ici, devant Fin-d'Oise, Maurecourt, Andrésy. Conflans-Saint-Honorine : doux bruit font ces noms-là ! branle de cloches pour un hymen, dirait-on pas ?

O poésie ! ô poésie ! ô poésie !...

ODE A PISSEFONTAINE

Muses, je chante et me proclame à voix hautaine, contre tous prétendants, roi de Pissefontaine. — Seigneur si vous voulez,

mais roi ce n'est pas trop. — Je fonds la lance au poing sur les godelureaux qui viendraient tout armés, le fussent-ils de litres, à travers champs et vignes me disputer ce titre.

Qui mieux que moi se plaît à chanter ce village amant des clairs matins et le plus haut juché, dont vingt coqs sur les toits, à défaut de clocher, lui font dire le premier bonjour au paysage ? Qui passe des journées heureuses dans l'air libre à le voir sur son roc tenir en équilibre, à compter ses maisons sautant les arbrisseaux, comme un troupeau léger de gais petits chevreaux ?

C'est moi. N'est-ce pas moi — vous faut-il d'autres preuves ? allons boire, et souffrez qu'en buvant je les treuve — qui descends à l'aurore, et magnifique et digne, le mollet caressé par la vrille des vignes, les grains de la rosée roulant sur le mantel, vers l'Estaminet bleu dont j'ai fait mon castel, et, verre en main, dehors, sans craindre les coups de cornes, chipe au mari dormant sa jolie maritorne (eh ! oui, pour un instant fleuri de baisers sages, car de l'œil seulement j'use du droit de jambage), puis dans un rocking-chair plongé royalement — ce trône qu'un Anglais nous laissa pour paiement — regarde sur la place avec béatitude les tilleuls frissonner comme à leur habitude, et dans les chemins creux mes sujets, les marmots, rouler jusqu'à Triel des fûts de picolo, — appliquant mes esprits, bien que sages encore, à rythmer ma chanson sur leur galop sonore ?

LE DIEU DU BEAU TEMPS

L'âpre fougue du vent sur la lisière haute, d'un vent que rajeunit chaque obstacle qu'il saute, embaumé des moissons courbées sous son empire, m'avait mis en humeur soudaine de partir, au ciel, parmi ces feuilles que les lointains perdaient : je crucifiais déjà mes bras sur la futaie pour m'offrir largement aux prises du vent frais, à Borée dont les bras sont polis comme un marbre, et me laisser partir avec les petits arbres — mais devant moi les feuilles tombaient avec le vent, à mes pieds se

couchait l'herbe mystérieuse, tout doucement, sans perdre une fleur précieuse, et dans le bois tranquille je crus entendre Pan souffler : « Voici Paul Fort, dieu Terme du beau temps. » Lors, mes bras long drapés, qui dépassaient la borne, vinrent faire une gaine à mon corps : au même instant, je sentis qu'à mon front dressé pointaient deux cornes.

L'HORIZON IMPRÉVU

Que tu sais plaire au cœur en abusant les yeux, air vaporeux et fin de mon Ile-de-France ! Tour à tour allongeant, rapprochant les distances, de nouveaux horizons tu me rends amoureux.

Follement amoureux, hier, je le dus être — villageois à mon gré, je ne suis pas un rustre — lorsque guettant l'aurore je vis de ma fenêtre, sous des nues en vélum, surgir Paris illustre.

L'Arc de Triomphe ouvrait sa tonnelle aux abeilles, les Invalides aux bourdons leurs boutons d'or, le Panthéon sa ruche aux abeilles encore, et la Tour devenue un rayon du soleil

honorait à la fois mon verre et ma bouteille.

PRIÈRE
POUR CONJURER LA PLUIE

La grenouille en rigole d'aise. Il pleut sur la Seine et sur l'Oise. O disciples de saint Nicaise, nés à Triel « emprès Pontoise »,

saint Égobille et sainte Mille, intercédez auprès de Dieu, pour qu'il nous chasse un peu des cieux ces nues couleur de camomille.

On a l'onglée, cueillant la fraise, l'engourdie, cueillant le

framboises. — Si cela continue, ma chaise saura trop ce « que mon cul poise ».

Sainte Mille et saint Égobille, natifs de Triel tous les deux, je ne puis sortir ma famille, intercédez auprès de Dieu.

EXAUCEMENT

Une embellie ! — Soyons bons drilles. Allons courir cette embellie. De tous côtés l'escargot brille. Égobille et Mille — merci.

LE COTEAU DE CHANTELOUP

On ne doit tout chanter, mais c'est plaisir de l'âme que de chanter le monde en ses métamorphoses. Ainsi je fais, à la façon d'Omar Khayyam, lorsqu'il a trop gobé de raisins sous des roses.

J'allais à la recherche du « motif » dans les vignes, supputant la vendange or et bleue des raisins, me permettant souvent un lumineux larcin, j'allais, Omar Khayyam gourmand, songeur et digne,

un matin de beau temps — qui se gâtait là-bas, sur un autre coteau vineux et face au mien, loin du monde présent, de mes yeux en tous cas, près de Paris, le nébuleux mont Valérien —

lorsque (le doux instant de ma vie ce fut là ! que les oiseaux des grappes menaient donc un doux bruit !) j'aperçus dans la plaine, entre les échalas, ce village posé comme un panier de fruits.

Le coteau vers ses murs couleur de l'osier tendre, descendait arrondi par la main des zéphyrs. Cent pêchers dans la vigne, empêchés de descendre, s'inclinaient vers ses toits couleur de pêche mûre.

Un orage bénin, mais qu'on ne put nier, car il s'ouvrit aux

bras phosphorescents des dieux quand l'arc-en-ciel vint mettre une anse à ce panier — même, un instant, je crus tout emporté aux cieux ! —

un orage malin me chassa de ces lieux. Mais j'y revins (je suis têtu comme un enfant) et bien m'en prit : je vis s'éloigner dans l'air bleu la grappe de raisins géants, ô Chanaan,

figurée par la nue rebondie et joyeuse, que les dieux tout capots de ne pouvoir atteindre ce panier débordant de pêches savoureuses, tiraient suant d'ahan et bougonnant des plaintes.

Ainsi j'allais songeant aux rancœurs, aux colères, aux désillusions des dieux qui peuplent l'air, à cette force errante, épuisée, abolie, des dieux que la Terre a jetés hors de son lit,

j'allais, Omar Khayyam gourmand, songeur et digne, supputant la vendange or et bleue des raisins, me permettant souvent un lumineux larcin, j'allais à la recherche du « motif » dans les vignes.

VISITE A LA VIEILLE DAME DE « LA ROSERAIE »

La porte se referme, on n'est plus de ce monde. Quel étrange rayon me tombe sur le cœur ? Sous un berceau de roses il brille à travers l'ombre, et c'est en moi, en moi, que se perd sa lueur.

Pénétrante lueur de la mélancolie ! O le feu blanc et froid dont mon âme est remplie ! Erré-je ?... où suis-je encore ?... O fantôme, ombre pâle, vas-tu longtemps glisser dans ce jardin claustral !

De cet obscur berceau soulevant le feuillage d'un haut front argenté que les roses encombrent, quelle fée me désigne au fond la maison sombre ? Une odeur de lavande et de menthe sauvage

se répand d'un bras noir où tremble comme un lierre, sous le poignet, le flot d'une jaune dentelle. Je regarde, je vois deux yeux verts. C'est la vieille qui me regarde aussi, l'auguste centenaire,

— et du bras me désigne au fond la maison sombre, — Ah ! mon cœur n'est pas fait pour l'ombre et le mystère ! et déjà ce perron, de roses abrité, m'a guéri du péché de curiosité,

car je viens d'en saisir la rampe glaciale et crois serrer la main d'un mort qui me conduit. « Entrez, entrez ! » chevrote une fée dans sa nuit de fleurs et de feuillage... Un pas... J'entre en la salle

ouverte et reste là ; — je ne vois qu'un portrait de général d'empire au plumet tricolore. « C'est mon pauvre défunt », me souffle une voix d'or. J'esquisse vers la fuite un autre pas discret.

« Madame, grand merci. » — « Non, regardez encore. Vous verrez ma Rosine qui tressa ce berceau. Mon Jules, ma Julie, ce sont mes beaux jumeaux. Et leurs enfants jolis, c'étaient mes doux trésors. »

« Adieu, madame... » — « Mon fils, non, regardez encore, tous mes enfants sont là, tous mes petits-enfants, oui tous, jusqu'aux enfants de mes petits-enfants... car la maison des roses est la maison des morts. »

Au dehors un berger siffle sur la colline. La Roseraie en fleurs lui fait un piédestal. Je le hèle. — « Adieu, mère. » — Le berceau de Rosine, dans la torpeur du jour, effeuille ses pétales.

VEILLE DE FÊTE

Tous les chevaux de bois dorment sur l'herbe tendre. Je vois leurs petits pieds qui dépassent la housse. Curieux je la soulève

et je sens — l'heure est douce — jusqu'au fond de mon âme une pitié descendre

à voir leur maigre échine et leur tête alanguie reposer sur un firmament de marguerites, et leurs pattes caracoler dans l'infini. Qu'en un songe étoilé ces Pégases vont vite !

Même on ne dirait pas qu'ils bougent, tant ils vont vite. Las ! en est-il ainsi de tous nos grands efforts vers l'Idéal, la Vérité, que sais-je encore ? la Justice.,. Nos rêves ? — inertes — ils vont trop vite.

« Curieux ! une tournée ! » Je paye et l'on m'invite à garnir le manège, *à tous les accrocher*. Eh ! oui, sur ma figure, on m'a nommé de suite accrocheur de Pégases — ceci pour mes péchés.

C'EST LE PEINTRE...

(Extrait de « Naissance du Printemps à La Ferté-Milon »)

Eh bien ! oui, ça n'a pas manqué : mes agréables cheveux longs m'ont fait prendre encor pour un peintre. Que Racine serait à plaindre s'il revenait emperruqué dans sa calme Ferté-Milon !

— Tout le monde aux fenêtres ! — Mais, peut-être qu'un M. Homais l'irait prendre pour Raphaël : tous deux eurent tête si belle. Moi, pour quel peintre me prend-on ?

Je voudrais bien, pour M. Ingres qui l'eut chauve comme un quignon.

RECONNAISSANCE MATINALE DE LA VILLE[1]

O justement divinisée, ouvre tes mains — Aurore aux doigts de rose — et garde tes mitaines : caresse sur les toits le grésil du matin. Le froid pique ? Hé ! voici mon Aurore à la peine.

Pas plus que moi, ma belle. Aussi je souffle un brin dans mes doigts. Chaud ! chaud ! chaud ! — Quelle joie souveraine ! Une mésange bleue chante sur le moulin de la ville endormie où seul je me promène.

Rayons du jour naissant ! fraîcheur délicieuse de cette matinée ! et je vais, clandestin, m'instruisant d'une ville entre toutes heureuse et pareille à l'Aurore en son calme destin.

Nul bruit que ce doux chant que zézaie la mésange. Nul cri l'une hirondelle, et le coq a tout dit... Vas-tu donner la ville, ô Dieu du paradis, sur un plateau d'argent au plus calme des inges ?

Il y a bien — j'écoute — un bruit frais de fontaine, de deux, le trois fontaines (et celle-ci, voisine, je vois s'y remirer le front pur de Racine). Est-ce du bruit cela ? (Ses vers en étaient-ils,

à ce disert conteur des plus divins mensonges ? L'eau coule et e vers chante et fuit, tout n'est qu'un songe). O La Ferté-Milon, bruit n'est que de mésange, adonc, et je l'ai dit, sans doute pour es anges.

Du moulin d'eau sur l'Ourcq tremble le blanc crépi. Un ouple pont traverse et canal et rivière en deux bonds — mais ans bruit — tels ces souples chats gris que voit bondir la lune n l'argent des gouttières.

1. La Ferté-Milon.

Et, juste ! il reste encore au-dessus de la ville un fin croissant de lune. Oh ! la distraite Aurore ! Elle a blessé ses doigts au fil d'une faucille et des roses sanguines s'effeuillent dans l'eau d'or.

Le bleu, le rose, l'or, le rouge d'étincelle, et l'argent et gris, qu'en ces vers ils reviennent : ils sont venus si doux jouer en mes prunelles, y dormir, y rêver d'une vie éternelle !

Sautons très doucement ce ruisseau, car tout dort. La rue de la Chaussée, que la grand'rue je nomme, en sa blancheur rose de désert insonore, semble avoir oublié jusqu'à l'ombre des hommes.

Tenez, je n'ai pas d'ombre... hé ! si fait, mais légère, à peine l'ombre enfuie d'une fumée dans l'air. Ne suis-je plus qu'une âme ? — J'éternue, Dieu merci. — Un petit vent d'hiver est passé par ici.

Enfin voici tourner la joie des hirondelles ! J'entends bien que s'en mêle aussi quelque girouette. Mais c'est dans la fontaine, et sans lever la tête, c'est là, près de Racine, que j'aime à voir le ciel.

Volets bleus, toits d'ardoises, doux nuages d'aurore, est-ce par votre échelle que l'on atteint à Dieu ? Veuillez monter, mon âme, et laissez là mon corps s'enivrer plus au bas du bonheur de mes yeux.

D'abord rien ne me charme autant que les pavés. Il y en a bien cent, deux cents, trois cents, dix mille. Je les admire tous (comme ils sont bien lavés !) en gravissant la rue qui domine la ville.

« *Ding !* » La demie d'une heure ? O magie d'un seul son ! De sa vibration est née toute une église. Eh ! oui, c'est Notre-Dame et sa tour en frisson. « *Ding ! ding !* » sept fois ainsi la cloche évangélise,

et monte, le clocher, plus haut à chaque son, ou c'est moi qui l'approche en renversant la tête ? — Aurore! vois ce Doigt trembler sur l'horizon : ne te montre-t-il pas ton Créateur, ton Maître ?

Oui, toi, tu Le peux voir... Moi, je vois mieux les quinze cents toits fins et légers de la petite ville qui, sous mes yeux, du fond de la grand'rue, défile en faisant une courbe sur la route de Reims.

Ah ! que de cheminées ! Seigneur, que de girouettes ! que d'anges dans l'air rose embouchant leur trompette ! C'est vrai, les cheminées, qu'on dirait des guerriers. Fenêtres, plus de fleurs : cultivez le laurier.

Je revois le moulin, sa roue et sa tour d'angle, les bouchons, les enseignes, Lions et Salamandres, et Racine trois fois, Racine à moitié nu, — enfant, — dieu-terme. « *Ave !* bonjour ! trois fois salut ! »

Voici l'Hôtel de Ville et son drapeau français, mon auberge aux yeux verts menée par son Sauvage [1], et là-bas, l'autre vieille église : allons, courage ! — et les mains des bourgeois ouvrent tous les volets.

Mais qui vient de verser sur moi cette ombre noire ? Somnambules maisons réveillées en sursaut, au bruit de vos volets grimpez vite à l'assaut de la colline en fleurs, à l'ombre du manoir !

Vous restez ?... Bon, moi seul, j'irai d'un pas joyeux vous dominer, puis des deux mains vous applaudir, car, je ne sais pourquoi, mais il fait bien plaisir, ce bruit sur des murs blancs de tant de volets bleus !

1. L'auteur, pendant son séjour à La Ferté-Milon, demeurait à l'Hôtel du Sauvage « dont l'enseigne est un Vendredi, noir et nu comme un gros radis ».

LES SEPT MAISONS DE JEAN RACINE

Smyrna, Chios, Colophon, Salamis, Rhodos,
Argos, Athenæ,
Orbis de patriâ certat, Homere, tuâ.

Homère naquit dans sept villes et Racine dans sept maisons. Ainsi l'ont voulu sans raison, mais d'une façon fort civile — voulant *proufict* d'un grand renom — l'orgueilleuse Hellade et ses îles et l'aimable Ferté-Milon.

Les sept maisons de Jean Racine ne sont pas toutes à pignon, sauf l'Hôtel-Dieu qui prit racine rue Pomparde et n'a pour voisines que masures en rang d'oignons. La rue Pomparde, j'imagine, onc n'eut de pompeux que le nom.

Mais allons voir rue Jules-Girbe le numéro 4 : il est bon tout juste pour ce bon vieux birbe (Racine eût dit ce vieux barbon) qui rafistole dans sa cour un quinquet; fût-il fier lampiste, et bien que je le veuille artiste, un quinquet ne fait pas le jour.

Passons à la rue Saint-Vaast. Numéro 4 encor. Mais bast ! Les numéros n'ont rien à faire avec mon constat. Je constate que ce fichu numéro 4, écrasé par son toit, misère ! entre au sol plus plat qu'une blatte.

Or ça ne fait pas mon affaire. Courons vite rue Jean-Racine. Le 25 ? où est-il ? dans l'air ? Le 17 ? je m'en désespère. Ils sont, hélas ! non pas en ruines, mais de riches propriétaires les villas, disons les usines.

Soit. Rue Saint-Vaast derechef — au 3 — je sais qu'un bas-relief, à faire rougir cent nonnains, appartint à l'aïeul Sconin[1]. —

1. Il représente le Jugement de Paris.

Racine, ô croire à ce méchef : que ta mère aux destins divins t'ait mis bas sur ce bas-relief !

Il me reste en la rue de Meaux à reluquer le 21. Bigre ! les jolis animaux. Un bœuf, un âne bons voisins près d'un tas de fumier cossu. Mais bien qu'il soit de ses élus, Racine n'était pas Jésus.

Toujours est-il qu'en sept maisons il vit le jour. (C'est la rumeur.) Et depuis lors sept francs larrons, anciens ou nouveaux possesseurs, se sont disputé la faveur d'avoir accueilli sous leur toit la venue du Poète au Roy !

Songer que ces propriétaires se sont toujours, d'œil qui foudroie, regardés, fait rentrer sous terre, forçant, dans ses fêtes, le Maire à ne les prier que par trois... ou deux, mais saperlipopette ! jamais ensemble tous les sept !

Non. Je sais que, d'esprit moins ferme, nos Sept à leur acrimonie voulurent un jour mettre un terme, chacun retenant seul l'auteur de l'une des sept tragédies que Voltaire savait par cœur, de l'Andromaque à l'Athalie.

Ces francs larrons, ces bons apôtres, à tout venant en amateur — « Milord, venez donc voir *la nôtre !* » — durent pour vraie donner la leur, j'entends la maison où naquit — « C'est ici ! » — l'auteur d'Athalie, — « C'est là ! » — l'auteur d'Iphigénie.

Ainsi fut pour l'auteur d'Esther et pour l'auteur de Mithridate, pour l'auteur de Phèdre, ô mystères! non moins pour celui d'Andromaque et celui de Britannicus. « Milord, pas besoin d'omnibus... Voyez la plaque avec la date ! »

Pourtant je n'ose pas penser à ce qui se devait passer quand ne choisissait, l'amateur, que deux ou trois des sept demeures. Quelles injures homériques, mêlées aux plus beaux noms tragiques ! Par la suite que de Plaideurs !

Les tenants pour Esther ou Phèdre devaient huer à la sortie de la maison d'Iphigénie (je synthétise) le faux frère, vil accapa-

reur du génie, et par erreur de sa matraque, Mithridate abattre Andromaque,

Cependant que Britannicus, avec Athalie peu hautaine, faisait un généreux chorus, excitant — s'excitant soi-même — les Sept à la mêlée suprême des perruques et des bonnets. — Sept ? pourquoi sept ? Et Bajazet ?

Que je me gratte un peu l'oreille, je l'ai bel et bien oublié, ce diable-là ! Sur mon conseil, je désire que La Ferté trouve un digne et huitième asile à gogos, lorsqu'il pleut en ville, où faire naître Jean Racine.

Mais j'y songe : puisqu'on y est depuis deux jours sans avantages, veuille l'auteur de Bajazet naître en mon Hôtel du Sauvage. S'il veut, je veux (car l'on m'y *crait* bon peintre à mes cheveux immenses) peindre une plaque, et je commence :

« Homère naquit dans sept villes et Racine dans huit maisons. Ainsi tirèrent, sans raison, mais d'une façon fort civile, meilleur profit d'un haut renom, l'industrieuse Grèce habile et ma fine Ferté-Milon. »

Suivent la date et mes raisons de croire que le grand tragique est né, Thomas, dans ta boutique, est né *surtout* dans ta boutique !... (Thomas est le nom du luron à qui j'ai donné ma pratique, un hôtelier gai, rose et rond.)

— L'ayant rendu célèbre à vie, mon hôtelier me fait envie. J'achète son fonds. Je m'y ruine, car j'invite tous mes amis à boire au logis où Racine voulut naître, où, dans la débine, Paul Fort bientôt meurt tout transi...

ENVOI

POUR LES ESPRITS ATTENTIFS

De Bérénice il n'est question ? Étant une reine en exil, elle

n'a place en ma chanson. A peine — et encor ! — pourrait-on l'octroyer à quelque maison de Crépy, la ville voisine, où Racine est né, ce dit-on.

LES VERRIÈRES DE SAINT-NICOLAS[1]

Le Printemps vaut la guerre. Et l'on n'est jamais prêt à combattre du ciel foudre, grêlons, paquets d'eau fraîche, tourbillons et voire grosse neige ; et la terre apeurée cherche encor son stratège.

Ce ne sera pas moi, qui sous les fines lances de l'ondée, vais fuyant, bien loin que je m'élance contre elles et de mon stick cherche à les écarter. César ne suis, et j'ai le derrière fouetté.

Le tonnerre a grondé : Formez vos bataillons. Qu'il gronde ! Sois mon hôte, ô bon Saint-Nicolas, que Louis XIV un jour de chasse visita, pour fuir l'Orage ami de La Ferté-Milon.

Sont-elles du XVe, Nicolas, tes verrières, qui font feu de tous leurs joyaux à chaque éclair, et vous ravissent l'œil d'un furieux combat entre démons et saints, archanges et boas ?

C'est à croire. En ce temps il était jugé beau, pour donner forte idée de Dieu pendant la messe, de ses puissance, gloire, omniscience et richesse, d'attacher par éclats tout le prisme aux vitraux :

1. Seconde église de La Ferté.

anges d'azur, serpents écaillés d'escarboucles, saints jaunes sous l'or vif des « trompettes dernières », démons vert d'eau fourchant la cuve aux flammes pourpres, d'où sort le bras violet d'un évêque ; plein air

du paradis bleuté rêvant en son décor d'une Ève rose au pied d'un arbre à pommes d'or, et le brun translucide aussi des basses terres. Je regarde — et je tremble avecque les verrières —

la Genèse, l'Enfer, la Chute du Dragon. Et dans l'Apocalypse en dix-sept médaillons (Louis XIV, Bossuet grognait-il près de toi ?) la Mort à cheval fauche une rangée de rois.

L'ÉCRITEAU

« *Défense de chasser* », dit l'écriteau moqueur, ornant obliquement le mur du cimetière. Je n'ai pas ri lisant ces mots noirs à cette heure, où l'entre-chien-et-loup d'un crépuscule vert mettait sur l'écriteau ses pattes de phosphore. Je n'ai pas ri vraiment ! Ces trois mots au contraire, lus tandis qu'une chasse au loin sonnait du cor, poussait des cris, suivait les dernières lueurs, ne manquaient point pour moi d'une grandeur austère ni d'un sens imprévu, logique et plein d'horreur. Me faut-il ajouter, à l'honneur du scripteur et rédacteur en vrai bon style du Valois, que sous les trois mots noirs s'en lisaient encor trois ? Tenez, lisez vous-même. Allons, n'ayez pas peur. « *Défense de chasser...* » — hum ! — « *... peu importe quoi ! ! !* »

CRIME NOCTURNE AU CHATEAU

Le château noir est-il hanté ? le noir château de La Ferté ?... Est-ce le feu ? Est-ce la lune ? Rapidement, l'une après l'une, quatre-vingts fenêtres s'allument. Le manoir est-il habité ? Sont-ce des torches agitées que nous promènent des fantômes, ce soir où le plateau s'embaume d'herbes au vent échevelées ?

— Je suis seul, fantômes, parlez.

Au hululis de la hulotte s'est embrasée la haute ogive ; au cri du crapaud, sur sa note, la chapelle apparaît, — qui vive !... au croassement des corbeaux se sont dressés trois grands tombeaux dans la chapelle et sous l'ogive, et qui dansent une danse ivre. Le château noir est-il hanté ? le noir château de La Ferté ?

— Je suis seul, fantômes, parlez.

Au sifflement d'un train lointain qui vient de Villers-Cotteret, crevant une pierre tombale, Alexandre Dumas paraît ; au triste appel d'un autre train et qui vient d'où ça m'est égal, sort d'une autre pierre tombale l'aspect même de Paul Féval ; au hurlement d'une sirène qui trouble l'air en souveraine — d'une sirène de navire — se fait voir, faut-il vous le dire ? dans son écossaise culotte, la grande ombre de Walter Scott : elle sort sans en avoir l'air de la troisième et haute pierre.

— Je suis seul, fantômes, parlez !...

Minuit sonnent à Notre-Dame. Trois poignards brillent sur trois âmes. Un cri surhumain part des ruines. — Je suis seul, fantômes, parlez ! — « C'est Racine qu'on assassine ! » répond de Scott la voix voilée par de vieilles lampées de *gin*, répond le faux bourdon éteint de Dumas ravalant un vin, répond la basse sépulchrale de l'hydrophobe Paul Féval et je m'enfuis épouvanté, laissant s'abattre les flambeaux, laissant s'écrouler les tombeaux, laissant paisiblement s'asseoir la Lune au faîte du manoir. Mais qu'il était hanté ce soir, qu'il était donc mal habité — (quelque autre nuit allez-y voir) — le noir château de La Ferté !

EN GATINAIS

— DÉDICACE AU PAYS —

Vert Gâtinais, pays d'eaux vives sous l'ombrage, où la foudre se mire en l'eau délimitée d'un canal soulignant d'un trait de feu l'orage, pardonne-moi si j'ai le front de te chanter.

Tu n'es pas de mon lot ? tu le deviens, tu l'es. Je te regarde et te comprends, et je te chante. Hé ! je ne suis d'un seul pays, quoi qu'on en ait ! L'Ile-de-France encor ne m'a point fait de rentes.

Et la Champagne et ce Rémois où je suis né, où d'un Louis onze fin j'ai longtemps promené la jument, et cette ample et fraîche Normandie m'ont-ils mieux « partagé » ? Nenni, je vous le dis.

La Bretagne où je fus matelot (j'imagine l'avoir avec ferveur et gravement chantée) la plus petite obole ne m'a jamais voté. Tout l'argent que j'en vis brillait sur ses sardines.

Le Périgord encor, qu'en tirai-je ? — des truffes. Pas tous les jours. Et la Saintonge et l'Angoumois (qu'ils étaient beaux ces jours de France, ô jeune Moi des vacances lointaines !) ne m'ont pas donné plus.

Mais passons aux pays *étranges*, quoi qu'on die. La gaillarde Belgique — elle est française un peu : je le veux bien, sévère et gente Wallonie — n'a pas fait acheter mon œuvre à tous ses fieux.

Et la Hollande a-t-elle pour moi décousu le talon rebondi de son bas plein d'écus ? Ai-je eu de l'Italie, où je vis des trésors, plus que l'ardent désir de les revoir encore ?

Surtout qu'ai-je tiré de ces lieux enchantés, de ces contrées de songe où va courant ma plume ? — exemples : la Montagne que j'ai toute inventée, le Paradis, l'Olympe, et la lune et la lune ?...

Tendrement j'ai chanté ces « Pays », leur beauté, leur grâce, leur langueur, ou leur austérité. Bien m'en prit car c'était pour soigner le bonheur qu'a tout homme bien né de bien plaire à son cœur.

J'entends ce cœur ému, spirituel et pur, où comme en un

miroir s'adore la nature[1], et que j'ai, mes amis! et que n'ont point tenté les compromissions de l'argent détesté.

Donc, je te chanterai sans quête d'un rapport, vert Gâtinais, pays de sources et d'herbages, dont, ce soir, le canal reflète en une eau d'or la lune et son beau clair fondu sur les bocages.

APPARITION MIRACULEUSE

A genoux contre la rivière, les mains jointes quand nous passons, regardez cette lavandière qui fait sa prière aux poissons.

Que dis-je! elle a les yeux en l'air. Qui donc invoque-t-elle encore ? Si c'était moi, j'en serais fier. C'est moi, c'est bien moi, c'est Paul Fort.

Je sais bien que je suis un dieu comme il en choit peu sur la terre. Ne suis-je pas tombé des cieux avec mon grand parapluie vert

ouvert au soleil radieux ?

LA FIN D'UN MARTYRE A CHATEAU-LANDON

Château-Landon, merci ! Le soleil t'est servile comme un bon feudataire. Feu partout, même à terre. Je m'éponge d'un linge où mes deux yeux pétillent. Ce linge est mon mouchoir inapte à m'abriter. Mon parapluie ouvert a des trous et scintille... Merci ! Vienne le soir. Je sais ce qu'est l'été.

Qu'il a fait chaud, ce jour! L'air brumeux des vallées, à

1. Vieux style ; c'est le bon.

l'assaut des remparts et de leurs giroflées, n'a cessé de presser aux flancs de la cité l'éponge de vapeur d'où s'égouttent les sources ; n'a cessé d'épaissir le bleu brouillard déteint qui s'effiloche aux toits et depuis le matin semble la traîne usée du soleil dans sa course — mais que suit à la fin la frange du crépuscule.

Vient l'heure où cette frange évente l'air qui brûle. Je l'attendais ; nous l'attendions, ô canicule !

On dîne dans les jardins étagés aux murailles. L'argent des couverts chante et les chiens couchés bâillent. Toute la ville en bras de chemise s'étire. Puis tous les bras retombent : c'est la fin d'un martyre. La rainette au loin cause et chut ! le clair de lune vient s'asseoir sous les arbres avec un frais soupir... Il écoute la vie proclamer son bien-être, les citoyens martyrs pousser des airs champêtres, et, dans la nuit française qui sent la giroflée, choquer des brocs perleux sous le ciel étoilé.

SERVICE ACCÉLÉRÉ

(Canal du Loing à Nargis)

Sur le ventre rond des chalands — de ces dormeurs invétérés — que lit-on ? « Service un peu lent » ? Non pas : « Service accéléré ».

Ce doit être un bonheur d'y croire. Mais il ne faut point aller voir d'où se tire cette assurance. — Mulets d'Espagne, ânes de France,

vous qui tirez par la ficelle, attachée au mât, les chalands, avouez que la vie est belle que l'on passe à deux en halant.

Ici l'âne broute un chardon. Voire il reluque une hirondelle. « C'est moi qui tire la ficelle. Accélérons, accélérons »,

dit-il au mulet son compère, qui tire à son tour, puis s'arrête pour démoucheronner sa tête. « C'est moi, mon fils, que j'accélère »,

dit-il à l'âne en son jargon. Sur quoi notre âne s'agenouille pour voir de près une grenouille, et le mulet, plus franc garçon,

lui rue au derrière et lui dit : « Allons, baudet, accélérons, ou jamais nous n'arriverons la semaine des quatre jeudis. »

Rien ne peut que vous ne broutiez, du clair de l'aube au clair de lune, serait-ce, en pleurant, la Fortune apparue sous les peupliers,

mulets d'Espagne, ânes de France ; et que vous fait la cargaison ? Avez-vous ouï-dire à un ange : « La coque est pleine de chardons ? »

Tuiles, charbon, galets ou vase, sont marchandises de repos. — « S'il nous faut être des Pégases, qu'on nous plante une voile au dos ! »

Mais pourquoi cette confidence, — l'homme, — *service accéléré* ? Ta femme, belle d'indolence, dort près du géranium pourpré.

Aussi bien la vie n'est qu'un songe, les chalands, eux-mêmes, un mensonge, tant et si bien que, sans voir trouble, sur le canal je les vois double.

Et c'est peut-être pour cela que l'âne et le mulet refusent d'en traîner deux pour un, vers la dix-sept cent vingt-septième écluse.

Je ne sais — dont je me console, chalands, puisque la vie est folle. — O dormir du somme aéré de ces songeurs invétérés !

LE PLATEAU DES TROIS CLOCHERS

Des bois noirs de Toury, chère, quand nous sortîmes, ce dimanche matin, sous l'averse argentine des angélus, vingt champs d'épis pleins de frissons couvraient tout le plateau jusqu'au large horizon.

Au sud, au nord, à l'est du plateau des moissons, et suspendus sur elles un triangle d'azur, s'effilaient doucement trois cloches dans l'air pur, de bourgs où nous vécûmes, et vivons, et vivrons...

Les cloches des trois tours dont l'une est un beffroi, tout en sonnant matines, nous chantaient à la fois, la cloche de Château-Landon, nos souvenirs, de Nargis, l'heure même, de Ferrières l'avenir.

— « A ton ombre, clocher, qu'il nous fut doux de vivre, clocher roux de Landon que dore les beaux jours, que le Fusin reflète et qui toujours s'entoure du ténébreux quadrille de corneilles actives !

» Lors nous vivions chez nous, faut-il nous le redire, toujours chez nous, dans cette auberge « à la Croix d'Or », toujours croisée ouverte et l'église en décor de nos amours : clocher, n'es-tu qu'un souvenir ?

» — Nargis, vous, mon petit Nargis, tout jardiné de roses et de lys et qui, des graminées les plus vives au vent, caressez vos toits roses, je voudrais sur votre clocher dire une chose.

» Souffrez-le : nous vivons en bonne compagnie depuis sept jours bientôt. — Comme passe la vie ! — Il a l'air, mon petit Nargis, votre clocher (je vous aime ! voyons ! n'allez pas vous fâcher)

» d'un casque à pointe. Absolument. Clocher français, n'avez-vous pas de honte ? Oh ! vous pleurez ? Je vais vous consoler un brin. Vous semblez, ce matin, la sonnette agitée d'un gros sacristain.

» Mais le son que vous répandez est un délice tel, que tendent l'oreille hommes, roses et lys, tel aussi, que pour mieux l'entr'ouïr, ce dimanche, des anges sur les blés glissent en robe blanche. »

Ainsi parlais-je, ayant ma mie auprès de moi, qui me dit :

: Et cet autre ? » en me montrant du doigt le clocher de Ferières, élancé bel et rond. — « Ferrières, c'est l'avenir, hé ! ma nie, nous irons.

» Nous irons, nous verrons sa menue Vierge noire, dont la ête, au milieu doré d'un reposoir, n'est pas plus grosse qu'un runeau ; mais si jolie, qu'elle est miraculeuse en temps d'épilémie.

» Nous irons, nous verrons, à l'ombre de l'église, l'arène où ombattaient rétiaire et mirmillon, voire où Pépin le Bref battit son lion. Mais de cet avenir faisons bien l'expertise.

» Nous irons voir le dais que l'on porte en clochant, courant, autant, le jour de la Saint-Greluchon, et qui supporte alors la Vierge aux yeux dardés, que Gaspard le roi nègre a dû trop regarder,

» et sous lequel il faut embrasser sa promise, pour avoir des enfants plus tard : vite on la bise ! — tout comme ici je fais, sous le dais bleu des cieux, vite sur votre joue, moins vite sur vos yeux. »

Ah ! sonnez, les trois cloches, sonnez avec émoi notre éternel bonheur ! chantez-nous à la fois, la cloche de Château-Landon, nos souvenirs, de Nargis, l'heure même, de Ferrières, l'avenir !

« MONTCOCHON »

ET

« LES PIEDS-CHAUFFÉS »

« Un pays tout d'abord doit charmer par son nom », disais-je en ma candeur, voici deux ans à peine, lorsqu'épris de Mortcerf j'en exaltai les dons. Mais n'ai-je pas depuis loué Pissefontaine

dont je me crus le roi, le seigneur des seigneurs, pour m'être laissé prendre à la jeunesse en fleur de sa charcutière adorable une fée ? J'aime aussi Montcochon, j'aime les Pieds-Chauffés.

D'hier je les connais ces deux charmants compères, livrant leurs fumées bleues au vent qui les enlace. Ils sont du Gâtinais deux hameaux tout de grâce, à deux pas de Nargis miré dans sa rivière.

L'un, et c'est Montcochon, ne l'ai-je pas vu double, lorsque je vis trembler ses toits de chaume gris pleins de coquelicots, sous la grêle et la foudre ? On eût dit de peureux rouges-gorges au nid.

Mais le plus beau, ce fut quand ces toits agitèrent leur chaume ébouriffé comme si, par les airs, ils voulussent voler, tan- fouettaient les grêlons ! Je ne sus que tout bas dire : Eh bien, Montcochon...

L'autre, les Pieds-Chauffés, c'est le hameau des bœufs qu'on voit rentrer le soir en longue queue-leu-leu, à l'heure où dans le ciel, d'un purpurin velours, semblent guetter chacun leur bœuf gras mille Amours.

Les Pieds-Chauffés ! Quels bons hivers au coin du feu l'on doit passer ici. J'en atteste les dieux, et même ce Ronsard clamant à l'infidèle : « Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle... »

Égalité des mots, des choses, des consciences ! Tout est bien sur la terre et tout y a beau nom. A qui ne le sait pas, faites-en confidence : J'aime les Pieds-Chauffés, j'aime aussi Montcochon.

LA PÊCHE DU BROCHETON

(Extrait des « Confidences poétiques à mon amie madame la marquise de Blanchetourelle ».)

« Quoi ! vous me demandez, marquise, à moi le braconnier nouveau, de mes secrètes entreprises, quelle est celle qui le mieux

vaut ? Ce vaut de vivre à ras d'herbette, la pluie en charge sur le dos, pour bien pêcher à l'épuisette le brocheton sous les roseaux.

» On part de nuit : c'est près d'un pont vétuste et l'œuvre de César que les conspirateurs *ont bon* d'aller troubler le nénuphar dans un bras mort de la rivière. « O bons pêcheurs-conspirateurs, — le jour paraît — que sans frayeur chacun siffle *la Braconnière !* »

» Chut !... et puis tous, vlan, sur le ventre, et vers la vase on rampe, on entre dans la vase (ainsi font les dieux marins en ouvrant de gros yeux), et s'il passe un garde à la douce, là-haut, sur le pont de César, vite on s'enfonce sous la mousse, verte comme un drap de billard.

» Il passe... De neuf habillé, tel que Neptune le dimanche, on se remet à farfouiller sous les nymphéas à fleurs blanches ; on prend, l'on manque ; et cela dure souvent des heures et des heures avant que d'avoir le bonheur d'emporter chacun sa friture.

» Mais c'est alors que je me grise du relent de vase et de glaise, qui fut l'odeur de la Genèse, plus que de vos parfums, marquise... lorsque... Voyez-vous, dans vos fêtes, où je conduis le cotillon, que j'aille dieu vert apparaître avec au poing ces brochetons ?

» Marquise, ainsi, je me parfume de la première odeur de l'Être. — Plus tard je mange à la brochette mes petits brochetons qui fument. Je les mange avec le « champêtre », que j'ai dès la veille invité, sous le tilleul de la guinguette. Nous les mangeons, car c'est l'été,

» arrosés d'un vin blanc léger, qui ne doit rien à l'étranger : sur ces coteaux on le recueille au grain qui pisse sous la feuille. — Aimez de vivre à ras d'herbette, la pluie en charge sur le dos, Madame, et vous prendrez peut-être du brocheton dans les roseaux. »

LE POÈTE AVOUE QU'IL NE SAIT PLUS CHANTER

Adieu mes vains espoirs, je ne sais plus chanter! Je ne t'ai pas chanté, Gâtinais: tu reflètes une trop grande joie solaire, fils de l'Été, dans tes canaux, tes sources, tes fontaines secrètes, et dès l'aube aux milliers de gouttes éphémères que bercent l'or des blés et toutes les lisières des bois entr'enflammés. Je ne sais l'alouette qui s'inspire du feu. J'ai voulu l'imiter! Ce fut dérision. Plutôt que le tenter, mieux eût valu pour moi te dire turlurette! Adieu donc, je te laisse à la vive alouette. Je t'abandonne, hélas! n'ayant pu te chanter.

Je t'abandonne, hélas! je ne sais plus chanter. Qui donc eût mieux chanté, sans cela, dans leur ombre, et la crique aux roseaux où dort la barque sombre, et la pluie parfumée qui goutte sous la feuille, lorsqu'après un orage un bois noir se recueille? Mon Gâtinais-Français, bel amant de l'Ombrage, adieu! Qu'il te suffise du rossignol sauvage pour célébrer la nuit tes ombreuses beautés, quand la lune se rêve au fond du paysage. Un poète ni gai ni triste, — l'imiter! Je t'abandonne, hélas! n'ayant pu te chanter. Adieu, je t'abandonne au rossignol sauvage...

MONTLHÉRY DE NOS JOURS

CE QUE L'ON Y CULTIVE

(Extrait de « Montlhéry-la-Bataille ».)

Culture de la fraise et de la violette, de l'asperge et de la tomate aussi culture de la vigne, espoir vert d'une rose piquette, mais plus encor que de ces beaux dons de Nature,

le dimanche, culture des Parisiens en fête qui vont s'épal[illegible]

dant tout autour de la Tour, amants des longs repos sur l'herbe ou de l'amour, du vif amour sur l'herbe, ou cueilleurs de noisettes, —

fanfares, sociétés, bref citoyens qui grouillent, mangeurs d'oublies, vide-litrons, tombeurs de quilles, couples rêveurs ou groupes chantants des familles, noce folle entourant l' « engueuleur » de grenouille,

au soleil de l'été, sous l'azur monotone, et sous des oriflammes et au son d'un trombonne, gens valseurs, chaloupeurs, trinqueurs et bambochant, que l'on cultive ici le dimanche, enfin gens

dont bougent les visages plus nombreux que les feuilles des noisetiers partout roses des mains qui cueillent. Chasseurs de papillons et chercheurs de giroles se disputent les uns l'air, les autres le sol,

mais gaze verte au bout des bâtons sous l'ombrage, mais vastes panamas en huttes de sauvages, le cèdent en couleur aux soleils des fanfares dressant leurs instruments tout le long d'un rempart...

O ces tirs crépitants! ô ces vagues *boum-boum!* ces souples oriflammes dansant comme des clowns! O culture des sons confus du brouhaha et de tous ces confus mouvements que voilà!

Le coteau vaporeux sent le saucisson d'Arles. Encens républicain! Mille bouches qui parlent! Tiens, le haut de la Tour, maintenant, s'émoustille? C'est qu'il vient d'y pousser une pension de filles.

Fertile Montlhéry, qui sur toi pousse encore? Ah! surtout, Montlhéry, tu cultives par bandes le Touriste; et voici l'Allemand, l'Allemande, leurs rejetons teutons, becs à lunettes d'or,

suant, guide-âne en main, sur l'histoire du bourg. O culture latine! ô bouillon de *koultour!* — Demain lundi j'irai doucement récolter tous ces corsets de France pendus aux noisetiers.

MONSIEUR LE CURÉ DE LANGRUNE-SUR-MER

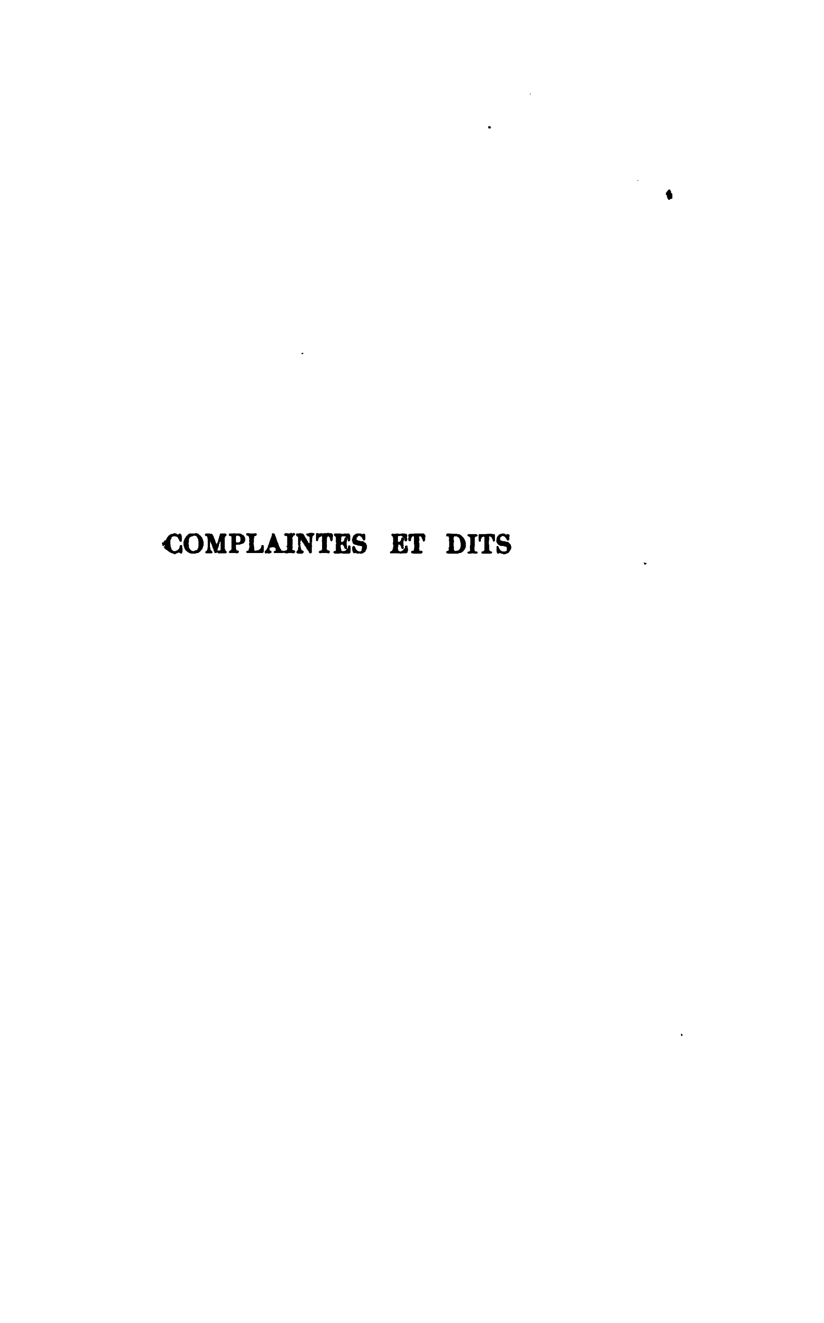
(Extrait de « L'Amour marin ».)

Quand les terres labourées sont violettes de chaleur, aux beaux soirs de la mi-automne, monsieur le curé de Langrune-sur-Mer, bedon pensif et rouge trogne, son bréviaire en main où le soleil décline, empourprant les pages sous son pouce, monsieur le curé, monsieur le recteur promène ses yeux d'absinthe douce sur la terre violette et qui fleure... Il est l'hôte attendri du chemin vicinal, — petit bedon qui dodeline, — et jusqu'à l'heure grave où la nuit tombe égale, c'est un biblique voyageur qui traîne ses pas religieux et dignes, sous la file d'arbres dépouillés, ses souliers noirs et sa marche enfeuillée.

Monsieur le curé de Langrune-sur-Mer, je l'ai vu de mes yeux, il m'a conquis, Seigneur ! Je veux être pour lui un nouveau Lamartine. Sa trogne est rouge comme mon cœur. Mais dans ses yeux d'absinthe douce, aux lueurs dernières, lorsqu'il promène sa bedaine, dans ses yeux pâles, mouillés et clairs, j'ai lu le regret de la mer. Ce rond petit curé (voyez, je suis malin, — j'ai deviné ? me l'a-t-on dit ?) à seize ans, gas musclé, voulait être marin : ce rond petit curé.

Je vous convierais tous à voir, au crépuscule, ses yeux couleur de jour lorsqu'il entend la mer ! à voir, au crépuscule, se tendre son regard, lorsqu'il l'entend gravir au loin les terres noires ! sur ses joues, son rabat, des larmes s'éclairer, lorsqu'il la voit blanchir sur les terres labourées ! et, jetant son chapeau et son bréviaire dans l'herbe, à voir dans les sillons, courir, les bras levés, ses blancs cheveux au vent, ses yeux remplis de jour, vers le flot qui l'appelle et qu'il aime toujours, ce rond petit curé dans sa folie superbe !

et vous sauriez alors ce que c'est que l'amour.



COMPLAINTES ET DITS

COMPLAINTES ET DITS

Extraits des tomes I, V, X, XI et XV
des « Ballades Françaises ».

COMPLAINTE
DU CHEMINEAU FOU PAR AMOUR

Une lueur légère vole dans le silence. J'ai du chemin à faire, le point du jour avance.

Derrière moi la mort. Tu n'es plus, mon amour ! Je suis bien triste encore à l'arrivée du jour...

Solitude des bois dans le solaire été, percez d'un rayon froid ma pauvre âme attristée.

Irai-je me cacher au fond des nuits prochaines ? Il faut franchir les jours, oh ! ce n'est plus la peine.

Il est mort, mon amour ; le coq chante au lointain. Un arbre desséché me barre le chemin.

Seigneur, j'ai tout quitté, que ferai-je ici-bas ? Je mendierai l'été jusqu'aux premiers frimas.

« Madame de céans, vous qui avez des filles, faites-les promptement se lever ; qu'elles s'habillent

» et me donnent. Pour vous, pour toute la famille je prierai le vrai Dieu qu'il enchante vos vœux.

» Si l'on donne des œufs, je prierai pour les poules ; de la paille, je prierai pour les blés à venir.

» Hélas ! je veux tout dire : pleurant contre la haie, si l'on me fait attendre, ah ! je patienterai. »

Puisqu'il me faut descendre un si rude chemin, partons à l'instant même. J'obéis au destin.

Je ne sais. J'obéis. Là, coule la fontaine, bien loin encore, ici, là-bas sous ces vieux chênes.

La sente est rude ; au bout, saute la fraîche source. Eau glaciale au creux doux de mes mains, vous voici !

Mon cœur bat sur la mousse. L'odeur terreuse monte. Je revois mon visage, mes pleurs et mon souci.

Eau profonde, eau sauvage, eau fraîche qui m'enivre ! — L'eau me dit : Pauvre ami, pourquoi vouloir revivre ?

Assez, je me suis vu. Mourons au bruit des eaux, sans offenser Jésus, couché sur ces roseaux.

Je suis faible, ô mon Dieu, le sang fuit de mon cœur. Un pli d'or de la source abandonne une fleur.

J'attendrai du zéphyr la mort avec paresse. Sur mon front, sur mes yeux, d'où vient cette caresse ?

D'où vient que je ne puis mourir comme je veux, solitaire et sans joie ? Faut-il mourir heureux ?

Saule buvant mes pleurs avec ta chevelure, fais-moi ressouvenir que j'aime la Nature,

et que dans la Nature j'aimais, par-dessus tout, la belle qui frappa dans mon cœur de grands coups !

Mourir sans elle est dur, malgré sa trahison. Puis-je à la solitude ajouter l'abandon ?

Puis-je mourir ainsi sans me ressouvenir de mon amour chéri ? ce serait trop mourir.

J'en demande pardon à Jésus contristé qui m'ouvre ses bras clairs au fond du ciel d'été.

Saule, qui viens me voir et veux me consoler, écoute, saule bleu, écoute mon histoire.

Écoutez-moi, bleu saule, écoutez mon histoire plus réjouissante que le chant du rossignol.

Un soir, mes yeux couverts par sa belle chevelure, virent de moi ses yeux se moquer, c'est bien sûr.

Et j'ai pris le cou blanc, le cou si délicat dans mes doigts patients; elle a fléchi sur moi.

Et je l'ai, tout entière, ah ! j'ai laissé tomber son corps avec son âme pendant l'éternité.

Depuis lors je mendie un peu pour la revoir. Pour la revoir, je vis, je mange du pain noir,

je fuis la mort, je bois aux sources, — hébété, j'ai peur d'un paradis qui serait sans mémoire.

LE DIT DU PAUVRE VIEUX

Quand le froid vient me saisir, je me mets à réfléchir.

Dans les jours de ma jeunesse, l'été je fauchais le foin,

l'automne je battais le grain, l'hiver je chauffais mes mains.

Je n'ai pas dans ma vieillesse, même un chien qui me caresse

et me chauffe un peu les mains de sa langue de bon chien.

Décembre, toujours décembre. Jamais de feu dans la chambre.

Las! tous les boutons des portes me sont de glace. Mais qu'importe!

Tous les cœurs me sont de glace. Alors je passe, je passe...

Si je rentre ou si je sors, c'est toujours le même sort.

Mes yeux sont tournés vers l'ombre et dehors je ne rencontre

sur la route que des chagrins, dans les bois que des tourments

même au souffle du printemps. Je rentre et, croisant les mains,

je m'assieds, j'attends un brin que je sente couler mes larmes.

Je chauffe mes mains à mes larmes, puis tâtant cherche mon pain,

puis le froid me ressaisit. Je tombe. Je réfléchis.

COMPLAINTE
DU PETIT CHEVAL BLANC

Le petit cheval dans le mauvais temps, qu'il avait donc du courage ! C'était un petit cheval blanc, tous derrière et lui devant.

Il n'y avait jamais de beau temps dans ce pauvre paysage. Il n'y avait jamais de printemps, ni derrière ni devant.

Mais toujours il était content, menant les gars du village, à travers la pluie noire des champs, tous derrière et lui devant.

Sa voiture allait poursuivant sa belle petite queue sauvage, C'est alors qu'il était content, eux derrière et lui devant.

Mais un jour, dans le mauvais temps, un jour qu'il était si sage, il est mort par un éclair blanc, tous derrière et lui devant.

Il est mort sans voir le beau temps, qu'il avait donc du courage ! Il est mort sans voir le printemps ni derrière ni devant.

LE DIT DE LA PAUVRE VIEILLE

Quand j'entendais les cloches — beau temps il y a, mon Dieu ! — ça m' coulait comme eau fraîche tout le long de mon dos, et j' sautais, j'frétillais, et j' riais, j' étais gaie... Et maintenant que je suis une vieille petite mère sourde, quand je vois brimbaler la cloche neuve au clocher, je m'alourde, j' suis à terre, et j' frissonne, et j' sanglote... j' crai qu' j'entends en mon cœur sonner la vieille cloche.

LE DIT AUX ENFANTS

Gais rouets qui filez les rides des fronts, gais enfants aux baisers candides, puisque vous souffrez les affronts timides que sont à vos lèvres les rides de nos fronts, de vos mains douces vous relèverez nos têtes penchées si tristes vers nos cœurs si faibles, — en attendant, les gais rouets, à votre tour, de filer à vos roues dorées des fils d'argent... à cause d'amour.

COMPLAINTE DES ARCHES DE NOÉ

(pour bercer l'enfançon)

« Dans la forêt, les menuisiers, taillez les arches de Noé, en beau bois blanc faites le pont, en beau bois jaune le grand vaisseau,

en beau bois noir toutes les bêtes, et toute la mer en beau bois vert.

» De la forêt, pour cent bébés, faites cent arches de Noé, un tout p'tit trou pour les grosses bêtes, un tout p'tit trou pour toutes les bêtes, pour les gros éléphants menus, pour les petits lapins très gros, pour la colombe et pour Noé.

» Dans la forêt, les menuisiers, taillez les arches de Noé, un tout p'tit trou pour toutes les bêtes, pour toi, pour moi, et pour Noé. »

COMPLAINTE DES ANNIVERSAIRES

Elle est morte hier, je me souviens bien, elle est morte hier, remourra demain. Aujourd'hui la peine et le souvenir, demain l'oubliance avec l'avenir.

Chaque anniversaire, reviendra ma peine, chaque anniversaire je me souviendrai. Ainsi vont et viennent les morts, les amours, vous revient en peine la joie des vieux jours.

Et puis j'oublierai les anniversaires pour ne plus penser qu'à moi-même un jour. Je laisserai dormir les morts sous la terre, et leur souvenir au fond des vieux jours.

On a peur des morts, on est vieux et las ; on veut vivre encore, on ne sait pourquoi ; on vivrait d'amour, hélas ! ils sont morts ceux qui vous aimeraient ; on a peur des morts.

Pourtant des gens pleurent... Est-ce la souvenance des gens qui sont morts, que j'ai oubliés ? Ou pleurent-ils pour moi, pleurent-ils par avance, devinant mon jour au calendrier ?

Je mourrai demain, aujourd'hui peut-être. S'en souviendront-ils plus d'un jour ? Peut-être une nuit avec, peut-être deux jours... Non, demain l'Oubli, — peut-être aujourd'hui.

Aujourd'hui la peine et le souvenir... Demain l'oubliance, avec l'avenir !

LES RÉPONSES DU BERGER OU LE DIALOGUE IMPOSSIBLE

— Que regardes-tu, berger, dont la houppelande est roidie par la gelée ?

— Rien. Le monde en sa fumée, au bout de la lande. A quoi bon m'interroger ?

« Me dirais-tu, beau passant, combien dans ta ville on voit de moutons vivants ?

— Aucun. — Ce n'est pas beaucoup. Et combien de loups ? — Aucun. — On m'avait dit mille.

— A mon tour, berger tranquille, fumant ta « pipée ». Combien de loups dans la plaine ?

— Mes moutons sont enragés. Vois leur rose haleine. A quoi bon m'interroger ?

LE DIT DU BERGEROT

Quand je passe le soir avec mon troupeau, je m'agenouille au seuil, je glisse sous l'huis un œil plein d'amour, puis d'une voix douce, un rien, un chuchot : Marion, c'est-y toi qui écumes le pot ?

— Prends garde à ma mère, mauvais gars, sur la route !

— Laisse au feu sa soupe ! As-tu peur d'une barbe ?

— Je n'ai peur d'une barbe, si la barbe est douce.

Paissent mes agneaux, j'embrasse ma brune, — et la soupe fume au toit vers la lune.

COMPLAINTE DES SOLDATS

Quand ils sont revenus chez eux, avaient le chef tout saigneux

avaient le cœur entre les dents, et les rigoles avaient leur sang;

quand ils sont revenus chez eux, les rouges, les bleus, les combateux,

ont cherché leurs tabatières, leurs bahuts et leurs draps blancs,

ont cherché vaches laitières, porcs grognons, femmes cousant,

enfants coiffés comme espiègles de chaudrons tout reluisants,

ont même cherché leurs maisons... n'ont trouvé que vers et taupes,

ont humé l'air et sont morts. — Ont craché leur cœur avant !

LE DIT DU PAUVRE PÊCHEUR

— Un bon conteur, Piarric, n'épuise pas tous ses contes. Le mien sera court, il plaira davantage.

En mer, hier au soir, en mer j'ai entendu chanter une âme en peine, une âme sans courage.

Oh ! que sa voix était plaintive au clair de lune ! Je ramai doucettement et j'écoutai chanter.

« Je veux vivre mon Dieu ! ayez un peu pitié ! » Et c'était une grande vague qui chantait sous l'écume.

Fi ! me dis-je, la coquette qui n' veut point trépasser. Alors, avec ma barque, moi, j' lai coupée en deux.

— Et qu'est-il arrivé, Iohan, pourquoi qu' tu pleures ? — Il n'est rien arrivé, Piarric. — Pourquoi qu' tu pleures ?

— Alors, tout près d' ma barque, voilà qu' j'ai entendu deux petites voix jeunettes qui chantaient sous la lune.

Et j' voyais dans la nuit deux p'tites vagues veloutées se chercher, se trouver, se prendre, se bécoter.

Bon, me dis-je, ça les r'garde, et je n'ai plus r'gardé. — Vraiment ? — Elles s'étaient tues, et j'ai j'té mon filet.

— N'empêche que toute la nuit t'as pensé à ta mie, Iohan, à ton amour et à ta mie volage.

— N'empêche que toute la nuit j'ai jeté mon filet, Piarric, avec ma peine, avec tout mon courage.

COMPLAINTE DES AIEULS

Lorsqu'un jeune soleil invite les aïeuls à bénir le printemps et les joies du chemin, c'est pour eux un voyage de la terre aux étoiles de mener jusqu'au seuil le frisson de leurs mains.

Et s'ils voient le printemps s'enguirlander de rondes et poser sur son front de fragiles lauriers, peuvent-ils oublier quelle senteur profonde monte encor de l'hiver dont cette joie est née ?

L'hiver n'a pas laissé de regrets. Tout est jeune. Et la première fleur ne parle que d'été. Peuvent-ils rajeunir ? n'être plus des aïeuls ?... Ils sont seuls au printemps à ne pas le fêter.

Mais qu'ils tremblent des vies de leur pâleur mortelle ou demeurent dans l'ombre à dormir leurs années, peuvent-ils oublier quelle senteur profonde monte encor des printemps dont leur pâleur est née ?

COMPLAINTE DU ROI ET DE LA REINE

Tout vêtus de noir, la reine et le roi s'en vont dans le soir, s'en vont par les bois.

Elle a le collier et lui, l'agneau d'or. — « Reprends le collier, notre amour est mort. »

— « Tu m'as aimé, reine, puis-je l'oublier ? Prends cet agneau d'or, garde le collier.

» Taisons, taisons-nous sous la lune blanche. Adieu pour adieu sous les voix des branches. »

Une ombre au château, seule, repassa. Une ombre, un peu d'or fuyaient sous les bois. —

Que dirais-je encore qui n'ait été dit sur les amours morts dans les belles nuits ?

Dire que jamais le ciel ne s'accorde avec notre vie et ses fantaisies ?

Aimez, c'est l'orage qui vient en décor. Souffrez, sur nos rages la lune sourit.

Sur nos amours morts, c'est le ciel en or : bel exemple, oh oui, d'amours infinis.

La complainte, ici, se meurt de tristesse. — « Une reine, un roi s'aimaient de tendresse. »

La complainte, ici, se meurt de paresse. — « Mais qu'ils sont petits, nos amours terrestres.... »

COMPLAINTE DES CHATEAUX RUINÉS EN HIVER

Lusignan, les Baux, Coucy, blancs castels transis, et Saint-Cloud roi des automnes,

n'est-ce pas que c'est navrant d'être au vif du vent, quand la neige tourbillonne ?

•

Ce lac prisonnier des joncs, comme ses frissons ruinent le reflet des ruines

du château de Lusignan réfléchi froidement par les « bains » de Mélusine !

•

Ce donjon sur le coteau, jailli droit des Baux, s'ouvre à toute les rafales

qui se choquent dans ses aîtres, il gronde et peut-être que sa pierre friable a mal.

•

Les cinq tours de mon Coucy (je vous parle aussi), qu'êtes-vous sous l'argenture

des frimas ? cinq blancs hiboux qui grelottent sous une pleureuse verdure ?

•

Messieurs, venez par ici ; voyez donc ceci ; remarquez bien : c'est Saint-Cloud.

Depuis un terrible hiver, ah ! c'est grand'misère ! il n'en reste rien du tout.

•

Lusignan, les Baux, Coucy, blancs castels transis (et Saint-Cloud imaginaire)

n'est-ce pas que c'est navrant de sembler vivant, quand la mort est dans les airs ?

MADRIGAUX ET ROMANCES

MADRIGAUX ET ROMANCES

Extraits des tomes VI, VII, VIII des « Ballades Françaises ».

LUCIENNE

PETIT ROMAN LYRIQUE
(Extraits)

I

Sous l'abri d'un pêcher que le doux Mai respire, à l'ombre de ses branches où le doux mois fleurit, la blanche rose ouverte hier en mon jardin, la belle fleur, Lucienne, que distrait par l'amour j'ai cueillie ce matin, — pourquoi, voulant mirer sa blancheur transparente (je l'élevai, d'entre les branches, vers le ciel), parut-elle enflammée et pourquoi tremblait-elle? — Pourquoi, songeant à vous, l'ai-je cueillie ce matin? Et soudain je l'ai vue tremblante et enflammée.

Sans doute, un nouveau jour épousait sa corolle — de l'aurore venait sa rougeur, — mais quel souffle agité la mit dans ce vertige? et couchée sur sa tige, et versée sur ma main, pourquoi la vis-je, Lucienne, défaillir? — Car je l'ai vue bientôt pâlir entre mes doigts: elle tournait vers moi, comme une fleur vivante, son visage où battaient deux tempes transparentes, et, rose qui défaille et qu'un ombrage éteint, laissa doucement pleurer sa rosée sur ma main.

Ah! comme en vous prenant la nuque, ma Lucienne, de mes deux mains, le jour où je vous vis pleurer — voici déjà longtemps! mais vos chers yeux en larmes, vos grands yeux, les plus

verts de tous les beaux yeux calmes, pleurent toujours en moi, car vous me consoliez ! — pourquoi songeant à vous, et pourquoi ce matin, fus-je ainsi transporté du saint glorieux désir de baiser cette rose en relevant sa tête ? et la soulevant, ainsi qu'une reine affligée, de mes deux mains — l'ayant soulevée à mes lèvres — ai-je, en buvant ses pleurs, consolé mon martyre ?... et quel est cet espoir ? et quel est ce délire ?

II

Hier, j'ai pensé à vous si soudainement que mon cœur ne fut plus qu'une flamme qui me dévorait la poitrine.

Ah ! me dis-je, une grande fraîcheur éteindra ce feu sans doute, et je remplis d'eau un verre que j'appuyai sur mon cœur.

Mais quand j'eus miré le verre, entre mes doigts qui tremblaient, l'eau transparente était chaude et se soulevait vaporeuse.

IV

Vous avez triomphé de ma tendresse d'enfant. Je sais bien à présent ce que je vais souffrir.

Vous avez triomphé de mon cœur royal : je m'abandonne à la gloire de mon amour !

O subtile, et plus que belle, ô vous Lucienne, — vous comme le Printemps le visage fait d'une rose,

je ne suis plus rien, je vous regarde seulement, les yeux dans la tiédeur de vos subtils soupirs...

Un arome d'avril est votre visage, un arome de mai sont vos seins.

Mais plus que le parfum de chacune de vos grâces, mon cœur sent bon autour de vous.

VI

Amour, tes joies sont-elles du monde où règne l'âme de ma belle ?

Le distrait compagnon de vos légers cheveux, léger comme un ciel d'aube sur un vol d'abeilles, votre chapeau de paille bleue, — est-il bleu ? est-il gris ? couleur de tourterelle ? — ah ! c'est son ombre sur vos yeux (rappelez-vous bien, ce doux jour, où nous vîmes naître le Printemps dans un orage sur la Seine ; vous aviez deux ailes blanches à votre canotier ; accoudée au pont, vous regardiez, tantôt la Seine, tantôt moi) — et c'est son ombre sur vos yeux qui m'a révélé, jusqu'au cœur, de quel pouvoir sont vos yeux verts à travers l'ombre.

Ce jour, selon votre coutume, ce jour-là, mais d'un doigt nerveux, vous m'indiquiez (c'était devant l'orage) la place d'ombre de mes baisers, Lucienne, sur votre doux visage ! Oui, le doigt à la joue, Lucienne, tout près du sourire, il est vrai... Moi, je voulais vos yeux dans l'ombre. Fou d'amour, vite, j'ai fait ! Mais sous la voilette à pois bleus, sous le fin tulle entre mes lèvres, dans le frisson du crêpe je sentis Lucienne irritée, et qu'elle contraignait ses yeux. Ne sommes-nous pas bien malheureux, moi d'être ainsi le jouet d'une ombre, et vous d'un cœur trop orgueilleux ?

Amour, tes joies sont-elles du monde ?

VII

Rythmez de vos longs cils les battements de mon cœur. — Oh ! que ma bien-aimée est belle ! — Croisez vos doigts sages sur votre poitrine, et restez attentive.

Je vous ai rencontrée : la France veut un poème, digne de ce miracle que vous soyez née, un chant qui soit l'honneur de ses beaux chants d'amour. Mais il serait, Lucienne, le plus beau chant du monde, si le cœur savait chanter.

Enhardi, mais qu'il chante ! mon cœur, entre mes lèvres. La France veut un poème. Souriez à l'enfant que la France a choisi pour vous chanter, Lucienne, et vaincre ainsi le Temps.

Rythmez de vos longs cils les battements de mon cœur, croisez vos doigts émus sur votre sein qui bat, et que votre émotion rythme un chant de triomphe, comprenez-vous, dans moi !

VIII

Une rose jaune, plutôt qu'un œillet sombre, une rose jaune elle avait choisie : cette fleur seyait mieux au ton de son corsage.

Mais la rose jaune voulait dire non, quand l'œillet sombre voulait dire oui. Et c'étaient les réponses à mon amour.

•

— Je sais bien, Lucienne, que l'amour ne se traite pas comme la guerre. Il y faut plus de stratégie, plus de patiente fantaisie.

Ne faut-il pas que l'on y use de lenteurs et de coquetteries ? — Je n'ignore pas qu'on est mondaine, et ne sais-je pas qu'on est maligne ?

Dès que vous m'aurez dit : « Je vous aime », vous craignez que je ne vous aime plus, et cependant, vous m'aimeriez moins, si vous ne croyiez pas que je puisse vous tromper.

Voici donc l'éternel tourment que se donne l'amour à soi-

même : vous ne m'aimez pas, je vous aime. Et c'est là l'éternel roman.

IX

Si vite fut reprise la main que je baisais ! vous m'avez déchiré les lèvres à vos bagues. — Ce matin, je voyage dans une grande plaine. Et mon regard perdu aux horizons lointains, rien ne m'occupe autant, l'air vif touchant mes lèvres, que leur petite souffrance dans le grand univers.

X

Au risque de froisser les règles de la grammaire, tantôt je vous dis *vous*, tantôt je vous dis *tu*. « Je t'aime, car vous m'aimez, laissez-moi t'embrasser. » Cela dépend de vos manières.

Cela dépend de tes manières. Et quand vous me brisez le cœur, ma bien-aimée, de ton mystérieux sourire — je saute par-dessus la syntaxe !

XVI

Ce n'est pas très intelligent — on me l'a dit — les poètes. Il sont trop bêtes lorsqu'ils aiment. Ce sont les Bêtes du Sentiment.

O vous tous, mes grands modèles, Dante, Pétrarque et toi, Chénier, toi-même, Ronsard infidèle — ô Bêtes — vous fîtes-vous aimer ?

XXI

Une ligne de peupliers mourait à l'horizon...

Comme on s'est peu aimé, l'autre jour, ma Lucienne !

Comme on s'est peu aimé, l'autre jour, en s'aimant.
O promenade ! promenade ! — On ne sait plus rien se dire.
Vous étiez à mon bras. Mon bras tremblait d'amour.
Et c'est tout. — Nous avons sauté une flaque, pour rire.
Puis votre main trembla dans la mienne un moment.
Or, je vous dis... Mais non, je ne sus rien vous dire.
Or, vous me dîtes... Mais non, vous ne causiez pas.
Or la terre embaumait et nos cœurs étaient tristes.
Pourquoi? pourquoi ? — Jamais nous ne le saurons.
L'heure vint, comme toujours, d'une séparation
où les cœurs se brisent. — Mais nous étant quittés,
n'avez-vous point souri à ces vols d'hirondelles ?
et n'ai-je point regardé frissonner le gazon ?
On s'est si peu aimé, l'autre jour, ma Lucienne.
Vraiment, qu'y avait-il ? — Azur bleu, nuages blancs...
Une ligne de peupliers mourait à l'horizon.

XXII

Vous, ne plus être ? Eh ! ça vous paraît simple. — Ces mots me tuent. — Allez, vous vous moquez. Vous ! mourir, vous ! Mourir d'amour peut-être ? Vous en aller ? Comment le pourrais-tu ? Quand je t'offris ma vie et mon amour, quand je t'offris mon orgueil si sensible, éprouvais-tu que j'étais ce Chanteur ? Et

ce que j'aime, — une fois aimé, Lucienne — ce que j'aime, ne meurt plus.

Vous n'êtes point que *vous* pour moi, Lucienne, vous êtes mon amante, et vous pourriez mourir cent fois que vous seriez toujours vivante.

Vous êtes dans les fleurs et l'air que je respire, vous êtes dans les feuilles et l'air que je respire, les blondes pousses et la feuillée qui tombe, vous êtes dans l'odeur des fruits que je respire, dans le profond parfum de l'automne expiré, et dans la neige sur les branches — ou la neige comme une main câline sur ma manche.

Ainsi, pour moi, vous êtes l'univers. Et c'est votre faiblesse en moi.

La première aube qui dans la nuit vacille, et se sent droite et rose et puis s'en va, n'est-ce point vous, Lucienne, en jeune fille, dans la Vie assurant vos pas? Et cette aurore mélodieuse, qui dans la pluie sonne déjà, n'a-t-elle votre adresse heureuse à faire de mes larmes une chanson? Midi se meurt amoureusement dans l'herbe chaude, et vous, Lucienne, votre front brûle, vous étouffez, vous étouffez sur mon épaule. O ma petite mystérieuse, le soir vient — couvrez-vous — le crépuscule aux rayons pâles a votre étrange air virginal. Mais vous pleurez? Voyez! voyez!... O cette lune au cœur des lilas... sourdes senteurs, lourdes rosées... elle a votre penchant pour moi, cette lune tendre et parfumée.

Je puis mourir dans votre cœur, et c'est ma force en lui, maîtresse.

Dans mon cœur vous ne mourrez pas, mais c'est en lui votre faiblesse.

Ah! les poètes, ça n'aime guère, parce que ça aime trop, mon Dieu! Ils font d'un *lied* à l'amour la chanson de l'univers. Est-ce bien cela, des amoureux? Moi, je t'aime pour cette fleur que tu tiens entre les doigts, pour cette douce fleur immortelle, et pour le ciel derrière toi...

Vous, ne plus être ? Eh ! ça vous paraît simple. — Ces mots me tuent. — Allez, vous vous moquez. Vous ! mourir, vous ! Mourir d'amour peut-être ?... Toi, me quitter ? Comment le pourrais-tu ?

XXIII

Lorsque je suis Paul Fort pour toi, lorsque tu marches près de moi, la tête pâle, fine et fière, sous ton large feutre étalé ou frappé d'un poing mousquetaire — (sa plume, à ton oreille, a l'air de te causer d'aventures) — j'écoute sonner aux pavés tes pas de fille volontaire, et l'air poursuivre ton allure, et je me sens Paul Fort pour toi, te sachant fière auprès de moi.

Que tu me plais, belle aventure qui satisfais ma volonté ! Oh ! que tu plais à ma fierté, fille emportée par ton allure, que tu plais à mon cœur royal ! Et j'ai, pour hausser ma stature, envie de monter à cheval, ô Lucienne, quand tu te drapes, en toisant la vie, dans ta cape de grand d'Espagne et près de moi. Alors, je suis Paul Fort pour toi !

XXIV

« Ce matin, l'abeille a chanté le lys : un anneau chante à votre doigt. Un oiseau chante dans les myosotis : votre œil me rit sous la paupière... »

Ainsi, je vous chante des mots qui ne veulent rien dire, des mots très doux et qui délirent, en vous berçant dans mes bras — des mots si purs qu'on dirait du silence, et qui vous rassurent, nonchalante, qui vous rassurent de ma câline audace !

« La lune est dans l'eau comme les roseaux... le soleil au ciel est comme une abeille... un coup ! deux coups ! écoutez le coucou, mon baiser chante à votre cou. »

XXVII

Fâchée ainsi vous me plaisez. Rien de si doux, je vous assure, rien de plus doux, sous le baiser, qu'une tempe où le sang murmure,

ni de si jeune et gai, bien sûr, que votre nuque détournée et rejetée à l'aventure, quoique en mes mains abandonnée.

Combien me vaudra de baisers un si doux chant ? Je ne puis dire. Votre amant n'en a pas idée dans ses mauvais rêves, les pires.

Et n'est-il que lui de martyre ? Mes mains tremblent où vous cachez parmi vos pleurs votre sourire, Lucienne, encore que fâchée.

Fâchée ainsi vous me plaisez. Rien de si doux, je vous assure, rien de plus doux, sous le baiser, qu'une tempe où le sang murmure...

XXVIII

Tu veux une chanson pour rire ? Écoute un refrain d'enfant. — Je ne saurais plus en rire. — Alors, une chanson d'amant :

« On prend les belles que l'on peut. La mienne aura cent défauts. Et penchant la tête un peu, elle me regardera d'en haut. »

— D'en haut ? dis-tu. La gamine sera donc sur quelque toit ? sur un arbre ? une colline ? — *Elle sera près comme toi.*

XXXIII

Le crépuscule est au bois, plus profond que dans la plaine. Entrons, après tant d'amour, nous reposer du soleil.

Rien ne dure. Adieu, beau jour ! L'amour est une amourette. Allons l'enterrer à l'ombre, au parfum des violettes.

Nous bêcherons sous la mousse loin du crépuscule vert, — creusant une petite fosse à notre amitié légère.

La nuit tombe, et tout s'efface. Adieu, nos cœurs sont glacés. Adieu vous, adieu encore, adieu Lucienne effacée.

XXXVI

Et te voici revenue câline dans mes bras ! Ainsi l'on voudrait l'ombre et c'est le jour qui vient. O mon enfant, te bercerai-je entre mes bras, de ce même mouvement dont tu berças mon cœur ?... Si tu pouvais mourir d'amour entre mes bras, mourir bercée avant que notre amour se meure, ah ! tu verrais de telles clartés avant l'heure !... Ainsi l'on attend l'ombre et c'est le jour qui vient.

XL

Vous m'avez oublié ? Je ne m'en étonne guère. Votre tendresse m'eût étonné bien davantage.

Mais votre tendresse était un rêve, et de votre oubli je mourrai.

Lorsqu'on me le raconta, j'ai senti dans mon cœur entrer le froid d'une lame d'acier !

Attendez, je meurs, j'ai très froid. Je brûle ! Ah ! ne m'auriez-vous pas oublié ?

XLI

Une feinte ? vraiment, c'était une feinte ? Et pour vous avoir offensée ? Ah ! croyez-moi de pareilles craintes... Vous offenser ! c'est insensé !

Moi, j'aurais pu... Dites encore ?... — Et qu'appeliez-vous une offense ? — Je devine. — Il est vrai : j'eus tort. C'était l'orgueil de ma défense.

A présent, je serai bien sage, et sans doute aussi plus aimé. — Mes yeux ont parfois de ces rages, en effet, qu'il faudrait calmer.

Ne prenez pas pour de la haine, la douceur mise à vous parler, et si vous me toisez, Lucienne, quelque envie de vous étrangler.

XLII

Mais il faut se soumettre et plier les genoux et de calmes reproches il faut les écouter. La tête entre vos mains, je dois trouver bien doux des ongles qui s'étirent lentement sur mes joues, et faire le gâté, et faire le flatté, lorsque j'entends, parmi vos doigts, à mon oreille, le nom de cet amant que pousse votre haleine. C'est pour me dire, oh ! oui, que vous ne l'aimez pas. — Laissez battre ma tempe à vos souliers de soie.

XLV

L'obscurité du lit est pleine de silence... Ah ! nous rêvons si loin ! — Le drap qui la recouvre laisse passer la blanche roseur d'un petit sein.

Elle respire à peine. — La veilleuse ? Le jour ?.., jette au mur des feux fauves. Mais saurons-nous jamais quel rayon de l'amour brille en l'obscure alcôve ?

Quatre fleurs du rideau sont sorties d'une pâle, vaste et bleue solitude. — Est-ce une nuit d'Équateur ? Sont-ce tes quatre étoiles brillantes, ô Croix du Sud ?

Ai-je tant voyagé ? N'est-ce pas un mensonge ? Ne suis-je plus

ici ?... Où m'a conduit l'amour ? Ce n'est plus moi qui songe. Et qui donc est celle-ci ?

XLVIII

Dieu ! si l'on m'avait dit que je ne pourrais t'aimer qu'au prix, Lucienne, de tant de larmes, j'eusse en moi consulté cette lâcheté humaine, objet de ton mépris n'est-ce pas ? Mais non, Lucienne, tu m'as amusé, tu m'as fait croire à tant de choses, et ton cœur fut si rusé que j'ignore jusqu'à la cause de mon malheur, et si c'est toi !

XLIX

Un jour, tu m'as frappé d'une tige de roses. Tu me frappas au front et vis couler mes larmes.

Alors tu m'as demandé... pour te moquer, sans doute ? tu me demandas pardon de m'avoir si bien apprivoisé.

Mais je ne pleurais pas et mes yeux étaient secs. Les roses fraîchement cueillies étaient pleines de rosée.

LI

D'un petit vin violet qui ne coûte pas bien cher, j'ai tiré, ma chère, une philosophie.

Le vin doux, ce vin, mène à la tristesse, et la tristesse à la mélancolie

et de là, ma chère, à l'oubli !

J'oublie les soirs sous la tonnelle, où le vin doux m'a rendu gai, parce que tu étais là, exprès.

Tous ces faux beaux ciels couleur d'espérance, ah ! comme ils ont fui, mirés dans nos verres ; bus avec le vin, ils ont fui !

Tu n'es plus là, mais j'ai l'oubli.

Le vin violet mène à la tristesse, et la tristesse à la mélancolie.

LIV

Matin de rosée ! matin de violettes ! Et déjà le ciel pur s'ombrage d'hirondelles. Tout le printemps frissonne à la croisée ouverte. Je ris, le front baigné de fraîcheur matinale.

Bruits du matin légers, ciel enfant, douce haleine, premiers rayons du jour à la croisée ! Qui faut-il pardonner ?... O feux roses du ciel, quand sur mon bol de lait je brise le pain grillé !

Une ouate indécise flotte sur la forêt. J'entends un char rouler dans la plaine... Est-il vrai que ma joie soit si grande ? O liberté !... Lucienne !... Je ris, le front baigné de fraîcheur matinale.

Fin des « Extraits » tirés de Lucienne

MEUDON

Les yeux bleus d'une Clémentine, et ses bras blancs levés au jour vers chaque branche d'aubépine, la matinée d'un jeune amour,

la balançoire et les tonnelles, dans les avoines quelqu'un qui siffle, nos morsures, tes petites gifles, et le glouglou du vin vermeil,

sur la nappe un rais de soleil, le bruit des fourchettes, la romance d'un Italien qui se balance et chante en regardant le ciel ;

dans un bois où l'azur s'appuie, nos bons sommeils d'après-midi, sur mon cœur ta main qui repose, nos réveils parfois et nos poses,

le retour au son de nos pas, ta gorge oppressée, tes soupirs, et la nature qui s'étire et fleure bon comme tes bras,

le couchant sur le mur en ruines (ô les lierres du Bas-Meudon !), le chemin noir qui se termine, la Seine, les frites, les goujons,

le ciel vert où tremble une étoile, Saint-Cloud qui s'allume, nos regrets, la vision du sentier pâle qui reconduit à la forêt,

(il mène à la gare, le jour tombe) — la laiteuse odeur dans l'espace des vernis du Japon, les glaces d'un train qui passe, ton frisson ;

le printemps, notre amour, ta foi, mes serments, nos pleurs, tes romances, le crépuscule au fond des bois, et nos longs baisers en silence,

ah ! c'est bête qu'on se rappelle de ces choses qui ne sont pas, qui sont en rêve et sont cruelles, et puis que l'on oublie déjà !

LE FIACRE

Tout nous dire, ne rien dire, quand ce fiacre nous entraîne, c'est la même chose, ou rire? C'est l'amour qui nous promène.

Pour moi l'amour est un mal, et pour vous un passe-temps. Nous fatiguerons le cheval à nous leurrer si longtemps.

Va doucement, va, bon cocher, par des rues, devant des maisons. Pour un si médiocre péché, ton dos sera notre horizon.

Amertume des baisers morts ! Est-ce vrai ? l'on s'est embrassé ? Un cahot aida notre effort. Et la roue ne s'est pas cassée ?

Quoi ! nous nous sommes enlacés ! A-t-on baissé les stores verts ? Oui, cela s'est passé, passée, souvenez-vous-en, la barrière.

Un vieux marc rétablit nos cœurs sous une guinguette, à Montreuil. Le cheval fumait dans sa sueur contre la haie de chèvrefeuille.

Et nous ne sûmes que savoir, nous étouffions contre les stores, quand nous reprîmes, vers le soir, la route des petits efforts.

PETITES ROMANCES

I

Je sais bien, tu vendis mon âme au diable que l'on rencontra, pour un joli bouquet de flammes que sur ton cœur il épingla.

Et je sais que tu fis sur moi l'aimable essai d'un cœur glacé, l'essai de ton amour sans foi, quand ce bon démon fut passé.

Oui, je t'ai mis la flamme au cœur par l'entremise d'un bon diable. En ai-je profité ? Malheur ! De tes amants je suis la fable.

Savons-nous quel démon c'était ?... C'était un jour plein d'alouettes. Si tu m'aimas, qui donc le sait ? Un diable et sa petite fourchette.

II

La main douce, à mon bras, de l'ami troublant qui me parle d'aurore, lorsque le jour succombe, je suis la route et lui

me donne ses raisons... Un pas devant son pas je ris en l'écoutant.

La main cherchant la main de l'ami qui me trouble et me parle de joies, lorsque mes joies sont mortes, je suis la route et lui me donne ses raisons... Je souris, me penchant vers lui, en l'écoutant.

Une main sur l'épaule de cet ami troublant qui me parle d'amours, quand je suis las d'aimer, je suis la route et je soupire à ses raisons. Un pas derrière lui je pleure en l'écoutant...

III

Dans l'odeur des feuillages, on prenait la Bastille : mettez à la femme un laurier sous le nez.

A défaut de laurier, de la poudre et des balles, et faites-lui sauter la tête, à la garce !

Pas de demi-mesures : la mort ou le laurier. Que le revolver fume à votre main glaciale

ou que le laurier tremble vers sa moue impériale. Il faut anéantir le monstre, ou le flatter.

IV

ENTRE DEMOISELLES

Vraiment, la vie est-elle une chose qu'il faille tant considérer? Ma robe est noire, la tienne rose. Nos deux chevelures sont dorées.

Mon Raoul est mort à la guerre. Ton Paul mourra demain. ris donc ! La constance est toute une affaire. Sa lettre est dans mon guéridon,

sa dernière, à mon chéri !... quatre jours avant d'expirer !... Il voulait m'aimer pour la vie, et vivre à m'en désespérer.

Un jour je lui causai d'un *flirt*, — ah ! du nôtre, par politesse. Il m'offrit une petite fleur pour mettre en mon livre de messe.

*

Aimons-les peu, aimons-les bien. Je veux dire : aimons-les en rêve. C'est déjà trop qu'il soit un lien entre leurs baisers et nos lèvres.

Brisons-le, ne le souffrons plus. C'est leur âme qu'il faut saisir de toute notre âme, et, vois-tu, comme c'est impossible, il faut rire

et feindre aussi qu'on les adore ! A ce choc-là, leur cœur s'entr'ouve. On regarde au fond, et l'on sort doucement tout ce qui s'y trouve,

de sorte que nos belles ruses ne puissent plus les faire souffrir, et que d'eux-mêmes ils nous refusent, un jour, ce qu'on pourrait offrir.

V

Amuse un cœur, déchire un cœur. Moi, je regarde ton sourire. Et que m'importe la douleur de tes amants ? Ils sont là pour souffrir.

Ils ont pris toute la souffrance et ne m'ont laissé que le bien. Qu'ils adorent, sans espérance, un cœur si jeune et si léger que rien !

Pour moi, l'amour que je te porte, ce n'est qu'un petit courant d'air, entre le mur tiède et la porte de ton cœur jeune à mon cœur entr'ouvert.

LE CASINO

Ah ! laissons les tresses qui volent ! ah ! laissons les cheveux flotter ! Sol, la, si, do, ré, mi, fa, sol. Un piano pour pianoter.

Approchez-le de la fenêtre. Que l'on danse sur la pelouse. On s'aime, on s'aimera peut-être. L'herbe est tendre et la lune est douce.

Les grands arbres sur la falaise et la mer au bord des galets ont des murmures qui se plaisent. On cause bas et l'on se plaît.

Ça durera le temps d'une ronde. L'anglaise Kate m'a dit : « Nô ! », et je souffle à Jeanne : « Oui, ma blonde... » Dansons autour du casino.

Jenny est rouge comme une pomme. Que Robert est joli garçon ! Marguerite court après Tom. Paul a pris le cou de Suzon.

Et le soir est tombé si vite que le pasteur a son ombrelle. Un bombyx frôle et bat les vitres, ouvertes à la ritournelle.

Ah ! ce n'est plus le temps des rondes. Valsons autour du casino ! On valserait autour du monde avec ce Tagliafico.

Voyez comme la lune éclaire tout l'air penché de Gabrielle, qui veut se jeter à la mer, si Robert ne valse avec elle.

On vient de gifler Marguerite, pour n'avoir pas su l'empêcher de faire à Tom une visite, dans la guérite du douanier.

Les tresses volent vers le ciel, sur les bérets rouges, blancs, noirs, et les tailles des demoiselles ondulent dans la brume du soir.

L'ITALIEN

« Chantez, dis-je à l'Italien : prenez l'orgue. — Bien. » Il prit son orgue et chanta.

Hier il m'avait, l'infâme, si câliné l'âme. O *mandoli-mandola !*

Ce soir la mer jaune et rose bat comme une rose, très nonchalamment, la digue,

et j'oublie mon beau chanteur ou plutôt (mon cœur n'étant pas assez prodigue)

je le rêve... Mais lui : « Signor ! si je chante encore, ce n'est vous, mer, ni rivage

qu'il faut regarder : ma voix ne dit rien sans moi. Remarquez bien mon visage. »

LA VIOLONISTE

Elle joue en tzigane, avec une câlinerie d'oreille sur le violon, comme si elle écoutait un cœur.

Avant d'être entendus, n'est-ce pas que des sons aussi doux et câlins suivent le contour de son profil ?

Une brise est l'archet qui faiblement sursaute, s'enfièvre sur les cordes, ou s'y appuie et coule et tremble.

Elle joue en tzigane et câline de sa joue, de son oreille où luit une perle et de sa tempe, le bois sonore.

Les cordes soupirent, vibrent, et, dans le son qui meurt, elles se tendent, se détendent, puis brusquement se tendent à crier.

L'archet tire une plainte sombre.

Et, doucement, des notes roulent sur le violon, comme des larmes sur un visage penché dans l'ombre.

*

Son corps ondule. Et n'est-ce pas que c'est doux ? Ses yeux gris, ses yeux noirs ou gris, ses yeux battent, et son corps ondule.

Oh ! l'archet qu'il est loin !... il pose sur la première corde. Il s'avance, en cadence, comme une barque sur la mer.

Je crois bien que deux feux entre la nuit des cils, deux feux intermittents veillent sur ce départ.

Car les yeux noirs ou gris, les yeux méchants et doux, ont des feux argentés, et sur les cordes luit la tempête !

L'archet s'élance, il crie, écrase un flot de sons. J'ai cru voir son sillage...

Il est à l'horizon, puis revient, se balance, et les yeux noirs ou gris se closent : — l'archet naufrage.

*

On ne sait quelle peine ont ces yeux-là, ni cette jeune main aventureuse, s'il n'y a pas un peu de folie dans tout cela, ou quel chagrin caché ?

Révélateur des peines, ô violon, tais-toi ! — Non, riez, cordes !

Et voici que vous riez, que vous riez, voici que vous riez d'un rire si philosophe, sous l'archet qui chahute presque, dans cette interminable volée de croches !

FIN DE L'AMOUR

Vois-tu, la vie, ça se *bostonne*, lorsqu'on ne peut plus la valser : il faut la danser en personne un peu pressée, ma chère, un peu pressée.

Le bel amour que tu me donnes, ta jolie passion harassée, n'en parle plus donc à personne, j'en suis lassé, ma chère, j'en suis lassé.

Chaque baiser est un fardeau sur ma lèvre à demi glacée ; et la courbure de mon dos vient de passer, ma chère, vient de passer,

avec mes yeux vagues, avec mes reins frileux, mon pas cassé, je sautille, je suis pressé de boire sec, mon cœur, de boire sec.

Ta jolie passion harassée — ton haleine a le goût du cuivre — m'a continué le mal de vivre comme au lycée, ma chère, comme au lycée.

Je te reviendrai sans doute ivre ou pire encore, et mort peut-être, ou vivant comme du salpêtre sur nos plaies vives, ma chère, sur nos plaies vives.

Mais non, je sens la mort qui fleure. Je la respire : elle est camphrée. Un goût d'abîme, — une senteur de printemps frais ? ma chère, de printemps frais ?

LA HAINE A L'ABIME

Je vous tiens, dans mes bras, renversée sur l'abîme. Un courant d'air qui monte me renvoie vos atours. On vous croirait couverte, au grand vent maritime, du baiser innombrable des lèvres de l'amour.

Il n'en est rien pourtant. L'odeur des rochers grise. Éblouie et pâmée, sentez-vous qui vous berce? La haine de vos yeux, très lentement, s'épuise à fixer devant moi la mer à la renverse.

Relevez-vous. Sondez mes yeux. Voyez leur nuit. Ils cherchent la distance où perdre mes regards. Lassitude? habitude? moi je sens tout l'ennui que mon amour jaloux a mis dans vos yeux noirs.

· Tandis que le vent souffle et que mes mains sursautent, comme je porte haut mes regards loin des cimes! L'écumeux océan éparpille les vôtres. Notre haine est diffuse au loin sur les abîmes.

Un indulgent retour de nos amours anciennes nous fit-il rechercher la mer, qui prend les yeux, et ne s'était-on pas présumés courageux au point de se pouvoir regarder avec haine?

Ah! si ton bras m'enlace, alors je vais au crime! Entre mes jambes, le vent bouscule ta chaude robe, et ton châle est sur moi comme une ombre et s'anime sur mon dernier regard de haine, qu'il dérobe.

Je te lâche... Il est doux de se sentir vivant, de sentir l'air friser vos cheveux sous l'oreille, en écoutant mourir un tel cri dans le vent et rouler tous ces rocs détachés sur sa haine.

LA DERNIÈRE ROMANCE

L'amour est un songe où la mort se lève. Ah! si vous m'aimiez, j'irais vivre encore. Me répondrez-vous? la vie est si brève. — « Pensez bien à moi quand vous serez mort. »

Je rêve à présent que l'amour se lève. Ah! j'en veux saisir la réalité! Je me dresse et tombe. Et la mort se lève. — « Donnez un bonjour à l'éternité. »

La mort est un songe où l'amour se couche. Ah ! si vous m'aimiez, j'irais vivre encore. Mais qu'un tendre aveu coûte à votre bouche ! — « Je vous aimerai quand vous dormirez. »

Ma paupière enfin se ferme au soleil. La vie est un songe où la mort se lève. J'ai rêvé la terre, j'ai rêvé le ciel, l'éternel amour et la vie si brève.

SI JE CONTAIS
LA FUITE D'UNE NINON ADORÉE

Si je contais la fuite d'une Ninon adorée, je voudrais être en une ville de l'Est, un maréchal des logis au cœur fier, endiablé,

un maréchal des logis des chasseurs à cheval, dont la plume se dresserait orgueilleusement pour arrêter, par l'obstacle de ses barbes, la gravitation des mondes — et qui soudain pleurerait,

et qui pleurerait sur ses galons, comme un tout petit enfant perdu au crépuscule et qui pleure sur sa manche au cœur d'une forêt,

dans une de ces forêts d'Ardennes — ô Ninon ! sans entendre un appel de voix déchirée, sans entendre l'appel du lointain clairon,

si je contais la fuite d'une Ninon adorée !

ÉPIGRAMMES A MOI-MÊME

ÉPIGRAMMES A MOI-MÊME

Extraits des tomes I, II, VI, VII et XIV des « Ballades Françaises ».

MON PORTRAIT

Mes yeux, comme deux diamants noirs, brillent sous mon chapeau Rembrandt: ma redingote est noire ; noirs, mes souliers vernis reluisants.

Cheveux noirs serrant les joues pâles. Un long nez tombant de Valois. Et fleurant la malignité, j'ai la raideur de la fierté.

Sourire faux, regard sincère (Nature aussi, tu l'as permis !), et j'ai l'air de mâcher du buis quand je cause avec le faux-frère.

Devant Saint-Germain l'Auxerrois, mon ombre aux marches de l'église, je fixe le Louvre parfois, que le couchant mélancolise...

J'eusse aimé beaucoup être roi : quelque Louis XIII fatal. — Bien malin qui déniche en moi le poète sentimental.

Dieu, cependant, m'a fait un cœur, à moi comme à tous autres, hélas ! Il s'est amusé, le Seigneur, à mettre du feu dans la glace.

Je ferai vibrer toutes les lyres. L'âme humaine est ma religion. L'or se mêle, en mes réflexions, au sang, aux roses et à Shakespeare.

MES PROSES EN VERS

Je veux, pour mériter le beau nom de poète, abriter mes songeries de tes fortes images, Nature, mais je ne prétends pas, dans mes proses inégales, te peindre, t'égaler, ni même le vouloir

dans mes proses en vers, comme ils disent, les sages.

Nature, je ne conçois rien de tes beautés graves que selon l'amalgame, au miroir de mon cœur, de tes lignes, de tes matières impérissables avec mes joies, ces rêves, et ma vie, ces douleurs, — qu'avec mon cœur, ou bien mon âme, périssables.

dans mes proses en vers, comme ils disent, les sages.

Que je me sens tremblant, que je me sens faible devant tes certitudes, moi l'homme, le douteur, que je me sens la feuille arrachée à tel arbre et tournoyant dans ton vent volontaire, si je ne t'unis pas à toutes mes faiblesses — faiblesses : joies et douleurs, — Nature imperturbable ; ainsi, pour mériter le beau nom, non de prêtre, le beau nom de Poète

dans mes proses en vers.

MON FOL ORGUEIL

Moi seul ai dans le sang toute la poésie, et je ne mourrai qu'ayant tout chanté — jusqu'à vous, bleus mirages des sables : je veux chanter un jour vos infidélités.

Moi seul, qui dans le sang ai toute la poésie, un jour je serai mort ayant tout chanté — sinon vous, maîtresse admirable ! Mais comment chanter une femme si infidèle ?

MES BONS AMIS

Honte à moi ! Feu du ciel, qu'ai-je dit ? L'amitié, je la repousse et nomme à présent un fantôme[1] ? Suis-je fêlé du crâne ? Amis, prenez pitié. Souhaitez-moi la folie ou la mort, seuls vrais baumes.

Je dois à l'amitié, de près comme de loin, d'être ce qu'on me voit, n'est-il pas ? N'est-ce point grâce à vous, mes amis, poètes qu'on renomme, que j'aurai « de chemin fait mon petit bonhomme » ?

•

Vers la gloire juchée très haut — peut-être au ciel — les plus grands d'entre vous m'ont fait la courte échelle (trop courte) et puis soudain tous ensemble, ô prodige ! une échelle infinie : on a craint le vertige

et vite on m'a laissé retomber sur le plat, sans le secours — j'aurais pu les casser — des bras « cordiaux », des bras « tendus », enfin de bras aux mains applaudissant mon cri plaintif, hélas !

•

Rien ne vaut d'être aimé pour être heureux au monde. A ce compte le suis-je ?... Heureux, aimé, heureux, je fus, je suis le riche terrain sous les cieux que l'on s'est le plus disputé, sur quoi l'on fonde.

Combien se sont croisés sur ma grand'route offerte, que pour tous j'ai tracée en mon riche terrain ! Aux bords de ce petit bonhomme de chemin j'ai construit quels palais des cent portes ouvertes !

1. « Repoussons l'amitié, ce fantôme aux cent mains. » — *Le Regret* (dans « Naissance du Printemps à La Ferté-Milon. »)

J'en vis déménager les tableaux et les meubles, par plus experts que moi de les apprécier, j'en conviens. Le devoir d'un hôte est d'être aveugle. Et que ne fait-on pas au nom de l'amitié ?

Cesserai-je, ou faut-il que plus je me renie ? Mes palais envahis, moi chassé, tout de suite, dans mes palais la troupe amicale m'invite. — On ne peut que gagner en bonne compagnie.

*

Je sens bien que je ruse autour de la Satire pour entrer en ce genre absurde. Ah ! serviteur ! Et que le feu du ciel me hante et me déchire si j'ai voulu parler des amis de mon cœur !

Ceux-là, ce petit nombre, il en sera causé de toute mon amour et dans moins de faconde, et lors seront vos joues de larmes arrosées. — Aimez, soyez aimés, c'est là tout l'heur du monde.

MA SIMPLICITÉ

L'homme a fait Dieu à son image et c'est si beau de l'avoir fait !

Chaque homme a dans son cœur un héros qui sommeille et qui s'éveille un jour et qui effraie son cœur. Il regarde en lui-même alors et sait son deuil, il voit un Christ souffrant de se comprendre seul.

Et c'est si beau quand l'homme, grave, souffre de ce qu'il se comprend.

Mais d'unir nos souffrances en un seul limon pur et d'en ériger Dieu dans sa seule figure, hommes, nous nous montrons alors

beaux, si graves que rien ne nous paraît plus beau qu'à notre image.

Et c'est si grand de l'avoir fait, le Dieu des hommes, à notre image.

... Et s'il me vient de croire à l'Éternel Printemps, c'est que je pense ainsi dans un jour de beau temps. Mais chaque jour plus clair et dernier de la ronde semble, né de mon cœur, le premier jour du monde!

Et cela m'est si bon de croire qu'on m'aime pour cette simplicité...

OH ! QUI ME DIRAIT

Oh ! qui me dirait (qui ne mentirait) : Recréateur, ô visionnaire, si vous êtes l'esclave noir de l'Orient de vos symboles, vous êtes le germain, le maître blanc de vos paroles!

FIN DU « CHOIX DE BALLADES FRANÇAISES »

APPENDICE

I

ates d'édition, titres et divisions des quinze volumes des « Ballades Françaises »

NOTA. — Les huit premiers volumes sont édités par la *Société du Mer-*
re de France, 26, rue de Condé, Paris; les sept suivants par *Eugène*
guière, éditeur, 7, rue Corneille, Paris (Collection de « Vers et
ose »).

TOME I

97. — BALLADES FRANÇAISES (Première série). Volume in-18, de 366 pages, contenant :

Préface de PIERRE LOUYS.

Livre I : *Ballades Françaises*. (La Mer. Les Cloches. Les Champs. Le Hameau.)

Livre II : *Ballades Françaises*. (Les Saisons. La Nuit. Un Livre d'Amour. Les Champs, la Route et l'Âtre. L'Orage.)

Livre III : *Mes Légendes*. (Orphée charmant les Animaux. Endymion. Bacchus Indien, etc. Louis XI, curieux Homme. Coups sourds du Heurtoir. La Naissance de Coxcomb.)

Livre IV : *Mes Légendes*. (Les Fous et les Clowns. La Mort et Satan. Les Manants et les Reîtres. Les Grands et les Rois.)

Livre V : *Ma Légende*. (Les Premiers Pas. Il y a là des Cris.)

Livre VI : *Ma Légende*. (Les Mauvais Songes. Les Demoiselles de mes Larmes. L'Amie sans péchés.)

Ce tome I des BALLADES FRANÇAISES réunit, avec un grand nombre de
èmes nouveaux, la plupart des poèmes contenus dans les plaquettes
vantes : *Plusieurs Choses*. poésies. Paris, Librairie de l'Art Indépendant,
94, in-16. — *Premières Lueurs sur la Colline*, poésies. Paris, Librai-
de l'Art Indépendant, 1894, in-16. — *Monnaie de Fer*, poésies et
èmes en prose. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-16.

— *Presque les Doigts aux Clés*. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1895, in-16. — *Il y a là des Cris*, poésies. Paris, édit. du Mercure de France, 1895, in-16. — *Ballades* (*Ma Légende. Mes Légendes*), poèmes en prose. Paris, édit. du Mercure de France, 1896, in-16. — *Ballades* (*La Mer. Les Cloches. Les Champs*), poèmes en prose. Paris, édition du Livre d'Art et de L'Epreuve, 1896, in-16. — *Ballades* (*Les Saisons. Aux Champs, sur la Route et devant l'Atre. Mes Légendes. L'Orage*), poèmes en prose. Paris, édit. du Mercure de France, 1896, in-16. — *Ballades* (*Louis XI, curieux Homme*), poèmes en prose. Paris, édit. du Mercure de France, 1896, in-16.

Tome II

1898. — MONTAGNE. FORÊT. PLAINE. MER (*Ballades Françaises*, deuxième série). Vol. in-18, de 260 pages, contenant :

Livre I : *La Montagne, les Glaciers et les Sources.*
Livre II : *La Forêt, les Bois et les Ruisseaux.*
Livre III : *La Plaine, les Prairies et les Fleuves.*
Livre IV : *La Mer, les Ports et les Rivages.*

L'Amour et l'Aventure.

D'Anciens Jours.

Tome III

1898. — LE ROMAN DE LOUIS XI (*Ballades Françaises*, troisième série). Vol. in-18, de 432 pages, contenant :

Livre I : *Louis XI, curieux Homme.*
Livre II : *La Ligue.*
Livre III : *Maître Tristan l'Ermite.*
Livre IV : *Les gentils Bienfaits de la Politique.*
Livre V : *Maître Olivier Le Dain.*
Livre VI : *Les États généraux.*
Livre VII : *La Rose d'York.*
Livre VIII : *Maître Jean Balue.*
Livre IX : *Louis XI, Homme considérable.*
Livre X : *Charles le Téméraire.*
Livre XI : *Lions et Renards.*
Livre XII : *Complicités avec le Ciel.*

Tome IV

1900. — LES IDYLLES ANTIQUES et les Hymnes (*Ballades Françaises*, quatrième série). Vol. in-18, de 212 pages, contenant :

Livre I : (L'Amour. Morphée. Galatée. Les Faunes. Icare. Le Printemps. Les Napées. L'Ivresse de Néère. Vénus. La Triple Hécate. Prométhée. Le Voyage de Jason. Hercule et Omphale. Hélène. Les Sirènes. L'Alerte.)

Livre II : (Aréthuse. Les Néréides. La Fournaise. Le Dialogue Nocturne. Le Sylvain Fou. Bacchus et Ariane. Amaryllis. La Coupe de Ménalque. L'Eglogue. Les Brûlures de la Neige. Aculinus.)

Intermezzo.

Les Jeux de l'Hiver et du Printemps.

Tome V

1900. — L'AMOUR MARIN (*Ballades Françaises*, cinquième série). Vol. in-18, de 216 pages, contenant :

Livre I : (La grande Ronde. L'Amour marin. Les Chansons au bord de la Mer (I). La Hantise. Chansons pour Simonne. Les Pêcheurs. Chansons pour les Garces. La Terre-Neuvier, etc., etc.)

Livre II : (La Vie et la Mort. M. le Curé de Langrune-sur-Mer. Les Chansons au bord de la Mer (II). La Vague fauchée. L'Ivrogne. Le Marin trop aimé. Chansons de Fou, etc., etc.)

Tome VI

1902. — PARIS SENTIMENTAL ou le Roman de nos Vingt Ans (*Ballades Françaises*, sixième série). Vol. in-18, de 214 pages, contenant :

Livre I : (La Rencontre (boulevard Sébastopol). Premier Rendez-vous (square Monge). Les beaux Dimanches. L'Amour au Luxembourg. Sur le Pont au Change. Bullier. Jalousie (place Notre-Dame). Amours d'un soir. (Taverne du Panthéon.)

Livre II : (Le Moulin d'Orgemont. Les Tziganes.)

Livre III : (L'Ondée. Promenade solitaire du Point-du-Jour au Luxembourg. Après la Mort de la Petite. Dans le brouillard (plaine de Colombes). Le Jardin).

La Bohème du Cœur et les Romances d'un Sou.

Tome VII

1903. — LES HYMNES DE FEU (*Ballades Françaises*, septième série). Vol. in-18, de 212 pages, contenant :

Lucienne, petit roman lyrique.

Les Hymnes de Feu (La Vision harmonieuse de la Terre. La Nuit d'Etoiles. Le Chemin des Douaniers. Le Couchant Mystique. Harmonie de la Mer, de la Lune et de l'Orage. Le Dauphin. Le Crépuscule. L'Amour et la Lumière. Hymne au Printemps.)

Tome VIII

1906. — COXCOMB ou l'Homme tout nu tombé du Paradis (*Ballades Françaises*, huitième série). Vol. in-18, de 174 pages, contenant :

Le Livre des Visions :

Livre I : *La Vision Pastorale.*

Livre II : *La Vision Cosmique.*

Livre III : *La Vision Sentimentale.*

Henri III (*La Vision Romantique*).

Coxcomb (*La Vision Féerique*).

Tome IX

1908. — ILE-DE-FRANCE (*Ballades Françaises*, neuvième série). Vol. in-18, de 212 pages[1], contenant :

Coucy-le-Chateau. — *Senlis.* — *Saint-Jean-au-Bois.* — *Gonesse.* — *Roissy-en-France.* — *Jouy-en-Josas* (Ile-de-France, livre I).

Margot mon Page (Ile-de-France, livre II).

1. Une nouvelle édition, augmentée, a paru de ce livre en 1911.

Tome X

1909. — MORTCERF (*Ballades Françaises*, dixième série). Vol. in-18, de 180 pages, contenant :

Étude sur les « Ballades Françaises » par Louis Mandin.

Villes et Villages : *Saint-Mammès. — Nemours. — Recloses. — Vélizy* (Ile-de-France, livre III).

Intermède (*Cantilènes et Ballades*).

Mortcerf (Ile-de-France, livre IV). — (Les beaux Noms. La Forêt de Crécy. Vente du « Coin Musard », etc., etc.).

Tome XI

1910. — LA TRISTESSE DE L'HOMME (*Ballades Françaises*, onzième série). Vol. in-18, de 176 pages, contenant :

Repos de l'Ame au Bois de l'Hautil (Le Fleuve et la Rivière. Pontoise ou la Folle Journée. Visite à la vieille Dame de « La Roseraie ». La Chapelle abandonnée, etc., etc.).

La Tristesse de l'Homme :

I. *Élégies.*

II. *Le Cahier de Romances et de Complaintes.*

III. *Élégies.*

Tome XII

1911. — L'AVENTURE ÉTERNELLE (*Ballades Françaises*, douzième série). Vol. in-18, de 148 pages, contenant :

L'Aventure Éternelle (Livre I).

En Gatinais (Dédicace au Pays. Le Plateau des trois Clochers. Service accéléré. Le Brocbeton. Notre-Dame-du-Corail-des-Champs. Métamorphose du Poète, etc., etc.).

Tome XIII

1912. — MONTLHÉRY-LA-BATAILLE (*Ballades Françaises*, treizième série). Vol. in-18, de 152 pages, contenant :

Aubry d'Argenlieu ou les Fleurs de Lys. — *Montlhéry de nos Jours. — Idylle récente.*

L'Aventure Éternelle (Livre II).

Tome XIV

1912. — VIVRE EN DIEU (*Ballades Françaises*, quatorzième série. Vol. in-18, de 200 pages, contenant :

Vivre en dieu.

Naissance du Printemps a la Ferté-Milon (Invocation à la Flore de Mars. Reconnaissance matinale de la Ville. Les sept Maisons de Jean Racine. Le Regret. Le Souvenir, etc., etc.)

L'Aventure Éternelle (Livre III).

Tome XV

1913. — CHANSONS POUR ME CONSOLER D'ÊTRE HEUREUX (*Ballades Françaises*, quinzième série). A paraître.

II

Quelques définitions de la forme des « Ballades Françaises »

DE M. PIERRE LOUYS (dans la Préface du premier tome de *Ballades Françaises*, 1897) :

Les *Ballades Francaises* sont de petits poèmes en vers polymorphes ou en alexandrins familiers [1], mais qui se plient à la forme normale de la prose, et qui exigent (ceci n'est point négligeable) non pas la diction des vers mais celle de la prose rythmée. Le seul retour, parfois, de la rime et de l'assonance distingue ce style de la prose lyrique.

Il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien un style nouveau. Sans doute M. Péladan (*Queste du Graal*) et M. Mendès (*Lieder*) avaient tenté quelque chose d'approchant, l'un avec une richesse de vocabulaire, l'autre avec une virtuosité de syntaxe, qui espacent aisément les rivaux. En remontant davantage encore dans notre littérature, on trouverait même déjà de curieux essais de strophes en prose. Buffon, qui ne fit rien

1. Proposons de désigner ainsi les alexandrins qui comprennent douze syllabes sonores et laissent quelques muettes élidées.

que de parfait, excellait à cela aussi. Sa phrase la plus célèbre en peut servir de témoignage :

> La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite
> Est celle de ce fier et fougueux animal
> Qui partage avec lui les fatigues de la guerre
> Et la gloire des combats.

Si l'on veut bien lire cette phrase *de prose* selon la diction de la prose, c'est-à-dire en élidant les *e* muets de *conquête*, *fatigues* et *gloire*, c'est la strophe classique de Malherbe. L'exemple est d'autant plus significatif que l'éloignement de son auteur à l'égard de la poésie est un fait assez connu ; mais la prose des poètes en offrirait de plus fréquents. La longue déclaration de Fortunio à Jacqueline est écrite tout entière en vers de huit syllabes coupés de vers de dix. L'assaut de Notre-Dame contient quelques-uns des plus beaux alexandrins d'Hugo. Renan, qui eût été poète sans la contrainte de sa jeunesse religieuse, avait parfois la coquetterie de faire reposer un chapitre sur douze pierres inébranlables.

Toutefois, ce sont là des exceptions assez généralement condamnées. Si l'octosyllabe, en effet, peut être pris pour l'élément rythmique de toute prose chantante et mesurée, par contre, l'alexandrin solitaire détone ; il arrête le mouvement de la phrase, il surprend comme une citation, presque comme une langue étrangère.

C'est pourquoi, si la tentative de M. Paul Fort a eu quelques précédents, elle n'en est que plus audacieuse. On trouve, d'ailleurs, des ancêtres aux méthodes les plus personnelles, et celle-ci serait mauvaise si elle était sans famille.

M. Paul Fort l'a faite sienne par la valeur théorique qu'il lui a donnée, par l'importance qu'elle affecte dans son œuvre et mieux encore par les développements infiniment variés dont il a démontré qu'elle était susceptible.

On verra, au cours de ces pages, quelle souplesse, quelle mesure et quel équilibre acquiert la phrase, en suivant, selon le tact de l'auteur, un rythme toujours en métamorphose et cependant toujours rigoureux.

Désormais, il existe un style intermédiaire entre la prose et le vers français, un style complet qui semble unir les qualités contraires de ses deux aînés.

DE M. GASTON SAUVEBOIS (dans *la Critique indépendante*) :

...Paul Fort n'est rien qu'un poète...

Alors, répliquez-vous, pourquoi dispose-t-il ses poèmes, typographiquement, à la façon de la prose ?

J'ai pensé autrefois que c'était peut-être dans l'intention de se singulariser un peu, mais j'ai changé d'avis. Voici ce que je crois aujourd'hui :

Paul Fort n'accepte pas la formule classique du vers, telle qu'elle a été respectée même par les Romantiques, qui furent cependant de grands révolutionnaires. Et c'est pour ne pas y porter une main sacrilège qu'il s'est donné une forme poétique bien à lui... N'est-ce pas une belle et oyale attitude ?

DE M. JEAN-RICHARD BLOCH (dans *l'Effort*) :

Échapper à l'étreinte du vers classique sans rejeter les ressources qu'offre sa beauté trop régulière ; se donner la fantaisie du vers libre sans trébucher dans ses dislocations voulues ; conserver les sonorités à la rime sans s'y asservir plus que ne l'exige le plaisir de l'oreille; prendre à la prose sa familiarité et son aisance sans adopter son laisser-aller à corps sans os — tel est, ramené à la froideur de quatre règles, le style de Paul Fort...

M. Pierre Louys pressentait l'importance de cette création quand il écrivait qu'avec les *Ballades Françaises* naissait un style nouveau.

De toute évidence, la forme de Paul Fort renferme les diverses variantes connues de l'expression poétique, depuis le solide alexandrin, bâti à chaux et à sable, jusqu'à la plus mouvante des proses impressionnistes. Mais l'originalité consistait à faire de ce pudding un tout parfaitement viable, homogène et se suffisant par ses seules lois.

Or, Paul Fort y est arrivé. Il a jeté de toute pièce, dans notre langue la forme dont les poètes allemands font usage depuis si longtemps; j'entends par là une poésie qui repose sur l'alternance des temps forts et des temps faibles, et qui ne compte comme juge que l'oreille.

Le style de Paul Fort est, depuis le moyen âge, le premier exemple réussi dans notre langue, d'un lyrisme spontané.

DE M. PAUL FORT (dans la Préface du *Roman de Louis XI*, 1898) :

..... Quant à la forme, j'ai tenté de marquer la supériorité du rythme sur l'artifice de la prosodie[1].

J'ignore si j'ai réussi.

Je sacrifie mes livres à cette étude.

1. Exactement, j'ai cherché un style pouvant passer, au gré de l'émotion, de la prose au vers et du vers à la prose: la prose rythmée fournit la transition. Le vers suit les élisions naturelles du langage. Il se présente comme prose, toute [illegible] d'élision disparaissant sous cette forme.

La prose, la prose rythmée, le vers, ne sont plus qu'un seul instrument, gradué.

J'ai souvent employé, dans ce livre (*le Roman de Louis XI*), le vers alexandrin comme élément narratif.

DE M. ANDRÉ BEAUNIER (Extraits de l'Étude sur Paul Fort, dans *la Poésie Nouvelle*, Société du Mercure de France, éd.).

Paul Fort est aussi l'inventeur d'une métrique qui lui est propre ; l'exubérance de son instinct lyrique se serait mal accommodée des règles auxquelles d'autres s'asservissent.

En épigraphe à son premier volume, il cite quelques lignes de la préface des *Orientales* : « ... Que le poète aille où il veut, en faisant ce qui lui plaît, c'est la loi... Qu'il écrive en prose ou en vers... c'est à merveille. Le poète est libre. » Et, dans un bref avertissement, en tête de *Montagne*, il dit : « Tu dois laisser les écoles à leur chef. Penser en troupe est indigne du poète. Reste libre, c'est là ta première noblesse... Sois toi. »

La forme personnelle dont il revendique l'usage est par lui-même ainsi caractérisée : « J'ai cherché un style pouvant passer, au gré de l'émotion, de la prose au vers et du vers à la prose : la prose rythmée fournit la transition... La prose, la prose rythmée, le vers, ne sont plus qu'un seul instrument, gradué. » En fait, pourquoi n'y aurait-il que deux modes d'expression, puisqu'il y a bien plus de deux modes de pensée? Le vieil axiome : tout ce qui n'est pas prose est vers et réciproquement, — ne serait acceptable que si l'on ne pouvait admettre de sentiments intermédiaires, en quelque sorte, entre les poétiques et les prosaïques et si l'on ne devait autoriser le passage des uns aux autres, suivant les caprices de la vie spirituelle et à travers de délicates nuances.

Or, ce qui, d'après la conception classique, différencie essentiellement la prose des vers, c'est tout l'ensemble des règles catégoriques auxquelles sont astreints ceux-ci, tandis que celle-là en est libre. Paul Fort devait donc chercher un principe de style qui pût convenir à la fois aux vers et à la prose et qui, par conséquent, apparentât ces deux formes du langage. C'est ce qu'il tenta de faire en substituant « le rythme aux artifices de la prosodie ». La prosodie classique avait fixé une scansion du vers extrêmement bizarre et qui transformait la prononciation habituelle aux gens de l'Ile-de-France en une sorte de parler marseillais tout à fait saugrenu. Paul Fort veut que le vers « suive les élisions naturelles du langage », — c'est-à-dire qu'il ne compte pas les syllabes muettes dans la mesure de son vers, même quand elles se terminent par des consonnes... (*Voir ci-après au sujet de cette étude les « Extraits » du livre de M. Louis Mandin.*)

DE M. LOUIS MANDIN (dans son *Étude sur les Ballades Françaises*, Eug. Figuière, éditeur) :

« Il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien un style nouveau », affirme M. Pierre Louys.

« Désormais, il existe un style intermédiaire entre la prose et le vers français, un style complet qui semble unir les qualités contraires de ses deux aînés. »

Cette dernière phrase nous donne en quelques mots le sens même de l'innovation et de ses conséquences.

Et ce style intermédiaire, où les vers et la prose alternent, s'enlacent, se séparent, se reprennent, se confondent, ce style agile comme un clown, jamais un écrivain ne fut doué comme Paul Fort pour le manier, le pétrir, le nouer, le dénouer, en jouer de la façon la plus multiple. Même si cette métrique ne devait servir qu'à son œuvre, elle n'en serait pas moins une trouvaille singulièrement intéressante.

A-t-elle été exactement comprise ? Les partisans des règles immuables devaient naturellement la trouver trop révolutionnaire. Et, d'autre part, elle a été jugée presque timide, dans quelques milieux où l'on rêvait de transformer complètement la prosodie française.

Ainsi, au cours de l'étude fort remarquable qu'il a consacrée à Paul Fort dans son livre si compréhensif, *la Poésie Nouvelle*, M. André Beaunier constate que l'auteur des *Ballades* « est resté, malgré ses velléités d'indépendance, asservi à l'ancienne métrique ; qu'il en observe plus ou moins les règles suivant les cas, les bouscule quand il s'abandonne à sa verve joyeuse et les respecte, au contraire, s'il s'applique à de la poésie impersonnelle ».

C'est la constatation que Paul Fort conforme les mouvements de son rythme à ceux de son âme, mais respecte le fond de la versification nationale. Nous ne croyons pas que ce soit un défaut. Tout art qui veut vivre doit se développer entre ces deux principes : la tradition à sa base, la liberté à son sommet.

La manière dont Paul Fort scande ses vers déroute un peu M. Beaunier, qui écrit :

« Paul Fort veut que le vers « suive les *élisions naturelles* du « lan- » gage » ; c'est-à-dire que sa théorie consiste surtout à réglementer le traitement des syllabes muettes. C'est là une question très difficile. Paul Fort la résout avec hardiesse, mais d'une manière contestable. Généralement, il ne compte pas les syllabes muettes dans la mesure des vers, même quand elles se terminent par des consonnes, ou sont placées devant des mots qui commencent par des consonnes. Mais quelquefois aussi il les compte. Et l'on ne sait pas toujours bien ce qui le détermine à prendre l'un ou l'autre parti. Dans ce vers par exemple des *Idylles antiques :*

O monde au cœur de feu, ô terre mouvementée,

on ne sait s'il prononce, puisque son vers a douze pieds certainement : « terr' mouvementée » ou « terre mouv'mentée ».

Avec tout le respect dû au talent et à la compétence de M. André

Beaunier, je crois néanmoins qu'il pose la question d'une façon trop absolue en exigeant, dans l'exemple qu'il discute, la scansion totale d'une muette et la suppression non moins totale d'une autre. Il me semble que la première syllabe du mot *terre*, appuyée sur sa consonne double et allongée par la muette qui suit, portant en outre l'accent tonique, doit se détacher fortement dans la prononciation, qui effleurera la seconde syllabe à peine, mais assez cependant pour qu'une oreille exercée saisisse dans ce mot la valeur prosodique de deux temps. On fera aussi légèrement sentir la syllabe muette qui est la seconde du mot « mouvementée », mais celle-ci, n'allongeant que faiblement la syllabe qui la précède et qui n'a pas l'accent tonique, disparaîtra comme un soupir dans le mot où elle est enclavée, sans obliger l'oreille à la compter pour une valeur déterminée.

Cette prononciation, qui glisse sur les syllabes muettes sans les frapper, mais en les effleurant, est celle dont se servent, dans la conversation, les gens cultivés, et je suppose que c'est celle de Paul Fort ; car lorsqu'il veut que, devant des consonnes, on élide absolument les muettes, il les supprime de la graphie, à la manière des chansonniers populaires. Mais il n'emploie cette licence que pour figurer le langage du peuple, comme dans le livre *l'Amour marin*, comme dans cette ballade charmante et si souvent citée de son premier livre :

> Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main,
> tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.
>
> Si tous les gars du monde voulaient bien êtr' marins,
> ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.
>
> Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si
> tous les gens du monde voulaient s' donner la main.

En résumé, chez Paul Fort, de même que chez quelques autres poètes contemporains, qui cherchèrent à renouveler la prosodie, la muette a une valeur qualitative et graduée, et non quantitative et fixe. Il est difficile qu'il n'y ait pas un peu de flottement dans l'évaluation de cette valeur, qui varie selon la place de la muette dans le mot et dans la phrase rythmée. Par exemple, lorsqu'une muette tombe au bout d'un hémistiche, Paul Fort ne la compte pas. Je reconnais que le lecteur sera parfois obligé de tâtonner une seconde, pour trouver la scansion voulue par le poète. Mais peut-être n'est-il pas inutile, à ce propos, de faire remarquer que, si notre prosodie traditionnelle est basée sur la fixité rigide du nombre des syllabes, d'autres idiomes laissent à beaucoup de leurs vocables la faculté de se contracter ou de se distendre suivant les mouvements du rythme. C'est ainsi que, sans parler des langues anciennes, nous voyons en anglais des groupes de mots comme *wandering*, qui fait son chemin en trois temps ou seulement en deux, *heaven* qui vous fait monter au ciel en un ou deux temps au choix, *merrily*

(joyeusement) qui, employé par Tennyson dans deux vers successi d'*Enoch Arden*, court sur deux temps dans le premier et se traîne trois temps dans le second.

Cette liberté est, au fond, de même nature que celle dont use Pa Fort dans la mesure des syllabes, et qui s'allie dans son œuvre à u autre liberté, celle du vers lui-même. Dans tel poème, celui-ci, faisant presque classique, avale à l'occasion quelques muettes sans mâcher, mais bat régulièrement douze temps pendant toute une succe sion de strophes. Dans tel autre passage, il joue à cloche-pied çà là. Ailleurs, par exemple dans la description familière, le vers s'é fréquemment du dos ailé de Pégase, pour monter la jument orange Louis XI, qui va l'amble à travers la bonne prose fleurie.

Exemple, que j'emprunte encore à M. Beaunier :

Revêtu de son plus joyeux costume pourpre,
(il portait ainsi le deuil de son père),
monté sur un pal(e)froi blanc comme oie domestique,
le roi chevauchait à l'ombre d'un drap d'or que soutenaient, sur la pointe de quatre lances, quatre gros bourgeois suant à grosses gouttes, etc.

Cette liberté, inusitée jusqu'alors dans notre langue, n'est-ce pas qui s'ébat dans le génie de Shakespeare ? Dans *Roméo et Juliette* le rythme frappe le vers à coups bondissants et réguliers, pour la Lyre féerique jusqu'au palais de la reine Mab, puis s'éparpi cadences inégales dans la conversation, et d'aventure se promène façon en pleine prose, avec le bavardage railleur et charmant de Me cutio.

Je suis étonné, à ce sujet, qu'on n'ait pas remarqué combien forme rythmique créée par Paul Fort semble faite pour le théâ Je crois bien qu'à cause de sa nature protéiforme et parente d prose, elle ne serait pas, dans le haut lyrisme, favorable à tout p et si elle l'est à Paul Fort, c'est sans doute grâce à ce miracle qu'il lise d'être lui-même Protée en personne, qui reflète sans cesse la m lité de la nature et se plaît à marier, à l'expression de la grandeur n on ne sait quel air de souplesse vive, fluide et fondante comme la g féminine. Mais ce rythme est bien chez lui dans les poèmes d'inspira populaire, et puis dans le roman de bonne humeur poétique et p resque, comme *Louis XI*, dans l'épopée à la fois féerique et comi telle que *Coxcomb*, dans l'épître faite de notations rapides, c *Lucienne*, dans cette fusion du poème et du récit dont *Paris Senti* est un exemple si curieux. Et cette forme ondoyante, qui suit tous contours de la pensée et du sentiment, et qui évolue du chant à la versation de la façon la plus naturelle, cette forme offre à un dra urge créateur l'instrument multiple et complet que d'autres nat

possèdent et que notre théâtre attend encore ; car notre grande époque classique, préoccupée de maintenir l'harmonie de sa perruque, n'aurait pas voulu nous la donner, et la révolution romantique, trop encline aux mouvements extrêmes et aux intonations grandiloquentes, n'a pas su doter la scène française du verbe aux inflexions innombrables dont notre complexité moderne a besoin.

L'innovation rythmique de Paul Fort pourra être modifiée, disciplinée, soumise à des règles précises ; mais je crois que le principe qu'elle contient sera tôt ou tard très fécond pour l'avenir de la littérature.

Une comparaison entre cette versification et celles des principaux novateurs qu'on a appelés « vers-libristes » serait ici à sa place, mais nous entraînerait dans trop de développements. Des écrivains, aujourd'hui célèbres, ont apporté des procédés plus étudiés peut-être que celui de l'auteur des *Ballades*. La manière rythmique de Paul Fort, conforme au tempérament de ce poète, est sans doute la plus simplement conçue, mais aussi la plus large : c'est celle qui, selon l'instant fugace, se fera le plus aisément vers, prose ou quelque chose d'intermédiaire entre les deux.

DE M. RENÉ DE WECK (dans *les Feuillets*) :

Pour beaucoup de gens, Paul Fort est le monsieur qui écrit des vers en prose. C'est là tout ce qu'on veut savoir de lui. Assurément, il serait assez puéril de fonder la valeur de ses poèmes sur leur agencement typographique. Mais il faut commencer par expliquer cet agencement, puisque c'est là-dessus qu'on juge le poète, à travers les indigentes facéties des nouvelles à la main ; il faut montrer que Fort n'y a été conduit ni par un caprice ni par le désir de paraître singulier.

Les éléments essentiels de la versification française se réduisent à trois : dans le vers considéré isolément, le *nombre* des syllabes et leur *répartition*, par les accents et les césures, en groupes plus ou moins étroitement symétriques ; dans le poème, la *ressemblance des sons* qui terminent deux ou plusieurs vers, c'est-à-dire l'assonance ou la rime.

Ces éléments apparaissent dès la constitution de notre prosodie. Mais, dès le moment où la poésie française rompant avec ses origines populaires, s'ingénie à n'être plus qu'une poésie de lettrés, d'innombrables règles viennent ajouter leur caprice aux sages lois de la versification ancienne et imposer leur joug à la fantaisie des poètes. C'est ainsi que les doctrines classiques en arrivent à oublier que la poésie, jadis inséparable de la musique, exige toujours, sinon le chant, du moins la lecture à haute voix. Avant de songer à satisfaire l'oreille, elles s'appliquent à flatter l'œil ; le poème ne s'adresse plus à un auditeur, mais à

un lecteur ; l'art des vers devient un art épigraphique : de là, ent autres bizarreries, l'obligation de commencer chaque vers par majuscule et la défense de faire rimer un singulier avec un plur. Surchargée peu à peu de préceptes qui en font une sorte de jeu patience arithmétique, la prosodie demeure immobile jusqu'au roma tisme. Par une révolution dont on a exagéré l'importance, tout moins quant à la technique de la poésie, le romantisme modifie un éléments essentiels de la versification, mais un seul, le second : il rise une plus grande variété dans la répartition des groupes de syl dont est formé l'alexandrin. L'aspect extérieur du vers, la structure poème ne changent pas : ainsi, l'alternance des rimes masculine des rimes féminines, qui n'aurait jamais dû être qu'un moyen méc nique, garde le caractère d'une loi rigoureuse.

. . . .

Respectueuse du génie et des traditions de la langue, la réforme Paul Fort devait réussir : et l'événement nous montre qu'elle a réus

Le vers français est un vers syllabique. Paul Fort ne l'oublie Mais il observe avec raison que dans notre langue, les syllabes muettes sont tantôt sonores tantôt imperceptibles. Dans ce dernier n'hésite pas à écrire des vers, faux selon le dogme académique, justes selon les lois éternelles du rythme.

Les vers français sont rimés ou assonancés. Chaque fois donc que sonance est à son oreille aussi agréable que la rime, Fort ch l'assonance, si, par ce choix, il peut éviter la fâcheuse cheville. En constatant que ni la rime ni l'assonance ne sont indissolublement au rythme du poème, où ils constituent de simples points de re sonores, l'auteur des *Ballades Françaises* distribue ces points de r selon les bonds irréguliers de son humeur.

On voit par là où tendent ses efforts et que le but recherché et justifie l'agencement typographique dont certains font reproche Fort comme d'une affectation de singularité. S'il donne à ses l'aspect extérieur de la prose, c'est pour n'être pas accusé par derniers survivants du Parnasse de saboter l'ordre établi, c'est pour obliger son lecteur à trouver lui-même, par la lecture à voix, le rythme de ses ballades.

Aussi bien, s'il faut reconnaître, avec M. Louis Mandin, que le mier livre de Fort apportait à la jeune littérature « un des talen plus variés que la nature ait produits et, comme mode d'expression forme inédite, aussi souple et aussi diverse que ce talent même peut en revanche refuser de souscrire à la définition par la M. Pierre Louys, dans sa préface aux premières *Ballades*, faisait que cet ouvrage instaurait un style nouveau, un style « interm entre la prose et le vers ». Je pense, comme le maître de M. Jour

que « tout ce qui n'est point prose est vers et tout ce qui n'est point vers est prose ». Qu'on ne parle pas de *prose rythmée :* toute prose d'art est rythmée ! Non ! c'est bien de vers qu'il s'agit ! Et j'ose proposer à M. Pierre Louys une autre définition : « La poétique de Paul Fort, — du moins dans toutes les parties de son œuvre où il se montre grand poète — c'est la poétique traditionnelle du langage français, mais rajeunie et débarrassée de tout ce qui tendait à faire de l'art des vers un art épigraphique et un passe-temps d'arithméticien. »

Mais assez regardé l'extérieur, l'art ingénu et savant, « multiple et prompt comme un rayon du prisme ». Voyons ce qu'il y a dessous.

. . . .

DE M. ALEXANDRE MERCEREAU (Extraits de *la Littérature et les Idées nouvelles*, Eug. Figuière, *éd.*) :

Elle (la poésie de Paul Fort) est si vivante et si simple que nous nous étonnons de ne pas l'entendre murmurée par toutes les lèvres, les plus naïves et les plus raffinées, de la montagne à la forêt, de la plaine à la mer, mêlée aux plus populaires des chansons que nous a léguées le passé. Que cela ne soit pas, faut-il déduire que la phrase du poète soit hermétique ? Non, elle parle à tous les cœurs !

Sa technique est-elle rébarbative ? Sa formule trop arrêtée ?

Jamais auteur ne se préoccupa si peu de ces mots vides de sens, sur lesquels dissertent sans relâche ceux qui n'ont pas d'instruments où jouer : vers réguliers, libres, libérés. Que des gens préfèrent l'une des formes aux autres c'est affaire de goût ; qu'ils s'arrêtent à elle seule, c'est que le domaine de leur sensibilité est petit, et c'est tant pis pour eux ; qu'ils luttent contre les autres formes, c'est affaire de boutique ; qu'ils veuillent faire du prosélytisme, cela les regarde, eux et ceux qui se laissent convaincre. Pour le poète, les moyens importent très peu : il chante. Il chante sur tous les modes, il joue sur toutes les cordes qui sont en lui, plus profondément qu'en lui, dans la nature. La grande voix harmonique de la vie se préoccupe très peu des artifices typographiques de l'homme. Elle se fait entendre, et comme elle obéit à des lois inconnues mais supérieures, autoritaires jusqu'à la tyrannie, elle range à son appel tous ceux qui vibrent aux accords libres et infinis de l'éther.

C'est pourquoi Paul Fort ne rompit point avec ce qu'on appelle communément la tradition, et ne proclama pas de nouvelles doctrines.

Il ne s'empara pas d'un instrument, puisqu'il héritait d'un orchestre.

Comme la musique est à l'instrument, la poésie est au vers. Il ne se demanda pas ce que c'était qu'un vers, mais il savait merveilleusement ce que c'était que la poésie, lui qui l'incarnait. Lorsqu'il voulut l'incarner dans autrui, il la nota selon la façon la plus simple, la plus rationnelle, la plus directe. Il sentit qu'elle avait son rythme sûr, qu'elle devait

chanter à l'âme sans passer par la bouche d'un déclamateur et l'oreil d'un auditeur, et oublia de se servir de ce guide-âne qu'on nomme vers, guide-âne qui, certes, a son utilité, mais n'est nullement indispensable. Et il se trouva ainsi qu'il avait usé de toutes les formules, sans même sembler s'en apercevoir, ayant obtempéré à des ordres céleste Il se trouva qu'il était tantôt classique et tantôt libertaire dans le sens strict où l'entend le vulgaire. Il se trouva surtout que, avec une habileté prodigieuse, il avait passé par tous les genres de la poésie française « Rondes et pastourelles, aubades, romances et guillonées, berceuses : brunettes, ballades narratives, complaintes d'amour, chansons de ... et de métiers, gwerzin et soniou breton, lieds ou saltarelles, il semble qu'aucun des modes lyriques ne soit absent du livre de Paul Fort » a dit fort justement M. Robert de Souza...

DE M HENRY SPIESS (Extraits d'une *Conférence* (inédite) *Paul Fort*, prononcée à Genève, à Fribourg et à Lausanne) :

L'expression d'une sensibilité aussi mouvante et aussi multiple exige nécessairement une forme extrêmement souple, complaisante et abondante en possibilités variées.

. . . .

Fort était trop essentiellement Français d'inspiration et d'intuition pour méconnaître ou pour abandonner la tradition rythmique de sa race.

Aussi reste-t-il classique dans l'ensemble, tout en rendant le vers à son rôle primitif, qui est d'être un instrument docile du lyrisme et de la libre inspiration.

Dans leur désir de réaction contre le Romantisme, les Parnassiens, on ne saurait trop y insister, avaient fait du vers un travail, une besogne d'agencement, un exercice de rhétorique.

Ils jouaient la difficulté avec un abat-jour sur les yeux et, ... (c'était leur mot favori) ciselant des pommeaux de canne, ils s'imaginaient, de bonne foi, faire de la sculpture.

Fort, au contraire, intuitif et raffiné à la fois, se souvient que la poésie est quelque chose d'originel, de naturel, d'aéré, d'instable, c'est-à-dire, et c'est tout dire, de *vivant*.

Aussi rapproche-t-il, très heureusement, le vers du langage. Il élide les muettes, quand le ton l'exige ; il compte les temps et non les syllabes ; il fait de la rime une sonorité variable et non un coup de timbre uniforme.

Enfin, presque seul de son espèce, il sait changer d'instrument en changeant d'âme, et passer, en temps opportun, de la haute lyre à la cornemuse et de la trompette d'Apocalypse à la petite flûte narquoise, même à la mandoline des sérénades.

DE M. TANCRÈDE DE VISAN (Extraits de *l'Attitude du Lyrisme contemporain*, Société du Mercure de France, *éd.*) :

Pour extérioriser le rythme de cette pensée lyrique en perpétuel mouvement, il était besoin d'une forme essentiellement ductile, qui clichât toutes les aspérités du sentiment et qui s'adaptât à toutes ces transpositions d'états d'âme. Fort — et c'est là un de ses plus beaux titres de gloire — n'hésita pas à se créer un style « pouvant passer, au gré de l'émotion, de la prose au vers et du vers à la prose ».

. . . .

Voici brièvement réunis les avantages d'un pareil style. Un vers chez Fort ne vient pas seul, il traîne avec lui sa strophe entière. Je dis mal. Le poète ne pense pas par alexandrin, mais par strophe ; celle-ci lui est donnée d'un seul coup, par intuition, et nous reconnaissons là encore une des meilleures conquêtes du symbolisme.

En second lieu ce procédé est le seul qui tienne compte des élisions naturelles. Suivant le ton que nous prenons, ton d'émotion, ton oratoire, ton ironique, nous élidons naturellement certaines syllabes, ou bien nous les renforçons. La strophe de Fort se présente toujours comme elle doit être parlée.

Grâce à cette présentation extérieure choisie par l'auteur de *Lucienne*, les élisions naturelles nous apparaissent d'elles-mêmes et nous trouvons du premier coup les plus fines toniques voulues par l'auteur. L'harmonie de cette musique se dégage toute seule sans fausses notes. Ajoutons qu'à moins qu'un méridional ne veuille s'en mêler, un acteur ordinaire déclamera avec plus de facilité et de *vérité* des vers ainsi établis typographiquement ; les yeux lisent comme nous parlons ; l'expérience faite avec des poèmes de Fort, disposés tels qu'ils le sont dans ses livres, fut concluante.

DE M. REMY DE GOURMONT (Extrait de l'Étude sur Paul Fort dans *Promenades Littéraires*, IVe série, Société du Mercure de France, *éd.*) :

A mon avis, Paul Fort est avant tout un poète et si ses vers sont imprimés comme on imprime la prose, ce n'en sont pas moins des vers, presque toujours, et si on ne marque pas, en les lisant, leur rythme propre, on les dénature. Où je suis complètement d'accord avec M. Pierre Louys, c'est quand il ajoute : « Il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien un style nouveau. » Mais il ne faut pas séparer, surtout ici, le poète du technicien. Comme je l'ai dit, il y a déjà longtemps : le talent de Paul Fort est une manière de sentir autant qu'une manière de dire.

DE M. ALBERT CALAY (dans *la Belgique Française*):

Sans cesse, Paul Fort nous subjugue par sa phrase variable et toujours musicale, sa forme rythmique de façons diverses, sa richesse sonore et verbale alliées à la beauté intérieure du poème. Cette manière mobile colore exactement les facettes de son talent, aimable et renouvelé sans cesse. Dans son désordre juvénile, fait de haut lyrisme et de fantaisie tour à tour, et son naturel laisser-aller, après tel poème d'une langue merveilleusement artiste, sa forme synthétise le mobile visage et toute la personne de sa muse. Elle a l'imprévu, l'alternance des paysages de France qu'il décrit. Son vers élevé s'incline parfois vers une prose aisée, telle une montagne se lie à la plaine; et le *balancement* de tel poème traduit l'insaisissable beauté des flots de la mer. Fort illustre de son exemple la définition de Banville: « Le vers est la parole humaine rythmée de façon à être chantée. »

N'a-t-il pas dit de lui-même, du reste: « Je ne suis pas un écrivain, je suis le poète qui chante. » Par des moyens plus savants qu'il ne paraît, il se rapproche de l'art du moyen âge, fait de naturel et de simplicité.

DE M. CHRISTIAN RIMESTAD (dans *Politiken*, de Copenhague).

Il offre (Paul Fort) le plus parfait exemple d'impressionnisme lyrique que la littérature ait encore donné. A un plus haut degré qu'aucun autre poète français, il sait passer d'un ton à un autre. Il commence parfois un poème dans un mouvement de narration si égal, que l'on a peine à se rendre compte de la forme rythmique; puis, peu à peu, avec un art si subtil, si finement nuancé que les transitions restent presque insensibles, il conduit son lecteur vers l'exaltation lyrique, vers ces sommets de vertigineux ravissement où son âme s'est magnifiquement épanouie et agrandie, s'est confondue avec le Grand Tout, mêlée à quelque chose d'immense et d'innommé dans un anéantissement bienheureux. Une petite source au gai murmure s'est transformée en un océan chaotique enivré de tempête!...

. . . .

La plupart de ses poèmes — il en a écrit plusieurs milliers — sont faits sur des rythmes presque réguliers, variés seulement à l'intérieur de la forme de strophe choisie, suivant les besoins de la pensée, avec un sens de la nuance extrêmement raffiné et une inépuisable faculté d'invention. Les vers, d'ailleurs, sont presque toujours marqués par une rime ou une assonance qui se cachent à l'œil et ne révèlent leur présence qu'à l'oreille. Tandis que beaucoup d'autres poètes ont fait imprimer leur prose sous forme de vers, Paul Fort, pendant vingt ans, s'est amusé à faire le contraire...

DE M. OCTAVE BÉLIARD (dans *les Hommes du Jour* et *Vers et Prose*, tome XXXI) :

... Paul Fort est un masque et je sais bien ce qu'il y a dessous : il y a *le démon familier de la terre de France.*

*

Quand un de ces génies du libre espace, trépidant et saoul de sa vie, s'en vient tomber dans notre humanité, il commence par s'y donner de l'air, culbuter les barrières, bousculer les catégories, jeter l'une par-dessus l'autre toutes nos pauvres idées symétriquement rangées comme des quilles. Il installe la vie là où il y avait l'immobilité et le silence. Nous avions, potards soigneux, collé des étiquettes partout : Ceci est théâtre et ceci est roman... Ceci est vers... Ceci est prose... Paul Fort décroche les enseignes, joue à son Théâtre des pièces injouables, rime des romans, met de la prose en vers et des vers en prose, frémit à tout vent, bavarde comme un ruisseau, fait, de tout, poésie, et s'amuse, comme un dieu, de M. Jourdain, stupéfait et charmé malgré lui de ne s'y plus reconnaître. Est-il souris ? Est-il oiseau ?... *Les Ballades Françaises*, sont-ce des vers ? Je le veux bien. De la prose ? Je le veux aussi. Paul Fort est un chèvre-pieds pasteur de syllabes. Il ne souffre pas qu'elles soient immobiles, à la rangette, comme les figurants du vieil opéra. D'une paille, il les chatouille au cul : « Allons, sautez ! *Vivez !* petites putes ! » Et voilà le vent qui gauchit leurs élytres, et les voilà qui s'abattent, on dirait pêle-mêle, comme sauterelles dans un pré. Des fois il y en a treize à la douzaine ; des fois c'est celle du milieu qui chante une rime inattendue, une rime ou une lointaine assonance. Mais quelle harmonieuse et vivante dissymétrie et quelle divine musique ! Tout semble spontané et tout est prévu ; le caprice du poète rentre dans la grande loi des sphères. Et, soudain, toutes ces syllabes volatiles et aberrantes s'unissent en grands vers réguliers d'épopée, comme si, la récréation finie, sonnait l'heure de l'hymne et de la prière ; dans l'encens des aubes, dans l'or des midis, dans la myrrhe des soirs, le poète dit son angélus panthéiste.

*

Novateur intrépide et fougueux libertaire, Paul Fort est pourtant, dans la forme et dans le fond, le plus traditionaliste de nos poètes. Le démon de la terre française, je viens de le dire, vit en lui. Dédaigneux des rythmes attendus et des sentiments domestiqués, il a repris la poésie à son commencement, là où elle jaillit de la terre même, où elle est encore trouble et chaude, pleine de sels dissous et de germes vivants. Il a écouté les chansons instinctives où frissonne l'âme de la race, qui sont nées pour ainsi dire toutes seules et qui se ressemblent toutes,

maladroites et sincères, avec des onomatopées indistinctes, des cadences balancées comme des rondes paysannes en sabots, des mots rugueux tout neufs, empoissés de terre grasse. C'est là le trésor brut inépuisable qui germe au long des siècles en épopées et en odes, en épigrammes, en romances, en légendes, en contes pleins de bonhomie et en fabliaux pleins de malice. Vienne Théroulde, et de ce lyrisme on fait *la Chanson de Roland*, vienne Rabelais, et de cet esprit on fait *Pantagruel*. On peut tout comprendre et tout dire, chanter ou bavarder sur tous les modes quand on est de France.

Aussi quand on le sollicita de donner son avis pour l'élection du prince des Poètes, Frédéric Mistral, la grande Cigale du Midi, n'eut pas d'hésitation : « *Je vote*, répondit-il, *pour Paul Fort, la Cigale du Nord*. »

III

Bibliographie

(Voici une liste, incomplète sans doute, des articles et études de quelque étendue qui ont été consacrés à Paul Fort et à son œuvre. On reconnaîtra, dans cette nomenclature, les études desquelles nous venons de tirer quelques citations.)

1896-1901

Tristan Klingsor : « Ballades par Paul Fort ». *Le Livre d'Art*, mai 1896. — Charles-Henry Hirsch : « Ballades par M. Paul Fort ». *Revue Nouvelle*, avril 1896. — Pierre Louys : « Paul Fort ». *Ermitage*, juin 1896. — Pierre Louys : « Préface aux Ballades Françaises » dans le Ier tome des « Ballades Françaises ». Société du Mercure de France, janvier 1897. — Georges Rency : « Chronique des Poésies ». *Le Coq Rouge*, mars 1897. — Jean Lorrain : « Pall-Mall Semaine ». *Le Journal*, 14 mars 1897. — René Maizeroy : « Sur un Livre ». *Le Gaulois*, 20 mars 1897. — Armand Silvestre : « Critique Littéraire ». *Le Journal*, 28 mars 1897. — F. Vielé-Griffin : « Paul Fort. Ballades Françaises ». *Ermitage*, mai 1897. — Henri de Régnier : « Chronique des Poèmes ». *Mercure de France*, mai 1897. — Henri Ghéon : « Paul Fort ». *La Critique*, 5 avril 1897. — Edmond Jaloux : article sur les « Ballades Françaises ». *Indépendance*, Marseille, 20 mai 1897. — Louis Duchosal : « Ballades Françaises ». *Journal de Genève*, 31 juillet 1897. — Numéro spécial de *la Province Nouvelle* sur « Paul Fort et les Ballades Françaises » : articles de MM. Pierre Louys, F. Vielé-Griffin, Henri de

Régnier, Jean Lorrain, René Maizeroy, Armand Silvestre, Henri Ghéon, Georges Rency, Louis Duchosal, Edmond Jaloux, Henry.-D. Davray, Laurent Savigny. Septembre 1897. — François Coppée : « Quelques poètes ». *Journal*, 7 octobre 1897. — Remy de Gourmont : « Le IIe Livre des Masques ». Société du Mercure de France, 1898. — René Boylesve : « Sur les Nouvelles Ballades de Paul Fort ». *Ermitage*, mars 1898. — Charles Guérin : « Entretiens sous les Quinconques. Paul Fort ». *La Province Nouvelle*, Auxerre, avril-mai 1898. — Georges Pioch : « Montagne. Forêt, Plaine. Mer ». *La Critique*, 5 avril 1898. — Robert de Souza : « La Poésie populaire et le lyrisme sentimental ». Société du Mercure de France, 1899. — Charles-Henry Hirsch : « Le Roman de Louis XI ». *Anthologie-Revue*, février 1899. — Léon Blum : « Le Roman de Louis XI ». *La Revue Blanche*, 1er mai 1899. — Jean Lorrain (Raitif de la Bretonne) : « Le Livre des Visions ». *Le Journal*, 12 août 1899. — E. Sansot-Orland : « Paul Fort ». *Anthologie-Revue*, août 1899. — V. Thompson : « French portraits ». Richard G. Badger et C°, Boston, 1900. — André Beaunier : « L'Amour marin ». *Revue Bleue*, 10 novembre 1900. — André Beaunier : « Paul Fort ». *La Revue Bleue*, 30 novembre 1901. — Hugues Rebell : « La Poésie Populaire » (sur l'Amour marin). *Revue Illustrée*, 1901.

1902-1909

Henri Bidou : « Paris sentimental ». *La Semaine Politique et Littéraire*, 24 mai 1902. — Paul Yaki : « Paris sentimental ou le Roman de nos vingt ans ». *La Flamme*, juin 1902. — L.-P. Allaud : « Paris sentimental ». *Le Cri du Quartier*, 15 juin 1902. — Messer Dolcibene : « Paul Fort ». *Il Travaso*, Rome, 2 juillet 1902. — Edmund Gosse : « The Poetry of M. Paul Fort ». *Daily Chronicle*, 5 juillet 1902. — André Beaunier : « La Poésie Nouvelle ». Société du Mercure de France, 1902. — Ad. van Bever et Paul Léautaud : « Poètes d'aujourd'hui ». Société du Mercure de France, 1902. Nouvelle édition, augmentée, 1908. — Emile Bernard : « Paris sentimental ». *L'Arte*, Le Caire, 19 juillet 1902. — Fiona Mac Leod : « Préface (sur le Poème en prose) » de « The Silence of Amor », chez Thomas B. Mosher, à Portland (Maine), Etats-Unis, 1902. — Edmond Pilon : « Les Hymnes de Feu, précédés de « Lucienne », petit roman lyrique ». *La Critique internationale*, 15 juin 1903. — Georges Le Cardonnel et Charles Vellay : « La Littérature Contemporaine ». Société du Mercure de France, 1906. — F.-T. Marinetti : A Paul Fort ». *Poesia*, février-mars 1906. — Tancrède de Visan : « Œuvres : sur l'Œuvre de Paul Fort ». *Vers et Prose*, juin-août 1907. — Gustave Lanson : « L'Art de la Prose ». Les Annales, *éd.*, 1907. — G. Walch : « Anthologie des Poètes Français contemporains, tome III » (Bibliographie et biographie, pages 180-183).

Ch. Delagrave, éd., Paris, 1907. — Marcel Noppeney : « Paul Fort à *Floréal*, Luxembourg, 1[er] décembre 1907. — Maurice Gaucher : « Coxcomb ». *Revue de Belgique*, Bruxelles, avril 1908. — Fernand Gregh : « Chez les Poètes ». *La Revue*, 1[er] septembre 1908. — Albert Saint-Paul : « Ile-de-France ». *L'Action*, 1908. — Pierre Quillard : « Ile-de-France ». *Mercure de France*, 1[er] décembre 1908. — Louis Lormel : « Ile-de-France ». *La Rénovation Esthétique*, décembre 1908. — Emile Cottinet : « Ile-de-France ». *Pan*, 1908. — Guillaume Apollinaire : « Paul Fort ». *La Phalange*, 20 mars 1909. — Eugène Marsan : « Ile-de-France ». *Le Divan*, mars-avril 1909. — Camille Lemercier d'Erm : « Ile-de-France ». *Les Argonautes*, n° IX, 1909. — Louis Mandin : « Etude sur les Ballades Françaises », précédant la X[e] série des « Ballades » (*Mortcerf*) de Paul Fort. Eug. Figuière, éd., 1909. — Louis Mandin : « Etude sur les Ballades Françaises ». Un volume Eug. Figuière, éd., 1909.

1910

André Salmon : « Mortcerf ». *Paris-Journal*, 25 janvier 1910. — Ary-René d'Yvermont : « Mortcerf ». *Isis*, janv.-février 1910. — Charles Callet : « Vers libre et Littérature (sur l'Etude de M. Mandin) ». *L'Ile Sonnante*, 5 fév. 1910. — Joseph Billiet : « Louis Mandin. Etude sur les Ballades Françaises ». *L'Art Libre*, Lyon, février 1910. — Ernest Bernard : « Paul Fort ». *La Rénovation Esthétique*, février 1910. — Albert Saint-Paul : « M. Paul Fort. Mortcerf ». *L'Action (Suppl. Littéraire)*, 5 fév. 1910. — Marc Lafargue : « La Poésie ». *Les Marges*, mars 1910. — A. René d'Yvermont : « Ile-de-France. Mortcerf ». *La Flamme*, mars 1910. — Jean de Gourmont : « Littérature : Etude sur les Ballades Françaises ». *Mercure de France*, 16 juin 1910. — François Tresserre : « Les Mystiques et les Païens ». *L'Ame Latine*, juin 1910. — Sophus Claussen : « Rejsen til Paul Forts land ». *Tilskueren*, Copenhague, ... 1910. — Francis Carco : « Les Poèmes. Mortcerf ». *Le Feu*, 1[er] sept. 1910. — André Salmon : « Paul Fort ». *L'Œuvre (bulletin de l'Œuvre)*, octobre 1910. — Jean Royère : « La Tristesse de l'Homme ». *La Phalange*, 20 nov. 1910. — Pierre Quillard : « Les Poèmes. La Tristesse de l'Homme ». *Mercure de France*, 1[er] déc. 1910. — A. Ferdinand Hérold : « La Tristesse de l'Homme ». *Athéna*, déc. 1910. — G.-M. Rodrigue : « Paul Fort ». *Le Thyrse*, Bruxelles, déc. 1910. — Henri Clouard : « Paul Fort : La Tristesse de l'Homme ». *Le Divan*, déc. 1910. — Ernest Raynaud (Aimé Passereau) : « Chronique littéraire ». *Journal du XIV[e]*, 4 déc. 1910. — Jean-Richard Bloch (J. R.) : « Paul Fort ». *L'Effort*, Noël 1910, n° 13. — Henry Dérieux : « Les Poèmes. Paul Fort ». *L'Art Libre*, Lyon, déc. 1910.-janv. 1911.

1911

Albert Saint-Paul : « Quinzaine Poétique : La Tristesse de l'Homme ». *Le Siècle*, 17 janv. 1911. *Le Voltaire*, 22 janv. 1911. — Emile Cottinet : « Le Promenoir : La Tristesse de l'Homme ». *Pan*, février 1911. — Dr N.-J. Beversen : « Paul Fort ». *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, 9 févr. 1911. — Sophus Claussen : « Le Voyage au Pays de Paul Fort». *Mercure de France*, 16 février 1911. — Emile Bernard : « Le Banquet Paul Fort ». *Les Rubriques Nouvelles*, 1er mars 1911. — Tancrède de Visan : « L'attitude du Lyrisme Contemporain ». Société du Mercure de France, 1911. — Gustave Kahn, Charles-Henry Hirsch, Saint-Pol-Roux, Stuart Merrill, A. Ferdinand Herold, Ernest Raynaud, Jules Romains, André Salmon, Jules Bois, Emile Bernard, F.-T. Marinetti, Sophus Claussen, Edvard Diriks, Eugène Figuière, Guy-Charles Cros, Paul Fort : « Discours au Banquet Paul Fort du 9 février 1911 ». *Vers et Prose*, janvier-février-mars 1911, tome XXIV. — Bjarne Eide : « Paa literær Banket for Paul Fort ». *Aftenposten*, Christiania, 16 mars 1911. — Sophus Claussen : « Digternes Gaestebud. En Festkronik ». *Politiken*, Copenhague, 3 mars 1911. — Dr N. J. Beversen : « Tijdschriften ». *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, 30 avril 1911. — Charles Morice : « Les Livres ». *Paris-Journal*, 1er mai 1911. — Gabriel Clouzet : « Littérature. La Tristesse de l'Homme ». *Revue d'Europe et d'Amérique*, mai 1911. — Gaston Sauvebois : « La Tristesse de l'Homme ». *Critique Indépendante*, 1er mai 1911. — Jules Florac : « Les Idées et les Livres ». *Le Journal du Soir*, 30 mai 1911. — Otto und Erna Grautoff : « Die Lyrische Bewegung im gegenwærtigen Frankreich. Eine Auswahl ». (Die Bewegung in der Franzœsischen Lyrik der gegenwart von Otto Grautoff. *Pages* XXXVIII à XLI *sur Paul Fort.*) Verlegt bei Eugen' Diederichs, jena 1911. — Alexandre Mercereau : « Paul Fort ». *Revue Indépendante*, juin 1911, n° 1. — Olivier Hourcade (Olivier Bag) : « Réponse à l'Enquête sur la question des Renaissances, *page 616* ». *L'Art Libre*, été 1911, n° 18. — Remy de Gourmont : « Paul Fort ». *Le Temps*, 3 juillet 1911. — André Salmon : « Paul Fort ». *Les Lions*, juillet 1911, n° 2. — O. M. B. « Poésie » *paragr. 14*. Polibiblion, août 1911. — X. (Gaston Sauvebois) : « Paul Fort ». *Gil Blas*, 25 sept. 1911. — Florian-Parmentier : « Un Poète catholique et un Poète païen : Louis le Cardonnel et Paul Fort ». *Ombres et Formes*, octobre 1911. — *La Vogue Française* du 15 octobre 1911 (n° 10) contenant : Etude critique sur Paul Fort, suivie d'un Choix de Poèmes tirés des « Ballades Françaises », et précédée d'un portrait inédit de Ignacio Zuloaga. — Jean Royère : « L'Aventure Eternelle, suivie de En Gâtinais ; Ile-de-France, 3e édition augmentée ». *La Phalange*, 20 octobre 1911. — Jean-Marc Bernard : « Paul Fort. L'Aventure Eternelle » et Henri Martineau : « Paul Fort. Ile-de-

France (réédition) ». *Le Divan*, novembre 1911. — Henry Corneau: « Les Ballades Françaises, tomes IX et XII ». *L'Ouest*, 6 nov. 19.. — Jean-Richard Bloch: « Le cas Paul Fort ». *L'Effort (nouvelle s..* Poitiers, nov. 1911. — Dr H. J. Boeken: « Sur l'Aventure Eternelle *Nieuwe Gids*, novembre 1911. — Serge Baranx: « Le Livre du Jeu Paul Fort: les Ballades Françaises ». *Revue de l'Enseignement prim.* 12 nov. 1911. — Lucien Christophe: « Ile-de-France ». *Joyeuse, Lie..* nov.-déc. 1911. — Gaston Picard: « Paul Fort enfant et poète... *La Renaissance Contemporaine*, 10 déc. 1911. — Alexandre Mercereau: « La Littérature. A propos de Paul Fort, Verhaeren, Vielé-Griffin *Revue Indépendante*, déc. 1911. — Ruben Dario: « Paul Fort *Mundial*, 1911. — Alphonse Séché: Préface de « Les plus jolis .. de l'Année ». Louis Michaud, éd. 1911.

1912

(*Janvier-Juin*)

Henriette Charasson: « A propos du dernier livre de Paul F.. (l'Aventure Eternelle) ». *Revue du Temps présent*, 2 janvier 1912. — Henry Spiess: « A Paul Fort, poète ». *Journal de Genève*, 26 janvier 19.. — X: « Paul Fort, poète français ». (Au sujet des Conférences d'Henry Spiess sur Paul Fort, poète français, à Genève, puis à Lausanne et Fribourg.) *Journal de Genève*, 30 janvier 1912. — Francis Eon: « Paul Fort. Montlhéry-la-Bataille ». *Le Divan*, février 1912. — Pierre D..ton: « Causerie génevoise, au sujet des Conférences de M. Spiess ». *Suisse*, Genève, 10 fév. 1912. — X.: « Conférence Henry Spiess » *Gazette de Lausanne*, 18 fév. 1912. — X.: « Les Conférences de Belles Lettres ». *La Liberté*, Fribourg, 27 fév. 1912. — Georges Duhamel: « Les Poèmes: l'Aventure Eternelle et Montlhéry ». *Mercure de France* 1er mars 1912. — Henry Spiess: « Une lettre ». *La Liberté*, Fribourg 2 mars 1912. — André Salmon: « Visages. Paul Fort ». *La Vie*, 9 mars 1912. — Paul Souday: « Les Livres ». *Le Temps*, 27 mars 1912. — Henri Ghéon: « Ballades Françaises par Paul Fort. Le cas Paul Fort par J.-R. Bloch ». *Nouvelle Revue française*, mars 1912. — Léon Vérane: « L'Aventure Eternelle ». *Les Horizons*, 5 avril 1912. — Tristan Derême: « Chronique des Poèmes ». *L'Ile sonnante*, avril 1912. — Jean Variot: « Quelques mots sur Paul Fort ». *L'Indépendance*, 1.. 1912. — Henri Hertz: « Montlhéry-la-Bataille ». *La Phalange*, 20 .. 1912. — Alexandre Mercereau: « La Littérature et les Idées nouvelles ». Eug. Figuière, éditeur, 1912. — André du Fresnois: « Paul Fort » *Gil Blas*, 4 mai 1912. — Jean-Marc Bernard: « Revues ». *Les Marges de Provence*, mai 1912. — René Ghil: « Littérature. Sur l'Aventure Eternelle ». *Pensée Russe*, Moscou, juin 1912. — Jean Royère: « Pa..

Fort ». *Paris-Journal*, 4 juin 1912. — G.-M. Rodrigue : « Les Poèmes ». *Le Thyrse*, juin 1912. — Charles Guérin : « Entretien sous les Quinconces : Paul Fort. Pages retrouvées. » *La Revue de France et des Pays Français*, juin 1912, n° 5. — Jethro Bithell : « Contemporary French Poetry » (pages LI, LII, LIII de l'Introduction). The Walter Scott Publishing C°, Londres. — Gaston Sauvebois : « La Critique Littéraire. Sur Paul Fort ». *La Revue Scandinave*. — *Gil Blas*, *Comœdia*, *Les Nouvelles*, du 15 juin au 1er juillet 1912. (Réponses pour l'Election du Prince des Poètes.)

1912

(*Juillet-Décembre*)

Georges Duhamel : « Les Poèmes : Vivre en dieu ». *Mercure de France*, 1er juillet 1912. — Remy de Gourmont : « Le nouveau Prince des Poètes : Paul Fort ». *Gil Blas*, 2 juillet 1912. — Georges D. : « Le Prince des Poètes ». *Le Gaulois*, 2 juil. 1912. — Gaston Picard : « Paul Fort ». *Comœdia*, 2 juil. 1912. — X. : « La Vie littéraire. Le Prince des Poètes ». *Le Radical*, 2 juil. — Remy de Gourmont : « Petites Nouvelles littéraires. Sur Paul Fort ». *La France*, 3 juil. 1912. — Louis Mandin : « Causerie Littéraire ». *Le Réveil du Centre*, Limoges, 3 juil. 1912. — Roger Dévigne : « Paul Fort ». *Les Nouvelles*, 3 juil. 1912.— Jean Lefranc : « Au jour le jour ». *Le Temps*, 3 juil. 1912. — Marcel Noppeney : « Paul Fort ». L'Indépendance luxembourgeoise, 4 juil. 1912. — Georges Le Cardonnel : « Paul Fort, Prince des Poètes ». *L'Opinion*, 6 juil. 1912. — Octave Béliard : « Paul Fort ». *Les Hommes du Jour*, 6 juil. 1912. — Félix Vogt : « Frankreichs neuer Dichterfürst » *Gazette de Francfort*, juillet 1912. — X. (E. Raynaud) : « Le Prince des Poètes ». *Bulletin de la Société des Poètes Français*, n° 33. — Léon Bocquet : « Les Poèmes. Vivre en dieu ». *Le Beffroi*, juil. 1912. — Henri Tastevin : « Le Prince des Poètes Paul Fort ». *Outro Rassi* (*Le Matin russe*), juil. 1912. — Florian-Parmentier : « Paul Fort ». *Le Septentrional de Paris*, 7 juil. 1912. — Florian-Parmentier : « Le Nouveau Prince des Poètes ». *L'Opinion du Sud-Ouest*, Toulouse, 7 juil. 1912. — Pierre Louys : « Le Prince des Poètes ». *Les Annales*, 7 juil. 1912. — Laurent Tailhade : « Le Prince ». *Comœdia*, 9 juil. 1912. — A. G. : « Prince des Poètes Paul Fort ». *Abo Underrættelser*, Stockholm, 9 juil. 1912. — Gaston Picard : « Paul Fort ». *Masques et Visages*, 13 juil. 1912. — Lemaître : « Paul Fort, King of French Poets » *Courier Citizen*, Lowell, Mass. E. U. A., juil. 1912. — Henri Vianat : « Le Banquet Paul Fort ». *Paris-Journal*, 14 juil. 1912. — Jean Richepin, Sébastien-Charles Leconte, Jean Royère, Georges Batault, Albert Dreyfus, Sotiris Skipis, Archag Tchobanion, Paul Fort : « Discours au Ban-

quet Paul Fort du 12 juillet 1912 ». *Vers et Prose*, juillet-août-septembre 1912, t. XXX. — Alexandre Mercereau : « Élection du Prince des Poètes ». *Vers et Prose*, juil.-août-sept. 1912. — Tancrède de Visan : « Vivre en dieu ». *Vers et Prose*, juil.-août-sept. 1912. — Olivier Hourcade : « Le Prince des Poètes ». *La Vie Bordelaise*, 14 juil. 1912. — Lucien-Paul Thomas : « Paul Fort ». *La Meuse*, Liége, juil. 1912. — Paul Fort : « Les Poètes et les Journaux ». *Gil Blas*, 15 juil. 1912. — René Prévôt : « Le Prince des Poètes ». *L'Express*, Mulhouse, 15 juil. 1912. — William Davids : « Fransche Letteren. Paul Fort ». *Den Gulden-Winckel*, Amsterdam, 15 juil. 1912. — Jules Bois : « Le théâtre d'Art ». *Paris-Journal*, 16 juil. 1912. P.-J. Jouve : « Les Directions de la Littérature Moderne ». Société Française d'Imprimerie et de Librairie, *éd.*, Poitiers, juil. 1912. — Paul d'Abbes : « Les Livres. Vivre en dieu ». *L'Autorité*, 16 juil. 1912. — Nicolas Beauduin : « Paul Fort ». *Les Loups*, juillet 1912. — A. Belval-Delahaye : « Discours ». *Les Loups*, juillet 1912. — René Prévôt : « Der Dichterfürst ». *Münchner Neueste Nachrichten*, 18 juil. 1912. — Christian Rimestad : « Frankrigs ny « Digter-Fyrste ». Paul Fort ». *Politiken*, Copenhague, juil. 1912. — Henri-E. Gounelle : « Paul Fort ». *Le Parthénon*, 20 juil. 1912. — G. Jean-Aubry : « Le Prince des Poètes » Paul Fort », *L'Art Moderne*, Bruxelles, 21 juil. 1912. — Junia Letty : « Chez le Prince des Poètes ». *La Meuse*, Liége, 26 juil. 1912. — Auguste Pujolle : « L'Aventure Éternelle. Montlhéry. Vivre en dieu ». *Burdigala*, 31 juil. 1912. — *La Phalange* du 20 juillet et du 20 août, n[os] 73 et 74 : « Le Mois du Poète ». (Réponses pour l'Election du Prince des Poètes.) — Florian-Parmentier : « Le Poète » *La Plume*, 1[er] août 1912. — Marcel Mil : « Paul Fort ». *L'Echo Mondain*, 2 août 1912. — A. Barreau : « Vivre en dieu ». *Démocratie Vendéenne*, 8 août 1912. — — Giuseppe Prezzolini : « Il Principe dei Poeti ». *La Patria. Il Resto del Carlino*, Bologne, 23 août 1912. — René de Weck : « Paul Fort ». *Les Feuillets*, Genève, août 1912. — Francis Eon : « Vivre en dieu ». *Le Divan*, août 1912. — Alexandre Macedonski : « Principe al poetilor francezi », p. 352 : *Flacăra*, Bucarest, 18 août 1912. — D[r] J. N. Beversen : « Tijdschriften ». *Nieuwe Rotterdamsche Courant*, 23 août 1912. — Claude-Roger Marx : « Paul Fort et le Théâtre d'Art ». *Comœdia Illustré*, août 1912. — Fl.-Parmentier : « Paul Fort ». *Ombres et Formes*, août 1912. — Paul Fort : « Der Freund der heroischen Zeiten. Erinnerungen an Maurice Maeterlinck ». *Der Zeitgeist*, Beiblatt zum « Berliner Tageblatt », 26 august. 1912. — Ludmila J. Rais : « L'Orchestre ». Poème en hommage à Verhaeren, Henri de Régnier, M[me] de Noailles, Francis Jammes et Paul Fort. *La Phalange*, 20 sept. 1912. Jacques Hébertot : « Paul Fort, den franske skal de fursten ». *Thalia*, Stockholm, 5 octobre 1912. — *Les Loups*, octobre 1912 (Réponses pour l'Election du Prince des Poètes et Discours au Banquet du 12 juillet). —

La Belgique Française, octobre-novembre 1912 (nos 3-4), Bruxelles : Numéro consacré à M. Paul Fort. Articles de Junia Letty : « Dédicace », Albert Calay : « La Forme des poèmes de Paul Fort », Willy G. R. Benedictus : « A Paul Fort », René Kemperheyde : « Paul Fort : la pensée », Charles Conrardy : « A Paul Fort », Maurice Gauchez : « Notes à propos de Paul Fort », Richard Dupierreux : « Paul Fort et le Rythme », Gaston Picard : « Paul Fort, Prince des Poètes », Maria Biermé : « A propos de la prose rythmée de Paul Fort, Marcel Angenot : « A Paul Fort », Frédéric Denis : « Quelques notes sur Paul Fort », J.-J. Van Dooren : « Au chantre des petits villages de France ». — Jean de Gourmont : « Les Lettres Françaises », *Apollo*, Saint-Pétersbourg, octobre 1912. — Malarassis : « Paul Fort ». *Zea Zoï*, Alexandrie, 1912. — Malakassis : « A Paul Fort ». *Noumas*, Athènes, 1912. — Remy de Gourmont : « Etude sur Paul Fort » dans « Promenades Littéraires » (IVe série). Société du Mercure de France, 1912. — X. (Alphonse Lambilliotte) : « Paul Fort aux Amitiés Françaises ». *Journal de Mons* et *la Province*, Mons, 13 nov. 1912. — Louis Piérard : « Le Prince des Poètes à Bruxelles ». *Le Peuple*, Bruxelles, 30 nov. 1912. — Max Hautier : « En l'honneur de Paul Fort ». *Les Nouvelles*, La Louvière, 2 déc. 1912. — Arsène Heuze : « Paul Fort ». *L'Œuvre* (Bulletin de « l'Œuvre des Artistes »), Liége, déc. 1912. — Lucien Christophe : « Paul Fort ». *Verviers-Chronique*, 7 déc. 1912. — X. (André Colomer) : « Paul Fort et la Presse Belge ». *Paris-Journal*, 7 déc. 1912. — Louis Piérard : « Le Prince des Poètes à Liége », *Le Tout-Liége*, 8 déc. 1912. — Marie Luise Becker : « Das rechte Ufer und das linke Ufer ». *Berliner Bœrsen-Courier*, 10 déc. 1913. — Mestré : « Paul Fort ». *La Meuse*, 11 déc. 1912. — Louis Mandin : « Paul Fort ». *Journal de Liége*, 12 déc. 1912. — Nello Breteuil : « Le Prince des Poètes ». *La Meuse*, 11 déc. 1912. — Olympe Gilbart : « Discours au Banquet Paul Fort, à Liége ». *Journal de Liége*, 13 déc. 1912. — Georges Audibert : « Du Pays Wallon au Faubourg Saint-Antoine ». *Paris-Journal*, 21 déc. 1912. — Octave Béliard : « Paul Fort, à propos d'une élection et d'un livre récents ». *Vers et Prose*, octobre-nov.-déc. 1912, t. XXXI.

1913

Florian-Parmentier : « Vers la Concorde ». *La Province*, t, XIX, n° 8, 1913. — Emile Faguet : « Un Historien du Symbolisme ». *La Revue*, 1er janvier 1913. — Octave Béliard : « Paul Fort ». *Le Figuier*, janvier 1913. — Henriette Charasson : « Sur Paul Fort » *Revue du Temps Présent*, 2 février 1913.

IV

Conférences sur l'œuvre de Paul Fort

Conférence faite par M. Henry Spiess, le 26 janvier 1912 à Genè le 15 février 1912 à Lausanne et le 26 février 1912 à Fribourg, sur Pa Fort, Poète français (*Paul Fort et le Symbolisme. — Un poète abso — Son aspect parmi le lyrisme contemporain. — Paul Fort et ses légendes — La Sensibilité de Paul Fort. — Quelques pas dans l'Ile-de-France. — Pa Fort et les rois. — La Joie divine.*

Conférence faite par M. Olivier-Hourcade, le 7 juin 1912, à Pari le 22 août 1912, à Argelès, le 29 nov. 1912, à Bruxelles, le 14 janvi 1913, à Bordeaux, sur Paul Fort, Poète français (*Le Dernier trou — Le Lyrisme transfigurateur. — La Chanson populaire. — Le Rom français et Paul Fort. — La Veine dramatique. — L'Épopée nouvelle — Le Paysage intérieur. — Le Poète multiple. — Vivre en dieu.*

Conférence faite par M. Pierre-Jean Jouve, en août 1912, à Poitie en septembre 1912, à la Chartreuse de Neuville, sur Les Directions la Littérature moderne (*Emile Verhaeren, Francis Jammes, Paul Fo Jules Romains, Georges Duhamel, Charles Vildrac*).

Conférence faite par M. Arsène Heuze, le 7 novembre 1912, à Liège sur les Poèmes de Paul Fort.

Conférence faite par M. Charles Vildrac, le 7 novembre 1912 Londres, sous le titre : Art et Art académique et consacrée à *Verhae Claudel, Paul Fort, Maeterlinck, Henri de Régnier, Francis Jammes et Moréas.*

TABLE

(Le chiffre arabe indique la page de ce « Choix de Ballades » où se trouve classé le poème correspondant ; le chiffre romain désigne le tome des « Ballades Françaises » duquel le poème est extrait.)

HYMNES

CHANSONS

LIEDS

ÉLÉGIES

POÈMES ANTIQUES

HYMNES HÉROÏQUES

ÉGLOGUES ET IDYLLES

CHANTS PANIQUES

POÈMES MARINS

ODES ET ODELETTES

ROMANS

LE ROMAN DE LOUIS XI

Extraits du Livre Premier:

Extraits du Livre Second:

Extraits des Livres Troisième, Quatrième, Neuvième, Dixième, Onzième et Douzième:

PARIS SENTIMENTAL

ou

LE ROMAN DE NOS VINGT ANS

Extraits du Livre Premier :

Extraits du Livre Second :

Extraits du Livre Troisième :

L'AVENTURE ÉTERNELLE

Livre Premier

Extraits du Livre III

PETITES ÉPOPÉES

HENRI III

AUBRY D'ARGENLIEU
ou
LES FLEURS DE LYS

PONTOISE
ou
LA FOLLE JOURNÉE

(Fragment : premières pages)

COXCOMB
ou
L'HOMME TOUT NU TOMBÉ DU PARADIS

(*Fragment : premières pages*)

FANTAISIES A LA GAULOISE

COMPLAINTES ET DITS

MADRIGAUX ET ROMANCES

ÉPIGRAMMES A MOI-MÊME

APPENDICE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE PREMIER FÉVRIER
MCMXIII
PAR JOUVE ET Cie, A PARIS
pour
EUGÈNE FIGUIÈRE & Cie,
ÉDITEURS

1729-13

